This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES · SCIENTIA · VERITAS
1817

Digitized by Google

Digitized by Google

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

XLIV.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1837.

TOME QUARANTE-QUATRIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

QUAI MALAQUAIS, 17.

1837.

Digitized by Google

AP
20
.F48
v.44
1837

Digitized by Google

Contin.
Hiersemann
2-14-29
17800

LES
AMANS MYSTIQUES,

OU

Amoureux, Poète et Fou.

FRAGMENS D'UN JOURNAL INÉDIT DE WILLIAM COWPER.

I. — INTRODUCTION.

Il est des villes dont le vieux nom nous reporte à un passé si loin de nous, que la tradition seule peut en justifier l'étymologie historique. Si vous visitez jamais la petite cité d'Huntingdon (*pays de chasse*), capitale du comté du même nom en Angleterre, vous y chercheriez en vain les traces de la forêt giboyeuse, au milieu de laquelle quelques chasseurs fondèrent ses premières maisons avant la conquête normande. Sa belle rivière, l'Ouse, n'arrose plus d'autres arbres que les rares saules de ses bords; sa grande plaine, où broutaient jadis le cerf et le daim, verte prairie au printemps, marécage souvent inondé pendant l'hiver, n'offre plus guère au chasseur d'autre gibier que le canard, la sarcelle et les diverses espèces d'oiseaux qui se plaisent dans les contrées humides.

Vous aimez peut-être les ruines : vous avez lu dans la *Britannia* de Camden et dans la chronique d'Henry, qu'Huntingdon avait autrefois quinze belles églises, un prieuré de chanoines, un couvent de dominicains, une léproserie, un hôpital richement doté, un château bâti primitivement par les légions romaines, puis restauré au moyen-âge par un prince d'Ecosse, qui prenait le titre de comte d'Hunting-

Digitized by Google

don, etc., etc. Hélas! pas plus de vestiges des églises, des monastères, des hospices et du château, que des chênes de l'antique forêt!

Toutes ces choses, que regrettent l'artiste et le poète, sont fort indifférentes aux habitans actuels d'Huntingdon, occupés, la plupart, de la fabrication de leur excellente bière. Cependant cette industrie n'est plus ce qu'elle fut du temps de Cromwell, dont on sait que la famille ne croyait pas déroger à sa noblesse en vivant du produit de sa brasserie d'Huntingdon. Les compatriotes du lord Protecteur vous montrent encore, avec une certaine vanité, le site de sa maison paternelle; c'est leur monument, le seul. Je ne sais si c'est par respect pour cette grandeur de l'histoire ou par amour du comfort que cette maison a été trouvée trop petite par un des derniers propriétaires : elle a été convertie en une habitation plus vaste et plus commode sans doute; mais il est bien permis de déplorer que cet honnête Anglais de notre siècle n'ait pas laissé subsister au moins la simple chambre où la femme du *brasseur* mit au monde celui qui devait trôner à la place des Stuarts dans les palais de la Grande-Bretagne, cette chambre où l'enfant prédestiné vit un jour un spectre ouvrir brusquement les rideaux de son lit, pour lui dire comme à un autre Macbeth : *Tu seras roi!*

En l'année 1765, Huntingdon n'avait guère, comme de nos jours, qu'une population de deux mille ames : c'était donc une *petite ville* où tous les habitans se traitaient de voisins, où le moindre évènement faisait époque, et où il était impossible qu'un étranger pût venir se fixer sans provoquer autour de lui les mille et une questions de la curiosité. « Rome ou le désert! » s'écriait je ne sais plus quel ancien : il n'y a que dans les grandes foules ou dans une solitude complète qu'on peut passer inaperçu. Cette réflexion n'avait pas été faite sans doute par un jeune homme venu depuis quinze jours à Huntingdon avec le projet d'y vivre dans la retraite, de fuir le monde pour se livrer à l'étude, de ne fréquenter d'autre réunion que celle de l'église, et de borner ses distractions à une paisible promenade sur les rives de l'Ouse. Il avait retenu une chambre garnie, où il était servi par un domestique qui l'avait accompagné, et qui, presque aussi silencieux que son maître, éludait toutes les interrogations qu'on lui adressait. Il en résulta bientôt une extrême envie de savoir qui ce pouvait être. Livré aux conjectures du prochain, le modeste inconnu passa successivement par tous les degrés de l'échelle sociale, tour à tour proscrit et prince déguisé, suivant le caprice de ceux qui voulaient à tout prix avoir deviné son histoire. En général, cependant,

Digitized by Google

toutes les suppositions lui étaient favorables, tant son air souffrant et résigné, tant sa physionomie, plus timide que sauvage, intéressaient tous ceux qui le rencontraient. Son assiduité aux offices, l'attitude de sa prière, indiquaient un chrétien pieux. Or, quoique les familles d'Huntingdon ne fussent pas ennemies des plaisirs mondains, on y eût peu estimé quiconque n'aurait pas rempli ses devoirs de bon protestant ; et le révérend pasteur, M. Hogdson, n'avait pas à se plaindre que la danse et le jeu détournassent aucune de ses ouailles les jours où sa parole les rassemblait autour de sa chaire.

Dans cette congrégation de fidèles, qui formait la majorité des sages habitans de la petite ville, on distinguait quelques familles animées encore d'un zèle plus ardent pour leur salut, et qui, écartant toute récréation profane, suivaient plus rigoureusement ce que, dans la langue du catholicisme, nous appellerions les pratiques de la vie dévote. La famille Morley-Unwins aurait pu être citée comme le type de ces saintes maisons, toutes parfumées du baume des bonnes œuvres, et où la parole la plus insignifiante semblait faire partie d'une prière ou d'une exhortation chrétienne. Cette famille se composait de son chef, M. Morley-Unwins, patriarche par ses années, et respectable ecclésiastique, qui préparait des élèves pour l'Université. Sa femme était plus jeune que lui, et, quoique mère d'un fils de vingt ans et d'une fille de dix-huit, la douce sérénité d'une vie dont la piété réglait toutes les émotions lui avait conservé une fraîcheur de jeunesse qui la faisait prendre souvent pour la sœur aînée plutôt que pour la mère de ses enfans. Il y avait dans le caractère de M. Morley-Unwins quelque chose de la simplicité du vicaire de Wakefield; et le jeune William, destiné par lui à l'état ecclésiastique, ne ressemblait pas mal, par sa candeur, à cet excellent Moïse, que Goldsmith a donné pour second fils à son héros. Mais M. Morley n'avait pas à combattre chez lui ces petites vanités, qui ne contribuèrent pas peu aux infortunes de la famille Primrose. Dans leur toilette des dimanches, sa sage moitié et la jeune miss Unwins laissaient voir qu'elles se paraient pour le Seigneur et non pour les hommes. Aussi jamais un fat sémillant comme le squire Thornill n'eût attiré leurs regards; il n'aurait pas même eu l'honneur de leur inspirer de l'antipathie en cherchant à se faire remarquer d'elles; il serait resté inaperçu, ou tout au plus il fût parvenu à exciter ce genre de curiosité froide que nous éprouvons pour un être d'une nature tout-à-fait différente de la nôtre.

Mais le pieux étranger d'Huntingdon ne pouvait manquer d'inté-

Digitized by Google

resser, au plus haut degré, la famille Morley-Unwins. Par une attraction mystérieuse, ce fut là surtout que la charité chrétienne s'émut pour lui, et devina qu'il était envoyé providentiellement à Huntingdon par quelque ange consolateur. Une sympathie fraternelle le rapprocha tout d'abord du jeune Morley-Unwins; et, chaque fois, le même hasard plaçait dans l'église, à côté l'un de l'autre, ces deux hommes qui, avant de s'être parlé, se regardaient comme s'ils se fussent déjà rencontrés ailleurs. Enfin, triomphant d'un reste de discrétion, un matin que l'étranger se rendait, après la prière, sous une allée d'ormeaux, où, depuis son arrivée, il avait plusieurs fois porté ses rêveries, William Morley l'y suivit, l'aborda, et lui demanda son amitié. Un quart-d'heure d'entretien leur suffit pour s'ouvrir leurs cœurs. En se quittant, ils se serrèrent la main avec une étreinte qui équivalait aux plus solennelles protestations d'un attachement inaltérable.

Le jeune Morley-Unwins rentra sous le toit paternel avec un air de bonheur inaccoutumé qui frappa sa famille. « Je connais enfin l'étranger, s'écria-t-il, et je vous le présenterai dimanche. Ce n'est ni un grand personnage qui garde l'incognito, comme le prétend le voisin Ratclife, ni un joueur ruiné, comme le disait hier encore le voisin Merwin; mais si rien d'illustre ou d'extraordinaire dans sa vie n'est capable de contenter la curiosité qu'il a tant fait parler dans Huntingdon, tout justifie cet amour de frère que j'ai ressenti pour lui; c'est un vrai chrétien qui a beaucoup souffert et que Dieu a éclairé providentiellement par la souffrance : il s'appelle Cowper, et comme moi William.

— Nous le recevrons de notre mieux, dit M. Morley le père, et vous auriez dû, mon cher William, lui offrir de partager notre dîner du dimanche.

— J'y suis à temps encore, mon père, car je le reverrai demain. »

Le lendemain, l'invitation fut faite et acceptée. Le dimanche suivant l'étranger passa la plus grande partie de la journée dans la famille Morley-Unwins, et ne la quitta qu'après avoir promis de fréquentes visites.

Quinze jours à peine s'étaient écoulés, on eût dit qu'il avait renoué, dans cette sainte maison, les liens d'une ancienne parenté; mais quelque obscur que soit encore William Cowper, comme ce nom doit être un jour celui de l'un des grands poètes de la Grande-Bretagne, et que notre but est de révéler à nos lecteurs les sentimens les plus intimes de ce génie, qui s'ignorait alors lui-même, c'est lui qui

Digitized by Google

va continuer son histoire : nous allons citer les fragmens d'un journal où il enregistrait les pensées et les actes de sa vie, espèce de confession adressée à une amie d'enfance, ou plutôt à une muse mystérieuse, dont il évitait de prononcer le nom devant les hommes.

JOURNAL ÉCRIT A HUNTINGDON (1). — Huntingdon, année 1765.

« J'avais renoncé à vous voir et même à vous écrire, Théodora; mais vous m'approuverez d'obéir à la voix de ma conscience qui me crie de rétracter une coupable malédiction, et de justifier à vos yeux, comme il est justifié aux miens, celui que dans mon cœur j'avais accusé d'être un mauvais père.

« Oui, Théodora, j'avais maudit celui que je croyais l'aveugle ennemi de sa fille, celui qui luiavait défendu d'être à moi, celui qui avait pu vous dire que votre amour ferait votre malheur, celui qui n'avait que trop raison, celui dont la prudence sévère vous a préservée d'être la compagne d'un insensé..... Il avait raison; qu'il me pardonne, et pardonnez-moi vous-même, vous, sa fille, vous qui m'aimez toujours, je le sais, mais que je délie de vos sermens, et à qui je ne demande plus qu'un peu de pitié.

« Voici trois mois que je suis sorti de Saint-Albans, de la maison des fous! Théodora. Voici trois mois que je suis calme, mais non guéri, car toute ma raison consiste dans la force de dissimuler ma démence, de mentir à tous, excepté à vous, de peur que, généreusement imprévoyante comme vous l'êtes, vous ne persistiez à vouloir consacrer votre vie à votre William, pour être pauvre avec lui et malheureuse avec lui, ainsi que vous le disiez à votre père, lorsqu'il masqua de prétextes charitables son refus d'approuver notre amour. Je lui dois la réparation de me montrer à vous tel que je suis, et de vous laisser entrevoir le cercle fatal où j'ai failli vous emprisonner, en vous faisant partager l'espèce de double existence que je mène au milieu des hommes, existence affreuse qui me livre à l'incessante lutte de mon imagination et de mes sens, de l'illusion et de la réalité.

(1) Ce n'est qu'en 1824 que la mort de Théodora Cowper a permis aux nouveaux biographes du poète d'expliquer le mystère d'une foule d'allusions dans ses premiers vers et dans quelques-unes de ses lettres. Théodora mourut âgée de plus de quatre-vingts ans, fidèle à la mémoire de son cousin, et ayant tenu le serment de n'aimer jamais que lui. Elle avait une fois confié son histoire à une dame française, Mlle Éléonore de Rollonfort, jetée en Angleterre par la tempête de la révolution, et qu'une situation analogue y rendit son amie. Dans notre dernier ouvrage, *M. de l'Étincelle*, le lecteur pourra connaître Mlle de Rollonfort, et deviner facilement que c'est d'elle que nous avons reçu ce fragment, qui n'a pas été publié encore à Londres, et qui n'y sera probablement pas publié.

Digitized by Google

« Si encore je n'avais à combattre que les erreurs de la vue ou de l'ouïe; mais non, c'est avec les yeux de l'ame que j'ai d'étranges visions, c'est une voix intérieure qui me parle pour me dire si je suis abusé ou non par ma vue et mon ouïe. Cependant je parais calme, je me mêle à la conversation tel qu'un interlocuteur paisible et raisonnable qui voit et entend comme tout le monde. Ah! si l'on savait ce que me coûtent ce calme, ce sang-froid, cette logique, on ne s'étonnerait pas que je sois quelquefois tenté de m'écrier : « Qu'on me ramène à Saint-Albans; je suis fou, je veux retourner au milieu des fous pour me reposer des efforts de ma prétendue raison. Là du moins je pourrai pousser le cri du désespoir qui m'étouffe ici; je pourrai, sans contrainte, faire connaître ce que j'entends dire, ou crois entendre, ce que je vois ou ce que je crois voir, répondre tout haut à mes amis ou à mes ennemis visibles et invisibles.

« Mais déjà, Théodora, ce langage ne vous paraît-il pas appartenir à la démence?... Me comprenez-vous, Théodora, vous qui me disiez, vous en souvient-il? que toutes mes pensées vous étaient connues par divination, et que, dans notre silence même, vous saviez interroger mon ame, lui dérober ses pensées une à une et la forcer de se révéler à la vôtre? Hélas! je m'en souviens, moi; vous deviniez souvent juste, et je me rappelle entre autres ce soir où, remplaçant votre pédagogue, je dictais une leçon à votre sœur et à vous. Quoique vos deux grandes pages continssent à peine une phrase du livre, je fus obligé de convenir que votre copie n'était pas moins exacte que celle d'Henriette, avec cette différence qu'elle avait rendu la lettre, et vous l'esprit de la dictée du professeur.

« Mais alors, Théodora, votre William était encore semblable aux autres hommes; il n'avait de secrets que ceux de notre amour; aujourd'hui je ne sais si votre perspicacité ne serait pas mise en défaut par le masque d'impassibilité dont je couvre mon visage; je ne sais si vous ne seriez pas abusée la première par la sérénité de mon regard et l'intonation naturelle de ma voix. Apprenez-donc de moi-même ce que je suis devenu et bénissez la prévoyance de votre père. Sans doute, Henriette vous aura communiqué les lettres que je lui ai écrites; cette excellente cousine se sera empressée de vous confirmer la nouvelle de mon entière guérison. Vous savez donc que mon frère m'avait trouvé ici un appartement garni où le fidèle Robert a voulu m'accompagner. Après quinze jours d'isolement complet, je me suis vu tout à coup recherché et accueilli par la famille Morley-Unwins comme un parent qui arriverait d'un pays lointain.

Digitized by Google

« Toute cette famille est sainte; c'est une maison où habite la paix du Seigneur, et lorsque j'y suis entré la première fois, l'ordre qui régnait dans l'arrangement intérieur, l'ameublement simple, mais brillant de propreté, le petit jardin parfaitement cultivé dont j'apercevais les platebandes régulières de la fenêtre du parloir, la tenue décente de la servante, et jusqu'au chien qui, au lieu d'aboyer à l'inconnu, s'était levé pour venir me lécher la main avec une prévenance respectueuse; tout me pénétra d'un sentiment de bien-être que je n'éprouve plus qu'à de longs intervalles depuis long-temps. Je ne sais, me disais-je, quelle douce confiance m'inspire cette maison, à moi, timide comme je le suis ordinairement, et tourmenté d'une si pénible incertitude quand je vais rendre la visite la plus insignifiante. Serait-ce enfin ici le port après la tempête, où je pourrai me livrer à ces affections douces qui doivent peu à peu me rattacher à la vie et au commerce des hommes?

« Ainsi préparé par l'aspect des lieux, que vous dirai-je de l'effet que produisit sur moi la vue des personnes? Il n'y eut pas entre nous un moment de gêne ni d'embarras, lorsque mistress Morley descendit et commença avec moi une conversation à laquelle vinrent successivement se mêler son fils et son mari.

« Depuis je fus leur hôte assidu, l'hôte de chaque jour, mêlé à tous les détails de leur vie et attiré vers eux comme par une ancienne habitude. Je ne vous raconterai pas toutes les prévenances dont je me vis l'objet; on semblait ne s'occuper que de moi, et à quelque heure que j'arrivasse, à quelque travail, à quelque plaisir que je vinsse m'associer, ma place était toujours prête, ma présence toujours attendue. Je me demandais par quelle secrète influence je me trouvais prévenu dans mes désirs : tantôt c'était le vénérable M. Morley qui me proposait de me conduire à Cambridge dans sa petite voiture, et justement j'avais écrit la veille à mon frère que je ne tarderais pas à aller le voir; tantôt c'était mon homonyme, mon ami William qui venait me chercher pour aller nous baigner ensemble dans l'Ouse ou monter à cheval; et cela lorsque je terminais à peine le billet par lequel je lui demandais s'il ne pensait pas comme moi que la chaleur de la matinée nous invitait à cette partie favorite pour l'après-midi. Mais vous ne sauriez vous imaginer toutes les attentions délicates de mistress Morley la mère, avec quelle ingénieuse industrie elle inventait chaque jour une nouvelle distraction innocente ou un sujet nouveau d'entretien. Et moi que la souffrance a rendu égoïste, je m'apercevais toujours bien tard que j'abusais indiscrètement

Digitized by Google

peut-être de l'intérêt qu'inspirent sans doute mon reste de pâleur et mon titre de convalescent. Mais en vérité il y a dans la causerie de mistress Morley un charme irrésistible; c'est un délicieux mélange d'onction et d'esprit, participant à la fois de sa charité toute chrétienne et d'une gaieté naturelle que sa dévotion éclairée modère peut-être, mais n'étouffe pas.

« Il ne me manquait plus qu'une chose, c'était de resserrer les liens d'une sympathie si intime en obtenant la faveur de vivre tout-à-fait sous le même toit que cette famille, et bientôt la Providence accomplit encore ce vœu. Pourquoi, me disais-je, ne deviendrais-je pas le pensionnaire de mistress Morley, puisqu'elle a justement une chambre destinée à être occupée par un des élèves que M. Morley prépare aux études de Cambridge? Celui à qui elle était louée vient de partir et son retour paraît bien incertain. Pendant trois jours je demandai, avec une sollicitude particulière, des nouvelles de ce jeune élève sans oser encore annoncer mon espoir de lui succéder; enfin le facteur apporte une lettre, on la lit tout haut devant moi : elle annonçait que le jeune élève donnait congé de sa chambre. — Eh bien! dit mistress Morley en me regardant, notre nouveau locataire est trouvé déjà. — Quand venez-vous vous y installer? me demanda M. Morley sans attendre que j'eusse répondu au regard de sa femme. — J'irai demain matin, si vous voulez, préparer avec vous votre déménagement, ajouta mon frère William.

« Nous avions tous, depuis trois jours, la même pensée.

« Maintenant je vais vous dire, Théodora, comment se passent à peu près toutes nos journées. Nous déjeunons entre huit et neuf heures; jusqu'à onze nous lisons l'Écriture ou les sermons de quelque fidèle prédicateur de la sainte parole; à onze nous assistons au service divin qui se célèbre ici deux fois par jour; de midi à trois heures nous nous séparons pour nous amuser chacun de notre côté comme il nous plaît. Pendant cet intervalle, je lis dans ma chambre, ou je me promène, ou je monte à cheval, ou je travaille au jardin. Nous dînons, et après le dîner, si le temps le permet, nous nous rendons au jardin où généralement je goûte avec la famille Morley le plaisir d'une conversation religieuse jusqu'à l'heure du thé. S'il pleut ou s'il fait du vent, nous causons dans le parloir ou chantons des hymnes, et, grace à la harpe de mistress Morley, nous formons un concert passable dans lequel nos cœurs sont plus d'accord que nos voix. Après le thé nous sortons pour nous promener tout de bon. Mistress Unwins est une excellente marcheuse, et nous ne faisons

Digitized by Google

guère moins de quatre milles dans la campagne; pendant les jours courts, cette excursion a lieu entre l'heure de l'église et le dîner. Quand vient la nuit, nous lisons et continuons l'entretien du matin jusqu'à ce que le souper soit sur la table; habituellement nous terminons la soirée par des hymnes ou la lecture d'un sermon; enfin au signal de M. Unwins, chacun se tait, la servante vient se joindre à nous, on s'agenouille, et toute la famille fait la prière en commun. Vous le voyez, dans une journée ainsi remplie, le temps nous manque pour aller chercher ce que le monde appelle des amusemens : nous en trouverions facilement à Huntingdon, il est peu de maisons où l'on ne se livre à la danse et aux jeux de cartes; mais nous avons toujours refusé de prendre part à de pareils plaisirs : aussi nous appelle-t-on méthodistes.

« Telle est ma vie, Théodora; dans cette douce retraite, dans ce sanctuaire religieux, je pouvais espérer de rencontrer la paix qu'un catholique va chercher dans un cloître. Eh bien! ici encore l'ennemi de mon repos me poursuit de ses chimères; ici encore, à côté de cette vie régulière et tranquille, je suis condamné aux fréquentes distractions d'un songe qu'il me faut suivre tout éveillé et dont l'image fantastique, mais palpable, vient sans cesse exercer cette *seconde vue* dont je suis fatalement doué.

« Vous voyez, Théodora, par quels détours j'arrive à cette confidence que je dois vous faire; vous voyez combien j'hésite à vous dire que je suis hanté par une apparition, un spectre, un esprit, comme vous voudrez l'appeler, car moi je renonce à définir ce qui a un corps et n'est cependant aperçu que de moi. Avant de continuer ce récit, je vous assure que j'ai mis un doigt sur mon artère; mon pouls est régulier, je ne suis point malade et je pourrais vous répéter demain comme j'aurais pu vous écrire hier mot pour mot ce que je vais vous écrire aujourd'hui.

« En vous parlant de tous les membres de la famille qui m'a adopté à Huntington, je n'ai presque rien dit de miss Fanny. Miss Fanny ressemble à sa mère; mais c'est le portrait à côté de l'original. Chez la mère et la fille, c'est le même air, la même taille, la même attitude; mais l'une parle et l'autre écoute. Une excessive réserve, surtout en présence de la mère, impose à la fille un silence presque continuel. Sa physionomie ne s'anime que par le reflet de celle de mistress Morley. Vous diriez la Perdita de Shakspeare à côté de son Hermione; la même élégance de formes, la même voix, la même douceur; mais cette élégance est froide, cette voix manque d'accent, cette douceur est

Digitized by Google

plus résignée que caressante. A dix-huit ans, Fanny n'appartient plus à l'enfance et n'est pas femme encore. Tout en elle est habitude, imitation; rien de spontané, rien de réfléchi; c'est sa mère, en un mot, moins son ame.

« Jugez de ma surprise, lorsque je me suis avisé tout à coup que cette jeune fille, s'ignorant elle-même, douée tout juste du mouvement et de la parole comme un automate et comme un écho, prête à son insu son corps à un esprit qui vient, sous cette forme usurpée, m'imposer sa présence pour me surveiller de son regard et me dominer de son geste. C'est Fanny et ce n'est plus Fanny, à moins que ce corps auquel je refuse une ame en ait deux; mais comment expliquer alors que ce corps puisse être à la fois présent et absent, ou qu'il ait la conscience de l'une de ses deux intelligences et pas de l'autre? Je me perds à chercher l'explication de ce mystère, et je doute quelquefois moi-même de cette singulière dualité, quand je n'ai plus que la mémoire de ma sensation; mais comment la nier quand je la subis?

« Maintenant, Théodora, vous faites-vous une idée de ma situation et de la force dont j'ai besoin pour m'envelopper dans une continuelle réticence. Toute la famille est rassemblée : mistress Morley dit à sa fille d'aller donner quelques ordres dans une autre partie de la maison, ou c'est Fanny qui, d'elle-même, sort et s'absente. Eh bien! un moment après je tourne la tête du côté de la place que Fanny a laissée vide, et qu'y vois-je? Fanny revenue sans bruit, et qui, un doigt sur les lèvres, me fait signe de ne pas trahir son retour; car c'est moi seul qui l'aperçois; elle ne redoute que l'expression de ma surprise, et, une fois sûre de ma discrétion, la voilà établie à son poste et entrant avec moi dans un singulier échange de gestes et de coups d'œil. Peu à peu réconcilié avec cette apparition, si j'ose l'examiner plus attentivement, cette Fanny, naguère si indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle, a changé, non de visage, mais de physionomie : ce corps si froid est doucement illuminé et animé par son nouvel esprit, comme une statue d'albâtre dans laquelle l'artiste aurait ménagé la place intérieure d'une lampe. Enfin, elle disparaît comme elle était venue, et lorsque la véritable Fanny revient, elle trouve toujours sa place inoccupée et la reprend avec sa figure impassible qui brave à son tour mon examen attentif par sa calme innocence, comme la Fanny de tout à l'heure le bravait avec la douce ironie d'un sourire intelligent.

« C'est un mensonge de mes sens, n'est-ce pas, Théodora? une

Digitized by Google

hallucination, l'illusion d'un fou? Ce fou, ayez-en pitié, et cependant félicitez-le de n'avoir plus entre lui et le monde, tel qu'il est pour tous, excepté pour lui, qu'un fantôme du moins gracieux, au regard bienveillant, presque tendre, qu'il prendrait volontiers pour son ange gardien descendu à ses côtés, afin d'y disputer la place à quelques-uns des fantômes horribles qui le conduisirent, il y a dix-huit mois, à Saint-Albans. »

CONTINUATION DU JOURNAL. — Quinze jours après.

« Je ne sais si c'est un bon ou un mauvais ange; mais il exerce sur ma pensée une singulière fascination; toutes les fois que son apparition est là, je n'ai plus de volonté à moi; je dépends de son regard et du moindre signe de sa main. Cette servitude me révolte, et je n'ose m'en affranchir. Une vive curiosité me tourmente : Fanny a-t-elle la conscience de l'espèce de possession à laquelle son corps est livré? Il me semble que sa simplicité s'altère, et que tout son être s'est peu à peu modifié; j'ai surpris dans ses yeux une étincelle de la flamme dont ils sont illuminés lorsque c'est l'esprit qui vit en elle, et, hier, un moment j'ai pu croire que ses deux ames s'étaient réunies, car elle m'a parlé avec une émotion inaccoutumée. Nous étions seuls; deux fois j'ai été sur le point de l'interroger sur sa double existence, au risque de lui révéler ma folie, si c'est bien une folie; mais sa mère est survenue.

« Sa mère aurait-elle quelque soupçon de cet inexplicable commerce qui existe entre mon esprit intérieur et l'esprit dont est possédée Fanny... si, dans cette transfiguration, Fanny est encore sa fille? Quelques mots jetés adroitement ou peut-être sans intention, dans nos récens entretiens, par mistress Morley, m'ont fait craindre qu'elle ne se doutât de quelque mystère. Le révérend M. Morley lui-même... Mais, non; il est, quant à lui, préoccupé, je pense, d'une autre idée, d'un projet qu'il médite dans sa conscience de père, et sur lequel il cherche l'occasion de s'ouvrir à moi. Quoi qu'il en puisse être, ma préoccupation du spectre me tient dans une défiance continuelle; je tressaille chaque fois qu'un mot à double entente semble y faire allusion.

Je dois vous raconter une promenade que j'ai faite hier tête-à-tête avec mistress Morley. Nos environs ne sont pas riches en sites; le pays est plat; l'Ouse et ses bords en font le principal charme. Nos excursions les plus fréquentes nous conduisent au joli village d'Hertford. L'église est pittoresquement située sur une éminence qui des-

Digitized by Google

cend en pente douce jusqu'à la rivière, dont l'eau baigne les murs du cimetière. J'aime ce cimetière, et je comprends qu'un lieu semblable ait inspiré à Gray sa mélancolique élégie. Hier, mistress Morley et moi, après avoir prié dans l'église, nous nous sommes avisés de lire les épitaphes des tombeaux; il en est une sur laquelle j'avais plus particulièrement appelé l'attention de ma pieuse et aimable compagne, comme exprimant avec bonheur les regrets de l'amour conjugal; c'est une veuve qui s'adresse à son époux :

THOU WAST TOO GOOD TO LIVE ON EARTH WITH ME,
AND I NOT GOOD ENOUGH TO DIE WITH THEE.

Tu fus trop bon pour vivre ici-bas avec moi;
Et je l'étais trop peu pour mourir avec toi.

— N'admirez-vous pas comme moi ce sentiment qui a dicté ces deux vers? dis-je à mistress Morley.

— Si la femme qui la fit graver sur ce tombeau, me répondit-elle, a persisté dans ce deuil religieux, le ciel n'a pas pu rester long-temps fermé à ses regrets et à ses prières. Combien la mort a dû lui être douce! il est si rare, pour nous autres pauvres femmes, de n'avoir pas à regretter un choix que nous avons fait à l'âge où nous étions incapables de choisir.

— Mais, lui dis-je en souriant, pensez-vous donc que la sagacité supérieure que vous supposez aux hommes sans doute, ne soit pas trompée quelquefois?

— Oh! je sais, William, reprit-elle, que vous avez beaucoup de préventions contre le mariage.

— Vous savez? lui demandai-je, ne comprenant pas quelle pouvait être son idée.

— Oui, je le sais, continua-t-elle, et je suis loin de vous en blâmer, quoique votre manière de voir à ce sujet ne soit pas approuvée de tout le monde; croyez-le, quoique vous parliez à une femme mariée, à une mère. Je conçois tout ce qui peut vous éloigner du mariage, vous, ame tendre et chaste, dont toutes les affections caressent une perfection idéale. Si vous avez aimé, William, aimé d'amour, veux-je dire, je doute que vous ayez été compris, et vous avez désespéré de toutes les femmes après cette première épreuve.

— En vérité, madame, répondis-je, voulant éluder toute allusion au passé de ma vie et à une passion qui doit rester ensevelie dans mon cœur, comme l'inutile trésor de l'avare; en vérité, vous m'at-

Digitized by Google

tribuez des opinions bien sévères sur les femmes, et en même temps une opinion de moi-même par trop orgueilleuse. Permettez-moi de vous assurer que je ne suis convaincu que de mon imperfection, et que je ne doute pas, au contraire, de la perfection des femmes.

— Pour un solitaire, vous avez conservé encore trop des expressions de la galanterie de ce beau monde de Londres auquel vous avez renoncé, William, me dit mistress Morley en souriant; mais laissons de côté les perfections de votre sexe comme celles du mien, ou plutôt, déclarons-le franchement, il en est peu qui résistent à l'épreuve du mariage.

— C'est cependant une institution sainte, un sacrement de toutes les églises chrétiennes...

— Oh! interrompit-elle, voulez-vous soutenir une thèse? vous êtes battu d'avance; je suis la femme d'un théologien; vous défendriez mal une cause qui n'est pas la vôtre. Et puis, je n'attaque ni l'institution, ni le sacrement, mon ami : je veux vous justifier à vous-même comme je vous justifiai l'autre jour auprès de mon mari, car c'est lui qui vous blâmait d'avoir renoncé à unir votre sort à une compagne digne de vous. Ah! si le mariage n'était qu'un symbole, une consécration de l'union des ames; mais ce n'est pas ainsi que l'interprètent notre nature corrompue et notre civilisation sans poésie.

— Les femmes ont un talent particulier pour soutenir un paradoxe, dis-je à mistress Morley. Continuez, madame, je ne vous interromprai plus.

— Mais je vous parle sérieusement, William, reprit-elle, car je tiens à vous prouver qu'en prenant votre parti auprès de M. Morley, en le prenant contre une proposition qui, d'ailleurs, devait, sous tant de rapports, me sourire à moi-même, je n'ai fait que prévenir une explication inintelligible pour lui. M. Morley est un excellent homme, un homme craignant Dieu et un homme plein de savoir; mais sa simplicité ne saurait s'élever à ces délicatesses, qui ne sont le partage que de quelques natures plus épurées. Jamais M. Morley n'a voulu se persuader que le mariage pouvait être une union toute mystique. Pour vous faire mon entière confidence, William, pour vous montrer combien je sympathise avec vos vrais sentimens, je ne vous dissimulerai pas que telle était mon aversion pour le mariage, qu'il m'a fallu toute ma soumission à Dieu pour m'accoutumer aux deux premières années de notre union, lorsque je reconnus que je m'étais trompée en croyant qu'un mari qui avait trente ans de plus que moi était autre chose qu'un second père.... Mais, mon ami, notre promenade

Digitized by Google

a été plus longue qu'à l'ordinaire; asseyons-nous au pied de ce saule qui incline une partie de son tronc sur les eaux de l'Ouse, et je vous conterai toutes mes infortunes de jeune fille : vous n'en rirez pas, vous, William, comme M. Morley se permit de le faire un soir avec mon père. Celui-ci était un drapier d'Ely, honnête marchand, et tout occupé des détails de son commerce : ma mère, heureusement, m'avait donné le goût de la lecture, et ce fut une grande ressource pour moi quand je la perdis, dans le courant de ma quinzième année. Quoique vivant très solitaire, voyant peu le monde, je fus bientôt recherchée par un jeune homme que je vous nommerai Arthur, et mon père encouragea ses visites de préférence à celles de deux ou trois autres soupirans qui lui paraissaient moins convenables ou qui s'étaient laissé devancer. Je ne vous cacherai pas qu'Arthur ne m'était pas tout-à-fait indifférent. Doux, respectueux, attentif, il vivait heureux des soins qu'il me rendait, satisfait d'un sourire, et je ne sais combien de temps se serait prolongé son innocent bonheur, lorsqu'au bout de six mois mon père, qui méditait lui-même de me remplacer auprès de lui par une seconde femme, s'avisa de prendre Arthur à part, de le traiter d'enfant, de le faire rougir en m'appliquant un mot plus dur que celui de petite prude, et en prétendant que jamais cavalier timide ne plairait long-temps à une belle. Mon cher père traduisait là en prose bourgeoise je ne sais quel couplet de théâtre qu'il chantait quelquefois en ma présence, sans égard pour la réserve de sa fille. Bref, j'ai su depuis qu'il avait même monté la tête d'Arthur en vidant avec lui, à la taverne, une bouteille de Xérès. Arthur, ce jour-là, devait venir m'achever les *Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse*, le plus mondain de tous les livres que je m'étais permis de lire. En le voyant entrer dans le parloir, son chapeau sur l'oreille, avec un air de hardiesse fanfaronne, je baissai d'abord les yeux, sans savoir trop pourquoi, et Arthur, se rappelant tous les sots propos dont on venait de troubler sa tête de vingt et un ans, n'hésita pas à achever son rôle de conquérant..... Sans nulle transition, lui qui n'avait jamais baisé un seul doigt de ma main, le voilà qui saisit ma taille dans ses bras et presse de ses lèvres brûlantes mon cou rougissant :

— Fi donc! monsieur, m'écriai-je, éprouvant un sentiment d'indignation, de honte et de dégoût, qui me donna la force de repousser l'audacieux. Je m'échappai du parloir, où je le laissai accablé de cette exclamation et du regard de ma méprisante colère.

« Arthur alla raconter sa déconvenue à mon père, qui lui promit de faire sa paix et lui conseilla cependant de laisser passer un ou deux

Digitized by Google

jours sans reparaître, prétendant que c'était encore un moyen parfait d'intéresser l'amour-propre d'une prude. Quant à moi, j'étais si honteuse, cette espèce d'attentat m'avait inspiré contre tous les hommes une telle horreur, que si une vieille servante ne m'avait pas révélé le secret de l'impatience de mon père, je lui aurais déclaré la première que je renonçais au mariage pour la vie; mais cette servante, qui avait fermé les yeux de ma mère et l'aimait avec une sorte de jalousie, me fit un tableau si affreux de l'esclavage où je serais réduite sous une marâtre, que je préférai quitter la maison paternelle. Je feignis de ne pas apercevoir les grimaces moqueuses de mon père; je ne relevai aucune de ses grossières allusions à la pruderie des filles dévotes; et quand, me trouvant sourde à tout ce qu'il put me dire pour excuser Arthur, il s'écria : — Il faut pourtant bien, ma fille, prendre un mari; celui-ci ou celui-là, peu m'importe; un mari riche si votre vertu peut l'espérer, un mari pauvre si les riches se retirent, un vieux si les jeunes vous font peur, M. Morley-Unwins, par exemple, notre ministre, qui vous admire de si bonne foi, quoiqu'il ait dix ans de plus que votre père.....

— Eh bien! oui, lui dis-je, mon père; M. Morley, plutôt que tous les autres, est le seul qui puisse me rendre heureuse.

« Mon père me prit au mot, et je devins la femme de M. Morley-Unwins, qui venait d'obtenir une cure à Norfolk, où nous allâmes nous établir, et d'où nous sommes venus habiter Huntingdon, parce qu'un incurable ennui s'était emparé de moi à Norfolk.

« Cet ennui ne provenait pas du lieu que nous habitions, mais de la perte de mes illusions virginales. Ce n'est pas que j'eusse regret d'avoir épousé, plutôt qu'Arthur avec ses vingt ans et sa jolie tête blonde, un révérend ministre, parvenu aujourd'hui à son soixante-douzième hiver, et qui, à cette époque, en comptait déjà cinquante... Hélas! non, William, j'aurais, au contraire, moins pleuré s'il eût été plus vieux encore pour rester tout-à-fait mon second père. Mais que voulez-vous, mon ami, tout en respectant M. Morley, tout en aimant sa vertu modeste et sa franchise un peu bourgeoise, je ne pus me dissimuler que mes rêves romanesques de jeune et chaste fille s'étaient créé un bonheur moins vulgaire que celui dont je jouissais avec lui. Mes émotions et mes devoirs de mère, mon expérience et ma raison de femme faite apportèrent enfin de véritables distractions à des chagrins qui ne pouvaient avoir de confident, parce que tout le monde les eût trouvés ridicules; mais, mon ami, je ne sais comment, dès que je vous ai connu, votre rêverie, un je ne sais quoi dans vos

Digitized by Google

yeux de vague et d'enthousiaste, le son de votre voix, la simultanéité de nos sympathies, tout en vous, enfin, a réveillé mes souvenirs de jeunesse, et j'ai cédé au besoin de les confier à votre amitié. Ne vous étonnez donc pas, mon cher William, si j'ai interprété jusqu'à vos réticences. Que j'ai attendu long-temps un ami tel que vous! et combien je remercie pourtant le ciel de ne me l'avoir envoyé qu'à un âge où notre intimité ne peut non-seulement être coupable, mais encore ne saurait donner lieu à la médisance du monde! Je serais presque votre mère, William, a ajouté mistress Morley en me serrant la main.

« A ce récit, qu'ai-je répondu? rien. Vous le dirai-je? il m'avait ému et même troublé, sans que je pusse trop définir cette émotion et ce trouble. Dans l'amitié d'une femme, il faut bien le dire, et dans la plus pure, dans la plus chastement chrétienne, il y a quelque chose de si tendre, que l'amour pourrait, à bon droit, en être jaloux. Hélas! Théodora, si je ne devais, à tout prix, vous guérir de votre funeste amour, je vous aurais, je crois, dissimulé ce nouvel attachement, qui est venu réchauffer mon pauvre cœur d'insensé, ou plutôt je l'aurais déjà rompu.

« Après avoir essuyé quelques larmes, mistress Morley s'est levée en silence, et je l'ai suivie jusqu'à la maison, ayant oublié pour la première fois, pendant quelques heures, le spectre que ses premières paroles, encore inexpliquées, semblaient devoir évoquer.

« En rentrant, nous avons trouvé la famille rassemblée pour la prière. Mon ame était merveilleusement préparée pour adorer Dieu. Vous voyez bien, Théodora, que l'amitié de mistress Morley est approuvée du ciel. »

CONTINUATION DU JOURNAL. — Cinq jours après.

« Quelques paroles de mon dernier entretien avec mistress Morley ont dû vous paraître obscures. Je puis vous donner aujourd'hui la clé de l'énigme :

« Il y a deux jours que M. Morley me proposa de l'accompagner à Cambridge. Je vis bien que cette fois ce petit voyage était un prétexte de sa part pour avoir à son tour son entretien avec moi. Cependant en allant, nous ne parlâmes que de choses indifférentes, ou étrangères du moins à ce que mon vénérable ami avait sur le cœur. Le soir, après avoir passé la journée chacun de notre côté, M. Morley avec ses anciens collègues, et moi avec mon frère, nous remontâmes silencieusement en voiture, bien persuadés l'un et l'autre qu'il y

Digitized by Google

avait une question à discuter entre nous qui ne tarderait pas à être entamée. Nous avions à peine franchi la porte de la ville, que je me reprochai d'imiter, à l'égard d'un vieillard, ces gladiateurs qui craignent de se livrer à leur adversaire en frappant le premier coup. Je pris donc la parole, et fis remarquer à M. Morley que nous ressemblions à deux duellistes, se rendant à un champ clos, bien plus qu'aux deux voyageurs si bien d'accord ce matin, ne discutant que pour avoir la courtoisie de se donner raison alternativement.

— Je vous remercie d'avoir rompu la glace, William, me dit-il; je suis si contrarié de vous savoir opposé à un projet qui souriait à mes plans domestiques, que, malgré moi, j'ai comme une certaine rancune contre vous.

— En vérité, lui répondis-je, mon vénérable ami, je suis coupable sans le savoir, car c'est la première fois que vous allez me parler de vos plans.

— Moi, oui, sans doute; mais non ma femme, à qui vous avez fait vos confidences et donné des raisons qu'elle trouve sans réplique, je dois en convenir.

— Mais, mon cher monsieur Morley, que m'a-t-on fait dire qui soit à la fois si cruel pour vous et si raisonnable?

— Pourquoi tant de détours? vous avez prononcé vos vœux de célibat comme un moine catholique. Vous êtes libre, mon ami; et, quant à mon désappointement, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même, si je m'étais flatté, sans vous consulter, de l'espoir de donner à ma fille un mari que nous aimions d'avance comme un second fils. Au reste, je serais bien injuste de vous en vouloir; votre refus n'a rien qui puisse blesser l'amour-propre de Fanny et mon orgueil de père...

— Mais, monsieur Morley, lui dis-je, c'est vous, je le répète, qui m'apprenez un refus qui n'a pu être fait par anticipation.

— Justement, reprit M. Morley, voilà le mot : par anticipation! En vous prononçant contre le mariage d'une manière générale, que vous eussiez deviné ou non mon projet, vous m'avez épargné l'amertume d'un refus, et je vous en remercie. J'ai pu, sans aucune réticence fâcheuse, répondre à une demande qui m'agrée moins sans doute, et qui peut-être me séparera à jamais de ma fille.

« M. Morley poursuivait son idée avec tant d'obstination, qu'il m'était à peu près impossible de lui exprimer ma surprise de voir ma conversation avec mistress Morley si singulièrement amplifiée. Voyez un peu comme quelques mots vagues, auxquels je n'avais pu répon-

Digitized by Google

dre, parce qu'ils étaient d'un sens si obscur pour moi, étaient devenus un texte fécond, grace à l'imagination de mistress Morley. Je pris le parti de subir cette scène sans trop répliquer, de peur d'être amené, par la vivacité de ma justification, à en dire plus que je n'aurais voulu, tant sur le passé de ma vie que sur cette hallucination, qui suffirait bien, certes, à me faire renoncer à épouser Fanny, si j'y avais jamais pensé.

« Heureusement, le théologien vint à mon secours contre le père sur la question du mariage; car, après avoir dit sur sa fille tout ce qu'il en pouvait dire, M. Morley se laissa aller au plaisir de me prêcher sur ce texte de saint Paul, qui déclare que l'homme ne doit pas vivre seul. J'étais trop aise d'éluder les explications particulières, pour ne pas lui donner beau jeu sur les généralités. Il eut tout l'avantage, et je lui fournis bien volontiers les moyens d'être content de sa science. Hélas! combien de prédicateurs se consolent, même dans la chaire chrétienne, de ne pas convertir leurs auditeurs, pourvu qu'ils aient la satisfaction de les étonner! M. Morley succomba à la tentation de briller aux dépens de son interlocuteur, au lieu de chercher à le convaincre; il me pardonna d'avoir contrarié ses plans, lorsque je lui déclarai que jamais M. Hogdson, le ministre de notre église, n'avait parlé avec tant d'éloquence. M. Morley n'a qu'une petite vanité, celle de remporter quelquefois ce genre de triomphe sur un collègue plus jeune que lui, et qui de son côté peut-être l'a quelquefois provoqué à cette innocente rivalité.

« Nous arrivâmes un peu tard à Huntingdon; c'était l'heure de la prière en commun, et nous n'eûmes pas le temps de parler beaucoup de notre voyage. Jamais je n'avais été plus distrait pendant nos dévotions, ne pouvant m'empêcher de chercher à deviner dans les yeux de Fanny si elle était dans la confidence de ce qui se passe depuis quelques jours dans la famille. Son recueillement aurait dû rappeller le mien; elle ne tourna pas une fois les yeux de mon côté; mais quand elle fut partie, car elle monte toujours la première dans sa chambre, avec sa mère, je la vis revenir sur ses pas... Je veux dire, je vis son spectre qui ne fit que traverser le parloir pour me jeter un regard plein de mélancolie et de reproche. Maintenant, je vous le demande, venait-elle me reprocher mes mauvaises pensées depuis quelques jours, mes distractions pendant la prière, ou la malice avec laquelle j'ai flatté la vanité de M. Morley, pour éluder ses reproches paternels? Depuis je n'ai plus revu l'apparition; mais je sens qu'elle est là, toujours là à mes côtés, et peut-être en ce mo-

Digitized by Google

ment sa tête invisible, invisible même pour moi, se penche-t-elle sur mon épaule pour voir si je manque de franchise avec vous, Théodora, comme avec mon hôte vénérable. »

CONTINUATION DU JOURNAL.

« Je n'ai à redouter que le ressentiment du spectre, qui, comme le Brownie, esprit familier des maisons d'Écosse, semble prendre les intérêts de la famille, plus vivement que la famille elle-même. Il ne cesse de m'apparaître triste et presque courroucé; quel pronostic tirer de sa tristesse et de ses menaces muettes? Si c'est sur moi qu'il s'afflige, que peut-il m'arriver de plus cruel que par le passé? Serait-ce la pauvre Fanny qui doit être la victime de quelque malheur? Ah! y aurait-il pour elle un malheur comparable à celui dont votre père vous a préservée, Théodora, et que l'instinct maternel de mistress Morley eût écarté aussi de sa fille, si, par impossible, j'avais pu entrer dans les projets imprudens de mon hôte vénérable.

« Du moins ma conscience fut rassurée dans le calme de mes réflexions, et ce qui me rendrait toute ma sécurité, c'est que tous les membres *visibles* de la famille me témoignent toujours la même confiance.

« Rien de changé dans l'amitié si tendre de mistress Morley, ou plutôt elle devient chaque jour plus affectueuse.

« M. Morley m'appelle toujours son second fils.

« William, qui n'a rien ignoré, me traite toujours en frère. Fanny enfin, la seule, il est vrai, qui, je le suppose, ne soit pas dans le secret, Fanny, de jour en jour moins réservée avec son second frère, répond au nom de sœur par un sourire qui commence à indiquer que les mots ont un sens pour elle.

« Voulez-vous une preuve du prix qu'on attache à ma parenté d'adoption? Pour vous la donner, je vais accuser ceux à qui j'appartiens par le sang, mais, quoique vous n'ayez pas assisté sans doute au dernier conseil de famille, vous ne pouvez ignorer que notre cousin le colonel a pris la parole pour se plaindre de mes prodigalités et conclure au retranchement d'une moitié de la pension qu'on ajoute aux revenus déjà si incertains du pauvre cousin assez *fou*... j'avoue encore cette démence... que n'est-elle la seule, Théodora!..... assez fou pour se faire servir par un domestique dévoué comme Roberts, et pour se charger de l'éducation d'un enfant inconnu. J'ai remercié Roberts: ses soins en effet étaient superflus ici; mais l'enfant inconnu ne sera pas abandonné. Tant que je ne mendierai pas mon pain, je

Digitized by Google

ne le rendrai pas à son père véritable; ce serait le rendre à l'enfer, auquel ce père le destinait (1). Je regrette même de l'avoir laissé à Saint-Albans si près de lui, et je veux aller le chercher, l'amener à Huntington et le mettre en apprentissage chez un ouvrier honnête. Alors que j'entendais encore la voix terrible qui m'a révélé mon exclusion du ciel, j'avais espéré racheter mon ame en rachetant moi-même une autre ame de l'éternelle damnation, et si cette voix s'est tue, si mes fantômes ont pris peu à peu une forme bienveillante, qui me dira que cet acte n'a pas contribué à cet adoucissement de mon supplice? qui me dira que cette adoption chrétienne ne m'a pas valu, en échange, l'adoption que j'ai trouvée dans la famille Morley? Continuez donc, mon cher cousin, mon redoutable colonel, à vous plaindre de ma prodigalité.

« Cependant, en voyant approcher le terme du semestre, je n'étais pas peu embarrassé à l'égard de mes hôtes; car je remplace un pensionnaire qui payait bien, qui payait en fils de famille, et je tenais à payer comme lui. Je n'ai pas voulu attendre le dernier jour du mois pour prévenir mistress Morley que je serais probablement forcé de chercher une table plus économique que la sienne. Ah! comme j'ai été accueilli, Théodora! Comme mistress Morley serait grondée si elle dépendait d'un cousin colonel. Elle m'a positivement déclaré que son mari et elle avaient toujours entendu que je ne paierais que la moitié de la pension de mon prédécesseur!

« Pour vous rassurer complètement sur mon budget annuel, il faut, Théodora, que je vous apprenne que ma prodigalité a encore une autre protection contre la sage opposition du colonel. Pas plus tard que ce matin, j'ai reçu de Londres une lettre anonyme; je n'ai pu reconnaître l'écriture, mais je serais bien étonné si vous ne connaissiez pas celle qui l'a dictée, car il n'est pas un mot qui n'ait fait battre mon cœur : « Tranquillisez-vous, me dit cette main mystérieuse; si les uns vous blâment, d'autres vous approuvent, et si votre pension est diminuée, la somme réduite vous sera envoyée par une personne qui vous aime (2). » Mon cousin le colonel, que je vous remercie, je suis plus riche que vous! En conséquence, Théodora, je me dispose à aller payer mes dettes. Sous peu de jours je vais faire une

(1) La famille de Cowper s'était réellement plaint de ses dépenses et de cette adoption charitable.

(2) Depuis la mort de Théodora, il est avéré que c'était elle qui était venue ainsi en secret au secours de son cousin, mais sans jamais le lui avouer. Les papiers confiés à Mlle de Rollonfort nous en donnent la preuve.

Digitized by Google

absence de deux mois ; cette absence a plus d'un motif : d'abord je sais qu'elle arrange M. Morley, bien qu'il ne m'en ai rien dit, mais j'ai cru comprendre qu'il attendait un visiteur auquel ma chambre serait nécessaire ; ensuite je désire consulter le docteur Cotton, à Saint-Albans, sur cette vision, ou plutôt voir si elle me poursuivra ailleurs qu'ici. Vous le voyez, il n'y a plus que cette *ombre* sur mon bonheur, sur le seul bonheur qui me reste, depuis que j'ai renoncé à celui que nous avions rêvé ensemble. Si je suis menacé, je ne suis pas abandonné ; j'ai dû me sevrer de ma famille naturelle, mais j'en ai trouvé une autre. L'amour n'était pas fait pour moi, j'ai les consolations d'une amitié presque aussi tendre que l'amour. L'être mystérieux que je commençais à prendre pour mon bon ange, me boude, un autre bon ange m'écrit la lettre la plus tendre.... Ah ! Théodora, que cette lettre m'a donné de force contre ma démence même. Quelles douces larmes elle m'a fait répandre ce matin ! et à présent elle réchauffe mon cœur d'un reflet de cette gaieté qui nous fit passer tant de délicieuses soirées à Southampton-Row (1) ; vous rappelez-vous que la grave figure de notre ancêtre le chancelier, elle-même, semblait rire dans son cadre gothique?... O mes visions de ce temps-là, qu'êtes-vous devenues? »

CONTINUATION DU JOURNAL, datée de Saint-Albans, et écrite dans la maison d'aliénés, où le poète avait naguère passé dix-huit mois.

« J'ai prolongé mon absence d'Huntingdon et je la prolongerai encore de quelques jours, quoique M. Morley ne cesse de m'écrire que je suis attendu pour une fête de famille qui, *selon ses premiers plans*, ajoute-t-il, *n'aurait pu se faire sans moi*. J'ai trouvé heureusement quelques prétextes pour masquer le véritable motif qui me fait hésiter à m'y rendre. Fanny va se marier : Elle ne sera plus chez son père à mon retour ; le docteur, qui, seul, a le secret de ma superstitieuse folie, est d'avis, puisque l'apparition ne franchit pas pour moi le cercle du lieu habité par celle dont elle emprunte l'image, qu'il est plus prudent de laisser éloigner Fanny et son ombre ou son double corps.

« Au reste, la distraction du voyage m'a fait du bien ; mais j'ai surtout à me féliciter d'être venu analyser ma dernière hallucination avec le docteur. J'ai auprès de lui une force d'ame qui m'étonne

(1) C'est à Southampton-Row, chez le juge Cowper, que le poète passait ses congés lorsqu'il était à Londres dans l'étude d'un procureur.

Digitized by Google

moi-même. Médecin et poète, chrétien croyant et homme du monde, le docteur Nathaniel Cotton, qui m'a déjà arraché une première fois à la plus sombre démence par ses consolations spirituelles encore plus que par ses remèdes pharmaceutiques, exerce réellement sur moi une magnétique influence. Je comprends comment les démons, alors que les démons s'emparaient d'un homme, se taisaient, tremblaient et prenaient enfin la fuite aussitôt qu'un habile exorciste, leur adressait sa redoutable allocution. Le docteur Cotton n'est pas de ces médecins au ton impératif qui attaquent de front les préjugés de leurs malades. Il commence adroitement par admettre les idées ou les impressions les plus absurdes; il a toujours à vous citer un exemple de divagation plus extraordinaire que le vôtre, afin de capter votre confiance et de ne pas humilier le peu de raison qui vous reste; puis peu à peu, il vous force à faire vous-même la part de l'erreur et celle de la vérité. J'ai remarqué encore avec quel art il exerce une tête faible à la fatigue du raisonnement, comme il l'interrompt à propos lorsqu'elle touche à la pierre d'achoppement où son bon sens habituel irait encore se heurter, et par quelle ruse il la ramène sans cesse au point de départ jusqu'à ce qu'elle ait réussi pas à pas à atteindre une conclusion logique. D'ailleurs il a pour chaque malade un traitement moral différent et presque une nouvelle méthode, ce qui n'empêche pas que tous ne profitent de l'excellent système général qui préside à son établissement. Enfin, c'est un père au milieu de ses enfans plutôt qu'un docteur. Il se prête à leurs caprices, faisant des vers avec les poètes, ou mieux, en vrai connaisseur de cette folie, écoutant sans ennui les vers qu'ils lui lisent; musicien avec les musiciens; broyant des couleurs aux peintres, et respectant les fresques bizarres dont ils badigeonnent ses murs; argumentant avec les métaphysiciens ou aidant les ouvriers dans leurs travaux les plus vulgaires, au point que je l'ai vu se faire la manœuvre d'un ancien prédicateur occupé à aligner de lourdes pierres dans sa cour; mais un peu surpris toutefois lorsque ce grave personnage lui déclara qu'il venait littéralement de *paver l'enfer des bonnes intentions de ses ouailles*, réalisant ainsi le mot connu de je ne sais quel saint portugais.

« Pour me montrer combien il avait confiance en ma parfaite guérison, il m'a permis, ce matin, de renouveler connaissance avec tous mes anciens camarades d'infortune, à la seule condition de ne pas prolonger cette triste visite. Je n'en avais nulle envie, je vous assure, et je ne la recommencerai pas. Quelle bizarre différence entre ma

Digitized by Google

démence et celle de tous ces malheureux ! il n'en est pas un qui ne croie sa raison inébranlable, et je tremble sans cesse de la fragilité de la mienne. »

CONTINUATION DU JOURNAL. — Huntingdon, juillet 1767.

If solid happiness me prize
Within our breast this jewel lies,
And they are fool who roam;
The world has nothing to bestow;
From our own self, our bliss must flow,
And that dear hut our home, etc. (1).

« Ces vers si simples que nous avons quelquefois lus ensemble, Théodora, sont du bon docteur de Saint-Albans, et je les récitais en apercevant de loin les paisibles maisons d'Huntingdon; mais sans aller au-delà de la stance où le poète se compare à la colombe de l'arche, trop heureuse de retrouver son asile, imprudemment abandonné.

« J'ai été reçu par ma famille adoptive comme l'enfant prodigue de la parabole : on m'en voulait un peu de mon absence prolongée; mais mon retour a suffi pour faire oublier tous les reproches dont on s'était promis de m'accabler. Il faut dire que ce retour venait à propos remplir en partie le vide qu'a laissé ici depuis quelques jours le double départ de Fanny qui, devenue mistresse Poley, est allée avec son mari habiter le York-Shire, et de mon frère William, qui est allé à Londres dans l'espoir d'y obtenir le vicairage de Mary-le-Bone. Vous êtes notre dernier enfant, m'a dit M. Morley en me serrant dans ses bras : — Vous ne nous quitterez plus, a ajouté mistress Morley en essuyant une larme, et moi de promettre de ne plus les quitter, comme si j'étais maître de l'avenir. Je ne saurais me repentir de cette promesse; c'est une si triste situation que celle d'un père et d'une mère, quand tous leurs soins, pour l'établissement et le bonheur de leurs enfans, les ont conduits eux-mêmes à une complète solitude en ce bas monde. C'est maintenant que je suis de nouveau proclamé le fils providentiel de mes hôtes. Quant à moi, je ne peux me défendre d'une certaine satisfaction en me voyant capable de

(1) Si nous cherchons un bonheur réel, c'est dans notre cœur que se trouve ce trésor. Bien fous sont ceux qui s'en vont bien loin courir après. Le monde n'a rien à nous donner : de nous-mêmes dépend notre bonheur. Il n'existe que dans cette modeste maison qui nous sert de demeure.

Le *Coin du feu* est le titre de ce petit poème du docteur Cotton.

Digitized by Google

payer une partie des dettes de ma reconnaissance, quoique je ne sois pas, vous le savez bien, de ces natures soi-disant susceptibles qui ignorent que, dans les véritables affections de la vie, l'avance d'une obligation ou d'un bienfait n'humilie jamais celui qui espère avoir l'éternité pour s'acquitter.

« Mais il vous tarde surtout de savoir, je pense, Théodora, ce qu'est devenue la vision, qui n'a pas peu contribué à prolonger le séjour que je viens de faire à Saint-Albans, comme un voyageur qui se condamnerait de lui-même à recommencer sa quarantaine après être entré dans le port. Eh bien! ma cousine, soit que la présence seule de Fanny causât cette vision, soit qu'avec la grace de Dieu dans le ciel, les derniers soins du docteur et ses bons conseils à Saint-Albans aient tout-à-fait raffermi ma santé, plus de vision depuis mon retour; il ne me reste qu'une vague inquiétude chaque fois que M. Morley me parle de sa fille, et me dit dans ses regrets : « Mon ami, je crois encore la voir... » Je regarde, je crois la voir aussi, mais comme lui, par le souvenir; et ce n'est plus son spectre visible me menaçant et me souriant tour à tour. Je ne sais si mistress Morley a surpris dans le temps quelque signe de l'émotion singulière que j'éprouvais parfois en voyant paraître Fanny, ou quand son nom frappait inopinément mon oreille; elle a la délicatesse de m'en parler plus rarement, et s'occupe plus volontiers de son fils.

« A propos de celui-ci, je viens de lui envoyer une lettre *d'introduction* pour notre cousine, la femme du colonel. Vous comprendrez pourquoi j'ai préféré l'adresser à mistress Cowper plutôt qu'à lady Hesketh (1). Je sais que votre sœur, avec sa franchise habituelle, craint, tout en rendant justice aux vertus de mes hôtes, que leur piété ne soit exagérée jusqu'au méthodisme, tandis que ce serait là justement ce qui recommanderait mon frère William à mistress Cowper. Et que je vous fasse un aveu qui vous montrera combien j'aurais besoin que tout ce qu'on a dit de mes vertus chrétiennes fût un peu plus vrai. Ma vanité est pour quelque chose dans cette lettre. Si le colonel n'est pas le plus généreux, il est le plus riche des membres de notre fière famille : or, je ne suis pas fâché que William Morley ait vu les Cowper dans leur *gloire* mondaine, parce qu'il y a des gens ici qui, jaloux de l'amitié que les Morley ont vouée à un inconnu, se sont permis de représenter cet inconnu comme un pauvre

(1) Lady Hesketh était la sœur de Théodora. Cowper lui reprochait d'être un peu mondaine comparativement à son autre cousine.

Digitized by Google

diable sans feu ni lieu, faisant le malade pour se rendre intéressant, et plus amoureux de la bonne table que des saintes paroles de ses hôtes. *Ses hôtes*, il est vrai, ont haussé les épaules à ces méchancetés. J'ai feint, à mon tour, de les mépriser; mais le sang des Cowper s'est secrètement indigné en moi : au lieu de m'abaisser chrétiennement dans ce monde pour être exalté dans l'autre, je n'ai pas été fâché qu'une occasion s'offrît pour effacer toutes les mauvaises impressions que laisse toujours après elle la calomnie la plus grossière; et quand William reviendra, il pourra dire enfin : « J'ai vu la noble famille de l'inconnu, du pauvre diable, du parasite; il n'en est pas une à Huntingdon qui pût opposer son arbre généalogique au sien, et, dans la collection des portraits de ses ancêtres, l'armée, la jurisprudence et l'église saluent quelques-unes de leurs plus hautes illustrations. » Ce sentiment d'orgueil ne vous semble-t-il pas aussi, Théodora, une autre preuve de mon rétablissement? Quand j'avais à combattre des ennemis dans le monde invisible, peu m'importaient ces ennemis du monde réel. Encore un autre symptôme : tant que mes visions persistaient, une fausse honte me faisait éluder toute allusion à ma démence; aujourd'hui, rejetant le passé bien loin, je ne cherche plus à dissimuler combien j'ai été humilié dans ma dignité d'homme raisonnable. Je veux retracer, pour mes hôtes comme pour vous, le récit des cruelles aberrations d'esprit par lesquelles il a plu à Dieu, dans sa miséricorde, de me ramener au pied de sa croix. »

CONTINUATION DU JOURNAL. — Juillet 1767.

« Hélas! Théodora, par quel nouveau malheur la Providence vient de m'arracher à ma téméraire sécurité! je m'accoutumais trop facilement sans doute aux doux loisirs de ma retraite, et ma confiance en ma *raison* serait peu à peu devenue de l'orgueil. Adieu le bonheur que j'avais trouvé à Huntingdon. Nous avons perdu M. Morley; quelle perte pour nous! quelle mort pour lui! Était-ce donc là ce que me prédisait l'apparition?

« M. Morley, encore robuste malgré son grand âge, n'avait jamais cessé d'aller desservir, le dimanche, sa chapelle de Grimstone. Dimanche dernier, il monta à cheval de bon matin, selon son usage, et se mit en route. Au bout de trois heures, un paysan frappe à notre porte, me demande, et, d'un air effaré, m'apprend que mon vénérable ami est à une lieue de la ville, étendu sans vie dans sa chaumière, par suite d'une chute qui lui a fracassé le crâne; son cheval s'était em-

Digitized by Google

porté et l'avait violemment jeté sur le chemin. Je voulais dissimuler d'abord cette affreuse nouvelle à sa compagne, et courir seul au lieu indiqué; mais, pensé-je, comment lui expliquer mon absence, et à qui laisser le soin de l'instruire avec la précaution qu'exige un si fatal évènement? D'ailleurs, peut-être M. Morley n'était-il pas mort; il pouvait avoir dans ses derniers momens quelque confidence à faire à sa femme. Je pris le parti de dire une moitié de la vérité, pour la préparer doucement à l'autre. Je ne saurais vous peindre sa douleur. — Partons, me dit-elle aussitôt; c'est à moi de lui fermer les yeux s'il en est temps encore. — Nous partîmes. Il n'y eut plus un mot échangé entre nous jusqu'à l'endroit où le paysan nous dit : C'est ici. Mais au moment où je serrais la main de mistress Morley, sans savoir encore par quelle parole je lui révélerais que c'était un cadavre qu'elle allait voir, la femme de notre guide vint à nous en s'écriant : *Il vit encore!* Nous nous précipitâmes dans la chaumière. Il vivait encore, en effet, mais d'une vie convulsive et sans en avoir la sensation distincte peut-être,.... ou, du moins, sans l'exprimer que par les cris étouffés de sa souffrance. Il ne pouvait nous reconnaître ni nous répondre. Un chirurgien avait été averti en même temps que nous, et il arriva une heure après. A peine l'eut-il examiné, qu'il hocha la tête. Il n'y avait plus que Dieu qui avait le pouvoir de le rendre à nos larmes, et Dieu l'avait destiné à nous donner cet avertissement sévère qu'il nous rappelle à lui au moment où nous y songeons le moins. Une forte saignée calma ses tortures le premier jour, mais le lendemain la fièvre le reprit avec une intensité nouvelle, et jusqu'à son dernier soupir, ce ne fut plus qu'une agonie... Une agonie de quatre jours et de quatre nuits, Théodora! car il n'expira que le jeudi matin. Quel spectacle pour nous dans cette chaumière, d'où il fut impossible de le transporter à Huntingdon! Le malheureux vieillard avait encore l'énergie d'un homme robuste, et il eût vécu vingt ans encore, disait le chirurgien, sans cet accident épouvantable. Il fallait le voir dans sa lutte contre la mort, se dresser tout à coup sur son séant, promener autour de lui ses yeux hagards, étendre ses bras violemment contractés, comme un vieux gladiateur dont la colère jette un impuissant défi à l'adversaire qui vient de le terrasser; pas une parole articulée ne sortait de sa bouche, engorgée par les caillots de sang, et ses yeux étincelaient sans y voir. Où était son ame? et quel horrible cauchemar subissait-elle dans cette angoisse de l'homme physique, prolongée jusqu'à l'épuisement du principe vital? William, à qui j'avais envoyé un exprès, arriva le

Digitized by Google

mercredi, et il ramena sa mère, me laissant seul pour recevoir le dernier soupir du moribond. Je crus que j'expirais moi-même en voyant enfin ses yeux rutilans s'éteindre et sa tête tomber sur l'oreiller pour ne plus se relever. Le paysan et sa famille s'étaient éloignés. Malgré mon respect pour le défunt, je me sentais saisi d'une indéfinissable horreur; car, me rappelant mes anciennes visions, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il venait de soutenir l'assaut de quelque spectre, et je m'attendais à voir l'invisible vainqueur se retourner tout à coup contre le faible témoin du combat. Je fermais donc instinctivement les yeux; mais en commençant sous cette impression mon examen de conscience, je trouvais dans mon cœur de si noires pensées, que j'eus peur de moi-même, comme le gouverneur d'une place qui, serré de près par l'ennemi, verrait tout à coup ses propres soldats le menacer d'une émeute et l'accuser de trahison. Il me sembla que j'avais je ne sais combien de torts à me reprocher contre mon ami, mon bienfaiteur, et que s'il avait pu articuler ses gémissemens, c'eût été pour m'accabler de mes remords. Aussi, quand je relevai mes paupières, je me jetai à genoux au chevet du mort. En ce moment, soit que l'ame ne fût pas encore sortie de ce cadavre tiède encore, soit que ma terreur seule le ranimât, je le vis se dresser sur son séant, je sentis sa main presser ma main, et j'entendis sa voix qui me disait : Adieu, William; je te pardonne!

« Quand on rentra dans la cabane, on me trouva évanoui.

« Depuis la cérémonie des funérailles, je suis resté plus de quinze jours dans un état affreux, entendant bourdonner sans cesse à mes oreilles, ces mots : Je te pardonne.... Pourquoi ce pardon, ou plutôt ce reproche, dont je ne me rends pas compte? Peu à peu la consolation de pouvoir mêler mes larmes à celles de mistress Morley et de son fils a triomphé de cette superstition et de ce remords menteur. Combien notre commune affliction a resserré encore nos liens! Cependant nous ne nous sentons pas la force, mistress Morley et moi, d'habiter Huntingdon. Quand William nous aura quittés, nous sommes résolus à émigrer n'importe dans quelle autre ville. William retourne demain au soin de son troupeau; car, grace à la recommandation de notre cousin, le voilà ministre à Londres. »

AMÉDÉE PICHOT.

(Peut-être publierons-nous plus tard la suite de ce Journal, où Cowper raconte son séjour à Olney, ses innocentes distractions et ses mystiques amours avec mistress Morley et avec lady Austen.)

Digitized by Google

AVENTURES

DU GRAND BALZAC,

POUR FAIRE SUITE AUX MYSTIFICATIONS
DU PETIT POINSINET.

V. — LE TRIOMPHE DE L'ORGUEIL LITTÉRAIRE.

Le sieur de Balzac était émerveillé de sa réception triomphale aux sons des instrumens, dans le palais de la mystérieuse Arthénice; il ne se repentait plus d'avoir cédé aux sollicitations de son guide, qui le fit consentir à être introduit les yeux bandés, sous prétexte de lui cacher les effrayans abords de ce palais, construit au milieu des précipices et défendu par de menaçantes machines de guerre. Bautru s'était décidé à imaginer ce prétexte, appuyé d'un ordre exprès d'Arthénice, pour que l'arrivée de Balzac, au château de Richelieu, en plein jour, ne fût pas troublée de quelques soupçons qui naîtraient naturellement à la vue des armes du cardinal, peintes ou sculptées sur toutes les faces des bâtimens. L'entrée de ce magnifique séjour était soumise d'ailleurs à certaines précautions de police, capable d'effaroucher le nouveau venu, déjà inquiet du voyage qu'on lui avait fait faire en poste, sans lui apprendre en quel lieu on le transférait. Balzac ne vit donc rien des difficultés que Bautru déguisé eut beaucoup de peine à surmonter, quoiqu'il se fit reconnaître par les gardiens du pont-levis; il serait resté dehors et peut-être l'aurait-

(1) Voyez les livraisons du 18 et 25 juin, du 9 et 16 juillet.

Digitized by Google

on arrêté avec son compagnon, qui s'indignait tout bas de passer pour un moine, si Boisrobert n'était venu le tirer d'embarras et n'avait emmené le carrosse dans la cour d'honneur.

Bautru, avant de se rendre avec Boisrobert auprès du cardinal, ne voulut confier à personne le soin de mettre son prisonnier en sûreté; il s'autorisa du nom du cardinal, pour tenir les curieux à distance, et pour empêcher qu'une indiscrétion révélât à Balzac l'endroit où il se trouvait. Mais Boisrobert avait si bien pris toutes les mesures nécessaires, mis dans ses intérêts les officiers et les domesques, distribué les rôles subalternes et fait sonner haut la volonté de son maître, que Bautru put exécuter sans obstacle le plan qu'il avait concerté avec Boisrobert et Faret; pas un éclat de rire, pas une parole équivoque, n'accueillirent le passage de Balzac, qui avait l'air de monter au Capitole, et qui faillit crever d'orgueil, au bruit des applaudissemens préparés pour le recevoir. Il pria, d'une voix émue, son conducteur, de remercier pour lui les personnes honnêtes qui applaudissaient, et de leur jeter de sa part une poignée d'écus blancs, qu'il lui rendrait sans faute sur les revenus de la terre de Balzac. Les musettes et les hautbois le quittèrent au bas du grand perron. Il traversa plusieurs galeries, toujours accompagné de Bautru, qui lui ôta son bandeau, lorsqu'ils furent entrés dans la chambre destinée à l'hôte d'Arthénice.

Balzac fut ébloui en ouvrant les yeux; il n'avait vu pareil luxe que dans les descriptions du palais d'Astrée : cette chambre immense, soutenue par des colonnes de marbre, avait un plafond en coupole représentant l'olympe avec les dieux et les déesses de la mythologie; les lambris dorés étaient couverts d'attributs galans, de carquois, de lacs d'amour, de flammes, de cœur percés de part en part; la tenture de soie verte, parsemée de bouquets de rose admirablement brodés, ajoutait au caractère érotique de l'ameublement, qui offrait des satyres, des nymphes, des amours, des pieds de boucs, des têtes de cygnes, des griffes et des cornes dans tous les ornemens des siéges, des tables et du lit; le pavé en mosaïque offrait encore les mêmes symboles qui annonçaient clairement l'usage fondamental de cette chambre où avaient figuré tour à tour Mme de Chaulnes, Marion de Lorme et Mme de Combalet, les trois maîtresses atitrées du cardinal. Balzac s'abandonnait avec tant de bonne foi à sa surprise et à l'examen attentif de chaque objet, qu'il ne s'aperçut de la disparition de son conducteur qu'au bruit de la porte qui se refermait; mais il ne se tourmenta pas beaucoup d'être prisonnier, en

Digitized by Google

s'étonnant sans cesse davantage de la prison splendide qu'on lui avait donnée. Il retrouvait partout autour de lui, dans ces emblèmes amoureux, le témoignage des sentimens tendres et délicats que lui avaient exprimés déjà les lettres de l'inconnue. En ce moment, il oubliait sa terre de Balzac, le prieur Ogier et surtout Mlle de Chenillac; il se réjouissait de sa bonne fortune, et s'appropriait les plus agréables scènes des pastorales de d'Urfé pour en composer de nouvelles à son profit sur le théâtre où il allait paraître avec tous les prestiges de la gloire littéraire.

Il recommença de visiter en détail les beautés de cet appartement, qui semblait avoir été décoré, à son intention, dans le goût le plus exquis. Il remarqua pour la première fois un habit complet de soie et de velours, étalé sur le lit, et il devina que cet habit, qui eût paru singulier à tout autre que Balzac, était destiné à remplacer sa casaque monacale. Du fond de sa pensée, il remercia la main invisible à laquelle il devait les moyens de se montrer honorablement aux yeux de sa *divinité*, et il se mit aussitôt en devoir de revêtir la livrée d'amant ou plutôt de berger, qu'on l'invitait à prendre, pour n'être pas obligé de rougir de l'étrange accoutrement que le hasard lui avait donné. Il se fût affublé du plus grotesque déguisement, sans soupçonner qu'il ferait une figure ridicule, et il ne s'étonna pas de se trouver équipé à la pastorale, quoique la houlette, la panetière et les pipeaux rustiques manquassent à ce plaisant costume qui aurait eu bonne grace sur les bords du Lignon : c'était une profusion de rubans, de dentelles, de broderies d'argent et de boutons de nacre, chargeant la veste de satin jaune et vert, à crevés de velours blanc, et les chausses en velours nacarat, avec des bas couleur orangé; les nœuds des souliers et les plumes du chapeau à grands rebords réunissaient toutes ces couleurs, effrayées de leur monstrueux assemblage; un large baudrier de soie bleue broché en or, comme pour achever la ressemblance avec le plumage d'un perroquet, supportait une petite épée que Balzac laissa pendre fièrement le long de sa cuisse droite, en guise de flûte. Le sieur de Balzac, ainsi habillé, aurait fort convenablement représenté le berger Sylvain dans *l'Impuissance*, licencieuse tragi-comédie du poète Veronno, jouée l'année précédente devant la cour.

Il se regarda long-temps avec complaisance, dans une glace qui ne lui fit pas comprendre tout ce qu'il y avait de divertissant et de comique en sa personne; il fut au contraire très satisfait de voir que les bergers d'Arcadie, inventés par d'Urfé, n'étaient point aussi *galans*

Digitized by Google

que lui, et il regretta plus d'une fois que Mlle de Chenillac ne pût être témoin de ce qui allait se passer; mais il ne sentit pas un seul remords de son ingrat abandon, et l'idée même de la douleur de cette femme abandonnée, ne lui causa pas la moindre envie de revenir la consoler! Il se félicitait trop d'une aventure qui s'annonçait sous des auspices extraordinaires, et qui pouvait aboutir à quelque évènement imprévu; il vint à songer qu'il n'était pas marié, et qu'Arthénice se proposait peut-être d'accorder sa main à celui qui avait déjà son cœur; mais il se rappela tristement qu'Arthénice, si grande dame qu'elle fût, ne serait pas libre de faire choix d'un mari, puisqu'elle en avait un jaloux et cruel, suivant l'aveu de son officier; là-dessus, Balzac arriva naturellement à se souvenir des confidences de Bautru, qui lui avait fait de ce mari un portrait redoutable, bien propre à épouvanter l'amour le plus intrépide; Balzac réfléchit donc avec inquiétude au péril qui le menaçait, en cas que le tyran d'Arthénice le surprît dans ce château; il se rassura toutefois par degrés, et ne craignit plus d'être écorché vif, en se répétant qu'Arthénice était assez intéressée à éviter la vengeance de son époux, pour n'avoir épargné aucune précaution de sûreté. Il aurait voulu alors savoir mieux se servir de son épée, pour faire une veuve de cette victime du mariage.

Quelle était cependant l'héroïne d'une aventure si romanesque, l'auteur inconnu des lettres charmantes que Balzac recevait de Paris depuis plusieurs mois? Son imagination avait souvent voyagé dans le vague pays des conjectures, et nul indice ne s'était offert à lui pour l'aider à découvrir la vérité. Tous ses commentaires les plus ingénieux ne servaient qu'à lui prouver que cette aimable épistolaire était fortement intéressée à garder l'anonyme; mais enfin les obstacles qui s'opposaient à la rencontre des deux amans tombaient donc devant la volonté et l'impatience de la puissante Arthénice. Balzac n'eut qu'à rapprocher les inductions que lui fournissaient son enlèvement, le costume et le caractère bizarre de son compagnon de route, quelques mots plus ou moins explicites échappés à ce dernier, l'appareil mystérieux de son entrée dans le château, et la richesse du logement qu'on lui avait assigné; il demeura convaincu qu'Arthénice était au moins une grande dame de la cour, peut-être une princesse du sang, et qu'elle avait quitté Paris pour se rendre dans une de ses maisons de plaisance, afin d'y avoir une entrevue avec lui.

La haute opinion qu'il avait de la naissance et de la fortune de son Arthénice fut confirmée par le spectacle qu'il eut sous les yeux en

Digitized by Google

ouvrant la croisée : la façade du corps-de-logis où il se trouvait, percée de plus de soixante fenêtres, et construite nouvellement en belle pierre blanche, avec des colonnes et des pilastres d'ordre dorique, resplendissait de statues et de bustes antiques en marbre et en bronze, placés dans des niches au premier et au second étage; un fossé à fond de cuve, rempli d'eau de source, entourait le château, qui se composait de vastes bâtimens liés ensemble par des tours et des pavillons de différentes formes; des boulevarts et des terrasses s'étendaient de chaque côté pour l'agrément plutôt que la défense de cette royale demeure, et au-delà du fossé se dessinait un parterre délicieux, dont les plate-bandes liserées de buis formaient des figures géométriques, suivant le goût de l'époque, et encadraient des bassins dans les fleurs et la verdure. Aux quatre coins de ce parterre, quatre sirènes versaient de leurs urnes une eau claire et abondante; à l'extrémité, une petite rivière, emprisonnée dans un canal large de neuf ou dix toises, séparait le jardin d'un parc immense, qui déployait au loin ses tapis de gazon, ses allées en berceaux, ses charmilles taillées en murailles et ses cascades artificielles. Un riant paysage, parsemé de moulins et de fabriques, fermait l'horizon.

Balzac compara de nouveau en silence ce palais, ce parterre, ce parc, tout ce luxe d'architecture et de plantation, à son fief, dont il était si fier auparavant, à son colombier qu'il regardait souvent avec orgueil, à son manoir de hobereau angoumois, à sa basse-cour où gloussaient canards et dindons, à son potager et à son verger qui lui donnaient à peine des légumes et des fruits pour sa table Il soupira d'envie et convoita la succession du mari d'Arthénice; mais il s'étonna de ce qu'une si merveilleuse résidence n'était pas plus tranquille et plus solitaire. On entendait de toutes parts une rumeur pareille à celle d'un port de mer; les voix, les cris, les chants des ouvriers se mêlaient au bruit des marteaux, des scies et des crics. On voyait partout circuler des hommes armés de pelles, des chevaux et des charrois, des soldats et des valets. Il y avait là comme une colonie de maçons, de couvreurs, de menuisiers, de jardiniers et de travailleurs de toute espèce. Balzac ne put s'empêcher de réfléchir aux inconvéniens qui pourraient résulter pour lui d'une telle quantité de témoins plus ou moins discrets et capables d'aller avertir de sa venue ses trois ennemis, le mari, ou le frère, ou le père d'Arthénice. Ses idées se rembrunirent tout à coup des sombres couleurs avec lesquelles Ovide a peint le supplice du satyre Marsias, écorché vif et changé en fleuve par Apollon.

Digitized by Google

Balzac n'avait pas achevé d'examiner en détail le paysage qu'on voyait de la fenêtre, lorsque Bautru rentra, ayant une longue robe de brocard, avec un bonnet conique de velours noir, étoilé d'argent, et tenant une baguette d'ébène, à l'instar des magiciens de comédie. Il était suivi de quatre valets, vêtus en bergers, et de trois flûteurs, portant le costume espagnol, la colerette tuyautée à trois rangs, le justaucorps à fausses manches, les chausses amples et bouffantes, le chapeau de feutre gris à plumes, comme de véritables gentilshommes de Castille. Balzac les prit pour des seigneurs, et les salua profondément, pendant que ceux-ci se mettaient à jouer des airs tendres et langoureux. Les valets commencèrent, aux sons de cette musique, à inonder d'huile odorante les cheveux de Balzac, et à les arranger en boucles flottantes sur ses épaules; ils vidèrent deux ou trois flacons de parfums différens dans cette longue chevelure, qui exhala bientôt toutes les odeurs d'une boutique d'aromates. Balzac s'était laissé accommoder en cadence par les quatre perruquiers, et sa pauvre tête tournait sans cesse au gré de ces bourreaux, qui le tiraillaient en tous sens.

— Vous allez me conduire aux pieds de la belle Arthénice? dit Balzac à Bautru, qui avait peine à s'empêcher de rire de la toilette laquelle il présidait.

— Oui, monseigneur, dit-il en s'inclinant à l'orientale, les mains croisées sur la poitrine; mais avant de vous donner audience, elle a désiré relire tout le volume de vos lettres, et, à cet effet, elle s'est enfermée dans son cabinet. Cependant il y a là bien des gens qui attendent la faveur de vous être présentés.

— Eh! quels sont ces gens, monsieur? repartit Balzac, qui eût souhaité plutôt que sa maîtresse fût veuve, orpheline et fille unique; serait-ce ce brutal de mari?

— Il n'aurait garde, monseigneur, répliqua Bautru méditant déjà une nouvelle malice; je lui ai annoncé que vous n'aviez pas d'égal pour le maniement de l'épée.

— De la plume, voulez-vous dire? car je ne sais pas de meilleure arme, et j'en userai quelque jour contre Daniel Heinsius, qui s'est raillé de moi.

— Hélas! monseigneur, si vous écriviez contre tous ceux qui se raillent de vous et de vos ouvrages, les jours et les nuits ne vous pourraient suffire, et votre plume se lasserait plus vite que la langue des plaisans. Ne faudrait-il pas une mer d'encre pour y noyer la critique?

Digitized by Google

— La critique! s'écria Balzac en se redressant avec dédain; elle est pour moi telle que le cyclope Polyphème : *Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumine ademptum.*

— Quoi! monseigneur, vous parlez latin? dit Bautru, qui feignit l'étonnement et l'admiration. M. de Balzac a parlé latin!

— Ce n'est rien que cela, répondit Balzac jouant la candeur d'un véritable savant; j'écris en latin aussi finement qu'en français; je fais des vers latins que Virgile et Horace n'auraient certainement pas faits, et tôt ou tard j'imprimerai *Carminum libri tres ac Epistolæ selectæ.*

— Vraiment, vous excellez en tout ce que vous faites, et en vous voyant tant faire, on est surpris seulement de ce que vous ne faites pas.

— Vous êtes, monsieur, tout confit en politesse. Mais quels sont les gens qui souhaitent de m'être présentés?

— Ils viennent à vous en députation de divers endroits; quelques-uns, ce m'a-t-on dit, arrivent de Rome exprès pour vous voir.

— De Rome! bon Dieu! interrompit Balzac avec émotion. Serait-ce le saint-père qui m'envoie sa bénédiction?

— J'avais pensé d'abord que le pape était mort et que le conclave vous allait élire à sa place.

— Oh! non, ceci n'est point présumable, repartit Balzac, qui prit au sérieux cette bouffonne supposition; je ne suis pas encore cardinal, et, d'ailleurs, j'ai reçu dernièrement une lettre familière du pape Urbain VIII, qui n'était pas en humeur de mourir.

— Vous verrez aussi des gentilshommes qui sont envoyés des Pays-Bas vers vous, et d'autres qui ont quitté Paris afin de vous admirer.

— C'est sans doute le cardinal Ferdinand, gouverneur des Pays-Bas, de qui les officiers ont ordre de me complimenter en se rendant à Madrid; ce cardinal m'écrit souvent qu'il périrait d'ennui dans son gouvernement, si mes lettres ne lui servaient de médecin et de drogues. Quant aux gens venus de Paris, je ne doute pas que ce ne soit le cardinal de Richelieu à qui je devrai obligation de cette honnêteté.

— Oui-dà, vous l'avez deviné, monseigneur, et le cardinal lui-même est peut-être déguisé parmi ses ambassadeurs.

Bautru tendit la main à Balzac et le conduisit hors de la chambre, en marchant d'un pas majestueux que réglait la mesure musicale, et qui était en harmonie avec les airs solennels que les flûtes jouaient derrière l'orgueilleux amant d'Arthénice; ils traversèrent de la sorte plusieurs galeries, dont l'étendue et la décoration enflèrent davan-

Digitized by Google

tage la fierté de Balzac, qui se regardait déjà comme maître de ce palais ainsi que du cœur de son hôtesse; partout, sur son passage, accourait une foule de dames, de seigneurs, de pages, de valets, qui se rangeaient en haie pour le laisser passer et qui témoignaient une curiosité que Balzac était fier d'inspirer; il ne remarquait ni les sourires moqueurs, ni les chuchotemens ironiques; mais il s'enivrait des regards qui pleuvaient sur lui et n'entendait rien des rires qui se succédaient assez haut pour que Boisrobert soulevât une tapisserie et leur imposât silence avec un ton impératif que fortifia l'apparition du cardinal auprès de son favori. Balzac était si rempli de joie et de son propre mérite, qu'il ne fit aucune attention à l'ordre que Richelieu avait donné par la bouche de Boisrobert, et qu'il continua d'avancer, en saluant d'un signe de tête complaisant les dames qui se promettaient tout bas de lui faire payer cher ces gracieux semblans de protection.

Balzac s'était seulement aperçu que la plupart de ces dames, qui composaient sans doute la cour d'Arthénice, avaient pris des costumes de bergères, tels qu'on les portait au théâtre d'après les descriptions de romans. Les hommes, au contraire, sans se rapprocher de la vérité locale, étaient vêtus d'habits orientaux, également dénaturés par l'imagination des poètes français, qui avaient introduit le faux en tout genre sur la scène comme dans toutes les représentations de la vie ordinaire; les pages et les valets, bizarrement affublés des friperies que leur avait offertes la garderobe dramatique du château, s'étudiaient à entrer dans l'esprit de leurs rôles indiqués par la défroque qui leur était échue à chacun. Mais Balzac, habitué aux manies pastorales et aux déguisemens grotesques de son Alcinadure, ne fut pas blessé du mauvais goût qui avait atteint les habitans du Palais des Amans-Fortunés, et qui se montrait assez à leurs costumes extravagans; il en acquit beaucoup d'estime pour la reine invisible de ces bergères, de ces Persans et de ces masques empruntés aux tragi-comédies de *Mairet*, de *la Calprenède* et de *Tristan-l'Hermite*.

Tout à coup il s'arrêta au milieu d'une galerie de portraits que les ornemanistes n'avaient point achevé de dorer; il avait lu son nom au bas d'un de ces cadres, dans lequel la figure mâle et sombre d'un chevalier armé de pied en cap paraissait sortir de la toile; il supposa tout d'abord que cet homme d'armes du XIVe siècle devait appartenir à la famille des Balzac, puisqu'on avait placé ce nom au-dessous du tableau, et il ne sentit pas le plus mince scrupule de s'approprier

Digitized by Google

à titre d'ancêtre le personnage de cette peinture, quoiqu'il se souvînt des commencemens de sa noblesse, qui ne remontait pas même à son aïeul, et quoiqu'il ne reconnût pas son écusson dans celui des Duplessis-Richelieu qui signalait l'origine du chevalier que la généalogie des Guez n'eût jamais pu accaparer. Mais la satisfaction de Balzac fut au comble lorsqu'il vit son nom répété dans les inscriptions de chaque portrait avec différentes dénominations, qu'il n'avait pas fournies à l'auteur de ces pancartes imposantes : *Frédéric XIV, sieur de Balzac, dit le Hutin; Jules XX, sieur de Balzac, dit le Bel; Jean XL, sieur de Balzac, dit le Superbe*, etc. Balzac, qui jusqu'alors ne s'était pas douté de l'ancienneté de sa race, se réjouit de retrouver cette nombreuse suite de héros du même sang ou du moins du même nom que lui, et il se mit à les examiner l'un après l'autre avec le plaisir qu'on éprouve à revoir de vieilles connaissances; loin de concevoir le plus léger soupçon sur l'authenticité de cette filiation de Balzac célèbres, sans s'étonner seulement du caractère récent de ces pancartes écrites à la main sous ces toiles enfumées, il ne tarda pas à se persuader qu'il était en présence de quarante générations issues de sa maison et antérieures à Hugues Capet.

— Que vous semble de cette galanterie, monseigneur? dit Bautru, qui n'avait pas voulu interrompre l'extase de Jean-Louis Guez avant que celui-ci se fût accoutumé aux visages de ses prétendus aïeux, et qui laissait le cardinal s'amuser du spectacle de cette usurpation généalogique.

— Laquelle? demanda Balzac, infatué déjà de ses nouveaux aïeux : entendez-vous parler de ces lacs d'amour qui ornent la casaque de mon trentième aïeul, très haut et très puissant seigneur Honoré de Balzac, fameux par ses conquêtes amoureuses?

— Je parle, monseigneur, de la surprise que vous a ménagée Mme Arthénice, en faisant peindre les plus grands hommes de votre maison.

— En vérité, elle n'aurait su faire un plus noble et plus glorieux choix en toute la noblesse de France, et je l'estime davantage d'avoir honoré ma famille par ces peintures, qui certainement ont été faites au naturel, tant elles sont ressemblantes.

— Ainsi vous eussiez reconnu ces portraits, sans qu'il vous fût nécessaire d'en lire les noms? reprit Bautru, stupéfait de cette assurance.

— Dieu merci, ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais de qui je descends! répartit Balzac sans hésiter; l'histoire de ma maison touche à

Digitized by Google

celle de la maison royale, et j'ai retenu tout au long les belles actions des Guez... c'est-à-dire des Balzac, qui ont illustré ce nom depuis Pharamond. Je tiens même de feu mon père que ce nom de Balzac est purement gaulois et signifie *bel esprit*. Vous ignorez peut-être que les Balzac ont à diverses fois sauvé la monarchie?

— Je l'ignorais vraiment, interrompit Bautru, que démangeait l'envie de lancer un bon mot; mais j'ai ouï conter que les oies sauvèrent le Capitole de Rome.

— Il s'agit de l'histoire de France et non de la romaine, répondit naïvement Balzac préoccupé de sa filiation : je puis vous en apprendre quelque chose. Le plus célèbre de mes auteurs fut Roffec de Balzac, qui vivait au XIVe siècle; il fit rebâtir de ses deniers l'église de l'abbaye de Saint-Julien à Brioude, et il eut l'honneur d'y être enterré en habit de cordelier...

— Je gagerais que votre aïeul, après sa mort, ne portait pas cet habit d'aussi bonne grace que vous-même de votre vivant.

— Un autre seigneur de Balzac, non moins fameux, fut Roffec, troisième du nom, qui eut la gloire d'être le parrain de la grosse cloche de Brioude : c'était là un très grand et très renommé personnage, je vous jure, capitaine de trente lances et sénéchal de Beaucaire pour le roi Charles V; chaque année, il ouvrait la foire dans cette ville par une chevauchée magnifique...

— Comme font les bouchers de Paris escortant le bœuf gras, au son des violons, le dernier jour du carnaval?

— Et Robert de Balzac, quel homme! il avait six pieds de haut, monsieur, et il était plus robuste que Milon de Crotone.

— Brioude est une heureuse ville, je dirai même la plus heureuse de toutes les villes, puisqu'elle fut le berceau des Balzac. Elle a raison d'en être fière, monseigneur, plus que si elle eût produit les Duplessis-Richelieu et le petit cardinal de cette maison.

— Il est vrai que je puis être cardinal, si le saint-père y consent, tandis que le cardinal-ministre ne saurait devenir ce que je suis, en dépit de toutes les bulles du pape.

— A moins que le pape ne se changeât en Apollon par les mérites du Saint-Esprit.

— Nous avons encore Geoffroi de Balzac, en faveur de qui le roi Charles VII établit une foire au bourg de Saint-Clément...

— Mon Dieu! monseigneur, si vous écriviez l'histoire de vos ancêtres, les rois de France descendraient de leur trône pour vous faire place.

Digitized by Google

— Je ne dis pas cela; mais je prétends que ma race remonte aux premiers temps de la monarchie, et je regrette seulement que messieurs d'Entragues m'aient enlevé plusieurs de mes auteurs pour les mettre dans une généalogie pleine d'erreurs, où je ne figure pas. Je vous donne à penser l'impertinence que c'est! aussi j'ai préféré renoncer à la branche d'Entragues et la retrancher de la véritable souche des Balzac.

— Je vous prierai alors de faire dresser un bel inventaire de tous les Balzac anciens et modernes, afin de diriger les inscriptions de ces portraits.

— Voudrez-vous, en même temps, faire entendre au peintre qu'il s'est mépris sur les armes des Balzac?

— Comment donc? ne portez-vous pas d'argent à trois chevrons de gueules? Le peintre vous a choisi pourtant les plus belles armes qu'il pût trouver. Voyez : cela n'a-t-il pas bon air, et ne croirait-on pas que vous êtes duc et pair?

— Le peintre avait assurément une honnête intention; mais je m'en tiendrai, s'il vous plaît, à mon écusson d'azur à trois sautoirs d'argent, au chef d'or chargé de trois sautoirs d'azur; ce sont les armes que j'ai fait peindre sur les girouettes de ma maison de Balzac.

Le sieur de Balzac se rengorgea et parut s'enfler d'orgueil en parlant de ses girouettes; Bautru, qui craignait que l'aveugle vanité de ce noble de fraîche date ne fût pas dupe long-temps de ses illusions en présence de cette longue suite de portraits représentant les aïeux du cardinal, entraîna l'écrivain angoumois dans la salle d'audience, où ils furent introduits par l'huissier qui annonça d'une voix de Stentor : « Le seigneur de Balzac, secrétaire et historiographe de la belle Arthénice! » Cette double qualification étonna beaucoup celui qui la recevait pour la première fois devant une nombreuse assemblée qui s'était émue à son aspect et qui n'avait point assez d'yeux pour le considérer.

— Oh! monsieur, qu'est-ce que cela? demanda-t-il à demi-voix à son guide; ne sommes-nous pas à la cour? Quelle autre que la reine me nommerait son secrétaire et historiographe? La belle Arthénice ne serait-elle pas sa majesté elle-même?

— Il ne m'est pas permis de vous répondre là-dessus, reprit Bautru, qui faillit étouffer de rire à cette singulière supposition de Balzac; mais les reines sont comme les grands écrivains : on les reconnaît à

Digitized by Google

leurs œuvres, même anonymes; voyez donc celles qu'on va vous produire?

— Oui, j'ai bien deviné, c'est la reine Anne d'Autriche, s'écria Balzac transporté de joie, et je suis présentement dans un de ses châteaux, à Fontainebleau ou à Saint-Germain.

— Je ne saurais vous dire davantage en quel lieu vous êtes; mais, fût-ce un château royal, un génie tel que vous ne s'y trouverait pas trop glorieusement logé. Voici les ambassades qui attendent de vous être présentées : faites-leur bon visage, je vous en prie au nom de Mme Arthénice qui est bien aise qu'on vous fasse honneur et à qui l'on rendra compte de ces réceptions.

Balzac s'assit sur un siége élevé de trois marches, que Bautru lui désigna, et, promenant autour de lui des regards protecteurs et satisfaits, il prit un air d'empereur romain et médita le plus gracieux sourire pour recevoir les ambassades qu'on lui promettait. Cependant il sentait dans son estomac vide les tiraillemens d'une faim impérieuse, et il s'étonnait de ne pas humer quelque odeur de cuisine révélant le voisinage d'un bon dîner; il n'osa pourtant exprimer les espérances de son appétit qu'en roulant sa langue dans sa bouche. Il ne s'était pas aperçu, en s'asseyant, que ses chausses de velours s'attachaient fortement au cuir noir du fauteuil, enduit de poix résine.

Deux pages soulevèrent une portière de brocard et l'on vit s'avancer une douzaine de valets déguisés en magistrats, avec la grande perruque, la robe noire, le chaperon sur l'épaule et la baguette d'ébène à la main. Boisrobert, habillé de même, et le visage à demi couvert par ses faux cheveux et sa fausse barbe blanche, marchait à la tête de cette bande.

— Monseigneur, dit-il à Balzac en saluant à plusieurs reprises, dès que la déesse Renommée a embouché sa trompette pour nous apprendre votre venue dans ces cantons, tous les baillis et sénéchaux des environs se sont réunis à l'effet de vous complimenter, et c'est moi qu'ils ont chargé de remplir ce devoir. Je ne vous importunerai pas de beaucoup de paroles; car l'admiration que vous inspirez nous ôte presque l'usage de la voix; on parle de vos ouvrages jusqu'aux confins de l'univers, et j'imagine qu'on les goûte pareillement dans le ciel, si le parfait bonheur est donné aux élus.

— Voilà un orateur de beau style, dit Balzac en se penchant à l'oreille de Bautru, mais ne déjeunerons-nous pas aujourd'hui?

— Monseigneur, continua Boisrobert, qui entendit la question adressée à Bautru, sitôt que la province fut instruite de votre arri-

Digitized by Google

vée, chaque bailliage, chaque château, chaque maison de paysan vous eût voulu recevoir et faire fête; mais la chose n'était pas aisée, d'autant que personne n'aurait consenti à céder cet honneur incomparable; en conséquence, il fut arrêté entre nous...

— Monsieur, mon cher monsieur, interrompit Balzac avec importance, venons au fait en peu de mots; car nous sommes pressés.

— M'y voici, monseigneur: on convint de dresser le projet d'un dîner solennel qui aurait lieu en vingt endroits à la fois, afin que chacun de nous vous pût servir un plat à sa façon; ainsi, on vous donnera à laver dans un endroit; puis, dans un autre, vous trouverez le potage; plus loin, vous tâterez de l'oie; plus loin encore, on vous servira du poisson; ailleurs, ce sera du gibier; ensuite, de la venaison; ici, vous attendent les entremets sucrés; là, le fruit et les confitures; dix lieues au-delà, vous aurez goûté le vin des meilleurs crus, les mets les plus exquis de notre cuisine et l'estime prodigieuse qu'on fait chez nous de vos livres.

— C'est un dîner en poste que vous m'offrez, dit Balzac en souriant d'un air agréable, et je serai heureux si je ne chevauche pas une demi-journée avant de gagner le rôti; mais pour la singularité de la chose, j'accepte votre invitation, quoique j'aie refusé celles des plus grands seigneurs, même des ministres et des cardinaux; vous voudrez bien apprendre cela aux hôtes que j'aurai.

— Je leur ferai savoir cette honnête parole, reprit Boisrobert avec force salutations; préparez-vous donc, monseigneur, à venir bientôt dire votre *benedicite* à Carpentras et vos *graces* à Amiens, ville natale du fameux M. Voiture.

— Amiens! Voiture! s'écria Balzac étourdi de ces deux noms qui le firent repentir de sa promesse imprudente; quel est ce M. Voiture? quelque marchand de vins, j'imagine? Assurément, je n'irai point à Amiens, et plutôt que d'y aller, je boirai de l'eau jusqu'à la mort.

— Vous boirez le calice jusqu'à la lie, répliqua Bautru indigné de cette allusion à l'état bien connu du père de Voiture.

Mais Boisrobert s'était retiré avec sa suite de baillis, pour changer de costume, et il ne se fit guère attendre, pour reparaître déguisé en spadassin du bel air, le visage terrible et menaçant, avec deux ou trois cicatrices qui le divisaient comme un damier, la moustache longue et pendante, la chevelure éparse sur les épaules; il portait une haute fraise, un grand chapeau à plumes noires, des bottes en cuir de buffle à col évasé, une culotte ample de velours

Digitized by Google

violet râpé et taché, un pourpoint de peau enjolivé de taillades montrant la chemise, une casaque à manches en laine brune; mais la partie la plus caractéristique de ce nouveau costume était une lourde épée qui traînait à six pieds derrière lui; les valets étaient vêtus à peu près de la même manière; mais aucun n'avait son assurance martiale et sa tournure formidable. Le cardinal de Richelieu, qui regardait cette comédie à travers un rideau, crut voir sortir de la tombe François de Rosmadec, comte des Chapelles, qui servait de second à Bouteville dans tous ses duels et qui avait eu la tête tranchée avec lui en place de Grève.

— Messeigneurs les libellistes de Hollande! annonça l'huissier en les introduisant dans la salle au milieu du cliquetis des épées sonnant sur le plancher.

— Ah! monsieur, dit Balzac en se penchant vers Bautru, ne me livrez pas à la merci de ces gens-là qui ont pour plume une lame affilée.

— N'ayez aucune appréhension, monseigneur, reprit Bautru, ils ne tremperont pas cette plume dans votre sang pour écrire vos faits et gestes.

— Monseigneur, dit Boisrobert en s'appuyant sur la poignée de son épée, nous sommes envoyés par nos confrères de Bruxelles et d'Amsterdam pour vous exprimer notre admiration touchant votre beau traité du *Prince*, qui ne le cède pas à celui de Machiavel, et pour vos lettres qui surpassent hardiment celles de Pline le jeune et de Cicéron. Cette admiration est telle que nous avons juré entre nous de poursuivre par le fer et la plume quiconque oserait s'attaquer à votre style et reprendre un seul mot dans vos livres.

— C'est trop d'honnêteté, messieurs, répondit Balzac charmé d'une pareille déférence qui rehaussait encore son mérite à ses propres yeux; je m'estime heureux d'avoir trouvé grace devant la sévérité de vos seigneuries qui n'épargnent pas les têtes couronnées.

— Il est vrai que nous disons de rudes vérités à M. le cardinal et que nous cherchons noise aux puissans de la terre; mais vous, monsieur de Balzac, vous êtes à cent piques au-dessus des rois et des princes par la gloire de vos œuvres, et nous vous considérons comme une personne sacrée...

— Messieurs, je vous remercie de cette considération, répliqua Balzac, dont la vanité s'enflait de plus en plus à ces éloges.

— Oui, monsieur de Balzac, continua Boisrobert en relevant sa

Digitized by Google

moustache, nous avons déclaré une guerre à mort à vos adversaires.....

— Eh! messieurs, il faut bien que tout le monde vive; je vous demande le pardon de ces insensés qui ne savent ce qu'ils font.

— Cet oubli des injures témoigne de votre grandeur d'ame, et je vous loue de pardonner ainsi à vos ennemis; mais souffrez que nous en purgions le monde, comme fit Hercule dans ses mémorables travaux contre l'hydre de Lerne, le lion de Némée et autres bêtes féroces.

— Je consens que vous les frappiez à coups de plume, mais je vous prie de les laisser vivre de même que les rats, les puces et tels animaux malfaisans.

— Nos confrères de Hollande nous ont chargés d'appeler en duel les mécréans qui s'avisent de critiquer vos ouvrages.

— Vous auriez encore une grosse besogne, monsieur, et il vous faudrait d'abord lancer un défi contre l'Académie en corps.

— C'est notre intention, et nous couperons les oreilles aux académiciens qui refuseront de se battre; je vous promets ces oreilles-là pour en faire un collier qui vaudra celui de l'ordre du roi. En outre, j'ai dressé plusieurs cartels que je ferai porter à vos envieux, aux écrivains qui se sont raillés de vous dans la querelle des Feuillans, au frère André, au père Goulu, au sieur de Javerzac...

— Ce dernier seul vous répondrait, mais les autres sont gens d'église, et vous excommunieront, au lieu de vous rendre raison. Croyez-moi, monsieur, ne vous exposez point aux rigueurs de l'édit contre les duels, et servez-moi de votre plume aussi gaillardement que de votre épée.

— Quand nous aurons fait main basse sur tous vos Aristarques en France, nous irons en Allemagne châtier l'insolence d'un certain Heinsius, qui proclame que Voiture vous a ravi vos plus verts lauriers, et que vos lettres auprès des siennes sont semblables au fumier à côté des fleurs.

— Voilà un impertinent maraud, s'écria Balzac rouge de colère; si vous le rencontrez par hasard, faites-le dégaîner, à moins qu'il ne rétracte ses calomnies.

— En attendant, acceptez cette offrande que je vous présente au nom de tous mes confrères, dit Boisrobert en tirant de sa poche une boîte de plomb.

— Qu'est-ce, mon ami? Du tabac? des confitures? des dragées? peut-être le brevet de quelque ordre de chevalerie?

Digitized by Google

— Ce sont les cendres d'un de vos plus mortels ennemis, que nous avons tué pour vous venger du tort qu'il vous a fait en Hollande.

Balzac reçut d'une main tremblante ce singulier présent, et attacha ses yeux sur la boîte sans oser l'ouvrir, pendant que Boisrobert s'empressa de disparaître avec son cortége pour subir une nouvelle transformation, à laquelle se prêtait son excellent masque de comédien. Balzac regardait toujours le vase de plomb qui devait contenir les cendres d'un homme, et il éprouvait une secrète joie de posséder ce monument terrible d'une vengeance qu'il n'avait pas sollicitée et dont il ignorait l'objet; enfin, la curiosité fut plus forte que la répugnance qui l'empêchait d'examiner le contenu de cette boîte mystérieuse, et il la dévissa lentement avec une sorte de majesté accommodée à la circonstance. La boîte ouverte, il y vit des cendres qui provenaient de papier brûlé plutôt que d'un corps humain, et un manuscrit, dont il ne lut que le titre, avec autant de surprise que d'indignation, constatait que ce mortel ennemi qu'on lui avait livré en cendres n'était autre qu'un de ses ouvrages. Ce titre portait seulement : *Procès-verbal de la condamnation du livre intitulé* LE PRINCE, *par le sieur de Balzac, lequel fut brûlé publiquement à Bruxelles, en présence du marquis d'Aïtona, comme rempli de maximes perverses et attentatoires à l'honneur des princes et grands de la terre, détestable ouvrage et digne du feu.*

Ce procès-verbal concernait un fait récent dont Balzac avait eu avis, et qu'il s'était bien gardé de publier à cause des circonstances peu flatteuses de cet auto-da-fé littéraire, accompagné des huées de vingt mille spectateurs. Balzac remit le manuscrit dans la boîte, et ne se vanta pas de ce qu'il avait lu; il s'imagina que les libellistes de Hollande avaient voulu recueillir les cendres de son *Prince*, comme autrefois on ramassait pieusement les reliques des martyrs; mais lorsqu'il ouvrait la bouche pour demander tout bas l'explication de la métamorphose opérée dans le contenu de la boîte, il ne trouva plus ses prétendus champions de plume et d'épée, que Boisrobert avait emmenés avec lui; il s'empressa de cacher dans sa poche le singulier hommage qui lui venait de Hollande, et il affecta de paraître fort satisfait, quoique son embarras fût aussi visible que sa rougeur; il commençait à entendre gémir ses entrailles qui ne pouvaient se repaître des mêmes alimens que sa vanité d'auteur.

— Mon ami, dit-il à Bautru, je ne sais si c'est le voyage qui m'a donné de l'appétit, mais je me mettrais à table volontiers.

Digitized by Google

— Ne parlez pas de cela, reprit Bautru; les génies ne boivent ni ne mangent, et vous seriez ravalé au niveau de Boisrobert, si l'on vous voyait la bouche pleine.

Balzac ne se fût pas rendu aisément à cette considération de jeûne perpétuel, si Boisrobert n'avait reparu avec sa troupe, tous habillés en bourgeois de Paris, avec des étoffes de laine brune, des bas de couleur, et un petit chapeau sans plumes; la simplicité de leur costume dénué de galons, de rubans et de taillades, annonçait la profession de marchands, bien qu'ils ne portassent aucune marchandise de leur commerce.

Boisrobert s'était affublé d'une perruque rousse et avait donné à son visage l'expression niaise de celui du libraire Courbé, qui tenait alors sa boutique dans la galerie des Merciers, au Palais, et qui éditait la plupart des grands ouvrages qu'on imprimait à Paris. Courbé était devenu, par l'entremise de Costar, l'éditeur de Balzac, qui ne l'avait jamais vu et qui ne le connaissait que par sa correspondance et son argent. Courbé passait généralement pour le plus généreux et le plus honnête des libraires; aussi s'attendait-on à sa ruine prochaine, que devaient accélérer les sacrifices qu'il avait faits afin d'enlever l'exploitation des écrits de Balzac aux libraires Toussaint-Dubray, Rocollet et Camusat. Courbé aimait son état avec passion, et il ne croyait jamais trop payer la gloire de faire figurer au frontispice des éditions son enseigne héréditaire, représentant un palmier entre quatre petits génies, avec cette devise : *Curvata resurgo*, par allusion au nom de Courbé; Bautru avait tiré de ce nom-là un autre jeu de mots, en disant que Balzac choisit exprès le libraire Courbé pour n'être pas accusé de l'avoir fait fléchir sous le poids des chefs-d'œuvre qu'on vante et qu'on ne vend pas.

— Messieurs les libraires de la galerie du Palais! cria l'huissier qui leur montra Balzac immobile de stupéfaction.

— M. de Balzac, permettez-moi de baiser le bout de ces doigts qui ont conduit la plume à laquelle nous devons tant de belles choses, dit Boisrobert en s'emparant de la main droite de Balzac et en la serrant dans les siennes au point de le faire crier; que je voudrais essuyer avec mes lèvres une tache de cette encre divine qui sert à tracer ce galant style plus dur que le bronze et le granit!

— Holà! monsieur, vous me brisez la main! s'écria Balzac, touché jusqu'aux larmes de cette ovation que lui faisaient les libraires. J'ai besoin de cette main pour achever mes plus parfaits ou-

Digitized by Google

vrages, *le Ministre d'état*, mes *Entretiens*, *le Socrate chrétien*, et quantité de lettres nouvelles.

— Monsieur de Balzac, je vous supplie de me vendre pour dix années le privilége de ces œuvres qu'on brûle déjà de voir éclore; ce privilége me sera de meilleur rapport que soixante arpens de vigne bourguignonne; moyennant ce privilége, j'élèverai mes enfans, je marierai ma fille, je ferai repeindre mon enseigne, j'agrandirai ma boutique, et j'achèterai des dentelles pour Mme Courbé.

— Nous verrons auparavant la couleur de vos écus, monsieur Courbé, reprit Balzac, qui prit l'air et le ton protecteurs. Je ne refuse pas de contribuer à votre fortune, mais je serais content de toucher au préalable une somme de six à dix mille livres, sur notre marché.

—Que vous êtes noble et magnanime! Vous voulez bien vous contenter de six mille livres, quand je venais vous en offrir vingt-cinq mille!

— Vingt-cinq mille! répéta Balzac interdit. Il se fait donc une furieuse vente de mes ouvrages?

— C'est à n'y pas croire, monsieur! répliqua Boisrobert qui singeait les mines et les intonations de Courbé, avec si grande vérité, que Richelieu se pâmait de rire derrière le rideau. Il n'y a pas jusqu'aux petits enfans qui ne préfèrent vos livres aux dragées et aux oublies.

— Vraiment, j'en suis satisfait pour vous, mon cher Courbé, dit Balzac qui exultait d'orgueil. Combien donc vendez-vous d'exemplaires?

— Tant, que je ne les compte plus; voici la vingtième édition que je vous apporte dans ce coffre, et elle ne peut manquer d'être épuisée avant mon retour.

— Vingt éditions, monsieur Courbé! Cela fait bien de l'argent. Vingt éditions! Savez-vous si Virgile a vu imprimer vingt fois son Énéide?

— Assurément non, répondit Boisrobert qui se fit violence pour ne pas rire tout haut de cette ignorance. Bientôt vos livres seront répandus en plus grand nombre que la Bible et l'Évangile; on met un si prodigieux empressement à les relire, que dans chaque maison ils se trouvent aux mains de quelqu'un à toute heure du jour et de la nuit. Je sais des personnes qui en sont amoureuses, de telle sorte qu'elles ne se lassent pas de les admirer et de les retenir par cœur. On les récite aux assemblées, aux promenades, aux soupers; on les mettra bientôt en musique et en peinture; on les gravera sur des tables d'airain, au milieu des carrefours; on en tapissera les ruelles,

Digitized by Google

on les imprimera sur satin pour en faire des robes et des justaucorps; on les écrira sur les feuilles des arbres, comme les oracles de la sibylle; on les apprendra par cœur aux enfans, avant la patenotre; on les chantera au lieu de l'évangile du jour, dans les églises...

— Monsieur, monsieur, interrompit Balzac enivré d'éloges comme un perroquet gorgé de vin sucré, ne dites pas cela : on penserait que je songe à détrôner Notre-Seigneur Jésus-Christ, tandis que je n'en eus jamais la pensée impie!

— Enfin, monsieur, reprit Boisrobert, vous êtes à moi désormais, nonobstant les envieux. Je vous imprimerai, je vous brocherai, je vous relierai, je vous dorerai, comme bon me semblera. Ceci est l'arrêt de mort de tous les libraires qui ne sont pas mes associés et qui n'ont, pour vivre, que des livres d'académicien à vendre au rabais. Avant un mois, vous saurez que le bonhomme Rocolet s'est pendu à la poutre de sa boutique, que le petit Camusat s'est noyé sous le pont Notre-Dame, et que Toussaint-Dubray meurt de faim, en attendant que M. Voiture ait recueilli ses œuvres, dont chaque ligne de prose lui coûte plus d'effort et de travail que si c'était un volume entier; en outre, je vous annoncerai que vos ouvrages sont traduits en sept cent quatre-vingt-dix-sept langues et autant de patois.

— Sept cent quatre-vingt-dix-sept langues! s'écria Balzac émerveillé. En a-t-on fait le compte exact?

— Il n'est pas encore au complet, monseigneur, car il y a une infinité d'îles désertes où l'on trouverait encore des traductions de vos écrits, faites dans l'idiome du pays. Mais vous l'avez entendu, reprit-il en se tournant vers sa suite, nous aurons seuls, messieurs les libraires du Palais, le droit de vendre les chefs-d'œuvre de M. de Balzac, et je prendrai désormais la qualité de son libraire ordinaire.

— N'oubliez pas mes six mille livres, mon bon monsieur Courbé, repartit Balzac à qui la faim arracha un bâillement mal dissimulé. Mais ce n'est que six mille livres, et si vous y pouviez joindre dix mille autres, cela m'aiderait à faire placer des canons sur les tours de ma maison de Balzac.

— En voulez-vous vingt mille, trente mille, cent mille? vous n'avez qu'à dire. On ne saurait trop payer les belles choses. Enfin, monseigneur, la compagnie des libraires du Palais, désirant vous offrir un don qui vous fût agréable, m'a chargé de vous présenter le plus curieux de vos ouvrages, savoir tous les écrits qui ont été imprimés à leur louange dans l'Europe, en vous promettant ceux qu'on a vu paraître dans les trois autres parties du monde.

Digitized by Google

Boisrobert remit dans les mains de Balzac, qui s'en saisit avec empressement, une boîte de bois ou layette, fermée de lacs de soie et cachetée, et aussitôt il salua jusqu'à terre, ainsi que sa bande, laquelle sortit avec lui pour prendre de nouveaux rôles; mais Balzac était trop occupé à ouvrir la layette, pour s'apercevoir de la retraite des libraires du Palais, et sa main tremblait d'émotion en rompant les cachets qu'on avait multipliés, afin de lui donner tout le temps nécessaire aux plus agréables pressentimens; enfin, il brisa le dernier sceau de ce coffre mystérieux, et l'ouvrit avec autant de fierté que s'il avait dû y rencontrer les preuves de noblesse de son quarantième aïeul; mais il resta pétrifié et rougit de colère, autant que de surprise, dès qu'il aperçut une collection de petits volumes in-octavo reliés en maroquin rouge, portant les attributs de la folie et de la satire, gravés en or sur le dos et la couverture. Un nuage lui passa devant les yeux avant qu'il eût pu déchiffrer les titres de ces différens ouvrages qui concernaient tous la querelle de Balzac avec le père Goulu et les Feuillans. Balzac les avait lus naguère, lors de leur publication, dans le feu de cette terrible guerre de plume, mais il ne les avait jamais vus réunis en faisceau, comme pour accabler sa gloire, et il s'était flatté que pas un n'arriverait à la postérité; il contempla donc d'un regard morne et furieux, ces critiques amères et sanglantes qui n'avaient pas cessé de pleuvoir sur lui pendant plus de deux ans : *Lettre de Phyllarque à Ariste, où il est traité de l'éloquence française*; *Achates à Palemon pour la défense de Phyllarque*; *Lettres de Polydecque sur les lettres du sieur de Balzac*; *Tombeau de l'orateur chrétien*; *Conférence académique sur le différend de Narcisse et de Phyllarque*, etc. Jamais la célèbre puce de Mlle Desroches n'avait inspiré plus de vers, que *Narcisse* ou Balzac de lignes de prose dans ce grand différend littéraire, dont le sujet était plus mince que celui de la Batrachomyomachie.

Si les libraires du Palais eussent été encore présens, le sieur de Balzac leur aurait jeté à la tête les pièces satiriques de ses ennemis, en les invitant à reprendre leur don insultant; mais il craignit que les assistans ne se partageassent les opuscules du frère André, du père Goulu, de Javersac, de Vaux, de Musac, s'il ne les acceptait pas comme d'agréables et pompeux panégyriques; d'ailleurs, il chercha encore à se persuader que les libraires n'avaient pas eu l'intention de se jouer de lui, et que le hasard seul était l'auteur de ce quiproquo assez désagréable par le fait de la substitution d'un objet à un autre; il alla jusqu'à penser que ce recueil impertinent avait été formé à la

Digitized by Google

prière d'un de ses rivaux de renommée, et que Voiture, si c'était à lui qu'on devait adresser cette bibliothèque anti-balzacienne, recevrait peut-être à la place la collection également nombreuse des écrits composés en l'honneur de *Narcisse*. Cette pensée consola Balzac, qui referma le coffre et pria Bautru de le mettre en lieu de sûreté jusqu'à ce qu'on pût le déposer dans les archives du château de Balzac, comme un monument de la reconnaissance et de l'admiration des libraires du Palais.

— Eh! monsieur, ne dînera-t-on pas aujourd'hui? demanda Balzac dont les entrailles vides poussaient de sourds gémissemens.

— Monseigneur, on a retardé le dîner pour que vous ayez le loisir de donner audience aux gens qui vous veulent voir, répondit Bautru, car ces gens-là viennent de tous les points de la France et même de l'étranger : ils sont fort affamés de votre vue, et je les crois capables de mourir d'impatience s'ils tardaient d'être admis devant votre génie; ne leur refusez pas le pain et le sel de votre parole.

— Faites seulement qu'ils se hâtent, monsieur, sinon je me sens défaillir, faute de nourriture. Je n'ai pris que de l'air, depuis hier midi, et je vous jure que ce régime ne convient guère à un amoureux qui en est encore à se faire connaître.

— La patience est la vertu des grandes ames, monseigneur, et dans six ou sept petites heures qui seront bientôt écoulées...

— Six ou sept heures! s'écria Balzac découragé qui manifesta son angoisse par un triple bâillement. Je suis un homme mort.

—La louange n'est pas une viande creuse et malsaine, monseigneur; on vous en donnera plus que vous n'en pourrez digérer!

— Six ou sept heures! répétait Balzac avec abattement. Ah! monsieur, c'est pour m'assassiner! de grace, avisez à ce que je mange au moins un potage?

— Je vais m'efforcer de vous contenter, monseigneur, mais pendant qu'on dressera le couvert, continuez la réception des ambassadeurs.

— Volontiers, quoique je n'aie plus assez de salive pour leur répondre. Mais comment a-t-on appris ma venue ici?

— Mme Arthénice a dépêché des courriers dans les quatre parties du monde, et ils ont fait si bonne diligence, que le sultan de Perse et le Prêtre-Jean de Tartarie doivent être avertis, dans l'instant où je parle. Je ne me rappelle pas néanmoins que vous les ayez honorés de quelqu'une de vos lettres?

— Je ne connais pas ces princes, en effet; ce sont sans doute les

Digitized by Google

seuls que j'aie oubliés dans l'envoi de mon *Prince*; mais je réparerai cet oubli en leur transmettant un exemplaire *ex dono auctoris*. Monsieur, dites qu'on mette le couvert, je vous supplie.

— Les envoyés des très illustres et très magnifiques académies d'Italie! cria l'huissier, en levant mal à propos le rideau de la porte, derrière lequel le cardinal de Richelieu se réjouissait de la nouvelle mascarade de Boisrobert.

—Dieu te bénisse, maladroit! dit vivement de sa voix éclatante le cardinal, qui referma la portière avant que Balzac eût profité de la faute de l'huissier et aperçu ce qui ce passait dans les coulisses du théâtre. Les académies sont encore en route.

— Lorsqu'elles arriveront, je n'aurai plus la force de leur parler! reprit tristement Balzac; sauvez-moi, hélas! en m'annonçant que la table est servie?

— Courage, monseigneur! dit Bautru qui revenait de prendre des nouvelles du dîner, la broche tourne et le vin est tiré! Mais voyons d'abord ce que souhaitent de vous les Académies d'Italie.

— Je pensais qu'il n'y avait au monde qu'une Académie, celle qui fut créée par le cardinal de Richelieu, il y a deux ans à peine. Cependant il semblerait que l'Italie possède plusieurs Académies?

— Quarante environ, monseigneur, mais aucune n'a le droit de se comparer à la française, qui seule vous possède en son giron.

— Vraiment! dit Balzac qui réfléchit pour la première fois à la distinction que c'était pour un littérateur de faire partie de cette Académie. C'est grand dommage toutefois que le sieur Voiture ait été élu académicien! ajouta-t-il avec un soupir de regret.

PAUL L. JACOB, bibliophile.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

Critique Littéraire.

LEA CORNELIA,

PAR MADAME ANNA MARIE.

On a prononcé, à propos de ce livre, le mot de réaction, et nous avouons humblement ne pas avoir parfaitement compris le sens qu'on y attache. S'il s'agit ici d'une réaction contre le roman vulgairement appelé roman à émotions, c'est-à-dire contre le roman boursouflé, plein d'incidens plus ou moins faux, plus ou moins absurdes, vide de sens et d'étude, sans vérité, sans couleur, sans observations, nous remarquerons que l'œuvre a été tentée déjà, et victorieusement, par l'auteur de *Jacques*. Depuis *Indiana* jusqu'à *Mauprat*, George Sand n'a cessé, en effet, de lutter contre le genre bâtard dont nous parlons. L'auteur de *Lélia* s'est proposé précisément de substituer la réalité humaine à la réalité hypothétique, si tant est que ces deux mots puissent aller ensemble; il a voulu remplacer le faux par le vrai, soumettre le caprice à la réflexion, tempérer les élans de l'imagination par une philosophie consciencieuse, et nul ne contestera qu'il n'y ait réussi. En ce sens, *Lea Cornelia* ne serait donc point une chose neuve.

Si Mme Anna Marie, au contraire, a voulu réagir contre les romans de George Sand; si elle s'est proposé le but spécial de protester contre les tendances prétendues immorales de *Leone Leoni* et de *Valentine;* si, épousant la querelle des esprits chatouilleux pour qui les œuvres que nous venons de nommer sont irréligieuses, Mme Anna Marie a voulu ramener le roman à l'étude pure et simple des lois chrétiennes, nous ne lui cacherons pas qu'elle a eu tort. L'art, aujourd'hui, pas plus que la charte de 1830, ne peut reconnaître la suprématie d'un culte sur un autre. C'est de la moralité absolue qu'il doit s'inquiéter, non de la moralité relative. Les chicanes de mots ne le regardent pas. Or, nous le répétons, ce désir de la moralité absolue, George Sand l'a eu avant personne. Tous les efforts pour entrer dans la voie ouverte par George Sand nous semblent donc dignes d'encouragemens, et même d'éloges; mais nous ne saurions leur attribuer une plus grande importance sans être injuste envers l'auteur de *Jacques*. La grande, la véritable initiative, c'est lui qui l'a prise. D'autres peuvent marcher glorieusement sur ses traces, lui seul a l'honneur d'avoir imprimé le mouvement. — La question une fois posée de la sorte, ouvrons *Lea Cornelia*.

Les caractères principaux de ce roman se réduisent à deux; encore celui de Lea Cornelia, l'héroïne du livre, absorbe-t-il presque tout-à-fait l'autre. Lea Cornelia est une jeune fille d'une nature impétueuse et ardente. Bien dirigée, surveillée avec prudence dès le jeune âge, elle eût pu devenir une créature accomplie. Malheureusement, née d'une union que la loi et la re-

Digitized by Google

ligion réprouvent, abandonnée, le jour même de sa naissance, aux soins d'une étrangère, elle n'a reçu qu'une éducation imparfaite; elle a passé sa jeunesse dans l'oisiveté et l'ignorance, libre de ses actions et de ses paroles, et peu inquiète, comme on le pense, d'orner son esprit ou de former sa raison. Jusqu'à quinze ans elle vécut à la campagne avec sa mère adoptive, lady Bell, bonne vieille femme qui rêvait mille plans d'éducation pour Lea, mais qui, toujours peu satisfaite de ses inventions de la veille, en remettait l'exécution au lendemain. Pendant ce temps, Lea prenait goût de plus en plus à l'inaction et à l'indépendance. Chaque jour qui s'écoulait enracinait davantage en elle le désir de ne se plier à aucune contrainte, à aucune loi. Aussi, quand le moment arriva où lady Bell crut pouvoir mettre sa méthode en pratique, elle trouva une écolière si rebelle qu'elle dut renoncer à tout essai. Reproches ou conseils, douceur ou sévérité, tout vint échouer contre l'obstination de la jeune fille. La vue seule d'un livre ou d'une aiguille lui soulevait le cœur, et dès l'aube elle se hâtait, par une fuite à travers champs, de se soustraire aux persécutions moralisantes de lady Bell. La pauvre lady mourut donc sans avoir pu constater la valeur de sa méthode par le succès, et cette pensée ne fut pas de celles qui rendirent sa mort moins amère. Lea Cornelia, deux fois orpheline, se trouvait ainsi à quinze ans livrée à elle-même, lorsque Mlle d'Auberville, jeune femme d'un remarquable talent pour la peinture, et voisine de campagne de lady Bell, résolut de donner asile à Lea.

Mais la maison d'un artiste, on le pense bien, n'était point pour offrir à Lea les exemples et les leçons qui lui auraient été nécessaires. Une fois installée chez Mlle d'Auberville, la liberté extrême dont elle vit que chacun jouissait ne fit que la confirmer davantage dans ses idées et l'y retenir. Son ame commençant à s'ouvrir alors à des émotions qu'elle n'avait pas connues encore, au lieu de chercher à les combattre, elle s'y livra avec toute l'ardeur d'un aveugle qui hâterait le pas au bord d'un abîme, ignorant le danger. Tout ne concourait-il pas à sa perte? La coquetterie de Mlle d'Auberville, son indifférence pour les lois du monde, sa conduite légère et son insouciance de l'opinion n'autorisaient-elles pas Lea à faire de même, à ne point s'inquiéter de la conséquence des choses, à suivre librement la route facile du plaisir? Ainsi fit-elle. Quand l'amour vint se révéler à elle comme en un rêve, Lea ne le repoussa point; elle le reçut dans son cœur ainsi qu'un hôte désiré et chéri; elle se livra à lui sans réserve. Sans armes contre lui, sans prévoyance, sans réflexion, elle vit dans l'amour le but unique de la vie; elle le regarda comme la loi suprême. Ennuyée et lasse de son oisiveté habituelle, sincèrement affligée de n'avoir pas un fonds de croyances ou de savoir qui pût lui rendre les heures moins lourdes et moins lentes, elle se félicita de trouver dans l'amour un aliment pour chacun des vagues désirs qui la rongeaient. L'amour, n'est-ce pas la foi? n'est-ce pas la science? ou plutôt n'est-ce pas mieux que la foi et que la science? Lea le crut. Aussi, dès qu'elle eut aperçu le prince Albert de Castellamare, une révolution soudaine se fit en elle. Elle se jeta dans ses bras avec toute l'insouciance d'un enfant; elle lui confia sa destinée, ne croyant pas que le bonheur qu'elle éprouvait pût avoir un terme. Poussée à l'exaltation par l'indépendance dont elle avait joui depuis ses premières années, elle se mit à aimer jusqu'à la folie.

Le prince Albert de Castellamare, jeune homme éprouvé par de rudes

Digitized by Google

infortunes, ne put se défendre d'aimer Lea. Exilé de sa patrie, seul et sombre, il regarda comme un bonheur inespéré d'avoir pu plaire à une si belle jeune fille, et il répondit avec un enthousiasme inexprimable à la passion qu'elle lui montra. Albert de Castellamare, cependant, n'en était pas à sa première maîtresse. Souvent déjà, dans sa vie aventureuse, il avait soupiré pour des femmes jeunes et belles; souvent il avait eu occasion de faire des sermens de constance et de fidélité, et les dénouemens de ces liaisons, qui promettaient d'être éternelles, étaient toujours venus lui apprendre que tout passe, que tout s'use, que tout s'oublie, et qu'il n'y a pas d'exception, même pour l'amour, ici-bas. L'ardente affection de Lea lui rendit-elle confiance en lui-même? Pensa-t-il que, cette fois, il avait trouvé celle qu'il devait aimer à jamais et sans lassitude? Espéra-t-il que son nouveau choix n'avait rien à craindre du temps? Albert ne se posa pas une seule de ces questions. Heureux de sentir son cœur ouvert encore à des impressions pour lesquelles il se croyait déjà vieux, il ne voulut point analyser son bonheur, ni se demander d'où il venait. Il remercia Dieu et s'en remit au hasard pour la durée de cette passion naissante. Il ne parla point du passé à Lea. Il ne l'interrogea pas, et ne se donna pas le plaisir des dangereuses confidences. Décidé à conserver ses illusions le plus long-temps possible, il ne s'occupa que de poétiser son amour. Pour lui, Lea devint musicienne, et tous deux, après les heures de l'épanchement et de l'ivresse, ils s'enchantaient au son de leurs instrumens et de leurs voix. D'autres fois ils couraient ensemble, à cheval, au travers des forêts sombres, ou s'asseyaient au bord des eaux pour se sourire l'un à l'autre et se contempler. Dans l'excès de sa joie, et comme s'il eût prévu l'avenir, Albert conjurait alors Lea de devenir son épouse; c'était Lea qui refusait. Elle ne voulait pas d'une affection obligée, disait-elle. Qu'importait, d'ailleurs, le mariage, puisqu'elle devait toujours être aimée? Quant à l'opinion du monde, à quoi bon s'en occuper? Les lois divines n'étaient pas non plus un obstacle pour elle. Albert n'était-il pas son monde et son dieu?

Il était possible assurément, avec ces deux personnages, de créer une action intéressante par ses détails et sa péripétie. Mme Anna Marie, plus préoccupée de la quantité que de la qualité, du nombre de ses personnages que de leur valeur poétique, de l'étendue extérieure de l'action que de son développement intérieur, a cru devoir multiplier les caractères de son livre, et, à notre avis, elle a eu tort. C'était déjà bien assez de lady Bell, qui disparaît au milieu du premier volume, sans faire intervenir encore une foule d'individualités peu importantes qui paraissent pour paraître, et n'aboutissent à rien. A quoi bon, par exemple, la duchesse de Las Héridas? Je sais bien qu'elle est la mère mystérieuse de Lea, et que, à ce titre, elle avait droit à un rôle. Mais alors Mme Anna Marie devait prendre ses mesures en conséquence, et donner à la duchesse de Las Héridas assez d'influence sur les évènemens qui l'entourent pour intéresser le lecteur. Au lieu de cela, nous n'apercevons cette femme que pour regretter sans cesse le parti que l'auteur en aurait pu tirer. Il y avait lieu, lorsqu'elle reconnaît sa fille dans Lea, à une admirable scène que Mme Anna Marie s'est contentée d'ébaucher. Nous avons gémi surtout du peu de développement donné à cette figure au moment où la duchesse, s'apercevant que le nouvel amant qu'elle a est amoureux de sa fille, s'irrite contre elle et cherche à la déshonorer

Digitized by Google

publiquement. Il était inutile de mettre en jeu une pareille jalousie, puisque le dénouement du drame n'avait rien à y gagner. Mme Anna Marie, avant de commencer à écrire son livre, aurait dû se décider franchement pour tels ou tels développemens, pour telles ou telles scènes, et ne pas faire ainsi un effrayant mélange de situations pathétiques qui promettent ce qu'elles ne tiennent pas. Son livre aurait été plus simple, moins dramatique, peut-être, dans le sens théâtral du mot, mais, à coup sûr, plus émouvant.

Pour en revenir à l'analyse que nous avons commencée, après quelques mois d'un amour sans mélange, nous voyons Albert de Castellamare se dégoûter insensiblement de Lea. Il l'aime encore, mais avec réserve, avec calme, avec réflexion. Il se sacrifierait sans hésitation pour elle, mais plutôt par devoir que par amour. Hier, Lea lui faisait oublier la gloire; aujourd'hui, la gloire lui fait oublier Lea. L'Italie est insurgée, et Castellamare qui, quelques jours auparavant, aurait tout foulé aux pieds pour sa maîtresse, ne songe plus, à cette heure, qu'à mourir en défendant la liberté. Lea, toujours éprise, cherche d'abord à détourner son amant du projet de séparation qu'il a conçu. Elle redouble de tendresse, elle pleure, elle se lamente; peine inutile! Castellamare est résolu à partir. Déjà la voiture est prête; il va fuir Lea sans lui adresser un dernier adieu, sans lui demander une dernière entrevue dont il redoute les suites, lorsque sa maîtresse indignée se présente devant lui. En cet instant suprême elle épuise tout ce qu'elle a de volonté et d'énergie, elle tente de fléchir le cœur de Castellamare; mais voyant enfin qu'elle lutte contre une invincible indifférence, le désespoir s'empare d'elle, et Castellamare tombe poignardé.

Dans la dernière partie du livre nous trouvons une confusion plus grande encore que tout à l'heure. Lea est dans un cachot, condamnée à la peine capitale. Mlle d'Auberville s'épuise en démarches de toutes sortes pour sauver les jours de son amie. Castellamare est à l'agonie. La duchesse de Las Héridas, à qui les dangers de sa fille ont rendu les sentimens maternels, joint ses efforts à ceux de Mlle d'Auberville, tandis que Lea, pleurant ses erreurs et son crime, se décide à croire en Dieu. Un prêtre est parvenu à la convaincre, et elle monte sur l'échafaud pleine de foi et de repentir.

Quelle est la conclusion de ces sombres aventures? Quel but peut-on penser que s'est proposé l'auteur? A-t-il voulu montrer qu'une jeunesse mal employée est une source de misères et de catastrophes? ou bien que l'amour, poussé trop loin, mène au précipice? Nous ne savons. Le fait est que le doute est inévitable en cette circonstance, et que l'intention de Mme Anna Marie reste un problème sans solution.

Si, maintenant que nous connaissons *Lea Cornelia* d'un bout à l'autre, nous cherchons dans quel sens l'auteur a voulu réagir, notre embarras ne sera pas moindre. D'abord, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que Mme Anna Marie s'est servie le plus souvent de moyens mélodramatiques. Nous ne croyons pas qu'il y ait beaucoup de romans où se trouvent réunies autant de scènes hasardées, autant de situations plutôt terribles et fausses qu'attachantes et vraies. Le livre est à peine ouvert, que l'on assiste à l'accouchement d'une jeune fille, dans une auberge, ni plus ni moins que s'il s'agissait de Richard Darlington ou d'Antony. Une femme déshonorée et une héroïne illégitime, c'est un début plein de promesses. Nous regrettons de le dire : Mme Anna Marie n'a pas su éviter une seule des

Digitized by Google

fautes qu'une pareille entrée en matière devait amener naturellement. Aussi, au milieu du livre, nous avons un assassinat compliqué, et le cachot, les fers, le bourreau pour conclure. Il est malheureux que Mme Anna Marie n'ait pas rejeté de tels moyens; les beaux côtés de *Lea Cornelia* y auraient gagné sans aucun doute, et le livre serait plus littéraire qu'il ne l'est.

La véritable réaction qu'a voulu tenter l'auteur de *Lea Cornelia*, il faut bien le reconnaître, c'est une réaction religieuse. Elle voudrait que le roman revînt à la foi pure, au dogme chrétien. Nous avons dit plus haut ce que nous pensons d'une telle tentative; montrons ici en quoi Mme Anna Marie s'est trompée. Mme Anna Marie, avant tout, dût sa conclusion n'être pas logique, s'est très certainement proposé de faire voir que, sans religion, il n'y a pas de bonheur ici-bas. La maxime n'est pas neuve, assurément; mais nous avouerons volontiers, cependant, que cette matière, pour être ancienne, peut, entre des mains habiles, n'en pas être moins féconde. Pour cela, il ne faudrait pas une trop exclusive préoccupation de l'idée chrétienne. Il conviendrait bien qu'elle dominât, qu'on la sentît vaguement au fond de tout, mais non qu'elle absorbât. Or, ce dernier cas est celui du livre de Mme Anna Marie. Toujours, ou presque toujours, le prédicateur lève le masque du romancier, la doctrine se montre sous la description ou le dialogue, jusqu'à la troisième partie du livre qui, tout entière, est un véritable sermon. Nous le demandons, l'accouplement d'une idée sérieuse et sévère avec une forme usée est-il possible? L'une pourra-t-elle ne pas nuire à l'autre? Non sans doute, et c'est précisément ce qui est arrivé dans *Lea Cornelia*.

Nous n'avons pas hésité à montrer pour Mme Anna Marie une sévérité excessive, parce qu'il y a bien assez de côtés louables dans son livre, sans que la critique perde ses droits. Par exemple, nous devons féliciter l'auteur des efforts de composition qui se révèlent dans le plan de *Lea Cornelia*. Les trois parties dont le roman est formé sont très adroitement, très méthodiquement disposées. L'enfance, l'amour, le repentir, pourraient être les titres des différentes parties dont nous parlons. Le style de Mme Anna Marie, en second lieu, mérite aussi de sérieux éloges. Quoique d'une simplicité souvent affectée, il est presque toujours limpide, correct, harmonieux. On sent que Mme Anna Marie s'attache autant aux mots qu'aux idées, et qu'elle ne croit pas devoir acheter le brevet de penseur par de lourdes phrases. Parmi les scènes dont nous parlions tout à l'heure, disant qu'elles étaient, pour la plupart, plutôt ébauchées que faites, il en est plusieurs qui, bien qu'inutiles à l'action, ainsi que nous l'avons dit, n'en sont pas moins très saisissantes et très belles : celle, entre autres, où la duchesse de Las Héridas, doutant encore que Lea soit sa fille, l'interroge avec anxiété, la questionne, la presse, et semble craindre et désirer à la fois de savoir la vérité. Une autre scène non moins remarquable, est celle où Lea, ne pouvant supporter l'idée de voir partir Castellamare, s'efforce de le retenir. Le pathétique y déborde, et les larmes roulent dans les yeux sans que l'on puisse s'en défendre. Si toutes les situations du livre étaient aussi naturelles, aussi attendrissantes que celles-ci, *Lea Cornelia* serait, sans contredit, un chef-d'œuvre.

Au lieu de cela, *Lea Cornelia* n'est qu'un livre très sérieusement conçu et exécuté, mais dont les qualités sont trop souvent obscurcies.

CHAUDES-AIGUES.

Digitized by Google

BULLETIN.

Les bruits de dissolution de la chambre s'amortissent peu à peu. On conclut de là, en certains lieux, que le ministère a renoncé, pour cette année, à obtenir de la prérogative royale cette grande mesure politique. On a tort; le cabinet n'a pas eu encore à délibérer formellement, ni à compter ses voix sur cette question, et si quelques-unes déjà se sont exprimées d'un ton décidé, quoique sous la forme d'une simple conversation politique à huis-clos, tout le monde sait qu'elles ont été pour l'affirmative. Il y en a une au moins qui ne variera pas, nous l'espérons, c'est celle de M. le président du conseil, qui *a pris au sérieux sa position* (pour nous servir d'un mot attribué à l'un de ses collègues), et qui croit avec raison avoir introduit dans le système du gouvernement, par deux ou trois actes, une modification profonde, à laquelle il faut maintenant assurer quelques chances de durée. Le ministère du 15 avril, à cette condition seulement, aura laissé une trace de son passage, que d'autres, plus glorieux, dans de meilleures circonstances, n'effaceront pas.

La question viendra donc se poser de nouveau devant lui, à l'approche du délai de rigueur pour la clôture des nouvelles listes électorales, qui, aux termes de la loi du 19 avril 1831, doivent être arrêtées le 16 octobre. Le mois de septembre verra sans doute s'engager sérieusement, et se vider enfin cette discussion, qui n'en sera que plus vive et plus grave, pour avoir été ajournée. Si alors on n'appelle pas une nouvelle chambre à l'appui d'un système qui veut se renouveler, nous dirons que c'est une faute, à laquelle Dieu veuille que l'avenir ménage un remède, ou une réparation, toujours insuffisante! Dès ce moment, il y a bien à nos yeux quelque timidité à n'avoir pas déjà annoncé aux électeurs, qu'on veut prochainement leur avis sur toutes les questions plus ou moins neuves, qui sont venues à maturité ou qui peuvent surgir d'un jour à l'autre, et qui seraient assurées de trouver la chambre actuelle avec sa même irrésolution déplorable de la dernière session.

On s'est laissé effrayer, à la veille d'une dissolution qu'on voudrait avoir déjà faite, par les éventualités qui apparaissaient menaçantes dans les affaires extérieures. Mais voyez, dans les pays dont la destinée est le plus intimement liée à la nôtre, par exemple, en Espagne, comment les nuages amoncelés se dissipent, et avec quelle rapidité imprévue les fantômes grossis par un singulier effet de l'éloignement se réduisent aujourd'hui à des

Digitized by Google

proportions mesquines. Remarquez aussi que, s'il y a quelque part un royaume, notre allié, comme le Portugal, où le désordre commence et où il n'est pas facile de calculer encore les conséquences de ce désordre, c'est un état du moins qui nous intéresse de plus loin, et qui ne saurait, par ses convulsions intestines, influer en rien sur le mouvement des opinions françaises. Voyez, enfin, l'Angleterre, qui court la même fortune que nous, plus également, plus complètement : quels changemens s'y préparent, qui ne nous soient favorables? Les résultats de ses élections déjà connues sont-ils de telle nature que nous n'osions faire les nôtres? Naguère, c'était de nous que le peuple anglais recevait l'impulsion politique. L'attendrons-nous de lui aujourd'hui? Et après l'avoir attendue et reçue, puisqu'il le faut, ne saurons-nous la comprendre et nous y abandonner avec un peu de confiance?

Nous avons nommé les trois états qui sont entrés avec nous dans la quadruple alliance. L'Angleterre, avant les deux autres, mérite d'attirer notre attention.

Du haut des *hustings*, le drapeau qui domine est toujours celui de la réforme, d'une réforme modérée, calme au fond, malgré quelques désordres extérieurs, et vraiment politique, telle enfin que notre révolution de 1830, qui a su se contenir elle-même, peut s'applaudir encore de l'avoir mise au monde. Si, parmi les partisans primitifs de cette glorieuse réforme, quelques-uns restent sur le champ de bataille des élections, ce sont ceux qui ont voulu quelque chose de plus et sont tombés dans le radicalisme. La vieille Angleterre, même alors qu'elle se sent rajeunie par le mémorable bill de lord Grey, les repousse de tout son pouvoir, de toutes ses craintes instinctives pour les innovations qui bouleversent au lieu d'amender. Les tories les plus violens expient, dans la solennelle épreuve du *poll*, leurs prétentions obstinées et la folie incomparable de leur chef, le duc de Cumberland; ils voudraient en vain le renier aujourd'hui; son mannequin plane sur toutes les opérations électorales, comme un *palladium* conquis par le parti whig sur ses adversaires, pour mieux assurer leur défaite. Le triomphe est assuré aux réformistes purs, à ceux qui ont continué de marcher avec lord Melbourne et de suivre la bannière tenue si haute et si ferme par le fier descendant des Bedford, lord John Russell. Il y a, pour ainsi dire, trois séries d'élections pour les îles britanniques. Dans celles des bourgs et cités de l'Angleterre et du pays de Galles, la majorité pour le ministère actuel est de plus de quarante voix. Dans les élections des comtés où l'on trouve moins de lumières, il paraît que l'avantage sera pour les tories, et cependant il y a encore beaucoup de réformistes qui surnagent, quoiqu'ils ne soient pas là dans leurs eaux. Mais c'est en Ecosse, en Irlande surtout, que la réforme achèvera de triompher, en gagnant plus de voix qu'il n'en faut pour compenser celles qui lui auront été contraires dans les comtés de l'Angleterre. Une majorité imposante lui est donc, dès aujourd'hui, promise et garantie; et même quand les réformistes ne devraient pas reparaître en plus grand nombre qu'ils l'étaient dans le dernier parlement, ils y reviendront cependant plus forts et plus résolus, car ils pourront appuyer leur majorité sur le nouvel assentiment des assemblées électorales, qu'on ne consulte jamais en vain, et d'où l'on sort plus puissant, avec des convictions plus fermes, lorsqu'on en sort victorieux.

Il n'y a plus de doute possible; le gouvernement de la Grande-Bretagne

Digitized by Google

va se trouver avec une politique assurée pour sept ans, si on la laisse aller jusque-là. C'est une bonne occasion pour nous d'assurer aussi la nôtre pour cinq années, durée légale de nos législatures, qui, en général, vivent beaucoup moins.

En Portugal, une insurrection a été essayée au profit de la charte de don Pédro, mais elle a été purement militaire et n'a point excité les sympathies de la population; elle a donc échoué, on peut le croire d'après les nouvelles les plus récentes, et c'est le sort inévitable de toute révolte où le peuple laisse les soldats s'agiter, sans vouloir se mêler à eux. Le peuple portugais s'est montré sage dans cette circonstance. On peut avoir la liberté, l'ordre, la paix, tous les bienfaits du gouvernement représentatif, sous n'importe quelle constitution; le point essentiel, ce n'est pas son origine plus ou moins légitime, selon les divers points de vue; ce n'est pas même ce qu'on a pu y insérer de vaines formules et de garanties écrites: c'est la manière dont on l'interprète et l'exécute; la pratique seule lui donne la vie qui lui manque. A quoi bon, d'après cela, renverser encore une fois la constitution de 1822, reprise l'an dernier, et relever de nouveau la charte pédriste? Il eût mieux valu peut-être que cette charte, liée au souvenir de l'émancipation du Portugal, eût continué d'être sa loi suprême; elle était plus appropriée à l'état peu avancé de sa civilisation: mais il faut l'oublier, puisqu'elle est remplacée, et ne pas habituer ainsi les peuples à croire que tout va leur réussir, s'ils ont le bonheur de substituer à une vieille pancarte un autre chiffon de papier, qui n'a de valeur que par l'habileté et le courage des hommes chargés de le déchiffrer. Le sort des nations dépend bien en partie de leurs lois, et notamment du bill des droits qu'elles savent conquérir, mais plus encore de leurs mœurs, de la volonté de leurs chefs et de l'active surveillance qu'elles exercent elles-mêmes sur cette volonté pour l'empêcher de dévier du chemin de l'honneur et de l'intérêt public. On serait tenté d'imaginer que cette profonde vérité, une des dernières vérités que les peuples entendent, a été comprise du Portugal; ou bien il faut croire que l'extrême lassitude des révolutions lui a tenu lieu d'intelligence politique. L'insurrection, après avoir éclaté à Braga, s'est propagée, dit-on, à Barcellos, Arcos, Ponte-de-Lima, Castello-Branco, Estremoz, Santarem, c'est-à-dire que, descendant de la province d'entre Duero et Minho, où elle a pris naissance, elle a essayé de se répandre dans plusieurs autres provinces, celles de Beira, de l'Estramadure et de l'Alentejo. Partout cette révolte prétorienne, après un succès facile de quelques heures, est tombée devant l'indifférence du peuple; elle n'a pas même eu de chefs militaires d'un grand nom pour la diriger. On avait supposé que Saldanha accepterait ce rôle, qui pouvait plaire en effet à son ambition mécontente et un peu aventureuse; mais on eût vu trop clairement que c'était de l'ambition, et rien de plus: il faut toujours quelques prétextes honorables pour colorer un pareil dessein, et Saldanha n'en pouvait alléguer aucun dans un soulèvement qui prenait pour drapeau la charte pédriste, et prétendait abolir la constitution, beaucoup plus démocratique, sous laquelle est placé aujourd'hui le Portugal. Saldanha a toujours passé pour plus libéral que toutes les constitutions qui ont été données à son pays depuis quinze ans: il était naturel de prévoir que, dans un conflit entre celle de 1822 et la charte de don Pedro, sa préférence, quoiqu'il ait été le compagnon d'armes

Digitized by Google

de ce prince, serait pour les institutions qui se rapprochent le plus des principes républicains. Il ne paraît pas avoir pris part au mouvement militaire qui avait compté sur lui. Peut-être n'a-t-il pas compté lui-même sur le succès, et son immobilité pourrait s'expliquer par sa clairvoyance au moins autant que par ses opinions.

Il serait désirable, pour l'honneur de la politique anglaise, que son représentant à Lisbonne, lord Howard de Walden, eût été aussi clairvoyant. On lui reproche, non sans raison, d'avoir encouragé cette malheureuse tentative d'insurrection. Il n'aura fait qu'aggraver et presque justifier les méfiances qui s'élèvent de tous côtés, dans le pays et dans les chambres portugaises, contre le ministère de dona Maria. Il a entouré de mille difficultés nouvelles la situation de cette jeune reine, imprudente et légère, et de son mari, si mal conseillé et qui sait si mal se conseiller lui-même : on n'oubliera pas facilement, s'il marche ainsi de fautes en fautes, son origine étrangère, les princes plus éclairés sur lesquels il l'a emporté, ni ses malheureux débuts en Portugal. Mais tout cela est l'affaire du Portugal d'abord, de l'Angleterre ensuite, et la nôtre beaucoup moins. Nous avons à en tirer seulement cette leçon, utile dans l'occasion : c'est que le gouvernement britannique agit, dans les deux royaumes de la Péninsule, d'après des principes tout opposés, voulant détruire d'une main la constitution quasi-républicaine de 1822, quoiqu'il ait rétabli, de l'autre, la constitution démagogique de 1812.

L'Espagne, voilà ce qui nous regarde personnellement, voilà un pays où il ne peut y avoir un seul évènement grave qui laisse la France indifférente. Il ne faut pas toutefois qu'on s'alarme, au-delà de toute mesure, de ce qui s'y passe, et la France doit s'estimer assez grande et assez libre pour oser remuer chez elle et faire ses affaires, sans s'informer des moindres mouvemens de don Carlos, qui, à vrai dire, n'ont jamais eu l'importance qu'on leur a prêtée. Aujourd'hui la faiblesse et l'impuissance du prétendant sont plus manifestes que jamais. Cette semaine, par les nouvelles qu'elle nous a apportées d'Espagne, nous semble féconde en enseignemens que doivent comprendre même les plus timides.

On a la certitude que la dernière expédition de don Carlos vers Valence, avec le projet annoncé de marcher ensuite sur Madrid, lui a été commandée par les exigences de l'Europe absolutiste, qui, lasse de l'appuyer depuis si long-temps avec mystère, sans aucun résultat, et pressée de lever enfin le masque ou de l'abandonner tout-à-fait, a voulu le voir tenter un dernier essai pour expérimenter ses forces. Don Carlos a obéi à contre-cœur, il a passé l'Èbre; mais à la première rencontre qu'il a eue avec les troupes de la reine, au premier petit échec qu'il a essuyé, près de Chiva, il a été démoralisé, et sa retraite a commencé. Est-ce là cet homme qui doit aller à Madrid, où l'attend la reconnaissance officielle des puissances européennes? Et s'il y entrait, serait-il assuré d'y rester seulement vingt-quatre heures?

Sa retraite n'a pas été une déroute complète, un sauve qui peut, voilà tout ce qu'on en peut dire avec indulgence, et la faute en est à l'incroyable conduite des généraux de Christine. La direction qu'on dit avoir été suivie par don Carlos dans sa fuite est la seule chose qui soit aussi incompréhensible. Il a paru d'abord se diriger de Cantavieja, place assez forte où il a craint d'avoir à se défendre, vers Cénia, comme pour passer l'Èbre dans

Digitized by Google

sa partie inférieure; puis on a dit qu'il revenait sur ses pas, et on a cru que c'était pour trouver un chemin de Cantavieja à Daroca et Calatayud, et de là jusqu'à l'Ebre supérieur, qui borne ses chères provinces du nord, les seules où il puisse vivre un peu tranquille, et trôner dans les montagnes, en roi fainéant, pendant que ses guérillas se battent. C'était la direction qui lui était indiquée naturellement; il eût rencontré en chemin, pour l'aider à rentrer en Navarre, les bandes carlistes qui viennent de passer l'Ebre supérieur, et qui semblent s'avancer au-devant de lui selon une ligne qui serait tracée de Miranda à Soria. Ces bandes toutefois, sous les ordres de Zariateguy, de Guergué, de Rovesa, sont loin encore de cette dernière ville. Et d'ailleurs, on l'a vu d'après les nouvelles les plus récentes données par les feuilles publiques, don Carlos, qui n'a pas su risquer une pointe hardie à travers les provinces centrales de l'Espagne, n'a pas eu non plus le courage de fuir franchement vers les guérillas qui lui tendent les bras dans le nord; il est resté dans les environs de Cantavieja et de Fortanete.

Le bruit s'est répandu aujourd'hui, dans le monde diplomatique, qu'une dépêche, tout fraîchement arrivée de Catalogne, donne sur la situation actuelle du prétendant et sur toutes les phases par lesquelles il a passé pour en venir là, des renseignemens précis et du plus grand intérêt. Quelques détails de cette dépêche sont venus à notre connaissance, pendant que nous écrivions ces lignes. Don Carlos avait avec lui 19,500 hommes lorsqu'il s'est avancé vers l'Ebre pour passer de la Catalogne dans le royaume de Valence. Il n'était pas encore sous les murs de Valence, que déjà la famine, la misère, l'accueil hostile des populations, avaient réduit son armée à 13,000 hommes; à chaque pas, même lorsque c'était un pas en avant, la désertion éclaircissait les rangs de ses soldats improvisés. Aujourd'hui qu'il est vaincu et qu'il cherche à fuir, il n'a plus que 9,000 hommes, mourant de faim et de fatigue, avec lesquels il erre à l'entour de Cantavieja. Du reste, ce n'est ni sa présence, ni son exemple, qui apprendra aux siens à supporter patiemment les plus dures extrémités de la guerre; il est invisible, et toujours à l'arrière-garde, enfermé comme dans une châsse, et environné d'une espèce de bataillon sacré, qui le défend contre tous les dangers et le protége contre tous les regards. Don Sébastien, au contraire, est constamment à l'avant-garde; mais la bravoure ne peut tenir lieu de capacité militaire et ne suffit pas pour conquérir un royaume. Si les généraux de Christine le voulaient, cette guerre finirait peut-être tout d'un coup par la captivité de don Carlos.

L'Espagne, en attendant, va faire un dernier effort. La contribution de guerre que propose M. Mendizabal aux cortès est une de ces ressources extrêmes qui sauvent les empires, lorsque les peuples veulent bien accepter sans murmure toutes les charges imposées par un gouvernement qui a leur confiance; mais il faut, pour cela, un enthousiasme et une chaleur de patriotisme que l'Espagne n'a plus, nous le craignons bien. Toutefois soyons justes même envers M. Mendizabal; il n'avait pas à choisir. L'emprunt qui se négociait à l'étranger n'ayant pas réussi (et il ne pouvait réussir, étant lié à un traité de commerce que ni l'Espagne, ni la France ne devaient consentir (1), on a bien été forcé de recourir à l'impôt. Cet impôt est énorme,

(1) Le traité de commerce, dans sa dernière forme (car il avait subi plusieurs transfor-

Digitized by Google

il ouvre la porte à l'arbitraire; mais il faut à l'Espagne de l'argent à tout prix. Croirait-on que le commandant Dumesnil, chargé de recruter une nouvelle légion de volontaires en France pour le service espagnol, s'est assuré des officiers et des soldats pour remplir ses cadres, et qu'il ne peut rien achever néanmoins, faute de 550,000 francs qui lui ont été promis?

Félicitons du moins le cabinet de Madrid, au milieu de tant de misères, d'avoir noblement exercé les représailles que méritait la Sardaigne. Il y a long-temps que le gouvernement de Charles-Albert a montré combien il était hostile à l'Espagne constitutionnelle: il s'est chargé de transporter des armes, des munitions, des habits, des vivres à don Carlos; plus d'une fois ses navires ont été surpris en flagrant délit de contrebande de guerre. Cependant il ne s'est point découragé, il a donné au prétendant des secours de toute nature, et de l'argent surtout, avec une générosité à laquelle le trésor d'un si mince état n'eût point suffi, s'il n'avait été dans tout cela l'intermédiaire de quelques grandes puissances continentales, qui se réservaient d'agir plus tard en leur nom. Mais ce n'était encore qu'une hostilité qui prenait le soin de se dissimuler: le cabinet de Turin en est venu à manifester sa haine plus ouvertement; il a retiré l'*exequatur* à tous les consuls espagnols établis dans les états du Piémont et de la Sardaigne. Le ministère français est intervenu aussitôt d'une manière officieuse; M. le comte Molé a essayé de faire révoquer cette étrange disposition; il a exposé aux ministres de Charles-Albert les vrais principes qui ont présidé à l'institution du consulat, et qui ont eu pour but d'en faire une sauve-garde de certaines relations entre les peuples, bonnes à conserver même en temps de guerre; il a proposé, en dernier lieu, comme une sorte de palliatif, de laisser au moins les consuls remplir toujours leurs fonctions, sans titre, sans *exequatur*, et par tolérance. Ses sages remontrances n'ont point prévalu. Le cabinet de Turin, sans déclarer à l'Espagne qu'il cesse d'être en paix avec elle, s'est obstiné à rompre des relations commerciales, des rapports de simple civilisation, que l'état de guerre même ne suspendrait pas aussi complètement, aujourd'hui, entre les autres peuples européens. Et quand nous disons le cabinet de Turin, c'est un seul de ses membres que nous accusons; M. Solar de Marguerite, premier ministre ou ministre favori de Charles-Albert, est le seul coupable, et il a conseillé à son maître une violence inutile, parce qu'en Espagne, où il a rempli une mission diplomatique, il a noué, il y a long-temps, des relations presque d'amitié avec don Carlos.

mations), était lié à l'emprunt de telle sorte que ce n'était, pour ainsi dire, qu'une seule et même chose. On assurait au soumissionnaire de l'emprunt, pour garantir le paiement des intérêts et le fond d'amortissement, un prélèvement sur les droits qu'auraient acquittés les marchandises anglaises admises en Espagne en vertu du traité. Ces droits devaient être perçus en Angleterre. L'arrangement se trouvait accepté par le gouvernement britannique et par le capitaliste qui s'était proposé pour l'emprunt; mais la France désapprouvait cette combinaison, et M. Mendizabal, dans la crainte de déplaire à la France et aussi de soulever les provinces les plus industrieuses de l'Espagne, y a renoncé, surtout lorsqu'il a vu que l'expédition de don Carlos dans le royaume de Valence venait d'échouer. Il est possible, d'ailleurs, qu'il se soit trouvé offensé d'avoir été mis trop en dehors de cette transaction financière. Les principales conditions étaient en effet: 1° que l'argent provenant de l'emprunt ne serait employé qu'aux dépenses de la guerre, et passerait par les mains d'une commission spéciale établie à Bayonne, et non par celles du ministre des finances d'Espagne; 2° que les coupons d'intérêts échus de la dette active ne seraient point payés avec cet emprunt; 3° que l'on conserverait en dépôt deux années d'intérêts du nouvel emprunt.

Digitized by Google

Ainsi, sous les gouvernemens absolus, les rapports les plus sérieux de nation à nation sont à la merci d'un seul homme! les rapports les plus naturels sont intervertis! car la Sardaigne n'a pas d'appui meilleur que la France contre le voisinage qui lui est le plus redoutable, celui de l'Autriche en Italie. Le roi Charles-Albert, nous le savons, comprend cette nécessité de sa position, tout engagé qu'il est dans les voies de l'absolutisme; et voilà qu'il est poussé par des passions étroites, qui ne sont pas tout-à-fait les siennes, à blesser le gouvernement français dans une question que celui-ci avait prise avec chaleur sous son patronage officieux! Le gouvernement français ne peut avoir, pour un tel procédé, d'autres représailles que le dédain. On sait que l'Espagne a répondu en fermant tous ses ports au pavillon sarde et retirant aux consuls et vice-consuls de cette nation leur caractère diplomatique.

Le sentiment de dignité et de modération qui a inspiré toute la conduite de M. Molé dans cette affaire, nous garantit qu'il n'en montrera pas moins à l'égard du prince Louis-Napoléon. Plusieurs journaux ont pris sur eux de déclarer qu'il était interdit au fils de la reine Hortense d'aller embrasser sa mère mourante. Nous n'avons pas besoin de rien savoir pour déclarer que cela n'est pas, que cela ne peut pas être, et nous ne serions nullement surpris d'apprendre, un jour ou l'autre, par ces mêmes journaux, que Louis-Napoléon est arrivé au château d'Arenemberg, sans avoir été inquiété par les agens de la police française.

Un autre prince, qui jouira long-temps d'une douce popularité en France, parce qu'il l'a mieux comprise, le duc d'Orléans montre, en ce moment, à la jeune duchesse, une de nos plus belles provinces. Parmi tant de discours qu'il écoute, il est difficile que tout soit de bon goût et vienne à propos. D'estimables industriels, magistrats il est vrai, mais industriels et Normands avant tout, ont cru bien faire d'entretenir le prince et la jeune princesse des *droits différentiels sur la houille*, dont ils ont lieu de se plaindre. Le prince a répondu qu'en effet il y a beaucoup de droits à abaisser dans notre tarif de douanes, et sur un grand nombre de matières. On ne lui en demandait pas tant, et les consommateurs de houille, qui ont d'autres produits à protéger, prétendent bien ne déclarer la guerre qu'à un seul article du tarif. Adressée à de tels raisonneurs, la réponse du duc d'Orléans est bien spirituelle : elle lui a été dictée sans doute par un sincère amour du progrès en toutes choses; mais l'épigramme, pour n'avoir pas été dans le fond de sa pensée, n'en est que plus parfaite et plus délicate. Elle rappelle ces temps de l'enquête commerciale où tous les intérêts s'étaient ligués contre M. Duchâtel pour défendre tous les tarifs comme l'arche sainte.

Le malaise de l'industrie doit trouver un remède, en attendant la réforme des tarifs, dans la construction des chemins de fer, et c'est même alors que cette réforme sera possible. Que deviennent donc les chemins de fer? Nous sommes allés en demander des nouvelles à la Bourse; nous nous informions surtout de celui de Saint-Germain, qui va être, dans quelques jours, livré au public. Les actions baissaient; nous avons voulu savoir pourquoi. Répond-on jamais juste à pareille question, à la Bourse? On nous a parlé de mille efforts combinés, dans la presse, au parquet, dans la coulisse, pour produire une baisse dans ces actions. Ce n'est pas précisément que le chemin de Saint-Germain ait beaucoup d'ennemis, on ne s'inquiète guère de

Digitized by Google

lui personnellement, et ses actions ont pour amis tous ceux qui les attaquent: ce sont gens, dit-on publiquement, qui veulent les avoir à meilleur prix, pour tirer plus de bénéfices de la hausse démesurée qu'on espère bien obtenir après un mois ou deux de circulation générale entre Paris et le Pecq.

Singulier terrain que celui de la Bourse! Nous irons plus souvent l'étudier, et nous ferons part au public de ce que nous apprendrons, non pour le corriger, non pour le pervertir, mais pour l'amuser. Nous n'avons pas la naïveté de croire qu'on puisse empêcher le jeu des actions et des rentes. Point de crédit sans opérations journalières sur les fonds; point d'opérations où la spéculation ne vienne plus ou moins se mêler, quoi qu'on fasse. Nous acceptons cette loi; mais il n'est pas défendu d'observer, et puis de rire ou de censurer, selon les circonstances. C'est ce que nous ferons en toute liberté.

— Duprez a chanté deux fois *la Juive* cette semaine. Dans ce sacrifice que fait le chanteur à M. Halevy, il n'y a que la caisse de l'Opéra qui peut y gagner; ni la réputation de Duprez, ni la musique de M. Halevy n'y gagneront. Ce n'est pas que les applaudissemens aient manqué à Duprez; mais le chanteur n'avait rien de cet élan, de cet enthousiasme qui le transporte aux dernières limites de son art lorsqu'il chante le grand air du troisième acte de *Guillaume Tell: Asile héréditaire.* Il est évident que Duprez ne croit pas à la musique de M. Halevy. Il est trop grand artiste, en effet, pour se sentir une bien vive sympathie pour cette musique savante, si l'on veut, mais vide et sans inspiration. Tous ses efforts, tout le talent qu'il a déployé dans le rôle d'Eléazar, n'ont servi qu'à mieux constater la faiblesse du compositeur, ainsi que cela était déjà arrivé pour *Stradella.* Lorsque le public, à quelques jours de distance, entend Duprez dans *Guillaume* et *les Huguenots*, et dans *la Juive* et *Stradella*, il se demande involontairement si c'est le grand chanteur de la veille, et la comparaison ne peut qu'être terrible pour M. Halevy ou M. Niedermeyer. Ainsi, malgré l'unanime succès qu'a obtenu Duprez dans l'air du quatrième acte: *Fille chère*, la représentation a paru longue. Mme Dorus n'a rien à faire non plus dans *la Juive*, et M. Alexis Dupont a trouvé moyen de faire regretter M. Lafont, ce qui était difficile. Mais de quoi n'est pas capable M. Dupont! Après quelques représentations de *la Juive*, M. Duponchel nous dédommagera, nous l'espérons, avec *le Comte Ory* et *la Muette*, auxquels Duprez rendra tout l'attrait de la nouveauté.

— Nous avons eu deux débuts, ces jours derniers, à la Comédie-Française. C'est assurément une chose louable que cet empressement de MM. les comédiens ordinaires à faciliter l'entrée de leur théâtre aux débutans. Il est de leur intérêt, sans doute, de chercher dans la nouveauté des acteurs et des pièces matière à succès; ce serait être injuste, néanmoins, que de ne pas reconnaître la bonne volonté qu'ils apportent dans l'accomplissement de ce devoir. Malheureusement les deux débuts dont nous parlons n'ont pas été aussi brillans qu'ils auraient pu l'être, ni également heureux. — M. Rey, dans le rôle de Tartuffe, s'est montré intelligent, nous ne le nierons pas. Il s'est appliqué avec soin à rendre toutes les nuances du caractère qu'il devait interpréter. Peut-être même a-t-il étudié et médité son rôle, long-temps et laborieusement; nous voulons bien le croire. Malgré

Digitized by Google

cela, M. Rey n'est point parvenu, il faut le dire, à satisfaire les hommes de goût. Son coup d'essai est loin d'avoir été un coup de maître. D'abord nous lui reprocherons, chose grave, la monotonie de sa voix, qu'il lâche avec une désespérante préoccupation. Il n'a pas un accent qui vienne vraiment de l'ame, qui s'échappe spontanément. La poitrine de M. Rey est à ses ordres, comme son gosier. Rien n'est imprévu dans son jeu, dans ses intonations, dans ses attitudes, et c'est là un sérieux défaut. Il ne suffit pas d'avoir pris pendant quelques mois des leçons de déclamation pour être un comédien habile. On peut apprendre, au Conservatoire, à réciter plus ou moins convenablement une tirade; mais ce que l'on n'y apprendra jamais, c'est à sentir. Or, voilà le grand défaut du débutant que nous avons vu ces jours derniers à la Comédie-Française. Il ne sent pas. Il a joué Tartuffe avec une intelligence, assurément suffisante pour les pièces de Mme Ancelot, mais non point pour celles de Molière. Dans *l'École des vieillards*, il n'a pas été plus heureux. La comédie de M. Casimir Delavigne était d'un moins difficile accès, pourtant, que *Tartuffe*. D'où vient donc le peu de succès de M. Rey dans la comédie de Molière, et dans celle de M. Delavigne? Nous l'avons fait entendre: de ce que M. Rey se préoccupe exclusivement de la déclamation. Franchement, nous ne trouvons pas en lui les germes d'un bon comédien.

M. Rouvière a été plus heureux que M. Rey, et, quoiqu'accueilli avec des manifestations ni moins ni plus favorables que son concurrent, il nous a semblé plus réellement né pour le théâtre. Le rôle de Néron, dans *Britannicus*, que M. Rouvière avait choisi pour pièce de début, est l'un des rôles les plus difficiles que nous sachions, et qui demande le plus d'expérience, sans même parler ici du talent naturel. M. Rouvière, en faisant abstraction de l'expérience, qu'il est impossible d'acquérir en quelques mois d'études solitaires, a montré beaucoup de sens et de tact dans la manière dont il a compris le rôle de Néron. Il a senti avec finesse et bonheur ce qu'il doit y avoir de rude et en même temps de timide, d'humble et de féroce, à certains momens, dans ce jeune homme qui commence à comprendre qu'il est empereur, c'est-à-dire maître de Rome et du monde, et qu'il peut, s'il le veut, fouler aux pieds les entraves qui le retiennent emprisonné comme un enfant. Il faut qu'à la parole brève et hautaine du comédien, à son geste impérieux, à son attitude presque fanfaronne, on devine tout l'avenir de Néron, ses débauches, ses crimes, ses folies. Dans le *Britannicus* de Racine, tout cela est parfaitement indiqué. La façon dont Néron exprime son amour et sa haine tient du jeune tigre. On devine bien ce qu'il sera par ce qu'il est. — M. Rouvière a réfléchi sérieusement, on le voit, sur les intentions de Racine, et il a réussi à en exprimer une grande partie. Nous devons louer la sobriété de ses gestes, son ardeur, quelquefois trop fougueuse peut-être, mais qui révèle un sentiment réel de la passion. Si M. Rouvière se défait d'un vice de prononciation que nous avons remarqué chez lui, s'il continue, surtout, de travailler avec le zèle dont il a fait preuve, il tiendra convenablement sa place rue de Richelieu.

— Le Vaudeville continue d'être en veine. *Le Mari à la ville* est une petite pièce assez bien dialoguée, faiblement composée, mais, en somme, très spirituelle. Les détails y rachètent suffisamment la pauvreté un peu com-

Digitized by Google

mune du fond. Il s'agit, dans *le Mari à la ville*, d'un jeune époux libertin, M. Lamberti, qui, pour se livrer en toute sécurité à ses fantaisies, s'est fait passer pour assassiné dans les Abruzzes. Sa veuve, inconsolable d'abord, comme toutes les veuves du monde, se décide enfin à souffrir les assiduités de deux prétendans à sa main. Entre les deux concurrens, dont l'un a vingt ans, et l'autre soixante, Mme Lamberti, on se le figure, n'hésitera pas long-temps à se décider. Heureusement pour la morale publique, M. Lamberti reparaît plein de vie, et plus amoureux que jamais de son épouse légitime. — Ce cadre très simple, pour ne pas dire plus, est habilement rempli. Les deux rôles de M. et Mme Lamberti sont assez délicatement tracés pour rivaliser avec les plus jolies boutades de M. Scribe. — Mlle Louise Mayer et Mme Taigny ont été fort fort applaudies, et avec raison. Nous ne pourrons en dire autant de M. Émile Taigny, qui minaude perpétuellement comme une jeune pensionnaire.

— Notre impartialité nous fait un devoir d'accueillir la lettre suivante, que nous adresse M. Barrault :

4 août 1837.

MONSIEUR,

Mon séjour à la campagne ne m'a permis qu'assez tard de prendre connaissance de la *Revue de Paris*, du 23 juillet. Dans un article sur Mahmoud, M. A. Royer nous représente, M. de Cadalvène et moi, comme nous étant, *de compte à demi, constitués les historiographes du pacha d'Égypte*.

Je n'ai aucun motif d'attribuer à cet écrivain l'intention d'attaquer notre indépendance et notre loyauté. Mais auprès de la plupart de ses lecteurs, auxquels nos personnes sont inconnues, l'expression risque de dépasser la portée de son intention. C'est pourquoi je me crois obligé de faire publiquement justice d'une expression qui aurait toujours le tort d'être irréfléchie, lors même que nous aurions, sans le vouloir, manqué d'impartialité.

Ce n'est point dans le cas présent que nous accepterions un tel reproche. Si, en traçant le portrait de Khosrew, nous avons flétri son immoralité notoire, si nous avons poussé la licence de la fidélité jusqu'à le dire boiteux et laid, nous avons hautement reconnu l'intelligence organisatrice de ce vizir. Eussions-nous tenu à rehausser la gloire du pacha d'Égypte, qu'avions-nous besoin de lui sacrifier cette victime? La partie n'était point entre le pacha et Khosrew, mais bien entre Méhémet-Ali et le sultan Mahmoud. C'est cette lutte, un des faits les plus graves de l'Orient moderne, que nous avons entrepris de raconter, et je suis étonné que M. Royer n'ait su voir qu'un *réquisitoire in-8°* contre Khosrew dans le récit détaillé d'une longue campagne et de trois mois de négociations. Est-ce de sa part une preuve d'impartialité?

C'est de la vôtre, monsieur, que j'attends, au nom de M. de Cadalvene absent et en mon nom, l'insertion de cette lettre dans votre prochain numéro.

Agréez, etc., E. BARRAULT.

— Le nouveau roman de George Sand, *Mauprat*, paraîtra demain. 2 vol. in-8°, avec le portrait de l'auteur, gravé par Calamatta.

F. BONNAIRE.

Digitized by Google

UNE

FAMILLE DE PARIAS.

Vers la fin de l'automne dernier, ne sachant que faire à la campagne pendant les longues et pluvieuses soirées, je proposai de lire un fond de bibliothèque oublié depuis vingt ans sur les rayons d'une vieille armoire. Quelques volumes dépareillés de Bernardin de Saint-Pierre étaient la plus récente nouveauté de cette collection.

Notre lecture se faisait, tout haut, à la table de travail. Ordinairement, nous avions pour auditeurs le percepteur des contributions et un ancien avocat à la cour royale de Nîmes.

Le percepteur visait au bel-esprit et à l'érudition; l'avocat était un brave homme, simple de manières, et de bonne conversation : on l'accusait de faire le madrigal et d'aimer les romans comme une pensionnaire. Je n'ai jamais pu vérifier si c'était une médisance.

Un soir que nous venions d'achever *la Chaumière indienne*, le percepteur s'avisa de dire que c'était une histoire fort poétique, mais dénuée de toute vérité et, qui pis est, de toute vraisemblance. On se récria; les femmes, surtout, voulaient croire en ce pauvre paria, qui avait de si nobles sentimens et une si haute philosophie.

— Eh! mesdames! s'écria le percepteur, cela ne se peut pas! Comment voulez-vous que cette race, réputée immonde, ne soit pas descendue, sans aucune exception individuelle, à la bassesse de sa position. Le mépris engendre l'infamie. Une caste, ainsi frappée de réprobation, doit nécessairement arriver à une horrible perversité

Digitized by Google

de sentimens et d'habitudes. Ceux que le préjugé a marqués au front de ce terrible sceau doivent rester au niveau de leur origine : un paria ne peut pas plus être un grand philosophe qu'un honnête homme.

— Cela s'est vu, pourtant, dit gravement l'avocat, qui regardait les gravures de *la Chaumière indienne*, cela s'est vu. Moi, qui vous parle, j'ai beaucoup connu une famille de parias, c'était de très honnêtes gens, je vous assure, et je prenais plaisir à leur conversation.

— Monsieur a donc été dans l'Inde? demanda le percepteur avec une curiosité goguenarde.

— Non, monsieur, jamais.

— Ah! j'avais cru... comme monsieur semblait parler en témoin oculaire et auriculaire...

— C'est en France que j'ai connu une famille de parias, répondit l'avocat avec simplicité; oui, des parias, de vrais parias; des gens que les plus pauvres hères regardaient comme bien au-dessous d'eux, que chacun fuyait, dont le contact était déshonorant, des gens qui vivaient isolés au milieu du monde, dont un invincible préjugé les séparait. Personne ne se fût assis à leur table, personne ne leur eût touché la main ni adressé la parole; et pourtant c'étaient des êtres bons, inoffensifs, pleins de résignation et de généreux sentimens. Voulez-vous que je vous fasse cette histoire?

On se pressa autour de la table en faisant silence. L'avocat passa la main dans les cheveux de sa perruque, et demanda un verre d'eau sucrée; puis il nous raconta ceci :

— Il y a quelque trente ans, j'étais jeune, et j'étudiais en droit à Aix. La vieille capitale du comté de Provence était bien déchue, la révolution avait ruiné sa noblesse de robe et d'épée, son nombreux clergé, et même une partie de sa haute bourgeoisie. Les émigrés étaient rentrés pourtant, mais humbles, dépouillés. Encore meurtris, ils se cachaient au fond de leurs hôtels, jadis si magnifiques, et maintenant dépourvus de vitres et de volets. L'herbe croissait dans les rues désertes; il y avait comme un pré devant certaines portes peu fréquentées, et notamment devant celle de l'université. Je serais mort d'ennui à Aix sans le voisinage de Marseille. Aussi Dieu sait les voyages! c'était un va et vient continuel; on eût dit que j'avais élu domicile sur la grande route. Une fois, cependant, il m'arriva de passer toute une semaine dans l'oisiveté de mes études universitaires; c'était durant la session des assises. On jugeait une affaire de meurtre avec préméditation. Je ne vous dirai pas les détails. L'accusé appartenait à une famille riche, et qui avait joué un rôle dans toutes les

Digitized by Google

réactions politiques, un rôle sanglant. Sous couleur de parti, entre royalistes et républicains, il y avait eu des vengeances, des assassinats commis par le père, par les enfans, sur la personne d'un frère, sur de proches parens; tous les membres de cette nouvelle famille des Atrides mouraient les uns par les autres. Plusieurs avaient été jugés par contumace; le dernier venait d'assassiner sa femme par jalousie; il fut condamné à mort. L'affaire dura cinq jours : il y avait une foule immense; j'arrivais toujours trop tard pour avoir une place. Une seule fois je vis l'accusé : c'était un grand blond fadasse, une vraie tête de mouton. Son frère, un homme de bien, disait-on, se tenait près de lui, et l'assistait avec beaucoup de courage; tout le monde était touché de son dévouement; pourtant, quand il venait prendre l'air un moment dans la première salle, chacun se retirait de lui comme s'il avait eu la peste, et il n'eût osé adresser la parole à personne. Cette famille semblait vouée au crime; tout ce qui portait ce nom était honni et méprisé.

Quand l'arrêt eut été prononcé, le condamné fut embrassé par son frère qui l'accompagna en lui donnant le bras jusqu'à la prison. Je les vis passer de loin; c'était un pitoyable spectacle qui arrachait des larmes. Le condamné ne voulut pas en appeler, et quelques jours après on annonça que l'exécution aurait lieu à Marseille, le surlendemain; car c'était à Marseille que l'assassinat avait été commis.

J'étais sur le Cours avec quelques désœuvrés comme moi, quand on annonça cette nouvelle. Il fut aussitôt décidé que nous irions à Marseille, non pour assister au supplice de ce malheureux, mais pour voir la foule qui allait accourir des campagnes environnantes. Le rendez-vous fut donné sur le Cours à cinq heures précises; nous devions partir tous dans un char-à-bancs; malheureusement je m'endormis trop bien cette nuit-là, et le lendemain à six heures, quand j'arrivai sur le Cours, je ne trouvai plus personne. J'étais piqué qu'on fût ainsi parti sans venir au moins frapper à ma porte, et je résolus de faire la route à pied, seulement pour prouver que je me passais d'une voiture quand elle ne voulait pas m'attendre.

Nous étions au mois d'avril, il faisait un temps si doux que les rossignols avaient chanté toute la nuit sous ma fenêtre; les mûriers verdissaient des deux côtés de la route, les champs avaient un air de fête, on sentait de loin le parfum des prairies semées de narcisses blancs et de petites tulipes rouges.

Je m'en allais léger, rafraîchi par la brise matinale et comme enivré des influences d'un si beau jour; je me trouvais heureux sans

Digitized by Google

savoir pourquoi; la vie me semblait fleurie et vaste comme l'horizon que j'avais devant moi. Mon Dieu! m'écriai-je, qu'il fait bon vivre! et aussitôt je vins à penser au malheureux, qui, quelques heures auparavant, avait fait sans doute le même chemin; cela me fit mal et refoula toutes mes sensations de bonheur. J'eus une grande pitié de cet homme encore jeune et si plein de vie, qui allait fermer ses yeux au soleil, dire adieu à la terre et quitter violemment ce monde où je me trouvais si bien. Ces pensées m'obsédaient, je marchais plus vite comme pour leur échapper; j'eusse donné tout au monde pour trouver à qui parler; mais il ne passait que des rouliers sur le chemin; quand j'avais salué sans ôter mon chapeau en disant: Bonjour, brave homme, et qu'on m'avait répondu: Dieu vous le donne, monsieur; la conversation s'arrêtait là.

Enfin, un peu avant d'arriver à l'auberge du Nas-de-Velu, j'avisai un homme vêtu de noir qui allait au bord de la route les mains derrière le dos, comme un promeneur qui n'est point pressé d'arriver. Je doublai le pas pour l'atteindre et je l'examinai du coin de l'œil, en marchant presque côte à côte avec lui, sans qu'il tournât seulement la vue de mon côté. C'était un homme de cinquante ans environ, de très haute taille et un peu voûté; de grandes lunettes vertes et rondes cachaient ses yeux, et son menton se perdait dans une cravate lâche dont les bouts flottaient au vent; son habit de fin drap noir était d'une coupe déjà antique, il portait des bas chinés dans des souliers de peau retournée, et tout l'ensemble de sa toilette, quoique propre et soigné, annonçait un homme fort arriéré en fait de modes. Ce que je voyais de son visage entre les lunettes vertes et la cravate avait une expression calme et bénigne qui me gagna. Il me semblait avoir déjà vu cet homme ou sa ressemblance quelque part, de très loin, et tout à coup je me rappelai la cour d'assises, le condamné et ce frère qui marchait près de lui, le visage caché derrière son mouchoir: c'était bien là sa taille, sa tournure, son vêtement. Ceci produisit sur moi un certain effet; je ne dirai pas que je reculai, mais je restai en arrière de dix pas; puis, poussé par je ne sais quelle curiosité, quelle avidité d'émotion, étonné surtout de rencontrer cet homme, je regagnai du terrain avec la ferme intention de lui parler. Je m'arrêtai encore tout court; ensuite je repris mon élan et je le dépassai avec la résolution de l'attendre; mais je le laissai aller seul en avant une seconde fois. Nous fîmes ainsi un quart de lieue, moi le suivant ou le devançant toujours dans ma marche inégale sans qu'il parût s'apercevoir le moins du monde de ce manége. Bien ré-

Digitized by Google

solu enfin et ne sachant comment entamer la conversation, je lui dis avec une niaiserie digne d'un étudiant de première année : Monsieur, voulez-vous me faire le plaisir de me dire l'heure qu'il est?

Cette question avait l'air d'une impertinence, et je le sentis aussitôt; mais il n'eut pas l'air de s'en apercevoir; et tirant de sa poche une fort belle montre, il répondit sans me regarder : Monsieur, il est huit heures moins le quart.

— En allant au petit pas, on peut encore arriver à Marseille vers midi. Voilà un beau temps, monsieur.

Il hocha la tête en signe d'assentiment. Quand je vis qu'il ne voulait pas parler, je repris résolument : C'est un temps des dieux! pourtant je m'ennuyais un peu le long de la route, en tête-à-tête avec moi-même; j'étais impatient de rencontrer quelque voyageur pédestre, comme moi...

Il s'arrêta, et me regardant en face, il me dit avec une sorte de dignité humble et mélancolique : Je suppose, monsieur, que vous me connaissez?

Ce mot leva tous mes doutes; j'osai aborder la situation, et je m'écria avec emphase :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud!

Je suis sans préjugés, monsieur, c'est le fruit d'une forte éducation; tous les hommes devraient penser ainsi.

— Ah! monsieur, fit-il avec une certaine émotion, vous êtes le seul peut-être...

— Le monde est absurde, lui dis-je, fier et satisfait de ma profession de foi philosophique, il méconnaît les grands principes de justice et d'équité; moi, je pense que chacun est fils de ses œuvres...

Je m'arrêtai, de peur de me perdre dans quelque tirade dont j'entrevoyais confusément le plan, mais pour laquelle les mots me manquaient; et revenant par une brusque transition à l'idée qui m'avait d'abord préoccupé, je m'écriai : Que je vous plains, monsieur, demain!... Quel horrible jour pour vous!

— Assez, monsieur, interrompit-il d'une voix troublée, assez, au nom du ciel! N'en parlons pas!...

Alors je ne trouvai plus rien à lui dire, tant j'étais absorbé dans l'horreur de ce fatal lendemain. Lui marchait, de son côté, la tête basse; je ne voyais pas son regard à travers ses lunettes vertes, mais je me le figurais morne et plein de larmes. Nous allâmes silencieusement pendant quelques minutes, puis le bon monsieur me dit

Digitized by Google

avec une tranquillité qui me parut le plus sublime effort de résignation et de philosophie :

— Que ce beau temps me fait de bien! Il y a dans l'air quelque chose de frais, de suave qui me repose de corps et d'ame!

— Vous aimez la campagne? dis-je au hasard.

— Oui, j'aime l'aspect des champs, et surtout la solitude; là je respire et me sens vivre. Mes meilleurs jours sont ceux que je passe en famille, dans le petit coin de terre où je cultive mes fleurs et mes arbres fruitiers.

— Vous êtes marié, monsieur?

— Je suis veuf après avoir été marié deux fois, répondit-il avec un soupir.

— Mais vous avez des enfans?

— J'ai eu de ma première femme une fille qui a maintenant près de vingt ans; la seconde m'a laissé un petit enfant, un bel ange!.....

— C'est une grande consolation pour vous, dis-je avec commisération.

Il secoua tristement la tête et ne répondit rien à cette banalité. Nous allions tout-à-fait du pas de la promenade. Après un silence, je me hasardai encore à dire ;

— Monsieur, je ne m'attendais certainement pas à vous rencontrer. Permettez. Comment vous êtes-vous décidé à faire ce chemin tout seul?

— Je ne suis pas seul, répondit-il en s'arrêtant et en regardant en arrière, une main sur ses yeux en façon de garde-vue; mes gens et mon équipage viennent là-bas.

A ce mot d'équipage je me tournai aussi, mais je ne vis rien. Mon compagnon se mit à marcher d'un pas qui devait permettre à ses gens de nous rejoindre. J'essayai encore de renouer l'entretien, qui tombait toujours, malgré les frais que je faisais.

— Monsieur, dis-je, il me paraît que vous aimez la culture des fleurs; avez-vous des espèces rares?

— Plutôt belles que rares. J'ai des tulipes et des renoncules de toute beauté, mais je ne les crois pas uniques, tant s'en faut. J'ai aussi plusieurs variétés de roses; ma fille les aime. Elles seront magnifiques cette année. Il y a déjà des boutons fort avancés.

Je fus stupéfait de la remarque. Je pensai à cette terrible scène de cour d'assises, au but de ce voyage, au lendemain... Comment cet homme avait-il eu le temps de regarder ses rosiers! Il continuait à me parler paisiblement de son jardinage; tout ce qu'il disait était naturel, bien pensé, plein d'observation; pourtant il me sembla alors

Digitized by Google

que sa conversation tournait un peu trop à l'idylle. Il appelait sa maison de campagne un ermitage, il s'extasiait sur sa volière, il me disait les noms de ses chevrettes apprivoisées et qu'il allait traire lui-même. Au milieu de son enthousiasme pour les plaisirs champêtres, il s'arrêtait de temps en temps et regardait venir l'équipage que ma vue plus faible n'apercevait pas encore sur ce long ruban poudreux qui se déroulait derrière nous. Je finis par prendre grand plaisir à la conversation de cet homme, peut-être parce qu'elle ne ressemblait à aucune autre. C'était un pêle-mêle assez décousu, mais plein de trait et d'originalité. Après avoir parlé de jardinage et de botanique, une brusque transition nous jeta sur l'histoire du pays. Mon compagnon la savait bien; il me raconta des faits infiniment curieux.

— Mais où avez-vous lu tout cela? lui demandai-je.

— Dans de vieilles archives, au palais de justice, me répondit-il. Mon père m'amenait ordinairement avec lui, mais je ne pouvais rester dans la salle; le cœur me manquait. Dès que j'entendais venir les prisonniers, je m'enfuyais, j'allais me cacher dans un grenier de la tour de Saint-Mitre, et là je m'amusais à lire un tas de paperasses que les souris rongeaient peut-être depuis cent ans. Il y avait des choses fort curieuses, je vous assure.

Bien que la conversation ne languît plus, je commençais à trouver la promenade un peu longue; mes jambes alourdies allaient d'un pas de plomb. Nous arrivions au Pin.

— Monsieur, dis-je à mon compagnon de route, voulez-vous que nous nous arrêtions ici pour attendre vos gens? Je me sens de l'appétit, et si vous voulez me faire le plaisir de déjeuner avec moi sans façon au cabaret?...

— Monsieur, je suis bien sensible... c'est un honneur auquel je ne m'attendais pas... balbutia-t-il d'un air encore plus surpris qu'embarrassé.

Je compris combien il était étonné de me trouver si fort au-dessus de tout préjugé. Au fait c'était étrange d'oser inviter à déjeuner un homme dont le frère devait avoir la tête coupée le lendemain. Je n'eusse pas eu ce philosophique courage si je n'avais été sûr que personne n'en serait témoin.

Ceci se passait à la porte d'une maison de pauvre apparence, et à laquelle une branche de pin servait d'enseigne. J'entrai le premier dans la cuisine; l'hôtesse me montra ce qu'elle appelait sa salle à manger. C'était un bouge noir comme l'enfer, meublé de quatre chaises de paille et d'une table boiteuse.

Digitized by Google

— Il n'y a pas moyen de rester ici, m'écriai-je, un peu honteux de convier quelqu'un à déjeuner dans ce chenil; voulez-vous, monsieur, que nous allions jusqu'à l'auberge de la Porte-Rouge? Ce sera mieux sans doute.

— Mais on est très bien ici, dit le bon monsieur en chassant pour s'asseoir un gros chat endormi sur la meilleure chaise, restons-y; j'aime autant ne pas aller là-bas.

Puis il ajouta avec quelque hésitation :

— Pardon, je ne m'arrêterais pas volontiers à la Porte-Rouge, surtout par rapport à vous, monsieur. Je crois que le maître de l'auberge me connaît.

— Peu m'importe, je vous assure! fis-je d'un air dégagé. Pourtant je n'étais plus du tout fâché de rester, et je me hâtai de commander le repas.

Tandis que la maîtresse du logis arrangeait le déjeuner, mon compagnon allait de temps en temps regarder le long de la route. Au bout d'un quart d'heure environ, il rentra en disant :

— Enfin, les voici!

Je me levai à mon tour, curieux de voir la livrée de ce bon monsieur qui faisait route à pied, avec sa voiture derrière lui. Une charette était arrêtée au milieu du chemin, dessus il y avait je ne sais quel échafaudage surmonté de deux montans, peints en rouge. Alors je reconnus véritablement l'homme et l'équipage. C'était la guillotine et le bourreau!...

L'avocat s'arrêta sur ce mot prononcé plus bas; nous nous écriâmes tout d'une voix :

— Et vous ne vous êtes pas enfui!!..

— J'allai en courant jusqu'à Marseille, répondit-il.

— Et après?

— Après je ne me vantai ni de la rencontre que j'avais faite, ni du déjeuner que j'avais commandé.

— Monsieur, dit le percepteur d'un ton suffisant, ceci ne prouve absolument rien contre mon opinion. Je conviens que vous avez fait la rencontre d'un véritable paria; mais pour lui avoir parlé durant trois quarts d'heure, savez-vous à fond quel était cet homme? Il lui a été facile de vous en imposer, de faire des phrases sentimentales et philosophiques, de dissimuler un moment la bassesse de ses sentimens et de ses habitudes; je suis sûr qu'elle était d'accord avec sa situation; il fallait le voir de plus près, monsieur, pour le bien juger.

Digitized by Google

— Sans doute, répondit tranquillement l'avocat; mais attendez, mon histoire n'est pas finie.

— C'est différent! fit le percepteur. Vous avez donc vu le bourreau en famille?

— Oui, monsieur, nous nous rencontrâmes encore, et cette fois ce fut moi qui l'allai chercher. Après cette étrange aventure de grand chemin, je demeurai livré à des préoccupations profondes. D'abord j'avais été dominé par un sentiment de répression et d'horreur; puis ces impressions s'étaient effacées, et par une inconcevable bizarrerie, par un caprice que je ne peux expliquer, et qui naissait sans doute du besoin d'émotion qu'éprouvent les ames désœuvrées, je désirais revoir cet homme dont j'avais presque peur. D'abord je ne fis qu'y penser, puis je m'enhardis à en chercher les moyens. Il y a aux environs d'Aix un endroit qu'on appelle en provençal *lei Baoumettos*, ce qui signifie les petites grottes. Ce sont des cavités creusées aux flancs d'énormes rochers noirâtres, nus, stériles, et aux fissures desquels croissent quelques maigres figuiers. De pauvres femmes mènent pâturer leurs chèvres sur ces hauteurs incultes, dont les premières chaleurs de l'été dessèchent la pâle végétation. C'est sur ce coin de terre que le bourreau avait sa maison de campagne. Je le savais. Un jour j'allai me promener du côté des grottes; c'était un mois après le voyage de Marseille. Je m'engageai presque en tremblant dans ce chemin solitaire et profond qui montait, montait toujours comme pour aboutir à un calvaire; l'herbe y croissait entre les cailloux; les longues branches de la clématite traînaient sur les buissons d'où s'exhalait une faible odeur de musc; l'empreinte d'aucun pas humain ne se retrouvait sur cette route agreste, semblable au lit desséché d'un torrent. A mesure que je montais, le sol devenait plus aride; les roches s'amoncelaient âpres et nues; leurs cimes sans verdure étaient couronnées de genêts d'Espagne, dont les épis d'un jaune d'or se balançaient sous le vent.

Je m'assis au bout du chemin, j'étais dominé par une inconcevable émotion; j'éprouvais une terreur vague, comme si j'eusse pénétré dans le domaine de quelque être surhumain, comme si quelque formidable apparition allait tout à coup se dresser devant moi. J'avais des battemens de cœur; une sueur froide me venait aux tempes; j'étais tremblant, et pourtant je me complaisais dans cette situation violente; jamais je ne m'étais ainsi senti remué jusqu'au fond de l'ame. Tandis que j'étais livré à ces agitations, tout restait paisible et silencieux autour de moi. Je n'entendais rien que le cri fêlé des

Digitized by Google

grillons cachés sous les branches de genêt. Le soleil baissait à l'horizon; ses rayons obliques jetaient de magnifiques teintes sur ces roches pelées; l'air était transparent et suave, le ciel d'une pureté resplendissante.

Je n'étais pas encore arrivé; mon œil suivait les sinuosités du chemin, jusqu'à l'endroit où il se perdait entre deux rochers entièrement nus. A travers cette brèche régulière comme le chambranle d'une immense porte, j'apercevais les cimes de quelques grenadiers en fleurs. J'allais me décider à franchir ces limites, dont personne, avant moi peut-être, n'avait approché, lorsque je vis monter le long du chemin, un groupe dont l'aspect me cloua à ma place.

Le bourreau marchait le premier, les mains derrière le dos; il portait le même costume que lorsque je l'avais rencontré; il avait toujours l'allure indifférente et posée d'un flaneur. Derrière lui venait une jeune fille, petite et toute mignonne. Un grand chapeau de paille encadrait son frais visage; elle avait une robe de nankin des Indes, un fichu de soie et un tablier festonné; cette toilette n'appartenait à aucune mode, mais elle était fort gracieuse.

La jeune fille se tournait de temps en temps pour caresser un bel enfant qu'un homme de la plus étrange tournure portait dans ses bras. Ce personnage, presque vieux, avait un habit noir, une casquette de loutre, de gros souliers et un gilet de satin; tout cela trop long, trop large, évidemment fait pour un autre que pour lui. Il était impossible de deviner sa condition, à sa tenue qui participait de celle du paysan, de l'artisan et de l'homme portant chapeau. Sa laideur était comique; il avait de longs cheveux roux et plats, les yeux chinois, un cou de grue. Chaque fois que l'enfant lui caressait le visage de ses petites mains potelées, il souriait jusqu'aux oreilles et montrait des dents blanches et pointues comme celles d'un ogre.

Lorsque ces trois personnages furent à quelques pas de moi, ils s'arrêtèrent surpris et indécis; jamais sans doute ils n'avaient rencontré quelqu'un si près de leur domaine. Le père m'avait reconnu, et il semblait être le plus embarrassé. Alors je me levai et j'allai bravement à lui. Je ne sais comment cela se fit; mais le sang-froid m'était tout à coup revenu.

— Bonjour, Coquelin, dis-je en le saluant par son nom; bonjour. Eh bien! vous venez à votre ermitage?

La jeune fille me regarda stupéfaite, le petit garçon eut peur de moi, et cacha son visage sur l'épaule de son étrange bonne; Coquequelin me dit simplement :

Digitized by Google

— Monsieur, je ne comptais pas avoir jamais le plaisir de vous revoir.

Pour rien au monde, je ne lui eusse donné une explication franche et avoué ma méprise. Je lui dis de l'air le plus dégagé que je pus prendre :

— Vous ne comptiez pas me revoir? Eh! pourquoi donc? Parce que je vous ai brusquement quitté l'autre jour? Ce n'était pas vous que je fuyais... Mais c'est plus fort que moi, voyez-vous, j'ai eu peur... peur de la machine!...

— C'est tout simple, dit-il avec un soupir.

— J'ai agi comme un écervelé, comme un fou; je devais ne pas regarder, voilà tout. J'eus grand regret de vous avoir quitté ainsi, et vous voyez que je suis venu jusqu'ici vous chercher. Êtes-vous fâché que nous nous soyons encore une fois rencontrés?

— Non, monsieur, car vous êtes, ce me semble, un bon jeune homme. Voulez-vous visiter mon petit domaine? ajouta-t-il en se rangeant pour me donner le pas.

— Sans doute, lui répondis-je; mais n'allons pas si vite, vos enfans restent en arrière.

— Ma fille n'ose pas s'approcher; c'est la première fois qu'un étranger m'aborde devant elle; personne ne lui a jamais parlé, si ce n'est mes valets. Ah! monsieur, quelle terrible barrière il y a entre cette pauvre innocente et le reste du monde! Il n'y a pas de recluse dont la vie soit plus séparée de tout commerce humain.

— Elle a des liens de famille qui doivent lui tenir lieu de toutes les amitiés qu'on trouve dans le monde. Vous devez être un bon père.

— Oh! oui, certainement, et pourtant quand je regarde le sort de mes enfans, je regrette de les avoir. J'aurais dû ne pas me marier, monsieur; j'aurais dû rester seul. Mais qu'il fallait pour cela de courage! La vie est si affreuse dépouillée de toute affection! Les gens qui vivent dans le monde ont des amis, des relations intimes; ils n'ont qu'un pas à faire pour sortir de leur isolement; mais nous!... Voilà pourquoi il me fallait une famille; qui aimerais-je, à qui parlerais-je, si je n'avais ces deux enfans? Mais c'est pour moi que je suis heureux de les avoir, non pour eux, pauvres anges!

Sa voix s'altéra, les larmes lui vinrent aux yeux; puis, honteux de s'être ainsi livré, il reprit avec plus de sang-froid :

— Pardon, monsieur; vous devez trouver que j'ai des faiblesses bien ridicules pour un homme de mon âge et de mon état?

— J'ai beaucoup de sympathie et d'intérêt pour les peines de

Digitized by Google

votre position, et je suis fort touché de la confiance que vous me témoignez.

Il n'osa pas me tendre la main; il se contenta de me sourire avec gratitude. Puis, se tournant vers sa fille, restée à quelques pas derrière nous, il lui dit :

— Viens, Julie, viens ici; nous allons montrer à monsieur ta collection de rosiers.

Elle vint prendre le bras de son père, et répondit sans me regarder :

— Les boutons de roses mousseuses vont s'ouvrir; c'est la première fois peut-être que monsieur verra cette espèce, qui est fort rare.

Nous arrivions, et je m'arrêtai plein de surprise à l'aspect du paysage qui tout à coup se découvrit à mes regards. Cette enceinte de rochers chauves et calcinés renfermait un étroit vallon couronné de frais ombrages et tapissé d'une admirable végétation. C'était comme une corbeille de fleurs jetée sur un tas de pierres. Une allée sinueuse conduisait à la maisonnette appuyée sur le roc; un grand lierre en masquait la façade; tout à l'entour, il y avait des acacias et des arbres de Judée.

— Ceci est un paradis! m'écriai-je.

— Le paradis où Dieu nous a enfermés, dit la jeune fille avec un mélancolique sourire; vous êtes le premier, monsieur, qui ait osé nous y suivre.

Ce mot, fort simple, me surprit par l'accent avec lequel il fut dit; je fus près d'y répondre par une fadeur; mais il y avait dans l'air, dans le sourire gracieux et naïf de celle qui me parlait, quelque chose qui m'arrêta; je compris qu'il n'était pas possible de lui tenir le même langage qu'aux autres femmes; elle ne l'eût pas entendu.

Un homme travaillait devant la maison; il était vêtu à peu près comme celui qui portait l'enfant, avec le même pêle-mêle de tous états.

— Vous n'êtes point absolument seul? dis-je à Coquelin.

— Ces hommes sont mes deux valets; ils m'aident à cultiver mon jardin, ils prennent soin de la maison; je n'ai pas d'autres domestiques... Qui voudrait nous servir? Une pauvresse déguenillée, mourant de froid et de faim, refuserait de se mettre à mes gages, quand même je lui donnerais en un an plus qu'elle ne pourrait gagner en toute sa vie.

— Voici mon jardin, dit la jeune fille en ouvrant la porte d'une légère claire-voie.

Digitized by Google

C'était un carré planté de rosiers; entre leurs feuillages sombres éclataient toutes les nuances depuis le blanc pur jusqu'au rouge pourpré. Les roses s'ouvraient à la fraîcheur du soir, et répandaient dans l'air un parfum ravissant. Au milieu de cette moisson de fleurs, quelques jeunes cyprès levaient leurs têtes sombres; ils ombrageaient un puits environné de jasmins et de rosiers multiflores. Nous nous assîmes tout près de là; j'étais comme étourdi; un trouble, un étonnement singulier, me préoccupaient; tout ce que je voyais était si différent de l'idée que je m'en faisais depuis un mois! Cette jeune fille surtout... J'avais souvent songé à elle avant de la voir; mais mon imagination ne se l'était pas ainsi figurée. Il me semblait qu'elle devait être d'une beauté sombre, pâle, sévère, et le visage que j'avais devant moi était d'une fraîcheur rosée; ces grands yeux bleus et doux avaient un calme regard, et sur ce front si pur éclataient une molle quiétude, un profond repos.

L'enfant jouait sur les genoux de sa sœur : il était blanc et beau comme elle; leurs joues en se touchant confondaient les suaves nuances de l'incarnat le plus doux. Je croyais voir un tableau de la madone; c'était ainsi que je me la représentais, belle et pure jeune fille caressant son enfant Jésus.

Coquelin me parlait de son verger, de ses fleurs; il se plaisait à me raconter comment il avait créé cet oasis au milieu de rochers brûlés et stériles. C'était le travail de toute sa vie. Aidé seulement de ses valets, il avait remué cette terre ingrate, creusé des citernes pour retenir les eaux pluviales, et bâti sa maisonnette, dont le fond était une grotte.

— Je compte planter là-bas un bois de pins, dit-il en me montrant une élevation sur laquelle il ne croissait pas un brin d'herbe. Il faudra creuser dans le roc avec le pic et la poudre, puis apporter de la terre végétale, et créer un sol factice sur ce tas de pierres.

— Mais, observai-je, vous avez déjà ici tant de beaux arbres, qu'un bois de pins n'ajoutera rien à l'agrément de votre propriété. Que gagnerez-vous à ce travail?

— L'emploi du temps, me répondit-il. Je suis naturellement actif. Que voulez-vous que je fasse? depuis long-temps je ne touche plus guère à mes livres, et je tâche de tuer en moi les idées qui me mettraient en communication avec le monde. C'est un grand malheur pour moi de comprendre un certain langage, d'être à une certaine hauteur d'intelligence. J'aurais dû ne rien apprendre, et me séparer du commerce intellectuel des hommes, comme je suis séparé de leur

Digitized by Google

société. Je me suis aperçu trop tard que, pour un homme comme moi, il vaut mieux végéter que vivre, et, malheureusement, je n'ai pas appliqué cette conviction à l'éducation de ma famille.

Il dit ceci plus bas en regardant sa fille, qui s'était levée et se promenait lentement au milieu de ses rosiers. Je hochai la tête d'un air surpris.

— Oui, reprit-il, j'ai mal élevé Julie selon sa position. Au lieu de développer cette belle intelligence par l'enseignement, il fallait la comprimer et l'éteindre, il fallait l'enfermer dans un étroit horizon. La plante qui a vu une fois les rayons du soleil languit et s'étiole bien plus vite quand on la laisse dans l'ombre. Ma fille comprend trop bien tout ce qu'il y a au-delà du cercle borné où nous sommes enfermés. Elle a l'esprit cultivé, l'ame noble, des sentimens fiers et généreux. Pauvre enfant! que fera-t-elle de tout cela? Elle vit par le cœur, par l'imagination; j'aimerais mieux la voir stupidement végéter.

— Elle me paraît heureuse.

— Oui, à présent qu'elle a vingt ans à peine, à présent que je suis encore là; mais plus tard...

— Plus tard? Qui sait ce qui peut arriver?

— Rien, monsieur, rien. Sa position est de celles qu'aucun pouvoir humain ne saurait changer; la tache imprimée à son nom est indélébile.

— Son nom! elle peut en changer! dis-je étourdiment.

— Oui, répondit Coquelin avec une amertume profonde; oui, elle cessera de s'appeler la fille du bourreau d'Aix pour s'appeler la femme du bourreau de Grenoble.

Ces mots me retentirent au cœur; je m'écriai plein d'indignation :

— Quoi! vous donnez votre enfant, une fille si belle, si pure, à ce malheureux!

— Eh! qui l'épousenait, si ce n'est lui?

Je baissai la tête. Coquelin se tut; sa fille revenait vers nous.

— Monsieur, me dit-elle timidement, ne choisirez-vous pas quelques fleurs? Voici de belles roses capucines; vous n'en trouverez nulle part de semblables. Elles sont encore en boutons; prenez-les; demain vous les verrez s'épanouir. Ne voulez-vous pas les cueillir, monsieur?

Elle me montrait du doigt le rosier sans oser toucher à ces fleurs qu'elle m'offrait.

— Je les prendrai volontiers, lui dis-je, si vous me les donnez de votre main.

Digitized by Google

Elle se baissa en rougissant, et fit un magnifique bouquet, que je reçus avec des remerciemens pleins d'émotion. J'éprouvais une sorte d'attendrissement mêlé de compassion et de respect en présence de cette infortune si grande, si dénuée de tout espoir, et qui semblait accompagnée de tant d'humble résignation.

Coquelin tournait autour de moi comme s'il avait eu quelque chose à me demander. Enfin il se décida à me dire :

— Monsieur, vous m'avez une fois offert à déjeuner; oserai-je maintenant vous prier de souper avec nous?

— Volontiers, lui répondis-je sans hésitation.

Nous entrâmes dans la maison. Le couvert était mis à l'entrée d'un petit vestibule tapissé de gravures et de mauvais tableaux. L'ameublement me parut ancien, tout dépareillé et fort riche. Une argenterie massive couvrait la table; le linge était magnifique. Coquelin s'aperçut de mon étonnement.

— Je suis riche, me dit-il, fort riche relativement à mes besoins et à la vie que je mène. J'emploie volontiers mon argent à acheter tout ce qui peut embellir cette petite maison de campagne, seul endroit où je me plaise et que ma fille aime. Notre maison de la ville est si triste! d'un côté le rempart, de l'autre le cimetière. Nous y sommes de père en fils depuis cent cinquante ans. Il n'y a que nous qui puissions l'habiter; j'en ai le séjour en horreur. C'est ici que nous nous réfugions. J'y ai apporté des meubles de prix, des tableaux, des livres surtout; j'ai une bonne bibliothèque.

Nous nous mîmes à table. Les valets servaient les yeux fixés sur moi et comme stupéfaits de me voir là. Ils étaient empressés, attentifs, silencieux, comme des domestiques de bonne maison. Coquelin et sa fille leur parlaient avec une autorité familière. Quant à moi, je n'osais les regarder; d'horribles choses me revenaient à l'esprit chaque fois qu'un de ces hommes avançait le bras pour prendre mon assiette; ces grandes mains osseuses me faisaient peur. Sans doute leur jeune maîtresse devina mes répugnances, car elle s'arrangea de manière à me servir elle-même. Dès qu'elle vit que ses prévenances ne me causaient aucune répulsion, elle s'enhardit. On eût dit que la pauvre fille était reconnaissante de la différence que je faisais entre elle et les valets de son père. Il fallait qu'elle fût dès long-temps résignée à de bien horribles mépris pour sentir si vivement cette préférence. D'abord ma présence l'avait fort troublée; mais une fois revenue de sa surprise, elle fut tout-à-fait à l'aise. Elle avait toujours vécu dans une trop profonde solitude pour être timide; elle

Digitized by Google

n'était pas habituée à calculer l'effet de ses paroles, de sa contenance; elle ne connaissait ni la coquetterie ni la vanité; elle avait un naïf abandon, une adorable franchise. Au bout de deux heures, elle me parlait comme si nous nous étions vus toute notre vie. J'ai beaucoup voyagé, j'ai beaucoup vécu; mais je n'ai jamais rencontré aucune femme qui, de près ou de loin, ressemblât à celle-là, tant il y avait en elle de piquans contrastes. Sa conversation était celle d'une personne qui a appris à parler et à penser dans les livres; elle avait l'esprit fin, curieux et crédule d'un enfant, avec les idées d'un homme accoutumé à voir la vie de haut. Son ame ignorait les passions étroites et mesquines que développe le contact du monde; ses sentimens étaient grands, exaltés, généreux, hors de toute proportion avec ce que l'on met dans le commerce ordinaire de la vie.

Après le souper, Coquelin prit un flambeau et me fit voir sa maison; elle était d'un goût et d'un arrangement fort bizarres. Il y avait des fleurs partout; les chambres ressemblaient à des serres chaudes; on y voyait le plus singulier assemblage de choses rares et communes. C'est ainsi que je remarquai sur une cheminée de briques une pendule en bronze doré du meilleur goût entre deux calebasses sèches en guise de porte-allumettes. Le vestibule servait à la fois de salon et de salle à manger; la bibliothèque était à côté; j'y vis quelques beaux volumes et beaucoup de bouquins. Au fond de cette petite pièce, j'avisai encore une porte devant laquelle retombait un ample rideau de toile peinte, j'allais le soulever lorsque Julie me toucha le bras et me dit simplement : C'est ma chambre, monsieur.

Je laissai retomber le rideau; j'aurais pourtant donné tout au monde pour jeter seulement un coup d'œil sur ce réduit, où jamais les pas d'un homme n'avaient pénétré. Quelle pureté égalait celle de cette jeune fille qu'environnait un si terrible rempart! Jamais nul ne l'avait souillée d'une parole, d'un désir; c'était un beau lys éclos au fond d'un précipice, à l'abri de tout regard humain.

Nous retournâmes sur la terrasse; la nuit était sombre et sereine; les étoiles tremblaient au firmament; pas un souffle d'air ne réveillait les feuillages endormis; les fleurs courbaient leur tête humide de rosée, et leurs parfums affaiblis s'exhalaient dans une fraîcheur humide; ces ténèbres, ce silence, la paix profonde de tout ce qui m'environnait, me jetèrent dans une disposition d'esprit et de cœur que je n'avais jamais connue; c'était une vague tristesse, un attendrissement indicible. Je me sentis tout à coup détaché de ma vie passée, je regardai le monde d'un nouveau point de vue; il me sembla que

Digitized by Google

tous les intérêts dont j'avais été jusqu'ici préoccupé étaient mesquins et frivoles, et que les seuls biens désirables ici-bas se trouvaient dans une position solitaire, ignorée, remplie par les seules affections de famille.

Les heures avaient passé comme des minutes, et pourtant il me sembla que j'avais vécu plus long-temps pendant ce jour fécond en émotions que durant le reste de ma vie. Il était près de minuit quand je m'en allai. Coquelin et sa fille m'accompagnèrent jusqu'à la limite de leur domaine. En les quittant je leur dis : — J'étais venu ici par un sentiment de commisération et de curiosité; maintenant j'y retournerai pour continuer de bonnes et amicales relations qui déjà me sont chères. A demain.

Je ne dormis guère cette nuit-là, et le lendemain de bonne heure j'étais aux grottes. A dater de ce jour, j'y allai régulièrement deux ou trois fois la semaine. Rien ne démentit mes premières impressions; j'avais bien réellement rencontré deux belles et saintes ames, deux êtres à part, humbles, justes, résignés, sans haine envers le reste des hommes qui les retenaient impitoyablement au fond de leur position abjecte. La pauvre famille de parias subissait sans plainte les mépris du monde; la boue qu'on lui jetait ne l'avait point souillée, et elle pratiquait à l'écart des vertus ignorées de ceux qui la foulaient aux pieds.

L'avocat prononça ces derniers mots d'un accent ému, avec une expression profonde; chacun écoutait encore, même le percepteur; mais le vieillard s'accouda sur la table et se remit à feuilleter *la Chaumière indienne* d'un air distrait et comme absorbé dans les souvenirs qu'il venait de rappeler.

— Eh! comment finirent vos relations avec cette famille? lui demandai-je après un silence.

Il passa une main sur ses yeux, et répondit d'une voix basse :

— Ceci est une autre histoire.

— Et vous ne voulez pas nous la faire?

— C'est une histoire plus douloureuse que celle dont vous venez d'entendre le récit; c'est la confidence d'un malheur qui a brisé ma vie entière; je peux vous en faire le récit; tous ceux dont je parlerai sont morts depuis long-temps, et les choses que je vais raconter ne regardent plus que moi seul.

Il se recueillit un moment, et reprit avec plus de sang-froid : — Il y a trente ans passés de tout ceci; le temps a emporté les courtes joies, les effroyables douleurs de cette époque de ma vie; mais le souvenir

Digitized by Google

m'en est toujours vif et présent. Dès ma première visite aux grottes, j'avais senti que j'aimais la fille de Coquelin, et cet amour ne me fit point peur. Un besoin effréné d'émotions me dévorait avant de l'avoir connue; il fut satisfait dès que j'eus abordé cette formidable situation; je trouvais tout à coup un but, un intérêt puissant au milieu de mes impressions vulgaires et monotones; j'existais enfin par le cœur, par l'imagination. Je fermai les yeux sur l'avenir, je me laissai aller aux ardentes émotions, au bonheur poignant que m'offrait le présent. C'était une étrange vie! J'étais loin cependant d'en jouir avec sécurité. Il fallait beaucoup d'adresse et de précaution pour dérober mes nouvelles relations aux regards curieux d'une douzaine d'amis désœuvrés. Je compris que je n'y parviendrais pas si je restais à la ville. Pour être libre et seul, je louai une maison de campagne à une demi-lieue des grottes. D'abord on s'étonna de me voir installé là; on pensa que c'était le caprice d'un jeune homme riche et qui voulait s'amuser en toute liberté; puis, quand on sut que j'étais seul et que je ne voulais plus retourner à la ville, on me traita d'ours, de maniaque, et les amis se gardèrent de me venir trouver. Mais que m'importait ma solitude pendant le jour? Tous les soirs j'allais aux grottes. Depuis la première fois que j'avais vu Julie, je l'aimais éperduement, et au bout de deux mois, je n'avais pas eu la hardiesse de le lui dire; pourtant j'étais sûr qu'elle m'aimait aussi. Peut-être ce fut seulement l'occasion qui me manqua, car son père était toujours entre nous. Je n'avais aucune impatience de cette contrainte; j'aimais de trop bonne foi pour calculer les chances d'une séduction. L'intimité de cette pauvre famille m'était bien douce; je n'ai jamais rencontré dans mes relations du monde autant d'affectueuse bienveillance, d'exquise discrétion, de politesse aisée et franche. Coquelin me témoignait beaucoup de confiance; cependant il était un point sur lequel il gardait avec moi un silence absolu; malgré mes insinuations, il ne s'expliquait jamais sur l'avenir de sa fille. J'avais là-dessus des craintes épouvantables et dont je détournais ma pensée avec horreur.

J'analysais trop bien mes propres impressions pour ne pas voir ce qui se passait dans l'ame de Julie; la sérénité de son regard s'éteignait; une langueur étrange semblait paralyser toutes ses facultés; son sourire était triste et animé, ses paroles plus brèves et d'un plus grand sens. Quand j'arrivais, elle se tenait d'abord à l'écart, puis elle revenait peu à peu, elle hésitait toujours avant de s'asseoir entre son père et moi; mais une fois là, comme nos cœurs se parlaient!

Digitized by Google

comme ils s'entendaient dans ces longs entretiens où le mot d'amour n'était jamais prononcé!

Un soir, en arrivant aux grottes, je trouvai Julie pâle et abattue; on eût dit qu'elle avait pleuré long-temps. Coquelin était moins troublé; mais je remarquai aussi une certaine altération dans sa physionomie. Il me tendit la main comme à l'ordinaire et me fit signe de m'asseoir.

— Qu'est-ce? qu'est-il donc arrivé? m'écriai-je frappé d'un triste pressentiment.

— Rien, me répondit Coquelin avec effort; notre situation est de celles que rien d'imprévu ne saurait frapper. Mon Dieu! comment avons-nous mérité d'être si malheureux!

Il cacha son visage dans ses mains; Julie fondit en larmes.

— Mais qu'est-ce donc? qu'avez-vous? m'écriai-je avec violence, au nom du ciel dites-le-moi!... Quelque insulte?

— Hélas! non, dit Julie en passant son mouchoir sur ses yeux et sur sa bouche comme pour contenir ses larmes, je suis une folle de pleurer ainsi... Pardon, mon bon père!

Elle baisa les mains de Coquelin, et il retint un moment sur sa poitrine cette belle tête blonde en la caressant doucement.

— Allons, dit-il, allons! soyons calmes et résignés. Pourquoi ces angoisses? Ne devrions-nous pas être habitués à cette vie! Qu'avons-nous à nous reprocher? Ce ne sont pas nos fautes, c'est notre malheur qui nous accable : nous sommes bien à plaindre; mais notre conscience est tranquille.

J'étais surpris et navré; je voyais pour la première fois Julie pleurer sur sa position. Que s'était-il donc passé qui la lui avait tout à coup rappelée? Je n'osai faire aucune question, j'attendis; mais on ne me dit rien de plus. Il me sembla que ma présence consolait Julie ou du moins avait pu la distraire de son affliction, elle se calma; Coquelin aussi fut moins triste, et la soirée s'écoula à peu près comme à l'ordinaire.

Je m'en allai obsédé par les plus douloureuses pensées et par le pressentiment de quelque malheur : je regrettais de n'avoir pas interrogé Coquelin. Évidemment il se passait quelque chose qu'on voulait me cacher; je me souvenais de ce qui m'avait été dit du bourreau de Grenoble, et j'éprouvais, en y songeant, quelque chose qui n'avait pas de nom; c'était un mépris, une rage, une effroyable jalousie contre cet homme. Ma nuit fut sans sommeil, et le lendemain, au point du jour, j'étais dehors. J'allai rôder parmi les rochers aux environs

Digitized by Google

des grottes; enfin, dévoré d'inquiétude, je me décidai à me présenter chez Coquelin, bien avant l'heure accoutumée.

Il faisait un temps orageux, les nuages, incessamment déchirés par de livides éclairs, s'amoncelaient au ciel. Il n'y avait personne dans l'allée, personne sur la terrasse; les fenêtres de la maison étaient fermées, et nulle fumée ne s'élevait au-dessus du toit. J'avançai en tremblant, je regardai d'un œil stupide autour de moi; un moment je crus que Julie était partie et perdue à jamais...

Tout à coup les battemens furieux de mon cœur s'arrêtèrent, mes genoux fléchirent; je joignis les mains pour remercier Dieu; la voix me manquait : la fille de Coquelin était là, seule, assise au bord du puits dans une morne attitude. Le vent rejetait en arrière ses longs cheveux et séchait les larmes qui tombaient lentement sur ses joues pâlies; son regard fixe et accablé ne se détournait pas de son jeune frère assis à ses pieds. J'arrivai près d'elle sans qu'elle m'eût aperçu.

— Julie, lui dis-je doucement.

Elle se dressa comme si une main invisible l'eût soulevée; le faible incarnat de ses joues s'effaça entièrement; elle mit une main sur sa poitrine et murmura : Monsieur!... c'est vous!... ah! vous êtes venu!...

Je la regardai tout éperdu sans lui répondre. Il y eut un silence. Enfin je lui dis : Vous êtes seule ici; pourquoi? Votre père, Tony et Jigé, où sont-ils?

Elle se cacha le visage et répondit d'une voix étouffée : Là-bas, à la ville... C'est fini maintenant... vous ne saviez pas... nous n'avons pas osé vous le dire hier soir... Oh! mon pauvre père! quel horrible jour...

Je frissonnai, j'avais compris enfin. Julie retomba comme anéantie sur le banc de pierre; je m'assis près d'elle; je baisai ses mains froides et tremblantes.

— Voilà donc pourquoi vous pleuriez? lui dis-je; comme j'ai été malheureux hier soir! mais l'idée de ce qui s'est passé aujourd'hui ne m'était point venue... Pauvre fille! je donnerais la moitié de ma vie pour changer votre sort! ne le croyez-vous pas?

Elle sourit tristement et me dit : Vous êtes bon!... vous êtes juste et compatissant envers une pauvre famille bien malheureuse...

— Oui, mais, hélas! je ne peux rien que vous plaindre, vous respecter, vous aimer... Mon Dieu! prenez courage! qui sait! l'avenir est si long devant nous. Nous pourrons être heureux, Julie...

Sa main frémit dans la mienne, elle me regarda avec une sorte

Digitized by Google

d'égarement et détourna aussitôt la vue en s'écriant : Nous! vous avez dit nous! eh! qu'y a-t-il de commun entre le sort d'une pauvre fille méprisée, honnie, repoussée de tous, et celui d'un homme heureux, honoré, haut placé dans le monde? Ah! ne me parlez pas ainsi! cela me fait mal; cela me force à regarder jusqu'au fond de l'abîme qui nous sé pare.

Je saisis ses mains qu'elle me retirait, je lui dis en l'attirant vers moi : L'amour l'a comblé cet abîme effroyable; Julie, ne suis-je pas devenu votre ami, celui de votre père? Ai-je hésité à venir m'enfermer dans le cercle défendu où vous vivez? J'y suis heureux : que m'importe le reste du monde? je donnerais tous ses succès, toutes ses joies pour une heure du bonheur ignoré que j'ai trouvé ici. Ce bonheur il durera long-temps, il durera toujours, si vous m'aimez comme je vous aime.

Elle appuya son front sur mon épaule et pleura. M'aimes-tu? dis-je si bas qu'elle dut à peine m'entendre. Elle releva la tête et répondit en serrant mes deux mains dans ses mains jointes :

— Oui. Dieu fasse que je meure bientôt!...

— Mourir, tu veux mourir!... mais je suis ici, près de toi, pour toujours...

Elle secoua la tête.

— Vous ne me croyez pas? repris-je, eh! pourquoi? est-ce impossible ce que je veux? Je suis à peu près libre; depuis long-temps j'ai perdu ma mère qui m'a laissé une fortune indépendante; mon père ne gêne pas mes volontés; son autorité ne va pas au-delà de quelques bons conseils, de quelques projets qu'il forme pour moi. Je resterai à la campagne, j'y passerai ma vie; ne dites pas que ce serait vous sacrifier mon avenir... Eh! puis-je vivre sans vous maintenant? Si vous saviez ce que j'ai souffert hier, quelles craintes j'avais!... Le mystère que vous me faisiez, certaines paroles de votre père qui sont restées dans ma mémoire... Julie, il y a un homme qui songe à vous épouser, je ne l'ignore pas... Cet homme, vous savez qui il est.

Elle me fit signe avec la main de me taire, et s'écria d'une voix brisée : Moi, me marier! jamais! je ne veux pas mettre au monde des êtres malheureux et réprouvés comme moi. Je me souviens du sort de ma mère, elle aussi naquit avec cette épouvantable souillure, et l'attachement du meilleur des hommes ne l'a pas consolée. Elle est morte de notre infamie, en regrettant de me laisser en ce monde... Je ne comprenais pas alors l'immensité de notre malheur; à présent j'ai en horreur cette existence hors la loi; je donnerais toutes les an-

Digitized by Google

nées de ma vie pour m'y soustraire un seul jour... Mais il n'y a point de rachat, point de réhabilitation possible! mon Dieu? êtes-vous juste?

L'enfant, qui jouait à ses pieds, tendit vers elle ses petites mains; elle le regarda avec une pitié profonde, en ajoutant :

— Et ce pauvre innocent, il sera forcé de faire ce qu'a fait aujourd'hui mon père!... Que maudit soit le jour où il est né!

Ses larmes s'étaient séchées; une morne douleur animait son regard; j'étais brisé, je pleurais près d'elle les mains jointes.

— Comme je m'étais trompé, lui dis-je; vous me sembliez si résignée! Je ne vous croyais pas malheureuse, pauvre Julie! Et rien ne peut vous consoler! rien, pas même mon amour!... Ah! je vois mieux que vous-même au fond de votre cœur, vous ne m'aimez pas!...

Elle leva sur moi un regard plein de tendresse et d'abattement :

— Je ne vous aime pas! dit-elle, plût à Dieu pour tous deux! Vous ne feriez pas de vains efforts pour vous jeter en dehors de votre position, et moi, je me résignerais mieux à la mienne. Le monde où vous avez votre place m'est à jamais fermé; je le regarde de loin sans espoir de vous y suivre... Qu'elles sont heureuses les femmes que vous pouvez publiquement saluer, qui osent s'appuyer à votre bras, marcher sous votre protection, se montrer avec vous à tous les regards! Oh! oui, Dieu fasse que je meure bientôt!

— Non! lui dis-je en l'entourant de mes deux bras; non! tu vivras pour celui qui dès ce jour ne veut plus d'autre vie que la tienne... Je t'arracherai à cet horrible sort!... Quand? comment? je n'en sais rien encore; mais, vois-tu, rien n'est impossible à quiconque aime comme moi... Nous fairons... Je t'emmènerai; nous irons nous cacher dans quelque pays éloigné... Tu seras ma femme...

— Ne me parlez pas ainsi! s'écria-t-elle en pâlissant; je pourrais espérer, je pourrais vouloir... Oh! que Dieu m'en garde!... Moi, détruire votre position! moi, vous faire quitter sans retour votre pays, votre famille! Et si un jour vous veniez à regretter cet immense sacrifice? Non, non! Restons ce que nous sommes... A vous l'avenir, à vous toutes les chances de bonheur! A moi le repos dans mon lit de terre...

Je me mis à ses genoux; je lui dis tout ce qu'un amour effréné peut inspirer de prières, de plaintes et de reproches; je la suppliai d'avoir pitié d'elle et de moi-même, de consentir à mes résolutions, à mes projets. Elle ne me répondait que par des pleurs, et tournait vers le ciel ses yeux qu'elle n'osait plus arrêter sur moi.

Digitized by Google

Il y avait dans les airs comme des voix qui semblaient se mêler à nos larmes; le vent résonnait sourdement dans les profondeurs du vallon, le ciel était sombre, les nuages montaient vers nous noirs et menaçans, l'orage était près d'éclater sur notre tête. Tout à coup le vent tomba; un bruit sourd passa au loin et vint mourir au pied de ces hauteurs d'où nous dominions un paysage immense.

— Rentrons, dis-je à Julie, un moment distraite par ce grand et terrible spectacle; rentrons, voici un orage effroyable, il pleut déjà là-bas...

Un épouvantable coup de tonnerre me coupa la parole; mon regard ébloui ne vit plus rien; je sentis Julie s'appuyer sur moi et tomber aussitôt sur ses genoux la tête baissée; elle laissa aller l'enfant immobile et penché sur son bras. Je la crus foudroyée, j'étendis les mains, je l'appelai avec des cris frénétiques. Au bout d'une minute, je recouvrai la vue. Le tonnerre était tombé à côté de nous, sur un cyprès dont il avait brisé la cime et entièrement dépouillé le tronc. Je relevai Julie. Elle serrait convulsivement l'enfant contre son sein; ses lèvres, pâles et tremblantes, remuaient sans articuler aucun son.

— Oh! mon Dieu! murmura-t-elle enfin, la mort nous a touchés de près! elle nous eût pris ensemble!

L'orage éclatait autour de nous avec une horrible furie; aveuglé par les éclairs, étourdi par les formidables roulemens du tonnerre, j'entraînai Julie vers la maison; en y entrant elle s'agenouilla comme pour prier; l'enfant s'attachait à elle en jetant des cris d'effroi; elle l'étreignit avec transport et le couvrit de baisers; puis, me tendant la main, elle dit avec un soupir profond :

— Dieu n'a pas voulu de nous!

En ce moment, Coquelin arriva. Il était pâle, haletant, trempé par la pluie.

— Mon père! s'écria Julie, vous êtes revenu par ce temps effroyable!

— Mon enfant, j'ai eu peur pour toi; je te croyais seule, et puis, j'avais tant besoin de te retrouver, ainsi que mon petit Louis!

Il les attira sur ses genoux, et les tint embrassés comme s'il eût reposé sa tête à l'abri de ces deux têtes innocentes. Je m'approchai, je tendis mes deux mains à la sienne qu'il n'osait avancer vers moi; il me remercia par un sourire plein de triste reconnaissance.

Je restai aux grottes plus tard que de coutume. Le temps s'était rasséréné; la lune se leva pure et brillante; une calme soirée succédait à ce jour orageux. Coquelin vint me reconduire jusqu'à l'endroit

Digitized by Google

où nous nous étions retrouvés deux mois auparavant. Là, il s'arrêta, et me dit tout à coup :

— Il m'en coûte de vous quitter ce soir, car nous ne nous reverrons pas demain; j'étais heureux d'avoir trouvé enfin un ami, mais tel est mon sort funeste que ce qui fait la joie et le bonheur des autres, fait notre désespoir à nous... Je redoute votre présence pour Julie...

— Eh! quoi! interrompis-je violemment, me croyez-vous capable d'une lâche séduction?

— A Dieu ne plaise que je vous soupçonne d'une mauvaise action! mais l'assiduité de vos visites peut avoir pour Julie de terribles résultats. Je ne vous parle pas de son honneur, de sa réputation compromis par vous... Hélas! rien ne peut déshonorer la fille du bourreau... Mais sa tranquillité, le peu de bonheur qu'elle trouve dans notre misérable vie, seraient perdus si elle vous aimait. Vous voyez bien qu'il faut ne plus revenir. J'aurais peut-être dû vous dire ceci plus tôt; le courage m'a manqué... Si vous saviez ce qu'il m'en coûte pour renoncer à nos relations!

Je m'attendais vaguement à une explication de ce genre, et je la redoutais beaucoup. Il fallait parler avec franchise pour s'en tirer en honnête homme, et je n'hésitai pas.

— Il est trop tard pour rompre ces relations, dis-je avec fermeté; j'aime Julie, elle m'aime aussi. Je ne sais ce qui en adviendra; mais ma ferme intention est de tenter par tous les moyens possibles de la soustraire à sa position. Écoutez, Coquelin : je suis jeune et riche, j'ai au cœur une volonté inébranlable; il n'y a rien dont on ne doive venir à bout, quand on est décidé à ne reculer devant aucun sacrifice. Je vous donne ma parole d'honneur d'être le protecteur de votre fille, de ne jamais l'abandonner. Quel que soit son sort avec moi, il vaudra toujours mieux que celui auquel vous étiez résigné pour elle. Pensez-y; demain seulement je veux savoir votre réponse.

Je m'en allais. Coquelin me retint; il me parla long-temps; il me dit des choses pleines de sagesse, de générosité, de fermeté. Il avait raison; j'étais un fou, j'allais tête baissée contre des obstacles où je devais nécessairement me briser; mais le sacrifice qu'il exigeait était au-dessus de mes forces et de ma volonté. Je maudis sa cruelle prudence; je lui demandai comme une grace de ne pas me bannir tout-à-fait, de ne pas rompre violemment notre intimité, de me laisser le temps de prendre moi-même une résolution.

Nous nous séparâmes fort tristes tous deux, mais contens l'un de

Digitized by Google

l'autre. J'avais fait preuve de franchise et de dévouement; lui s'était montré juste, indulgent et ferme, comme devait l'être le père de Julie.

Le lendemain, je retournai aux grottes à l'heure accoutumée. J'avais la tête pleine de projets, de résolutions violentes; j'étais transporté de courage et d'espoir. Une cruelle déception m'attendait; la maison était fermée, je ne trouvai ni Julie, ni son père; il n'y avait plus personne aux grottes.

Mon premier mouvement fut un profond dépit, une violente colère. Il me sembla que Coquelin abusait de son autorité, qu'il violentait sa fille, qu'il m'avait trompé; puis j'eus quelque espoir qu'il n'avait pas emmené Julie pour m'ôter les moyens de la revoir, et qu'il allait revenir. Je m'assis devant la maison, j'attendis jusqu'à la nuit close; personne ne revint. Je retournai chez moi furieux, malheureux au-delà de toute expression. Huit jours durant je revins aux grottes dès le matin, pour ne m'en aller que le soir; j'espérais voir du moins arriver un des valets et en obtenir quelque explication. Enfin, le huitième jour, je me décidai à retourner en ville, à aller frapper à la porte de cette maison infame, de laquelle nul n'avait passé le seuil, pour demander à Coquelin ce qu'il avait fait de sa fille.

J'attendis la nuit, et vers les dix heures du soir j'entrai par la porte Notre-Dame. Je suivis le rempart; personne ne passait par la rue, où l'herbe croissait comme dans un pré. Les murs d'un vaste jardin la bordaient d'un côté; de l'autre, j'aperçus une maison avec un perron de trois marches sur le devant, et une vigne qui tapissait la façade. C'était là, je le savais. Je m'arrêtai le cœur palpitant. Il y avait de la lumière à une fenêtre du premier étage, qui était toute grande ouverte; un silence absolu régnait dans l'intérieur de la maison. Je me glissai comme un malfaiteur le long du mur, et gagnai en tremblant le perron. La porte était fermée; je soulevai doucement le marteau de fer, et frappai un seul coup sourd et timide. Ce fut Tony, l'un des valets, qui vint m'ouvrir.

— Ah! mon Dieu! fit-il stupéfait, c'est vous, mon bon monsieur?

— Où est Coquelin? lui dis-je en refermant la porte; je viens pour le voir.

Cet homme ne me répondit que par un gémissement qui me fit tressaillir. Il posa sa lampe de terre sur un vieux bahut, et comme j'avançais, il se jeta au-devant de moi les bras étendus. Un frisson parcourut tout mon être, je sentis mes cheveux se dresser; j'eus peur je ne sais de quoi, et je m'écriai :

Digitized by Google

— Où est Coquelin? je veux parler à Coquelin sur-le-champ; où est-il?

— Il est là-haut, répondit Tony avec une espèce de sanglot; il est là-haut couché dans sa caisse de sapin. Vous pouvez encore le voir.

— Il est mort! interrompis-je frappé de stupeur.

— Mort depuis ce matin, après une maladie d'une huitaine de jours.

Je montai l'escalier, j'entrai dans la chambre du premier étage, où je ne jetai qu'un rapide coup d'œil. Coquelin était là dans son suaire; l'autre valet veillait près de lui en lisant un livre de prières. Je redescendis.

— Et Julie? demandai-je à Tony.

— Elle est là-haut enfermée dans sa chambre avec le petit Louis. Le prêtre qui est venu ce matin n'a pas voulu qu'elle restât près du pauvre trépassé. Il reviendra demain la voir; c'est un brave homme bien charitable.

— Moi aussi je reviendrai.

— Alors n'attendez pas midi. Demain matin la pauvre fille retournera aux grottes aussitôt après l'enterrement. Si elle veut, je la suivrai et je resterai à son service; je n'aimerais pas à me mettre avec l'autre qui va venir, quand même il doublerait les profits.

Je donnai 40 francs à Tony en lui recommandant d'avoir bien soin de sa maîtresse, et, sans m'arrêter un moment de plus en ville, je retournai à ma maison de campagne.

Julie me trouva aux grottes; j'y étais depuis une heure quand elle arriva. Il faudrait avoir passé par la situation exceptionnelle où elle était placée pour comprendre l'immensité de sa douleur. Elle avait perdu le seul être qui l'accompagnât dans sa triste vie, celui qui ne s'était pas séparé d'elle depuis qu'elle existait, et sur lequel elle avait si long-temps reporté toutes ses affections. Je n'essayai pas de la consoler; j'attendis que le temps calmât ses profonds regrets. Je passais ma vie aux grottes; j'avais rompu toute relation avec le monde; je ne recevais aucune visite, je ne répondais aux lettres de ma famille que par quelques lignes insignifiantes. J'eusse voulu être oublié de l'univers entier. Nous arrivions pourtant à l'époque des vacances; mon père m'attendait; je lui écrivis, je motivai ma résolution de rester à la campagne par je ne sais quelles raisons entortillées, et auxquelles il ne dut pas croire.

Que pouvait Julie contre un tel dévouement et les faiblesses de son propre cœur? Quelle vertu surhumaine eût résisté aux puissantes

Digitized by Google

influences d'un amour exalté, d'un complet isolement? Elle fut mienne enfin! Alors seulement je vis jusqu'au fond de cette ame ardente; j'étais sa religion, l'arbitre souverain de ses joies, de ses douleurs. Pour quiconque a été aimé ainsi une fois, tout autre amour est insignifiant et frivole. Je me laissais aller à ce bonheur si grand, si complet, comme si rien au monde n'eût pu me le ravir. Ma sécurité épouvantait Julie; tandis que je me reposais dans le présent, elle regardait en pleurant l'avenir, et me disait souvent :

— Ami, Dieu fasse que je meure assez tôt pour ne pas voir finir mon bonheur!

Hélas! je lui en voulais de ces pressentimens, et alors elle m'en demandait pardon. Elle essayait de croire que cette vie durerait toujours; mais combien de fois, lorsque, appuyée sur mon épaule, elle venait de me dire : « Va, je ne crains rien; je sais bien que tu ne me quitteras jamais! » je relevai son visage pâle et couvert de larmes silencieuses! Un évènement que j'aurais dû prévoir mieux qu'elle vint m'éveiller au milieu de ma sécurité.

Un soir, en revenant des grottes, je trouvai mon père chez moi. Il m'attendait depuis le matin; on n'avait pu lui dire de quel côté j'étais allé. Je demeurai stupéfait à son aspect, et mon premier mouvement fut une sorte de frayeur.

— Eh bien! me dit-il d'un ton moitié riant, moitié fâché, il faut donc que je vienne te chercher, méchant garçon? Mais quelle est donc cette fantaisie de s'enterrer à la campagne et d'y vivre comme un ours? D'après tes dernières lettres, je t'ai cru malade; voilà un visage qui me rassure. Ça, monsieur, embrassez-moi donc?

C'était un brave homme que mon père. J'avais en lui un ami indulgent et qui comptait sur toute ma confiance; car jeune encore lui-même il comprenait qu'on fît quelques folies, et il n'eût mis dans ses reproches ni autorité, ni raideur. L'indépendance de ma position ne m'avait pas émancipé de fait; son ascendant me gouvernait, à mon insu peut-être; il ne m'imposait aucune de ses volontés, mais je les adoptais aisément comme miennes. Nous n'avions pourtant ni le même cœur ni le même caractère; je prenais la vie plus sérieusement que lui; je tenais de ma mère une ame impétueuse, des sentimens obstinés; lui au contraire était plein de laisser-aller et de modération; il avait des sympathies ou des répugnances, rien au-delà; l'amour ou la haine n'avait jamais remué son cœur. Aussi comprenait-il mal les passions et ne les craignait-il point pour moi.

— Comme te voilà! s'écria-t-il me voyant silencieux et troublé de-

Digitized by Google

vant lui, voyons, que se passe-t-il? on dirait que ma présence t'embarrasse...

— Ah! mon père, vous ne le pensez pas!...

— Eh! eh! je crois que tu as quelque plaisir à me revoir après une absence de huit mois, mais il y a des circonstances, des positions...

Je frémis, je crus que quelque funeste hasard l'avait instruit de la vérité.

— Oui, reprit-il, on est amoureux et trahi; cela se voit tous les jours, on vient enterrer son dépit à la campagne, on renonce à l'univers entier parce qu'on a été joué par une coquette; mais, vois-tu, mon ami, il n'y a rien qui passe comme ces chagrins-là, et tu aurais bien pu venir t'en consoler ailleurs qu'ici.

Je compris l'allusion: mon père s'était renseigné à Aix, et les caquets de la petite ville lui avaient appris une certaine histoire arrivée depuis plusieurs mois, et dont une bonne moitié n'était pas vraie; je ne tentai pas de le désabuser.

— Tout cela ne vaut pas qu'on le regrette plus de quinze grands jours, reprit mon père, et voici tantôt quatre mois que tu boudes. Voyons, que faut-il faire pour te distraire de ce grand chagrin? d'abord nous ne resterons pas ici; je t'emmène. Nous irons où tu voudras. Te plairait-il de passer tes vacances à Paris.

— Merci, mille fois merci, mon père; c'est un trop long voyage, nous le ferons plus tard, interrompis-je effrayé.

— Eh bien! il faut aller à Marseille; nous y serons très agréablement, nous verrons du monde, nous ferons des parties, et puis décidément, je ne veux plus me séparer de toi; l'hiver prochain je m'établirai à Aix, et j'y attendrai le retour des vacances pour t'emmener tout de bon. Il n'est pas sûr alors que nous restions en Provence; j'ai des projets. Eh bien! tu sembles consterné. Ah! ça, mon ami, dis-moi, qu'as-tu donc?

— Rien, mon père, rien que beaucoup de reconnaissance pour vos bontés.

— De la reconnaissance, c'est très bien; mais je voudrais aussi de la confiance, de l'abandon; là, comme tu en aurais avec un bon camarade. Je sais que les pères on les trompe toujours un peu; mais moi, pourtant... Allons, courage; aurais-tu fait quelque grande sottise? Dis-le, et nous aviserons ensemble aux moyens de la réparer. Si c'était, par exemple, des dettes; j'ai quelques mille francs à ta disposition...

— Ah! mon père, vous savez que mon revenu est plus que suffi-

Digitized by Google

sant pour des fantaisies même dispendieuses; et comme je ne suis ni débauché, ni joueur, j'ai de l'argent de reste.

— Alors je reviens à ma première idée. Tu es amoureux d'une femme qui, vraiment, ne vaut guère la peine qu'on se fasse ermite pour elle et qu'on pleure si long-temps sa trahison.

Je ne répondis pas.

— Cela ne sera rien, reprit mon père; décidément nous allons à Marseille. Veux-tu me faire servir à souper, Léonce? puis nous nous coucherons : je suis cruellement fatigué. Sais-tu que je me suis promené tout le jour pour te chercher? Les paysans m'ont indiqué un chemin par lequel on t'avait vu passer; j'ai été jusque là-haut, sur les collines, et il a failli m'arriver une étrange aventure. Figure-toi que je marchais au hasard, le long d'un petit chemin fort solitaire, qui m'a conduit au milieu de rochers effroyables. Je pensais qu'il devait aboutir quelque autre part, j'allais toujours, lorsqu'une pauvre femme qui gardait ses chèvres m'a arrêté à l'entrée d'un petit vallon. — Mon bon monsieur, où allez-vous? m'a-t-elle demandé. — Je vais m'asseoir là-bas à l'ombre, lui ai-je répondu en pressant le pas, car le soleil me fendait la tête. Elle m'a couru après en criant : —Arrêtez, mon bon monsieur, arrêtez; c'est la *bastide* du bourreau! Et moi qui allais m'y reposer! Ma foi, j'aurais pu entrer dans la maison et demander à boire... Tu as là un triste voisinage, mon cher Léonce.

J'avais alternativement senti le rouge et la pâleur me monter au visage à ces mots si simples et si cruels. Mon père ne vit pas mes angoisses; son esprit était trop éloigné de soupçonner quelque corelation entre ma situation et ce qu'il venait de me dire. Nous soupâmes ensemble, et je lui laissai faire, sans observation, les dispositions de notre voyage à Marseille; aucune raison, bonne ou mauvaise, aucun prétexte ne pouvait me le faire éviter. Si mon père m'eût parlé avec autorité, j'aurais résisté; mais il avait une manière de me faire faire sa volonté, à laquelle je ne savais pas me soustraire. Il était près de minuit quand je le conduisis à sa chambre : il m'embrassa encore en me disant bonsoir; et passant la main dans mes cheveux, comme quand j'étais enfant, il ajouta :

— N'est-ce pas, Léonce, que tu es content de me revoir?

Les larmes me vinrent aux yeux de honte, de remords, de douleur; en ce moment, je me trouvais bien coupable envers mon père que je trompais, envers Julie que j'allais quitter. Une heure après, je retournai aux grottes.

Digitized by Google

Il faisait une de ces nuits de septembre, sereines et blanches de légers nuages sous lesquels se voile la lune ; aucun bruit ne s'élevait des campagnes endormies ; mes pas seuls résonnaient le long du sentier désert qui montait aux grottes. En arrivant au seuil de cette maison, que j'avais quittée quelques heures auparavant avec autant de sécurité que si j'eusse dû y revenir tous les jours de ma vie, et à laquelle je venais dire adieu maintenant, je fus saisi d'une si grande douleur, d'une si profonde pitié pour celle qui allait y rester seule désormais, que le courage me manquait pour lui apprendre notre malheur. J'éprouvais d'ailleurs une sorte de honte à démentir si promptement toutes les résolutions que je lui avais manifestées; moi, si plein de courage et de volonté, moi, que nul sacrifice n'eût épouvanté, et qui, prêt à lutter contre ma position, contre le monde, avais voulu renoncer à tout pour Julie, je me laissais dominer par un simple désir de mon père, je cédais sans résistance à son ascendant, à la force des choses. Il faut l'avouer, en ce moment je me trouvais moins à plaindre que Julie; c'était son malheur surtout qui m'accablait.

Toutes les fenêtres étaient fermées, à l'exception d'une seule, celle de la bibliothèque, derrière laquelle j'apercevais une faible clarté. Je m'approchai pour regarder entre les joints des volets. Julie était là, elle veillait encore, assise dans le profond fauteuil de cuir où je me reposais souvent. Une lampe de terre éclairait en plein son visage, penché sur un herbier dont elle arrangeait machinalement les feuilles. Au bout d'un moment, elle se releva, et jetant en arrière ses longs cheveux, elle passa les deux mains sur son front en disant tout haut d'un ton plaintif :

— Mon Dieu ! ne plus dormir !

Je poussai doucement le volet de la fenêtre. Julie jeta un faible cri :

— C'est moi, ne crains rien, lui dis-je en entrant.

— Ah ! mon Dieu ! interrompit-elle, qu'est-il donc arrivé ? Pourquoi viens-tu me trouver ainsi au milieu de la nuit ? Est-ce que tu ne dois pas retourner demain ?

Je fis un signe affirmatif. Elle se rejeta en arrière, pâle et le regard fixe.

— Ah ! s'écria-t-elle, est-ce que le jour de notre séparation est venu ?

Alors je lui racontai qui j'avais trouvé en retournant chez moi, et tout ce que m'avait dit mon père : elle m'écouta, ses mains dans les

Digitized by Google

miennes, le regard fixe et sans larmes. Quand j'eus fini, elle me dit avec fermeté :

— Léonce, tu as un bon père, ne lui donne jamais de chagrin : pars avec lui, puisqu'il le veut. Va, je savais comment tout ceci devait finir ; j'y étais préparée... mais, hélas! si tôt, mon Dieu!

Elle passa la main sur ses yeux, et reprit en se contenant :

— Dis-moi tous les projets de ton père ; je veux savoir ce que tu feras, où tu iras après notre séparation.

Je lui parlai avec détail de la vie que j'allais mener loin d'elle; je voulais que du moins sa pensée pût me suivre au milieu de ce monde, de ces habitudes qui lui étaient si étrangères. Elle m'écoutait avec une triste et jalouse attention, mais sans aucune explosion de douleur. Je ne m'étais point attendu à la trouver si résignée; et, tel est l'égoïsme de l'amour, que j'en éprouvai un secret dépit. J'aurais eu moins de regrets en la laissant plus malheureuse.

Les heures avaient rapidement passé ; la lampe ne jetait plus que de mourantes lueurs. J'allai ouvrir la fenêtre; Julie se leva en frissonnant. Les clartés qui blanchissaient l'horizon tombèrent en plein sur son visage, et l'environnèrent d'une pâle auréole.

— Le jour! s'écria-t-elle, voilà le jour!

Nous sortîmes ensemble de la maison, elle appuyée sur moi, qui marchais chancelant. Nous allâmes ainsi jusqu'à l'entrée du vallon; alors, les yeux pleins de larmes, que je n'essayais pas de retenir, je la serrai dans mes bras en lui disant :

— Adieu! je reviendrai Julie; je reviendrai, tu le sais bien.

Elle secoua la tête en me montrant du doigt le chemin. Je la regardai en face, elle ne pleurait pas.

— Adieu! lui criai-je encore en m'enfuyant, adieu, Julie!...

Quand je fus en bas du sentier, je m'arrêtai, je regardai là-haut, derrière moi, entre les rochers; Julie avait déjà disparu.

— Ah! m'écriai-je avec une sorte de rage, je croyais être mieux aimé!

Deux heures plus tard mon père entra dans ma chambre.

— Eh quoi! s'écria-t-il, déjà levé! Mais comme te voilà triste et défait, Léonce? Si tu étais souffrant, nous différerions notre départ.

— Non, mon père, non, aujourd'hui, ce matin si vous voulez; il me tarde d'être hors d'ici, répondis-je subitement décidé.

En arrivant à Marseille, mon père ne me laissa pour ainsi dire pas le temps de me reconnaître. Il me fit faire tant de visites, il m'environna de tant de distractions, que j'en fus d'abord étourdi; mais une

Digitized by Google

sorte de fatigue s'ensuivit bientôt, et tout en ayant l'air de m'y prêter encore, j'étais, au fond, dévoré de mélancolie et d'ennui. Le souvenir de Julie me causait un douloureux attendrissement, une sourde irritation; je lui en voulais de nos adieux, d'avoir pris si résolument son parti, de notre séparation; j'eusse voulu pouvoir être heureux loin d'elle, puisqu'elle était tranquille et consolée loin de moi. Ce fut ainsi que je tâchai de briser au fond de mon cœur l'idole que j'avais tant adorée, et que j'essayai de réduire une passion, dont j'avais fait un moment dépendre mon bonheur et mon avenir, aux proportions mesquines d'un amour ordinaire.

Nous habitions un des beaux hôtels de la Canebière, et je me liai avec une famille anglaise qui y était descendue presque en même temps que nous. C'étaient des gens riches et fort répandus dans le monde, où ils reparaissaient tous les hivers après une promenade en Suisse ou aux Pyrénées qui durait toujours juste six mois, ni plus, ni moins. Vingt années de séjour sur le continent avaient francisé William Neal; il n'avait d'anglais que sa tournure tout d'une pièce et l'habitude de parler entre les dents. Sa sœur, miss Anna Neal, était une de ces vieilles filles intrépides qui ont courageusement arboré leurs quarante ans, et qui feraient seules leur tour d'Europe sous la triple sauvegarde de leurs cheveux gris, de leurs besicles et de leur plaid écossais. Tous les soirs nous prenions le thé chez elle; du thé de caravane préparé par une Anglaise; c'était rare, au temps de l'empire.

Un jour William Neal me dit sans préambule, et la bouche encore un peu plus serrée que de coutume :

— Mon cher, je suis très amoureux.

— Amoureux, vous! Eh! comment cela vous est-il venu?

— En regardant du matin au soir une jolie femme qui ne se doute seulement pas de mon amour.

— Mais où donc la voyez-vous?

— Sur la petite terrasse de l'hôtel, par la lucarne de mon cabinet.

Je me pris à rire, car je me figurai aussitôt William Neal perché sur une table, le cou tendu et tâchant de s'accrocher aux barreaux de cette lucarne, élevée de dix pieds au-dessus du sol.

— C'est une femme très comme il faut, reprit-il imperturbablement; elle est veuve, elle s'appelle Mme Olivier. J'ai été aux renseignemens. On m'a dit qu'elle ne recevait personne, et qu'elle ne connaissait ici ame qui vive : elle doit s'ennuyer extrêmement, et cela me donne beaucoup d'espoir. Ne fût-ce que pour employer sa soirée,

Digitized by Google

elle ne refusera pas l'invitation de miss Anna, elle viendra au bal... Ce n'est pas maladroit de ma part d'avoir décidé ma sœur à réunir pour ce bal toutes les personnes qu'elle connaît, de près ou de loin. Les étrangers qui se trouvent dans l'hôtel ont été priés en masse, et Mme Olivier a reçu ce matin sa lettre d'invitation. Il n'y avait pas d'autre moyen de l'aborder. C'est bien imaginé; qu'en dites-vous?

— Pourvu qu'elle vienne.

— Certainement elle viendra; miss Anna ira lui faire une visite pour l'y engager.

— Et vous l'accompagnerez?

— Non pas, diable! non pas. Il ne faut pas aller si vite. Me présenter ainsi, ce ne serait pas convenable; Mme Olivier n'aurait qu'à se douter..... C'est une dame très comme il faut, vous dis-je, et elle pourrait trouver mauvais que j'osasse donner un bal à son intention.

— C'est pourtant d'une galanterie très raffinée, ce que vous faites là, et les femmes se laissent prendre volontiers à ces façons d'agir romanesques. Bonne chance, mon cher William.

Une fois que j'eus entamé ce rôle de confident, il m'en fallut subir toutes les charges. William Neal me faisait faire parfois avec lui une faction de deux heures dans le jardin, seulement dans l'espoir d'entrevoir la dame de ses pensées à une fenêtre qui ne s'ouvrait jamais. Nous montions vingt fois par jour l'escalier où il l'avait deux fois saluée; mais on eût dit qu'elle mettait autant de soin à se cacher que nous d'empressement à tâcher de l'apercevoir. Au bout de quinze jours je ne l'avais pas encore entrevue; William Neal grimpait inutilement à la lucarne de son cabinet, la terrasse restait déserte et les fenêtres fermées. Cependant je fis une remarque qui ranima fort l'espoir de William. Chaque fois que nous étions dans le jardin, les jalousies du balcon restaient inexorablement baissées; mais souvent il me sembla qu'une ombre passait derrière les lames obliques, et qu'une main furtivement avancée leur imprimait une légère oscillation.

L'avant-veille du bal, William vint tout désolé me raconter que miss Anna Neal s'étant présentée chez Mme Olivier, la femme de chambre lui avait dit avec mille excuses que sa maîtresse était malade, et qu'elle ne pouvait recevoir personne. Cela avait tout l'air d'un prétexte, et je m'en fâchai comme si ce désappointement m'eût personnellement regardé.

— Vous êtes un fou, dis-je à William; je vous demande un peu ce que cela signifie de faire ainsi le pied de grue pour une femme qui

Digitized by Google

ne s'en doute peut-être pas? Ceci est de l'obstination, et vous allez vous rendre ridicule; il faut renoncer à cette invisible Mme Olivier. Figurez-vous qu'elle est partie, que vous ne la reverrez jamais, et oubliez-la.

— Je crois que c'est ce que j'ai de mieux à faire, répondit piteusement William.

Le soir au thé, miss Anna nous dit: Je crains bien que nous n'ayons pas après-demain Mme Olivier; c'est une personne bien originale; elle passe sa vie assise derrière les persiennes à regarder ceux qui vont et viennent dans la cour de l'hôtel; c'est là tout son amusement, toute sa distraction; la nuit, elle veille, et parfois on l'a vue descendre dans le jardin pour ne remonter chez elle qu'au jour. C'est comme un oiseau de nuit; jamais elle ne voit le soleil.

— Je l'ai aperçue hier, dit mon père; j'avais sonné de très bonne heure pour qu'on ouvrît mes fenêtres; et comme personne ne venait, je me suis levé moi-même. Alors j'ai vu sous le balcon une femme qui m'a paru belle et toute jeune. Elle s'est levée aussitôt et a regagné lentement la porte; elle était seule.

— Voilà qui ne ressemble à rien! fit William tout pensif.

— Cela ressemble aux manies d'une folle, dis-je dédaigneusement.

Nous nous séparâmes fort tard, et avant de monter chez moi, j'entrai dans la chambre de William pour prendre un livre; tandis que je parcourais les rayons de sa bibliothèque, il alla dans le cabinet.

— Venez, me cria-t-il doucement; venez, elle est là.

J'hésitai, car il me sembla que nous étions tous deux bien ridicules; puis, la curiosité me gagnant, je me hissai à grand'peine jusques à la lucarne, et je regardai en bas. La terrasse attenante à un petit corps de logis séparé s'avançait sur une cour intérieure; une femme était accoudée sur la balustrade; la lune nous montrait son visage et ses blanches mains; sa riche chevelure flottait défaite par l'humidité de la nuit. Je la considérai un moment d'un regard stupéfait; je passai la main sur mes yeux, pensant être abusé par une illusion, une ressemblance étrange; mais quand elle se releva, quand je la vis marcher, je n'eus plus aucun doute; cette femme, c'était Julie...

— Eh bien! me dit William, maintenant que vous l'avez vue, trouverez-vous que je suis un grand fou si je vous avoue qu'il ne tiendra qu'à elle de devenir lady Neal?

— Ah! m'écriai-je, vous oseriez!...

— Eh! mais, pourquoi pas? me répondit-il étonné; puisqu'elle est veuve et que j'en suis amoureux?...

Digitized by Google

Le lendemain je trouvai un prétexte pour rester, tandis que William et mon père sortaient ensemble, et j'envoyai un des gens de l'hôtel à Mme Olivier avec un billet cacheté qui ne contenait que mon nom : Léonce Debray.

Un moment après je montai.

Julie m'attendait debout, mon billet encore à la main. Elle était pâle et tremblante, et quand je m'avançai vers elle, ses yeux se détournèrent de moi, ses genoux fléchirent, elle s'appuya au dossier d'un fauteuil sans avoir la force de faire un pas. Irrité d'un tel accueil, poursuivi de je ne sais quels doutes, je lui dis froidement : Quelle imprudence !

A ce mot cruel, la triste victime baissa la tête et me répondit d'une voix éteinte :

— C'est vrai... mais je n'ai pu résister au désir de vous suivre... Je voulais rester cachée ici près de vous... j'espérais que vous n'en sauriez rien... Que Dieu me garde de troubler jamais votre tranquillité... A présent, je m'en irai, et personne au monde ne saura qui je suis et ce que je serai devenue...

Les sentimens que je tâchais d'étouffer depuis deux mois se ravivèrent tout à coup; cette résignation, ces larmes me touchèrent au cœur; encore une fois, je me sentis aimé; j'éprouvai un poignant remords d'avoir outragé de mes susceptibilités injustes, de mes soupçons, cet être soumis et dévoué dont je n'avais pas cessé d'être l'unique amour. Comme autrefois, je me mis aux genoux de Julie, je lui dis que je voulais vivre pour elle, et je jurai qu'aucune puissance humaine ne saurait nous séparer. Elle m'écouta avec un sombre attendrissement; ses larmes tombaient sur nos mains unies; une singulière exaltation animait ses yeux d'un bleu si calme; elle se taisait, dominée par une violente émotion, et ne me répondait que par de muets regards. Enfin, elle me dit d'une voix faible et profonde :

— Tu m'aimes toujours... je t'ai retrouvé... ne fût-ce que pour un jour, une heure seulement; c'est plus de bonheur que je n'en espérais encore... Léonce, je suis venue jusqu'au seuil de ce monde où il m'est défendu de te suivre; la porte en est ouverte devant moi...

Elle prit la lettre de miss Anna Neal et la mit sous mes yeux :

— Écoute, continua-t-elle après un silence, si tu voulais, j'accepterais cette invitation; une nuit, toute une nuit, je prendrais place à ton côté, je marcherais appuyée sur ton bras, heureuse et fière de ta protection... Ce bonheur tant envié n'était donc pas impossible! ce rêve peut se réaliser!... N'aie pas peur, Léonce! rien ne nous tra-

Digitized by Google

hira... Qui pourra me reconnaître ici?... Ce terrible sceau de réprobation et d'ignominie n'est pas empreint sur mon front... Qu'une fois, une seule fois, il me soit permis de te suivre au milieu de ce monde où je vais te laisser... Dis, le veux-tu?

— Oui, lui répondis-je épouvanté, oui; mais après, quelles craintes effroyables! Crois-tu pouvoir rester inconnue à ce monde devant lequel tu auras une fois comparu? Il te poursuivra de son attention; il voudra savoir qui tu es. Qui sait? on osera peut-être s'en informer directement, et alors que répondras-tu à ceux qui te feront cette formidable question?

Elle sourit avec une expression indéfinissable, et me répondit tranquillement :

— Fie-toi à moi; je sais comment échapper à leur curiosité.

— Hélas! je n'aurai de repos que quand nous serons encore aux grottes : ne désires-tu pas y retourner, Julie?

Elle fit un signe affirmatif et répondit en me serrant les mains : Oui, bientôt.

Je la quittai; d'un moment à l'autre mon père pouvait rentrer, et cette visite ne devait être sue de personne; quel prétexte aurais-je donné? Tout le reste du jour, tout le lendemain, j'eus sur les bras William Neal, qui me poursuivit de ses confidences; enfin, l'heure du bal arriva.

Miss Anna Neal avait voulu ouvrir avec éclat la saison d'hiver; rien n'avait été oublié pour que cette première fête fût gaie et brillante. La grande salle de l'hôtel était tendue en blanc, avec des trophées entre chaque panneau; il y avait profusion de lumières, de fleurs, de parfums; c'était un coup d'œil éblouissant; avant dix heures, trois cents personnes étaient déjà arrivées. Je me tenais avec William près de la porte; il était suffoqué de dépit et d'impatience. Quand onze heures sonnèrent, il me dit :

— C'en est fait, elle ne viendra pas... Allons jouer; cela me distraira peut-être... Je donnerais tout au monde pour que cette nuit fût finie...

Je pensai qu'au moment de venir, le courage avait manqué à Julie, et, par une bizarrerie inconcevable, je lui en voulus de n'avoir pas osé accomplir cette résolution, qui m'avait tant épouvanté. J'allai m'asseoir à une table de bouillotte; au bout d'un quart d'heure, William Neal vint à moi tout rayonnant, et me dit à l'oreille :

— Elle est là!...

Quand je rentrai dans la salle de bal, je vis Julie assise près de

Digitized by Google

miss Anna Neal. J'avais tremblé de la trouver timide et embarrassée; le premier regard que je jetai sur elle me rassura; calme, souriante, maîtresse d'elle-même, il semblait qu'elle eût passé sa vie au milieu de ce monde qu'elle abordait pour la première fois, elle pâlit pourtant à ma vue; mais, aussitôt revenue de son trouble, elle se tourna pour saluer mon père que lui présentait William Neal. Tous les yeux la suivaient : qu'elle était belle entre toutes ces femmes si belles et si parées! Les plis transparens d'une robe de mousseline des Indes l'environnaient comme d'un nuage, sous lequel éclatait la suave blancheur de ses épaules chastement voilées. Sa blonde et soyeuse chevelure, relevée en nattes, formait à son front une couronne qu'eût enviée une reine. Son visage avait une divine expression de sérénité mélancolique, mais au fond de ses prunelles bleues luisait un éclair ardent, un reflet de son ame.

La présence de cette femme si jeune, si belle et inconnue de tous, avait fait sensation; la foule des danseurs l'environnait; elle se déroba à ces empressemens, en déclarant qu'elle ne dansait point. William Neal ne la quittait pas, il l'entourait de soins, il semblait fier d'être à peu près le seul homme auquel elle eût parlé, le seul qu'elle eût l'air de reconnaître dans cette foule. Son rôle de maître de maison l'obligeait pourtant à s'occuper de quelques autres femmes, il me fit signe de venir prendre sa place.

— Madame, dit-il en me présentant, c'est mon ami, M. Léonce Debray; il n'est pas moins reconnaissant que moi de l'honneur que vous nous avez fait en daignant paraître à cette fête.

Julie ne répondit que par une inclination. Je m'assis près d'elle. Il me semblait que nous étions tous deux sous l'influence d'un rêve; j'eus peur de cette étrange situation; j'aurais fui si un regard suppliant ne m'eût arrêté.

— Encore deux heures! dit Julie en me montrant la pendule qui marquait minuit. Puis après un silence elle ajouta : Léonce, voulez-vous me donner le bras pour faire le tour du bal?

Quelle nuit! quel moment unique dans la vie de cette pauvre réprouvée! Le monde l'environnait d'admiration et d'hommages, elle marchait l'égale de ces femmes dont elle avait tant envié la condition libre et respectée; elle était la reine de ce bal où tant de vœux saluaient sa beauté. Mais elle ne voyait que moi au milieu de cette foule empressé; je sentais sa main froide et tremblante serrer mon bras; elle promenait autour de nous un regard vague et troublé; les battemens impétueux de son cœur résonnaient jusque dans le

Digitized by Google

mien. William Neal était revenu vers nous, il observait Julie avec inquiétude; il l'obsédait de soins et de questions. Je saisis le moment où il était occupé à donner quelques ordres, pour dire tout bas à Julie :

—Rentre, je t'en supplie, les émotions de cette soirée t'accablent... elles me brisent... Ma tête se perd... Aie pitié de moi et de toi-même; ne prolonge pas cette dangereuse situation...

Elle s'approcha d'une fenêtre et leva les yeux au ciel en soupirant profondément.

—Hélas! dit-elle, comme cette nuit d'automne est nébuleuse et sombre : voici l'hiver, bientôt il n'y aura plus aux grottes, ni fleurs, ni ombrage... plus rien...

Elle se tut subitement, et se penchant sur la main que j'appuyais au rebord de la fenêtre, elle l'effleura de sa bouche en murmurant : Adieu, Léonce!

Ce geste fut rapide comme la pensée. Julie se leva, et plongeant un long regard dans ces salons resplendissans, où la foule ondulait étincelante et joyeuse, elle parut adresser aussi au monde un muet adieu; puis, s'appuyant à mon bras, elle me dit : Allons!

Je la reconduisis jusqu'au bas de l'escalier, et elle remonta chez elle en me faisant encore un signe d'adieu. Alors je respirai plus librement; il me sembla que nous étions sauvés tous deux. Le bal dura jusqu'au jour; je sortis des derniers. Quand je rentrai chez moi, Julie ne s'était pas couchée; la lampe veillait encore derrière les jalousies.

J'étais encore au lit à midi; un sommeil de plomb pesait sur mes yeux; je luttais contre je ne sais quel rêve effroyable. Tout à coup mes rideaux s'ouvrirent brusquement, je m'éveillai en sursaut et trouvai devant moi la figure blême et consternée de William Neal.

—Eh bien! qu'est-ce? qu'est-il donc arrivé? lui demandai-je.

—Oh! pas grand'chose, moins que rien, un caprice de femme, fit-il d'un air qu'il voulait rendre calme et dédaigneux; Mme Olivier est partie ce matin... Elle ne reviendra pas... Hier son départ était arrêté, car elle a congédié une jeune fille qui la servait depuis son arrivée à Marseille. En sortant du bal, elle a fermé ses malles; à six heures, elle montait en voiture... Mais quelle est donc cette femme? Le fait est que personne ici ne peut dire d'où elle vient, ni où elle va... Il faut pourtant que je le sache, je le saurai... Je la retrouverai, dussé-je pour cela recommencer mon tour d'Europe...

Tandis qu'il parlait ainsi d'une voix animée, j'avais pris en trem-

Digitized by Google

blant une lettre posée sur ses journaux, William Neal s'interrompit subitement et s'assit à distance :

— Lisez donc! fit-il avec un grand soupir; il me paraît que vous êtes plus heureux que moi dans vos amours.

La lettre ne contenait que ces mots : « C'est à genoux que la pauvre Julie t'adresse son dernier adieu ! Sois heureux, Léonce!.. ne m'oublie pas!... Ici-bas nous ne nous reverrons plus... mais là-haut, peut-être... J'ai foi en la justice de Dieu... »

— Eh bien ! dit William Neal, qu'est-ce donc? vous avez pâli...

— Vous me parliez de Mme Olivier, interrompis-je en froissant la lettre; voyons, que disiez-vous? Il fallait tâcher de savoir, du moins, où elle va; si c'était en pays étrangers !... Demain elle pourrait avoir passé la frontière...

— Eh non ! répondit William, étonné de la véhémence avec laquelle j'entrais dans ses intérêts, elle a pris une voiture de louage qui doit la mener jusqu'à Aix. J'attends le retour du postillon pour savoir où elle est descendue, et puis nous aviserons.

A ces mots, je respirai. J'avais craint que Julie eût plus sûrement accompli sa résolution : elle possédait des valeurs considérables; aucune impossibilité matérielle ne la retenait; elle aurait pu partir pour les pays étrangers, s'aller cacher dans quelque grande ville de France ou d'Italie, où je n'aurais pas retrouvé sa trace. Mais je ne craignis plus de la perdre dès que j'eus la certitude de pouvoir la rejoindre aux grottes : il me sembla que, désormais, les moyens ne me manqueraient pas pour assurer la durée et la sécurité de mon bonheur. Il fallait partir, s'en aller à Paris, l'immense ville où personne ne se connaît, et y emmener Julie. Mon père ne tenait pas à rester en province; il m'était facile de le décider. Tout cela releva mon espoir; j'entrevis encore un avenir heureux; je m'étonnais d'avoir si long-temps hésité à prendre le parti qui seul pouvait me rendre notre bonheur passé. Le même jour, j'annonçai qu'il me fallait aller à Aix pour une affaire imprévue. Mon père, qui ne me questionnait jamais quand il entrevoyait quelque mystère, me dit simplement :

— Pars demain, si tu veux, j'irai te rejoindre dans deux ou trois jours : nos vacances sont finies.

— Et si nous allions achever notre droit à Paris? lui demandai-je sérieusement.

— Soit, si tu le désires. Nous reparlerons de cela à Aix.

J'eus toutes les peines du monde à me débarrasser de William

Digitized by Google

Neal : il voulait absolument venir avec moi. Enfin, il se décida à rester pour attendre le postillon qui avait mené Mme Olivier. Le lendemain au point du jour je montai à cheval, et vers midi j'étais aux grottes.

Jamais plus d'espérance et de bonheur ne m'avait souri : j'allais rendre à la vie, à nos amours, une ame désolée; j'allais faire succéder à l'affreux désespoir d'une séparation sans terme la joie de ma présence et le pressentiment d'un autre avenir; j'allais dire à Julie : « Tu as voulu me rendre mon indépendance, ma sécurité; tu t'es retirée de moi pour ne pas être un obstacle dans ma vie, tu t'es condamnée à des regrets, à une solitude éternelle pour me laisser heureux et libre; eh bien! mon amour n'accepte pas ce triste sacrifice, je viens y renoncer. »

Et je voyais ce doux visage se tourner vers moi couvert de larmes, et ces belles mains jointes m'implorer, car je m'attendais à une généreuse résistance; mais j'étais sûr maintenant de Julie, je savais qu'elle me suivrait, puisqu'une fois déjà elle avait osé me venir trouver.

J'éprouvai une grande émotion en revoyant ces lieux où j'avais été si aimé, si heureux naguère. Comme autrefois, tout était solitaire et silencieux dans le vallon; l'automne avait jauni ses frais ombrages; les rosiers, dépouillés, montraient tristement leurs branches épineuses, entre lesquelles éclataient quelques baies rouges.

Alors je me souvins de ces mots que m'adressa Julie au moment de nos adieux : « Bientôt il n'y aura plus aux grottes ni fleurs, ni feuillage, plus rien... »

— Ni fleurs, ni feuillage!... répétai-je mentalement, il est vrai!... Quel deuil!... Je pressai le pas; mon cœur battait à rompre dans ma poitrine; j'avais les larmes aux yeux. En approchant de la maison, j'aperçus avec une inexprimable surprise quelqu'un d'étranger arrêté au seuil; c'était une pauvre femme que j'avais souvent rencontrée aux environs, gardant ses chèvres. Elle était à genoux, le visage tourné vers le vestibule, son bâton et son panier posés à côté d'elle. Le petit Louis courait tout seul sur la terrasse; il se prit à crier en me voyant; il ne me reconnaissait pas.

— Ah! mon bon monsieur, dit la pauvre femme en se levant, si vous avez la charité de venir garder cette pauvre fille avec moi, Dieu vous le rendra!

— Que voulez-vous dire? interrompis-je, frappé d'une horrible crainte; y a-t-il quelqu'un de malade? Que faites-vous là?

Digitized by Google

— Je garde la morte, répondit cette femme en me montrant du doigt toutes les portes ouvertes.

— Qui est mort ici? m'écriai-je.

— La fille du bourreau! Devant Dieu soit l'ame de cette pauvre créature, morte sans confession! Elle s'est tuée, mon bon monsieur! Le valet est allé avertir la justice. J'étais là-bas quand il a passé; il m'a offert de l'or et de l'argent pour venir garder le corps. J'ai refusé ce qu'il voulait me donner, cela me porterait malheur le reste de ma vie... Je suis venue pour rien; c'est une bonne œuvre...

Elle se remit à genoux avec un geste de terreur; j'avais passé devant elle pour entrer dans la maison. En ce moment terrible je ne sais quelle impulsion me soutint, car toute force physique était anéantie en moi; je ne sentais plus ma vie que par les horribles battemens de mon cœur. J'allai droit à la chambre au fond de la bibliothèque, je regardai. Julie était là, étendue sur son lit; le drap, relevé jusqu'à ses épaules, était ensanglanté; sa tête reposait ensevelie dans ses longs cheveux; son visage, affreusement pâle, n'avait gardé aucune expression de souffrance; elle ne semblait pas morte, mais endormie pour l'éternité.

Je la baisai au front... puis je m'en allai...

Deux jours après, mon père me trouva à la campagne, malade d'une fièvre nerveuse qui faillit m'emporter. Dès que je fus un peu rétabli, nous partîmes. Depuis je ne suis jamais revenu à Aix. Je ne veux pas mourir cependant sans avoir revu les lieux où j'ai été si heureux, où j'ai subi la plus affreuse douleur de ma vie : quelque jour je retournerai aux grottes.

L'avocat laissa retomber son front sur ses mains jointes et ajouta :

— Si du moins je pouvais retrouver la place où repose la pauvre Julie!

Un long silence suivit ce triste récit; nous avions tous les larmes aux yeux.

— Ah! bah! murmura le percepteur en étouffant un soupir, cette histoire m'a tout l'air d'un conte, comme celle de l'autre paria!

H. Arnaud.
(Mme Charles Reybaud.)

Digitized by Google

LA VIE DÉVOTE

CHEZ LES PAÏENS.

I.

Les hommes de ce temps-ci, et nous sommes du nombre, qui attachent le plus grand prix, pour la bonne conduite, la civilisation des peuples et le bonheur des individus, aux idées religieuses en général, et aux idées de la religion catholique en particulier, ne peuvent pas se dissimuler que depuis deux siècles à peu près les rapports de ce qu'on appelle la puissance religieuse et la puissance civile sont dans un état de crise violente, et par conséquent dans un état de transition. D'abord, la lutte a commencé par la séparation complète des protestans d'avec la communion romaine. Cette séparation a eu pour résultat, dans toutes les parties de l'Europe qui l'ont acceptée, de détruire la puissance temporelle du catholicisme, en détruisant les abbayes et les monastères, lesquels, en raison de leur existence terrienne et seigneuriale, avaient juridiction et puissance du glaive. Voilà tout l'appauvrissement que le protestantisme a fait subir au catholicisme; mais, et ceci n'avait pas été prévu par les réformateurs, l'esprit de révolte, inauguré par Luther dans les idées religieuses, a acquis des forces en marchant, comme la renommée de Virgile, et de même que les révolutionnaires de la veille sont toujours trouvés tièdes, trembleurs et suspects par les révolutionnaires du lendemain, la philosophie sceptique, venue depuis le XVIe siècle, a réformé la réforme, et lui a fait son royaume dans ce monde bien plus petit qu'elle-même ne l'avait fait à la papauté.

Digitized by Google

Depuis que le christianisme s'établit jusqu'à la réforme, il avait toujours été en possession de régler les actes principaux de la vie; ainsi, il baptisait, il mariait et il inhumait. Il faisait cela seul, sans partage. La réforme a donné naissance à quelque chose qui s'est appelé LA PUISSANCE CIVILE. Cette puissance civile s'est mise à partager les prérogatives du christianisme, et a fini par se les approprier exclusivement. Elle laisse bien le christianisme baptiser, marier, et inhumer comme autrefois, mais de son côté aussi, elle baptise, elle marie et elle inhume, ne considérant comme bien baptisé, bien marié, bien inhumé que ceux qui ont passé par ses mains.

Pour cette puissance civile, un homme qui n'a pas été déclaré à sa naissance et inscrit sur son registre, n'existe pas. Pour cette puissance civile, un homme et une femme qui ne sont pas venus déclarer à un homme qui s'appelle maire, qu'ils se marient, ne sont pas mariés. Pour cette puissance civile, un homme dont la mort n'a pas été officiellement inscrite sur le registre municipal, existe encore, paie les impositions, etc.

Les actes principaux de la vie se font donc par duplicata, depuis qu'il existe ce quelque chose qu'on appelle la puissance civile. L'église fait de son côté, la mairie de l'autre. Du reste, l'église considère comme nul tout ce que peut faire la mairie, et la mairie considère comme non avenu tout ce que peut faire l'église. Néanmoins, comme la mairie a les gendarmes de son côté, elle s'est fait les honneurs de la position, et elle exige qu'on soit né, marié, et mort pour elle, avant de l'être pour l'église.

Cette puissance civile est née depuis la réforme et de la réforme. C'est une grosse révolte née d'une petite, un Robespierre fils d'un Lafayette. Du reste, en cette révolution comme en toutes, le lendemain a détrôné la veille. Luther, en *réformant* le christianisme, n'avait pas entendu lui ôter le droit exclusif de consacrer la naissance, le mariage et la mort; il entendait bien que les ministres protestans n'auraient pas besoin d'être doublés dans leurs fonctions par des maires; mais il a été puni selon qu'il avait péché, il a été réformé comme il avait réformé.

A l'heure qu'il est, cette puissance civile dont nous parlions est pleinement en possession de tout. Elle veut bien souffrir le pape et Luther, et elle leur fait leur part, selon qu'elle l'entend.

Cependant, quelque paisible et patient que soit le christianisme, il n'est pas sans trouver étranges quelquefois les prétentions de messieurs les maires, ces *prêtres civils*. Le bon sens des peuples et l'esprit

Digitized by Google

révolutionnaire prennent part chacun de leur côté pour l'Évangile et pour la loi municipale.

En cet état de choses, il nous a paru curieux de rechercher la place que la religion occupait dans la vie des païens. Les esprits forts, qui se prétendent issus en droite ligne des anciens philosophes, trouveront peut-être en ceci des leçons auxquelles ils ne s'attendent pas.

Ce n'est pas une histoire complète de la vie religieuse des païens que nous prétendons faire; c'est seulement une esquisse rapide de l'organisation de leur clergé, de la valeur de leurs dogmes religieux dans la vie politique et administrative, et des pratiques pieuses auxquelles ils se livraient individuellement.

II. — DU CLERGÉ PAIEN.

Nous devons dire à ceux qui trouveraient étrange que nous employions le mot de *clergé* pour désigner les prêtres païens, que ce mot, qui est grec d'origine et qui est antérieur au christianisme, a long-temps signifié *fonctionnaire* avant de signifier prêtre, et que dès-lors il peut être appliqué sans profanation aux prêtres païens, en tant qu'attachés à des *fonctions* spéciales, qui étaient les fonctions sacerdotales. Il nous faut encore prémunir le lecteur contre l'expression de *collége des augures* ou de *collége des pontifes*, qui est très fréquente dans les histoires anciennes, et d'après laquelle quelques-uns pourraient s'imaginer peut-être que c'était quelque façon de séminaire ou d'établissement d'instruction, comme étaient les *colléges des jésuites* ou les *colléges des oratoriens*. D'abord, nous verrons tout à l'heure que les fonctions sacerdotales n'exigeaient pas, chez les païens, une éducation spéciale et préparée de longue main comme dans le christianisme; ensuite il est facile de concevoir que les *colléges*, comme nous les entendons, étaient impossibles parmi les anciens.

En effet, nous autres, peuples modernes, nous sommes le fruit d'une longue civilisation préalable, qui nous a faits ce qu'on nous voit, et que nous sommes forcés d'étudier, pour nous comprendre nous-mêmes. Nos idées morales et religieuses sont chrétiennes; nos idées littéraires, artistiques, philosophiques, sont plus ou moins grecques ou romaines. Enfans de la tradition, nous devons savoir la tradition. Or, notre tradition, à nous, est écrite dans d'autres langues que la nôtre. Nous ne pouvons avoir la connaissance critique

Digitized by Google

de notre religion, de nos lois, de nos arts, de nos lettres, de notre politique, de notre philosophie, qu'en apprenant l'hébreu, le grec et le latin, qui sont les trois langues traditionnelles du principe chrétien et du principe païen, dont la civilisation des peuples modernes est le résultat, le résumé, la synthèse.

Les anciens n'étaient pas dans cette position. Il n'avaient aucune tradition, écrite dans quelque langue étrangère, à apprendre et à méditer. Les Grecs ne relevaient, ils le croyaient du moins, que de leur propre histoire. Aux yeux des Romains, les Grecs étaient un peuple sans foi, sans dignité, sans loyauté, mais spirituel dans sa souplesse et gracieux dans sa ruse. La Grèce fournissait l'Italie de chanteurs, d'escamoteurs, de grammairiens, de peintres, de philosophes, à peu près comme l'Italie du XVIe siècle fournissait la France, d'hommes retords, dissimulés, fripons, galans, se mêlant de vers, de musique, d'alchimie et d'amour; mais jamais l'ancienne Italie ne songea sérieusement à copier l'ancienne Grèce. Pour donner une idée du mépris que leur inspirait ce pays qu'ils avaient vaincu, les Romains appelaient le geai, qui est à la fois le plus nul et le plus vaniteux des oiseaux, *un petit Grec*, *Græculus*. Les anciens, soit les Grecs, soit les Romains, n'avaient donc point à étudier, comme nous, une civilisation préalable, une tradition et des langues mortes; il n'y avait pas lieu à former ainsi parmi eux des universités, des *colléges*, et quand on lit ce mot, ou son équivalent *collegia* dans les histoires anciennes, il faut bien se garder de le prendre dans le sens que nous lui donnons. On verra d'ailleurs ce qu'il signifiait.

Ce qui frappe tout d'abord dans le sacerdoce des païens, c'est qu'en général il n'imprimait pas caractère. Nous disons en général, parce qu'il faut excepter certaines congrégations religieuses dans lesquelles les vœux étaient perpétuels, par exemple, la congrégation des *religieux* de Cybèle, où le célibat était rigoureux, même si rigoureux, qu'on n'entrait dans la congrégation qu'en devenant eunuque. Il faut placer dans le même cas l'ordre des *religieux* de Jupiter, qui portaient le nom *Flamines diales*, car ceux qui en faisaient partie étaient forcés de se marier, et ne pouvaient pas divorcer, ce qui constituait une exception caractéristique, et en quelque façon sacramentelle dans les lois romaines.

Ce n'est pas sans motif que nous employons le mot de *religieux*, au lieu de celui de prêtres, en parlant de la congrégation des *Galli*, voués à Cybèle, et de celles des *Flamines diales*, voués à Jupiter. Il y avait divers degrés dans le sacerdoce païen, comme il y a dans le sacerdoce

Digitized by Google

chrétien, les minorés, les tonsurés, les sous-diacres, etc. Le mot de *prêtre* entraîne avec lui l'idée d'une consécration spéciale, tandis que le mot de *religieux* s'applique également à tous les degrés de la hiérarchie sacerdotale, et surtout aux congrégations, qui constituaient la base du clergé païen.

Un autre caractère également fort remarquable du sacerdoce païen, c'est qu'il n'exigeait aucune initiation, et que tout citoyen d'une famille honorable pouvait légitimement se promettre d'obtenir quelqu'un de ses degrés. Il paraît néanmoins que ce n'était guère que parmi les nobles que le sacerdoce se recrutait, à en juger par le scandale que produisit la nomination au souverain pontificat, qui fut faite un peu avant la dictature de César, de Ventidius Bassus, qui était alors consul, mais qui avait été palefrenier dans les écuries de Pompée. Il y eut dans Rome une multitude de placards en vers, comme c'était l'usage, appliqués au piédestal des statues des carrefours, et dans lesquels on signalait aux augures la nomination de Ventidius Bassus comme le prodige le plus surprenant qu'ils eussent à consulter.

Il n'est pas bien aisé de dire combien il y avait, à Rome, de sortes de prêtres, par exemple s'il y en avait autant que de dieux. Néanmoins nous pencherions vers la négative. Il résulte de divers témoignages que le même prêtre pouvait servir à plusieurs dieux. Tertullien dit dans son livre adressé AUX NATIONS, que tous les *dieux publics* étaient réunis dans le temple de Jupiter au Capitole, et que tous les *dieux étrangers* étaient dans le temple de la déesse Carna. Tertullien ajoute quelque chose qui est en ceci d'une grande importance, c'est qu'en outre des dieux publics et des dieux étrangers, reconnus par les Romains, il y avait encore la foule *sans* nombre des dieux *communs*, c'est-à-dire des dieux de tous les peuples, des dieux poétiques, philosophiques et autres, qui étaient tout-à-fait sans conséquence, et qui n'avaient ni prêtres, ni temples.

Peut-être devons-nous, avant de passer outre, expliquer un peu cette expression de *dieux publics*, dont se sert ici Tertullien. Sans vouloir toucher en cet endroit la question relative à la liberté de conscience chez les anciens, il faut dire qu'il ne dépendait pas du premier venu de fonder une religion dans l'empire romain, et qu'on n'adorait publiquement que les dieux qui avaient été reconnus par décret du sénat. Ainsi, durant les deux premiers siècles de l'ère vulgaire, il se fit une grave révolution religieuse dans toute l'Italie; cinq dieux furent chassés et leur culte défendu; c'étaient Bacchus,

Digitized by Google

Sérapis, Isis, Harpocrate et Anubis. Il paraît qu'alors, comme lorsque Valentinien II défendait au clergé païen les offices et les prières de nuit, les consciences s'alarmèrent et la populace se révolta ; car les cinq dieux proscrits venaient d'être solennellement rétablis lorsque Tertullien écrivait son *Apologétique*.

Nous croyons donc, à quelques exceptions près dont nous parlerons tout à l'heure, qu'il n'y avait qu'une seule espèce de prêtres pour tout le paganisme romain, et que ces prêtres étaient seulement partagés en diverses catégories d'hiérarchie et de fonctions. Aulu-Gelle fait connaître avec assez de précision quels étaient les degrés du sacerdoce païen ; il les nomme dans l'ordre suivant : les flamines, les augures, les quinze sacrificateurs, les sept maîtres-d'hôtel et les pontifes. Il y avait encore les joueurs de flûte pendant les sacrifices, le grand-sacrificateur, les congrégations religieuses, et, au sommet du sacerdoce, le souverain pontife. Reprenons.

Il résulte de divers témoignages que les flamines et les augures étaient des clercs qui, indépendamment de leur place dans l'ordre général du sacerdoce, tiraient encore leur importance de la spécialité de leurs fonctions. Par exemple, et nous espérons qu'on ne verra dans ce que nous allons dire qu'une simple comparaison destinée à faire comprendre notre sujet, il y avait à Rome flamines et flamines, de même qu'avant la révolution et dans l'ancienne constitution du clergé en France, il y avait chanoines et chanoines. Ainsi, pour devenir chanoine de Lyon, il fallait faire des preuves de noblesse, comme pour l'ordre de Malte, et de plus, il fallait être comte. Dans la plupart des autres chapitres, au contraire, tout prêtre pouvait devenir chanoine. Il y avait donc autrefois une grande différence dans le corps du clergé entre un chanoine de Lyon et un chanoine de Paris.

Les flamines, qui étaient un seul et même corps, présentaient aussi de grandes différences, en raison de la spécialité de leur consécration. Un flamine de Quirinus, par exemple, était un homme de médiocre importance, tandis qu'un flamine de Jupiter n'avait au-dessus de lui, en fait de préséance, que le grand-sacrificateur. Aulu-Gelle raconte les diverses prérogatives de ces graves personnages ; il y en a de curieuses. Un flamine ne pouvait sortir qu'à cheval. Tout prisonnier qui parvenait à toucher son vêtement était libre. Il fallait un perruquier citoyen romain pour le raser. Ses cheveux et les rognures de ses ongles étaient des reliques. Tout flamine était marié, sans pouvoir jamais divorcer, comme tout le monde. Le jour où il devenait veuf, il cessait d'être flamine.

Digitized by Google

Les augures, qui formaient également un seul corps, avaient des rangs entre eux. Aulu-Gelle mentionne un Messala qui était premier augure. En outre, les augures prenaient le nom d'*augures des auspices*, ou d'augures des *haruspices*, selon la spécialité de divination à laquelle ils étaient appliqués.

Les quinze sacrificateurs étaient, comme leur nom l'indique, les membres du corps chargé des sacrifices, lesquels s'élevaient à quinze, avec une espèce de supérieur ou de *prieur*, qui s'appelait *rex sacrorum*, ou grand sacrificateur.

Les sept maîtres-d'hôtel, *septemviri epulonum*, étaient, à ce qu'il paraît, un corps fort précieux dans la hiérarchie sacerdotale des Romains. Ils étaient chargés de régler les repas qui suivaient toujours les sacrifices. Du reste, il résulte de divers témoignages que la goinfrerie occupait une grande place dans toutes les cérémonies religieuses. Il faut se représenter, en effet, l'énorme quantité de victimes qui étaient offertes aux dieux, soit dans les offices réguliers et quotidiens et aux dépens de l'état, soit aux offices casuels et personnels, et aux dépens des particuliers, et la nécessité où était le corps sacerdotal de manger beaucoup, pour éviter l'encombrement. Tertullien lui reproche, en divers endroits, de passer sa vie dans les festins, et il le raille, en chrétien austère, sur les couronnes de fleurs que portaient les prêtres païens à table, leur demandant s'ils avaient, par hasard, l'odorat aux cheveux. Il faut ajouter que les couronnes de fleurs étaient, parmi les païens, une marque d'humilité religieuse; on en portait toujours pendant les sacrifices. C'était le signe des supplians.

Au-dessus des maîtres-d'hôtel venait le corps des pontifes. Ceux-ci tenaient le premier rang du sacerdoce; c'étaient les cardinaux du paganisme. Les pontifes avaient, comme les augures, un chef, un *prieur;* c'était le souverain pontife, dans lequel résidait la suprême autorité religieuse, et qui était le père spirituel de la patrie.

Avant de parler de l'organisation intérieure des différens corps du clergé païen, que nous venons de mentionner, il est à propos que nous disions quelques mots de quelques congrégations religieuses qui se groupaient autour du sacerdoce.

La plus notable, la plus riche, la plus vénérée de ces congrégations, était, sans contredit, celle des religieuses de Vesta, qu'on appelait *Filles de Vesta, Virgines Vestales*. Les idées inexactes qui courent à leur égard parmi les modernes méritent une courte explication. Quoi que paraissent en penser les auteurs de l'opéra de *la Ves-*

Digitized by Google

tale, la congrégation des *Filles de Vesta* n'a jamais eu que *six* membres. On les prenait à l'âge de dix ans, dans les trois ou quatre familles les plus nobles et les plus illustres. C'était le souverain pontife qui les présentait, et le sénat qui les nommait. Depuis dix ans jusqu'à vingt, elles étaient *novices;* depuis vingt jusqu'à trente, elles étaient religieuses. A trente ans, elles étaient libres de sortir et de se marier.

Les Filles de Vesta avaient une supérieure. On sait le vœu de virginité qu'elles faisaient. Du reste, il paraît que ce vœu de virginité, même jusqu'à trente ans seulement, était une terrible chose pour les païens. Saint Ambroise, dans sa querelle avec Symmaque, à propos des dieux du paganisme, leur reproche de ne pouvoir trouver, même à force d'honneurs, de richesses et de priviléges, que six filles qui voulussent rester vierges jusqu'à trente ans, tandis que le christianisme en trouvait par milliers, qui le restaient toute leur vie, au milieu du travail, de l'obscurité, de l'abstinence et des prières.

Rien n'égale la vénération dont jouissait, dans tout l'empire, la congrégation des *Filles de Vesta*. Leur maison n'était pas fermée aux hommes, comme on se l'imagine. Le sénat avait même avec elles de fréquentes relations, car on leur confiait le dépôt des actes publics de grande importance. Leurs archives étaient un chartrier immense où les familles mettaient leurs titres. Suétone rapporte que le testament de César y fut déposé. Ce fut vers l'année 408, à peu près, de l'ère vulgaire, sous le règne d'Honorius, que, dans la ruine générale du culte païen, la congrégation des *Filles de Vesta* fut dispersée. Zosyme raconte le fait avec une profonde tristesse, car il était un dévot austère de la vieille religion de son pays. L'impératrice-mère Séréna entra fièrement dans le temple de Vesta, dit-il, et remarquant que la déesse avait au cou un riche colier, elle le prit et le mit au sien. La supérieure des vestales, qui était restée, fit des imprécations sur elle et la menaça du courroux de la déesse; ce qui se réalisa, ajoute Zosyme, car Séréna fut étranglée, c'est-à-dire mise à mort par la partie de son corps qui avait profané le collier de Vesta.

Les *Filles de Vesta* n'étaient pas la seule congrégation de femmes qu'il y eût dans le paganisme. Il y en avait beaucoup d'autres, en très grand nombre, par exemple les religieuses de Cérès, qu'on appelaient les *Dames de Cérès*, *Matronæ Cereris*.

Les congrégations d'hommes étaient fort nombreuses dans le paganisme. Nous ne parlerons que des *Religieux de Cybèle*, qui étaient les plus austères de tous, et qui formaient un ordre de mendians. Les *Re-*

Digitized by Google

ligieux de Cybèle, qu'on appelait des *Gaulois*, ou des *Coqs*, *Galli*, par une triste dérision peut-être, étaient tous eunuques. Ils faisaient vœu de pauvreté, et ils erraient partout, une besace sur l'épaule, portant de petites images de la déesse, et demandant l'aumône. Juvénal représente ces pauvres frères logés dans les tavernes des bords du Tibre, avec les soldats, les matelots, les valets du bourreau, les fabricans de cercueils des pompes funèbres de Rome, mais prenant toutefois la vie assez gaiement et dormant sous la table quand ils étaient ivres. Il faudrait se garder, dans l'intérêt des malheureux *Coqs*, de prendre le récit hyperbolique de Juvénal au pied de la lettre. Seulement, il paraîtrait que les poètes latins ne traitaient pas mieux les moines païens que les poètes modernes n'ont traité les moines chrétiens.

Il serait curieux maintenant de rechercher les costumes que portaient les différens corps du sacerdoce païen; mais ce serait là un travail qui nous entraînerait au-delà des limites que nous nous sommes imposées. Nous dirons seulement que, sans parler du corps des prêtres proprement dits, il y avait autant d'habits que de congrégations. Les *Dames de Cérès* étaient entièrement vêtues de blanc, avec une immense perruque en forme de corbeille, serrée avec un ruban, et surmontée d'un gâteau plat et rond, en forme de galette. Les religieux de Bellone étaient vêtus d'une longue soutane noire, avec un chapeau de laine noire. Les religieux de Saturne portaient une tunique blanche à larges bandes d'écarlate, et par-dessus un manteau couleur de feu. C'est Tertullien qui donne ces détails dans son traité *du Manteau*.

Disons également quelques mots de certaines pratiques auxquelles étaient soumis les prêtres païens, avant de parler de leur organisation. Les religieux de Saturne avaient une règle fort dure. Ils étaient obligés de prendre un bain dans l'eau froide, au point du jour, en toute saison. Tertullien les raille fort plaisamment sur ce qu'ils sortaient raides et verts de leurs baignoires, aux fêtes de Saturne, qui tombaient en décembre. Les flamines de Jupiter ne pouvaient pas ôter leur chapeau en plein air, et c'eût été un sacrilége à eux d'avoir un nœud à une partie quelconque de leurs vêtemens.

Les prêtres païens allaient tous à la guerre.

Il ne serait pas aisé de reconstruire avec rigueur l'organisation complète du clergé païen. Les livres nombreux de théurgie et de théologie qui existaient encore au IIIe et au IVe siècle, et qui sont souvent cités dans les auteurs, ont complètement disparu. Tout ce qu'on sait bien, c'est que les divers ordres de prêtres ou de religieux

Digitized by Google

que nous avons mentionnés formaient un corps, une confrérie, un *collége, collegium*, comme disent les auteurs latins. Combien de membres avaient ces colléges? Il serait fort chanceux de l'affirmer. Il n'y a que les sacrificateurs dont on sait qu'ils étaient quinze par collége, et les maîtres-d'hôtel, dont on sait qu'ils étaient sept.

Par exemple, il est tout-à-fait certain que le nombre des membres de ces *colléges* était limité et fixé, puisqu'il fallait attendre qu'il y eût des places vacantes pour y entrer. C'est d'ailleurs un caractère qui est commun à toutes les confréries de l'empire romain. Il y a, dans les épîtres de Pline-le-Jeune, une lettre dans laquelle il demande à Trajan de lui donner l'une des deux places d'*augure* ou de *maître-d'hôtel*, qui venaient de vaquer.

Nous avons vu que c'était le sénat qui nommait les vestales; c'étaient les consuls qui nommaient dans tous les ordres du sacerdoce, sur la présentation du corps où le candidat voulait entrer. Cicéron dit, dans la seconde Philippique, qu'il a été nommé augure, sur la demande du collége, par les consuls Cn. Pompée et Q. Hortensius.

Du temps des rois, c'était le chef de l'état qui était souverain pontife. Zosyme, qui est très instruit sur ce qui touche la cléricature païenne, et qui en parle avec amour, dit que Numa fut le premier roi qui exerça le souverain pontificat. Le prit-il de son autorité royale? le reçut-il de l'élection des pontifes? C'est un point fort difficile à décider; néanmoins nous pencherions vers la seconde hypothèse.

Sous la république, le souverain pontife était électif et annuel. Ordinairement c'était l'un des consuls qui était choisi. Était-ce le sénat, était-ce le *collége* des pontifes qui le nommait? C'est ce que l'état présent de nos lectures ne nous permet pas d'affirmer.

Sous les empereurs, celui qui prenait le trône prenait en même temps le souverain pontificat. Depuis Auguste jusqu'à Valens, tous les empereurs sans exception furent souverains pontifes, même Constantin. Gratien fut le premier qui refusa les suprêmes fonctions sacerdotales du paganisme, et qui renvoya sa robe au collége des pontifes.

Les divers ordres du clergé païen formaient, avons-nous dit, des corporations, des *colléges*, *collegia*. Ces *colléges* étaient capables de posséder, et c'est, en effet, des biens du clergé païen que nous allons parler maintenant. Il sera curieux de remarquer sur ce point que l'histoire moderne ressemble quelquefois à s'y méprendre à l'histoire ancienne.

Les biens du clergé païen provenaient de cinq sources : 1° les do-

Digitized by Google

tations de l'état; 2° les dîmes; 3° les legs pieux; 4° les offrandes; 5° le casuel des temples.

C'est à Numa que remontent, au rapport de Plutarque, les dotations en terres et en argent que l'état accorda au clergé païen. Ces dotations étaient immenses. Quand le christianisme renversa les faux dieux, le quart au moins de l'empire appartenait aux prêtres. Ces biens consistaient en terres, en maisons, en rentes et en redevances féodales. On comprend alors facilement avec quelle ardeur étaient recherchées ces fonctions sacerdotales, auxquelles étaient attachées de si grandes richesses. Les terres du clergé étaient affermées par des traitans, comme les domaines de l'état. C'est, du reste, une matière qui est touchée fort au long dans les lois romaines, et principalement dans le code de Théodose.

Les dîmes étaient pour le clergé païen une source permanente de revenus; tout citoyen était tenu de payer annuellement la dîme de ses récoltes. Sylla, qui était une façon de Louis XI, tout couvert de scapulaires, et qui portait à nu sur sa peau des images de plomb des dieux auxquels il était plus particulièrement dévot, était exemplaire, dit Plutarque, pour le paiement exact de ses dîmes.

L'usage des dîmes était général dans tout le paganisme, en Italie, en Grèce, en Asie. Xénophon, qui était un homme fort pieux, quoique philosophe et ami de Socrate, est plein de détails à ce sujet. Il faut même faire cette remarque au sujet des dîmes, qu'elles n'étaient pas seulement de rigueur pour les revenus de la terre, mais encore pour tout accroissement de richesse. Ainsi, quand les Dix Mille furent revenus de l'Asie en Europe, ayant fait un riche butin d'argent et de prisonniers dans une excursion aux environs du Bosphore, ils en prélevèrent religieusement le dixième pour Apollon et pour Diane. Ainsi encore, après avoir ruiné les Lydiens, Cyrus fit prendre sur le butin la dîme qui était due aux dieux de la Perse. Nous nous bornons à ces deux exemples, parce que les faits analogues abondent dans l'histoire ancienne. Deux endroits de Thucydide prouvent même que la dîme se prélevait sur les amendes judiciaires imposées par les tribunaux, et sur les confiscations opérées par les lois politiques.

Les legs rapportaient aussi considérablement au clergé païen. Il résulte des termes de la lettre de Symmaque, préfet de Rome, à Valentinien II, pour la défense du paganisme, que les legs, testamens et donations en faveur des dieux et des temples venaient, tout récemment, d'être défendus. Du reste, les lois des empereurs du IVe siècle nous ont conservé la forme des testamens pieux; c'étaient des codi-

Digitized by Google

cilles ordinaires, par lesquels on léguait, *dono*, *lego*, etc., à Cérès, à Pluton, à Jupiter, à Saturne et aux autres. Cet usage passa des païens aux chrétiens, car le code de Justinien referme plusieurs lois qui dérogent à la jurisprudence établie à cet égard, et qui valident des legs aux saints, aux anges, à Jésus-Christ, au Saint-Esprit, et ainsi de suite.

Les offrandes volontaires n'étaient pas la branche la moins importante des revenus du clergé païen. Les riches veuves, les vieillards dévots, se répandaient en fondations pieuses, comme autels, chapelles et temples, sans compter les bijoux et les habits de soie et d'or pour revêtir les statues des dieux; car c'est une grande erreur des modernes de s'imaginer que les statues des dieux étaient exposées nues dans les temples. Il y avait donc, disions-nous, une grande émulation parmi les païens pour se répandre en une foule de fondations pieuses. Xénophon raconte lui-même, avec détail, comment il éleva, de ses deniers, à Scillunte, près d'Olympie, un temple et un autel à Diane. Ce temple était entouré d'un grand terrain, qui fut consacré aussi. Il ajoute qu'il ne cessa jamais de payer exactement la dîme de ses revenus à la déesse.

C'est Tertullien et Minucius Félix qui nous apprennent de quoi se composait le *casuel* des temples. Il fallait payer pour y entrer ; il fallait payer pour s'y asseoir ; et la place était d'autant plus chère, que les chaises étaient plus rapprochées de l'autel. Minucius Félix ajoute que les prêtres allaient aussi quelquefois faire des quêtes à domicile, portant avec eux de petites images des dieux.

Les cinq sources des revenus du clergé païen, que nous avons énumérées, à savoir la dotation de l'état, les dîmes, les legs, les offrandes et le casuel, avaient fini par lui constituer des biens immenses. Ces biens consistaient, pour le clergé romain, en maisons à Rome, et en terres en Italie. Ces terres et ces maisons, qui portent, dans les lois du code de Théodose, le nom de *Loca templorum*, étaient affermées, comme le domaine de l'état, soit à des particuliers, soit à des compagnies. Les baux en étaient à long terme, la plupart pour cent ans. Quelques domaines étaient concédés à perpétuité. C'étaient alors de véritables inféodations; ce qui fait qu'il y avait dans l'histoire romaine, comme dans la nôtre, des serfs des seigneurs, et des serfs de l'église.

Quand le christianisme commença de se répandre, les richesses immenses du clergé païen, qui n'étaient employées qu'à ses jouis-

Digitized by Google

sances propres, sans qu'il en fût distrait quoi que ce soit pour des établissemens de charité, firent peu à peu murmurer. Déjà, dès le premier siècle de l'ère vulgaire, Néron, qui se trouvait souvent à court d'argent, soit pour aller aux eaux de Baïa, avec son train de mille voitures et deux mille mules ferrées d'argent, soit pour pêcher dans le Tibre avec son filet de mailles en fil d'or teintes de pourpre, soit pour faire semer de poudre de safran les voies romaines, sur lesquelles il passait avec ses coureurs maures et sa garde à cheval, avait donné l'exemple de dépouiller les temples, et de fondre jusqu'aux pénates de la ville de Rome; mais les temples dépouillés, les biens restaient, et c'était là l'essentiel.

Ce fut vers la fin du IVe siècle que les biens du clergé païen périclitèrent sérieusement. Les empereurs, appauvris par les guerres, avaient réfléchi, à ce qu'il paraît, à la ressource dont leur seraient les richesses du clergé, surtout depuis qu'étant chrétiens ils ne conservaient plus là-dessus aucun scrupule. Valentinien II fut le premier qui se risqua. Il voulut tuer le clergé d'abord, pour pouvoir le dépouiller ensuite. Zosyme raconte comment cet empereur, mort si jeune, avait déjà fait défendre les cérémonies de nuit dans les temples, et comment la populace révoltée l'avait contraint à retirer son édit. C'est sous Valentinien II qu'eut lieu la polémique célèbre entre Symmaque, préfet de Rome, et saint Ambroise, évêque de Milan, au sujet du paganisme, dont Symmaque était un ardent, et même un éloquent défenseur. Il résulte de leurs lettres réciproques, adressées à l'empereur, qu'une partie des sources des revenus du clergé avaient été taries; par exemple, les fondations et les donations avaient été prohibées.

Le grand coup fut porté par Théodose. Il se rendit un jour solennellement au sénat, rapporte Zosyme, et lui adressa un long et beau discours, pour l'engager à renoncer à la foi de ses pères. Le sénat en masse refusa. Alors l'empereur confisqua tous les biens du clergé, et les sacrifices ne se firent plus qu'au moyen des offrandes volontaires des dévots. Quelques mois après, les sacrifices furent défendus, les temples fermés, le clergé païen dispersé. Ceci arriva durant les années 393 et 394 de l'ère vulgaire. C'est durant les années 1793 et 1794 de la même ère que les églises chrétiennes ont été fermées en France, les biens du clergé vendus, et les prêtres dispersés et guillotinés.

A. Granier de Cassagnac.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

BULLETIN.

Il n'y a peut-être pas un journal qui, dans ces derniers jours, n'ait commencé un article par ces mots : « La dissolution est décidée. » — Nous la jugeons inévitable, pour notre part, et il y a long-temps que nous l'avons dit; mais nous ne croyons pas la chose aussi avancée qu'on le prétend. Comment la dissolution aurait-elle pu être décidée, après tant de résistances et d'objections, dans un moment où les membres du ministère se croisent tour à tour en chaise de poste sur la route de Normandie, et sont hors d'état de se réunir tous ensemble, soit aux Tuileries, soit au château d'Eu? La volonté royale, en supposant qu'elle ait été seule à résister jusqu'ici dans le conseil (et elle n'était pas seule), a dû observer plus de ménagement pour les justes prérogatives de ses ministres, et cela dans l'intérêt même de sa propre dignité et du respect auquel elle a droit, comme pouvoir inviolable. Tout ce qu'il est possible donc de savoir, quant à présent, c'est qu'une opposition, qui partait de haut et qui aurait été décisive sans doute pour empêcher la dissolution de la chambre, mais aussi pour forcer à la retraite un des plus honorables serviteurs de la royauté, commence à se laisser fléchir et éclairer par la leçon rassurante des évènemens extérieurs et par la paix profonde qui règne dans le pays. Rien n'est fait encore; mais tout sera résolu facilement et promptement, nous l'espérons, après le retour de M. Molé du château d'Eu, où tant de fausses alarmes, tant d'intrigues ambitieuses viennent expirer, et où nulle voix doctrinaire n'a pénétré encore. Là M. Molé et ses collègues entendront du roi non plus de ces objections qui prévoient les malheurs de trop loin, mais des paroles d'encouragement, des conseils vraiment politiques, qui aideront les plus timides à oser ce qui est leur unique voie de salut et le seul moyen d'affermir le système de conciliation du 15 avril. On n'aura plus alors qu'à attendre le jour où le conseil, réuni à Paris, sous la présidence du roi, arrêtera définitivement la grande mesure qu'il est dans sa destinée d'accomplir.

On voit que les partis, et non pas seulement le parti doctrinaire, attachent quelque importance à ces dernières conférences qui sont ouvertes, en ce moment même, entre le roi et le chef du cabinet. Un journal, il y a quelques jours, donnait cette grave nouvelle textuellement : « On assure que M. Molé est parti, ce matin, *incognito*, pour le château d'Eu. » — Un autre écrivait cette phrase non moins singulière : « *Décidément*, M. Molé va partir.... » Il est permis d'espérer qu'après avoir fait tant de bruit des plus simples démarches de M. Molé, et signalé ainsi par des révélations superflues sa persistance à demander la dissolution, on ne viendra pas, plus

Digitized by Google

tard, lorsqu'il l'aura obtenue, déclarer qu'il l'a voulue accidentellement, dans un intérêt de circonstance, pour parer à quelque éventualité imprévue qui se rencontrait sur son chemin. N'a-t-on pas dit lors de l'amnistie, que le chef du cabinet l'avait proposée au roi à l'improviste, pour s'en faire un moyen de gouvernement et une ressource *in extremis* qui lui permît de rester ministre, après les beaux et inutiles discours échangés à la fin de la session entre M. Guizot et M. Barrot? Ne s'est-il pas trouvé, il y a trois jours à peine, une feuille, la seule qui reste aux doctrinaires, pour recueiller et développer encore une fois cette incroyable accusation? Il fallait pour cela, oublier que M. Molé s'était fait le promoteur des projets de clémence, il y a long-temps; que toute sa conduite, depuis trois ans, a été dictée par cette opinion; qu'il n'est entré au ministère que pour assurer son triomphe, et qu'enfin il s'était attaché à l'idée d'amnistie, par une vue politique et raisonnée, presque aussi anciennement et avec autant de conviction que le maréchal Gérard l'avait pu faire par un mouvement instinctif de générosité. Mais le *Journal de Paris* n'a voulu se souvenir de rien. La haine a quelquefois bien peu de mémoire!

Sur l'amnistie, tout le monde est d'accord maintenant, si on en excepte un petit nombre de doctrinaires renforcés dont le *Journal de Paris* n'ose plus même se faire l'organe dans cette question, qui n'en est plus une. Il en sera ainsi bientôt de la dissolution: tout le monde la voudra, ou y consentira, hormis les doctrinaires. Sur ce point, leur feuille officielle ne s'est pas résignée au silence, comme sur l'amnistie; le *Journal de Paris* promet tous les jours de se taire et de ne plus lutter contre une mesure plus forte que lui; néanmoins il revient sans cesse à la charge et s'exprime sur les projets du cabinet avec un désordre d'idées qui montre son désespoir. Prenant sur lui de supposer, par exemple, que les élections générales doivent être faites du 1er au 10 novembre, il s'indigne qu'on proclame, trois mois d'avance, la nécessité d'une dissolution, *pour livrer, pendant tout ce temps, le pays à l'agitation électorale*, et il oublie que lui-même, en mainte occasion récente, il a constaté *l'indifférence des électeurs, l'indifférence croissante des citoyens laborieux et paisibles à exercer des fonctions électorales multipliées sans discernement*. Que d'autres entreprennent d'accorder entre elles les affirmations contradictoires du dernier interprète des doctrinaires. Nous aimons mieux célébrer une conversion, plus importante que ne le pourrait être celle du *Journal de Paris*, dont personne, au demeurant, ne s'est occupé.

Le *Journal des Débats* a demandé, le 8 août, la dissolution qu'il combattait à outrance le 15 juillet. Il n'y a pas un mois qu'il recueillait tout ce qui lui reste de facultés et d'argumens pour démontrer que le gouvernement serait insensé de faire appel à des élections générales; il déclarait « que le pays, s'il est sage, fera bien de s'épargner les risques et les frais de l'éducation d'une chambre nouvelle. » — Aujourd'hui, il fait un double *mea culpa* pour deux erreurs; il applaudit à l'amnistie, « dont l'effet immédiat a été de désarmer les passions et de calmer les esprits; » il souhaite la dissolution, qui lui paraît, comme à nous, une conséquence logique de l'amnistie: il ne comprendrait pas « qu'un gouvernement qui a osé faire l'amnistie, et qui a réussi, n'osât pas faire les élections. » Ce qui l'a décidé à envisager la dissolution sous un nouveau point de vue, tout-à-fait favorable, c'est, selon lui, l'heureuse tournure que prennent les évènemens extérieurs auxquels nous devons nous intéresser, chez les trois peuples qui ont signé avec nous

Digitized by Google

le traité de la quadruple alliance. Ici encore nous féliciterons le *Journal des Débats* de sa conversion, d'autant plus volontiers que ses raisonnemens sont exactement ceux dont nous avions fait usage deux jours avant lui. Regrettera qui voudra de voir le *Journal des Débats* désormais à la remorque des idées d'autrui, lui qui avait une si libre allure autrefois, et tant d'initiative hardie, au point de gêner bien souvent les ministères qu'il défendait, en les devançant un peu à l'aventure. Tout cela est bien changé : ce n'est pas à nous de nous en plaindre.

La sécurité qui nous venait, pour oser conseiller un grand mouvement dans nos affaires intérieures, de l'état de l'Espagne, du Portugal, et de la marche des élections anglaises, n'a pas été démentie par les faits, quelle que soit l'apparence équivoque des dernières nouvelles.

Pour l'Espagne, on est habitué dès long-temps à cette incertitude qui vient planer de nouveau sur les deux camps ennemis, au moment où les positions commençaient à se dessiner et la fortune à se déclarer. Cependant, et malgré la lenteur des généraux constitutionnels à profiter de leurs avantages, on peut dire que don Carlos a prouvé son impuissance aux yeux de l'Europe, et il est permis d'espérer qu'il n'ira point à Madrid. C'est du sein de cette ville seulement qu'il aurait pu influer sur le mouvement de nos opérations électorales. Dans les montagnes où il est réfugié, aux environs de Cantavieja, l'Espagne peut bien encore s'inquiéter de lui, mais non la France. Le problème pour don Carlos est de savoir comment il parviendra à franchir l'Èbre pour opérer sa retraite vers le nord. Les chefs qui commandent l'armée de Christine le laisseront sans doute échapper encore une fois; mais il faudra, pour le sauver, toute leur inhabileté ordinaire, et, de plus, les renforts de troupes qui lui arrivent de l'Èbre supérieur, moins pour relever sa fortune que pour l'aider à fuir et le tirer de sa captivité. Il sortira donc de ses montagnes, mais il en sortira démoralisé, perdu de réputation et d'honneur.

Les élections anglaises, voilà le seul fait qui ne semble pas avoir tourné aussi bien que nous l'espérions. Cependant il restera encore au ministère whig, dans la nouvelle chambre des communes, une majorité au moins aussi nombreuse que celle du dernier parlement, et elle sera plus forte, car elle s'est retrempée dans l'épreuve électorale; elle sera plus pure et plus intimement unie, elle pourra voter et agir comme un seul homme, car elle s'est dégagée, en plusieurs endroits, de l'alliage radical qui l'empêchait d'avoir cours partout et d'être appréciée à sa vraie valeur. Toutefois, on peut le prévoir déjà, elle ne sera pas assez imposante pour donner au cabinet de lord Melbourne le courage d'employer contre la chambre des lords les grands moyens qui changent une majorité et triomphent de toutes les résistances. Il y aura donc probablement une halte dans l'accomplissement des dernières mesures législatives qui devaient compléter la réforme. Mais qu'importe? l'état des esprits, en Angleterre, n'en sera que plus en harmonie avec la situation morale de plusieurs pays en Europe, et de la France entre autres, qui l'a poussée la première et l'a dirigée dans une voie de régénération politique. On remarque un besoin impérieux, chez nous et partout ailleurs, aujourd'hui, de faire une halte sur les débris des vieilles institutions qui ont été renversées. Il y a de temps à autre, dans la vie des nations, de ces repos nécessaires qui leur permettent de reprendre ensuite leur marche en avant avec plus de confiance et de nouvelles forces. L'An-

Digitized by Google

gleterre en est peut-être arrivée là, comme nous. Un jour, lorsqu'on jugera les travaux de notre temps sans les passions qui nous obscurcissent la vue, on sera étonné de ce qu'on fait de ruines chez nos voisins et en France depuis sept années. Observons seulement que la majorité, qui va se constituer dans la chambre des communes, sera fournie par l'Irlande; et, en Irlande, tout n'a pas été détruit de ce qui doit l'être, de ce qui peut l'être dès ce moment. Si O'Connell fait servir la majorité qu'il a donnée au ministère à renverser tout ce que les siècles et la violence de la conquête ont entassé d'abus dans son malheureux pays; si c'est sur ce terrain exclusivement que se porte la faux de la réforme; si, enfin, les lords du parlement anglais, pour détourner d'eux le danger personnel qui les menace, pour éloigner de l'Angleterre l'ouragan des révolutions, consentent à laisser l'Irlande se délivrer de ce qui la gêne et dépenser à ce travail toute son activité contagieuse, nous n'aurons pas assez d'admiration pour une telle sagesse et pour une destruction aussi sainte et légitime. L'Angleterre maintenant, pour ce qui lui reste à abolir, peut bien attendre. Qu'elle fasse une pause, qu'elle donne à l'Irlande le loisir de la rejoindre et d'atteindre au même niveau qu'elle-même par les institutions; ce sera bien. Le gouvernement des îles britanniques aura toute la puissance qui lui est réservée, alors seulement qu'il commandera à une population homogène.

Nous en sommes à ce point en France, et aussi nos débats intérieurs sont peu de chose en comparaison de ces grands débats où s'élabore, comme dans une fournaise, toujours prête à faire explosion, la constitution nouvelle d'un empire qui étend ses bras sur toutes les régions du globe. On en est réduit à chercher, parmi nous, quels objets microscopiques, à l'heure qu'il est, servent à distraire l'opinion publique, en attendant les élections générales qui seules pourront l'occuper sérieusement.

Il faut, pour trouver quelque intérêt à nos propres affaires, porter nos regards jusque vers l'Algérie. Là on voit que le traité de la Tafna réussit : pour des traités aussi modestes, c'est une condition plus rigoureuse que pour d'autres de réussir et d'assurer d'une manière incontestable les avantages dont ils se sont contentés. D'après les correspondances d'Oran, les Arabes affluent sur nos marchés. Des approvisionnemens considérables, surtout en bestiaux, nous arrivent de l'intérieur de la province. Le prix de la viande, dans nos camps et nos villes, est tombé à un taux si bas, qu'il a fallu en autoriser des exportations, jusqu'ici prohibées; on a même vu des navires qui étaient arrivés avec des provisions pour les troupes, en exécution de marchés antérieurement conclus, et qui, voyant leur cargaison inutile, trouvant même du superflu à Oran, lui ont emprunté des troupeaux entiers qu'ils iront vendre ailleurs avec de grands profits. Que le traité de la Tafna soit toujours exécuté ainsi, et il opérera la conversion de ceux-là même qui prétendaient y trouver un texte d'accusation contre le cabinet.

Chez nous, dans le domaine de la politique et des affaires, nous ne voyons guère que le conseil d'état qui ait attiré l'attention publique, depuis une quinzaine de jours. La destitution de M. Denis Lagarde a ouvert bien des yeux, qui ont pénétré curieusement dans les profondeurs du conseil d'état. Nous n'avons pas voulu, dans le premier moment où l'effervescence des mécontentemens, vrais ou factices, était au comble, dire notre avis de cette destitution, qui, se présentant isolée, nous paraît en effet un acte de rigueur, mais qui, si elle avait été précédée de plusieurs autres retraites, plus ur-

Digitized by Google

gentes et mieux justifiées encore, aurait annoncé au moins, de la part du ministère, l'intention arrêtée, systématique et dès-lors honorable, de ranimer ce vieux corps, même au prix de quelques sacrifices de personnes, dont les services datent presque d'un autre siècle et leur ont bien mérité la vétérance. Le ministère osera-t-il faire comprendre à certains conseillers d'état ce qu'on dit d'eux publiquement ? Il y a tel homme, parmi eux, qu'une surdité complète empêche de prendre part utilement aux discussions et qui garde sa place sans la remplir, qui ne veut pas sans doute, comme le maréchal Soult, se séparer de son traitement, dont une fortune considérable lui permettrait de combler facilement le vide. Il y a tel autre qui est aveugle et n'entend pas beaucoup mieux, mais qui trouve commode de rester héroïquement sur sa chaise curule du comité de la guerre, où l'on peut très bien vivre en paix et cacochyme, tant que les seuls ennemis qui viennent assiéger la place sont des solliciteurs éperdus que le garde-des-sceaux se charge d'éconduire : il est vrai qu'il est des noms que tout gouvernement, par une sorte de nécessité proverbiale depuis cinquante ans, doit toujours avoir dans ses cadres, à ce qu'il paraît, sous peine de se faire dire qu'il n'est pas né viable.

Nous ne voulons nommer personne ni désigner plus distinctement tous ceux qui pourraient l'être : ce n'est pas une liste de proscription que nous dressons. Mais quelquefois un conseiller d'état, qui a fait des romans, est déporté d'emblée au comité des finances, où il lui faut discuter avec des hommes aussi profondément instruits que M. de Freville et M. Bérenger, qui plaisantent parfois aussi bien qu'ils discutent. A ce même comité des finances, d'ailleurs, on a donné rendez-vous, dans le service extraordinaire, aux hommes les plus éclairés de notre administration active, devant lesquels la position est difficile à tenir pour ceux du service ordinaire : il suffit de nommer MM. Calmon, Jules Pasquier, Florimond d'Audiffret, David, le baron Rodier.

Pour rendre faciles et naturels les changemens de personnes, on conçoit qu'un changement de quelques parties de l'organisation actuelle du conseil d'état serait nécessaire. M. Sauzet avait songé à l'amender sur un point. Le comité de l'intérieur et du commerce, depuis la mort de George Cuvier, est une trop lourde charge pour le conseiller qui a mission de le présider : nous n'attaquons point celui qui remplit cette tâche aujourd'hui, M. Maillard, et ce n'est pas l'offenser que de le croire inférieur à George Cuvier, qui lui-même n'était pas supérieur à cet immense travail, le dernier honneur et la dernière gloire de sa vie. M. Sauzet, pour alléger le fardeau, avait résolu de le diviser et de faire deux comités distincts, celui de l'intérieur et celui du commerce, ayant chacun leur président spécial, M. Vivien au commerce, M. Maillard à l'intérieur. Dans cette combinaison, on concevait M. Maillard remplaçant la moitié de M. Cuvier; mais tout cela est resté en projet, et notez que c'était un projet déjà ancien, qui date d'un temps où l'on n'entendait pas parler de M. Sauzet lui-même. C'est ainsi que les meilleures choses ont la plus grande peine à sortir des cartons de la chancellerie.

Il y a une chose qui n'en sortira peut-être jamais, c'est l'inamovibilité pour les membres du comité du contentieux, véritable magistrature par ses attributions, et qui peut bien avoir le mérite de l'indépendance, mais qui n'en aura pas l'honneur aux yeux du monde, tant qu'elle ne sera pas inamo-

Digitized by Google

vible. La restauration elle-même avait pensé à lui donner cette garantie, mais elle y avait pensé seulement, comme à beaucoup d'autres principes.

Le public n'a pas eu d'autres sujets plus animés de conversation politique, cette semaine : le conseil d'état et ses octogénaires, le Portugal, dont on ne sait rien d'exact, l'Espagne qui s'endort encore une fois, les élections anglaises qui ne résolvent rien avec décision. C'est vous dire que la Bourse a été inactive. Il y a des gens qui sont fort embarrassés en pareille circonstance, ce sont ceux qui ont mission de faire précéder la cote des fonds publics, dans les journaux quotidiens, de certaines observations explicatives. Comme il faut tout expliquer, on s'en tire à peu près ainsi : « La stagnation des fonds publics tient à la rareté des affaires, et la rareté des affaires vient de la stagnation des fonds publics : le tout procède de l'absence de la spéculation. »

Il serait plus simple de dire que le même phénomène se reproduit tous les ans à la même époque, et pour la même raison. Les banquiers voyagent; les agens de change vont au moins à Sceaux, ou à Nogent, ou à Meudon, les coulissiers à leur maison des champs de la barrière de l'Etoile. M. Aguado est à Dieppe, lui qui menaçait, il y a peu de jours, de reparaître à la Bourse triomphalement, à la tête d'un emprunt de 250 millions. M. de Rothschild est aux bains de Néris, dans le Bourbonnais.

S'il n'y avait, en ce moment, quatre ou cinq chemins de fer, dont les actions sont cotées à la Bourse, et vendues au comptant, à terme, à prime, diversifiées enfin sous toutes les formes, pour dissimuler les lacunes des rentes françaises et étrangères, on n'aurait pas assez de spéculations entre une heure et trois heures et demie, pour faire vivre seulement trois courtiers marrons et une douzaine de coulissiers.

Mais qu'un évènement grave rappelle à Paris tous les absens ; nous les verrons bientôt s'abattre à la Bourse, tous à leur poste, avec plus de fidélité et de mémoire locale que leurs pigeons voyageurs : M. Fould, adossé au premier pilier, près du bas-côté gauche de ce temple de l'agiotage; M. Rotschild, dans la nef même, au milieu du fleuve de ceux qui entrent ou qui sortent, et n'étant appuyé sur rien que sur lui-même; d'autres le suivant respectueusement dans le sillage mystérieux qu'il trace; quelques-uns enfin essayant de remonter, en face de lui, le courant qu'il domine; au milieu d'eux tous, M. Léo, se promenant de l'est à l'ouest et du nord au midi, passant en revue ses actionnaires pour le chemin de la rive gauche : *Quærens Leo quem devoret*. C'est là seulement un coin du tableau de la Bourse, qui peut se dérouler tout entière sous nos yeux, un jour ou l'autre, sur un signe du télégraphe.

— *Le Remplaçant*, que l'Opéra-Comique a donné, pour la première fois, vendredi, est une de ces partitions que le théâtre de la Bourse a l'habitude de tirer de ses poudreux cartons pour les produire pendant la saison d'été, aux grands applaudissemens de trois ou quatre habitués intrépides de l'orchestre, qui, grace à cet artifice ingénieux, passent là des soirées fraîches et sereines, tandis qu'un peu plus loin on étouffe à *Guillaume Tell*. Il est impossible de voir dans le caprice de MM. Scribe et Bayard autre chose qu'un thème donné aux roulades de M. Couderc, de M. Revial et de M. Moreau-Sainti. On doit dire à la louange des chanteurs dont nous parlons, qu'ils ne sont pas restés, pour leur part, au-dessous de leur rôle; pièce, musique,

Digitized by Google

exécution, tout s'est maintenu, durant trois heures, à la même hauteur, et sans quelques intonations fâcheuses de M. Moreau-Sainti, rien ne fût venu troubler l'harmonie de cette médiocrité agréable. En général, les gens qui ont la coutume de chanter faux, ne se déconcertent guère. M. Revial entonne une note pour une autre avec un sang-froid remarquable, M. Couderc de même; mais, dans ce genre d'exercice, rien n'égale l'aplomb héroïque de M. Moreau-Sainti: il se promène, il fait traîner son sabre à grand bruit, il sourit d'aise, et pour que vous sachiez bien qu'il ne croit pas s'être trompé, un moment après il recommence. La musique de cet opéra est de M. Batton. Dieu merci! M. Batton n'en est pas à son début dans la carrière; voilà tantôt dix ans que la renommée s'enroue à proclamer son nom de fleuriste hors de ligne; ses magasins de la rue de Richelieu abondent en bruyères délicates, en épis blonds et charmans, en jasmins si frais épanouis, qu'on voudrait les sentir. M. Batton possède en outre des connaissances rares en horticulture; il sait, à merveille, apprécier tous les trésors d'une belle serre, et distinguer un gardénia d'une passiflore.

— Le Théâtre-Français a donné, cette semaine, *le Château de ma Nièce*, comédie en un acte de Mme Ancelot, qui ne vaut peut-être pas beaucoup moins que *Marie*, mais n'est pas destinée à fournir une aussi longue carrière. Mme Ancelot, après avoir fait pleurer Mlle Mars pendant trois actes, il y a bientôt un an, s'est dit qu'il était temps de la faire rire aujourd'hui; elle veut épuiser à son profit les dernières larmes et le dernier sourire de Mlle Mars. Voilà tout le secret de la pièce nouvelle. Quant à l'intrigue, elle est simple et bien connue. Il s'agit d'une tante encore jeune, toujours spirituelle et de belles manières, mais qui a le tort de venir de province, d'être la veuve d'un président à mortier du parlement de Dijon, et de tomber à l'improviste dans la société de quelques étourdis d'assez mauvais goût, amis de sa nièce, et qui lui ont préparé une mystification. Elle s'en tire à merveille, parle pendant toute la pièce, qui n'est qu'une série de conversations où les autres personnages n'assistent que pour lui donner la réplique. C'est, comme on voit, une espèce de *Nouveau Pourceaugnac* femelle, moins la scène des apothicaires qu'on veut bien lui épargner. Du reste, Mlle Mars porte de la poudre, ce qui, dit-on, rajeunit, et elle devient amoureuse, dans la comédie, d'un beau marquis très fat, qu'elle corrige et qu'elle épouse.

— L'Académie française a tenu sa séance annuelle le 9 août; l'auditoire était nombreux et a été tour à tour charmé par les piquantes saillies du secrétaire perpétuel, et vivement ému par le récit des belles actions de l'adjudant au 1er de cuirassiers, Mathieu Martinel. M. Villemain a ouvert la séance par son rapport sur les prix décernés par l'Académie aux ouvrages qu'elle a jugés les plus utiles aux mœurs, et à la pièce de vers où elle a cru reconnaître l'expression la plus complète des sentimens inspirés par l'arc de triomphe de l'Étoile. La lecture attentive de ce rapport prouvera, nous n'en doutons pas, à tous les esprits sérieux que l'Académie elle-même comprend qu'elle est engagée dans une fausse voie et ne s'abuse pas sur l'insuffisance des ouvrages qu'elle couronne. Ce que M. Villemain dit avec une réserve ingénieuse, avec la modération qui convient au secrétaire perpétuel de l'Académie, nous pourrions le dire avec plus de franchise; mais la critique des ouvrages couronnés, placée dans la bouche du secrétaire perpé-

Digitized by Google

tuel, nous dispense de tout commentaire. *L'innocence* des théories de M. Azaïs, les vues bienfaisantes et presque toujours inutiles de M. Dufau, la sobriété d'imagination empreinte dans les contes moraux de MM. X. Saintine et Ernest Fouinet, sont clairement exprimées dans les complimens si finement railleurs de M. Villemain. Nous ne pouvons donc mieux faire que de citer en entier l'excellent rapport du secrétaire perpétuel.

« MESSIEURS,

« L'Académie, en couronnant, l'année dernière, le beau livre *de la Démocratie en Amérique*, exprimait la crainte de ne pouvoir de long-temps décerner avec autant de justice et d'éclat ces prix annuels établis par la munificence d'un sage, et qu'il faut rehausser encore par le mérite de ceux qui les obtiennent. Ce langage était vrai. Toutefois, si l'importance du sujet, l'élévation de vues, le talent, et cette pureté d'ame qui embellit le talent, plaçaient dans un rang à part l'ouvrage de M. de Tocqueville, on peut supposer sans peine des travaux moins éminens, moins rares, mais dont l'utilité morale frapperait davantage tous les esprits et paraîtrait plus exactement remplir la pensée du fondateur de ce concours. Ce seront surtout les ouvrages qui s'adressent à un mal présent de la société, pour le consoler ou pour le guérir, les ouvrages qui proposent quelque réforme praticable, quelque bien à faire aux hommes, quelque manière de se rendre soi-même meilleur, en les rendant plus heureux.

« A ce titre, l'attention de l'Académie a dû se porter, cette année, sur un ouvrage récent, consacré à une classe de malheureux que la nature elle-même a faite au milieu de la société, et dont la charité ne peut qu'adoucir le sort, sans le changer jamais, les aveugles-nés. Attaché depuis vingt ans à l'instruction de quelques-uns d'entre eux, dans un établissement public, l'auteur de ce livre a étendu son intérêt sur tous. Il a calculé leur nombre en France, et l'insuffisance des asiles qui leur sont ouverts. Assidu témoin de leurs inclinations, de leurs études, de leurs progrès, il a décomposé le travail de leur intelligence; et, dans l'absence même de l'organe qui leur manque, il a vu briller d'une plus vive lumière l'action libre et intérieure de la pensée.

« Un écrivain célèbre avait dit, dans le dernier siècle, que la morale dépend tout entière des sens, qu'elle change avec l'organisation physique, et qu'un aveugle, par exemple, est *naturellement cruel*, parce qu'il ne voit pas le sang couler. Le nouvel observateur, en repoussant cette étrange théorie, défend et les droits de l'infortune et la dignité même de la nature humaine. Si l'ame, tout ensemble noble captive et maîtresse impérieuse du corps, ne peut se passer de tous les sens à la fois pour agir au dehors, du moins elle peut les remplacer l'un par l'autre, leur apprendre à faire ce qui n'est pas leur ouvrage naturel, et montrer d'autant mieux, par l'instrument imparfait qui exécute, la sublime essence qui dirige; à peu près comme la supériorité d'un grand chef apparaît dans la médiocrité même des serviteurs qu'il emploie, et qui suffisent à son génie.

« Ainsi, l'aveugle voit les objets par le toucher, mesure l'espace par le son, comprend la lumière par la pensée. Tel fut ce célèbre mathématicien, aveugle de naissance, Saunderson, qui, dans des leçons publiques, expliquait l'optique de Newton, comme Arago le compléterait, et, du fond de ses ténèbres, analysait la lumière devant ceux qui la voyaient pour lui.

Digitized by Google

« La première partie de l'Essai sur les aveugles, de M. Dufau, peut devenir une leçon de spiritualisme, d'autant plus persuasive qu'elle n'est pas cherchée, qu'elle est involontaire, et qu'elle sort de l'observation même. Bientôt, à ce principe qu'on peut tirer de son ouvrage, viennent se réunir en foule les expériences ingénieuses et les conseils d'utilité pratique. La véritable nouveauté de ce livre, c'est que l'auteur, en perfectionnant l'éducation spéciale des aveugles, c'est-à-dire l'art de substituer un sens à l'autre, veut en même temps leur donner, dans une proportion habile, l'éducation commune; de telle sorte que ces hommes soient rendus à la société, en même temps qu'ils sont secourus par elle, et que, dans les sciences, dans les arts, les métiers, ils puissent devenir tous laborieux et utiles, comme quelques-uns ont été grands et sublimes. Voilà ce que l'auteur expose tour à tour par des inductions ou des exemples. Ici, l'aveugle instruit est professeur plus attentif; là, par la subtilité d'un toucher plus infatigable et plus délicat que la vue, il fabrique des ouvrages d'horlogerie. Ce sont des prodiges, dites-vous. Oui, sans doute; mais, sur un nombre annuel de quarante mille aveugles-nés qu'a supputés l'auteur, il y a place pour les exceptions et les prodiges. Et il est beaucoup d'autres industries que tous pourraient apprendre, et qui leur permettraient plus tard de vivre de leur travail dans la société, qui seulement les aurait élevés.

« Pour atteindre ce but, l'auteur propose de multiplier dans les départemens, et d'après un système sagement gradué, les institutions d'aveugles-nés, qui n'existent encore que dans deux villes du royaume. Aux détails précis qu'il donne, au résultat qu'il annonce, on reconnaît, non pas les rêves d'un homme de bien, mais l'expérience d'un maître habile, et les plans praticables d'un bon citoyen, qui, en demandant quelques sacrifices nouveaux à l'état, lui montre, à côté de l'utilité morale, un profit de travail et de temps. Je ne sais cependant, messieurs, si les vues de l'auteur ne seront pas lentes et difficiles à réaliser. Mais qu'il est beau d'entrer dans cette voie, et de continuer ainsi l'œuvre de Valentin Haüy, ce premier instituteur des aveugles, qui rappelle un nom cher à l'Institut! Qu'il est beau de projeter le bien, lors même qu'on ne peut l'accomplir encore!

« Il y a quatre siècles, en France, à Paris, devant la cour, la destination qu'on donnait aux aveugles, c'était d'en mettre quelques-uns aux prises, couverts de fer et armés de longs bâtons, pour égayer les spectateurs par la maladresse des coups qu'ils se portaient. De cette barbarie, on est venu aux inventions, aux soins, aux délicatesses ingénieuses de la charité moderne; et maintenant un esprit généreux propose, pour cette classe d'hommes, nombreuse parmi les pauvres, un système complet d'asile, d'enseignement et d'avenir social. Le public y prend intérêt, les académies en parlent, et l'état ne peut manquer d'être attentif au nouveau bienfait qu'on lui demande.

« En décernant le prix à M. Dufau, à l'auteur de l'*Essai sur l'état physique, moral et intellectuel des aveugles-nés*, l'Académie ne prétend pas payer son zèle, mais signaler de nouveau son nom et son projet. La vraie récompense de ce généreux citoyen commencera lorsqu'une de nos villes industrieuses et riches aura fondé, d'après ses conseils, un établissement de plus pour les infortunés dont il a si bien plaidé la cause.

« Du malheur irréprochable qu'il est si juste de secourir, la bienfaisance éclairée de notre siècle a porté ses regards sur le vice et même sur le crime.

Digitized by Google

On sait ce que la législation a déjà fait pour adoucir les peines, et écarter les flétrissures ineffaçables. L'administration publique, sous la même influence, s'occupe, chaque jour, de réformes utiles, soit pour préparer l'amélioration morale des condamnés, soit pour épargner à la foule le spectacle dangereux de leur impudence. La pensée des écrivains a dû se porter sur quelques points des mêmes questions. L'Académie ne pouvait oublier la tentative d'un poète ingénieux et facile pour donner à un problème assez triste la forme de l'intérêt d'une œuvre dramatique. *Le Libéré* de M. de La Ville de Mirmont a été remarqué par elle. L'auteur, sous ce titre, a voulu peindre l'hostilité sociale qui suit le condamné après sa détention, et qui s'attache peut-être moins à la faute qu'il a commise qu'au lieu d'expiation d'où il sort.

« Sans doute, en lisant l'ouvrage de M. de La Ville, quelques incertitudes se présentent sur la vérité de la leçon. Il s'agit d'un orphelin, condamné dès l'enfance, pour un vol d'aliment, à dix années de prison, et qui, devenu, dans sa captivité, un modèle de vertu, plein d'honneur, de savoir et d'industrie, n'en reste pas moins, lorsqu'il rentre dans la société, sous une insurmontable disgrace, est chassé de partout, exclu de tout travail, et revient, après dix ans, commettre un vol à la porte de sa prison, pour obtenir la grace de s'y réfugier. La supposition est-elle assez vraisemblable? Et le poète qui, sans doute, ne veut pas détruire le préjugé social, mais seulement l'avertir, et qui conseille, non l'indifférence sur le passé, mais le discernement, n'a-t-il pas choisi un exemple auquel le préjugé lui-même aurait cédé?

« Quoi qu'il en soit, l'effort de M. de La Ville pour attirer l'intérêt public sur un grave problème, la pureté des sentimens qu'il exprime, et le pathétique touchant de quelques scènes, ont frappé l'académie. En approuvant l'intention générale et le talent de l'auteur, elle désire que cet essai l'engage lui-même à composer d'autres pièces morales qui soient jouées; car c'est ainsi surtout qu'elles seront utiles.

« Le même ordre d'idées, sous un aspect différent, a valu le suffrage de l'Académie à l'ouvrage intitulé : *Allan ou le Jeune Déporté*. L'auteur, M. Ernest Fouinet, homme savant, et occupé de profondes études, a pris une forme de composition romanesque pour atteindre un but sérieux. Son livre n'est pas sans quelques défauts; mais sa morale, belle et persuasive, entremêlée d'aventures attachantes, peut occuper utilement l'imagination oisive du jeune lecteur des grandes villes. Les tentatives du vice, les souffrances et son repentir y sont peints avec force, et surtout avec une pureté sévère.

« Quelques traits de ce tableau ne semblent pas indignes du *Vicaire de Vackefield*, le meilleur des livres de morale amusans qu'on ait jamais faits. Dans notre existence moderne, surchargée de travail et avide de distractions, les romans, il faut l'avouer, sont de puissans précepteurs pour le bien et pour le mal. C'est la seule lecture de tous ceux qui n'ont pas le temps de lire. Leurs fictions agitent les ames; leur philosophie impose, leurs passions font des imitateurs; on les cite à la tribune, et la vie réelle les copie quelquefois. La société devra donc reconnaissance aux hommes de talent qui font servir cette voie de communication rapide et populaire à l'encouragement de nobles penchans, à la culture de l'ame, ou même à de purs et gracieux délassemens de l'esprit.

« A ce titre, un autre roman, à demi psychologique, à demi mondain,

Digitized by Google

Picciola, l'histoire d'une fleur et d'un prisonnier pour principaux personnages, a paru présenter un intérêt moral.

« Il y a bien des siècles, un écrivain fort grave, presque un père de l'Église, disait aux athées de son temps : « Une fleur, non pas de la prairie, mais du buisson, ne suffit-elle pas pour vous montrer quel sublime artisan que le créateur de l'univers (1)? » M. Saintine a-t-il pris dans Tertullien cette pensée, sujet de sa fiction? ou plutôt ne l'a-t-il pas trouvée dans l'étude chérie de la botanique, dont il s'occupe comme des lettres? Il suppose un homme comblé de tous les biens de l'esprit et de la fortune, mais devenu sceptique par l'abus du raisonnement et la satiété du bonheur des sens. Ce bonheur cesse : prisonnier d'état tout à coup, l'homme incrédule à Dieu et aux affections de la vie est averti de la Providence par l'aspect d'une petite fleur, qui croît entre les pavés de la sombre cour de son cachot. Il s'y attache comme à la compagne de sa solitude; il la contemple, il l'aime; et ce faible ouvrage de la nature le ramène insensiblement vers le Dieu qu'il a méconnu, et en attirant sur lui, dans sa prison même, d'autres regards humains, le conduit vers une affection plus réelle et plus douce, à laquelle il doit bientôt la liberté et le bonheur de l'ame.

« Cette fiction, placée sous la date de Marengo et de l'Empire, contraste un peu avec la fierté politique et guerrière d'une telle époque; mais cela même n'est pas sans quelque charme. On croit lire parfois un de ces poetes mystiques de l'Orient, qui, dans les jardins délicieux de Schiroz, chantent les amours du rossignol et de la rose, et d'une image gracieuse font sortir un élan vers le ciel. La raison et le goût sévère ont bien quelque chose à dire. Mais le roman de M. Saintine a deux mérites assez rares, même de nos jours : l'imagination y est pure, et la sensibilité vraie.

« Les trois ouvrages si divers que je viens de rappeler ont paru à l'Académie mériter une distinction semblable : elle décerne à chacun des auteurs une médaille de 3,000 fr.

« Loin d'être embarrassée, comme on l'a dit, pour répartir le dépôt qui lui est confié, l'Académie regrette quelquefois que ce dépôt ne soit pas plus riche encore : elle voudrait en faire un supplément à ces récompenses littéraires que, dans l'ancienne société, le talent rencontrait sous tant de formes, quelquefois même sous des abus, et qui, de nos jours, sont plus disputées et plus rares. Elle voudrait y voir non seulement un prix passager, mais un appui durable pour ceux qui parcourent la carrière des lettres. Elle ne peut encore, sur les bienfaits de M. de Monthyon, acquitter que faiblement cette noble dette : elle l'essaiera du moins.

« Parmi les ouvrages philosophiques dont elle s'est occupée, cette année, avec le regret de ne point admettre le plus éminent de tous, elle a distingué un dernier écrit qui rappelle une vie entière, une vie contemplative et laborieuse, celle d'un écrivain recommandable par son talent et sa persévérance dans un même système, M. Azaïs. Il y a trente ans, lorsque le génie des conquêtes, du haut de la France impériale, pesait sur l'Europe, M. Azaïs était déjà célèbre; et devant la grandeur démesurée d'un homme, devant les trônes menacés ou tombant, il faisait écouter son innocente

(1) Unus, opinor, de sepibus flosculus, non dico de pratis, non sordidum artificem pronunciavit tibi creatorem? (Tertull.)

Digitized by Google

théorie des *compensations*. Depuis, la face du monde a changé, plusieurs fois changé; et M. Azaïs, à travers toutes les fortunes, continuait de reproduire son explication universelle. La science en avait condamné quelques parties, et lui refusait le droit de recommencer Newton, dont l'œuvre ne peut être égalée, puisqu'il n'y a qu'un système du monde. Mais la morale approuvait ses vues consolantes, ses douces illusions, et les vérités qui s'y mêlent. L'âge et peut-être le malheur ont encore ajouté au caractère touchant de cette philosophie, et rendu respectable l'ingénieux auteur. L'Académie décerne à M. Azaïs, auteur de la *Physiologie de la vie et de la mort*, une médaille de cinq mille francs. Le talent de M. Azaïs, ses vastes espérances pour l'humanité, son ambition modeste pour lui-même, attachent à son nom beaucoup de lecteurs que ses écrits n'ont pas convaincus.

« J'ai vu, quand il parlait, M. Cuvier applaudir parfois en souriant, et l'homme de génie exact et sévère s'intéresser avec une affectueuse estime à l'éloquent démonstrateur de conjectures douteuses, mais de nobles sentimens. Que n'est-il donné à l'Académie de réaliser tout-à-fait cette illustre recommandation, et d'assurer le repos et l'aisance aux dernières années d'une vie long-temps active et toujours désintéressée!

« Ce vœu, qu'a plus d'une fois formé l'Académie, de pouvoir, dans quelques rares circonstances, aider efficacement les lettres, honorer les travaux du vieillard, doter pour l'avenir l'indépendance d'un jeune et grand talent, vous le savez, messieurs, la générosité d'un émule de M. Monthyon nous met à portée de le voir bientôt accompli; et je dois l'annoncer aujourd'hui, non pas aux candidats, car ils n'auront nulle démarche à faire, mais au public, dont le jugement précédera le nôtre. A partir du 24 mars 1839, l'Académie s'occupera de désigner le morceau éloquent d'histoire le plus digne à ses yeux de la dotation fondée par le baron Gobert, et annuellement affectée au même ouvrage, tant qu'il ne s'en présentera pas un meilleur. Elle décernera également le second prix annuel fondé par le testateur, en rattachant à ce double concours les écrits historiques publiés depuis 1824, première date de ce bienfait singulier dans l'histoire des lettres, et qui sera célèbre un jour, s'il inspire un beau travail.

« Après tous ces concours, il reste à vous parler de celui qui n'est pas le moins difficile, le concours de poésie. Le sujet annoncé était l'*Arc de Triomphe de l'Étoile*, ce monument si long-temps interrompu de nos victoires, à bon droit achevé par le règne nouveau, qui les a toutes adoptées et reconnues. Tant de souvenirs devaient inspirer le talent, s'ils ne l'accablaient pas. Mais il y avait à craindre l'uniformité des grandes images, la monotonie de la gloire.

« Dans cet amas de célébrités guerrières, entre les noms de trois cent quatre-vingt-quatre généraux inscrits sur ce portique du triomphe et de la mort (et tous n'y sont pas), l'admiration hésite épouvantée; elle ne sait à quoi se prendre. Dira-t-elle les grandes guerres et les capitaines héroïques de notre révolution, Hoche, Marceau, Kléber, ou celui qui écrasa toutes les renommées, en les couronnant de la sienne? Ah! que l'imagination dans un tel sujet s'attache surtout à la France! qu'elle ne redoute aucun des grands souvenirs de la France! que la France soit son unité poétique! C'est la France qui a souffert, qui a vaincu, qui a grandi, et qui, debout, regarde les tombeaux de ceux qui l'ont servie et de ceux qui ont dominé sur elle.

TIMBRE

Digitized by Google

« Cette pensée de patriotisme et de civilisation, qui s'offrait d'elle-même, a été trop négligée; la plupart des jeunes talens qu'avait attirés le concours, ont faiblement répété ce que le nom de l'empereur a déjà fait dire à des voix si fortes. Ils se sont éblouis eux-mêmes, en réfléchissant des images éclatantes, mais connues.

« Toutefois, l'Académie ne se plaint pas de cet essai : d'éloquentes inspirations, de belles promesses de talent s'y rencontrent. Le concours était achevé avant la pompe nationale et touchante qui a dignement inauguré l'arc-de-triomphe par l'entrée civique et paternelle du roi, sous les auspices d'une amnistie désirée. Nos jeunes poètes, sans allusions au présent, ont donc respiré surtout l'atmosphère du passé; ils ont tâché de revivre sous ce ciel de gloire et d'airain. Une jeune fille même n'a pas eu peur de ces rudes souvenirs, et s'est essayée à en redire les bruits éclatans. Vous croirez sans peine que la force lui a quelque peu manqué. On reconnaît Herminie qui chancelle et qui tremble sous la pesante armure. D'heureux traits de sentiment et l'élégance ont frappé du moins l'Académie, dans l'ode guerrière de Mlle Elisa Moreau. L'auteur peut cultiver ce goût des vers, qui a tant de graces dans une femme, et qui, de nos jours, en a si glorieusement inspiré quelques-unes. A seize ans, elle a déjà du poète l'accent pur et l'harmonie.

Moi, triste et frêle jeune fille,
Au son de voix plaintif et lent,
Oiseau caché dans la charmille,
Et qui ne chante qu'en tremblant,
Si j'avais la voix prophétique,
Au timbre vibrant et magique,
Qu'on écoute en joignant les mains;
Comme autrefois la pythonisse,
Sur le trépied du sacrifice,
Ouvrait l'avenir aux humains;
Je dirais : Le ciel de la France,
Semé d'astres éblouissans,
Rayonne comme l'espérance
Sur un visage de seize ans;
Je dirais : D'une ère nouvelle
L'aube se lève calme et belle;
Sur les flots d'un lac argenté
Le vaisseau de l'état s'avance,
Laissant flotter sa voile immense
Au souffle de la liberté !

« Une autre pièce, placée plus haut, a été jetée dans le concours par un homme de lettres très connu, et que distingue l'élévation du talent critique. Habitué à l'étude comparée des littératures, il a conçu le sujet sous la forme d'un symbole, où Babylone et l'Égypte sont poétiquement évoquées devant la France nouvelle, qui les écoute et leur répond. A cette fiction, qui peut surprendre plutôt que plaire, l'ingénieux auteur a mêlé de beaux vers et une sorte d'imagination orientale. Voici quelques traits de son fabuleux dialogue :

BABYLONE.

Ma sœur, sais-tu quelle est cette jeune guerrière
Qui prétend marcher sur nos pas?
Dans mon vieil Orient, quand j'ai clos ma paupière,
Ce me semble, elle n'était pas.

Digitized by Google

L'ÉGYPTE.

Sous la forme d'un aigle, aigle aux ailes rapides,
Qui réveilla d'un cri le tombeau de Memnon,
Je la vis s'élancer au front des Pyramides,
Et j'appris quel était son nom.

LA FRANCE NOUVELLE.

Je suis la France nouvelle.
La vieille France, avant de descendre au tombeau,
Eut comme vous ses jours d'une gloire éternelle;
Puis ma mère mourut, et je porte comme elle
Dans une main un glaive et dans l'autre un flambeau.

« D'autres pièces, les nos 6, 12, 39 et 18, se sont fait remarquer par des traits de talent mêlés aux erreurs du goût. Le no 33 a plus long-temps fixé l'attention de l'Académie et partagé ses suffrages. Malgré trop de diffusion peut-être, on y reconnaissait l'art habile et l'éclat élégant d'un écrivain qui s'est initié à tous les artifices de l'expression poétique. Cette pièce, qui a le plus approché du prix, sera sans doute publiée, et nous craindrions d'en affaiblir l'effet en ne la citant que par fragmens: l'auteur est M. Bignan, souvent couronné dans ces concours, et estimé dans les lettres à plus d'un titre.

« Le prix enfin a été remporté par un émule moins exercé, mais dont quelques inspirations ont frappé davantage. Un plan poétique et simple, de la force et même du naturel, quelque chose de nerveux et d'agile qui semble marquer l'élan du jeune athlète fait pour vaincre, un sentiment vrai sous la parure des vers, voilà ce qui, malgré les fautes, a fixé nos suffrages.

« L'auteur est M. Boulay-Paty. Plein d'ardeur et d'expérience, il mérite cette faveur qui anime le talent, et que le talent justifie. Il va lire lui-même son ouvrage: vous l'accueillerez pour lui donner la force d'être mieux entendu; car il n'a besoin que de l'être. »

M. Boulay-Paty a lu, en effet, sa pièce de vers, qui a été fort applaudie. Nous ne contesterons pas l'élan et la verve de plusieurs strophes de cette pièce; mais méritait-elle bien la seconde couronne que lui a décernée M. le ministre de l'instruction publique? Nous connaissons de beaux volumes de vers qui resteront, et qui n'attirent ni l'attention de l'Académie ni celle de M. le ministre de l'instruction publique. Nous voudrions voir ce ministre, qu'animent de si bonnes intentions, rechercher avec le même soin tous les travaux dignes de ses encouragemens.

Quant à l'Académie, nous savons que ses statuts semblent excuser une partie des fautes qu'elle commet chaque année dans la distribution des prix qu'elle accorde à la poésie, à l'éloquence, à la morale; mais, sans espérer, pour chaque année, un travail philosophique, oratoire ou poétique, d'une valeur éclatante et incontestée, nous sommes sûrs que l'Académie, qui sait, par la bouche de M. Villemain, railler avec tant d'esprit les ouvrages qu'elle couronne, pourrait, en consultant le goût éclairé de son secrétaire perpétuel, trouver moyen de couronner des ouvrages capables d'échapper à la raillerie. Si, par amour de l'égalité, elle ne veut pas violer ses statuts, qu'elle les révise; la littérature et le bon sens s'en applaudiront.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

SOUVENIRS

DE CATALOGNE.

Je me trouvais à Barcelone au temps du choléra et je n'avais que vingt-quatre heures à y passer. C'était trop encore dans un pareil moment. J'étais recommandé à un moine, à un médecin et à un négociant; le négociant était mort, le médecin invisible, le moine en fuite. Réduit à moi-même, je courus la ville au hasard, faisant, pour ainsi dire, un voyage de découverte.

Barcelone a quelque chose de Palerme, dans son apparence extérieure; mais quant aux mœurs et à la civilisation (ce mot est si vague et il est devenu si banal, que je l'emploie, faute d'un autre sous ma plume), elle est à l'Espagne, ce que Milan est à l'Italie; les usages français y combattent pied à pied et auront bientôt achevé d'y détrôner la vieille coutume indigène. C'est une ville de commerce et de vanité. On y poursuit ardemment la fortune, et, la fortune atteinte, on la dissipe en luxe et en plaisirs. C'est la ville d'Espagne où le théâtre est le plus suivi, il l'était même au milieu de l'épidémie, et l'opéra y est quelquefois bien composé; mais il n'y a pas de musique nationale. Rossini règne en maître absolu et solitaire sur le cœur des *dilettanti* catalans. La salle de spectacle est fort peu éclairée: ce n'est pas sans dessein : la demi-obscurité des loges provoque aux mystères de la galanterie, et la beauté des femmes est plus séduisante dans l'amoureuse auréole de ces clartés douteuses. Seulement je regrette la mantille que les dames immolent imprudemment au chapeau français. C'est de toutes les innovations ultramontaines la plus malheureuse; il serait à désirer que la réalisation du vœu de Louis XIV souffrît des exceptions, et, qu'en fait de toilette, il y eût toujours des Pyrénées.

Digitized by Google

Il y a une architecture catalane dont on saisit les caractères avant même d'avoir franchi les Pyrénées, en mettant le pied dans le Roussillon; Perpignan est déjà presque une ville espagnole. Le type du genre est le palais de l'*Audiencia Real*, palais de justice, l'édifice le plus saillant de Barcelone. Rien n'égale la grandeur de l'ensemble, si ce n'est le fini parfait des détails : il n'y a pas jusqu'aux monstres de pierre servant de gouttières qui ne soient sculptés avec cette conscience, cette perfection que nos ancêtres portaient dans leurs moindres travaux. La cour est plantée d'orangers à l'orientale; ce mariage de l'architecture avec la nature est ravissant.

La même union se retrouve à la cathédrale, ou, comme on dit en catalan, la *Seu*, bel édifice gothique du XIVe siècle. Un bosquet d'orangers et de citronniers parfume l'intérieur du cloître, remarquable d'ailleurs par la finesse et par l'élégnance des voûtes. La fraîcheur, la grace, la volupté de ce terrestre Éden, contraste avec l'aspect sévère et imposant de la basilique. Il en est de l'Espagne comme de l'Italie : il faut à ces imaginations méridionales toutes les séductions profanes pour les conquérir aux mystères sacrés; la foi n'arrive à leur intelligence que par les sens; leur dévotion est toute physique; le dogme les rebuterait dans son aridité primitive : ils ne conçoivent l'idée et ne l'acceptent que sous une forme charnelle. La Vierge est une femme pour le croyant qui s'agenouille et pleure à ses pieds; moins jeune et moins belle, elle aurait moins d'adorateurs; et c'est sur le noble visage du Christ, dans son doux regard, dans la mélancolie de son sourire, que la piété féminine cherche les preuves de sa mission divine.

Deux choses surtout me frappèrent à Barcelone : les clochers octogones et les galeries à colonnettes qui couronnent les maisons. Ce sont là les deux traits distinctifs de l'architecture barcelonaise, ceux qui donnent à la ville sa physionomie propre.

Il y a cependant çà et là quelques monumens d'un autre ordre; tel est, par exemple, le palais du duc de Medinaceli, véritable bijou à mettre sous verre, comme le fameux campanile florentin de Giotto. Il est tout en marbre blanc et reporte aux jours les plus purs et les plus exquis de la Renaissance. Mais l'intérieur a été livré aux Vandales, il est abîmé. Le duc de Medinaceli est comme le marquis de Carabas : il n'est pas de ville ou de village où il n'ait quelque palais, et il pourrait presque faire le tour de l'Espagne comme le prince de Butera faisait le tour de la Sicile, en couchant tous les soirs chez lui.

Parmi les couvens, il en est un, celui de la Merci, dont le vestibule est couvert de peintures sur faïence représentant la conquête de Mayorque par Jacques d'Aragon. Le nom de tous les chevaliers qui l'accompagnaient dans son expédition belliqueuse est tracé sur la faïence, et ceux qui manquent ne sont pas de bon aloi pour la noblesse catalane : c'est le livre d'or de Barcelone. La plupart de ces noms sont français et appartiennent à des familles de Gascogne et de Roussillon.

Le belvéder du pays est le fort du Monjuich, qui commande la ville et la

Digitized by Google

protége de ce côté, comme la citadelle la défend de l'autre. On y monte par un chemin taillé en zig-zag dans la montagne et accessible aux voitures. Le site est beau, mais triste, malgré le grand nombre de villages et de maisons de plaisance, dispersées dans la plaine ainsi qu'au pied et aux flancs des collines qui la ceignent. C'est vers le midi surtout que la vue est morne, et les bouches du Llobregat, fleuve jaune et paresseux, ont quelque chose du silence et de la désolation des Maremmes italiennes, à l'embouchure du Tibre ou de l'Ombrone. L'horizon de mer est magnifique; emporté au loin et mélancoliquement bercé sur les lames bleues et frémissantes de la Méditerranée, le regard s'égare et s'oublie aux dernières limites de l'horizon. Ramené sur la ville infortunée par le murmure incessant du peuple qui tombait à cette heure et mourait sous les coups invisibles de l'épidémie, je me mis à songer aux scènes de deuil et de désespoir dont la cité maudite était alors le théâtre. Rien n'annonçait cependant que la mort planât sur elle; l'air était tiède et pur, le soleil radieux, le ciel en fête et les brises de la Méditerranée toutes chargées du parfum des orangers; cette amère ironie de la nature avait quelque chose qui serrait le cœur et qui rendait plus terrible l'idée du fléau.

Tout en me faisant les honneurs de sa forteresse, le gouverneur, vieux soldat de 1808, me racontait dans une espèce de langue mixte, composée à dose égale de français et d'espagnol, les destinées militaires et politiques de la cité dont la garde lui est confiée. Le souvenir le plus vivant à Barcelone est celui du comte d'Espagne; c'était un émigré français que l'exagération de ses principes absolutistes et la brutalité de son caractère avaient rendu cher à Ferdinand VII. Il l'avait envoyé à Barcelone en qualité de capitaine-général, concentrant ainsi dans sa main l'administration civile et militaire de la Catalogne; car les capitaines-généraux exercent une véritable dictature: armée, police, justice, administration, ils président tout. Le comte d'Espagne usait sans ménagement et sans pitié de son pouvoir exorbitant, et l'épisode des *Agraviados* a marqué son passage d'une tache de sang. On cite de lui des traits singulièrement excentriques; quelquefois il allait se promener de grand matin dans la ville, et mettait à l'amende les marchands dont les boutiques n'étaient pas encore ouvertes. Une fois il fit retenir sa femme prisonnière entre les deux ponts-levis de la porte, parce qu'elle était sortie sans sa permission. Lui-même se mettait aux arrêts, comme Souwaroff s'imposait des disciplines à la tête de son armée. Il avait proscrit les casquettes de loutre comme révolutionnaires, et des peines d'un ridicule atroce étaient le châtiment des infracteurs de l'ordonnance. Une circonstance avait achevé de le rendre odieux aux Catalans; en qualité de Français, il s'était entouré de Français, et en avait placé presque à tous les postes importans de son administration.

Le Barcelonais est essentiellement marin; il aime la mer, les aventures, et la grande masse des émigrans qui, dans les siècles précédens, allaient chercher fortune aux Indes, sortaient de Barcelone. Le peuple maritime a

Digitized by Google

son quartier à lui ou plutôt sa ville : Barcelonette lui appartient tout entière. Barcelonette, en effet, est plus qu'un faubourg, c'est une ville dans la ville; on y compte plus de sept cents maisons qui sont toutes bâties sur le même modèle, et dont aucune ne dépasse un étage, afin de ne point intercepter la vue de celles de Barcelone. Toutes les rues sont tirées au cordeau. Barcelonette est une construction moderne; elle ne remonte pas au-delà du siècle dernier; le marquis de la Mina y mit la dernière main en 1775. Il y règne une grande activité; c'est là qu'on fabrique les ancres, les voiles, les cordages, tout ce qui concerne la navigation, et l'on y construit même des bâtimens marchands de toutes grandeurs. Le peuple catalan a, sous tous ces rapports, une supériorité qu'il sent et qu'il fait volontiers sentir aux autres.

Je ne pouvais, sans imprudence, demeurer plus long-temps dans une ville infectée; je partis donc de Barcelone pour m'aller purifier dans les montagnes.

Tandis qu'on chargeait la diligence qui devait m'emmener, la cloche d'une petite église, située sur la Rambla, sonnait la messe des voyageurs, aussi matinale que celle des chasseurs; mais elle sonnait en vain, pas un voyageur n'y prit garde, et la messe se célébra dans le vide. Mêlant sa voix sourde et monotone à celle de la cloche argentine, le guet criait : Deux heures! et annonçait aux bourgeois endormis que le temps était serein. Or, comme il l'est en Espagne les trois quarts de l'année, le guet a été baptisé du mot qu'il répète le plus souvent : on l'appelle le *sereno*. A Paris ce serait le pluvieux; à Londres, le nébuleux. Cet usage du guet est encore en vigueur dans toute l'Espagne, et il donne aux nuits sinistres de ces vieilles cités du moyen-âge une physionomie qui leur sied merveilleusement bien.

La diligence chargée, on part, et les bruyantes sonnettes des sept mules sacramentelles carillonnent dans les rues ténébreuses et muettes. La porte de la ville s'ouvre devant nous, le pont-levis résonne comme le pont mythologique de Salmonée; nous sommes dans la campagne; mais il est nuit close, et l'on galope dans l'ombre jusqu'à Martorell, bourgade insignifiante, qui a un arc de triomphe et un pont d'origine romaine sur le Llobrégat.

La diligence espagnole diffère de la diligence française en ce qu'elle est exclusivement destinée au service des voyageurs, et non au transport des marchandises, lesquelles ne sont que l'accessoire; elle est aussi beaucoup plus chère. Les plus grands seigneurs en usent, et l'on y voyage côte à côte avec des duchesses et des ambassadeurs. Ce n'est pas dire qu'on s'y trouve toujours en bonne compagnie. Au contraire des conducteurs français qui considèrent les voyageurs comme la partie la plus incommode de leur cargaison, le conducteur espagnol, *mayoral*, est plein d'attention et de prévenance. La diligence espagnole couche tous les soirs dans des *posadas*, établies d'étape en étape par les soins de l'administration; sauf ce retard quotidien, elle chemine plus vite que les nôtres; une fois lancée, elle va presque toujours au galop. Elle est ordinairement tirée par sept mules, mais on en met jus-

Digitized by Google

qu'à dix et même douze, — une fois j'en ai vu seize, — suivant la longueur du relai ou les difficultés de la route. Les mules sont attelées par couples; les deux dernières font l'office de limonières, et le *mayoral* les tient en rênes assis sur le siége. Les autres vont sans bride et obéissent à la voix. Chacune a son nom et y répond par un coup d'oreille. Ces noms varient peu et sont les mêmes d'un bout à l'autre de l'Espagne, c'est toujours *Carbonera*, *Dragonera*, *Jardinera*, *Platera*, *Capitana*, *Coronela*, *Generala*, *Colegiala*, *Amorosa*, *Valerosa*, *Borrasca*, *Leona*, et d'autres semblables, tirés de la couleur ou du caractère des mules qui les portent; elles sont parées de housses jaunes pour l'ordinaire, et toutes caparaçonées de sonnettes étourdissantes. La première mule est montée par un petit postillon qui mène la caravane sans s'occuper de ce qui se passe derrière lui; jamais il ne retourne la tête. Le *zagal* est un piéton qui court à côté de l'attelage, distribuant, selon l'occurence, le blâme, l'éloge et les coups de bâton. C'est lui qui fait le métier le plus rude; il faut des jarrets de fer pour y suffire. Tout cela forme un ensemble des plus pittoresques, et rien n'est plus amusant que de suivre, dans tous ses détails, le gouvernement de cette armée rétive et bruyante.

Au village d'Esparaguerra commence le Mont-Serrat, jeté au milieu de la plaine aride et nue comme un vaste écueil au milieu de l'Océan. On eût dit, en le voyant de loin se dresser à travers les brumes du matin, quelque Babel mystérieuse élevée par les Titans antidéluviens pour escalader le ciel; mais les brumes s'éclaircissent, l'aurore paraît, et les formes brusques et hardies de la citadelle gigantesque se dessinent de plus en plus nettes sur le fond rose de l'horizon. La solitaire montagne n'est qu'une énorme masse calcaire taillée en aiguilles et en flèches, comme le mont Pellegrino de Palerme, auquel elle ressemble beaucoup. Elle est isolée comme lui, dépouillée comme lui, et, comme lui, coupée en tous sens d'anfractuosités profondes et pittoresques.

Arrivé au chétif village du Bruch, je mis pied à terre, et m'acheminai vers le couvent des Bénédictins, aujourd'hui supprimé, qui occupe le haut de la montagne, et auquel elle doit sa célébrité. La montée est fort douce de ce côté-là; on la fait commodément par une route pratiquée à grands frais par les moines au temps de leur opulence, et qui va se dégradant tous les jours depuis qu'elle n'est plus foulée par le pied des pèlerins ni entretenue par leurs offrandes. Bordée, à droite, de grands rochers, tantôt nus et déchirés, tantôt tapissés de mousse et couverts de pins, elle côtoie le précipice jusqu'au haut et décrit de longues sinuosités. A mesure qu'on s'élève, la vue s'étend sur un pays triste et abandonné; un brouillard d'automne voilait le côté de Manresa et ajoutait à la mélancolie du paysage. La solitude de ces agrestes déserts n'est troublée que par quelques bivouacs de charbonniers qui tachent le gazon de larges plaques noires.

Le guide que j'avais pris au Bruch est resté pour moi le type du paysan

Digitized by Google

espagnol, la meilleure race de la Péninsule; vêtu d'un simple caleçon, il portait fièrement sa *manta* sur l'épaule, et, tout en marchant, rejetait derrière lui le bout de sa *gorra* avec une impatience qui n'était pas sans grace. Il s'était pourvu prudemment d'une outre (*bota*) pleine de vin, et quand la faim le prit, il me fit signe de m'arrêter d'un air assez dégagé, et s'asseyant sur le bord du chemin, il tira de sa besace un morceau de pain et une poignée de noix qu'il mangea tranquillement, non toutefois sans m'avoir offert de prendre place à son banquet frugal. Il fallut bien, sous peine de le blesser profondément, faire honneur à sa *bota*.

Il y a dans ce sans-gêne quelque chose qui me plaît, car il vient d'un sentiment de dignité personnelle qui a de la grandeur, et qui fait prendre en dégoût l'obséquiosité basse et servile. La fausse honte n'existe pas en Espagne : le dernier paysan parle au roi sans se décontenancer; mais, malgré la liberté et l'aisance de ses manières, il est plein de tact, de convenance dans ses paroles, et ne sort jamais avec son supérieur, ou celui qu'il juge tel, des limites de la politesse et d'une réserve respectueuse. On n'a jamais à craindre qu'il s'apprivoise trop et qu'il devienne indiscret et importun par trop de familiarité.

Le couvent s'annonce de loin par une grande statue de pierre qui plane sur le chemin, et qui semble placée là pour faire accueil au pèlerin. Comme je me disposais à pénétrer dans le cloître, une nuée d'*urbanos* barcelonais fondit sur moi et me barra le passage. Ils étaient là pour surveiller les moines, fort soupçonnés d'entretenir des relations avec don Carlos. Mon apparition était suspecte; j'étais un émissaire, comment en douter? J'exhibai mon passeport; mais des passeports, on s'en procure de faux tant qu'on en veut; cela ne prouve rien. Le destin voulut qu'un des urbains écorchât quelques mots de français; c'était un ancien soldat, qui, jeté au loin par les commotions de l'Empire, avait été jusqu'à Genève. La connaissance fut bientôt faite, et il me prit sous sa protection. Cependant le chef du poste continua à me regarder de mauvais œil; objet des soupçons passionnés de la guerre civile, je fus surveillé et suivi de près durant tout mon séjour au couvent, et de leur côté, les moines, craignant de se compromettre, se tinrent à distance et s'interdirent toute communcation avec moi. A peine en aperçus-je quelques-uns errer au milieu des rochers dans leur robe noire. Ils disparaissaient à mon approche comme des ombres.

L'ancienne église a été brûlée, la nouvelle est ignoble; le badigeon a tout envahi, et le cloître est, d'ailleurs, sans architecture. Aussi bien quelle architecture de main d'homme, cet homme fût-il Michel-Ange, pourrait soutenir la comparaison avec l'architecture puissante de cette montagne dressée et taillée par la main de Dieu? Le site est admirable; de magnifiques touffes de verdure coupent l'aridité grisâtre du roc nu. Le monastère est bâti à l'entrée d'une gorge étroite qui coupe le mont en deux, d'où lui est venu le nom de Mont-Serrat, corruption de *monte serrado*, mont scié. Toutes les

Digitized by Google

crêtes voisines sont couronnées d'ermitages, suspendus aux rochers comme des nids d'aigles. Ces asiles du recueillement ascétique et de l'éternelle contemplation étaient depuis long-temps abandonnés. La foi de notre âge n'est plus assez robuste pour soutenir l'homme en de si austères Thébaïdes. Ces sauvages sanctuaires ne sont plus là que pour la décoration du paysage. Tout autour s'ouvrent d'énormes précipices. Le Llobrégat serpente au bas à travers la plaine aride et monotone de Monestrol. Un groupe de mendians venus de ce pauvre village étaient accroupis à la porte du couvent, attendant la sportule.

La fondation du monastère remonte au IXe siècle; il eut au moyen-âge de glorieuses destinées; le XVIIIe siècle lui porta un coup irréparable par le bras de Charles III. Il en est de la Vierge adorée sur ces hautes retraites comme de toutes ses pareilles : exhumée miraculeusement des entrailles de la sainte montagne, elle opéra pendant mille ans des miracles attestés par un nombre prodigieux d'ex-voto suspendus aux murs de sa chapelle. Il y en a de toute espèce : des jambes d'argent, des doigts, des bras, des seins, des bateaux, des chars, des chaises, des bijoux; que sais-je encore? C'est tout à la fois un cabinet d'anatomie et de bric-à-brac.

Il y avait autrefois, au-dessus du monastère, un château-fort avec citernes et pont-levis, qui était devenu le repaire d'une bande de voleurs. Les malandrins s'abattaient de là comme des oiseaux de rapine pour piller les vallées voisines, et ils forçaient les moines à leur donner des vivres en les menaçant d'écraser le monastère sous les rochers. Ils étaient inexpugnables. Enfin, une troupe de miquelets parvint, à force de mystère et d'audace, jusqu'à la forteresse et s'en empara. Le repaire fut détruit, et, en commémoration de cet évènement, l'ermitage qui se trouvait au-dessous du château fut consacré à saint Dimas, le bon larron de l'Évangile.

Les moines conservaient précieusement parmi leurs reliques la mémoire et les cendres d'un frère fameux, Jean Guerin, dont voici l'histoire. Les disciplines et la retraite l'avaient si peu mortifié, qu'il séduisit, puis assassina la fille d'un comte de Barcelone. Il eut un si grand repentir de son crime, qu'en châtiment de sa brutalité, il se condamna lui-même à l'état de brute. Il se retira dans les forêts et y vécut sept ans, se nourrissant de racines et marchant à quatre pattes, comme une bête fauve (1). Le comte de Barcelone, étant à la chasse, prit le sauvage dans ses filets, et l'amena à la ville pour le montrer comme une curiosité. Mais admirez le miracle! le fils du comte, âgé seulement d'un mois, se mit tout d'un coup à parler à haute et intelligible voix, ordonnant au pénitent de se relever, parce que ses péchés lui étaient pardonnés. Le comte pardonna en effet, et comme on se

(1) J'ai vu la même chose à Naples. Un dévot avait commis je ne sais quel acte de brutalité; il se mit dès-lors à marcher à quatre pattes, et se faisait conduire à l'attache comme un chien. Il montait ainsi tous les jours les degrés de l'église de Saint-Janvier.

Digitized by Google

mettait en quête pour trouver le corps de la princesse, elle parut elle-même aussi jeune et aussi belle que le jour du crime. La vierge Marie l'avait ressuscitée.

Un souvenir plus sérieux est lié au Mont-Serrat. C'est ici qu'Ignace de Loyola vint déposer son armure lorsqu'il quitta la guerre pour l'apostolat. Ame ardente et belliqueuse, il ne faisait que changer de luttes. C'est dans le recueillement et le silence de ces lieux solitaires, qu'il vint passer sa veillée des armes, et se préparer, par la retraite et l'abstinence, à sa longue vie d'aventures. Sorti blessé de la généreuse guerre des Communeros, le gentilhomme biscaïen dépouilla ici le vieil homme; il se fit homme nouveau : il en sortit saint Ignace.

Contemporain de Luther, Loyola étaya et soutint d'une main ferme l'édifice battu en brèche par le réformateur allemand; l'ordre des jésuites fut l'une des plus fortes colonnes du trône ébranlé de Saint-Pierre et l'une des plus hardies conceptions du catholicisme. Il nous est permis, maintenant que la victoire nous est restée, de juger cette institution vivace, mais enfin frappée à mort, comme on juge un ennemi couché sur le champ de bataille. Il n'y a plus ni courage ni danger à être juste, et l'on peut dès aujourd'hui se mettre au point de vue de la postérité. L'histoire dira que l'œuvre de Loyola fut une grande œuvre, et qu'elle ne pouvait sortir que d'un cerveau puissant. Heureux celui dont la vie est, comme fut la sienne, remplie par une idée, et qui a la conscience profonde, sincère, inébranlable, d'une mission à accomplir; c'est là le souffle des prophètes et la muse de l'artiste; c'est le levier irrésistible qui soulève les peuples et les pousse comme des troupeaux dociles sur les routes inconnues de l'avenir. Heureux le bras à qui la Providence le confie, ce levier miraculeux! plus heureux celui qui en use vaillamment! Que d'heures d'ivresse et de ravissement Ignace dut passer sur la montagne dans cette

..... Procellosa e trepida
Gioja d'un gran disegno

dont parle le poète lombard! Que de voix mystérieuses durent parler à son oreille! que de visions magnifiques éblouirent ses yeux! Mais enfin quand il se fut bien pénétré de la grandeur de son œuvre, lorsqu'il se fut cuirassé le cœur contre tous les traits qu'il allait affronter, il sortit un jour de sa retraite, laissant en ôtage au cloître son épée, glorieux trophée qu'on y montra long-temps; il quitta le désert, il descendit la montagne, et, dernier apôtre militant de l'église, il se mit en route à travers le monde, et le remplit de son nom. Quand sa tâche fut faite, il alla s'endormir à Rome, sous la grande ombre du Vatican.

Je quittai le cloître si fortement occupé de l'orageuse destinée de l'apôtre biscaïen, qu'il s'en fallut de peu que je ne cherchasse sur le sentier la trace de ses pas. J'aimais à songer qu'il avait passé par-là et que ses yeux avaient

Digitized by Google

contemplé les mêmes sites dont les miens étaient frappés; lien mystérieux et tout puissant des souvenirs, qui unit les temps, attache les générations présentes aux générations passées et fait que l'humanité n'est qu'une grande famille immortelle! Je redescendis la montagne par le côté opposé à celui par où j'étais monté; le chemin est plus court, mais il est affreux, tout hérissé de rochers pointus et de racines à fleur de terre. J'étais étonné à chaque pas de la profondeur des précipices, de l'horreur des gorges et des escarpemens prodigieux du roc. Je me croisai, dans ces défilés sauvages, avec plusieurs caravanes de Barcelonais des deux sexes, qui venaient accomplir les vœux faits à la Madone dans l'épouvante du choléra. Pèlerins soigneux de leurs aises, ils arrivaient juchés sur de bonnes mules et me donnaient tous, en passant, le salut de paix : *Vaya usted con Dios!*

A un coude du sentier on découvre tout à coup une nouvelle plaine grise, silencieuse, mélancolique comme celle qu'on vient de perdre de vue; semée çà et là de pauvres villages, elle s'étend tristement jusqu'à la mer; mais la mer était invisible, cachée par le brouillard. Enfin, arrivé au bas du précipice on se repose des fatigues de la descente à l'ombre des oliviers et des pins.

Je revins au Bruch à l'*Ave Maria*, après avoir fait le tour entier de la montagne; le lendemain, je pris au passage la diligence de Saragosse.

Je n'avais échappé au choléra et aux urbanos que pour tomber aux mains... Mais voici comment se passa l'aventure. J'avais donc pris au Bruch la diligence de Saragosse. La première journée fut sans intérêt. Le pays est inégal, sauvage et montagneux; le brouillard ou la pluie éteignait toutes les couleurs de la nature. Igualada est une petite ville insignifiante, où l'on déjeune et qu'on n'a même pas le temps de voir. Le jour tombe vite en novembre, et il était nuit close quand nous arrivâmes à Cervera. C'est, comme on sait, une ville d'université; nous ne fîmes que la traverser au milieu d'un groupe d'étudians coiffés du claque universitaire et drapés dans les lambeaux de leurs manteaux noirs. Trois prennent place dans la diligence, et l'on va coucher à Tarrega, autre petite ville, sœur jumelle d'Igualada.

La posada est ignoble; le soupé immangeable, même pour des voyageurs affamés; les lits, d'ailleurs fort rares, loin d'inviter au sommeil, commandent la veille, tant ils sont sales; la place manque pour manger; elle manque bien plus pour dormir; on se dispute les matelas et les paillasses; ils appartiennent au premier occupant. Je me retire prudemment de la mêlée; car le prix de la lutte ne vaut pas la lutte, et enveloppé dans mon manteau, je m'empare d'une table dont personne ne songe à me contester la possession. C'est un vacarme, une confusion à rompre la tête; les muletiers jurent, les chiens hurlent, la *posadera* brutalise ses servantes, les voyageurs rient, chantent, crient, le désordre croît, le bruit redouble, on est en pleine tour de Babel.

Au milieu de ce pêle-mêle assourdissant, je remarquai un homme de

Digitized by Google

mauvaise mine qui allait et venait d'une pièce à l'autre et observait toutes choses d'un œil sournois. Comme je le faisais remarquer à mes compagnons de voyage, il disparut. Était-ce un espion de la police, des factieux ou des bandits?

Cependant le calme s'était peu à peu rétabli; les pavots mythologiques avaient plu du haut du sale plafond de la posada sur les yeux appesantis de la compagnie, et l'on entendait ronfler sur tous les tons aux quatre coins du caravanserail immonde. Cet heureux calme ne devait pas durer. A deux heures du matin, tout le monde était sur pied, à trois heures, la diligence roulait sur la grande route, et le *zagal* causait amicalement avec ses mules. Il faisait encore nuit close.

La diligence était au grand complet. Le coupé appartenait à la comtesse de M., jeune veuve andalouse, qui voyageait escortée, d'un côté, par une chambrière, de l'autre, par un jeune Italien, qui remplissait auprès d'elle les fonctions de cavalier servant.

J'étais dans l'intérieur avec les trois étudians de Cervera, un émigré de 1823, amnistié, qui revenait d'Angleterre, et un jeune Barcelonais, qui allait à sa maison de campagne et qui parlait assez bien français. La rotonde était occupée par un valet de la comtesse et par deux bonnes dames portant chacune une petite fille de quatre à six ans, et accompagnées d'un honnête bourgeois. Le rôdeur suspect de la veille complétait la chambrée.

J'ai dit qu'il faisait nuit, et la nuit était sombre, car il pleuvait. Nous étions dans la plaine d'Urgel; mais on ne voyait rien, et l'on n'entendait que le tintement des mille sonnettes des mules et la voix grondeuse du zagal; tout le monde dormait, et je dormais dans mon coin comme tout le monde. Tout à coup la voiture s'arrête. Réveillé en sursaut par ce brusque temps d'arrêt, je me dispose à me rendormir, m'imaginant qu'une mule est tombée; cela nous était déjà arrivé et le chemin était glissant; mais la halte se prolonge, et j'entends une glace du coupé se briser avec fracas; je baisse la mienne, je mets la tête à la portière pour voir ce qui se passe, et je me trouve nez à nez avec deux carabines qui me couchaient en joue.

Étaient-ce des factieux? étaient-ce des voleurs?

Dans tous les cas, la rencontre ne promettait rien de bon, et me renfonçant dans mon coin, je glissai à tout hasard une vingtaine de louis dans une de mes guêtres, et ma montre dans l'autre. Cela fait, j'attendis l'évènement.

Il ne se fit pas attendre. La portière s'ouvrit; on nous fit mettre pied à terre, et je me trouvai au milieu d'une douzaine d'hommes armés de sabres, de pistolets et d'escopettes. Un coup de sabre avait jeté le postillon à bas de son cheval, un coup de crosse avait lancé le zagal dans le fossé, et le *mayoral* était couché sur le ventre, la tête sous la roue,

Digitized by Google

qui l'aurait broyée au premier pas des mules. La jeune comtesse avait été, comme nous, arrachée de la voiture; la pluie tombait sur ses beaux cheveux noirs, et son petit pied andaloux baignait dans la boue du chemin. Elle était fort effrayée, et son cavalier servant ne lui servait à rien; il était plus effrayé qu'elle, et fit une assez triste figure; tous les autres, du reste, étaient muets et consternés. Quant au rôdeur inconnu de la posada, je ne sais ce qu'il devint, car je ne le vis plus. Les deux femmes de la rotonde étaient tout en larmes; l'une surtout serrait son enfant sur son sein avec une terreur passionnée, en poussant des cris desespérés. Un des bandits, je crois que c'était le chef, s'approcha d'elle le fusil à la main; la pauvre mère s'imagina qu'il venait tuer son enfant, et ses cris redoublèrent; mais le bandit la rassura : il prit l'enfant et se mit à le bercer paternellement dans ses bras.

Pendant ce temps la bande travaillait et n'y allait pas si doucement.

— *Boca abajo!* nous criaient-ils en lançant au hasard des coups de sabre et des coups de crosse, et chacun d'obéir et de se coucher ventre à terre sans faire la moindre résistance. Seul je refusai de me soumettre à cette honteuse formalité, et malgré les injonctions réitérées, malgré les menaces et les coups, je m'obstinai à demeurer assis sur le marche-pied de la diligence; le poste était périlleux, car les bandits se mirent à la décharger, et ils jetaient les malles du haut de l'impériale sans s'embarrasser qu'elles écrasassent, en tombant, quelqu'un des patiens étendus sur la route. Un des étudians de Cervera en reçut même une qui pensa lui casser la jambe. Les femmes seules étaient à l'abri. On les avait mises ensemble à une distance raisonnable; je m'attendais de ce côté-là à une scène d'un autre genre, car la jeune comtesse était faite pour éveiller de tout autres idées que des idées de cupidité; elle le savait bien, et se rappelait sans doute l'aventure arrivée récemment sur la route de Pampelune à la fille du comte P.

— *Soy una probre inferma,* disait-elle en sanglottant; je suis une pauvre malade, et peut-être avait-elle un but secret en se faisant passer pour malade; le fait est qu'elle se portait fort bien et qu'elle était charmante. Toutefois elle en fut quitte pour la peur; elle avait caché ses bijoux dans son corset; on n'alla pas même les y chercher.

Quand les bandits s'aperçurent que j'étais étranger, je devins de leur part l'objet d'une attention particulière. — « *Al caballero frances,* » se répétaient-ils l'un à l'autre en me montrant du doigt, et ils ne me perdaient pas de l'œil. J'étais fort embarrassé pour les comprendre et surtout pour leur répondre, car j'en étais alors aux premiers rudimens de la langue espagnole. Je n'entendais que les mots qui se rapprochaient de l'italien, et c'est en italien que je répondais. Le dialogue n'était pas toujours fort clair, et l'impatience de mes interlocuteurs m'attira plus d'un coup de sabre. L'un même, croyant sans doute que j'y mettais de la mauvaise volonté, se fâcha tout-à-fait, et m'appuyant sa carabine sur la poitrine :

Digitized by Google

— *Carajo!* s'écria-t-il furieux, *has a morir.*

Je compris fort bien cela, mais je ne pris pas la menace au sérieux :

— *No señor!* lui répondis-je tranquillement en faisant un mauvais mélange d'espagnol et d'italien, *no se muere cosi.*

L'idée de la mort ne me vint pas alors, et mon calme avait par conséquent peu de mérite. Toutefois une idée sinistre me prit à la gorge. Je me mis à songer que mon titre de *caballero frances* me plaçait dans une position périlleuse, car il se pouvait qu'un dernier levain des passions politiques de 1808 se réveillant tout d'un coup dans le cœur de ces sauvages, ils n'assouvissent sur moi quelque vieille rancune. Alors seulement j'eus un moment d'inquiétude; mais le nuage se dissipa, ils n'en voulaient qu'à ma bourse. Mon sang-froid avait fait sur eux quelque impression, et après s'être répandus en menaces féroces et stupides, ils renoncèrent à leur idée fixe de me faire mettre *boca abajo*, comme les autres, et ils finirent par me traiter avec une certaine considération.

Si j'avais su la langue, je me serais bien mieux tiré d'affaire; mais j'étais toujours, à cet égard, dans un horrible embarras. J'avais bien appelé à mon aide le jeune Barcelonais, qui parlait français, le priant de me servir d'interprète, mais il faisait le mort et ne me répondit pas. C'était une leçon d'espagnol un peu rude pour la première; puis-je dire qu'elle me profita, et que pas un des mots entendus cette nuit-là ne sortit de ma mémoire. Ce que mon oreille perdait, je le comprenais par les yeux.

— *Dinero! dinero!* fut le premier mot que j'entendis; c'est celui qui dominait tous les autres. Je donnai le menu que j'avais gardé dans ma bourse, une centaine de francs environ; de la part d'un Espagnol, la somme eût été suffisante; ils furent bien forcés de se contenter de moins, les étudians de Cervera n'avaient entre eux trois qu'un *duro* (5 francs); il est vrai que les bandits se vengèrent de la modicité de la rançon sur les épaules des prisonniers; ils les rouèrent de coups.

Ceci me rappelle un Anglais qui voyageait en Andalousie fort à la légère, et qui se plaignait de n'avoir jamais rencontré de voleurs. — Que m'importe, disait-il, ils ne me prendront rien, car je ne porte pas d'argent.— Enfin ses vœux furent exaucés; il fut arrêté par une bande aux environs d'Antequera et laissé pour mort sur la place parce qu'on ne trouva rien sur lui. On le rapporta mourant à Séville, et il fut guéri pour toujours de la recherche des bandits.

Un malheur semblable arriva à l'ambassadeur de Russie : pris par les voleurs dans une partie de campagne, à la porte même de Madrid, il fut rudement battu, parce qu'ils ne lui trouvèrent pas assez d'argent : — Un ambassadeur, lui dirent-ils, doit porter plus que cela dans sa poche.

Les bandits espagnols n'entendent pas perdre leur temps, et ils veulent qu'on le sache; si on ne finance pas, on est battu, et il n'est pas prudent de se mettre en route sans la bourse des voleurs. Il faut leur rendre la jus-

Digitized by Google

tice de dire qu'ils ne sont pas trop exigeans; vingt piastres (100 francs) sont une rançon raisonnable, et avec le double, on est réputé par eux *muy caballero* et traité avec toutes sortes d'égards.

Toutefois mes 100 francs ne suffirent pas aux malandrins catalans, ma qualité d'étranger leur faisait espérer davantage. Ils se doutaient de quelque stratagème; un déjà commençait à me tâter les jambes. Ce fut pour moi le quart d'heure critique; s'ils eussent trouvé l'or célé dans mes guêtres, ils m'auraient tué sans nul doute, pour les avoir trompés. Ils veulent qu'on y aille loyalement, et quand on leur cache quelque chose, ils disent qu'on les vole. J'avoue que je passai là un très mauvais moment, et que je maudis du fond de l'ame ma dangereuse précaution. Mon bourreau allait mettre la main sur mon petit trésor, et ma dernière heure sonnait, lorsqu'un de ses compagnons me sauva miraculeusement la vie en me demandant ma montre; on se rappelle que je l'avais glissée dans l'autre guêtre; je dis qu'elle était dans la voiture, et j'y montai comme pour la chercher. Je la tirai de sa cachette à la faveur des ténèbres, et je la donnai. Cette capture fit diversion, et l'on ne songea plus à me palper les jambes. J'aurais mieux aimé sauver la montre que l'argent, mais on ne me laissa pas le choix et c'est ma vie qu'il s'agissait de sauver.

Ils s'étaient emparés de ma malle et de mon carton à chapeau; la malle, ils la dédaignèrent, mais la chapelière, qui était de cuir et fermée par un cadenas, fixa leur attention. Ils s'imaginèrent avoir mis la main sur le coffre-fort, et ils palpaient déjà en imagination les onces qu'il renfermait; ils coupent les courroies, ils ouvrent... Un chapeau. O mécompte! Ils lancèrent loin d'eux avec rage l'insolent carton, et leur désappointement fut si burlesque, que je ne pus retenir un éclat de rire (je ne croyais pas rire en pareille affaire); ils ripostèrent par un coup de sabre qui taillada mon manteau.

Étaient-ce des factieux ou de simples voleurs? C'étaient des voleurs qui voulaient se faire passer pour factieux. Afin de nous faire prendre le change, ils nous demandèrent bien nos papiers, qu'ils ne lurent pas, et en s'adressant à celui qui paraissait le chef et qui présidait à la cérémonie, ils lui donnaient stupidement le titre de *capitan faccioso*; preuve évidente qu'ils n'étaient pas des factieux, car ils ne s'en seraient pas donnés à eux-mêmes la qualification. Il n'y a de factieux pour les carlistes que les christinos. C'était donc tout simplement une bande de voleurs, qui, grace à la guerre civile, essayaient de donner un caractère politique à leur brigandage. Je regrette que l'obscurité m'ait empêché d'étudier leur physionomie et leur équipement. Je crus remarquer seulement qu'un des brigands était masqué.

Il y avait plus d'une heure que l'expédition durait, et en pareille situation le temps ne paraît pas court; enfin le chef donna le signal de la retraite, et après avoir intimé aux prisonniers l'ordre de ne pas bouger, sous peine de

Digitized by Google

mort, l'armée ennemie se retira avec son butin. Elle disparut bientôt dans les ténèbres.

Les voleurs partis, le silence continua à régner; personne ne remuait; c'était un spectacle grotesque que de voir tous ces hommes couchés sur le ventre, au milieu du chemin, et plus immobiles que des cadavres; comme j'étais resté debout, le rôle d'éclaireur m'était échu naturellement; c'est donc moi qui sonnai, pour ainsi dire, la trompette de la résurrection. Une tête se leva timidement, puis deux, puis trois, puis toutes, et le cœur revenant aux morts avec la vie, ils se levèrent un à un du sépulcre de boue où ils étaient ensevelis.

A peine étions-nous sur pied, qu'un long convoi de mulets arriva sur le champ de bataille. A la vue des malles et des hardes qui jonchaient la route, les *arrieros* ne s'informèrent pas seulement de ce qui nous était arrivé; car, en Espagne, un vol à main armée est un évènement qui n'en est pas un; c'est une des mille chances probables du voyage, comme de verser ou de s'enrhumer. On parle de cela comme d'un simple désagrément, et personne ne s'emeut pour si peu de chose. Les arrieros passèrent donc outre en chantant des *coplitas;* ils auraient trouvé les voleurs en fonction, qu'ils ne se seraient pas dérangés davantage; seulement ils auraient passé un peu plus vite, afin de ne pas les gêner dans leur ouvrage.

On devine le désordre du premier moment. Celui-ci repêchait sa malle noyée dans le fossé, celui-là ramassait ses hardes dispersées dans la boue; l'un supputait ses pertes, l'autre ses blessures. C'était un chaos universel, et la pluie, l'obscurité, ajoutaient à la confusion. Enfin la reconnaissance faite, il se trouva que personne n'était mort, ni même blessé grièvement; l'émigré seul avait reçu un coup de couteau dans le dos, ce qui ne l'empêcha pas de continuer son voyage. La voiture rechargée, chacun reprit sa place et la triste caravane se remit en route à pas lents.

Une demi-heure après nous avions atteint le village de Gomès. Il faisait encore nuit. Nous mîmes pied à terre et nous allâmes en masse chez le *baile* (bailli) faire notre déposition. L'*escribano* (greffier) la coucha sur papier timbré, et nous signâmes; tout cela pour la forme. Chacun déclara ce qu'il lui plut. Ceux qui avaient perdu cent francs accusaient cent louis, et les coups de bâton se transformaient, sous la plume de l'escribano, en coups de poignards. A les entendre, personne n'avait eu peur. — Je leur ai fièrement parlé, disait l'un : il était resté muet comme une huître. — Il fallait voir, disait un autre, comme je les ai tenus en respect : celui-là avait pleuré comme une Madeleine et demandé la vie à genoux.

Le fait est que pas un n'avait songé à une résistance qui n'était pourtant pas impossible, car nous étions douze hommes; il est vrai que nous étions sans armes, et qu'en Espagne il n'est pas d'usage de faire tête aux voleurs. Les rodomontades de mes hidalgos n'en étaient que plus bouffonnes, et la comtesse, qui avait tout observé, ne leur épargnait pas les épigrammes.

Digitized by Google

Le bruit de notre aventure s'était répandu dans le village, et nous fûmes bientôt entourés par la population tout entière; comme étranger, j'eus les honneurs de l'attention publique : *Pobre Frances!* répétaient les femmes, et plus d'une me tira par mon manteau pour savoir si j'étais blessé. C'est mon manteau qui l'était, ce n'était pas moi. Quant aux hommes, ils étaient plus tièdes, et drapés dans leur couverture, ils nous regardaient passer avec l'œil d'une profonde indifférence, presque du mépris. Quelques-uns portaient une escopette sur l'épaule; c'étaient des urbains qui faisaient la garde du village; jamais je n'ai vu de figures plus sinistres. Ils eurent l'air de se mettre en campagne pour aller à la chasse des bandits, mais c'était pour la forme; qui sait même s'il n'y avait pas dans leurs rangs quelqu'un de ceux qui avaient fait le coup, et si ma montre ne battait pas dans leur poche? Gomès a une fort mauvaise réputation dans la contrée.

Ces groupes villageois, mystérieusement éclairés par des lampes ou des tisons ardens, ces hommes drapés, ces autres armés, ces femmes de tout âge, les unes en mantille, les autres nu-têtes, plusieurs à demi vêtues, l'heure, le lieu, la pluie, les petits enfans qui se traînaient tout nus sur le seuil des portes, les chiens qui jappaient, les oiseaux de nuit qui fuyaient, et puis cette longue caravane de voyageurs qui regagnait le coche dévalisé, avec le conducteur en tête, les étudians en claques, les bourgeois en bonnet, les deux mères éplorées, la jeune comtesse encore tout émue, tout cela formait un tableau bizarre, pittoresque, et tout-à-fait digne du pinceau satirique et populaire de Goya.

Le jour nous prit au milieu de la plaine d'Urgel, la plus riche, la mieux cultivée et la mieux arrosée surtout de la Péninsule; mais il pleuvait toujours, et le coup d'œil était terne, la nature morte. Les oliviers, dont la campagne est couverte, ne faisaient que rendre la vue plus grise encore et plus monotone. Nous marchâmes toute la matinée sans autre aventure. Enfin j'aperçus, à travers le brouillard, une ville pittoresquement bâtie aux flancs d'une colline, avec toutes les apparences d'une place forte et couronnée d'une église gothique; c'était Lérida, ce fameux *municipium Ilerdense*, dont le nom revient si souvent dans les guerres de César et de Pompée. On y entre par un long pont de pierre jeté sur le Ségré, fleuve tour à tour bienfaisant et dévastateur, où les bonnes femmes prétendent que le roi Hérode vint se noyer avec sa danseuse homicide.

De nouvelles formalités nous y retinrent plusieurs heures; enfin nous repartîmes.

L'aspect du pays change après Lérida : la culture cesse, les oliviers disparaissent par degrés, le chemin même se gâte et l'on roule sur le roc; on passe à gué la périlleuse Noguera, et, saluant bientôt d'un dernier regard les riches plaines de Catalogne, on entre dans l'Aragon. Les abords en sont tristes et sauvages; partout des montagnes arides, des champs pierreux, point d'arbres, point de verdure, à peine çà et là quelques touffes de gazon

Digitized by Google

jaune et maigre au milieu des rochers. La première ville aragonaise est Fraga, méchante bourgade bâtie au bord du Cinca.

La rivière passée, on gravit une montagne dont l'aridité défie la végétation. Le rocher gris et nu s'ouvre à peine pour laisser passer la route, et un ravin profond qu'elle cotoie menace du vertige les meilleures têtes. L'aridité engendre la solitude, et l'une est complète comme l'autre. On rencontre seulement, de loin en loin, quelques ânes chargés de racines qu'on brûle en guise de bois. On ne saurait rien imaginer de plus désolé, de plus solitaire; l'Afrique n'a pas de désert plus désespéré. Le sol jaunâtre se déroule à perte de vue, sans qu'aucun accident en vienne jamais interrompre l'éternelle monotonie. Quelques maigres ronces sont la seule végétation de ces mornes solitudes. Quant aux arbres, il n'en faut pas même chercher, l'œil se lasserait en vain et reviendrait, sans avoir rien trouvé, des dernières limites de l'horizon. L'eau est encore plus rare, s'il est possible; de loin en loin seulement croupissent des mares verdâtres fétides.

Le désert est traversé par la charrière royale, *carrera real*, large chemin à peine indiqué, que les boues rendent impraticable en hiver; encore cette route ébauchée n'est-elle point l'ouvrage du gouvernement, mais d'une compagnie de Catalogne, qui exploite depuis trente ans le monopole des diligences, et qui a fait des bénéfices considérables. La route n'est établie que pour son service et celui de la poste, et personne autre n'a le droit d'y passer. Il faut que les arrieros suivent, sous peine d'amende, de mauvais sentiers fangeux, tracés à droite et à gauche de la *carrera*. Voilà un système de routes bien entendu, et dont la civilisation doit tirer de grands avantages!

Nous galopions, depuis plusieurs heures, au milieu d'un silence inflexible; nous n'avions pas rencontré une habitation, pas un visage humain. Enfin, je crus voir un toit poindre à l'horizon : c'était la poste de Candasnos, dont la terrible maîtresse, assistée d'une demi-douzaine de palefreniers et de garçons de ferme, a la réputation de résoudre, le couteau à la main, les questions de tarif. Malheur au voyageur que sa mauvaise étoile amène seul ici!

Le relai suivant est à Peñalva, hameau chétif perdu comme un adouar arabe au milieu du désert. Nous y arrivâmes à la chute du jour. Tandis que nous changions de chevaux, les habitans du village entouraient la voiture, embossés dans leur manteau et leur large chapeau rabattu sur les yeux. Il y avait là des physionomies de mauvais augure. L'heure avançait, la route est solitaire, nous avions l'imagination frappée par la catastrophe du matin; bref, nous cédâmes à la tentation de nous faire escorter par deux soldats de la petite garnison qui garde ce lieu suspect.

Nous partîmes rassurés. La lune brillait; des massifs de rochers dispersés en cet endroit du désert projetaient, sur le chemin, des ombres inquiétantes. Cependant nous arrivâmes sans rencontre, quoique fort tard, au village de Bujaraloz, où nous devions passer la nuit. Voyageurs, arrieros, conducteur, zagal et postillons, nous nous rassemblâmes tous autour du feu

Digitized by Google

clair et pétillant de la posada, et l'on commença par nous servir du thé, bouilli dans le pot-au-feu, *puchero*. C'est le choléra qui a mis à la mode, en Espagne, cette boisson reléguée jusqu'alors dans les pharmacies, d'où il aurait mieux fait de ne jamais sortir. Le petit territoire de Bujaraloz passe pour l'un des points les plus fertiles du royaume d'Aragon; on y a vu, dans des années d'abondance, le blé rendre jusqu'à cent pour un; cependant la charrue, et quelle charrue! écorche à peine le sol traînée par un mulet, ou plus souvent par un âne.

Notre inutile escorte de la Peñalva nous accompagna, le lendemain, jusqu'à la Venta de Santa-Lucia, où nous arrivâmes au lever du jour. La matinée était froide, mais pure, et le soleil se leva magnifiquement sur la plaine nue et déserte. La sierra de Meubierre court à droite; mais elle contribue peu à la décoration du paysage, car ce n'est qu'une chaîne de collines d'argile arides, comme tout le reste, et sans grace, couronnées de quelques tours ruinées; à gauche coule l'Èbre, et c'est non loin, à l'autre rive du fleuve, que s'élevait l'ancienne Saragosse; il n'en reste aucun vestige, mais le lieu a gardé le nom de *Saragoza la Vieja*, Saragosse-la-Vieille.

Çà et là de petites croix de bois sortent du sol; elles indiquent le théâtre d'un assassinat; et l'on appelle cela un *milagro*, miracle; à quelque distance de Villa-Franca, la route passe par un mauvais défilé de sable, où le courrier de Barcelone avait été arrêté par les bandits quelques jours auparavant. Tous ces lieux sont pleins de spectres.

Puebla de Alfinden est le dernier relai avant Saragosse. La diligence y fait d'ordinaire une halte, dont je profitai pour aller faire une promenade au bord de l'Èbre, qui passe à deux pas. J'ai été désappointé; je n'ai trouvé qu'un fleuve étroit et bourbeux, sans grandeur, sans poésie, coulant lentement dans un lit à fleur de terre. Déçu par le monde extérieur, je me réfugiai dans le monde invisible des souvenirs; antique limite de l'empire de Charlemagne, l'Èbre a toujours pour lui, comme le Tibre, l'auguste majesté de l'histoire.

— Don Carlos! me dit un de mes compagnons de voyage comme je rentrai dans la *posada*, nous avons formé ce qu'on appelle en Espagne amitié au premier degré, *una amistad de primer caracter;* nous avons couru un danger ensemble, ainsi disposez de moi. Vous avez été volé, vous êtes étranger, et vous ne connaissez peut-être personne à Saragosse pour vous procurer de l'argent. Moi, j'y ai des amis; ne vous gênez pas. Je vous offre ma bourse.

— Mille graces, répondis-je en tirant de ma guêtre les vingt louis qui y étaient restés cachés jusqu'alors, et les dépliant aux yeux des assistans; c'est moi, messieurs, qui vous offre la mienne.

Le rire inextinguible des dieux d'Homère partit de la compagnie, et le *pobre Frances* fut tenu pour un franc *burlador*. Deux heures après nous étions à Saragosse.

CHARLES DIDIER.

Digitized by Google

AVENTURES

DU GRAND BALZAC,

POUR FAIRE SUITE AUX MYSTIFICATIONS
DU PETIT POINSINET.

§ VI. — OU COMMENCE LE DÉSENCHANTEMENT.

Les députés des académies d'Italie ayant achevé enfin leur toilette, entrèrent sous la conduite de Boisrobert, qui avait pris, avec un nouveau costume, le caractère de physionomie et le son de voix convenables à ce rôle nouveau. Les acteurs de cette scène académique s'étaient partagé les habillemens grotesques d'une troupe de comédiens italiens que le cardinal faisait venir quelquefois à Richelieu pour jouer des parades accompagnéees de danses et de chants : il y avait là les différens personnages de ces parades qui ne furent naturalisées en France que sous le ministère de Mazarin, le Scaramouche, le Zani, le Pantalon, l'Arlequin, le Docteur. Ce dernier, remarquable par ses énormes sourcils et sa longue barbe postiche, par sa face blême semée de mouches et ses fausses oreilles flottant sur ses épaules, par son gros ventre et son dos proéminent, n'était autre que l'abbé de Boisrobert qui avait mis en jeu les académies italiennes pour se faire un prétexte d'offrir sans cesse en parallèle l'Académie française. Quant à Balzac, il avait frémi involontairement à l'idée de se trouver en présence des académiciens, comme Orphée livré aux bacchantes; il ne put s'empêcher, toutefois, de remarquer que ces académiciens n'avaient pas l'air respectable qui appartient à de graves savans; il en augura mal pour l'honneur des lettres et des sciences de l'Italie.

Digitized by Google

— Monseigneur, lui dit Boisrobert en grasseyant, vous m'excuserez de ne point parler dans la langue toscane, mais la vérité est que je ne la sais pas plus que le chinois, depuis que j'ai appris par cœur vos lettres dorées.

— Oui-dà! monsieur, répondit Jean-Louis Guez qui s'étonnait que des académies eussent un aspect si plaisant, je ne comprends guère les rapports qui peuvent exister entre mes lettres et la langue toscane?

— Eh! monseigneur, vos lettres nous ont révélé des beautés qu'on ne soupçonnait pas dans la langue française, et depuis leur apparition, les cinquante académies de mon pays ont adopté cette langue, de préférence à l'italienne.

— Eh quoi! monsieur, reprit Balzac dont les yeux se gonflèrent à fleur de tête, le beau langage français prévaudrait en Italie?

— Assurément, monseigneur; grace à l'influence de vos livres, avant qu'il soit deux ans, la langue toscane sera reléguée au rang des langues mortes, et déjà les petits enfans de Rome et de Florence écorchent le français en jouant à la cligne-musette.

— C'est un merveilleux triomphe pour la langue dans laquelle j'ai l'honneur d'écrire! Mais que puis-je faire pour vous, s'il vous plaît?

— Tout ce que vous ferez sera bien fait, monseigneur; cependant il dépend de vous de nous sauver la vie?

— De moi! monsieur, j'en serais fort aise, si la chose est en mon pouvoir : que faut-il donc pour cela?

— Terminer un débat qui nous tient en suspens depuis quinze mois, et nous dire votre avis sur le mot *équivoque*.

— Que voulez-vous que je vous en dise, monsieur? l'avez-vous rencontré dans mes ouvrages? Je me lave les mains de la figure qu'il y fait.

— Accordez-nous sur ce point délicat et décidez si le substantif *équivoque* doit être du genre féminin ou du masculin?

— Le sexe des mots est plus difficile à reconnaître que celui des personnes, répliqua Balzac, qui n'avait pas sous la main ses deux oracles, le père Ogier et Mlle de Chenillac; je vous demande le temps nécessaire pour observer ledit mot et pour vous en rendre bon compte. Certainement, on doit s'étonner que le sexe d'un substantif n'ait pas encore été reconnu depuis qu'il existe, et, pour ce seul fait, je suis d'avis de le déclarer neutre, à moins qu'il ne prenne le genre féminin en l'honneur des dames.

— Voilà une lumineuse discussion de grammaire! s'écria Bautru; M. de Vaugelas se pendra de ne l'avoir pas entendue!

Digitized by Google

— La difficulté est résolue par un jugement digne de l'académie des *Intronati!* dit Boisrobert; le mot *équivoque* ne sera donc plus, selon le caprice des gens, féminin ou masculin, mais neutre et toujours neutre jusqu'à la consommation des siècles, sinon jusqu'à ce qu'il plaise au sire de Balzac de lui rendre l'un des deux sexes qu'on lui a ôtés à la fois.

— Je vous invite aussi, messieurs, à vous en référer aux étymologies, dit Balzac tout fier d'avoir une opinion en matière grammaticale; il y a un petit avocat d'Angers, appelé Gilles Ménage, qui excelle à découvrir la racine des mots, si bien qu'il a prouvé que notre mot français, *cheval*, dérive du latin *equus*. C'est la nouvelle que me donne M. Chapelain dans une de ses plus éloquentes lettres.

— Cela ne nous surprend guère, reprit Boisrobert, depuis que nous savons que le mot *équivoque* est venu de votre nom de Balzac.

— En vérité, ce mot-là aurait ainsi cinq ou six cents ans d'âge; mais je ne vois pas trop de quelle façon s'est opérée cette métempsycose.

— Le plus aisément du monde, monseigneur : de la syllabe *bal*, on a fait *équi*, et la terminaison *zac* est devenue *voque*. Vous n'ignorez pas que les fils ne ressemblent pas à leurs pères; c'est pourquoi les deux mots ne paraissent pas de même famille.

— J'annoncerai cette curieuse étymologie à M. Chapelain pour qu'il en fasse part à son ami d'Angers; mais que signifie mon nom en remontant à sa source?

— Il signifie *confusion* en langue copte, répliqua Boisrobert avec un sang-froid imperturbable.

— *Confusion!* repartit Balzac mécontent du sens qu'on prêtait à son nom. Qu'est-ce que cette langue copte, que j'accuserais volontiers d'impertinence effrontée, si je savais en quel endroit la rencontrer pour lui dire son fait?

— C'est la langue dont se servaient Adam et Ève dans le paradis terrestre, et elle était seule en usage chez les hommes avant la construction de la tour de Babel, qui amena la confusion des langues : *Babel* ou *Balzac*, c'est tout un.

— Ah! monsieur, les prodigieuses choses qu'on apprend dans les académies! Je porte le propre nom de la tour de Babel?

— Je regrette que vous ne parliez pas la langue copte, je vous aurais récité dans cette langue les principaux traits de vos ouvrages.

— Dans la langue d'Adam et d'Ève? s'écria Balzac frémissant de joie et d'orgueil. Le bon Dieu les a donc pu lire!

Digitized by Google

— Ce n'est pas tout, dit Boisrobert, qui ne s'attendait pas à trouver tant de crédulité et de bonne foi dans l'amour-propre exorbitant du génie angoumois; je viens, de la part des diverses académies qui florissent en Italie, vous prier de recevoir les titres et les insignes d'académicien que je vous confère en présence des illustres députés desdites académies.

— Eh quoi! vous voulez que je sois académicien de vingt académies? reprit Balzac, qui redoutait fort les embarras académiques.

— De cinquante, s'il vous plaît, monseigneur, lesquelles se disputent déjà l'honneur de vous avoir pour protecteur.

— Ainsi que M. le cardinal est protecteur de l'Académie française? demanda Balzac revenant déjà de ses préventions.

— Oui, monseigneur, dit Boisrobert en faisant apporter un grand coffre de velours rouge à clous dorés, et je vais, si vous me donnez licence, vous présenter les insignes ou armes parlantes de ces fameuses académies.

— J'ai peur de vous retenir trop long-temps, dit Balzac dont l'estomac vide criait grace; nous reprendrons cette affaire après le dîner; car j'entends d'ici résonner la vaisselle, et j'aurais grand tort de laisser les plats refroidir.

— Les plats, monseigneur, n'auront pas cette malhonnêteté, reprit Boisrobert, tirant du coffre différens jouets d'enfans qu'il offrit successivement à Balzac, qui les prit et les examinait avec surprise, pendant qu'on lui en donnait l'explication.

— Comment, vos académiciens s'amusent encore de ces bagatelles? objecta Balzac, agitant des grelots et une vessie gonflée qu'on lui avait mis dans la main; j'étais donc académicien chez ma nourrice!

— Voici le symbole des *Intronati* ou hébêtés de Florence, dit Boisrobert en désignant les grelots : les *Intronati* passent leur vie à faire du bruit par le monde. Cette vessie, où roulent si harmonieusement des pois secs, représente l'académie des *Addormentati* ou endormis de Gênes : ils emploient leur temps à se nourrir d'air, à l'instar de cette vessie, qui en est pleine. Ce bilboquet est l'image des *Otiosi* ou oisifs de Bologne; dans cette boule, qui ne demeure guère à sa place, reconnaissez les *Agitati* ou agités de Citta di Castello; dans cette toile d'araignée recueillie sous verre, les *Perseveranti* ou persévérans de Trévise; dans ce jeu d'échecs, les *Immobili* ou immobiles d'Alexandrie; dans cette marotte, les *Insensati* ou insensés de Pérouse...

— J'aimerais mieux être d'une académie d'escrime et de danse!

Digitized by Google

interrompit Balzac, rejetant avec dépit tous les objets ridicules dont Boisrobert l'avait chargé. Excusez-moi, monsieur l'académiste; mais je suis pressé de me mettre à table, et je boirai à la santé des gens qui vous envoient. Remerciez-les de ma part, et dites-leur que, par les statuts de l'Académie française, je ne saurais accepter d'être d'aucune autre académie, quelque envie que j'en aie; c'est pourquoi je vous rends vos grelots, votre vessie, votre boule et le reste.

— Sur ma parole, j'ignorais que vous fussiez membre de l'Académie française, dit Boisrobert, jouant l'étonnement.

— N'ai-je pas les qualités qu'il faut pour en faire partie? répliqua Balzac, piqué de ce qu'on avait l'air de le rabaisser au-dessous des académiciens. Tous ceux qui en sont, par malheur, n'ont pas la valeur de M. Chapelain, et depuis qu'on y a reçu M. Voiture!...

— Vous valez seul assurément plus que les quarante académiciens ensemble! répondit Boisrobert; aussi, ne vous proposé-je pas d'entrer dans une académie, mais dans cinquante à la fois, afin de racheter la qualité par la quantité. Nous avons encore les *Fantastici* ou fantasques, et les *Humoristi* ou humoristes de Rome; les *Asorditi* ou sourds de Viterbe; les *Oscuri* ou obscurs de Lucques; les *Offuscati* ou offusqués de Cesène...

— Par la morbleu! je n'ai pas l'estomac assez robuste pour me paître de votre litanie! interrompit Balzac, qui voulut se lever de son siége, et qui y resta comme enchaîné, ses chausses étant incorporées au cuir du fauteuil par une épaisse couche de poix résine. Eh! qu'est cela? Suis-je ensorcelé?

— Quelle mouche vous pique? dit Bautru, feignant d'ignorer la cause des efforts et des grimaces que faisait Balzac pour ne pas emporter avec lui le fauteuil attaché à ses chausses.

— Voyez donc, mon ami, pourquoi ce fauteuil s'obstine à me suivre?

— Les choses participent sans doute à l'humeur des personnes, qui ne vous veulent plus quitter dès qu'elles vous possèdent.

— J'y laisserai le fond de mes grègues! dit Balzac, qui s'agitait comme un patient sur le siége de la question. Je m'étais assis sur de la glu! ajouta-t-il en rompant le charme au grand préjudice de ses culottes, qui se déchirèrent de la façon la moins honnête.

— Quand vous serez enraciné dans nos académies, on vous en arrachera moins aisément! dit Boisrobert, qui avait attendu, pour continuer son rôle, que la lutte du fauteuil et des chausses se fût terminée par la défaite de ces dernières.

Digitized by Google

— Ce qui vient de se passer est d'autant plus malheureux qu'on en voit les marques, lui fit observer Bautru. Je vous invite à ne pas tourner le dos aux dames.

— Monseigneur, reprit Boisrobert, gardez-vous de tourner le dos à nos académiciens d'Italie.

— Monsieur, monsieur, disait Balzac en s'enfuyant vers la salle du festin, j'estime que vos académiciens ne jeunent pas plus que l'Église le commande.

— Je ne les ai pas nommés tous, monseigneur, continuait l'impitoyable Boisrobert, poursuivant Balzac avec les euménides des académies; n'oublions point les *Caliginosi* ou ténébreux d'Ancône, les *Adagiati* ou proverbiaux de Rimini, les *Catenati* ou enchaînés...

— Monsieur, délivrez-moi de vos académies et de tous ces diables verts! Ayez pitié de ma digestion qui a besoin de repos et de silence.

— Vous serez académicien de ces académies! ajouta Boisrobert, qui menaçait de pénétrer avec Balzac dans la galerie où le repas était servi.

— Bon Dieu! je serai ce que bon vous semblera! reprit Balzac, résolu d'acheter la paix au prix de toutes les promesses qu'on exigerait de lui.

— Il y a, en outre, les *Filarmonici* ou amis de l'harmonie de Vérone, reprit Boisrobert avec volubilité; les *Occulti* ou cachés de Bresse; les *Ostinati* ou obstinés de Viterbe; les *Ricovrati* ou recouvrés de Padoue; les *Ardenti* ou ardens de Naples...

— Monsieur, êtes-vous le bourreau pour m'infliger ce supplice? s'écria Balzac, qui s'indignait davantage contre les académies, à chaque minute de retard qu'elles infligeaient à son appétit aux abois; s'il est une académie en enfer, allez-y voir!

— Ces braves gens, monseigneur, ont fait deux cents lieues pour vous instituer académicien, reprit Boisrobert, montrant sa bande qui entourait et regardait Balzac comme une proie. Vous prendrez donc rang parmi les *Nascosti* ou mystérieux de Milan; les *Affidati* ou affidés de Pavie; les *Desuniti* ou désunis de Fabiano; les *Olympici* ou olympiques de Vicence; les *Innominati* ou sans-nom de Parme; les *Humorosi* ou humides de Cortone; les *Invaghiti* ou amoureux de Mantoue...

— Que le ciel confonde les académies, les académistes et les académiciens! s'écria Balzac, qui, assourdi par cette litanie et impatient de se remettre d'un long jeûne, repoussa Boisrobert et se réfugia dans la galerie où Bautru le rejoignit.

Digitized by Google

A peine fut-il entré, que les musiciens, placés dans le vestibule qui conduisait aux cuisines, jouèrent de leurs instrumens et ne cessèrent d'exécuter de joyeuses symphonies, tant que le sieur de Balzac fut à table. Celui-ci s'étonna de voir le couvert mis pour lui seul, sans que la belle Arthénice parût pour présider au banquet; au reste, l'ordonnance de ce banquet était vraiment royale : il y avait profusion de ragoûts habilement apprêtés et de vaisselle d'argent précieusement ciselée; les vins de Grèce et d'Espagne brillaient comme des topases et des rubis à travers les cristaux; les fleurs en guirlandes et en bouquets exhalaient de suaves parfums; des aromates brûlaient en des cassolettes de vermeil. Le nombre et la livrée des valets répondait à ce luxe éblouissant; les plats étaient portés par des hommes habillés en satyres devant lesquels marchait un héraut d'armes vêtu de sa casaque armoiriée; puis, les écuyers tranchans, qui avaient emprunté à la garderobe du théâtre leurs costumes mythologiques, ajoutaient encore à la ressemblance de ce festin avec ceux de l'Olympe, décrits par les poètes anciens. Pour compléter le splendide coup d'œil de la fête, Boisrobert fit introduire, par une autre porte, les personnes qu'il avait invitées à cette comédie et qui se rangèrent sur des gradins où Balzac aurait pu reconnaître les plus jolies femmes de la cour, ce qui l'eût confirmé dans cette opinion que la reine Anne d'Autriche se cachait sous le faux nom d'Arthénice par respect pour son mari Louis XIII, afin d'être plus libre de sa conduite et de ses amours. Jean-Louis Guez cependant trembla d'avoir pour rival un roi de France.

— Ah! monsieur, dit Balzac qui s'assit brusquement et se tourna ensuite vers Bautru, d'où vient que la reine Arthénice n'est pas ici?

— Monseigneur, répondit Bautru, la divine Arthénice ne se soucie plus de boire ni de manger, depuis qu'elle vous aime.

— En vérité, monsieur, reprit Balzac, que l'odeur des viandes et la couleur des vins avaient mis en gaieté, vous me feriez croire par-là qu'elle m'aime depuis moins de temps qu'elle ne dit! il faut avouer pourtant, ajouta-t-il en rentrant dans son rôle ordinaire de sobriété, que les grands personnages ne boivent ni ne mangent autant que les petits, et, tel que vous me voyez, je resterais volontiers privé de nourriture pendant une semaine ou deux.

— Vous avez ainsi certaine similitude avec le pélican qui repaît ses enfans de sa propre substance; vous nourrissez au-dedans de vous-même le plus profond philosophe, le plus disert orateur et le plus parfait écrivain, que l'on puisse trouver dans le monde entier. Ce sont,

Digitized by Google

à vrai dire, trois grands hommes dans l'étoffe d'un seul; mais je vous supplie de ne pas les laisser se consumer d'inanition.

— Je vais, pour cette fois seulement, me départir de mes bonnes habitudes de continence, dit Balzac qui avait vidé un plein verre de vin de Chypre pour aiguiser son palais, tandis qu'on achevait de couvrir la table; je dois faire honneur à la magnifique hospitalité qu'on me donne céans, et d'ailleurs ce que j'en ferai n'aura pas d'autre motif que de satisfaire la belle compagnie présente à mon dîner.

— Je vous conseille, monseigneur, de ne pas compter les morceaux et de goûter à tout ce qu'on vous présentera.

— Je profiterai du conseil, monsieur! dit d'une voix altérée Balzac, qui venait de lire ces mots écrits à la plume sur la manche d'ivoire de son couteau : *On veut vous empoisonner!* Mais je m'aperçois maintenant que je n'ai plus faim.

— Allons donc! tout à l'heure encore vous aviez une faim dévorante; vous vous prépariez, disiez-vous, à faire main basse sur tous les plats.

— Peut-être, monsieur, reprit froidement Balzac, qui se défiait de Bautru comme d'un complice des empoisonneurs; mais à présent je ne toucherai à rien... A rien! répéta-t-il sourdement en écoutant les murmures de ses intestins qui se tordaient sur eux-mêmes.

— Cela n'est pas possible, répliqua Bautru, dont l'insistance redoublait les défiances de Balzac; Mme Arthénice n'entend pas que vous jeûniez dans sa maison, et vous aurez beau vous en défendre, vous mangerez pour voir si l'appétit ne vous viendra point.

— Oh! il ne me viendra pas, je vous assure, dit tristement Balzac en contemplant ces mets dont les succulentes exhalaisons irritaient sa faim et son désespoir. Je suis tout mal à l'aise, monsieur, et je ne resterai pas davantage à table, sous peine de rendre l'ame...

— Demeurez, monseigneur, interrompit Bautru, qui l'empêcha de se lever et le força de humer les vapeurs exquises des sauces fumant devant lui. Si l'on remarquait que vous êtes indisposé, l'alarme se répandrait à la ronde, et Mme Arthénice en pourrait prendre une douleur mortelle. Faites bonne contenance, je vous supplie, et feignez du moins de manger, si vous ne mangez pas.

— Vous avez raison, monsieur, répondit Balzac, qui s'imagina qu'on lui donnait cet avis indirect pour le sauver, et qui jugea plus favorablement les intentions de Bautru; mais je compte sur vous pour obtenir un œuf frais à la coque, lequel je mangerai réellement.

Digitized by Google

— Ordonnez dans le palais des Amans-Fortunés, comme si vous en étiez le maître, reprit Bautru, qui se divertissait des appréhensions comiques de ce pauvre convive. Monseigneur demande un œuf à la coque!... Mais ne buvez-vous pas, en attendant?

— Boire! j'ai bu! s'écria Balzac qui changea de couleur et se serra le ventre à deux mains. Hélas! mon Dieu! n'ai-je pas bu ce coup de vin? C'en est fait de moi! je suis perdu! je n'ai plus que peu d'instans à vivre! Monsieur, quelle œuvre de charité ce serait que demander le médecin?

— Le médecin! Eh! qu'avez-vous, monseigneur? Est-ce une arête de poisson que vous venez d'avaler?

— Je sens déjà l'effet de ce détestable vin! Les coliques ne tarderont guère... Aie! quel guet-apens! Un médecin! un apothicaire!

— Calmez-vous, ne faites pas d'éclat, dit Bautru en clignant de l'œil et en baissant la voix avec un air d'intelligence qui remit un peu d'espoir dans l'esprit de Balzac; on vous épie, on vous observe, on s'inquiète de ce que vous ne mangez pas. Que craignez-vous, lorsque je suis là?

— Je crains d'avoir fait aujourd'hui mon dernier repas, répondit Balzac, qui prenait pour des symptômes d'empoisonnement la contraction de ses entrailles affamées. Ah! monsieur, pourquoi ne m'avoir pas averti, quand j'approchais de mes lèvres ce fatal breuvage?

— Ah! monseigneur, est-il bien certain que vous ayez bu? reprit Bautru avec un air de consternation qui redoubla celle de Balzac; non, vous n'avez pas bu.

— Hélas! je serais heureux d'en pouvoir douter!.... Aie! je commence à souffrir! J'ai comme un feu dans la poitrine et des serpens dans le ventre.

— Si vous ne dissimulez pas ces légères souffrances, je frémis de ce qui peut arriver, dit Bautru en lui versant à boire.

— Que peut-il arriver de pis que ce qui est arrivé? repartit Balzac en reculant d'horreur à la vue de son verre rempli jusqu'aux bords.

— Ils sont capables de vous tuer sur la place, dans le cas où ils verraient que vous échappez au poison!

— Bon Dieu! monsieur le chevalier d'honneur, quels ennemis ai-je donc qui sont si fort acharnés contre ma misérable vie? dit Balzac en gémissant.

— Trois ennemis qui ont juré votre mort et qui s'occupent de tenir leur serment, le père, le frère et le mari de Mme Arthénice, outre une infinité de galans à qui vous avez ravi toute espérance de plaire à cette enchanteresse et qui vous gardent d'implacables haines.

Digitized by Google

— Monsieur, je vous conjure de me ramener en ma maison de Balzac! dit l'innocent écrivain, lisant sa perte dans tous les yeux comme dans tous les plats. Je promets de vous adresser une épître de remerciemens et de rendre par ce moyen votre nom immortel. Si vous m'aidez à sortir de ce mauvais pas, la France et le monde vous auront gré de leur conserver un auteur qui n'a jamais eu son pareil.

— Je vous sauverai, monseigneur, ou je mourrai avec vous; seulement, laissez-moi faire et ayez soin que votre assiette soit toujours pleine.

— Que la Providence nous protége! murmura Balzac en dépliant sa serviette d'où tomba un billet qu'il ramassa et ouvrit à la dérobée.

Le colloque de Balzac et de Bautru avait eu lieu à demi-voix, en sorte que les assistans, à qui Boisrobert apprit le sujet de cette scène burlesque, en devinaient les plaisantes péripéties d'après la pantomime de Balzac se palpant l'estomac, se tâtant le pouls, s'essuyant le front inondé de sueur, joignant les mains et levant les yeux au plafond. Le rire circulait sur les gradins, et même les gens de service ne s'en préservaient pas, lorsqu'ils voyaient le convive tressaillir d'effroi à chaque morceau qu'on mettait sur son assiette. Le cardinal, assis derrière un rideau à peu de distance de l'acteur principal, s'amusait beaucoup de l'entretien engagé entre son hôte et le chevalier d'honneur d'Arthénice; il s'abandonnait par intervalles à une imprudente gaieté qui arrivait aux oreilles de Balzac et augmentait ses frayeurs; car celui-ci se persuadait que les empoisonneurs se réjouissaient ainsi de sa mort prochaine, et ses cheveux se dressaient alors sur sa tête. Le billet qu'il trouva dans sa serviette n'était pas de nature à le tranquilliser sur les desseins de ses ennemis; mais il y vit du moins que sa santé n'avait rien à craindre de la première libation, qu'il se reprochait, ni de celles qu'il pourrait faire encore pour tromper sa faim dévorante : il soupira profondément en contemplant les appétissantes apparences de ce perfide banquet, cachant la mort dans chaque plat.

« Souverain prince des lettres, on m'apprend à l'instant qu'un traître cuisinier, à l'instigation de mon mari jaloux, a empoisonné tout ce qui vous sera offert sur la table, à l'exception des vins, qu'un de mes officiers a eu le soin de préserver de tout mélange funeste. Abstenez-vous donc de toucher à quoi que ce soit, en feignant néanmoins de manger de grand courage; car vous tomberiez mort avant d'avoir avalé une seule bouchée; prenez patience en goûtant aux vins

Digitized by Google

qui sont purs et véritables. Je fais, en ce moment, préparer un souper auquel vous me tiendrez compagnie, et je vous donnerai ensuite le spectacle de la pendaison aux flambeaux de l'empoisonneur qui vient d'être saisi au milieu de ses fourneaux et de ses drogues. Vous devinerez, sans que je vous le dise, pourquoi je vous prie de ne rien faire paraître de ceci devant les personnes que j'ai envoyées pour vous faire honneur : aussi bien, aurai-je mille choses à vous dire là-dessus, dans un langage que je voudrais aussi noble, aussi solennel, aussi divin que le vôtre, mais qui ne saurait être, malgré tout, à l'équipolent d'une éloquence que vous envient les Grecs et les Latins. Le dîner qui vous était destiné sera réchauffé et servi de nouveau, quand reviendront mon père, mon frère et mon mari, furieux de ne vous avoir pas rencontré dans votre maison de Balzac, où j'imagine qu'ils ont mis tout à feu et à sang. L'amour ne prendra pas le deuil aux funérailles de ces trois tyrans, que je vous sacrifie avec une joie incomparable.

« ARTHÉNICE. »

— Le père, le frère et le mari de la belle Arthénice s'en vont donc revenir? demanda Balzac, qui se versait à boire pour se donner du cœur.

— Pas encore, monseigneur, à moins que votre château se soit rendu sans résistance, répondit Bautru; mais la place est forte, il y a des fossés profonds et de bonnes murailles; le pont-levis est toujours levé, et la garnison se tient prête à courir aux armes.

— Hélas! monsieur, ma maison n'a pas soutenu de siége depuis plusieurs siècles; j'ai changé les tours en colombier, le pont-levis n'est qu'en votre imagination, et la garnison se compose d'une antique demoiselle, de mon secrétaire, d'un valet et de deux servantes.

— On a vu ce que peut la résolution d'une femme : la demoiselle dont vous parlez a peut-être quelque chose de l'héroïque Jeanne d'Arc?

— Hélas! non monsieur, elle ne manie pas d'autre lance que la houlette, ni d'autre épée que la plume dont elle écrit les plus belles choses du monde! Je serais désespéré qu'il arrivât malheur à ma bergère Alcinadure.

— Il arrive de terribles catastrophes aux dames dans le sac d'une ville ou d'un château! une sainte même n'en serait pas exempte.

— Ah! monsieur, vous me faites trembler! je ne me pardonnerai jamais d'être cause de ces violences soldatesques!

Digitized by Google

— Comptons sur un miracle pour que la demoiselle échappe saine et sauve aux assiégeans; et mangez votre œuf en toute sûreté.

— Voilà donc de quoi se composera mon dîner! dit Balzac en soupirant à la vue de l'œuf qu'on venait de lui apporter cérémonialement, un œuf à la coque pour un homme qui n'a rien mangé depuis vingt-quatre heures! un anachorète ne se contenterait pas de si maigre chère! mais du moins cet œuf ne saurait me nuire, si l'on ne l'a point empoisonné au ventre même de la poule.

— Donnez-vous patience, monseigneur, et ne ménagez pas les rasades en attendant l'heure du souper.

— Je vous avoue, mon ami, dit tristement Balzac, qui profitait de l'exhortation pour faire honneur à la cave du cardinal, que je ne souperai pas de bon cœur avec ces craintes d'empoisonnement : le cuisinier, qu'on pendra ce soir, a peut-être des complices, et je me souviendrai de ce dîner en soupant.

— En effet, on distingue le poison mêlé à toutes les sauces, et je suis sûr que vous tomberiez mort si vous y goûtiez seulement.

— Je m'en garderai bien; j'aimerais mieux mourir de faim! Mais j'espère ne mourir d'aucune sorte, avant d'avoir mis la dernière main à mes ouvrages commencés. Je bois à vous, monsieur!

— Vous me faites plus glorieux que je ne saurais dire, monseigneur, car l'histoire enregistrera cette santé.

— Je bois aussi à la belle Arthénice, afin que l'éclat de ses yeux ne s'efface pas plus que celui de ce vin pétillant.

— Bien, monseigneur! ne vous lassez point de boire, de même que nous ne nous lassons point de lire vos écrits.

— Je bois encore aux absens, s'il vous plaît, s'écria Balzac, qui changeait son appétit en soif, et qui se vengeait sur les bouteilles d'un jeûne rigoureux et forcé; faites savoir aux personnes présentes que je bois à elles.

— Mesdames, dit Bautru en élevant la voix, le sire de Balzac vous porte une santé à pleine coupe!

A ces mots, Balzac, moins troublé de cette allocution faite en son nom que par le vin qu'il avait déjà bu, se leva en chancelant, la face rubiconde, les yeux clignotans, la bouche épanouie et le verre à la main. Tous les assistans s'étaient levés à la fois, et avaient salué avec de profondes démonstrations de respect ironique. En même temps, l'orchestre joua une marche triomphale pour accompagner le convive à sa sortie de table. Balzac, jetant un coup d'œil de terreur et de regret sur ce somptueux festin encore intact, accepta le bras de

Digitized by Google

Bautru comme un appui nécessaire, et se disposa lentement à quitter la salle, sans savoir où il irait, sans s'informer du chemin que lui faisait tenir son guide, sans voir où il mettait le pied; car il ne s'était pas préservé de l'influence bachique aussi prudemment que des atteintes du poison, et sa tête l'abandonnait à chaque nuage que formaient dans son cerveau les fumées du vin et de l'orgueil.

Tout à coup il se sentit arrêté par derrière, comme si une main invisible le saisissait pour le terrasser. Son sang se figea dans ses veines, et un frisson glacial pénétra jusqu'à la moelle de ses os; tous ses rêves de gloire s'effacèrent devant la crainte d'un danger plus immédiat et plus inévitable que celui auquel il venait d'échapper, en quittant à jeun ce repas de mort; il crut que ses ennemis, qui avaient échoué dans leur tentative d'empoisonnement, allaient l'attaquer à force ouverte, et il comprit en ce moment combien toute son éloquence était faible vis-à-vis d'un poignard; mais, en retournant la tête avec un visage effrayé et suppliant, il ne fut pas peu surpris de voir, au lieu d'un assassin armé jusqu'aux dents, une jeune et jolie fille, à la physionomie piquante et malicieuse, fléchir le genou devant lui, et attendre qu'il la relevât avec un certain air de protection et de dignité naïvement comiques.

— Mademoiselle, lui dit-il d'un ton galant pour dissimuler la frayeur qu'il avait eue, êtes-vous l'étoile matinale qui précède le lever du soleil? Ne venez-vous pas m'annoncer que la divine Arthénice consent à m'éclairer de ses rayons?

— Monseigneur, reprit la demoiselle en présentant une bague à Balzac, je viens de la part de ma maîtresse, que je ne vous puis nommer, vous offrir cet anneau et vous demander le don d'une boucle de vos cheveux.

— Mes cheveux, comme toute ma personne, appartiennent à la princesse Arthénice, répondit humblement Balzac.

— Ma maîtresse n'est point celle que vous pensez, mais elle s'en va mourir, de l'avis des médecins, si vous ne lui octroyez cette précieuse boucle, qui a des vertus pour guérir tous les maux, depuis la pleurésie jusqu'à...

— Jusqu'à l'Académie, plus dangereuse mille fois que la gale et le farcin! interrompit Bautru, que démangeait l'envie de lancer une épigramme, comme s'il craignait d'en perdre l'habitude.

— Puis-je, sans offenser l'adorable Arthénice, demanda Balzac à Bautru, disposer d'un seul de mes cheveux?

— Attendu qu'elle n'en sait pas le compte, je ne vois pas d'incon-

Digitized by Google

vénient à ce que vous en donniez qui seront considérés comme reliques.

— Voyez donc, mademoiselle, à couper de votre main quelques cheveux seulement, que vous porterez de ma part à votre maîtresse.

Le sieur de Balzac s'assit sur un tabouret qu'on lui présenta, et la malicieuse comédienne, qui n'était autre que Marion Delorme, abattit d'un seul coup de ciseaux une épaisse touffe de cheveux tranchés jusqu'à la racine. Quand Balzac se retourna pour lui adresser des complimens à redire à la dame qui l'envoyait, il ne vit plus cette messagère d'amour, que venait de remplacer un nain vêtu de la livrée du cardinal, et armé d'une paire de ciseaux énormes, qu'il ouvrait comme ceux de la parque Atropos : Balzac, épouvanté de cette apparition grotesque, prit pour un poignard les ciseaux menaçans, et crut qu'on en voulait à sa vie, non plus à sa chevelure.

— Hé! qu'est-ce? dit-il en essayant de se lever du tabouret où son état de faiblesse causée par un long jeûne le retenait autant que le bras vigoureux de Bautru. Messieurs, éloignez ce nain, qui n'est pas en son bon sens, ainsi qu'il semble à ses yeux égarés et à ses gestes furieux!

— Monseigneur, dit le nain enflant sa grosse voix, je suis à la marquise de Fignac, qui m'a dépêché vers vous pour avoir de vos cheveux et vous rendre cet anneau.

— De mes cheveux! reprit Balzac, qui n'osa refuser, parce que le nain paraissait disposé à se servir de ses ciseaux bon gré mal gré; mon Dieu! qu'en veut-elle faire? Je la remercie de son anneau, et je vous autorise à couper sur ma tête avec de grandes précautions les cheveux qu'il faut.

— La marquise de Fignac en voudrait assez pour composer un matelas, répliqua le nain en faisant tomber sous ses ciseaux tout ce qu'il put atteindre.

Il avait si largement ouvert ses ciseaux, qu'il faillit, en les refermant, enlever le bout de l'oreille de Jean-Louis Guez, qui frémit au contact froid de l'acier, et qui se prit à gourmander la maladresse du nain. Mais celui-ci avait disparu pour faire place à un coureur de voiture, galamment habillé à l'espagnole, et tout hérissé de grelots qui sonnaient à chacun de ses mouvemens. Ce coureur s'agenouilla et offrit un anneau à Balzac, qui le reçut comme les précédens, en faisant jouer des ciseaux semblables à deux lames de dagues fraîchement aiguisées.

— La comtesse de Troufouillac, apprenant votre passage aux en-

Digitized by Google

virons de son château, dit le coureur, se meurt du désir de posséder de vos cheveux : elle se propose d'en faire fabriquer une brosse molle qui soit digne de toucher vos beaux livres et d'en ôter la poussière.

— Cette invention me plaît pour sa délicatesse, reprit Balzac en abandonnant sa tête à la discrétion du coureur. Homère, Démosthènes et d'autres illustres orateurs de l'antiquité, ne furent pas honorés de la sorte par cette raison qu'ils étaient chauves.

Le coureur ne se fit pas répéter la permission qu'on lui accordait, et il emporta de quoi garnir trois brosses, sans que Balzac s'aperçût qu'on le tondait entièrement. Un quatrième acteur, déguisé en musicien, la guitare en sautoir sur le dos, avait succédé au coureur, avec l'anneau et les ciseaux, qui étaient des armes parlantes que Balzac comprenait du premier coup d'œil.

— Encore! s'écria-t-il tout consterné : pense-t-on que mes cheveux repoussent à mesure qu'on les taille?

— Monseigneur, je viens au nom de la duchesse de Marognac, la plus habile joueuse de guitare qui soit en France, dit le musicien : elle serait bien aise de filer une corde harmonieuse de vos cheveux pour jouer en présence du roi et de la reine.

— Je ne saurais faire autrement que de me rendre à cette requête, répliqua Balzac, s'imaginant se conformer aux volontés de la reine et d'Arthénice qu'il identifiait de plus en plus : les cheveux qu'on m'a déjà coupés gâtent-ils ma coiffure?

— Vraiment, on vous en a coupé sans qu'il y paraisse le moins du monde; et d'ailleurs vous les avez si touffus, que vous pourriez contenter à la fois les vœux de cinquante belles dames, qui les baiseraient comme reliques.

— Je ne veux plaire qu'à la divine Arthénice, repartit Balzac en s'accompagnant d'un involontaire bâillement d'inanition.

Le musicien ne se borna pas à un seul coup de ciseaux, mais il promena les siens avec tant de rapidité sur le crâne dépouillé de Balzac, que le peu de cheveux qui y restaient dans toute leur longueur furent fauchés en un moment. Balzac n'avait pas encore soupçonné ce complot contre sa chevelure d'Apollon, et le bruit des ciseaux courant autour de ses tempes mises à découvert le tira subitement de ses orgueilleuses préoccupations. Il porta la main à son occiput et jeta un cri de surprise en n'y trouvant plus l'ornement naturel qu'il avait entouré d'une espèce de culte, comme si la force de son génie tenait à la racine de ses cheveux. Il maudit les dames

Digitized by Google

qui le privaient de sa plus chère parure; il maudit leurs envoyés, qui avaient sans doute dépassé les instructions en vertu desquelles ils agissaient. Il fut tenté de fouler aux pieds les anneaux dont on avait chargé ses doigts. Il s'élança hors de la salle où les odeurs culinaires insultaient à sa faim, et couvrant de ses deux mains le dessus de sa tête demi-rasée, il courut au hasard pour échapper à la poursuite de ciseaux qui n'étaient plus que dans son imagination. Tous les spectateurs se précipitèrent sur ses pas, et Boisrobert eut beaucoup de peine à les empêcher de s'attacher impitoyablement à sa victime, qui retombait entre les mains de Bautru, placé auprès d'elle à l'instar du vautour rongeant le foie de Prométhée.

— Ah! monsieur, dit Balzac en lui montrant son chef dégarni, comment se montrer en cet équipage à une dame qu'on aime et qu'on admire!

— En effet, vous n'auriez pas une mèche de cheveux à bailler en hommage à Mme Arthénice, répondit Bautru, feignant de se méprendre sur la nature de l'embarras où était Balzac; mais laissez-moi user d'un plaisant expédient : nous choisirons quelques jeunes pages qui aient le poil de même couleur que le vôtre, et nous leur emprunterons tous les cheveux dont vous aurez besoin pour les dames.

— Ah! monsieur, quel supplice que la faim! s'écria Balzac avec une touchante grimace, qui eût ému un cœur moins inflexible que celui de Bautru : je donnerais une de mes plus éloquentes lettres pour un morceau de pain! Ne soupera-t-on pas aujourd'hui?

— Bon! vous sortez à peine de dîner, dit le cruel Bautru : attendez que la digestion se fasse, s'il vous plaît. Mais la dame, que vous devez voir bientôt, ne veut pas que vous soyez exposé dans son palais à de mauvaises rencontres; car les ennemis qui vous ont tendu des piéges ne vous pardonnent pas d'avoir goûté de leurs sauces sans être incommodé. J'ai donc ordre de vous mettre en un lieu où vous verrez tout et ne serez vu de personne : je ne tarderai guère à vous délivrer pour vous mener dans la chambre de ma très excellente dame et maîtresse.

— Hélas! monsieur, je vous supplie de ne point me laisser longtemps en captivité, reprit Balzac avec un ton et un air humbles qui ne lui étaient pas habituels; ce serait acte de piété chrétienne que de m'apporter le pain qu'on distribue aux pauvres!

Bautru, sans lui répondre, avait ouvert une porte et introduit Balzac au milieu d'une grande volière vitrée, revêtue de fil d'archal et environnée de plantes rares dans des vases de faïence peinte. Deux

Digitized by Google

on trois cents oiseaux de différentes espèces, indigènes et étrangères, volaient, chantaient, gazouillaient, criaient, s'ébattaient le long de cette cage, où des arbres étaient plantés pour leur servir de perchoir; des auges de terre cuite contenaient l'eau et les graines nécessaires à la nourriture de ces oiseaux; des nids de mousse et d'ouate abritaient les œufs et les couveuses. Cette volière, destinée à égayer la principale galerie, dont elle occupait une extrémité, était couverte par une toile tendue, sur laquelle les rayons du soleil arrivaient à travers une coupole en verres de couleurs.

Balzac ne fut pas médiocrement étonné de la compagnie ailée qu'on lui donnait, et, lorsqu'il allait s'en plaindre à Bautru, il ne trouva plus ce dernier, qui s'était retiré en fermant la volière, où il laissait un nouvel habitant peu satisfait de sa prison. Balzac entra d'abord dans une terrible colère, et menaça de briser les vitres si l'on ne lui rendait la liberté; mais il se calma presque aussitôt en se rappelant que son guide n'avait obéi qu'aux intentions d'Arthémice, et que l'endroit où il était alors devait le soustraire à tous les regards, malgré la transparence de la clôture de verre qui lui permettait de voir les dames et les seigneurs réunis dans la galerie. Il fut confirmé dans l'opinion que ce verre avait la propriété de le rendre invisible, en remarquant que les personnes qui s'approchaient de la volière, et qui passaient en revue les oiseaux, ne paraissaient pas le distinguer debout à côté de la porte contre laquelle il frappait en vain sans que Bautru vînt à ce bruit. Boisrobert avait averti toute l'assemblée, afin qu'on n'eût pas l'air de prendre garde à l'étrange oiseau qui effarouchait tous ceux qu'on lui avait donnés pour compagnons; et, quoique chacun des assistans se sentît saisi d'un fou rire à l'aspect de ce pauvre bipède honteux et indécis comme un hibou assailli par les oiseaux de jour, on évitait de le regarder en face, ou bien on affectait de regarder la place qu'il occupait et de n'y rien voir. Balzac demeura tellement convaincu, en peu d'instans, de son invisibilité complète, qu'il ne se fût pas montré plus réservé que les volatiles enfermés avec lui, s'il eût été moins scrupuleux gardien du vin qu'il avait bu pour se dédommager de ne dîner que des yeux. Le cardinal de Richelieu, qui ne perdait pas le moindre détail de la comédie, riait plus haut que ne criaient ses perruches.

Cependant Balzac, persuadé de l'avantage qu'il avait sur cette foule qui ne le voyait pas, chercha un siége, et s'en fit un avec de la mousse, sous laquelle il écrasa plus d'un œuf prêt à éclore; puis il se mit à ramasser dans les auges quelques croûtes de pain, quel-

Digitized by Google

ques biscuits tout becquetés, quelques fruits déchiquetés, qu'il mangea lentement, comme s'il savourait ces restes du repas des oiseaux; il recueillit jusqu'aux miettes, qu'il avala une à une en soupirant par intervalles. Ensuite il se coucha sous le juchoir, et s'endormit de lassitude. Les oiseaux, certains des dispositions pacifiques de l'envahisseur de leur volière, recommencèrent leurs jeux, leurs sauts et leurs chants, en venant, par degrés, se poser jusque sur son épaule, et lui picoter les oreilles; ce qui ne réveillait pas le sieur de Balzac, mais lui inspirait des songes dignes de l'enfer de Callot. Ces audacieux oiseaux poussèrent l'irrévérence au point de traiter le fameux auteur du *Prince* de même que Tobie fut traité autrefois par une hirondelle, avec cette différence pourtant que Balzac n'en perdit pas la vue. Cet intermède bouffon divertit le cardinal plus que les scènes exécutées par Boisrobert, et il en fit compliment à Bautru, qui avait mis Balzac en cage.

Vers le soir, le cardinal, à qui le sommeil du héros de la pièce avait permis de prendre plusieurs heures de repos en vaquant à des affaires du gouvernement, fut prié par Boisrobert d'assister à la reprise de cette comédie. La galerie de la volière avait été évacuée, et la compagnie s'était transportée dans les jardins où devait avoir lieu la suite des aventures de Balzac; les oiseaux s'étaient perchés pour dormir à l'imitation de ce malheureux grand homme, qui ronflait de tout son cœur en rêvant à des galas capables d'apaiser sa faim, irritée par le tableau de la bonne chère. Certains chardonnerets, plus familiers que les autres, n'avaient pas quitté le dormeur, et semblaient guetter son réveil pour lui faire rendre gorge des gâteaux et des cerises qu'il leur avait volés. Bautru arriva doucement à la porte de la volière avec une chaise fermée et quatre porteurs.

— Ah! Seigneur mon Dieu, change ces pierres en pains! murmura Balzac, quand Bautru le secouait par le bras. Donnez-moi à manger!

— Monseigneur, il est temps, lui dit Bautru en se penchant vers lui, voici que je vais vous conduire vers Mme Arthénice.

— Dieu soit loué! s'écria Balzac, qui se releva encore tout assoupi, et qui trébucha en parcourant la cage, où les oiseaux effrayés voletaient et criaient à la fois : venons sur-le-champ, pourvu que le souper soit prêt! Si cette famine dure davantage, je me dévorerai les bras et les mains.

— Vous êtes insatiable, monseigneur! reprit Bautru avec assurance; vous sortez à peine de souper, et vous voulez souper derechef!

Digitized by Google

— Je sors de souper, bourreau! moi, j'ai soupé, dis-tu? moi, qui me sens défaillir, faute d'avoir rien mangé depuis deux jours!

— Vous avez, ce me semble, mangé fort copieusement à souper, et vous seriez incommodé en ayant égard à une fausse faim qui vous trompe...

— Une fausse faim! repartit Balzac, qui commençait à douter de ses propres souvenirs, confondus avec ses derniers rêves.

— Dépêchons! dit Bautru en l'entraînant pour troubler sa mémoire et y faire entrer des faits qui n'avaient pas existé. On vous attend, et une puissante dame, telle que votre Arthénice, serait grièvement blessée d'un seul retard.

— Êtes-vous bien sûr que j'ai soupé? interrompit avec désespoir Jean-Louis Guez, interrogeant son estomac, qui était plus creux que jamais, et son cerveau encore rempli des plus agréables réminiscences de ses songes.

— Si j'en suis sûr, monseigneur! s'écria Bautru en le poussant dans la chaise, qu'il referma aux verrous; faut-il vous énumérer ce qui est passé de votre assiette dans votre bouche? une caille cuite dans des feuilles de vigne, une cuisse d'oie grasse aux figues de Provence, trois pieds de porc salé, six merlans rôtis, deux pans et demi de boudin...

— Puissiez-vous l'avoir au bout du nez, comme disait ma nourrice! s'écria Balzac s'agitant dans la chaise, heurtant aux parois, lançant des coups de pieds dans la portière, s'efforçant de rompre cette nouvelle prison : je veux être damné et ne point aller à l'immortalité plus que M. Voiture, si l'on me prouve que j'ai soupé aujourd'hui!

Mais Bautru ne répondait pas, et les porteurs qui avaient enlevé la chaise, balancée sur ses deux brancards par les secousses réitérées de Balzac, marchaient à pas comptés, entre des valets munis de flambeaux : le cardinal se mit derrière la chaise, pour écouter les monologues tour à tour furibonds et supplians du prisonnier, qui fut conduit ainsi dans une basse-cour jonchée de fumier, choisie pour former l'arène d'un exercice inconnu aux Grecs et aux Romains. Pendant que Richelieu écoutait avec un malin plaisir les lamentations et les fanfaronnades de Balzac, Bautru ôta un écrou soutenant le fond de la chaise : le plancher se déroba aussitôt sous le poids de Balzac, qui se trouva debout à terre, et toujours emprisonné dans la chaise, que les porteurs se gardèrent bien d'arrêter; au contraire, malgré les cris de Balzac, ils continuèrent à promener cette chaise, que celui-ci était forcé de suivre en dedans, tel qu'un colimaçon sous

Digitized by Google

sa coquille; et plus il enjoignait aux porteurs de poser leurs brancards, plus ils hâtaient le pas, sans sortir de la basse-cour, où le terrain mouvant et couvert d'eaux croupies présentait à la marche des difficultés qui augmentaient à mesure que le fumier se trouait sous les pieds. Balzac se cramponnait inutilement à la boîte pour l'empêcher d'aller en avant, il ne pouvait rien contre la force de quatre hommes robustes, qui lui donnaient à chaque instant une rude impulsion et le jetaient d'un bout de la chaise à l'autre, en sorte que celui-ci, las, essoufflé et meurtri, était obligé de régler sa course sur celle de ces bourreaux allant et venant dans la basse-cour, aussi vite que Bautru le leur commandait. Le cardinal riait si fort que ses courtisans, qui ne voyaient rien, riaient de l'entendre rire.

— Insolens! criait Balzac d'une voix entrecoupée et haletante, infames! n'êtes-vous point aussi des assassins? Je serai vengé de votre insolence, canailles! la belle Arthénice vous fera battre de verges et pendre, avec le poing coupé! O mon petit prieur Ogier, que n'es-tu là pour défendre ton maître? Alcinadure, si je fusse resté entre tes brebis, je ne serais pas réduit à subir cet affront?... Arrêtez, brigands! ou sinon je vous tue! Je viens d'allumer la mèche de ce pistolet; vous êtes morts, vilains, si vous ne cessez.

— L'aventure se complique! dit Boisrobert qui accourut armé de pied en cap, avec le casque, la cuirasse, les brassards, les cuissards, et toutes les pièces d'une vieille armure qu'il avait tirée de l'arsenal du château : voilà deux spectateurs que je n'avais point invités à la fête, le prieur Ogier et demoiselle Alcinadure de Chenillac.

— Ne sont-ce pas les amis du sieur de Balzac? reprit le cardinal, dont les rires ne diminuaient pas, quoique la chaise eût fait quatre fois le tour de la basse-cour. *Le Bois*, que te semble de cette boîte qui marche avec des pieds d'homme?

— On croirait voir aller une tortue, dit Boisrobert, jaloux du succès de cette mystification; je préfère le bernement de Sancho Pança.

— Monseigneur, reprit Bautru, souffrez que je fasse honte à l'imagination de *Le Bois*, en obligeant le prieur Ogier et la demoiselle de Chenillac à prendre chacun leur rôle dans notre joyeuse comédie balzachique.

PAUL L. JACOB, bibliophile.

(*La fin à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

O'CONNELL

Aux Élections de Dublin.

Dublin envoie quatre députés au parlement; deux sont nommés par l'université et deux par la cité. Les élections de l'université m'ont peu intéressé: outre qu'elles ne présentaient aucune physionomie particulière, le torisme y régnait en maître; on le voyait de reste au soin qu'on avait pris de leur affecter le beau collége de la Trinité, monument à colonnes grecques, et surtout aux rires et aux quolibets avec lesquels étaient accueillis les votes des rares partisans de la réforme. Là, la partie n'était point sérieusement engagée; les huit ou neuf cents joueurs et parieurs politiques jouaient à coup sûr : les dés étaient pipés. Aussi deux jours de poll ouvert ont-ils suffi pour faire élire les deux candidats tories, MM. Shaw et Lefroy, le premier par 852, et le second par 849 votans. Le docteur Stock, qui s'était présenté par pure forme de protestation, sans doute, n'a recueilli que 186 suffrages.

Toute ma curiosité, et franchement aussi toutes mes sympathies, se sont donc portées vers les élections de la cité. A lui seul, l'endroit où siégeait le poll, faisait pressentir qu'il allait être question de la vieille Irlande, dans la vieille ville, non encore alignée par le cordon stratégique pour le déploiement facile de la force armée contre la rébellion, non encore grattée, lavée et passée au badigeon par la minutieuse recherche de propreté du vainqueur pour lui donner un air de nationalité nouvelle. C'était dans *Green Street*, où l'on n'arrive qu'après avoir serpenté dans quelques rues étroites et sombres. Là s'élèvent côte à côte, s'appuyant l'un sur l'autre, deux monumens, première fondation de toute ville du moyen-âge : la prison et l'hô-

Digitized by Google

tel-de-ville, la maison qui protége et la maison qui punit. Le shérif présidait le poll à l'hôtel-de-ville, et en face, dans l'angle formé par deux maisons, dont l'une avançait dans la rue plus que l'autre, un réformiste avait prêté toute la façade de son logis, deux fenêtres par lesquelles on arrivait de plein pied sur le balcon improvisé avec quelques soliveaux, et qui devait servir de tribune aux orateurs des hustings.

De plus, le nombre des électeurs, pour la cité, est de sept ou huit mille. Les intérêts de patrie et de fortune y peuvent donc plus facilement être faussés, car la corruption et l'or y ont la partie belle; mais aussi les raisons de résistance y sont plus puissantes. C'est là que s'étaient portés, avec toutes leurs forces de conviction ardente et de vénalité facile, la réforme et le torisme, pour savoir si enfin l'or de celui-ci cesserait d'entraver la marche de celle-là dans le foyer même où, dit l'Angleterre, bouillonnent le plus la misère, l'ivrognerie et la démoralisation irlandaises. Là, pour la première fois, O'Connell venait demander la sanction de ses patriotiques efforts, et posait face à face, pour une lutte, la puissance de son nom et de sa parole avec la puissance de l'or et des pamphlets du torisme. L'Angleterre enfin allait savoir quel compte elle aurait à faire désormais des menaçantes prophéties du grand agitateur, et si la voix qui l'épouvante depuis tant d'années n'est en réalité que la voix perdue d'un misérable coin de terre, qui a nom Kilkenny, ou si elle est l'écho avoué de toute la vieille et trop long-temps malheureuse Irlande.

La lutte a duré cinq jours pleins. Je n'en ai perdu ni un épisode ni un discours, et à chaque heure, à chaque minute, je m'attendais à voir se dérouler quelqu'une de ces scènes extraordinaires dont, en France, on nous parle tant, et dont, sur la foi des broderies de certains journaux, j'espérais être enfin le témoin. Pendant ces cinq jours, je me suis convaincu que nos politiques ne se doutent pas le moins du monde de ce qu'est l'Irlande, de ce qu'est le peuple en Irlande. Ce que j'ai vu ici m'a tout-à-fait désappointé, non que ce que j'ai vu ne fasse mûrement réfléchir et ne soit empreint d'un certain caractère de beauté calme et sévère; je veux dire seulement que ce que j'ai vu n'est nullement ce que j'avais rêvé. Mais, à tout prendre, il vaut mieux qu'il en soit ainsi; la réalité est bien au-dessus de la fiction.

Les élections d'Irlande m'ont offert un contraste frappant avec les élections auxquelles j'avais assisté en Angleterre. La différence qui existe entre elles montre quelle conscience ces deux pays ont de l'inégalité de leur condition. La turbulence fiévreuse de celui-là, la ténacité froide de celui-ci, indiquent assez qu'ils ont l'un et l'autre la mesure de ce qu'ils peuvent impunément oser.

En Irlande, à Dublin du moins (je ne veux parler que de ce que j'ai vu), ce ne sont point, comme à Londres, ces processions ignobles des maîtres dans l'art de la gueuserie anglaise, se dandinant fièrement sous les couleurs soyeuses et bariolées que leur ont jetées les partis, au milieu de la boue

Digitized by Google

des rues, pêle-mêle avec les chiens, les chevaux et les voitures; ce ne sont point, comme à Wolwich, les dames de la ville ou des châteaux voisins qui, la tête chargée de rubans politiques nattés dans leurs cheveux, agitent du haut de leurs balcons, sur la foule, des banderolles et des mouchoirs brodés, ou s'en vont de porte en porte, dans les tavernes, achever, par un sourire, de faire perdre au pauvre électeur un reste de raison déjà fort compromis par les libations d'ale et de porter faites en compagnie du noble époux de la noble dame.

Durant les assauts oratoires des hustings ou les proclamations des chances diverses du poll, ce n'est point, comme à Birmingham, tout un peuple d'ouvriers, qui, le visage enfumé, les bras nus, désertent leurs bruyans ateliers et les fournaises de leurs forges pour camper, des journées entières, en face de brillans équipages et de riches maisons, et, pour se ruer contre *Royal hotel*, faisant passer meubles, draperies et cristaux par les fenêtres, montrant ainsi tout ce dont le peuple serait capable s'il n'obtenait point ses candidats. Ce ne sont point, comme à Manchester, les cent cinquante mille machines vivantes auxquelles, dans les rues sombres, on lit à la lueur des torches d'atroces pamphlets contre l'aristocratie et les hanovriens. Les *payeurs de taxe* n'osent pas ici, comme là, en face des landaux armoriés des lords, conduire le tombereau pavoisé sur lequel ils bêchent la terre ou pétrissent l'argile, et, par cette allégorie du travail, faire ressortir l'odieux de la vie inactive et pourtant honorée.

Ce n'est point, comme à Liverpool, un tory traîné dans les rues après avoir été mis à mort pour avoir crié *eternal shame* sur le peuple, et avoir refusé de se racheter par un *hourrah* pour le candidat de la réforme.

A Dublin, tories et réformistes évitent tout ce qui, en dehors du poll, pourrait amener le choc des opinions : les tories, par prudence, pour ne point faire jaillir, par la vue de couleurs détestées, une étincelle d'où sortirait peut-être un incendie; que leur importe le symbole fanfaron de la puissance, quand il en ont la réalité? les réformistes, par habileté, pour ne point éveiller des craintes par le dénombrement et l'étalage de leurs forces. Que leur importe d'ailleurs le signe extérieur d'une opinion qu'ils ont dans le cœur, dont tout ce qui vit, tout ce qui souffre, c'est-à-dire tout ce qui est irlandais, leur rappelle la sainteté et le bon droit! — Les drapeaux des partis? Eh! mon Dieu! levez la tête, regardez, non dans des carrefours obscurs, non dans des impasses infects, mais dans des rues plus larges que notre rue de la Paix, dans des rues où notre place Vendôme serait à l'aise : les voilà, ils pendent à ces ficelles que des perches en saillie portent loin des fenêtres pour chercher le soleil; regardez, vous dis-je, ce sont des chemises qui refusent la solidité du tissu primitif à l'aiguille réparatrice qui en voudrait rapprocher les morceaux; ce sont des robes et des mouchoirs dont les longues déchirures flottent en banderolles sans couleurs; ce sont des pantalons d'été dont les jambes semblent être bordées de frange à leurs extrémités,

Digitized by Google

tant le frottement entre le talon et les pavés les a rongées; ce sont enfin des lambeaux de toute sorte, qui ont perdu leur forme première. Des haillons, des haillons! voilà le drapeau du peuple irlandais, celui au nom duquel et sous lequel marche la réforme.

Maintenant portez vos regards sur la maison voisine : d'étage en étage, derrière les vitres, voyez des tentures de moire et de mousseline entrelacées; sur le péristyle, derrière les grilles de fer en saillie aussi sur la rue et à travers lesquelles le pauvre, qui n'a point de pain, jette tristement ses regards, se montrent des valets de pied en bas de soie, en riche livrée, l'œil insolent, le teint fleuri. Voici l'étendard du torisme, celui sous lequel marchent humblement et chapeau bas les professeurs de l'Université, les gens de justice et de police, les tenanciers, les fermiers, et quelques banquiers ou marchands qui n'obtiennent qu'à ce prix l'honneur d'avoir pour chaland l'or des hautes seigneuries. Vous voyez que l'Irlande n'a pas besoin de se ruiner en rubans de couleur, pour trancher ses opinions politiques. Le luxe et la misère, voilà son double drapeau.

A Dublin, le peuple ne laisse rien arriver, ni dans ses yeux, ni sur son visage, de ce qu'il a dans le cœur, crainte, espérance ou joie; il ne s'en va point tumultueux parcourir les rues en criant : *Hourrah!* pour ses amis, ou : *Down with!* pour ses ennemis. Il sait trop bien qu'on feindrait de se méprendre à cet exercice de la liberté électorale, et que ce qui, en Angleterre, est regardé comme un droit, serait ici traité comme un commencement de révolte; au moment même de la proclamation du poll, le *hourrah* si énergique, si furibond, si échevelé des Anglais, n'est plus, en sortant des bouches irlandaises, qu'un cri inintelligible, comprimé, ressemblant assez au bruit d'une crecelle.

Durant les deux premiers jours des élections de la cité, le poll, à une grande majorité, a été favorable aux tories. Aussi, faisant la nique au pauvre peuple, ceux-ci s'en allaient-ils de boutique en boutique colporter la joyeuse nouvelle, et le soir, à leur divan, situé dans *Grafton-Street*, le quartier de l'Université, ils accablaient de leurs lourdes railleries, et les prétentions d'O'Connell et les mendians d'Irlande dont ils le disent le chef : *primus inter pares!* Pendant ces deux jours, le torisme a jeté, dans les tavernes, sous les portes des maisons, sur les tables des hôtels, dans les ballots de marchandises, entre deux paires de gants, les feuillets d'un livre, toutes sortes de pamphlets anonymes ou signés contre O'Connell; l'épicier en enveloppait le sucre ou le gingembre, et le fruitier en faisait des cornets pour les cerises et les fraises. L'or des tories, dans ces deux jours, a vomi plus d'infamies que la meilleure des réputations ne semble en pouvoir supporter; il a fait commettre plus de perfidies, plus de lâches désertions et donner plus de baisers de Judas que n'en peut imaginer la faconde d'un dramaturge, ou que n'en peuvent produire tous les partis politiques ensemble en dix années.

Digitized by Google

Après avoir attaqué lui-même, directement et corps à corps, O'Connell dans sa vie et dans ses opinions, par ses journaux et ses libelles, le torisme a recruté, moyennant finances, des hommes qui, naguère, suivaient la bannière de l'agitateur, et s'en disaient les meilleurs amis. J'ai eu en main, sur papier grand vélin, magnifiquement imprimées, les deux lettres des frères Patt et Thomas Finn, de Carlow. Elles ne sont pas nouvelles, elles remontent à l'année 1835, il est vrai; mais, vu la circonstance et faute de mieux, on les a rajeunies par une réimpression sans date. Entre autres aménités, on y trouve : *O'Connell is a knave in politics, and a hypocrite in religion;* O'Connell est un fripon en politique et un hypocrite en religion. C'est le révérend *Andrew Fitz-Gerald*, du collége de Carlow, qui avait trouvé cela avant les deux frères. Ces lettres, gonflées de poison, m'auraient fort peu occupé, si elles ne m'avaient donné la clé des attaques dont O'Connell est l'objet de la part des radicaux en Angleterre, et, depuis quelque temps, de la part de l'opinion démocratique la plus avancée en France. C'est une histoire qui vaut la peine d'être contée.

Dans une association *anti-tory*, O'Connell avait reproché hautement aux deux frères d'avoir, en 1835, en compagnie de trente-cinq autres catholiques, fait manquer lâchement l'élection du candidat réformiste de Carlow, M. Vigors. Jusque-là le parti radical n'avait rien à voir; mais O'Connell ajouta : « Parmi ces déserteurs de notre cause, il se trouve des gentilshommes qui se prétendent patriotes; il en est même un qui est tout parfumé de républicanisme (*savored of republicanism*). Je n'aurais point déjà d'autres raisons de détester les républicains que celle-ci me suffirait. Ces messieurs s'échauffaient à la recherche et à la discussion de théories abstraites, et quand ils en vinrent à l'application de la liberté pratique, ils renfoncèrent le républicanisme au fond de leurs poches sous le poids de l'argent dont ils les avaient remplies: *But when it came to a point of political liberty, the sunk their republicanism in their pockets with the wright of the monney that went along with it.* »

C'était de la part d'O'Connell un cri de guerre, et le radicalisme riposta en criant à la trahison. Il pouvait y avoir déclaration de guerre, sans doute; je ne pense pas qu'il y ait eu trahison.

Comme tous les hommes qui ont une idée, O'Connell a été exposé à ne pas être compris tout d'abord. Comme tous les hommes qui ont le courage de leurs convictions, O'Connell a dû grouper autour de lui bien des gens timides, qui, pour marcher, n'attendaient qu'un homme de cœur qui leur ouvrît une voie. Comme tous les hommes qui veulent arriver à la réalisation de l'idée qui les pousse, O'Connell a senti le besoin d'avoir des appuis; il n'a pas eu le choix, il a dû les prendre partout d'où ils lui sont venus, laissant au temps et au frottement des idées le soin de séparer de lui les traînards qui tombent dans les fossés, ou les indisciplinés qui veulent marcher avant que le jour ne soit venu éclairer la route.

Digitized by Google

Si, du premier bond, O'Connell avait dit son dernier mot, il n'aurait pas soulevé un brin de paille. S'il n'avait fait entendre que le cri : *Liberté pour l'Irlande!* il aurait eu contre lui l'égoïsme et les terreurs de toute l'Angleterre, tory, wigh ou radicale. En proférant le mot de liberté dans le sens abstrait, sans application particulière, il a fait venir à lui les utopistes qui rêvent la liberté pour l'univers. Cela fait, il s'est tourné vers eux, et concluant du tout à la partie, il leur a dit : « Si vous êtes de vrais radicaux, vous ferez taire en vous les intérêts d'une nationalité étroite, et vous donnerez d'abord à l'Irlande la liberté que vous demandez pour le reste du monde. » Les radicaux n'ont pas osé dire non, et leurs voix se sont mêlées à la voix d'O'Connell pour demander la liberté de l'Irlande; et ce cri s'est formulé depuis en celui de réforme.

O'Connell me semble s'en être tenu là. Lorsque le radicalisme a voulu marcher plus avant, O'Connell a refusé de le suivre; il avait ce qu'il voulait, il avait fait honte à l'Angleterre du long ilotisme dans lequel elle parquait la plus belle, la plus active population des trois royaumes, celle qui avait des devoirs sans avoir des droits, celle qui lui donnait les plus braves de ses enfans, le plus clair, le plus net de ses biens et de son or; il avait fait entendre le cri formidable qui a été répété par toutes les nations, et que nulle puissance aujourd'hui, ni la mitraille, ni l'or, ni le carnage, ni la corruption, ne peuvent plus étouffer, et qui retentira jusqu'à l'achèvement de l'œuvre régénératrice qu'il demande.

Et c'est pour cela, c'est parce qu'O'Connell, sans haine systématique, s'est fait l'ami de tous ceux qui venaient au pouvoir avec l'intention de satisfaire un à un les besoins et les droits de l'Irlande; c'est parce que, chaque fois qu'il avait une espérance, il n'en compromettait point la réalisation par des exigences hors de saison; c'est parce qu'il a pensé qu'avec la vieille forme monarchique, à laquelle l'Europe est façonnée, plus peut-être qu'avec la forme républicaine, dont le monde ne possède pas encore les vertus constitutives, l'Irlande pourrait redevenir libre, industrieuse, florissante, nourrissant les enfans qu'elle porte; c'est parce qu'il a dit anathème sur les hommes qui, voulant la liberté pour tous les peuples, la refusaient à la seule Irlande, qu'O'Connell s'est vu diffamé dans sa vie si honnête, dans ses mœurs si pures; c'est pour cela qu'il a été traité de renégat, accusé de vénalité, et qu'on le raille sur sa vice-royauté de l'Irlande, à laquelle radicaux et tories l'accusent de monter son ambition.

Non, O'Connell n'a rien renié; ce qu'il était il y a dix ans, il l'est encore. Il est le défenseur et l'avocat de l'Irlande, et c'est à obtenir pour l'Irlande tout ce qu'il pourra arracher aux frayeurs de l'Angleterre qu'il a consacré sa vie. Il est Irlandais; il n'a jamais dit qu'il fût autre chose qu'Irlandais. Ce n'est pas sa faute si les partis avancés ont voulu inscrire son nom sur leur bannière, et si de son approbation tacite ils ont fait la condition de leurs sympathies pour sa cause. Aujourd'hui, O'Connell s'est trouvé assez fort

Digitized by Google

pour dire son dernier mot, ce dernier mot qui devait enfin résumer les principes et les ambitions du grand agitateur. Eh bien! on le sait aujourd'hui. Principes et ambitions se résument dans ce cri : *Liberté pour l'Irlande!*

Je conçois la colère des partis qui avaient compté sur O'Connell et à qui O'Connell fait défaut; mais, loin de le blâmer, il le faut louer hautement d'avoir renoncé à être le héros futur de républiques encore dans les brouillards de l'avenir, pour se borner à être le sauveur de sa terre natale, qui se lamente journellement sous ses yeux dans la misère et l'ilotisme. Tenez pour certain que c'est là aussi l'avis du peuple irlandais. O'Connell est béni de ce qu'il se borne à être le bras sur lequel l'Irlande se puisse appuyer pour pleurer, souffrir et espérer. Trois fois j'ai entendu O'Connell haranguer la foule du haut des hustings de *Green-Street*, et trois fois O'Connell n'a parlé que de ce qui intéressait l'Irlande, et la foule ne lui demandait ni pourquoi il ne parlait pas des autres nations, ni ce que faisaient les patriotes de France, d'Allemagne ou d'Italie. C'est que, lorsqu'on est si malheureux, on a bien assez de sonder ses propres infortunes; c'est que, lorsqu'on a tant de misères sous les yeux, il ne reste plus assez de larmes pour en donner aux misères lointaines. Quand on est Irlandais, on ne peut qu'être Irlandais; et je vous le répèterai éternellement, O'Connell n'est et ne veut être qu'Irlandais.

C'est même là ce qui fait le caractère si original de son éloquence tribunitienne. Avec trois mots, qu'il tourne et fait rouler sans cesse dans sa bouche, il improvise les plus admirables discours que j'aie entendus. Torisme! réforme! Irlande! voilà les trois mots qui reviennent incessamment sur ses lèvres, comme le glas monotone de la cloche qui sonne le tocsin, comme le refrain plaintif d'une ballade le soir à la veillée, comme les répons d'un hymne à Dieu. « Si vous n'avez pas de pain, si vous êtes nus, si vous couchez à l'air, c'est le torisme qui en est cause! Si vous voulez du pain, du linge et un toit pour vous abriter, veuillez la réforme; la réforme vous les donnera; la réforme vous débarrassera du torisme! Irlande! Irlande! pauvre Irlande (*Ireland! Ireland! paour Ireland!*)! tu seras féconde quand tu n'auras plus de torisme; tu seras puissante et libre quand tu auras la réforme! » Voilà les thèmes éternels de ces improvisations dont l'Europe est l'écho, et qui ébranlent la puissance des lords d'Angleterre.

C'est aussi avec ces trois mots seulement que le second jour du poll O'Connell parut sur les hustings, et qu'il répondit aux calomnies et aux outrages répandus contre lui. Il semblait ne venir là, en effet, que pour montrer aux tories l'impuissance de leurs efforts, l'inébranlable puissance de son nom, et la foi qu'il avait dans sa mission de délivrance. Je l'y revis le lendemain et les jours suivans; mais alors, comme il l'avait prédit, la chance du poll avait tourné; en quelques heures, O'Connell avait obtenu une majorité de cent et quelques votes. En ce moment, le talent de ce grand orateur m'apparut sous une forme nouvelle, celle qui va le mieux

Digitized by Google

à la multitude. Comme s'il se fût reproché d'avoir pris la veille ses adversaires au sérieux et d'avoir contristé ses amis en les arrêtant trop longtemps sur leurs misères, il commença par faire pleuvoir sur ses deux concurrens, Hamilton et West, des railleries et des accusations qui les perçaient à fond, et qui excitaient à la fois l'hilarité et l'indignation de son auditoire.

« Où sont-ils maintenant, *Hamilton* et *West*? Je crois en vérité qu'il sont partis pour se frayer un passage vers le *North-West*; et un de ces jours nous entendrons dire qu'ils ont été trouvés gelés dans les glaces du Kam-Chatka. (Hilarité.) Je leur pardonnerai tout, excepté leurs prétentions à la dévotion. (Écoutez.) Il y avait dans Londres un voleur célèbre nommé Jonathan Wilde, il était à la tête de tous les *pickpockets*. Ce gaillard affectait beaucoup de religion, et il parlait sans cesse de ses principes. Un jour qu'il s'étendait complaisamment sur cette matière, un de ses amis lui dit : Quel rapport peut-il y avoir entre la piété et un fripon de ton espèce? — Retiens ta langue, répliqua Wilde; je vais entendre tous les sermons des méthodistes en plein air, et quand ils ont les yeux au ciel, je mets la main dans leur poche. (*I pick their pockets.*) Ainsi font West et Hamilton! Et comment montrent-ils leur piété? Est-ce par des sentimens purs de religion et par la charité? Est-ce par la bienveillance envers leurs frères, est-ce en rendant justice à tous? Est-ce en calmant les passions orageuses? en rétablissant la paix et la concorde parmi vous?... Non! non! c'est en soulevant les haines, c'est en rédigeant les articles sanglans de la *Malle du soir* (Evening-Mail), c'est en faisant de la bigotterie productive dans l'*Evening-Packet!* S'ils avaient une foi sincère, je ne m'élèverais point contre elle. Je crois fermement à la religion que je professe, je suis catholique romain jusqu'au fond du cœur; mais pour cela je n'en respecte pas moins les convictions protestantes de l'honorable ami que voici près de moi. A Dieu seul il appartient de décider entre nos deux cultes! Ce n'est point à la légère que je vous parle de tout ceci, et je n'en eusse point fait mention, si mes ennemis ne se fussent rendus coupables de blasphème. Remarquez bien que je les accuse de blasphème, car leurs agens sont de véritables blasphémateurs. Je me souviens de Watty-Cox, éditeur du *Dublin Magazine*, qui disait que contre ses ennemis, au moyen d'un faux serment, il se servait de la Bible comme d'un poignard qu'il savait plonger au cœur.

« Voulez-vous savoir comment ces pieux Hamilton et West propagent la religion? (Écoutez!) Par la subornation, la corruption et le blasphème! Ils sont comme ces hommes qui, dans les papiers publics, mettent des avis contre M. Hutton et moi. On les appelle *wesleyans*. Eh bien! un de ces wesleyans, qui était épicier, appela un jour son commis. — Harry, mon garçon, lui dit-il, as-tu mis de l'eau dans le tabac? — Oui, maître, répond Harry. — Très bien! Harry, mon garçon, as-tu mis du sable dans la cassonnade? — Oui, maître, répond encore Harry. — Très bien, mon garçon! Viens à présent, et prions Dieu que la pratique vienne.

Digitized by Google

« Les agens de West et d'Hamilton font des saints de cette classe. Ils mettraient volontiers du sable dans la cassonnade et de l'eau dans le tabac, pour que la pauvre vieille femme ne pût avoir moitié de la valeur de son penny (demi-sou anglais). »

Après avoir ainsi préparé favorablement son auditoire, et s'être mis avec lui en rapport d'idées simples, par des paroles simples, O'Connell peu à peu laisse sa pensée s'élever jusqu'aux plus hautes considérations religieuses, morales et politiques; l'esprit du peuple le suit sans peine dans les hautes régions de l'intelligence, et ils en redescendent tous deux, l'un, pour proférer et l'autre pour entendre de saintes paroles, toutes parfumées de patriotisme et de poésie.

« Vous êtes tous calmes, paisibles, amis de l'ordre et de la sobriété, et vous retournerez, j'en suis sûr, à vos demeures, aussitôt que j'aurai quitté les hustings (oui! oui!); que chaque homme qui connaît un électeur, aille vers lui, et le chapeau à la main, le supplie, pour l'amour de l'Irlande, de ne point manquer de se trouver aux hustings demain de bon matin. Qu'il l'engage même à avancer sa montre d'une heure; ayons un grand jour de plus pour la religion et la liberté, pour la religion sans tache, que sanctifient les plus purs sentimens de bienveillance et de charité! pour la liberté qui ne reconnaît que le joug de la loi, et qui est indépendante des caprices et de l'oppression des hommes! Oh! puisse une telle liberté visiter encore nos plaines riantes et nos vertes montagnes! Puisse cette liberté, comme l'éclair qui traverse la nue, diaprer de ses feux les eaux de nos torrens, réchauffer nos charmantes vallées, et luire radieuse sur les plus hautes cimes de l'Irlande. Alors un hosanna universel retentira de Connemara au sommet de Howth, et du Giant's Cawseway au cap Cleare! *Hourrah! hourrah! mes enfans*, pour la liberté, la vieille Érin! et la reine! »

La foule s'écoula en effet calme et silencieuse, comme si O'Connell ne venait point de l'agiter au gré de son souffle puissant. Sans doute elle fit ce qui lui avait été recommandé, et, chapeau bas, elle alla quêter des votes *pour l'amour de l'Irlande*, comme un autre jour elle va demander l'aumône pour l'amour de Dieu, car le lendemain, jour définitif, la réforme triompha, et le shériff proclama O'Connell et Hutton députés de Dublin, pour la cité.

Ils avaient réuni : O'Connell trois mille cinq cent soixante-six voix, et Hutton trois mille cinq cent quarante-deux. Hamilton et West, leurs concurrens, avaient obtenu, l'un trois mille quatre cent soixante-sept, et l'autre trois mille quatre cent soixante-une.

Certes, à ne voir que le chiffre mesquin de la majorité obtenue, il semblerait que l'on ne peut tirer de cette élection aucune induction favorable à l'avenir de l'Irlande, et qu'il n'y a pas à faire sonner bien haut l'adoption que Dublin a faite d'O'Connell. Oui, en effet, au premier abord, quand on s'appelle O'Connell, qu'est-ce qu'une majorité de quatre-vingt-dix-neuf voix?

Ce que c'est?... Pour le savoir, pour se courber ému et plein d'admira-

Digitized by Google

tion même devant elle; pour apprendre aussi à connaître O'Connell, et à bénir cet homme si grand et si simple; pour savoir au nom de quelle puissance il parle, et ce qu'il pourrait oser, et de quelles espérances, de quelles garanties de tranquillité et d'attente paisible sa nomination est le symbole, il faut avoir parcouru Dublin le jour et aux heures avancées de la nuit; il faut s'être mêlé aux groupes, qui, manquant de pain, attendaient dans *Green Street* l'heure où leur Moïse devait faire descendre sur eux des paroles de consolation; il faut avoir entendu un vieil Irlandais, tout courbé par l'âge et par la misère, se redresser les larmes aux yeux pour vous bénir des *six pence* que vous lui aviez glissé dans la main, et vous dire avec une orgueilleuse joie : « La souscription master O'Connell en aura la moitié! » Il faut surtout, durant cinq jours, à sept heures du soir, quand le poll était fermé, il faut, pluie, vent ou soleil, il faut avoir vu sur les hustings O'Connel, l'homme grand et fort, le front large et élevé, la poitrine large, haut de près de six pieds, les bras nerveux, la bouche dédaigneuse, l'œil menaçant, carré par la base et par le faîte, taillé pour la lutte à mort qu'il a engagée avec la vieille Angleterre, égoïste, oppressive, orgueilleuse, sans entrailles et sans intelligence; il faut avoir entendu sa parole rouler, railleuse, tonnante, plaintive ou provocatrice, sur les têtes de tout un peuple sans linge et sans coiffure, et faire courir le frisson de l'enthousiasme sur toutes ces chairs, dont le nu paraît à travers les déchirures de vêtemens. Car, sauf quelques exceptions rares, c'est là tout l'auditoire d'O'Connell : des enfans nus, des vieillards nus, des femmes nues, des pauvres, — et les pauvres, c'est toute l'Irlande! — qui se pressent dans la rue étroite des hustings, se suspendent aux frontons des portes, rampent le long des murs et des fenêtres, et se penchent aux bords des toits qu'ils ont envahis pour voir, pour entendre *master* O'Connell. Il faut surtout avoir vu tout ce peuple, buveur passionné de wiskey, se condamner à la tempérance, parce qu'O'Connel leur a dit que l'ivrognerie était la mère des lâchetés et de la corruption. Quand vous aurez vu et entendu toutes ces choses, la majorité obtenue, quelque minime qu'elle paraisse, vous semblera imposante, sublime! car vous vous demanderez comment il se fait, que dans toute une ville ainsi peuplée, où le haillon est roi, il se trouve des malheureux qui ont faim, qui ont soif, qui sont nus, et que l'or du torysme n'a pu acheter, n'a pu pousser au suicide politique; votre imagination alors plongera dans les œuvres vives de la vénalité; vous la verrez à la besogne, profitant pour son œuvre tentatrice du moment où la faim, la soif, dévorent davantage les entrailles du père, de la mère, de l'enfant, et où la nudité rend le plus la chair froide et crispée. Vous assisterez ainsi au combat de Satan et de l'ange, à la lutte du patriotisme et du besoin; et alors, au nom de la dignité de l'homme, vous bénirez dans votre cœur un peuple qui ne se renonce pas lui-même, n'escompte pas l'avenir au profit du présent, et met les intérêts du pays au-dessus des besoins de la famille.

Digitized by Google

Alors vous comprendrez aussi la puissance d'O'Connell, et vous le bénirez de sa modération; car vous vous direz que, si l'homme qui calme les flots populaires en leur disant: Calmez-vous, voulait leur crier: En avant pour la vieille Irlande! demain, ce soir, il ne resterait plus rien ici du pouvoir de l'Angleterre. Mais où cela irait-il? et c'est ce doute qui effraie O'Connell peut-être, et c'est parce qu'O'Connell s'arrête devant lui, qu'O'Connell me paraît un habile politique et, ce qui est mieux, un bon citoyen, un honnête homme!...

Alors vous comprendrez aussi que l'aristocratie anglaise va cesser de se reposer plus qu'il ne faut sur la conscience qu'elle a de cette probité; et quelques concessions qu'elle ait faites jusqu'ici, elle sentira qu'il en faut faire de nouvelles, car O'Connell n'est plus seulement l'homme de Kilkenny; ce n'est plus au nom de quelques centaines de pauvres paysans qu'il élève sa voix! Dublin, qui jusqu'ici s'était tenu en dehors de l'agitation, vient d'appeler à elle le grand agitateur, elle l'a proclamé son enfant d'adoption, elle l'a avoué pour défenseur. O'Connell, aujourd'hui, c'est toute l'Irlande!

Moi, qui avais pesé et senti tout cela; moi, qui avais vu passer à Londres sous mes fenêtres, dans le Strand, le cortége triomphal des électeurs de Westminster, promenant, après leur victoire, leurs candidats Évans et Leader, dans des voitures ornées de lauriers et de rubans, suivies de plus de cent autres voitures pavoisées des couleurs de la réforme, entourées et chargées d'un monde fou, gesticulant à outrance, criant à l'avenant, envoyant des saluts, des baisers et des *hourrah*, à des dames qui du haut de leur balcon, leur renvoyaient saluts, *hourrah* et baisers politiques; en comparant Dublin à Londres, la différence des griefs dont chaque ville avait à demander le redressement, et de l'intérêt qu'elles avaient au triomphe de la réforme, sachant combien en cela Dublin l'emportait sur Londres, j'avais rêvé, d'après cette échelle de proportion, ce que pourrait être la manifestation triomphale des Irlandais. Eh bien! le peuple qui souffre le plus a été le moins bruyant. Le succès de la réforme, la victoire d'O'Connell même, n'ont pu élever à des notes plus hautes le diapason de sa voix ordinairement si faible, qui accuse d'une manière si énergique la longue compression qu'il a fallu employer pour l'obtenir. Il n'y a eu ni illuminations, ni voitures pavoisées, ni chants, ni clameurs. La victoire a été aussi calme, plus calme que la bataille. Seulement, en y regardant de près, on pouvait lire, reflété dans les yeux des pauvres, un peu moins courbés que la veille, le mot *victory*, non clamé dans les rues, ou porté sur le chapeau, sur le ventre et sur le dos des hommes-placards, comme à Londres, mais timidement affiché devant la porte des *committee rooms*. A Dublin, douleur ou joie, les bouches sont muettes; les murailles parlent seules, comme dans la vieille Rome des papes parlait la statue de Pasquin. Si quelquefois elles ne peuvent retenir un cri de joie, ce cri a quelque chose de celui de la douleur. On

Digitized by Google

dirait que les malheureux Irlandais espèrent ainsi que leur ennemi, s'il se réveillait en sursaut, pourrait prendre le change, ou tout au moins regarder comme un hommage à son pouvoir, cet éclat timide du triomphe d'un jour. Il se peut que les tories se réjouissent de ces cris étouffés, et qu'ils les préfèrent aux hurlemens de Londres, de Birmingham et de Manchester. Mais que les hanovriens (nouveau surnom des tories) y prennent garde! Moi qui ai entendu ces cris effrénés et ces cris étouffés, je serais plus effrayé de ceux-ci que de ceux-là, pour peu que j'eusse quelque intérêt de domination ou de fortune. A Birmingham, à Manchester, quelque vive qu'elle ait été, la fermentation populaire s'en est allée pendant trois jours en chaudes et bruyantes vapeurs; le lendemain, vainqueur et vaincu, tout est rentré dans le repos et le silence. Ici, les ames bouillonnent sur elles-mêmes, l'ébullition comprimée ne se fait jour par aucune issue. Elle n'est pas plus active aujourd'hui qu'elle ne l'était hier, qu'elle ne le sera demain, et sans doute elle ira ainsi jusqu'à la consommation de la matière qui l'alimente... Quand ce moment sera venu, si par orgueil ou cruauté l'Angleterre le laisse arriver, l'explosion se fera tout d'un coup et tout à la fois, et un jour peut-être verrons-nous la mer d'Irlande apporter aux mers d'Angleterre et de France les débris de l'impitoyable pouvoir aristocratique, qui dort insouciant et orgueilleux, couché sur le volcan qu'il croit éteint, parce qu'il en ferme la bouche.

C. Feuillide.

Dublin, 8 août 1837.

Digitized by Google

LES MINES

DE DANEMORA ET FAHLEM.

Dans une des provinces les moins riantes de la Suède, dans l'Uppland, après avoir traversé les bruyères et les pâturages rocailleux d'Andersby, on aperçoit une vallée encadrée dans une forêt de sapins, comme un paysage du midi dans une bordure noire. Là sont les champs de blé parsemés de bluets, les haies d'aubépine qui sillonnent la prairie, et les allées de bouleaux qui ombragent le sentier. Près de là, on entend le bruit de l'eau qui tombe sur les rochers. C'est la rivière d'Osterby qui tantôt jaillit à travers ses écluses, et tantôt se plonge dans ses larges bassins et s'aplanit comme un miroir et s'endort comme un lac. Un maître de forges y a construit son élégante demeure, et les ouvriers sont venus l'un après l'autre bâtir, le long du chemin, leur maison de bois à la suite de celle du maître. De l'autre côté de la rivière est la forêt avec ses herbes touffues, où l'on entend au loin tinter la clochette du troupeau, comme auprès des châlets de la Franche-Comté. Toute cette nature est calme, recueillie, et cependant animée. Le matin, les ouvriers ferment la porte de leur demeure champêtre et se rendent à la forge; les paysans des environs transportent, sur leurs petits charriots suédois, le minerai ou le charbon; les moissonneurs aiguisent leurs faux, et la jeune fille, avec ses cheveux blonds tressés, tombant sur l'épaule, les pieds nus, les épaules nues, s'en va, comme Ruth, chercher un fiancé parmi les moissonneurs. Entre la forge et la prairie, en face du bois de sapins, l'auberge d'Osterby s'ouvre aux regards du voyageur, et quand j'y suis entré, et quand on m'a présenté le livre où tous les étrangers avaient

Digitized by Google

exprimé leur admiration, les Anglais avec des vers de Byron, et les Allemands avec des citations de la Bible ou de Jean-Paul, j'ai cru me retrouver en Suisse, dans un de ces hôtels où il est convenu qu'on dînera à trois francs par tête et qu'on écrira six lignes de banalités ou d'érudition.

Mais laissez l'auberge avec ses verts enclos et prenez le chemin du vallon. A l'extrémité de l'allée d'arbres qui le traverse, voici les appareils industriels qui se dressent dans les airs, voici les pompes qui plongent dans les entrailles du sol, et les poulies qui crient sous le poids du fardeau qu'elles entraînent; voici les mines de fer de Danemora. Sur une surface d'une demi-lieue, les rochers ont été brisés, la terre s'est ouverte comme un volcan. De tous côtés, on n'aperçoit que des amas de pierres, des machines en mouvement, et au milieu, l'excavation ténébreuse et profonde. L'œil y plonge avec terreur. On n'y voit que l'abîme, on n'y entend que le son lointain du marteau des mineurs.

Au bord de ce gouffre béant, s'élève une poulie à laquelle sont suspendus deux larges tonneaux. L'un sert à monter le minerai; l'autre est la barque flottante destinée aux ouvriers et aux curieux pour descendre dans les mines. On n'entre pas dans cette nacelle de bois sans une certaine émotion, et quand les manœuvres lâchent le câble qui la retient, quand on quitte la terre ferme, l'imagination la moins ardente a le temps de faire toutes sortes de rêves singuliers, et l'homme qui entreprend pour la première fois cette exploration souterraine peut adresser du fond du cœur une dernière pensée à ses amis et se recommander à son bon ange. Le terme du voyage est à quatre cents pieds sous terre. Le long du chemin, la corde peut se casser, le tonneau peut se rompre sur la muraille de roc contre laquelle on va se heurter. Qui sait? l'abîme peut se refermer tout à coup et vous engloutir. Mais au moment où l'on parcourt toute cette série de catastrophes, avec un sentiment d'héroïsme qui chatouille la vanité, on rencontre trois ou quatre ouvriers debout sur une vieille cuve, qui montent avec une parfaite insouciance, en causant, en allumant leurs pipes, et l'on rentre dans son tonneau, honteux d'avoir eu peur.

Toute la mine est une longue suite de galeries humides, creusées comme des voûtes de cathédrale, supportées par des masses de pierres ferrugineuses, et éclairées de distance en distance par les fentes des rochers. Là haut est le ciel bleu; ici, la terre noire, le sol bourbeux et souvent couvert de glace. La pluie qui tombe par les ouvertures de la montagne se gèle sous ces grottes froides, et avant de tailler le filon de minerai, il faut enlever les amas de neige qui le recouvrent. Un grand canal traverse toutes les arcades. L'eau tombe dans un réservoir, et la pompe, située à l'extrémité de la mine, est en mouvement tout le jour. Quelquefois, on ne passe d'une galerie à l'autre que par une ouverture étroite, en se courbant jusqu'à terre et en se traînant sur la neige. Quelquefois on traverse sur une planche vacillante un sol fangeux pareil à un marais. Puis, on entre sous de grandes voû-

Digitized by Google

tes, et alors il est beau de voir le foyer des mineurs pétiller sous ces demeures sombres, et les rayons de la torche de résine se refléter sur les parois de murailles où le cristal étincelle, où le grenat rouge brille à côté du fer. Là, dans ces profondeurs silencieuses de l'abîme, la voix humaine a un accent solennel, le bruit du marteau qui tombe sur la pierre se répercute de voûte en voûte avec un son sinistre, et quand on met le feu à l'une des mines, quand le roc éclate, tout l'espace souterrain en est ébranlé, et toutes les arcades semblent chanceler sur leur base.

La mine de Danemora fut découverte au xve siècle. C'est l'une des plus riches de la Suède. Le minerai qu'on en tire donne soixante et quelquefois quatre-vingt pour cent de fer brut. Trois cents ouvriers y travaillent chaque jour. Ce sont presque tous des pères de famille qui ont leur habitation dans la campagne à une ou deux lieues de distance. Presque toutes ces habitations sont entourées d'un enclos et protégées par quelques groupes d'arbres. Elles sont fraîches, riantes, et entretenues avec soin. La femme est là qui veille tout le jour sur le petit domaine qui lui est confié et travaille sans cesse à l'embellir. Quand le printemps vient, toute cette maison est couronnée de verdure, des branches de sapin ombragent les fenêtres, des branches de sapin jonchent le parquet, des rameaux d'arbres forment un berceau de feuillage au-dessus de la porte. On dirait que le mineur condamné à vivre tout le jour dans ses retraites ténébreuses, demande à trouver, en rentrant chez lui, toute la verdure et toutes les fleurs du sol dont il est exilé. Il doit quitter à regret cette demeure ornée par une main vigilante, et cependant il la quitte chaque matin et n'y revient que le soir.

La plupart de ceux qui travaillent aux mines ne gagnent pas plus d'un rixdaler par jour (1 fr. 50 c.). Beaucoup gagnent moins. En devenant mineurs, ils ont fait ce que faisaient leurs pères. Le marteau de fer a été leur héritage, et le souterrain leur patrimoine. Ils y sont entrés avec courage et ils ne se plaignent pas de leur sort. Cependant cet isolement de la nature entière, cette vie passée dans les ténèbres agit peu à peu sur eux. Ils se penchent sur le sol qu'ils doivent creuser, et ils accomplissent avec résignation cette parole de Dieu : Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. Mais ils sont rêveurs et silencieux. Ils ne rient pas et ils ne chantent pas. Quand j'étais parmi eux, au fond de l'abîme, un enfant de Danemora, qui devait travailler comme eux un jour, et qui descendait dans la mine pour la première fois, s'était assis sur un bloc de pierre et chantait. Il chantait un chant de mineurs, composé par un poète de Fahlem, M. Kœnigsvært. Les ouvriers le regardaient avec tristesse et semblaient lui dire dans leur silence : O pauvre enfant !

Ce qu'il y a de plus douloureux, c'est que ce travail abrège leur vie. Tout jeune encore, leur visage se ride. Ils vieillissent vite et meurent ordinairement du mal de poitrine, du mal de consomption. L'ouvrier qui me donnait ces détails, était lui-même une preuve évidente de cette fatale influence

Digitized by Google

des mines. Il avait le regard terne, le visage amaigri, et sur les joues cette fausse teinte rosée qui annonce la fatigue intérieure. Il était là depuis dix ans. Il sentait ses forces décroître, et il pouvait compter le nombre de ses jours par les coups de marteau qu'il donnerait encore. Il me conduisit dans sa demeure pour me donner quelques échantillons de minerai. Sa femme et ses enfans vinrent à notre rencontre, et il était triste de voir cette femme bientôt veuve et ces enfans bientôt orphelins s'asseoir auprès de lui.

Fahlem est à vingt milles de Danemora : on y arrive par les routes escarpées, par les forêts de sapins, par les beaux lacs du pays de Gèfle et de la Dalécarlie. Mais quand du haut de la montagne on regarde dans la plaine, on n'aperçoit que des tourbillons de fumée qui flottent à travers la vallée, et entourent toutes les habitations. Puis, peu à peu, à travers cette vapeur épaisse et continue, on distingue le clocher de l'église toute couverte en cuivre, puis les maisons. Ces maisons sont bâties en bois, très étroites et très basses, assez semblables aux frêles boutiques de planches que les marchands élèvent pour six semaines snr la place de Leipsig : elles ont été peintes en rouge; mais elles sont devenues noires, et noir aussi est le pavé de cette ville de forges, et noire l'atmosphère qui l'enveloppe. De toutes parts, à travers la campagne, on ne voit que des huttes en terre, où l'on fond le cuivre, des ateliers couverts d'un nuage de fumée, des amas de minerai entassés par la main de l'homme pendant des siècles, et à une longue distance, une terre aride, une chaîne de collines dépouillées de végétation, point d'herbe, point de fleurs, point d'arbres, le sol nu, chauve, rongé par la vapeur du cuivre qui se renouvelle sans cesse. Depuis l'Hécla, je n'avais rien vu de plus sombre et de plus désolé.

On ignore l'époque précise à laquelle ces mines furent découvertes, mais elle remonte très haut. En 1347, le roi Magnus-Smek accorda à ceux qui devaient les exploiter un privilége spécial; et cette ordonnance, qui existe encore, en cite d'autres beaucoup plus anciennes, notamment une de 1200. Le peuple, qui a toujours une tradition pour tous les évènemens dont il ne connaît pas l'origine, raconte celle-ci. Un Finnois, nommé Kare, qui habitait cette contrée, s'aperçut un jour qu'une de ses chèvres, qui avait passé la journée dans le bois, était couverte d'une espèce de terre rouge qu'il n'avait jamais vue. C'était du minerai de cuivre. Il s'en alla faire une perquisition dans la forêt, et la mine fut découverte.

Cette mine était autrefois d'une richesse merveilleuse : on y voyait briller les plus beaux filons de cuivre, et on n'attachait pas à ce métal autant de prix qu'il en a aujourd'hui. Nous avons vu au musée d'Upsal des monnaies suédoises fabriquées dans le temps où ces veines fécondes s'ouvraient si facilement sous le marteau du mineur. Ce sont des plaques de cuivre pur, larges et massives. Le daler est large comme un in-quarto; le double daler a un pied et demi de longueur. La monnaie de fer spartiate devait être de la petite monnaie, comparée à celle-ci.

Digitized by Google

Maintenant cette mine, creusée par tant de mains différentes et pendant tant d'années, s'est appauvrie. On en tire encore du vitriol, du soufre, du grenat, un peu d'or et d'argent; mais les veines de cuivre sont plus rares et plus maigres. Le minerai que l'on arrache avec peine aux entrailles du sol, ne donne, après trois fusions, que quatre ou cinq pour cent de vrai métal; et l'on revient sur ce qui a été fait autrefois. On reprend les pierres déjà fondues et abandonnées dans un temps de richesse. On les fond de nouveau, et on en tire environ un demi pour cent.

En 1600, cette mine fut élargie par un éboulement, où plusieurs personnes périrent. En 1683, dans une nuit d'orage, toute la terre qui l'entourait s'écroula, toutes les roches sur lesquelles elle s'appuyait furent renversées. La veille, on ne voyait encore qu'un espace arrondi et creusé assez régulièrement, le lendemain c'était un abîme. Les ouvriers étaient heureusement absens quand la terre s'ébranla; mais cette catastrophe causa dans le pays une profonde terreur, et les habitans de Fahlem qui l'ont entendu raconter à leurs pères, en parlent encore avec une singulière émotion.

Autour de ce gouffre s'élèvent la maison des chefs de travail et les machines. On a construit une muraille pour affermir le terrain, et une balustrade en bois pour servir de sauvegarde aux passans. C'est là qu'il arriva un jour une scène touchante, que M. Arndt rapporte dans son *Voyage en Suède*, et qui m'a été confirmée par les gens du pays. Des ouvriers venaient de se frayer un chemin à travers les blocs de pierre et les flots de sable amassés par un ancien éboulement. Sous une couche de terre épaisse, ils trouvèrent le corps d'un jeune homme en habits de fête, et portant un bouquet de fleurs à la boutonnière. La forme des habits était celle d'un autre temps; mais la figure du jeune homme n'avait subi aucune altération; et à le voir ainsi couché sur le sol, le visage rose, les yeux fermés, on eût dit qu'il s'était endormi à la suite d'un bal. Tous les habitans de la ville et ceux de la campagne accoururent pour le voir, et personne ne le connaissait, quand tout à coup on vit venir une vieille femme qui n'était pas sortie depuis plusieurs années, mais qui n'avait pu résister au désir d'observer cette étrange découverte. La pauvre femme avait les cheveux blancs et le front ridé; elle était faible, et ne marchait qu'à l'aide d'une béquille. Elle s'approcha du jeune homme, poussa un cri de douleur, et tomba à genoux devant lui. C'était un ouvrier avec qui elle avait été fiancée cinquante ans auparavant. Le jour même où il devait se marier, il avait disparu, et la mine au bord de laquelle il passait l'avait englouti. On l'enterra en grande pompe, et, quelques jours après, sa fiancée mourut. Cette excavation immense, que le voyageur contemple avec étonnement, n'est que l'embouchure de la mine. C'est au fond de ce sol creusé par la tempête que commence le souterrain. On entre par une porte étroite, on pose le pied sur un escalier tortueux, et, une fois là, adieu la lumière du soleil, adieu l'aspect de la nature riante; le tombeau n'est pas plus noir, et le chemin ténébreux

Digitized by Google

par lequel les Lapons croient que les morts s'en vont en l'autre monde n'est pas plus triste que ce chemin étroit par lequel on descend dans ces cavernes de cuivre. J'ai ri de l'école terroriste de Mme Radcliffe et des émotions naïves que j'éprouvais jadis en lisant ses sombres descriptions. Si jamais Mme Radcliffe était venue à Fahlem, elle aurait brûlé tous ses livres, anéanti toutes ses tours mystérieuses et ses châteaux.

Le chemin tourne autour de la mine. Des piliers de bois soutiennent, de chaque côté, la terre qui menace de tomber, et des poutres transversales forment le plafond de cette longue galerie. Tout ce travail est une œuvre d'une merveilleuse patience; et quand on pense qu'il n'a pu être fait qu'à travers tant de périls et à la lueur des flambeaux, il faut admirer l'audace avec laquelle il a été conçu, et le courage persévérant avec lequel il a été achevé. L'escalier est étroit et fangeux; on y glisse souvent, et il faut prendre garde de s'en écarter. Près de là est une mare d'eau ou un abîme. Les murailles, contre lesquelles on s'appuie, sont humides et gluantes. L'eau filtre à travers les couches de terre; le soufre et le vitriol s'amassent sur les piliers de bois ou sur les rochers; et quand le flambeau les touche, une fumée noire s'élève sur ces parois de la voûte, et cette fumée exhale une odeur infecte.

L'étranger qui entreprend d'explorer la mine se revêt d'une longue robe noire d'ouvrier. On lui donne un chapeau à larges bords et de grandes bottes. Un homme le précède, portant une torche de sapin; un autre le suit, et souvent il est obligé de s'appuyer sur ses deux guides, car l'escalier est inégal et dangereux. A moitié chemin, c'est-à-dire à environ trois cents pieds sous terre, l'escalier cesse, l'espace se rétrécit; on aperçoit un trou dans le sol, on pose le pied sur une échelle: c'est par là que l'on descend; c'est là que les ouvriers, après avoir parcouru toutes les régions de ce monde souterrain, s'en vont chercher une nouvelle veine de minerai. Si, lorsque j'étais à Danemora, j'avais plaint le sort des ouvriers, combien ils me parurent alors plus heureux que ceux de Fahlem! car ils travaillent encore à la lumière du jour, ils voient, par intervalles, le ciel au-dessus de leur tête. Mais à Fahlem, il n'y a plus ni ciel bleu, ni rayon de lumière, ni brise rafraîchissante. On n'y entend plus le retentissement de ce qui se passe autour de la mine, la vague rumeur qui annonce la présence des êtres vivans; c'est la nuit dans toute sa profondeur, c'est le silence de la mort. L'ouvrier est là sur le sol fangeux, entre les murailles humides. Une lampe l'éclaire, une montagne de fer pèse sur lui. Si la lampe s'éteint, si les piliers de la mine chancellent, c'en est fait de lui. Quand on songe aux deux catastrophes des siècles précédens, n'a-t-on pas le droit d'en redouter une troisième?

M. le gouverneur de Fahlem avait eu la bonté de donner des ordres pour que l'on me fît voir la mine complètement, et notre promenade souterraine se termina par une illumination. Nous étions au milieu d'une des plus vastes

Digitized by Google

et des plus hautes arcades de la montagne. Sur les bancs de roc qui la divisent en plusieurs galeries, les ouvriers allumèrent des torches de sapin, et je vis un étrange spectacle. Au-dessus de nous, la voûte de roc noire et élevée; au bas, le gouffre, et tout autour les torches flamboyantes dans les ténèbres, et projetant, de distance en distance, des teintes argentées et des lueurs blafardes. Près des galeries, l'eau qui ruisselle sur les murailles, les paillettes de fer du minerai, et les grains de cristal, renfermés dans le roc, brillaient comme des paillettes d'or, comme des gouttes de rosée aux rayons de la lumière, et les étincelles qui s'échappaient des torches pétillantes voltigeaient à travers la grotte comme une fusée, ou descendaient dans les profondeurs du souterrain comme les étoiles qui glissent sur un ciel sombre. Et tout était calme, on n'entendait que les gouttes d'eau tombant tristement l'une après l'autre, comme les larmes d'une veuve, dans le silence de la nuit. Je restai là jusqu'à ce que la dernière torche fût consumée, jusqu'à ce que la dernière étincelle jaillît dans les ténèbres; puis je m'en revins rêveur avec mes guides, et, quand nous sortîmes de ce gouffre sans fond, le ciel me parut plus riant, l'air me parut plus pur que jamais, et je saluai, avec une joie d'enfant, les montagnes vertes de la Dalécarlie, les beaux lacs, les frais jardins et l'heureuse maison de Rothenby.

X. Marmier.

Digitized by Google

BULLETIN.

Le fait le plus considérable de ces derniers huit jours, dans nos affaires intérieures, a été, le croirait-on ? la distribution des prix du concours général. M. de Salvandy a joui du dangereux privilége de concentrer presque sur lui seul toute la puissance d'attention dont le public dispose chaque semaine. C'était une épreuve délicate, il l'a traversée avec bonheur. Les élèves et tous ceux, parmi les professeurs, qui se rapprochent le plus des élèves par leur âge et leurs vives sympathies, ont adopté M. de Salvandy. Une seule séance, un seul discours lui ont suffi ; il leur a parlé avec cette chaleur de cœur qui fait honneur à l'homme sans rien ôter à la dignité du grand maître, et il a été applaudi, parce qu'on le savait convaincu. Même les esprits plus sévères et plus froids rendent justice de plus en plus à ses bonnes intentions, à sa loyauté, à son activité infatigable, qui n'ont besoin que d'être mieux connues, pour qu'il soit lui-même apprécié comme il mérite de l'être, comme il ne l'a jamais été, nous devons le dire, sinon par ses amis personnels

Peut-être s'est-il montré un peu trop facile à promettre aux jeunes gens que le travail, et le travail seul, égaliserait pour eux toutes les conditions du succès. Il n'y a pas tant de chances favorables qu'il en a voulu voir dans notre société actuelle ; mais une pareille illusion d'égalité, qui part d'un cœur généreux, était bien concevable le jour où le roi venait pour la première fois, depuis qu'il est sur le trône, assister au couronnement universitaire de ses enfans, les ducs d'Aumale et de Montpensier. La présence imprévue du roi au sein de cette fête de la bourgeoisie, dans le quartier des classes populaires et de la jeunesse des écoles, où il porte rarement ses pas, a dû donner un autre sujet de triomphe sérieux et de joie réfléchie à M. de Salvandy et à tout le cabinet auquel il appartient, car rien ne prouve

Digitized by Google

mieux la sécurité qu'a faite à la personne royale le ministère de l'amnistie Nous ne rechercherons pas curieusement, avec d'autres journaux, très savans en histoire, s'il faudrait remonter plusieurs siècles dans nos annales pour trouver un roi de France assistant à une pareille solennité; mais nous affirmons hardiment, sans faire remonter bien loin nos investigations archéologiques, que, si le ministère du 6 septembre, cette dernière et malheureuse tentative de l'ambition de M. Guizot, avait persisté jusqu'à ce jour à s'imposer au pays, le roi n'aurait jamais eu l'idée ni le pouvoir d'aller à la Sorbonne, avec sa famille, embrasser ses deux jeunes fils, et les prendre par la main, au milieu de leurs camarades, aux applaudissemens de toutes les autres familles. Imaginez quel rôle, sous la férule de M. Guizot, aurait joué la royauté, si elle avait eu l'imprévoyante faiblesse de paraître à la distribution des prix, comme pour couvrir de son inviolabilité les impopulaires doctrines d'un tel grand maître; elle aurait couru le risque d'assumer sur elle, en échange, quelque chose de la responsablilité ministérielle, qui, dans ce pays latin, si libre de gestes et de paroles, est parfois mise en pratique par une multitude irrespectueuse. La route même, des Tuileries à la Sorbonne, aurait paru semée de périls qui eussent interdit à M. Guizot d'espérer un auditeur de ce rang et de cette autorité. Aujourd'hui, le roi peut accompagner les siens quand ils vont jouir, à l'Université, de ces innocentes victoires, que le maréchal de Villars avait la singulière fantaisie de préférer à d'autres trophées plus glorieux.

Plaise à Dieu que la famille qui nous gouverne ne pense pas toujours comme le maréchal de Villars, et qu'elle donne à la France et à elle-même d'autres triomphes plus grands et plus positifs, auxquels puisse applaudir une voix puissante et peu littéraire, la voix du peuple, qui dicte pourtant aux historiens tout ce qu'il y a de vrai, de profond et de durable dans leurs écrits! L'amnistie a déjà fait beaucoup pour atténuer ce qu'il y avait eu d'exagéré dans le système de gouvernement suivi depuis bientôt sept ans; mais il reste encore à faire une bonne moitié du travail de réparation qui nous semble nécessaire.

L'imperfection de ce système, qui a eu sa valeur et son utilité incontestables, éclate aujourd'hui par deux côtés principaux. Le besoin de résister aux émeutes et d'en finir avec le désordre intérieur avait tendu à l'excès tous les ressorts du pouvoir. Pendant la lutte, il y avait des hommes d'ordre et de sagesse, mais qui ont des entrailles plus que M. Guizot et M. Persil, et qui, tout en reconnaissant à la société le droit de se défendre, tout en concourant même à cette défense par les lois, n'ont pas eu de goût pour se faire les exécuteurs des hautes œuvres d'un régime impitoyable : ces hommes se sont levés après la défaite des partis, et ont prêché la clémence; la royauté a suivi leurs conseils, elle a fait entendre, par leur organe, des mots de pardon; elle a désarmé les haines qui n'ont pu être étouffées, enlevé aux vaincus la pitié publique dont ils abusaient et qui seule les

Digitized by Google

rendait redoutables, et maintenant la royauté se présente dans nos fêtes avec la même assurance et presque avec la même faveur et les mêmes sûretés qu'aux premiers jours de son avènement. Voilà l'ouvrage de l'amnistie à l'intérieur.

Mais, dans notre système de politique extérieure, il y a eu aussi de l'exagération, et disons-le, une exagération de la pire qualité, celle de la faiblesse; il faut l'attribuer à la crainte, assez légitime, il y a sept ans, de la propagande universelle que prétendaient organiser certains esprits aventureux. On s'est jeté d'un bond à l'extrémité opposée, de peur de paraître, aux yeux de l'Europe, les encourager dans leurs périlleuses espérances. Une crainte semblable serait bien chimérique aujourd'hui; on peut se remuer, agir ou se poser fermement vis-à-vis de l'étranger, sans passer pour des rabâcheurs d'anciens clubs, qui voient à tout propos, dans les affaires, les fantômes de Pitt et Cobourg, la convention de Pilnitz, le congrès de Laybach, de Troppau, de Vérone. L'Europe sait à quoi s'en tenir désormais sur notre modération. N'ayons qu'une inquiétude maintenant, c'est d'avoir été trop modérés. Et qu'on ne nous réponde pas en portant trop haut les deux ou trois choses qui ont été faites en sept ans, pour relever le nom de la France, quoiqu'elles n'aient pas été sans gloire. L'expédition de Belgique était une question de vie ou de mort pour notre révolution et notre nouveau gouvernement; c'est pourquoi elle n'a pu être essentiellement une question de grandeur : or, nous disons que la France doit aspirer aujourd'hui à quelque chose de plus qu'à vivre seulement. La prise d'Ancône a bien été un fait de quelque hardiesse; mais comme il n'a pas été suivi d'une collision qu'on pouvait craindre, nul ne peut dire s'il aurait été soutenu avec la même résolution de caractère : ce n'est jusqu'à présent rien de plus qu'un coup de tête de Casimir Périer, inspiré par les jeunes doctrinaires qui, pour la plupart, n'y ont rien compris.

En Espagne, plus que partout ailleurs, le gouvernement français a, depuis long-temps, une occasion de prouver sa force et sa liberté d'action. Là, en effet, que don Carlos l'emporte, et nous ne croyons pas que la France et ses destinées nouvelles soient en péril; mais la dignité de sa révolution serait compromise, et c'est assez.

Nous ne demandons pas toutefois l'intervention; il est peut-être trop tard, après avoir livré l'Espagne à elle-même, dans une si longue et si laborieuse épreuve, d'où elle doit se tirer maintenant sans intervention directe, si elle ne veut pas en sortir déconsidérée, et pour ainsi dire effacée du rang des nations. Mais il est du moins possible et juste, il serait dans l'intérêt de la France d'égaliser, en fait de secours indirects, les conditions de la lutte entre l'absolutisme, représenté par don Carlos, et l'ordre constitutionnel, qui se personnifie dans Marie-Christine.

Entre don Carlos et les puissances européennes, qui sont ses alliées naturelles par la force même de leur gouvernement, il n'y a point de pacte for-

Digitized by Google

mel, ayant date certaine; mais voilà quatre ans qu'elles font mille sacrifices d'armes, de munitions, d'habits et d'argent, pour le soutenir. Elles commençaient à se lasser, il est vrai, de le voir confiné dans les provinces septentrionales et de nourrir l'insurrection sans rien résoudre; elles lui ont ordonné de passer l'Èbre, il a obéi, et les voilà de nouveau disposées à fournir leurs subsides de guerre, tant qu'il sera sur la rive droite de ce fleuve, où il manœuvre en ce moment. Quel que soit le sens de ses marches et contre-marches, auxquelles les puissances européennes comprendront ce qu'elles pourront, leur appui, s'il peut se maintenir sur ce théâtre d'opérations, lui est acquis pour quelque temps encore, pour tout le temps nécessaire à une dernière et décisive expérience.

Nous avons eu la preuve, il y a deux jours, par une source particulière digne de toute notre confiance, que le gouvernement prussien est toujours un des banquiers du prétendant. Le cabinet de Berlin vient de livrer à une maison de cette ville, que nous pourrions nommer, vingt-cinq mille fusils pour le service de don Carlos, et il a imposé aux agens de ce prince, pour unique condition, que ces armes ne soient pas transportées sous pavillon prussien en Espagne. On pourra employer ce pavillon pour les faire passer de Dantzick dans le port libre de Hambourg, où commencera l'obligation de recourir, pour leur transport ultérieur, à un navire dont l'origine ne puisse compromettre la Prusse. La Hollande, et qui sait? la Sardaigne encore, peut-être, se chargeront de ce bon office pour le prétendant.

Et, après un pareil exemple, nous, les premiers signataires de la quadruple alliance, et les plus intéressés à sa généreuse exécution selon son esprit, et non pas seulement selon sa lettre inanimée, nous ne ferons rien de plus que d'exercer une surveillance exacte, mais mesquine, sur la ligne frontière des Pyrénées! Nous ne saurons porter secours à l'Espagne constitutionnelle qu'en remplissant pour elle le service de douaniers! Le commandant Dumesnil n'a besoin que de 550,000 fr. pour mettre sur pied sa légion tout entière, officiers et soldats, et la conduire à la frontière; il ne trouve personne pour les lui prêter : la munificence publique, à défaut du gouvernement, qui est entravé visiblement par une volonté puissante, ne veut pas se souvenir qu'elle a prodigué autrefois aux Grecs, par enthousiasme, des trésors dont une faible partie viendrait bien à propos aider une cause qui nous touche de plus près.

Il est permis de croire que cinq mille hommes de plus, dans le nord de l'Espagne, lui auraient été d'une grande utilité dans les dernières circonstances, car nous avons entendu les Espagnols les plus éclairés, qui se trouvent aujourd'hui à Paris, expliquer la marche en avant des bandes carlistes, jusqu'à Ségovie et au-delà, par le rappel inopiné du corps portugais du baron Das Antas, qui avait une ligne d'opérations à défendre et s'est vu forcé de l'abandonner. C'est ainsi, pour le dire en passant, que l'Angleterre sert quelquefois ses alliés : elle provoque, en Portugal, une révolte militaire,

Digitized by Google

pour le rétablissement de la charte de don Pédro, qui doit ramener au pouvoir des ministres plus disposés à subir le vieux joug commercial du traité de Methuen, des hommes moins pénétrés que M. Passos et ses amis de la nécessité de donner enfin au peuple portugais une nationalité distincte, des intérêts qui lui soient propres et le courage de défendre cette indépendance nouvelle, le plus honorable des rêves tout au moins. L'Angleterre, pourvu qu'elle espère réussir dans son dessein, se soucie assez peu de susciter, en Portugal, des difficultés et des périls, qui enlèvent une force à l'Espagne, son alliée aussi, pour laquelle elle a jugé bon d'appuyer un système de politique contraire. Le baron Das Antas est rappelé par son gouvernement; il laisse, sur le point dont il s'éloigne, un vide que le général espagnol Escalera, placé d'abord plus au sud, s'efforce de remplir. Le capitaine-général de la Nouvelle-Castille, Mendez Vigo, n'étant plus protégé d'assez près par le corps d'Escalera, qui était pour lui comme une espèce de garde avancée, se croit trop faible pour défendre la province qu'il commande et donne accès, jusqu'a trois lieues de Madrid, aux bandes carlistes de Zariatéguy. Voilà ce qu'à produit un déficit de troupes dans une seule des cases de l'échiquier militaire où l'Espagne constitutionnelle se tient sur la défensive : l'incapacité des généraux christinos, leur désunion, leur jalousie coupable, il faut le répéter sans cesse, ont grandement concouru aux déplorables effets que nous voyons.

Il ne s'agit pas encore, heureusement, d'un résultat définitif. Le gouvernement de Madrid négocie, dit-on, pour conserver à son service le corps du baron Das Antas, et il á chance d'y réussir, depuis qu'on voit, en Portugal, l'insurrection *chartiste* aller beaucoup moins vite et moins bien que ne l'espéraient les Anglais. Il a d'ailleurs appelé à lui toutes les forces nationales qui lui sont nécessaires, et sur tous les points, un corps de christinos est opposé à un corps de carlistes. La lutte va finir par s'engager, nous devons l'espérer : il y a plus, et parce que nous aimons les positions nettes et les promptes solutions, nous regardons comme un bien que les injonctions de l'Europe absolutiste aient obligé don Carlos à s'en aller vider sa querelle sur des champs de bataille plus rapprochés de Madrid, si toutefois il doit y avoir enfin des champs de bataille dans cette inconcevable guerre. Tout combat sur le terrain où sont les deux partis sera, malgré eux, plus décisif que par le passé, quel que soit ce combat, et bien qu'ils n'y veuillent mettre, ni l'un, ni l'autre tout leur enjeu. Nous persistons à croire que l'avantage restera aux christinos, et que le prétendant, pour avoir quelques-uns de ses chefs de guérillas aux portes de Madrid, n'est pas à la veille d'y entrer. Si nous nous trompons, notre erreur est partagée par les personnages les mieux placés, à Madrid même, pour apprécier le véritable état des choses et les chances favorables encore, malgré toutes les apparences, au gouvernement de la reine Isabelle. Nos prévisions, qui ne sont que de simples prévisions, et que nous n'avons jamais

Digitized by Google

données pour quelque chose de plus, ne sont pas démenties par les renseignemens qui nous arrivent, à l'heure qu'il est, des sources les plus véridiques. Un observateur, bien placé pour voir exactement, écrit à peu près ceci : « Tout ce que vous pourriez imaginer, à Paris, de la faiblesse du parti de don Carlos et du peu de racines qu'il a en Espagne, n'approche pas de la vérité. Ses bandes sont à quelques lieues de la capitale, et l'on y est tranquille : on a la confiance qu'elles seront battues et éloignées. »

Nous avons besoin de partager cette confiance pour nous expliquer comment le gouvernement français n'a point agi davantage en faveur de la cause constitutionnelle : cela serait inconcevable, s'il ne s'était dit que l'Espagne pourra suffire seule à la rude tâche qui lui est imposée.

Plaise à Dieu ! mais l'œuvre est bien lente, et en attendant qu'elle tourne favorablement, ses incertitudes et ses haltes réagissent d'une manière fâcheuse sur nos propres affaires. Voici, dit-on, la dissolution qui n'est plus aussi bien accueillie qu'elle l'était, il y a huit jours, par la couronne. Il faut compter encore sur la persévérance qu'a déjà montrée M. Molé dans cette question capitale et aussi sur une heureuse issue des évènemens extérieurs, contre lesquels il n'irait pas, avec son esprit calme et vraiment politique, se cabrer imprudemment, s'ils étaient tout-à-fait graves, aussi graves qu'on le dit et que plusieurs le souhaitent.

M. Molé a déjà terminé quelques grandes affaires, qui ne semblaient pas très près d'une solution définitive : il a signé, avec ses collègues, l'amnistie dont il avait fait la base de sa politique ; il a montré le roi au peuple, jusqu'à quel degré de confiance mutuelle et dans quelle familière sécurité, on vient d'en juger tout à l'heure ; il a conclu le mariage de M. le duc d'Orléans. On voudrait que d'autres questions qui sont à résoudre, dans un avenir plus ou moins prochain, lui fussent réservées par le cours prospère des évènemens : cela paraît appartenir à son habileté et découler de ce qu'il a déjà fait. La dissolution est la première de ces questions, et pour celle-ci, il est important qu'il profite de son alliance avec M. de Montalivet, l'homme le plus capable d'agir sur les élections par les influences les plus légitimes, et de les obtenir bonnes pour la royauté, bonnes pour le pays, contraires à une coterie qui ne songe ni au pays, ni à la royauté, ne voit qu'elle-même dans les affaires publiques, et, si elle devait un jour convoquer le corps électoral, voudrait y faire exclusivement refléter son image comme dans un miroir trompeur. Il y aura, de plus, pour le gouvernement français, une chose à faire, que M. Molé pourrait faire avec plus de mesure, d'indépendance et de délicatesse qu'un autre ; il y aura à suivre, un jour, les diverses candidatures qui se présenteront pour le mariage de la reine Victoria ; il faudra chercher s'il y a moyen de seconder les unes, d'écarter les autres, autant qu'il sera donné à la France d'influer sur une affaire qui semble, au premier abord, purement anglaise.

Parmi les candidats que l'on cite déjà, il y a le prince d'Orange, que la

Digitized by Google

jeune reine et son gouvernement ne choisiront pas, s'ils gardent quelque estime pour leurs plus proches alliées, la Belgique et la France. Les affections de famille qui unissent la reine et surtout la duchesse de Kent au roi Léopold, leur feront sans doute une obligation personnelle de ce refus; mais le gouvernement britannique pourrait vouloir demander à sa jeune souveraine ce sacrifice de ses sentimens; et qui sait si la balance, où l'on se mettrait à peser des engagemens antérieurs de parenté et des intérêts politiques, ne pencherait pas en faveur du fils du roi Guillaume? Ce ne serait pas la première fois que l'Angleterre, foulant aux pieds les liaisons du sang, aurait trouvé avantage à faire cause commune avec la Hollande. Nous ne savons pas quel intérêt nouveau peut surgir, et rendre à ces deux peuples une alliance désirable.

Entre les autres noms cités par un journal tory, répété par plusieurs feuilles françaises, il n'en est pas un qui mérite qu'on s'en inquiète. Le prince George de Cambridge a été nommé; il n'y a rien à en dire, si ce n'est que ce serait là un arrangement de simple cousinage, tout naturel et très facile, qui épargnerait bien des frais de négociation et des voyages diplomatiques. On a désigné aussi, dans la feuille tory, *les beaux régens* des maisons de Cobourg et de Holstein-Glucksbourg. Il y a bien, à l'égard de ceux-ci ou de l'un d'eux au moins, un peu de parenté encore. Nous ignorons, du reste, ce qu'ils sont, nous n'avons pas eu le loisir de consulter l'almanach de Gotha; mais nous souhaitons à la jeune reine de n'avoir qu'à choisir entre eux, puisque leur *beauté*, qu'on signale, paraît être leur principal titre de candidature.

A ces candidats dont le rang justifie les prétentions qu'on leur attribue, *la renommée*, dit le journal tory, *ajoute un noble jeune homme en ce moment dans l'Est et qui probablement n'a jamais eu l'idée d'un événement pareil dans ses rêves les plus orientaux*. — Qui veut-on désigner? un sujet de sa majesté britannique, évidemment. Peut-être un tel mariage est possible encore, sans compromettre la dignité royale, dans cette Angleterre où l'aristocratie, même jusqu'à nos jours, a formé une classe tout-à-fait séparée du reste de la nation, et tellement distincte et à part, que les illustres parvenus dont elle daigne admettre les noms dans son livre d'or, se trouvent, dès le lendemain, complètement isolés de la race d'où ils sortent et ne paraissent plus conserver aucune trace de leur obscure origine. Dans cette disposition de la société anglaise, s'il était vrai que la jeune reine eût déjà jeté les yeux sur un *noble jeune homme*, un de ses sujets, il vaudrait mieux cent fois le prendre pour époux que pour favori. Mais nous croyons que tous ces bruits sont prématurés, et que, d'ici à deux ans, il ne s'agira pas sérieusement du mariage de la reine d'Angleterre : son extrême jeunesse, sa complexion encore plus frêle que son âge, lui font une loi d'attendre.

Revenons donc aux intérêts plus directs et plus immédiats de la France. Il en est un qui est négligé depuis dix ans, c'est celui des créanciers d'Haïti.

Digitized by Google

M. le ministre des affaires étrangères s'en est occupé, et déjà l'on annonce qu'il est en mesure d'amener une solution de toutes les difficultés de cette affaire, qu'on pouvait croire interminable. A chaque session, depuis 1827, on en parlait aux deux tribunes; des rapports étaient faits sur les pétitions des malheureux colons de Saint-Domingue d'abord, et, plus tard, sur les réclamations des souscripteurs de l'emprunt, non moins malheureux, et dupes par-dessus le marché; des conclusions favorables étaient prises par les chambres, la bienveillance du gouvernement était invoquée et promise. Par malheur, dans l'intervalle des sessions, où il aurait fallu agir, les ministres ne pensaient pas à leur promesse. Il n'en sera plus ainsi. M. Molé a agi, il a fait ce qu'il avait dit à la chambre qu'il ferait, et plus encore. L'amiral de Mackau a mission d'aller proposer au président Boyer les bases d'un nouvel arrangement, dont la principale clause réduit l'indemnité pécuniaire imposée par M. de Villèle aux possesseurs actuels de notre ancienne colonie. Ce préliminaire était indispensable; la charge de 150,000,000 était trop forte. Quand elle aura été allégée, pour ne point dépasser les ressources d'Haïti, et quand le gouvernement haïtien s'y sera soumis, il n'y aura plus de prétexte à sa mauvaise foi, qui a été scandaleuse dans toutes les négociations depuis sept ans, soutenues par la France, à vrai dire, avec bien peu d'esprit de suite, et maladroitement abandonnées. Si, après avoir consenti de nouveau une indemnité, dont il pourra discuter avec nous le chiffre, mais à laquelle enfin on est sûr de le forcer, le gouvernement haïtien vient, plus tard, à refuser le paiement, ou s'il le fait trop attendre aux échéances qui seront réglées, le gouvernement français est décidé alors à l'y contraindre par la force; on bloquera les ports d'Haïti, on suspendra toute sa navigation de cabotage avec le continent et les autres îles d'Amérique; on lancera, au besoin, quelques bombes sur la ville du Cap. Pour l'accomplissement de ces mesures de rigueur, nous n'aurons point de nouvelles dépenses à faire, point de crédits supplémentaires à demander à la chambre: la division navale, qui tient la station des Antilles, sous les ordres de M. de Mackau lui-même, peut suffire à l'exécution de cette haute justice internationale.

On assure que le nouveau traité avec Haïti a été lu, cette semaine, au conseil des ministres, et nous espérons bien qu'il aura été approuvé. Des commissaires civils doivent accompagner M. de Mackau, et parmi eux un membre de la chambre des députés, qu'on ne nomme point, et qui, peut-être, n'est pas encore choisi. La liste est ouverte; il est probable que les aspirans ne manqueront pas non plus à cette candidature.

Mais ce qu'on peut affirmer, c'est que voilà un nouveau fonds qui va sortir de sa torpeur, à la Bourse, dès qu'on le saura soumis désormais à toutes les vicissitudes d'une négociation entamée. Seulement il faudra qu'on sache l'expédition partie. La Bourse a vraiment besoin de cette expédition. Il ne s'y fait presque plus d'opérations, si ce n'est sur les chemins de fer, dont les

Digitized by Google

actions continuent de s'élever, quoique tout le monde convienne que cette hausse est factice, démesurée, éphémère par-dessus tout; mais chacun espère qu'il pourra se tirer de la mêlée avant que la déroute n'arrive, et se faire remplacer par un spéculateur maladroitement retardataire : c'est quelque chose comme ce jeu vulgaire du *petit bonhomme qui vit encore :* celui-là paie l'amende, dans les mains duquel il vient à s'éteindre.

A propos de ce jeu bien connu, n'oublions pas de dire que l'on cote, à la Bourse, depuis quelques semaines, sur le carnet des agens de change, mais non pas, à ce qu'il paraît, sur la cote officielle qui arrive jusqu'aux journaux, une nouvelle espèce d'actions industrielles, pour une entreprise qu'on nomme le *gaz portatif* de M. Gisquet. Ce *gaz* passe de main en main, et, à chaque transmission, la hausse devient plus prononcée : voilà un fait jusqu'ici incontestable. On ajoute qu'il donnera dix capitaux pour un : nous verrons bien si ce miracle s'accomplit.

—L'été règne en tyran depuis une semaine; la moitié de la population parisienne se fait naïade et se voue à la Seine et aux bains froids. On ne respire plus. Pourtant le thermomètre ne s'est élevé qu'à vingt-deux degrés ; il y a loin de là à cet épouvantable maximum qui faillit cuire la cervelle de M. de Humboldt, dans son crâne, ainsi que l'a conté cet intrépide voyageur en revenant des régions équinoxiales. Les frais ombrages des Tuileries sont brûlans; la poussière joue avec le zéphir, à l'ombre ardente des orangers; les lecteurs de journaux mouillent le papier, comme s'ils pleuraient. On devrait arroser les Tuileries; ce serait philantropique. Nos boulevarts sont ravagés par une double invasion de Vésuves en miniature, qui versent des torrens de lave aux pieds des promeneurs, et donnent encore à l'atmosphère un supplément de canicule :

Heureux l'homme des champs, s'il connaît son bonheur!

Delille a fait ce vers au mois d'août, sur le boulevart Italien. Pardon d'avoir cité Delille.

Pour l'Opéra, — lorsque M. Duponchel n'est pas contraint de faire apparaître devant un rare public effrayé, Mlle Fitz-James, ce long fantôme sans grace et sans talent, imposé à l'administration par un patronage que nous ferons connaître un jour, parce qu'il y a une plaisante histoire à raconter à propos de ce patronage, — *l'été n'a point de feux.* Duprez rafraîchit l'atmosphère avec sa voix. La dernière représentation des *Huguenots* a prouvé à la société de médecine qu'on pouvait fort bien vivre dans un bain d'air chauffé à trente-cinq degrés, pourvu que Duprez chante. Nous félicitons M. Duponchel de varier le répertoire de ce grand artiste, et d'avoir remplacé le juif Eléazar par Raoul de Nangis. Jamais aussi, même sous la di-

Digitized by Google

rection de M. Véron, l'Opéra n'avait joui de plus de faveur. Il est vrai que l'Opéra n'avait pas Duprez; mais Duprez est une conquête de M. Duponchel.

La chaleur, qui est à l'ordre du jour, nous fait penser naturellement au cordon non-sanitaire qui nous entoure du nord au midi. Les fléaux nous cernent. La peste d'Orient est tombée sur Varsovie, la ville malheureuse. Berlin est en proie au choléra; Marseille, à peine délivrée de la peste, est frappée comme Berlin; cette grande ville subit le fléau pour la troisième fois; on ne doute point que l'excès des chaleurs et la putréfaction de son port ne soient les causes de cette nouvelle invasion. Il est étonnant qu'une ville aussi opulente n'ait jamais songé à désinfecter son port, qui serait un foyer permanent d'épidémies, si le mistral ne venait souvent neutraliser tant d'homicides exhalaisons. C'est très bien de creuser de nouveaux bassins, de construire des docks, d'ouvrir le canal de la Durance, de bâtir des bazars; mais avant d'accomplir ces travaux, il est urgent de songer à son existence, et d'extirper l'ulcère qui vous ronge le sein. Au reste, le temps est mal choisi pour traiter cette question. Marseille a souffert, dans sa longue vie de cité, vingt-deux pestes; elle en doit la moitié à l'haleine pestilentielle de son port. Qu'elle y songe.

Dernièrement on débarqua au Hâvre deux caisses contenant de petits troncs d'arbre, grossièrement sculptés; la douane ne sut comment imposer ces marchandises étranges qui n'avaient pas été prévues par le tarif. C'étaient des idoles de la mer du Sud, que des missionnaires envoyaient à monseigneur l'archevêque de Paris, comme des trophées de victoire. Les idoles des archipels des Marquises, de Mendoce et de Sandwich, furent frappées d'un droit par M. Gréterin, et brûlées vives sur une simple ordonnance partie du palais archi-épiscopal. Il paraît que cette aventure a mis les idoles en vogue. On vient d'expédier sérieusement à M. Baring, de Londres, soixante-dix-huit dieux indiens. Ces idoles représentent toutes les incarnations de Brama; les bramines les ont mises dans le commerce. Il n'y a plus vraiment de religion! Qui aurait cru cela des Bramines! M. George Robins a été autorisé à vendre l'Olympe du Gange en détail. Les amateurs sont accourus, et le sacrilége mercantile a été consommé sans que Brama soit descendu pour punir, comme au dénouement du *Dieu et la Bayadère* d'Auber. Après avoir détruit la traite des nègres, l'Angleterre commence la traite des dieux; rien n'est sacré pour Albion. La vente a donné à M. George Robins 125,000 francs; c'est quinze cents francs par dieu : pardieu! ce n'est pas cher! Plusieurs maisons de commerce de Paris ont écrit aux comptoirs de l'Océan pacifique, pour commander des expéditions de dieux. On a fait jadis des fortunes colossales avec les magots chinois; on fonde de brillantes espérances de gain sur les idoles de Jagrenat, d'Owihée, de Formose, d'O-Tahiti. Le commerce européen va s'enrichir d'une nouvelle branche d'industrie. A la prochaine session des chambres, nos législateurs seront contraints de discuter le chiffre des droits auxquels seront assujéties ces nouvelles importations. Le commerce des dieux ne peut pas rester ainsi sous

Digitized by Google

l'arbitraire des ordonnances; dès que la loi aura donné le tarif des divinités indiennes, les salons de Paris se peupleront comme des pagodes, et chaque famille aura un Brama, un Tien, un fétiche ou un Manitou. Ce sera charmant.

— Le Théâtre-Français, pour dédommager un peu le public des fadeurs du *Château de ma nièce*, s'est mis à jouer, cette semaine, *OEdipe* et *Andromaque*. Nous approuvons fort la reprise de la dernière de ces deux pièces, mais non la reprise d'*OEdipe*. Tous les centons philosophiques de Voltaire semblent bien fades et bien insipides aujourd'hui. *Andromaque*, au contraire, pièce admirablement composée et admirablement écrite, est un sujet d'étude que la Comédie-Française ne saurait nous proposer trop souvent. Depuis long-temps nous engagions M. Védel à rendre au jour les chefs-d'œuvre de Racine, aussi le félicitons-nous de nous avoir enfin écoutés.

M. Rouvière a continué ses débuts dans le rôle d'Otello, de Ducis. Nous maintenons ce que nous avons déjà dit de M. Rouvière. Seulement, nous l'engagerons à se défier de son amour pour la déclamation. La déclamation, prise en elle-même, est une qualité qui nous semble assez secondaire, plus utile à un professeur de rhétorique qu'à un comédien. Je sais bien que ceci sera considéré comme un blasphème par M. Saint-Aulaire, mais n'importe! M. Rouvière semble se défier beaucoup de l'inspiration, de la spontanéité des mouvemens, et il a tort. C'est par la spontanéité, et non point par la déclamation, qu'un comédien peut montrer s'il comprend le rôle qui lui est confié, et s'il a de l'ame.

— *Un mois à Naples* a réussi au Vaudeville. Cette petite pièce, fort habilement faite, ne se distingue pas, il est vrai, par le dessin des caractères. L'intérêt résulte plutôt de l'étrangeté de l'idée-mère que de la finesse des détails. Néanmoins nous avons remarqué quelques couplets pleins d'esprit et de grace, et qui n'ont pas peu contribué au succès. Mlle Mayer a bien joué. Elle porte le costume d'homme à merveille. M. Émile Taigny est décidément incorrigible.

— Les variétés continuent à jouer *Janot en bonne fortune*, et le Gymnase à ne rien jouer qui vaille.

— Le mois d'août est peu favorable aux publications nouvelles; aussi peu se hasardent dans ces chaleurs de l'été; le *Journal de la Librairie Française* est d'une pauvreté remarquable; ses annonces ne sont défrayées que par des réimpressions sans importance, des publications provinciales ou des brochures en vers ou en prose dont l'amour-propre littéraire fait tous les frais, et qui sont distribuées *incognito* aux amis de l'auteur. Il n'est donné qu'aux grands noms d'affronter sans péril les chaleurs de l'été. Aussi depuis quinze jours n'a-t-il paru, en littérature, qu'un ouvrage: c'est le *Mauprat* de George Sand, un des plus beaux romans de l'auteur d'*Indiana*, et qui est maintenant dans toutes les mains, car l'édition a été épuisée en très peu de

Digitized by Google

jours. Nous reviendrons sur ce nouvel ouvrage du célèbre écrivain, dont la fécondité et la verve paraissent inépuisables. En histoire, il a paru aussi un livre remarquable : c'est le second volume de l'*Histoire d'Espagne*, par M. Rosseuw Saint-Hilaire. Ce volume contient l'histoire de l'Espagne arabe d'une part et de la Castille de l'autre, depuis 711 jusqu'à 1002. Le travail de M. Rosseuw Saint-Hilaire est digne de tout éloge et comble une lacune dans l'histoire européenne.

— Au milieu de cette foule d'entreprises de librairie qui s'élèvent en faveur de la jeunesse, nous croyons qu'il en est une qui mérite une mention particulière. Nous voulons parler de la *Bibliothèque d'Éducation* (1) que publie Mlle Désirée Eymery, avec la collaboration de quinze membres de l'Académie française ou de l'Institut, de professeurs et de dames distinguées dans les lettres. Sa collection offre un ensemble heureusement combiné et se divise en trois séries progressives : *l'enfance*, *l'adolescence* et *la jeunesse*. La première est terminée, la seconde s'achève. La série de l'enfance est complète en douze jolis volumes in-18 sur vélin, et deux cartonnages fort amusans, qui offrent plus de cent vignettes ou gravures. L'éditeur fournit à ses souscripteurs six volumes par an pour la somme de dix francs. Cette honorable entreprise, qui compte plusieurs années d'existence, se poursuit sans bruit, et se soutient par le seul fait de son mérite. Cette intéressante collection a fixé l'attention de l'Université, qui a recommandé pour les colléges plusieurs des ouvrages qui la composent, notamment la *Mythologie* de M. de Pongerville. Chaque volume de cette bibliothèque offre une morale douce, aimable, une instruction facile et solide. Les auteurs qui ont le plus contribué à la publication des dix-huit volumes maintenant en vente, sont MM. Ch. Nodier, de Pongerville, Jay, le comte de Ségur, de l'Académie française; Lebas, maître de conférences à l'école normale, Bouilly, A.-E. de Saintes, Ch. Delattre, E. Fouinet; Mmes de Bawr, de Bradi, Ménessier-Nodier, Alida de Savignac, Em. Ferrand, de Saint-Surin, Trémadeure, et d'autres auteurs non moins estimables.

— Il vient de paraître un livre singulier, de M. Eugène Chapus, sous ce titre : *Les Chasses de Charles X, Souvenirs de l'ancienne cour*. Ce n'est ni un roman, ni une histoire, et ce n'est pas non plus, tant s'en faut, un guide pour la chasse. Il faut le lire, et on ne regrettera pas les heures passées à cette lecture. Ce livre ne pouvait être fait que par un homme de beaucoup d'esprit, et par un grand chasseur, très impartial en fait de révolutions et de coups d'état.

— Les deux derniers volumes des *Lettres* du prince Puckler-Muskau, sur l'Afrique, ont paru la semaine dernière chez H. Fournier, rue des Petits-Augustins, 26.

(1) Quai Voltaire, 15.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LA

PEINE DU TALION.

Vers le milieu du mois de décembre 1828, Mme d'Argenest, une des femmes les plus élégantes de la Chaussée-d'Antin, recevait pour la première fois depuis son retour de la campagne. Décrire la physionomie d'une soirée parisienne n'entre pas dans le plan de cette étude; nous négligerons donc les traits communs à toutes les réunions du même genre pour appeler l'attention sur un seul épisode du tableau: c'était une scène expressive, quoique muette, jouée par deux personnages, d'un bout du salon à l'autre; un de ces drames imprudens qui, dans la confusion d'un rout, échappent aux observateurs superficiels, mais que dépistent, avec une infaillible perspicacité, les vieilles filles, les demoiselles bossues, les dames qui ne sont pas belles, celles-là surtout qui l'ont été, en un mot toutes les femmes mises à la réforme par la passion, et, par conséquent, embrigadées dans la gendarmerie de la vertu.

Le premier acteur de cette mystérieuse pantomine était un homme d'une trentaine d'années, dont l'air sérieux et les traits énergiques contrastaient avec l'enjouement officiel de ses voisins. Debout, près d'une table d'écarté, ses yeux, au lieu de suivre les chances de la partie, restaient invariablement fixés sur la glace de la cheminée; on eût pu croire qu'il éprouvait, à y savourer son image, le plaisir dont Narcisse mourut, si la pensive gravité de sa physionomie n'eût

Digitized by Google

démenti une fatuité que la position diagonale de la glace rendait d'ailleurs impraticable. Évidemment il ne pouvait se voir, mais, en revanche, il apercevait les personnes placées dans l'autre partie du salon et dont les moindres mouvemens lui étaient révélés sans qu'il eût besoin de tourner la tête de leur côté.

On regarde un homme en face, on ne regarde guère une femme laide ou une matrone; il est donc facile de deviner quel devait être l'objet de cette contemplation semblable à un espionnage : c'était en effet une jeune et belle personne qui occupait ainsi l'attention de l'observateur. Par un séduisant contraste, ses traits peu caractérisés appartenaient encore à l'adolescence, tandis que sa physionomie rayonnait des lueurs d'une maturité précoce; elle avait un visage de demoiselle, mais des yeux de dame. Hasard ou intelligente harmonie, sa mise reproduisait ce caractère complexe. Une robe de velours noir, qui trahissait les récentes somptuosités de la corbeille de mariage, faisait ressortir de blonds cheveux arrangés en bandeaux avec une ingénue simplicité, tradition du pensionnat. Enfin elle portait une parure de perles qu'on eût pu prendre pour un emblème, car la perle semble créée pour remplacer les boutons de l'oranger; elle est le symbole de la jeune fille changée en femme; la perle, c'est la fleur qui se fait diamant.

Assise au centre d'un cercle éblouissant de luxe et d'élégance, cette créature charmante paraissait isolée dans sa grace comme l'est une reine dans sa majesté. Toutefois, malgré le calme de sa pose, un nuage fixé sur son front démentait cette sérénité royale : indifférente à la conversation de ses voisines, elle accueillait d'un air distrait et parfois avec une impatience mal déguisée, les complimens des hommes empressés à la saluer. A chaque instant, elle tombait dans une rêverie involontaire et s'affaissait sur son fauteuil, comme si elle eût ployé sous la pression d'une de ces pensées dont, malgré sa souffrance, le cœur chérit la tyrannie. Son regard, quelquefois, peut-être en dépit d'elle-même, se portait vers la glace de la cheminée, mais en y rencontrant l'œil tenace et percant qui étincelait dans le cristal comme brille à fleur d'eau la prunelle d'un serpent, il se détournait aussitôt. Un indéfinissable mélange d'impatience, de malaise et de crainte, assombrissait alors l'expression mélancolique de son visage; puis, attirée de nouveau par je ne sais quel charme, elle revenait se blesser à ce regard immuable qui, à travers tous les groupes ondoyans dans le salon, la poursuivait comme dans un vol d'oiseaux le fusil d'un chasseur choisit la victime qu'il veut abattre.

Digitized by Google

Depuis quelques instans la jeune femme, insensiblement subjuguée, ne cherchait plus à se débattre. Le dépit, l'inquiétude, le mécontentement, toutes les brumes de l'ame qui avaient jusqu'alors obscurci sa physionomie, s'étaient successivement fondues sous cette ardente contemplation, comme s'évapore un brouillard d'automne aux rayons du soleil. Ses yeux d'un bleu sombre et velouté, fixés à leur tour sur la glace tentatrice, trahissaient de plus en plus un de ces secrets que la médisance des salons est toujours prête à déflorer sans pudeur ni pitié. Heureusement un incident inattendu mit fin à cette scène dont l'imprudence touchait au danger.

— Il me manque vingt francs, dit en ce moment un jeune homme blond et fort élégant assis à la table d'écarté; Sordeuil, pariez-vous vingt francs pour moi?

A cette interpellation, le personnage au regard magnétique tressaillit, comme un rêveur brusquement éveillé; au lieu de répondre, il s'approcha de la table, jeta une pièce d'or sur le tapis et vint reprendre son poste d'observation. Dans ce mouvement, il heurta, sans le vouloir, un nouvel arrivant qui cherchait à fendre la foule pour aller saluer la maîtresse de la maison. Les deux hommes se retournèrent en même temps pour s'adresser des excuses; mais, en se trouvant face à face, la politesse banale empreinte sur leurs physionomies fit place à un étonnement réciproque qui, d'un côté, devint aussitôt un rayonnement de joie, et se changea, de l'autre, en une expression de contrariété non moins vive.

— George, s'écria le jeune homme qui venait d'entrer, toi, ici! à Paris! Et, sans achever sa phrase, il s'avança vivement, les bras ouverts.

Sordeuil réprima cet oubli de l'étiquette en saisissant à la fois les deux mains de son interlocuteur; puis, se penchant vers lui, il dit rapidement d'une voix basse :

— Je ne m'appelle plus George Trélan, mais George de Sordeuil; tu n'es pas mon frère; nous ne nous sommes jamais vus.

— Je ne ne suis pas ton frère! répondit le plus jeune que ces paroles rendirent immobile; que veux-tu dire?

— Rien, en ce moment. Quitte-moi, je le veux, Léopold, et souviens-toi qu'ici tu ne me connais pas.

— Quel mystère!

— Un mystère de mort; demain tu sauras tout; voilà mon adresse. Demain à une heure. — Maintenant ne me parle plus et va-t-en.

Sordeuil glissa une carte dans la main de son frère en la lui serrant

Digitized by Google

avec une impérieuse énergie, et il lui tourna le dos. Ce mouvement le mit en face du jeune homme blond qui venait de lui faire parier et perdre vingt francs à l'écarté.

— Comment, dit celui-ci d'un ton enjoué, une discussion pour un coup de coude au milieu de cette cohue, des adresses échangées! Avez-vous perdu la tête? Allons, mon cher Sordeuil, et vous, Trélan, calmez votre humeur belliqueuse, et permettez que je vous présente l'un à l'autre.

— Vous vous trompez, d'Épernoz, répondit le frère aîné en imposant silence à Léopold par un signe expressif; il ne s'agit pas ici d'une querelle, mais d'une reconnaissance. J'ai rencontré quelquefois dans le monde M. Trélan.

— Un cœur d'Amadis sous un frac d'étudiant en droit, reprit le joueur avec une emphase ironique; puisque nous sommes en paix, permettez-moi, vertueux Léopold, de faire une confidence au pécheur que voici. Mes paroles pourraient blesser votre candeur de dix-huit ans.

— Au revoir, monsieur Trélan, dit Sordeuil en jetant à son frère un regard qui lui prescrivait de s'éloigner.

Soumis à cet ascendant de l'âge qui survivra toujours au droit d'aînesse, ou peut-être subissant l'influence du secret dont il attendait la révélation, car tout mystère est un pouvoir, Léopold s'éloigna en silence; mais à défaut de paroles, ses traits où brillaient la franchise et l'ardeur de la première jeunesse, exprimèrent l'émotion que lui avait causée cette rencontre inattendue.

— Maintenant que le lycéen est parti, reprit d'Épernoz, voici ce dont il s'agit. D'abord pardonnez-moi d'avoir perdu votre argent; je suis d'autant plus coupable, que je n'ai pas employé tout mon talent à le défendre. Mais voilà une demi-heure qu'un bonheur odieux me cloue à cette table de jeu, et j'ai affaire ailleurs; mon gros Othello vient d'arriver.

— M. Javerval?

— Lui-même. Le voilà qui salue Mme d'Argenest, là, près de la cheminée.

Au premier coup d'œil, le personnage désigné par d'Épernoz n'avait rien qui justifiât le nom tragique dont il se trouvait affublé. C'était un de ces beaux gros messieurs de quarante-cinq ans, à mine somptueuse et à tournure prépondérante, dont le mérite méconnu des femmes du monde est en revanche fort apprécié des danseuses. Le col captif d'un carcan de mousseline trois fois empesée, l'ab-

Digitized by Google

domen embreloqué d'une demi-douzaine de cachets de montre cliquetant à chaque pas comme les sonnettes d'une mule, il florissait dans un habit noir tout neuf, dont les basques écartées par un embonpoint irrespectueux, tandis qu'il s'inclinait devant la maîtresse de la maison, lui donnaient l'air d'un énorme scarabée, entr'ouvrant les ailes pour prendre son vol.

— Avez-vous remarqué l'épingle de son jabot? demanda le joueur à son ami.

— C'est un rubis, si je ne me trompe, répondit celui-ci.

— A merveille! et que pensez-vous de ce rubis?

— Je ne suis pas joallier, dit Sordeuil avec une impatience mal déguisée.

— Je le sais; mais d'après l'expression sournoise qu'a parfois votre regard, je vous croyais observateur. Eh bien! mon cher confident, je vais aider votre sagacité. Le rubis de ce bourgeois signifie qu'en ce moment sa femme est à l'Opéra où elle m'attend.

— En vérité! s'écria George dont la curiosité et l'intérêt parurent subitement éveillés.

— Puisque j'ai commencé, autant vaut tout vous dire; d'ailleurs j'ai besoin de vous. Sachez donc que cet homme replet est outrageusement jaloux comme tous les hommes replets. Il va toujours furetant dans l'appartement de sa femme; il fouille les tiroirs, il ouvre les lettres, il compte, je crois, les feuillets de papier à l'instar de Bartholo. Bref, cela crie vengeance, et je suis le vengeur. Mais l'espionnage marital rendant les intelligences difficiles, j'ai dû aviser à un moyen de communication prudent et commode. Or, mons Javerval, dont le grand-père était, bijoutier, possède, pour sa décoration personnelle, une collection de pierreries à rendre jalouse une duchesse douairière. L'épouse opprimée m'en a donné la liste dont j'ai composé une espèce de lexique, imité des fleurs persannes et des quipos indiens; dans cet idiome symbolique et hiéroglyphique, chaque pierre a son sens, chaque camée sa signification. Depuis qu'elle me distingue, Mme Javerval préside elle-même à l'encravatement de son époux qui se trouve ainsi l'agent de notre correspondance. Je vous assure que ce système est fort bon. Au lieu de perdre du temps et de commettre des imprudences en poursuivant la dame de mes pensées, je n'ai d'autre peine que d'attendre à la Bourse le mari, qui, chaque jour, a la complaisance de m'apporter à son cou un message de sa femme. Il est notre pigeon voyageur.

Digitized by Google

— Oh! vous êtes un séducteur habile, dit Sordeuil avec un sourire contraint.

— Mon cher, vous pouvez en croire mon expérience, car, étant marié maintenant, j'ai étudié la question sous ses deux faces. Si vous avez affaire à un mari, pas de lutte, mais exploitation toute pacifique. Il n'y a que les sots qui guerroient; l'homme d'esprit ne combat pas son ennemi, il l'utilise. Maintenant, voulez-vous me rendre un service?

— Parlez.

— Je vais à l'Opéra porter la réponse au rubis. Il faudrait que vous eussiez la complaisance d'accompagner ma mère et ma femme lorsqu'elles voudront partir.

— Ne suis-je pas tout à vous, mon cher Henri? répondit George avec empressement.

— Eh bien! venez; que je vous fasse reconnaître en qualité de cavalier servant; surtout quand je mentirai, ne me trahissez pas. Ma femme est trop jolie pour ne pas avoir droit à des égards, et je serais désolé qu'elle soupçonnât mes énormités. Depuis quelque temps sa froideur m'a fait faire plus d'une réflexion sérieuse et morale. Il est certain qu'elle est cent fois mieux que Mme Javerval, et souvent je me sens l'envie de devenir le plus exemplaire des époux; mais comment résister au plaisir de ridiculiser ce gros homme qui m'a fait perdre cinquante mille francs à la Bourse?

— La vengeance! elle justifie tout, dit Sordeuil d'un ton grave.

— Vous accentuez ce mot-là d'une manière un peu corse, répondit en riant d'Épernoz; pour moi, je ne comprends que la vengeance parisienne.

A ces mots, l'époux infidèle prit le bras de son confident et traversa le salon en se dirigeant vers la jeune femme qui, un moment auparavant, avait entretenu un colloque mystérieux avec ce dernier, au moyen de la glace de la cheminée. En voyant approcher son mari accompagné de l'homme dont le regard semblait posséder sur elle une puissance inexplicable, Mme d'Épernoz éprouva un malaise que trahit aussitôt sa contenance; elle regarda d'un autre côté en adressant la parole à une de ses voisines; puis, sans attendre la réponse, se redressa sur son fauteuil et respira à plusieurs reprises un flacon suspendu à son bracelet, comme si elle se fût préparée à une crise imminente. Les deux hommes arrivèrent jusqu'à elle sans qu'elle parût les avoir aperçus; à la voix de son mari, elle tourna la tête, sourit avec calme et répondit au salut de Sordeuil en affectant l'air

Digitized by Google

froid et distrait par lequel les femmes cherchent à se débarrasser d'un indifférent ou d'un importun.

— Ma chère Clémence, lui dit d'Épernoz d'un ton gracieux, on vient de me prévenir qu'il y a, ce soir, une réunion des actionnaires du bazar. Il est nécessaire que j'y assiste pour veiller à nos intérêts, car il est question d'une mesure dont l'adoption me contrarierait beaucoup. J'y vais donc aller. Si l'assemblée se prolonge trop pour que je puisse revenir, voici M. de Sordeuil qui, en vrai chevalier français, se met à tes ordres et à ceux de ma mère; je lui confie mes pleins pouvoirs.

— Si vous êtes obligé de partir, répondit la jeune femme avec vivacité, nous en allons faire autant; je ne tiens nullement à rester ici.

— Songe que ma mère a commencé son whist; l'arracher à sa partie serait attenter à la piété filiale; d'ailleurs, continua-t-il en s'appuyant sur le dos du fauteuil, il y a là trois ou quatre femmes qui seraient trop contentes si tu partais.

Clémence accueillit ce compliment par un sourire dont le dédain pouvait s'appliquer également à la galanterie de son mari et à la jalousie de ses rivales; puis, prenant brusquement son parti, mais selon l'usage des femmes, habile à en décliner la responsabilité :

— Puisque vous le voulez, je resterai, dit-elle.

— En vérité, madame, reprit d'Épernoz en souriant, ne dirait-on pas que je vous impose le plus cruel des sacrifices? est-il donc si pénible de régner?

D'un geste circulaire, qui rappelait le maréchal de Villeroy disant à Louis XV enfant : Sire, tout ce peuple est à vous, le jeune homme montra à sa femme la brillante réunion dont ils étaient entourés et qu'il semblait mettre à ses pieds par cette muette flatterie. Il se pencha ensuite vers elle, lui murmura à l'oreille un tendre adieu, effeuilla, en un mot, à ses genoux toutes les fleurs hypocrites dont un mari de bonne compagnie a toujours l'attention de couvrir ses infidélités, et, la conscience tranquillisée par la conviction de n'avoir manqué à aucune des règles du savoir-vivre, il se disposa à partir. En se redressant, son dos heurta le nez d'un gros monsieur qui commençait une fort belle révérence.

— Mille pardons, mon cher Javerval, s'écria le jeune homme, je ne vous voyais pas; c'est cette superbe escarboucle que vous avez à votre jabot qui m'a ébloui.

— Madame, j'ai bien l'honneur... Toujours belle comme un ange, dit le banquier en recommençant son salut; puis, offrant une main

Digitized by Google

à son déloyal confrère, tandis qu'il rangeait de l'autre les plis de son jabot pour mettre en évidence son épingle : c'est un assez joli petit rubis, reprit-il ; mais j'ai des pierres beaucoup plus belles. Je voulais mettre aujourd'hui un camée en onix, qui représente l'apothéose de Germanicus; un morceau rare, vrai antique! mais Mme Javerval m'a dit : Pourquoi ne mettez-vous pas votre rubis? et j'ai obtempéré à ce désir; car, poursuivit-il en s'adressant galamment à Mme d'Épernoz, un mari doit être le premier esclave de sa femme.

D'Épernoz serra la main du gros homme avec un sérieux admirable, prit congé de Clémence par un dernier sourire, et partit pour son rendez-vous, après avoir jeté à son confident un de ces regards diaboliques, qu'échangeaient au passage les augures de Rome. Plusieurs femmes s'étant levées pendant ce dialogue, un fauteuil se trouvait vacant près de là; tandis que M. Javerval, suant sang et eau afin de sortir d'un compliment où s'était engravée son amabilité, allongeait le bras pour en prendre possession, Sordeuil, jusqu'alors témoin muet de tout ce qui s'était passé, s'en empara, et s'assit à côté de Mme d'Épernoz, en homme décidé à maintenir les droits du sigisbéisme, qui venait de lui être conféré. Le banquier fronça le sourcil sans rien dire, et chercha de l'œil un autre siége. La jeune femme ne se serait peut-être pas avoué qu'en ce moment un tiers lui semblait de trop; mais sa pensée secrète se trahit malgré elle.

— N'allez-vous pas aussi à l'assemblée des actionnaires du bazar? demanda-t-elle à l'homme au rubis.

— Quelle assemblée, madame? répondit celui-ci en ouvrant de gros yeux.

Involontairement Clémence regarda son voisin, qui ne répondit à cette interrogation que par un sourire ironique.

— Il n'y a jamais de réunion le soir, reprit M. Javerval; on vous a fait là un conte, madame.

— Cela est possible, dit froidement Sordeuil; mais ce qui n'est pas un conte, c'est la faillite de la maison Oberlin de Bruxelles.

— Les Oberlins ont manqué! s'écria le banquier en écarquillant de nouveau ses yeux effarés.

— On ne parle que de cela dans l'autre salon.

— Madame, voulez-vous bien permettre?... Sans chercher cette fois à terminer sa phrase ni sa révérence, M. Javerval se rua à travers les groupes qui le séparaient de l'autre pièce, comme se lance dans un taillis le sanglier qui entend siffler une balle à son oreille.

En toute autre circonstance, Mme d'Épernoz n'eût pas refusé un

Digitized by Google

sourire à l'habileté de son sigisbée et à la déroute de l'importun, mais l'émotion mystérieuse qu'elle éprouvait depuis le commencement de la soirée étouffa toute étincelle de gaieté. Jouant avec son éventail, les yeux fixes, mais ne regardant rien, insouciante en apparence, quoique sa respiration irrégulière démentît ce calme affecté, elle paraissait plongée dans une de ces distractions qui servent de maintien aux femmes au moment d'une crise redoutée, et parfois désirée. D'un regard rapide, George s'assura que d'Épernoz était sorti du salon; se penchant ensuite vers l'épouse trahie :

— Madame, lui dit-il avec un accent pénétrant, ma désobéissance est involontaire. Si l'on ne m'eût amené près de vous, je n'aurais pas enfreint votre défense; mais vous n'avez qu'un mot à prononcer pour que je m'éloigne; dites, le voulez-vous?

Clémence se sentit désarmée par cette soumission inattendue, et sa physionomie, moins sévère, laissa percer la satisfaction intime qu'inspire toujours à une femme le sentiment de son autorité. D'une voix dont la douceur était déjà une récompense :

— Restez, dit-elle, et écoutez-moi. Je devrais vous haïr, mais je ne le voudrais pas. C'est moi qui suis offensée, et c'est moi qui vous demande la paix.

— Offensée! reprit le jeune homme, suis-je donc si coupable?

— Ne revenons pas là-dessus. J'aime mieux reconnaître que, depuis long-temps, nous avons eu tort tous deux; vous, de me parler comme vous l'avez fait trop souvent; moi, de prendre au sérieux un langage que vous vous reprochez sans doute, et qu'expiéra désormais votre conduite.

— Je ne me reproche rien, je n'expierai rien; le bannissement dont vous me punissez depuis quinze jours ne m'a pas changé. Ce que je vous ai dit, Clémence, je le pense encore, je le penserai toujours.

— Est-ce ainsi que vous répondez à la confiance de votre ami?

Sordeuil saisit l'extrémité de l'éventail comme s'il en eût voulu regarder les arabesques, mais, en réalité, pour donner un prétexte à son attitude familière.

— L'amour, dit-il, autorise tout, même la vérité. J'ai toujours méprisé l'hypocrisie, qui sert de masque aux passions mesquines. Un autre chercherait à pallier ce que vous appelez ma trahison à l'égard de votre mari. Je le hais, moi, et je vous le dis, je le hais de tout l'attachement que j'ai pour vous; car il vous rend malheureuse...

Digitized by Google

— Je ne vous demande pas de pitié, interrompit la jeune femme avec l'accent de l'orgueil révolté.

— Et ce n'est pas de la pitié que je vous offre, mais le dévouement le plus désintéressé, le plus absolu.

— Je ne veux pas d'un dévouement qui refuse de comprendre que j'ai des devoirs à remplir.

— Des devoirs! répéta George avec ironie, et envers qui? envers un homme qui n'a jamais songé aux siens, qui vous trompe aujourd'hui comme hier, comme demain!

— Prouvez-le-moi, s'écria Mme d'Épernoz, emportée par la jalousie au-delà des bornes de la prudence.

Sordeuil eut l'air d'hésiter; puis d'une voix rendue plus incisive par une expression à la fois indignée et compatissante :

— Vous croyez votre mari en rendez-vous d'affaires, répondit-il, et il est en ce moment à l'Opéra avec Mme Javerval.

— Je ne vous crois pas, s'écria Clémence, dont les yeux étincelèrent subitement, tandis que ses joues se couvraient d'une rougeur brûlante; et, cela fût-il vrai, il est une chose plus odieuse peut-être que l'infidélité d'un époux, c'est la trahison d'un ami. Quoiqu'on vous ait institué mon gardien je ne suis pas, je pense, condamnée à vous écouter. Quand ma belle-mère voudra partir, nous vous ferons prévenir.

George se leva.

— J'attendrai vos ordres, madame, dit-il, en accompagnant ces paroles d'un salut respectueux, et il s'éloigna. Au moment où il entrait dans l'autre salon, son frère, qui, depuis leur rencontre, ne l'avait pas perdu de vue, s'approcha de lui et voulut lui prendre la main; mais cette avance fut repoussée.

— Demain, lui dit Sordeuil en passant outre d'un air soucieux et sombre.

Après le départ de son déloyal cavalier servant, Mme d'Epernoz resta quelque temps immobile, savourant dans un morne recueillement la blessure qu'elle venait de recevoir. Bientôt le dépit, l'orgueil, l'indignation, toutes les passions vindicatives qui fermentent au cœur d'une épouse outragée, lui rendirent le doute insupportable; elle maudit l'esclavage de son sexe, qui ne lui permettait pas d'aller s'assurer de la vérité; elle fut sur le point de rappeler George pour lui demander la preuve de son accusation; enfin, hors d'elle-même, ne sachant quel parti prendre, et obéissant à l'instinct de son impuissance, elle promena tout autour d'elle le regard d'une châtelaine

Digitized by Google

persécutée qui cherche un défenseur. Ses yeux interrogèrent successivement les visages des hommes épars dans le salon, sans rencontrer sur aucun d'eux la sympathie chevaleresque dont elle éprouvait le besoin. Au moment où elle baissait la tête par un mouvement de désappointement dédaigneux, quelques paroles murmurées d'une voix douce et un peu tremblante la lui firent relever; elle aperçut devant elle Léopold Trélan. Après une longue hésitation, l'étudiant s'était armé de tout son courage pour accomplir cet acte fort simple en apparence, mais assez redoutable en réalité, surtout à dix-huit ans, qui consiste à venir saluer une femme à la mode. Les joues empourprées par une timidité qui avait joint son fard aux fraîches couleurs de l'adolescence, il avait déjà dit trois fois : Madame; et deux fois : J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir. Cette gaucherie eût peut-être trouvé grace devant une coquette à chevrons, mais Clémence était trop jeune elle-même pour apprécier le mérite d'un novice, et trop pénétrée de sa propre émotion pour songer à celle dont elle pouvait être la cause. A la vue de l'élève en droit incliné devant elle, et en apparence pétrifié au milieu de son salut, le seul sentiment qu'elle éprouva fut cette espèce de joie qu'inspire au milieu d'une foule indifférente la vue d'une personne en qui l'on a confiance.

— Monsieur Trélan, dit-elle en interrompant vivement le compliment laborieux qui lui était adressé, si je vous demande un service, me le rendrez-vous?

— Un service, répéta Léopold, qui se redressa et parut grandir; parlez, madame, et fallut-il aller au bout du monde...

— Je ne vous enverrai pas si loin, interrompit la jeune femme en essayant de sourire; je ne réclamerai de votre complaisance que ce qu'il en faut pour aller d'ici à l'Opéra.

— J'y vais à l'instant, madame... dès que j'aurai reçu vos ordres.

Clémence hésita un instant, et peut-être, en examinant la physionomie rayonnante de son nouveau servant, se repentit-elle de sa démarche; mais la jalousie l'emporta sur la réserve.

— Je désire savoir si M. d'Epernoz est à l'Opéra, dit-elle, en cachant son embarras sous un air d'insouciance.

En voyant un message pour lequel son imagination rêvait déjà quelque but héroïque, aboutir le plus bourgeoisement et le plus moralement du monde à un mari, Trélan sentit tomber son exaltation.

— Et que dirai-je à M. d'Epernoz? demanda-t-il d'une voix dolente.

Digitized by Google

— Rien, répondit la jeune femme, aussi mal à l'aise que son interlocuteur; veuillez seulement vous assurer de sa présence... Vous le trouverez peut-être aux baignoires.

L'étudiant s'inclina et partit, aussi désappointé qu'autrefois un poursuivant d'armes qui, après avoir chaussé en songe l'éperon d'or de la chevalerie, se serait réveillé page, comme devant.

Sordeuil avait repris sa position près de la table d'écarté, et de là il avait suivi des yeux, avec une curiosité mêlée d'impatience, la manœuvre de son frère. Pendant tout le temps que dura l'absence de celui-ci, Clémence affecta de ne pas regarder de ce côté, et se mêla à la conversation du groupe dont elle faisait partie; mais, malgré ses efforts pour paraître calme, l'altération de ses traits attestait une émotion extraordinaire. Au bout d'une demi-heure le messager était revenu.

— Madame, dit-il en essayant une assurance cavalière, M. d'Epernoz est en effet à l'Opéra.

La jeune femme pâlit et sourit en même temps. Tout autre qu'un écolier eût compris et fût devenu muet; le candide Léopold poursuivit résolument :

— Je l'ai trouvé, ainsi que vous le pensiez, aux baignoires, loge n° 13.

— Seul? demanda Clémence d'une voix à peine distincte.

— Seul! non pas vraiment, reprit l'étudiant d'un air fin; il y avait dans la loge deux belles dames, Mme Javerval et sa sœur.

Mme d'Epernoz ne répondit pas, mais sa main, en se contractant, brisa son éventail. Le jeune homme ne s'aperçut de rien : à dix-huit ans on regarde beaucoup sans voir.

— Lorsque je suis arrivé à l'Opéra, continua-t-il pour soutenir la conversation, on jouait le second acte de *Guillaume Tell*. Nourrit et Mme Damoreau disaient leur duo; vous savez, madame, le duo que vous chantez si bien, et que j'ai essayé une fois avec vous.

Tout en parlant, Léopold, persuadé que le message qu'il venait d'accomplir lui donnait droit à une récompense, et s'enhardissant à la réclamer, se penchait pour prendre possession d'un fauteuil; avant qu'il eût eu le temps de s'asseoir, Clémence lui dit d'un ton bref :

— Je vous remercie de votre complaisance, monsieur Trélan, et je n'en veux pas abuser en vous retenant plus long-temps; d'autres ont des droits à votre amabilité. On vient de former un quadrille dans l'autre salon, et personne n'a invité Mlle Daligny.

Digitized by Google

— Mais elle est bossue! répondit le jeune homme d'une voix plaintive.

— A peine. D'ailleurs où serait le mérite, si elle était jolie?

Léopold jeta un regard farouche sur la danseuse en disponibilité, mais n'osa faire aucune nouvelle objection, car il était à l'âge heureux où l'on regarde l'obéissance passive comme un moyen de succès auprès des femmes, et comme un titre à leur reconnaissance. Un moment après, l'étudiant furieux, et la jeune fille radieuse traversaient le salon pour se rendre à la contredanse.

Débarrassée de son messager, Mme d'Épernoz se tourna du côté de Sordeuil et lui désigna, d'un regard impérieusement expressif, le fauteuil vacant auprès d'elle. George obéit en homme expérimenté; il fit le tour du salon, adressa la parole à plusieurs personnes et finit par se trouver assis à son ancienne place, sans qu'on eût remarqué cette manœuvre.

— Qu'avez-vous donc ce soir? lui demanda la jeune femme d'une voix saccadée; vous paraissez triste.

— Ne suis-je pas exilé? répondit-il en attachant sur elle son regard scrutateur.

— Vous ne l'êtes plus; ainsi soyez aimable et tâchez que je le devienne, car l'ennui et la maussaderie de cette soirée m'ont gagnée malgré moi.

— Croyez-vous maintenant que je vous aie dit la vérité, demanda Sordeuil, décidé à reprendre d'un seul pas le terrain qu'il avait perdu quelques instans auparavant.

— Pas un mot sur lui, interrompit Clémence avec emportement; parlez-moi de vous, de moi, de tout ce que vous voudrez, mais de lui, jamais.

— Jamais de lui, toujours de nous! répondit l'amant empressé d'acquiescer à cette convention.

— Vous aviez raison, il est avec cette femme; voilà trois mois que j'en veux douter. Oh! je ne suis plus assez belle ni assez jeune, quoique vous prétendiez le contraire; ne me parlez plus de lui, vous dis-je. Comment me trouvez-vous ce soir? Vous ne remarquez seulement pas que j'ai mis une robe noire. Ne disiez-vous pas, l'autre jour, que vous préfériez le noir, dans la toilette d'une femme?

— Vous m'aimez donc?

— Je ne sais; s'il était là, je vous répondrais : oui, devant lui. Ne trouvez-vous pas qu'il fait bien chaud ici; j'ai la tête en feu. Surtout

Digitized by Google

ne me parlez jamais de lui, et dites-moi de jolies choses, comme il lui en dit, sans doute.

Un indifférent aurait eu pitié du sourire convulsif qui accompagna ces paroles, mais les amans ont en certain cas un privilége de cruauté. Au lieu de calmer la souffrance dont il était témoin, George l'exaspéra; loin de chercher à guérir la blessure qu'il venait de faire, il l'élargit, afin d'y frayer un passage à sa passion, jusqu'alors repoussée; car on ne pénètre que par violence dans le cœur d'une femme vertueuse, et toute blessure est une brèche. Avant la fin de la soirée, ce machiavélisme obtint un succès dont eût rougi peut-être un amour plus compatissant et plus généreux. En quittant Mme d'Épernoz, après l'avoir reconduite chez elle, Sordeuil emporta un aveu décisif, arraché à l'indignation de l'épouse outragée, plutôt qu'à la faiblesse de la femme attendrie.

Le lendemain, bien avant l'heure qui lui avait été désignée au bal, Léopold entra dans l'appartement que son frère occupait, dans une élégante maison de l'avenue des Champs-Élysées.

— Maintenant, dit-il, explique-moi, je t'en conjure, le mystère dont tu t'environnes. Si ma curiosité seule était excitée, je la surmonterais pour ne point te paraître importun; mais à l'étonnement que ta conduite me cause se mêle une sorte de frayeur superstitieuse dont je ne puis me rendre compte et pour laquelle je te demande de l'indulgence.

— Ai-je donc l'air d'un tyran de mélodrame? demanda George en souriant tristement.

— Que te dirai-je? Ta vue a bouleversé toutes mes idées. Je te croyais à Hières ou à Nice et je te rencontre à Paris; il n'y a pas un an que Blanche, que ta femme est morte, et tu n'es pas en deuil; et je te trouve au bal! enfin que signifie ce faux nom que tu as pris?

— Holà, maître Léopold, répondit Sordeuil en froncant le sourcil, il me semble que vous changez nos rôles et qu'en ce moment vous faites un peu trop le frère aîné. Avant de m'interroger, répondez-moi. Comment se fait-il que vous connaissiez d'Épernoz?

L'étudiant ne chercha pas à dissimuler la surprise que lui causait cette question.

— D'Épernoz, répondit-il, était au service avant son mariage. Je l'ai connu, il y a deux ans, à Cherbourg, où il se trouvait en garnison. En arrivant à Paris pour y faire mon droit, il y a une quinzaine de jours, je suis allé chez lui, et notre liaison s'est renouée.

— Et c'est toi qui, à Cherbourg, l'as introduit dans notre famille?

Digitized by Google

— Cela est vrai; il avait envie de voir le monde, et comme il ne connaissait personne dans la ville, j'ai été son introducteur, d'abord auprès de ma mère et de Blanche...

— Si tu n'étais pas mon frère, interrompit George d'une voix sourde, ce que tu viens de me dire serait la mort pour l'un de nous.

— Explique-toi, répondit Léopold, troublé par ces paroles.

Sordeuil fit plusieurs tours dans la chambre comme pour maîtriser son émotion; puis, se rapprochant de l'étudiant :

— J'ai tort, lui dit-il, d'un air plus calme. Pourquoi t'accuser? Enfant que tu étais alors, pouvais-tu prévoir les suites fatales de ton imprudence? Aujourd'hui, tu es un homme, je te dirai tout. Une affaire où se trouve engagé mon honneur et peut-être ma vie ne doit pas te rester étrangère. D'ailleurs, j'ai besoin de ta discrétion et de ton obéissance; tu en vas comprendre la nécessité, car je ne te crois pas d'humeur, non plus que moi, à laisser un outrage impuni, à tendre l'autre joue après un soufflet.

— On t'a insulté! s'écria le jeune homme avec une impétuosité digne du Cid; s'il te faut un second, songe que je suis ton frère, et que personne avant moi n'a le droit d'être à tes côtés.

— Bien, Léopold! si avant peu tu deviens l'aîné de la famille, elle aura en toi un noble chef. Écoute-moi donc, et d'abord oublie que tu sors d'un bal; chasse de ton esprit ces images de plaisir, cette musique enivrante, ces femmes plus enivrantes encore. C'est à une scène de deuil que je vais te conduire.

Sordeuil s'assit et resta quelque temps le front appuyé sur la main, évoquant ses souvenirs dans un morne recueillement.

— Il y a dix mois, dit-il enfin, après deux ans de station aux Antilles, je revenais à Cherbourg, avec quelle joie, tu dois le comprendre! J'allais revoir ma famille, dont j'étais séparé depuis si long-temps, ma femme, en qui j'avais placé le bonheur de ma vie! mes frères, enfans encore, toi-même, Léopold, le plus cher d'eux tous. Nous arrivâmes dans la rade à la fin d'une nuit froide et sombre. Incapable de modérer mon impatience, je me fis débarquer aussitôt. Le mauvais temps que nous venions d'essuyer en mer régnait encore sur la ville. Une pluie glacée fouettait les dalles du port, désert en ce moment, et le vent sifflait avec violence à travers les cordages des navires. Superstition de marin, ou plutôt pressentiment trop juste, ce triste orage d'hiver, qui accueillait mon retour, me fit éprouver une anxiété jusqu'alors inconnue. Ce n'est point ainsi, me disais-je, que l'absent devrait rentrer dans sa famille. J'aurais payé de n'im-

Digitized by Google

porte quel prix une heure de jour, un rayon de soleil. D'un pas rendu plus rapide par une inquiétude indéfinissable, je franchis les rues qui me séparaient de notre maison; là, je m'arrêtai un instant sans oser frapper. Un incident imprévu mit fin à mon irrésolution. En levant les yeux vers l'appartement de Blanche, j'aperçus des lumières à travers les rideaux. Des lumières, à cette heure de la nuit! Était-ce donc une fête? Mon arrivée était-elle devinée et attendue? Je m'avançai; la porte n'était pas fermée; je montai l'escalier; celle de l'appartement était également ouverte. Dans les premières chambres, plusieurs femmes allaient et venaient d'un air d'agitation et de trouble. Je passai au milieu d'elles sans qu'elles fissent attention à moi, et j'arrivai enfin à l'appartement de Blanche. Ce que je vis alors, je ne le compris pas d'abord, tant ce coup de foudre fut soudain et inoui. Un triste désordre avait bouleversé le calme et l'harmonie de cette chambre, où s'étaient écoulées les heures les plus belles de ma vie. Les meubles me parurent déplacés au hasard; quelques bougies brûlaient çà et là, luttant contre les lueurs blafardes du jour naissant. Sur la commode, autel improvisé, j'aperçus un crucifix, un rameau de buis, enfin, tous les apprêts d'un sacrement redoutable; en même temps, je sentis une odeur d'éther, ce parfum des mourans, et mon cœur se glaça, car je crus respirer une exhalaison de la tombe. Éperdu, j'entrai. Un cri d'effroi m'accueillit, et une femme, Antoinette, ma belle-sœur, se jeta au-devant de moi; je la repoussai, mais sans avoir la force de faire un pas de plus, et je restai pétrifié en face du lit, dont les rideaux ouverts me laissaient voir une forme humaine étendue, pâle, immobile, expirante enfin, si déjà elle n'était pas morte. C'était Blanche!

Léopold prit la main de son frère et la serra en silence.

— Ne te mets pas en frais de compassion, reprit Sordeuil avec amertume, tu te reprocherais peut-être ta sensibilité. Un mouvement que fit la mourante m'arracha de ma stupeur; je me précipitai vers elle, je la pris dans mes bras, j'essayai de réchauffer de mes baisers ses mains et ses joues déjà glacées; en contemplant dans ma douleur avide ce visage si beau jadis, maintenant défiguré par la souffrance, je ne pleurais pas, mais je sentais mon cœur se briser et se dissoudre. Ranimée sans doute par mes étreintes désespérées, elle ouvrit les yeux et les fixa sur moi; ne pouvant parler, je lui souris, comme on fait à ceux qui meurent; une affreuse terreur qui se peignit aussitôt sur ses traits fut sa seule réponse. Elle retira sa main par un effort dont l'énergie l'épuisa sans doute, car sa tête que j'a-

Digitized by Google

vais soulevée, retomba pesamment sur l'oreiller. Machinalement, je repris cette main que semblait me disputer quelque incompréhensible caprice de l'agonie; je la sentis frémir et se fermer convulsivement dans la mienne; sans savoir ce que je faisais moi-même, par une sorte de contradiction inconcevable dans un pareil moment et que la fatalité seule peut expliquer, je l'entr'ouvris de force, malgré sa crispation nerveuse. Un médaillon tomba sur le lit; je le saisis avidement. — Mon portrait! pensai-je; elle a voulu me dire adieu et donner à mon image son dernier soupir. Je regardai... Écoute ceci, Léopold; toi qui es à l'âge où toutes les femmes paraissent des anges dont la terre est indigne : ce portrait n'était pas le mien; c'était celui d'un jeune homme, d'un inconnu!

J'ignore ce qui se passa en moi. Blanche avait perdu connaissance, et Antoinette lui faisait respirer des sels. Sans parler, je présentai à celle-ci le médaillon dont je venais de m'emparer. Sans doute, à défaut de paroles, mon visage annonçait une résolution terrible, car elle se jeta sur moi, m'enchaîna de ses bras, et me montrant sa sœur d'un regard suppliant :

— Ayez pitié! me dit-elle; ne voyez-vous pas qu'elle va mourir?

— Le nom de cet homme? répondis-je en me dégageant.

J'avais prononcé ces mots d'une voix très basse, et pourtant, chose étrange! malgré son évanouissement, Blanche les entendit. Par un surnaturel effort, elle se dressa sur son séant; je me jetai en arrière pour qu'elle ne me touchât pas; mais elle, ouvrant péniblement ses yeux déjà vagues et obscurcis, n'eut pas l'air de songer à moi. Elle chercha sa sœur, qui s'était placée entre nous deux, se souleva vers elle, et d'une main lui ferma la bouche; puis, adressant à je ne sais quelle image invisible un sourire où sembla s'exhaler la dernière flamme d'un amour à peine vaincu par la mort, murmura quelques mots que je ne pus comprendre, quoique je me fusse penché pour les recueillir, et s'étendit lentement sur le lit, sur la tombe, dois-je dire, car c'en était une : Blanche se mourait.

En ce moment, le tintement d'une petite cloche se fit entendre au dehors; un bruit de pas s'y mêla bientôt. On s'arrêta devant la maison; puis les pas retentirent dans l'escalier. Enfin la porte s'ouvrit : sur le seuil j'aperçus un prêtre, et derrière lui, dans l'autre chambre, plusieurs femmes tenant des cierges. C'était le viatique qu'on apportait à la mourante. Je ne suis pas impie; mais à cette vue, l'enfer que j'avais dans le cœur se révolta. J'allai brusquement au-devant du vieillard :

Digitized by Google

— Cette femme est à moi, monsieur, lui dis-je en l'arrêtant; personne ne lui parlera en ce moment.

— Cette femme est à Dieu, à qui nous sommes tous, répondit le prêtre d'une voix calme et grave; si vous voulez vous placer entre le maître et sa créature qu'il appelle à lui, faites-le comme un chrétien. Priez pour celle qui bientôt priera pour vous dans le ciel.

Il accompagna ces paroles d'un regard devant lequel se baissa le mien. En face d'un lit de mort, la religion est souveraine; je l'éprouvai, car une honte soudaine se mêlant à ma fureur, je me rangeai pour laisser passer cet homme qui venait au nom d'un Dieu dont la tempête m'avait parlé plus d'une fois. Profitant d'une lueur de vie qui brillait encore au front de Blanche, il commença sans retard son ministère. Je voulais m'éloigner, car je ne sentais dans mon cœur ni religion, ni miséricorde, et il me semblait que ma place n'était pas là. Les femmes agenouillées dans l'autre chambre me fermèrent le passage; je n'osai sortir. Au milieu de ces étrangères qui pleuraient et priaient, je restai seul debout, sans larmes ni prières. Une seconde fois le regard du vieillard s'arrêta sur moi; une seconde fois je me sentis vaincu, et je me mis à genoux; mais si mon front se courba, mon œil resta sec et ma bouche muette. Les oraisons du prêtre, les sanglots d'Antoinette, les soupirs de plus en plus étouffés de celle que j'avais tant aimée, laissèrent mon cœur aride comme font les vagues de la grève qu'ils arrosent. Dans ce cœur si cruellement éprouvé, il ne restait plus qu'une seule veine palpitante et féconde, celle de la vengeance. A la vue du portrait que je froissais dans ma main en le dévorant du regard, mais en le cachant à tous les yeux, cette veine venait de s'ouvrir pour ne se refermer jamais.

La triste cérémonie achevée, tout le monde se leva et sortit; seul je restais à genoux, aveugle et sourd à ce qui se passait. Le prêtre s'approcha de moi. Il avait été le confesseur de Blanche; il savait tout.

— Cette heure terrible, me dit-il, doit être une heure de réconciliation et de miséricorde. Vous avez joint vos prières aux nôtres; que le ciel vous en récompense! Mais sans la charité, la prière est-elle complète? Cette pauvre femme paraîtra-t-elle devant son juge chargée de votre colère? Lui refuserez-vous, quand elle va mourir, une parole de pardon?

Il m'avait pris la main, et je me laissai conduire près du lit. L'agonie faisait des progrès si rapides, que d'un instant à l'autre la figure de Blanche se décomposait et revêtait une expression plus funèbre.

Digitized by Google

A cet aspect, je devins faible, et je sentis un flot de larmes monter de mon cœur à mes yeux. Ému d'une irrésistible pitié, je me penchai vers cette belle moitié de ma vie que j'allais perdre pour toujours. J'approchai mes lèvres de son front baigné de sueur par l'haleine de la mort, et d'un accent que brisait la douleur :

— Blanche, lui dis-je, peux-tu m'entendre? C'est moi; c'est George.

— Henri, me répondit un souffle plutôt qu'une voix.

Je bondis en arrière.

— Que Dieu lui pardonne! m'écriai-je, et je m'élançai hors de la chambre.

Un moment après on vint m'annoncer la mort de Blanche, dont le dernier soupir s'était peut-être exhalé avec le nom de son amant. Sa sœur et son confesseur gardèrent fidèlement son secret; je ne pus rien savoir. Le jour même, laissant à d'autres le soin de lui creuser une tombe, je quittai Cherbourg. La morte était à Dieu, comme avait dit le prêtre, et je ne pouvais frapper un cercueil; mais l'homme vivait sans doute encore, et lui m'appartenait. Il me fallait sa vie pour mon honneur; je le jurai par un de ces sermens qu'on ne viole pas. Où le chercher cependant, et comment l'atteindre? Son portrait et le nom de Henri étaient les seuls indices qui pussent me mettre sur sa voie, car à qui m'adresser sans publier ma honte? Heureusement, l'instinct de la vengeance est infaillible. Sur le médaillon était la date de Paris et le nom du peintre. J'accourus à Paris; je fis une tache à la miniature, et j'allai chez cet homme.

— Un de mes amis dont vous avez peint le portrait, lui dis-je, m'a chargé de vous l'apporter pour y faire une réparation.

Il jeta les yeux sur l'ivoire, et, après une seconde de réflexion, le nom que je poursuivais s'échappa de sa bouche. Ce nom, faut-il te le dire, et ne l'as-tu pas déjà deviné?

Sordeuil se leva, ouvrit un bureau, et y prit un médaillon qu'il présenta à son frère.

— D'Épernoz! s'écria Léopold en baissant la tête.

— La trace trouvée, reprit George, le reste était facile. J'appris que depuis quelques mois d'Épernoz avait quitté le service pour se marier, et qu'il habitait Paris. J'allai l'attendre à sa porte. Il sortit enfin; mais il n'était pas seul, sa femme l'accompagnait. A cette vue, ma main prête pour l'outrage resta paralysée. Cette femme est jeune et belle, comme tu sais. Il l'aime sans doute, me dis-je. Cette pensée

Digitized by Google

illumina soudainement mon esprit et ouvrit à ma vengeance une route imprévue. Les fortes passions sont patientes, parce qu'elles sont sûres d'elles-mêmes. Mon plan fut fait aussitôt; je le mûris nuit et jour, et j'en combinai les moindres détails avec une prudence inouie. Sous prétexte de rétablir dans le midi ma santé altérée par une campagne pénible, j'obtins du ministre un congé illimité. Tout le monde me crut parti pour Nice. Toi-même, qui étais alors à Nantes, tu fus trompé comme les autres. Ayant passé ma vie sur mer ou dans les ports, personne ne me connaissait à Paris; ainsi aucun obstacle de ce côté. Tout me servit d'ailleurs. Il se trouva qu'un de mes amis, à qui j'ai sauvé la vie aux Antilles, fréquentait le monde que voit ici d'Épernoz. Sur ma demande, il m'y introduisit sous ce nom de Sordeuil qui a appartenu autrefois à notre famille. Bientôt j'y rencontrai l'homme pour qui je m'abaissais à cette vie de mensonge. Je me liai facilement avec lui, car la frivolité de son caractère en exclut la défiance et le rend peu réservé dans le choix de ses amis. Nous devînmes intimes, et sa maison me fut ouverte. Il y a huit mois que cela dure, Léopold, huit mois que je marche, que je rampe dans ce sentier d'embûches et de trahisons; mais aujourd'hui je suis arrivé, demain je pourrai relever la tête et me purifier de cette boue dont je me suis volontairement souillé. Le sang lave tout.

Un triomphe sauvage éclaira la sombre figure de George. Son frère, que ce récit avait plongé dans une morne stupeur, le regarda quelque temps en silence.

— Que prétends-tu faire? lui dit-il enfin; je ne te comprends pas, et pourtant tes paroles m'effraient. D'Épernoz t'a mortellement offensé; mais il n'est qu'un moyen d'effacer une pareille injure.

— Un duel, n'est-il pas vrai? répondit Sordeuil avec un accent de dédain. Rassure-toi, je ne l'assassinerai pas. Mais, enfant, sais-tu ce que c'est qu'un duel? c'est un coup de dé dont la vie est l'enjeu. Qui te dit que je ne perdrai pas? Oui, certes, cette partie se jouera; mais auparavant je l'égaliserai; je rendrai à cet homme l'outrage que j'en ai reçu, je lui tuerai l'ame en attendant le corps; ou, si je dois mourir, je lui laisserai au cœur une de ces blessures qui ne se ferment que dans la tombe.

— Que veux-tu donc? au nom du ciel!

— Honte pour honte, déshonneur pour déshonneur, infamie pour infamie! Ce que je veux, c'est la vengeance avant le combat et à l'abri de ses hasards. Cette vengeance si profondément conçue, mûrie

Digitized by Google

avec tant d'amour, je la possède enfin. Quelques momens encore, et j'aurai accompli ma mission, implacable comme la justice, comme elle sans faiblesse ni remords. Grace à cet homme, j'ai trouvé l'adultère dans mes foyers. A son tour maintenant.

— C'est donc Clémence que tu veux perdre? s'écria l'étudiant en se levant impétueusement.

— Je la plains, elle est innocente; mais elle se trouve sur ma route; il faut reculer ou l'écraser au passage, et je ne reculerai pas.

Sordeuil tira de sa poche un éventail et le jeta sur la table avec un sourire mélancolique.

— Elle est dans ma main, reprit-il, comme cet éventail était dans la sienne, et je la briserai comme elle l'a brisé. La vie est un jeu cruel; victime ou bourreau, voilà la seule alternative.

— Elle t'aime donc? interrompit Léopold, dont les joues se couvrirent d'une froide pâleur.

— L'abîme attire. D'ailleurs, depuis huit mois, j'ai dirigé vers ce but unique toutes les puissances de mon ame; et vouloir, c'est pouvoir. Penses-tu que beaucoup de femmes eussent résisté jusqu'à ce jour?

L'étudiant prit l'éventail et le contempla quelque temps avec un muet désespoir; puis, par un débordement soudain des sentimens qui lui torturaient le cœur :

— Elle t'aime et tu veux la perdre, s'écria-t-il, et tu me parles de cela froidement, comme d'une chose possible et humaine! Cela ne sera pas, George, tu ne commettras pas cette lâcheté..... oui, cette lâcheté! Celui qui frappe une femme est un lâche! Provoque d'Epernoz; tue-le, le ciel sera juste en cette rencontre. Mais elle, épargne-la; que t'a-t-elle fait?

— Et toi, épargne-moi ta vertueuse indignation. Que pourrais-tu me dire que je ne me sois pas dit déjà? Oui, l'action que je médite est horrible; mais, toute horrible qu'elle soit, je la commettrai. J'ai pitié de cette femme, mais la haine que j'ai pour lui est plus forte que cette pitié. Chaque fois qu'il m'arrive d'hésiter, je n'ai qu'à me rappeler le lit de mort de Blanche; mon cœur alors devient de fer. Tu ne sais donc pas que je l'aimais, Blanche! et qu'il me l'a prise, et qu'il l'a tuée, car elle est morte de chagrin en apprenant son mariage; il s'en est vanté devant moi. Tu ne sais pas qu'il a fait de celle à qui j'avais donné mon nom une créature perdue et déshonorée, dont, par mépris, je ne porte pas même le deuil. Et tu veux qu'aujourd'hui j'écoute une compassion vulgaire, tu veux que je remette à

Digitized by Google

cet homme une partie de la peine; que, satisfait par sa mort, je lui fasse grace de la torture! Non; ce que j'ai souffert, il le souffrira; cela est juste. Ainsi donc, laisse cette femme subir sa destinée; car, intercéder pour elle, c'est intercéder pour lui, et je ne pense pas que tu l'oses.

— Eh bien! reprit Léopold d'une voix brisée par l'émotion, je ne te dis plus grace pour elle, mais grace pour moi?

— Pour toi?

— Je l'aime!

— Enfant! Il y a quinze jours, tu l'as vue pour la première fois.

— Je l'aime!

— A ton âge, on aime toutes les femmes.

Trélan prit les mains de son frère, et les serrant dans les siennes avec une angoisse inexprimable :

— Je l'aime, te dis-je; tue-moi, mais ne la déshonore pas.

En ce moment un bruit de pas et la voix d'une personne qui parlait au domestique se firent entendre depuis l'antichambre.

— C'est lui, dit Sordeuil, je le reconnais comme une femme devine l'approche de son amant. Il ne faut pas qu'il te voie.

Par un mouvement instinctif aussi rapide que la pensée, Léopold saisit l'éventail, qui était resté sur la table, et s'élança dans la chambre à coucher, dont son frère lui ouvrait la porte.

D'Epernoz entra de l'air cavalier qui lui était habituel. Avec la familiarité d'usage entre amis, il jeta son chapeau sur le divan, enfourcha une causeuse, et s'assit à la manière de Napoléon au bivouac d'Austerlitz.

— Mon cher, dit-il alors, voulez-vous suivre un sage conseil? Ne vous mariez jamais.

Rentré subitement dans son rôle, Sordeuil accueillit par un sourire complaisant ce préambule, qui d'ailleurs piqua sa curiosité.

— Quel dégoût de votre état vous a pris? répondit-il.

— On croit épouser une jeune fille douce et bonne; on se trouve uni à un être capricieux, fantasque, intolérant.

— Je croyais Mme d'Epernoz le modèle des femmes, et je vous croyais vous-même plus heureux en mariage que vous ne le méritez entre nous.

— Voici de l'à-propos, lorsqu'en ce moment même je viens de jouer le rôle le plus ridicule qui soit au monde, surtout de la part d'un mari; le rôle d'amant passionné, suppliant et éconduit.

— Après votre aventure d'hier au soir...

Digitized by Google

— Oui! parlez-moi d'hier... Je ne souhaiterais pas à mon plus mortel ennemi une soirée pareille. Décidément, mon cher, Mme Javerval m'ennuie à périr. Figurez-vous d'abord qu'elle avait un chapeau bleu. Connaissez-vous rien d'affligeant comme un chapeau bleu? De plus, sur ce chapeau, une profusion de plumes si extravagante qu'on eût dit le panache d'une mule aragonaise. Et comme elle a l'habitude de battre la mesure à faux avec sa tête, toute la soirée cette botte de plumes a valsé ou sautillé, suivant le mouvement, à deux pouces de mes yeux, si bien que j'en ai encore la migraine. Autre grief : Mme Javerval devient précieuse, *intelligentielle*, comme elle dit; il lui faudra bientôt des bas de la couleur de son chapeau. Ne m'a-t-elle pas demandé hier si j'aimais Klopstock? Klopstock! Comment diantre voulez-vous qu'une passion résiste à cela? Enfin, ce bon Javerval me fait de la peine. Je sais par cœur son écrin; quand je continuerais de la sorte jusqu'à la fin du monde, ce serait toujours la même chose. Bref, ce matin, après avoir ruminé long-temps sur ce chapitre, j'avais résolu, pour conclusion, de rentrer exemplairement dans le giron conjugal. Au premier mot d'amende honorable, j'ai trouvé une figure glaciale, un mélange d'ironie et de sévérité qui semble prendre sa source dans quelque implacable ressentiment. Ma belle-mère était Corse; je crains que sa fille n'ait hérité de son sang orgueilleux et vindicatif.

— Penseriez-vous que Mme d'Épernoz croyant trouver une justification dans votre conduite...

— Clémence est la vertu même!... Mais toutes les femmes commencent par la vertu. Que vous dirai-je? Je crains, sans savoir quoi. Je crois que je deviens jaloux.

— Allons donc! Je vous connais des principes trop larges, une philosophie trop solide.

— Riez, célibataire que vous êtes! Je vous dis que les fumées d'Orosmane me montent au cerveau. Et savez-vous quel est mon Nérestan? Ce jouvencel que vous avez vu hier au soir chez Mme d'Argenest.

— M. Trélan, dit George en baissant la voix.

— Lui-même. Voilà quinze jours que ce petit Bas-Normand nous est arrivé par le coche, et en voilà douze au moins qu'il est amoureux de ma femme. Il ne perd pas de temps, comme vous voyez, et il joue cartes sur table. C'est un de ces chérubins d'amour qui feraient volontiers de leur cœur une cocarde. Deux ou trois fois déjà, je l'ai surpris en extase devant Clémence comme devant une ma-

Digitized by Google

done. L'enfant n'est pas dangereux. Mais la vengeance est le plaisir des femmes comme celui des dieux, et tout instrument peut lui paraître bon.

— Ainsi, vous êtes jaloux, dit Sordeuil avec un étrange sourire.

— C'est beaucoup d'honneur que je fais à cet écolier, n'est-ce pas? Mais ce que je prends pour de la jalousie, n'est probablement que du dépit. Mon échec de ce matin m'a piqué au jeu. Plus j'ai été rudement repoussé, et plus je tiens à une réconciliation, j'entends une réconciliation tendre et complète.

— Qui vous arrête?

— Vous ne rirez pas de moi, n'est-il pas vrai?

— Pourquoi donc?

— C'est que vous ignorez l'état des choses; le voici. M'étant marié par raison et non par amour, j'avais le désir assez naturel d'alléger mes chaînes, de conserver, mari, mon indépendance de garçon; en conséquence, j'avais adopté le système de l'appartement séparé.

— Système excellent!

— Absurde! Vous l'allez voir. Mme d'Épernoz s'est si bien habituée à l'isolement auquel l'ont condamnée d'abord mes fantaisies de liberté, que tous les soirs son appartement se transforme en une citadelle fermée, verrouillée, barricadée, je crois, et dont je suis exclus.

— Quel enfantillage! N'avez-vous pas vos droits?

— Mes droits! vous moquez-vous de moi? Vous voudriez, sans doute, que je vinsse, avec renfort d'huissiers et le code à la main, signifier à ma femme de me donner accès dans le sanctuaire matrimonial! Quand l'orage souffle, l'homme prudent ne s'y expose pas. Les impressions féminines sont passagères comme l'orage, et je vais attendre le beau temps à Fontainebleau.

— Vous partez, demanda George.

— Ce soir. J'ai une affaire là-bas qui me retiendra quelques jours, pendant lesquels la cruauté de Mme d'Épernoz s'adoucira, j'espère.

Le domestique de Sordeuil entra et remit une lettre à son maître. En jetant les yeux sur l'adresse, le marin éprouva une émotion si vive qu'il rougit; il se leva, s'approcha de la fenêtre, et lut ce peu de mots tracés d'une main qui avait tremblé en les écrivant :

— Je suis folle, mais je crois à votre honneur. Ce soir!

— Il a raison, se dit George, c'est le sang corse qui parle. En écrivant, elle a pensé à Javerval bien plus qu'à moi. Mais que m'importe?

Digitized by Google

— A quoi rêvez-vous? demanda d'Épernoz en riant; voilà un billet doux qui vous émeut furieusement. Vous venez de rougir d'une façon tout-à-fait sentimentale.

Sordeuil cacha la lettre dans la poche de son gilet.

— Vous partez donc ce soir pour Fontainebleau? reprit-il d'un air pensif.

— Oui. J'ai déjà annoncé chez moi mon départ. J'avais même conçu à cet égard un projet; mais ce serait un enfantillage.

— Quel projet?

— Pendant mon absence, je suis sûr que Mme d'Épernoz, adoptant le pied de paix, se départira de ses précautions accoutumées; le pont-levis restera baissé, la herse levée; en un mot, la forteresse deviendra abordable. Je voulais donc, au lieu de partir réellement, revenir au moment où l'on m'aurait le moins attendu; cette nuit, par exemple. C'est presque aussi bête que le cheval de Troye, je le sais; mais quand on est à la porte, on voudrait se métamorphoser en mouche afin d'entrer par la serrure. D'ailleurs, bien des circonstances seraient pour moi, la nuit, le mystère, la surprise.

Sordeuil resta quelque temps avant de répondre. Ses yeux fixes, les plis mobiles de son front, annonçaient une lutte intérieure, que termina une de ces résolutions violentes par lesquelles on joue sa vie sur un coup de dé.

— Votre projet, dit-il, me semble fort bien imaginé, et je ne comprends pas que vous hésitiez.

— Sérieusement?

— Sérieusement.

— Vous ne trouvez pas que c'est du vieux mélodrame?

— Toutes les femmes aiment ces coups de théâtre.

— C'est vrai, et puisque vous m'approuvez...

— Que risquez-vous?

— Et puis, il y a là-dedans un air d'aventure qui me plaît. Il me semble que je suis encore garçon. Clémence est bonne au fond; ce matin, elle m'a traité sévèrement; elle se le reprochera peut-être, et je veux saisir l'instant de la réaction. C'est décidé; ce soir, j'imite Henri IV, je conquiers mon royaume. Ce sera toujours aussi amusant que de lire Klopstock avec Mme Javerval.

Le frivole jeune homme se leva, se mira dans la glace en rétablissant l'harmonie de sa coiffure, et prit son chapeau.

— Je sors avec vous, dit Sordeuil, qui, en voyant approcher le dénouement du drame, voulut éviter un nouvel entretien avec Léopold.

Digitized by Google

Au bruit de la porte qui se fermait, l'étudiant s'élança de la chambre où il s'était caché, sortit à son tour, monta dans un fiacre et suivit le cabriolet où son frère venait de s'asseoir à côté de d'Épernoz. Arrivé au boulevart, il s'assura que la voiture dont il épiait la marche tournait à gauche et continuait sa route derrière la Madeleine. Cessant alors sa poursuite, il se fit conduire dans la rue de Provence où demeurait Mme d'Épernoz.

Les dangers extraordinaires inspirent parfois aux caractères habituellement timides des décisions dont l'énergie égale la soudaineté. La confidence que venait de recevoir Léopold, et la conversation dont il n'avait entendu qu'une partie, l'électrisèrent en le foudroyant. Au milieu du chaos de son esprit, deux sentimens rivaux, l'attachement voisin du fanatisme qu'il portait à son frère depuis l'enfance, et le culte plus récent, mais non moins exalté, qu'il avait voué à Mme d'Épernoz, se dégagèrent lumineux comme deux phares qui, pendant une nuit d'orage, signalent aux marins la route à suivre et les écueils à éviter. Exagérant, selon l'usage des nobles cœurs, la faute involontaire qu'il avait commise en introduisant dans sa famille le séducteur de Blanche, il en conclut, pour lui-même, le devoir de la réparer, et de concilier cette expiation avec le dévouement dont son amour lui faisait une loi.

— Venger mon frère, sauver Clémence! se dit-il en formulant sa résolution par cette devise, comparable aux cris d'armes qu'adoptaient les chevaliers pour marcher au combat. L'esprit calcule, le cœur improvise. Pressé par l'imminence du péril et sans prendre le temps de combiner les moyens d'atteindre son double but, le jeune homme se jeta plutôt qu'il n'entra dans la maison dont il n'avait franchi le seuil que bien peu de fois, et jamais sans une amoureuse terreur.

Mme d'Épernoz était assise dans son salon, seule et pensive; entre le devoir et la vengeance, son ame flottait comme une barque sans gouvernail, qu'une vague éloigne du rivage, dont une autre la rapproche parfois, et qui dans cette lutte inégale, dérive de plus en plus vers la pleine mer où l'attend la tempête. En entendant annoncer M. Trélan, elle se leva, jeta un regard de courroux au domestique qui laissait troubler sa solitude et resta debout, l'œil sombre, le front hautain, le maintien glacial. A la vue de celle pour qui son cœur nourrissait une passion aussi riche de désirs que pauvre d'espérances, l'amour d'Olinde pour Sophronie, l'étudiant devint immobile à son tour. Il chercha son courage et ne le trouva plus. L'étrangeté

Digitized by Google

de sa mission lui vint à l'esprit et la lui rendit formidable. Pour perdre une femme, il est des paroles banales, faciles à retenir et que tous les hommes savent de bonne heure; pour la sauver, le vocabulaire est plus stérile, car c'est là une œuvre peu en usage. Troublé par l'accueil décourageant dont il se voyait l'objet et qui semblait lui demander la raison de cette visite importune, il balbutia quelques paroles sans suite; puis, s'accrochant à une inspiration soudaine, comme l'homme qui se noie à la corde qu'on lui jette, tira de sa poche l'éventail qu'il avait pris chez son frère, et l'offrit en silence à Mme d'Épernoz. A cette vue, la jeune femme tressaillit comme si on lui eût présenté un poignard; mais domptant aussitôt son émotion, elle fixa sur l'élève en droit un regard plein de pensées orageuses.

— Vous l'avez perdu au bal, dit Léopold à qui une généreuse délicatesse inspira ce mensonge; je l'ai trouvé, madame, et je vous le rapporte.

Clémence prit l'éventail qu'elle avait oublié dans la main de Sordeuil, et l'ouvrant avec une affectation d'insouciance, qui lui coûta un effort surhumain :

— Je vous remercie, répondit-elle; mais il était assez inutile que vous prissiez cette peine. Dans l'état où je le vois, il ne peut plus me servir.

— Il est brisé, reprit le jeune homme avec un triste sourire, brisé comme mon cœur.

— Voilà un propos de lendemain de bal. Ces jours-là on est toujours mélancolique. Moi-même je me sens maussade et souffrante. J'avais dit qu'on ne reçût personne.

A cette espèce de congé, Léopold rassembla toute son assurance.

— Un mot, de grace, madame, répliqua-t-il, vous me renverrez ensuite. Mais je vous en conjure, écoutez-moi, et pardonnez à mon émotion l'inconvenance que vous trouverez peut-être dans mes paroles. Près de vous je me sens toujours troublé, maintenant plus que jamais. Cependant j'aurais si besoin de courage! Je donnerais ma vie pour ne pas vous déplaire, et je vais peut-être vous offenser.

— Alors je vous éviterai cette faute en ne vous écoutant pas, répondit Mme d'Épernoz empressée de se dérober à une conversation dont le sujet ne pouvait être qu'embarrassant pour elle.

— Vous craignez que je ne vous parle de mon amour, s'écria Trélan en s'exaltant à ses propres paroles, comme un soldat s'enivre à l'odeur de la poudre; rassurez-vous, madame, je ne vous dirai pas

Digitized by Google

que je vous aime. Que vous importent mes rêves et mes souffrances? Je ne vous parlerai pas de moi, mais de vous, de vous seule, de vous pour qui je voudrais mourir.

Clémence s'approcha de la cheminée, et porta la main au cordon de la sonnette, geste puéril auquel, de son côté, l'étudiant répondit par une exagération d'écolier, en se jetant à genoux, car la jeunesse se complaît aux allures romanesques ainsi qu'aux poses dramatique; à vingt ans, un séducteur est aussi prodigue de génuflexions qu'une vieille dévote, et le cordon de la sonnette paraît d'un merveilleux secours à l'imagination effarouchable d'une femme vertueuse.

—Sortez, monsieur, dit Mme d'Épernoz, qui crut devoir corroborer de cette phrase de convention sa menaçante pantomime.

— Vous ne me comprenez pas, s'écria Léopold en étendant vers elle ses mains suppliantes. Je ne vous demande rien, madame, je ne vous dis pas : aimez-moi! Votre cœur est un trône dont je suis indigne; mais un autre en est-il plus digne que moi? Peut-être le croyez-vous, et je dois vous détromper. Ne me regardez pas ainsi, vos yeux m'ôtent la force de parler.

—Expliquez-vous, répondit la jeune femme avec un mélange d'impatience et de confusion.

—Vous êtes si belle! continua l'amoureux de dix-huit ans d'une voix tremblante; tous ceux qui vous voient vous aiment. Eh bien! si, dans le nombre, il se trouvait un homme qui eût osé sortir de l'adoration silencieuse qu'on doit aux anges, ne l'écoutez pas, car ses paroles sont empoisonnées; son amour est un abîme tapissé de fleurs, ne vous baissez pas pour les cueillir, le pied vous glisserait et la mort est au fond.

Ignorant qu'en certains cas les femmes pardonnent plus volontiers une offense qu'un conseil, fort d'ailleurs de son intention héroïque, le naïf jeune homme allait poursuivre sa harangue, dont l'emphase trahissait des habitudes rhétoriciennes non encore effacées par l'usage du monde; Mme d'Épernoz l'arrêta court par un de ces sourires qui, si toutefois une comparaison anacréontique est permise aujourd'hui, sont aux lèvres d'une jolie femme ce qu'est l'épine à la rose.

— Je vous croyais élève en droit et non en théologie, dit-elle; mais votre attitude nuit à votre sermon. Un prédicateur ne se met pas à genoux; à défaut de chaire, prenez du moins ce fauteuil.

Navré par cette raillerie, Léopold se leva brusquement, et repoussant le siége que lui présentait une ironique politesse :

Digitized by Google

— Au nom du ciel, reprit-il, ne me traitez pas ainsi. Un affreux danger vous menace, il s'agit de votre réputation, de votre bonheur, de votre vie peut-être.

Clémence contempla l'étudiant d'un air étonné.

— Le sermon se change en énigme, dit-elle. Je n'ai pas plus d'intelligence pour l'une que de goût pour l'autre.

Trélan hésita quelque temps, comme si un violent combat se fût livré dans son esprit; enfin d'une voix entrecoupée:

— Est-il vrai, demanda-t-il, que vous aimiez M. de Sordeuil?

A cette question inouie, Mme d'Épernoz rougit et pâlit successivement; puis se redressant avec une majesté de reine, elle foudroya l'étudiant d'un superbe regard, et se dirigea vers la porte du salon. Au moment où elle l'ouvrait, son mari parut sur le seuil. Il y eut un instant de silence et d'immobilité. D'un regard scrutateur et défiant, d'Épernoz interrogea la figure et le maintien des deux autres personnages: l'émotion visible de Trélan qui paraissait cloué sur le tapis, lui inspira des appréhensions que dissipèrent en partie la contenance courroucée et la physionomie hautaine de Clémence. Se rangeant pour la laisser sortir sans lui adresser ni en recevoir une seule parole, il referma la porte, s'avança d'un air sérieux vers le visiteur désappointé, et lui fit subir de nouveau, de la tête aux pieds, un examen aussi minutieux que l'inspection à laquelle un sergent instructeur soumet une recrue; tout à coup un sourire aigre-doux desserra ses lèvres, et ses yeux restèrent fixés sur la jambe droite de Léopold.

— Monsieur Trélan, dit-il alors en accompagnant ses paroles d'un regard persifleur, vous êtes jeune et je vais vous donner un conseil. Une autre fois, lorsque vous voudrez vous prosterner aux pieds d'une femme, ce qui, entre nous, est d'un goût un peu suranné, choisissez mieux votre place. Sachez qu'on ne se met jamais à genoux près d'une table à ouvrage; il en tombe toujours mille brimborions aussi traîtres que les bijoux indiscrets.

Machinalement le jeune homme porta les yeux sur son genou auquel s'étaient attachés plusieurs brins de laine de différentes couleurs, semblables à d'autres épars sur le tapis et à un ouvrage de femme posé sur la table; cette vue achevant de le déconcerter, il resta la tête baissée au lieu de répondre; d'Épernoz s'approcha de la cheminée, chauffa les semelles de ses bottes l'une après l'autre, siffla un motif de Rossini, et reprit d'un ton de plus en plus provoquant :

Digitized by Google

— Il est trois heures, n'allez-vous pas à l'école aujourd'hui? Je vais précisément au faubourg Saint-Jacques; si vous voulez, je vous mettrai devant votre classe. Il ne faut pas vous faire donner un pensum.

La première surprise passée, un éclair traversa l'esprit de Léopold.

— Elle n'a pas voulu m'entendre, se dit-il; et si je n'ôte pas tout prétexte à la vengeance de mon frère, elle est perdue; il n'est qu'un seul moyen de la sauver, c'est de tuer cet homme.

Relevant alors ses yeux plus hardis à défier un adversaire qu'à supporter les regards d'une femme, il fit deux pas en avant, et d'une voix vibrante :

— Vous êtes un insolent, s'écria-t-il.

A son tour d'Épernoz demeura interdit. Une pareille provocation, adressée par tout autre qu'un enfant de dix-huit ans, se fût attiré un prompt châtiment; mais avec un inférieur, toute querelle est embarrassante, car la vanité ne peut qu'en souffrir. L'âge de l'élève en droit impliquait une de ces inégalités devant lesquelles plutôt qu'en face d'un ennemi redoutable recule le courroux d'un homme d'honneur. Par respect pour lui-même, le mari se contint, et laissant tomber sur celui qui venait de l'insulter le regard de pitié qu'un lion pourrait jeter à un chevreuil belliqueux :

— Vos professeurs vous ont mal élevé, répondit-il; si j'avais ici des verges, je réparerais leur négligence.

— De vous à moi, répliqua l'étudiant pâle de colère, il ne doit pas être question de verges, mais d'épées; et cela, quand vous voudrez.

— Vous mériteriez encore une férule pour ce propos, reprit d'Épernoz, dont le sang-froid railleur semblait s'accroître avec l'emportement de son interlocuteur; en vérité, votre éducation est tout-à-fait manquée. Apprenez, monsieur le bachelier, qu'on trompe un mari quand on peut, mais qu'on ne l'insulte jamais.

— Ce sont les lâches qui trompent. Si tel est votre usage, il ne sera pas le mien.

D'Épernoz se mordit les lèvres, comme un homme qui sent sa patience près de lui échapper. En remarquant ce symptôme, Trélan reprit d'un ton encore plus insultant :

— Je ne suis pas plus d'humeur à recevoir vos conseils qu'à supporter vos sottes plaisanteries sur mon âge. Il y a trop long-temps qu'elles me fatiguent; je vous déclare que je m'en trouve offensé et que vous m'en rendrez raison.

Digitized by Google

— Cela sera plus facile que de vous rendre la raison, dit l'homme du monde en riant au nez de l'écolier.

— L'heure, le lieu et les armes? demanda celui-ci d'un ton solennel.

— L'heure! dès que vous aurez de la barbe; le lieu....

— Si vous ne me répondez pas sérieusement, si vous ne fixez pas sur-le-champ une rencontre, je vous y forcerai malgré vous.

— Comment cela?

— En vous insultant publiquement.

— Il est complètement fou, se dit le mari; la peste soit du lycéen! me battre avec lui, c'est me couvrir de ridicule. D'un autre côté, il commence à m'échauffer les oreilles.

— J'attends votre réponse, dit Léopold immuable dans sa résolution; si vous m'en croyez, nous terminerons cela aujourd'hui même. Il n'est que trois heures, et il n'y a pas fort loin d'ici au bois de Boulogne.

— Aujourd'hui, cela est impossible; j'ai pour ce soir un engagement auquel je ne veux pas manquer.

— Demain alors.

— Demain soit, et allez au diable jusque-là, s'écria brusquement d'Épernoz, dont la patience était à bout. Demain matin, à neuf heures, derrière la Muette; puisqu'il vous faut absolument une correction, je vous la donnerai, malgré mon peu de goût pour le rôle de frère fouetteur.

Léopold prit son chapeau, et se couvrant d'un air grave :

— A demain! répondit-il, et songez qu'un de nous ne doit pas rentrer vivant à Paris.

Cette phrase dramatique prononcée, il salua d'un léger signe de tête son futur adversaire tout en le défiant du regard, et sortit du salon aussi fier que dut l'être David sur le point de combattre Goliath.

— Quel étrange original, s'écria d'Épernoz resté seul. Je le trouve aux genoux de ma femme, et à cause de cela, il veut me tuer! Je n'ai jamais été de cette force. Voilà un duel qui va me rendre la fable de tout Paris, quel qu'en soit le dénouement. Vainqueur, je passerai pour un occiseur d'innocens; vaincu... Parbleu! ceci serait par trop ridicule. Sur mon ame, je donnerais mon meilleur cheval pour que ce blanc-bec eût dix ans de plus.

— Clémence! je vais donc me battre pour toi, disait de son côté

Digitized by Google

le jeune étudiant en regagnant son hôtel dans un état d'exaltation difficile à décrire; si je tue cet homme, je t'aurai sauvé l'honneur. Si je meurs, tu m'accorderas peut-être une larme. Quoi qu'il arrive, j'aurai rempli mon devoir. *Fais ce que dois, advienne que pourra!*

Ce soir-là, entre onze heures et minuit, un homme s'introduisit dans la maison de Mme d'Épernoz, par la porte du jardin dont le mur bordait la rue de Provence, à droite de la façade. Avec les voleurs et les architectes, les amans sont, sans contredit, les personnes qui se rendent le mieux compte de la distribution d'un logis. Le visiteur nocturne appartenait sans doute à une de ces trois classes, car, malgré l'obscurité, il se dirigea sans hésitation à travers les bosquets chargés de givre et sortit de ce labyrinthe en homme qui avait fait une étude approfondie des localités. L'appartement de Mme d'Épernoz était au premier étage et communiquait avec le jardin par un escalier dérobé; arrivé devant la porte de cet escalier, le mystérieux personnage tira une seconde clé de sa poche et essaya d'ouvrir; un verrou rendit ses efforts inutiles. La contrariété que lui fit éprouver cet obstacle inattendu se trahit par plusieurs secousses imprimées à la porte, et dont la violence croissante eût fini par jeter l'alarme dans la maison, si un nouvel incident n'y eût mis fin.

Au premier bruit qu'au milieu du silence de la nuit distingua son oreille depuis long-temps attentive, Mme d'Épernoz sortit de sa chambre d'un pas chancelant, et ouvrit la fenêtre de l'escalier dont l'obscurité la protégeait. Se penchant en dehors avec précaution, elle jeta au visiteur impatienté un geste énergique qui lui ordonnait de se retirer; au lieu d'obéir, celui-ci calcula d'un regard rapide la distance qui le séparait de la fenêtre et les moyens d'y atteindre. De ce côté, la façade, que surmontait une terrasse à l'italienne, était garnie d'une treille, dont la vigne, effeuillée par l'hiver, laissait à jour les échelons perpendiculaires. Appelant à l'aide son adresse de marin, Sordeuil, car c'était lui, s'élança comme s'il eût gravi l'échelle du grand mât, et avant que Clémence fût sortie de la stupeur où l'avait jetée ce mouvement, il se trouva près d'elle.

— Vous me faites horreur, s'écria la jeune femme en se jetant dans la chambre à coucher, mais pas assez promptement pour pouvoir en fermer la porte. George s'y précipita sur ses pas; maître de la place, il resta immobile et silencieux, parcourant d'un œil sombre le théâtre où devait s'accomplir sa vengeance. Mme d'Épernoz s'était laissée tomber sur un fauteuil, muette de son côté, et haletante d'émotion.

Digitized by Google

— Personne ne vous a vu? demanda-t-elle enfin d'une voix entrecoupée.

— Personne, répondit Sordeuil.

— Vous en êtes bien sûr? tous les domestiques ne doivent pas être couchés.

— Personne, vous dis-je.

— Vous allez partir; je vous ouvrirai la porte de l'escalier, reprit-elle, après un instant de silence; vous m'obéirez, n'est-ce pas?

— J'obéis à votre lettre, dit George d'un ton froid.

— Avais-je ma tête en l'écrivant? N'auriez-vous pas dû comprendre le sentiment qui l'a dictée?

— La vengeance, je le sais, et non point l'amour? répondit Sordeuil.

Ce doute et la manière ironique dont il fut exprimé allèrent plus avant au cœur de la jeune femme que ne l'eussent fait en ce moment les paroles les plus tendres, les protestations les plus ardentes. Levant sur son amant un long regard plein de reproches, elle le contempla quelque temps en silence. La contrainte qu'elle remarqua dans son attitude, l'agitation contenue qui lui parut avoir altéré ses traits, une foule d'autres symptômes attribués par elle à la passion dont elle se croyait l'objet, firent tomber pièce à pièce l'armure sévère dont l'avait couverte une dernière réaction de vertu. Soumise à l'instinct d'un sexe fort habile à résister en face d'une agression puissante, mais parfois, lorsqu'on ne l'attaque pas, tenté de se moins bien défendre, elle accorda au sourire amer de George ce qu'elle eût refusé peut-être à ses prières et à ses larmes.

— Ingrat, dit-elle, que vous ai-je fait pour mériter des paroles si cruelles? Je veux que vous emportiez d'ici un remords de les avoir prononcées.

Prenant alors, dans son secrétaire, un coffret d'ébène, elle l'ouvrit, en tira un médaillon et le lui offrit.

— Votre portrait! s'écria George.

— Maintenant, croirez-vous? demanda-t-elle en accompagnant ces paroles d'un sourire qui doublait le prix du présent.

Avant de répondre, Sordeuil contempla long-temps l'image qu'il avait sous les yeux, mais sans manifester aucun des transports qu'eût fait éclater un amant véritable. Laissant enfin tomber sa main par un geste morne, il leva sur Clémence un regard plein de tristesse.

— M'aimez-vous? demanda-t-il.

Digitized by Google

— C'est à vous de me dire que vous m'aimez, répondit-elle avec une bouderie enfantine; vous ne songez seulement pas à me remercier. Qu'avez-vous donc aujourd'hui? Votre air est sombre, votre voix émue. Vous est-il arrivé quelque chose?

— Non.

— Alors, pourquoi ne me dites-vous rien? Parlez-moi. Ne sentez-vous pas que j'ai besoin de vous entendre, que j'ai besoin de paroles douces et tendres qui chassent la fièvre à laquelle je suis en proie depuis hier.

— Caprice de femme, répondit George; hier encore, lorsque je vous adressais ces paroles de tendresse que vous me demandez aujourd'hui, ne m'avez-vous pas imposé silence?

— Caprice, dites-vous; ô non, mais besoin de mon cœur.

— Mme Javerval m'ôte le droit de m'enorgueillir d'un pareil aveu, reprit le mari de Blanche en redoublant d'ironie pour s'endurcir contre une émotion involontaire.

— Vous doutez de mon amour, et c'est là ce qui répand un nuage sur votre front, répondit Clémence, entraînée par l'ardeur italienne qu'elle avait héritée de sa mère; peut-être vous ai-je donné le droit d'être incrédule, en vous avouant trop tard ma faiblesse. Mais qu'était-il besoin de paroles? N'aviez-vous pas deviné mes yeux lorsque ma bouche était encore muette? Maintenant, j'ai perdu jusqu'à la force de me taire. Cette passion dont vous m'avez poursuivie sans relâche, à la fin s'est imprimée dans mon ame; elle est devenue à la fois mon bonheur et mon supplice. Toute ma vie est là. Le reste n'est plus pour moi qu'un rêve insipide ou odieux, et je m'y livre sans lutter davantage, le sort le plus affreux dût-il en être le terme.

En face de cet amour abandonné, Sordeuil éprouva le sentiment poignant qu'inspirèrent à Tyrrel les enfans d'Édouard, doucement endormis en attendant la mort.

— Le sort le plus affreux, répéta-t-il d'une voix altérée; oui, c'est souvent ainsi que cela finit.

— Pourquoi ce pressentiment? reprit Mme d'Épernoz avec énergie, car la faiblesse apparente des hommes inspire toujours aux femmes un redoublement de courage; que craignez-vous? Si quelque infortune plane sur nous, c'est moi seule qu'elle doit atteindre. Vous n'avez risqué en m'aimant ni votre avenir ni votre honneur.

— Mon honneur!... peut-être! s'écria George, dont la générosité naturelle, peu à peu réveillée, dissipait l'enivrement d'une vengeance sauvage.

Digitized by Google

— Ne blasphémez pas, reprit la jeune femme, et d'un geste doucement impérieux elle lui imposa silence. Devant le regard plein d'amour qui cherchait le sien, Sordeuil baissa les yeux.

— Assassiner une femme! se dit-il. Puis, relevant brusquement la tête :

— Clémence, reprit-il, si je vous avais trompée?

— Trompée! dit-elle en le regardant sans le comprendre.

— Si je ne vous aimais pas?

Mme d'Épernoz ne répondit que par un orgueilleux sourire qui attestait la perfection avec laquelle le faux amant avait joué son rôle jusqu'à ce jour.

— Si je voulais vous perdre? continua celui-ci avec une sinistre énergie; si j'avais médité votre déshonneur, votre mort, peut-être?

Clémence sourit de nouveau; mais cette fois ce fut avec la finesse railleuse d'un enfant soumis à une épreuve dont il n'est pas la dupe. Joignant les mains et ployant un genou, tandis que son charmant visage affectait la résignation d'un martyr :

— Me voici prête, dit-elle, tuez-moi!

— C'est la vie et non la mort qui est dans ces paroles, lui dit George avec une émotion extrême... Puis, après avoir écouté un instant : N'entendez-vous pas du bruit? demanda-t-il.

Mme d'Épernoz se redressa.

— On ouvre la porte du salon, dit-elle, tout à coup frappée de terreur.

— C'est votre mari.

— Mon mari! je suis perdue, répondit la jeune femme foudroyée.

George lui prit la main et l'étreignit fortement dans la sienne.

— Enfant, lui dit-il tout bas, ne crains rien; ton amour t'a sauvée.

S'élançant ensuite d'un pas léger comme celui d'une ombre, il sortit de la chambre à coucher dont il referma la porte sans bruit, descendit par la fenêtre de l'escalier, aussi rapidement qu'il y était monté, et disparut un instant après à travers les arbres du jardin.

— Léopold a raison, se dit-il en rentrant chez lui; pour tuer une femme qu'on n'aime pas, il faut le courage d'un lâche, et celui-là me manque.

Sordeuil passa le reste de la nuit à mettre ordre à ses affaires; il écrivit une lettre pour son frère, y renferma son testament, et joignit à ce paquet le portrait de Clémence.

— Si je meurs, il le lui rendra, pensa-t-il.

Calmé par cette généreuse résolution, il dormit plusieurs heures

Digitized by Google

d'un sommeil paisible qu'il n'avait pas goûté depuis dix mois. La matinée était avancée lorsqu'il se leva; sa première pensée fut d'ouvrir la fenêtre de sa chambre. Le ciel était pur, l'air vif et piquant; les arbres de l'avenue des Champs-Élysées, chargés d'une neige cristallisée sur laquelle s'épanouissaient les rayons sans chaleur du soleil de janvier, s'alongeaient à droite et à gauche, semblables aux files immobiles d'une procession de fantômes gigantesques.

— Un beau jour pour se battre, se dit George; mais la terre sera froide pour celui qui mourra.

En ce moment un fiacre, qui venait fort lentement de la barrière de l'Étoile, s'arrêta en face de la maison. Un homme en descendit aussitôt et traversa la contre-allée d'un pas rapide. A sa vue, Sordeuil ne put retenir une exclamation de joie.

— D'Épernoz! s'écria-t-il, le ciel est juste, puisqu'il me l'envoie. Et il se précipita au-devant de lui, plus empressé qu'un père qui, après dix ans d'absence, retrouve son enfant. Les deux hommes se rencontrèrent sur l'escalier.

— Je viens vous demander un service, dit d'Épernoz dont les vêtemens paraissaient en désordre tandis que sa figure portait les traces d'une vive agitation.

— J'ai aussi quelque chose à vous demander, répondit George en le dévorant du regard.

— Tout ce que vous voudrez; mais écoutez-moi d'abord. Je viens de me battre.

— Vous battre! s'écria le mari de Blanche d'une voix tonnante, vous battre! mais vous n'êtes pas blessé, j'espère?

Avec une sanguinaire sollicitude il ouvrit la redingote de celui qu'il regardait comme sa proie légitime, et frissonna de fureur à la vue de quelques gouttes de sang dont le gilet était tacheté.

— Merci de votre intérêt, répondit d'Épernoz; non, je ne suis pas blessé; c'est le sang de mon adversaire que vous voyez. Il est en bas dans un fiacre. Le mouvement de la voiture lui a fait perdre connaissance, et, comme il y aurait du danger à le transporter jusqu'à la rue Saint-Jacques, j'ai pensé que vous voudriez bien le recevoir chez vous.

— La rue Saint-Jacques...

— Oui, c'est là qu'il demeure; c'est ce petit jeune homme dont je vous parlais hier, Léopold Trélan.

— Mon frère! s'écria George qui jeta ce cri comme rugit un lion. Attendez-moi là; dans un moment je suis à vous.

Digitized by Google

Sans laisser à d'Épernoz le temps de sortir de la stupeur où l'avait plongé cette foudroyante révélation, il le poussa violemment dans l'appartement et l'y enferma. Il se précipita ensuite dans l'escalier et courut jusqu'au fiacre dont il ouvrit la portière d'une main tremblante. Sur la banquette du fond, Léopold était couché à demi, soutenu par l'étudiant qui lui avait servi de témoin; le manteau dont il était enveloppé ne laissait apercevoir qu'une figure pâle dont les yeux, quoique fermés, révélaient, par la tension douloureuse des paupières, une muette et cruelle souffrance. Sur le devant de la voiture, M. Javerval, plus pâle encore que le blessé, se tenait immobile, une boîte à pistolets sur les genoux et une paire d'épées entre les jambes.

— Ah! monsieur de Sordeuil, quel malheur! dit le gros banquier en jetant un regard de compassion sur l'étudiant évanoui; un enfant de dix-huit ans!

Sans répondre, George, aidé de l'autre témoin, enleva son frère du fiacre, le transporta chez lui, et le coucha dans son lit. La fermeté du marin, familiarisé de bonne heure avec les scènes de sang, domina les émotions de la tendresse fraternelle. Tous les soins que réclamait l'état de Léopold lui furent prodigués avant tout. Un médecin, appelé aussitôt, posa sur la plaie le premier appareil, déclara que la blessure, quoique grave, n'était pas mortelle, et qu'il répondait de la vie du blessé. En entendant cet arrêt, Sordeuil respira fortement, et retenant par le bras le médecin près de sortir :

— Un moment, monsieur, lui dit-il, nous aurons encore besoin de votre ministère.

Revenu de sa première surprise, d'Epernoz avait appelé à son aide l'audace habituelle de son caractère; négligemment assis dans un fauteuil, tandis que tous les autres acteurs de cette scène s'empressaient autour de Léopold, il affectait la pose d'un homme qui s'attend à tout et ne craint rien. En voyant s'avancer vers lui le frère de celui qu'il venait de blesser, il se leva d'un air calme. La contenance de George fut également froide et grave comme il convient à un homme prêt à jouer sa vie contre celle d'un mortel ennemi.

— Je suis le frère de Léopold et le mari de Blanche, dit-il d'une voix basse et ferme, me comprenez-vous?

— Parfaitement, répondit d'Épernoz en souriant ironiquement; je suis à vos ordres.

George revint sur ses pas, et s'adressant à l'étudiant en droit assis auprès du lit où son ami restait couché sans connaissance.

Digitized by Google

— Vous avez servi de témoin à M. Trélan, lui dit-il, voudrez-vous bien me faire le même honneur ?

— Et vous, mon cher Javerval, dit à son tour d'Épernoz, il faut vous résigner à laisser refroidir votre déjeuner.

— Encore un duel ! s'écria le gros banquier en devenant verdâtre de blafard qu'il était.

— Restez près de votre blessé, dit George au médecin, nous vous appellerons lorsqu'il en sera temps. — Et d'un ton aussi calme que l'est celui d'un maître de maison faisant les honneurs de chez lui :

— Messieurs, dit-il, passons au salon.

Les observations de M. Javerval et celles du jeune étudiant furent arrêtées par une brève parole de d'Épernoz.

— Il n'est ni explications, ni arrangement possible, leur dit-il ; c'est un duel à mort ! Autant vaut rester ici que retourner au bois.

Pendant ce temps, Sordeuil avait rangé lui-même les meubles qui eussent pu gêner le combat. Le salon prêt comme pour un bal, il y fit entrer son adversaire. Tous deux ôtèrent leurs habits et prirent les épées, entre lesquelles George choisit celle dont son frère s'était servi. Les témoins restèrent debout aux deux portes de la chambre, le champ-clos improvisé se trouvant trop petit pour les admettre sans danger pour eux.

Le combat fut court, mais terrible ; à la quatrième passe, d'Épernoz, malgré son adresse, reçut un coup furieux, qui le perça de part en part, et l'étendit raide sur le parquet. Au bruit que fit son corps en tombant, le médecin quitta le chevet de Léopold et accourut. Après avoir inspecté la plaie et suivi la direction de l'épée, il leva les yeux vers les témoins, mais sans exprimer son opinion à haute voix. A la vue du léger frémissement d'épaules qui accompagna cette muette et sinistre déclaration, d'Épernoz fit un effort, et se souleva en s'appuyant sur le tapis.

— Blessé à mort, n'est-ce pas ? dit-il d'une voix assez ferme, le coup a traversé les poumons, et avant un quart-d'heure je serai étouffé ; j'espère que le lycéen aura meilleure chance que moi.

— Non, mon cher ami, vous ne mourrez pas, lui dit le banquier en se baissant pour le soutenir, tandis qu'il essuyait deux larmes qui coulaient le long de sa large figure effarée.

— C'est vous, Javerval, reprit le blessé, dont la voix sifflante annonçait l'épanchement intérieur du sang, je vous aurai fait déjeuner bien tard ; je vous en demande pardon. Ah ! vous avez mis aujourd'hui votre émeraude ! Mme Javerval sera ce soir aux Français ;

Digitized by Google

ayez la bonté de lui expliquer la raison qui m'empêchera d'y aller ; vous êtes témoin qu'il y a impossibilité absolue, et que je n'y mets pas de mauvaise volonté.

— Je n'y manquerai pas, répondit le gros banquier, trop attendri pour chercher à comprendre ce qu'on lui disait.

D'Épernoz garda quelque temps le silence pour reprendre sa respiration, de plus en plus pénible ; promenant ensuite tout autour de lui un regard à demi fermé qu'il arrêta sur George, et se drapant, pour mourir, dans la fatuité des gladiateurs de Rome.

— Quant à vous, monsieur de Sordeuil, dit-il, ou bien monsieur Trélan, si vous le préférez, je ne peux pas vous charger de mes commissions pour Blanche; c'est à moi de prendre les vôtres au contraire, puisqu'il paraît que la farce est jouée, comme disait je ne sais quel empereur.

A ce dernier outrage que lui jetait cette agonie de roué, George s'élança vers la table où il avait enfermé son testament, déchira le papier qui enveloppait le portrait de Clémence, et venant s'agenouiller à côté du mourant, lui mit le médaillon sous les yeux. Cette vision produisit l'effet d'un choc électrique. Un dernier éclair étincela dans les yeux d'Épernoz, qui, se tordant comme un serpent blessé, voulut s'élancer sur son ennemi ; mais la vie l'abandonna dans cet effort suprême, et il retomba sur le parquet pour ne plus se relever. George était vengé!

CHARLES DE BERNARD.

Digitized by Google

UNE

SOCIÉTÉ DE TEMPÉRANCE.

Il me semble avoir lu dans un livre que les Petites-Maisons étaient de grandes maisons, où l'on renfermait des fous, pour prouver que ceux qui étaient dehors ne l'étaient pas. Un poète sans nom a dit :

> Le monde est plein de fous, et qui n'en veut pas voir
> Doit rester dans sa chambre et casser son miroir.

Il résulte de ces deux citations que la folie n'est pas circonscrite dans les étroites limites des Charenton et des Bedlam, et qu'elle court les rues, comme l'esprit. A la vérité, cette sorte de folie, qui jouit de ses droits civils, n'est pas dangereuse; on ne la garotte pas; on ne lui donne pas l'immersion des douches; elle prend des bains, à domicile ou sur place, comme tout le monde; elle fréquente les spectacles; elle est bonne mère ou bon père de famille; elle soigne ses affaires, et sait admirablement combien il faut de pièces de cent sols pour représenter cent francs. Nous sommes entourés de cette folie, et cela ne nous gêne point; nous vivons sans nous en apercevoir.

Quelquefois cette folie, qui se promène à l'air libre, est une folie grave; de loin, on la prendrait pour la raison; celle-là est d'origine anglaise. Nos voisins les insulaires ne font rien comme les autres hommes; quand ils sont sages, on les prendrait pour des insensés; quand ils sont fous, on les croirait sages. Les Anglais ont perfectionné la folie, ils l'ont divisée en sections et subdivisée à l'infini. Ils ont les *lackistes*, qui passent leur vie au bord des lacs, pour méditer sur l'ame et prendre des rhumatismes; ils ont les *touristes*, qui rendent des visites, en gants jaunes, à toutes les ruines et à tous les lézards de l'Italie, en pleurant sur la décadence des empires et du thé

Digitized by Google

vert; ils ont les *clubistes*, qui bâtissent des palais avec de belles colonnes de Pœstum, où ils passent leurs jours et leurs nuits à compter les lettres du *Morning-Chronicle*, pendant que de belles et blondes épouses bâillent à toutes les vitres de *Regent-Street* et de *Pall-Mall*. Que n'ont-ils pas encore! Chaque jour une nouvelle secte surgit et meurt; celle que je viens de voir à Liverpool, et qui est de fraîche date, mérite un rapport particulier que j'adresse à M. Esquirol : c'est la société de tempérance.

Depuis quelques jours, je voyais passer sur les trottoirs de *Church-Street*, un homme-affiche, dont le pas était mélancolique et le maintien voûté d'ennui. On lui avait donné un demi-shelling pour promener dans Liverpool un placard que personne ne lisait, excepté moi. Je le lisais toujours, je l'apprenais par cœur; aussi, dès que le porteur reconnaissant m'apercevait, il s'arrêtait pour me donner toute facilité de lecture. Sa station d'habitude était au coin de *Tarlton-Street*. Je ne veux pas donner ici le contenu de cet immense placard; je dirai seulement qu'il annonçait, en titre, le *troisième anniversaire et le festival de la société de totale abstinence de Liverpool*. Je croyais que la société, pour donner signe de vie à l'univers, se contentait de célébrer, à peu de frais, avec une affiche portative, son glorieux anniversaire; je me trompais : l'anniversaire fut célébré par une procession, un *meeting*, une foule de discours intempérans, et deux banquets.

Un matin, à onze heures, le 18 juillet, je crois, je fus attiré, vers *Duke-Street*, par un grand fracas de musique militaire. J'aime la musique anglaise à la folie. Chaque exécutant joue avec une indépendance qui fait mon bonheur; il travaille pour lui et s'inquiète peu de ses voisins; un orchestre anglais se compose d'une multitude de solos, qui n'ont pas cette monotonie d'ensemble qu'on veut bien admirer à l'Opéra et aux Italiens. Au fait, un astiste anglais n'a pas abdiqué ses droits de citoyen; en prenant une clarinette ou un cor, il est libre de jouer à sa fantaisie et de secouer le despotisme d'un chef d'orchestre; toute tyrannie lui est intolérable. Un orchestre, chez eux, est comme une chambre d'harmonie représentative, où chaque membre conserve ses franchises et dépose ce qu'il lui plaît dans l'urne des notes. Certes, cette liberté symphonique a souvent des inconvéniens assez graves pour les auditeurs; mais les auditeurs sont libres aussi de ne pas écouter. Lorsqu'un opéra français est joué chez eux, on reconnaît presque toujours les airs aux paroles; c'est suffisant. La *bande d'harmonie* qui descendait de *Ducke-Street*, à Liverpool, le 18 juillet, et qui fixa mon attention, jouait un air au fond duquel, après de mûres réflexions, je crus découvrir *le jeu, le vin, les belles*, de *Robert-le-Diable*. Ce chœur exécuté, en place publique, par quarante musiciens, guidait les pas de la procession de la société de tempérance.

Je comptai trois cents sociétaires, les enfans compris. La procession était divisée par classes. En tête marchaient les gens comme il faut; ceux-là portaient des habits noirs, des gilets jaunes à boutons dorés, et des cravates

Digitized by Google

blanches laborieusement attachées. Ils tenaient à la main un long cierge de bois blanc, très effilé par le haut. Au centre marchait la partie plébéienne; elle était composée de marins et d'ouvriers. Les enfans fermaient la marche. Tous portaient au cou, en sautoir, un large ruban blanc, sur lequel ces mots étaient brodés : *Total abstinence society*. La procession se jalonnait d'une grande quantité de drapeaux ou bannières de toutes formes et de toutes couleurs. La première bannière donnait l'adresse de la société; elle annonçait aux passans que la Tempérance logeait *Jordan-Street* à Liverpool. Sur la seconde bannière, un peintre avait essayé de dessiner une étoile avec beaucoup de rayons jaunes, surmontée de cette inscription : *The Star af abstinence* (l'étoile de l'abstinence). Des drapeaux insignifians venaient ensuite; il y en avait d'énormes, et ceux qui les arboraient sur le flanc droit avaient la figure décomposée par la sueur. La bannière, *palladium* de la société, s'avançait entourée d'une espèce de bataillon sacré, armé de longs glaives de bois, bordés de papier blanc. L'étoffe de ce *palladium* est bleue; un peintre anonyme et complètement étranger à la peinture a retracé sur l'étoffe la pensée secrète de la société : c'est un symbole en hiéroglyphes. La devise court dans un ruban; deux mots simples : *Domestic comfort*. A gauche est une forme jaune, représentant, je crois, un homme en habit bleu; cette chose tient un petit drapeau, où brille ce mot : *Sobriety*. A droite est une autre forme rouge, qui pourrait bien avoir été une femme dans l'intention primitive de l'auteur; cet objet vague porte une banderolle avec ce mot significatif : *Honesty*. L'homme et la femme ont été d'ailleurs assez suffisamment indiqués par ces attributs respectifs de leur sexe, sans qu'il ait été obligatoire, pour le peintre, de dessiner des figures humaines avec un luxe inutile de fidélité anatomique. Il faut de la tempérance dans tout. Malheureux les peuples dont les artistes peignent un homme et une femme d'après nature! Voyez! où en sont les Grecs pour avoir fait leurs Apollon et leurs Vénus! Les armoiries de la société sont peintes, au milieu, toujours par les mêmes procédés; elles sont divisées en quatre tableaux. Le premier veut représenter un laboureur doré qui ensemence un champ également doré. Le second est rempli par une corne d'abondance versant des trésors; il y a une phrase qui explique cette figure, aussi je n'ai pas hésité d'en donner le sens. Le troisième tableau représente une campagne heureuse avec des épis; le quatrième, une ruche d'or sans abeilles; le peintre a reculé devant les abeilles. C'est le peintre lui-même qui porte cette bannière. Personne, au reste, ne peut lui disputer cet honneur. Je le félicitai sur son talent, et le priai de me permettre de prendre une copie de son ouvrage. Il me remercia avec une grande modestie, et m'envoya, le soir, sa bannière dans un fourreau de popeline. J'ai eu le bonheur de la posséder une nuit. Cet artiste se nomme Withead; il est brasseur.

Deux guéridons bleus terminaient la marche. On y lisait, dans des couronnes de houblon, ces deux devises : *May god prosper total abstinence;* —

Digitized by Google

Sobriety brings peace and domestic comfort. Une cinquantaine d'enfans, vêtus de bleu, entouraient ces deux guéridons, et mangeaient des tartines au beurre pour se former de bonne heure à la sobriété.

Je me mêlai à la procession comme un sociétaire, et je la suivis. Elle monta la rue escarpée du Ranelagh, toujours la musique jouant : *le vin, le jeu, les belles*. Elle longea *Lime-Street*, et descendit à *Clayton-Square*, où elle fit une station. Là, je m'attendais à un *meeting* en plein air. Les porte-drapeaux essuyèrent leur front; les musiciens mirent leurs instrumens sous le bras, et les sociétaires regardèrent aux croisées du *Square* pour voir s'ils faisaient sensation. Personne ne prenait garde à eux; les croisées ne daignèrent pas se hisser : il n'y avait que moi de spectateur. La musique reçut ordre de jouer; ils firent un fracas horrible, mais sans idée arrêtée d'exécuter un air plutôt qu'un autre; chaque musicien improvisa sa partie; c'était à briser les vitres, mais les vitres anglaises sont à l'épreuve de tout. Ces cas de symphonie dévorante sont prévus. L'orchestre, poussé à bout, ralentit sa verve; insensiblement les musiciens s'arrêtèrent; deux ou trois tinrent bon quelque temps encore, comme pour faire rougir leurs confrères d'avoir défectionné. La grosse caisse fut héroïque; elle ne cessa qu'après tous, mais percée à jour par un véritable suicide instrumental. La station dura une heure sur *Clayton-Square*. Un des chefs tempérans fit servir des rafraîchissemens, de l'*ale* simple, du *soda-water* et du *gingen-beer* aux musiciens. La procession elle-même, prenant excuse de la chaleur du jour, se servit ensuite, et consomma silencieusement quelques centaines de pintes d'*hafnaf* et de *porto*. Après, on se remit en marche; les musiciens chancelaient.

On se dirigea vers *Jordan-Street*, quartier-général de la société. Chemin faisant, on avait fait quelques recrues; le but de la procession était de rallier à la bannière de la Tempérance tous les passans qui, frappés de l'éclat de cette pompe publique, se laisseraient entraîner à un culte si séduisant. Le président disait au vice-président : Ça va bien! très bien! c'est beau! c'est très beau! c'est bon! c'est très bon! le vice-président faisait écho. Les autres sociétaires marchaient à l'aventure, et d'un air indifférent à tout; les marins riaient sous cape, et les enfans jouaient avec les franges des guéridons.

Nous entrâmes dans la grande salle du *meeting* à *Jordan-Street*. Au même instant défilait une procession tory de *meeting* électoral; celle-là marchait au son de trois musiques; où prennent-ils tant de musiciens, les Anglais? Il n'y en a pas un seul chez eux. Cette triple *bande d'harmonie* entraînait mille électeurs vers Adelphi. Vingt bannières flottaient sur cette colonne conservatrice; elles criaient en lettres d'or, sur un fond d'étoffe rouge : *Church and queen! — houra for the queen and for the people! — queen and people!* Elles emportaient, dans leurs plis soyeux, des bibles et des couronnes peintes, et donnaient un peu de fraîcheur à tous ces fronts inondés de la sueur du fa-

Digitized by Google

natisme politique, et du mois de juillet. Oh! avec quel dédain d'amère philosophie les sociétaires de la Tempérance regardèrent ce club ambulant! avec quel orgueil ils élevèrent leurs bannières du *star*, du *domestic comfort* et des couronnes de houblon, au-dessus des drapeaux tories! Le président secoua la tête d'un air de compassion, comme un sage revenu des erreurs du monde, et qui déplore les folies qui passent sous ses yeux. La procession tory n'honora pas d'un seul regard la Société de Tempérance, et ses trois musiques firent trembler *Jordan-Street* jusque dans ses veines de gaz.

L'heure du mystère était sonnée; le *meeting* de la Tempérance fut ouvert par une explosion d'orchestre. Le président parut à la tribune, essuya son front, se demanda la parole et se l'accorda. C'était un homme fort jeune, contre l'usage des présidens; il portait, sur sa figure fraîche et rose, les indices des passions vaincues ou absentes; son front rayonnait de béatitude; ses lèvres n'avaient pas une flétrissure, son œil se baignait mollement dans un azur tranquille; on aurait cru voir saint Bruno en gilet blanc et en frac noir. « Frères, dit-il, voici la quatrième fois que nous nous assemblons pour faire fleurir la société, à l'ombre fécondante du *meeting*. Je suis heureux de vous annoncer que la société prend chaque jour un accroissement sensible. En ce moment, nous sommes quatre cents sociétaires, à Liverpool, qui nous abstenons de tout ce qui déshonore l'homme et le rend semblable aux animaux. Vous avez vu combien notre procession a fait rougir d'eux-mêmes tous ces hommes profanes qui persévèrent dans le bourbier de l'intempérance : ils se sont dérobés aux regards des purs; ils se sont cachés profondément dans leurs maisons; ils se rendent justice. Le repentir les amènera bientôt sous le drapeau de l'étoile de totale abstinence. Maintenant, approchez, ô vous qui avez demandé une place au banquet des sobres, approchez, mes nouveaux frères, et répondez. »

Quatre novices sortirent des rangs, et s'assirent sur la banquette de réception. Voici l'interrogatoire qu'ils subirent; on m'en a donné copie littéralement. C'est le plus âgé qui répondait aux questions.

Le Président. — Récipiendaire, que venez-vous faire ici?

Le Récipiendaire. — Je viens vous demander asile contre le démon de l'intempérance, afin que ma chair reste pure, et que mes pieds soient fermes dans le sentier.

Le Président. — Que pensez-vous du *gingen-beer?*

Le Récipiendaire. — Je pense que cette liqueur, composée de gingembre et de houblon, est indigne du palais de l'homme, et qu'elle souille l'esprit.

Le Président. — Que pensez-vous de l'*ale?*

Le Récipiendaire. — L'*ale* simple est une liqueur qui cache son venin sous une apparence de douceur; l'*ale* double est du poison, clair comme le jour. La première est un assassin hypocrite, la seconde un assassin effronté.

Digitized by Google

Le Président. — Quelle est votre opinion sur le *porter?*

Le Récipiendaire. — Tous les *porter* sont ennemis de la raison; le *witbread* est un filou qui se met un masque d'écume pour vous voler la sagesse; le *luxton* est un tison ardent qui brûle la racine des cheveux; je ferai une exception en faveur du *barclay-perkins*...

— Point d'exception! s'écrièrent les brasseurs ruinés de la société.

Le Président. — Récipiendaire, vous avez blessé les sentimens de la société; j'appelle la sagesse sur votre front. Vous rétracterez votre opinion sur le *barclay-perkins:*

Le Récipiendaire. — Je la rétracte.

Le Président. — Très bien. Dites-nous ce que vous pensez du *sherry* et du *porto?*

Le Récipirndaire. — Ce sont des monstres qui nous attendent dans le coupe-gorge du dessert pour séparer notre tête de notre corps.

Le Président. — Que pensez-vous de l'eau pure?

Le Récipiendaire. — L'eau pure vient du ciel; l'eau de *Mersey* rajeunit le corps; l'eau du *Lee* est le bain de l'ame, les anges ne boivent que de l'eau.

Le Président. — Êtes-vous prêt à sacrifier nos ennemis sur l'autel de la Tempérance?

Récipiendaire. — Nous sommes prêts.

On apporta sur un plateau des vases de différentes formes, contenant de l'ale, du porter, du sherry, du porto; le président étendit les mains sur ces coupables et les anathématisa; un cri d'horreur retentit dans la salle : sur un signe du président, le récipiendaire brisa les vases sur le parquet, avec une muette indignation. Ce fut un beau tableau.

On s'assit ensuite dans la pièce voisine, autour d'une table de cinquante couverts. Deux cents convives environ figuraient comme comparses à ce banquet; ils s'abstinrent totalement, et veillèrent aux drapeaux. Ceux qui avaient l'honneur de manger, mangèrent pour leurs frères spectateurs. Au dessert, on servit du *claret* et du *soda-water*. On porta vingt toasts à l'abstinence, et autant à la sobriété. Au dernier toast, les convives s'endormirent sous la nappe, et les musiciens achevèrent les flacons.

Il est impossible de prendre ces comédies au sérieux; j'ai connu pourtant des philosophes qui voyaient, dans l'établissement de ces sociétés de totale abstinence, une foule de félicités promises à l'avenir du peuple. Je ne connais pas de sociétés américaines de tempérance; je ne puis parler que de la procession et du *meeting* de Liverpool : si les autres sociétés ressemblent à celle-là, le raisonnement des philosophes est au-dessus de ma faible intelligence. La procession que j'ai vue me paraît peu féconde en félicités futures;

Digitized by Google

c'est une folie qui, sans doute n'offre pas de graves inconvéniens, mais qu'on pourrait supprimer demain, sans que l'avenir du peuple fût compromis. Ensuite, s'il fallait traiter une pareille question par son côté sérieux, je ne crois pas qu'on ait attendu l'orateur de *Jordan-Street* pour annoncer au peuple qu'il existait une vertu, nommée la tempérance : les sages de Liverpool, en renchérissant sur cette vertu, en essayant d'imposer au peuple la *totale abstinence*, ont inventé une bouffonnerie de plus à ajouter au *sottisier* du genre humain. Le peuple de Liverpool est malheureux, plus malheureux qu'un peuple ordinaire; il sue au chantier dix-huit heures par jour, six jours par semaine; le septième, il est forcé de garder son grenier, de lire la bible, ou de faire semblant : l'année lui donne, pour le consoler du travail, cinquante-deux dimanches, homicides d'ennui. Ajoutez à cela un ciel toujours pluvieux, toujours froid, un brouillard que l'océan ourdit en collaboration avec deux rivières, et qui perpétue les ténèbres des sept fléaux d'Égypte. Eh bien! il reste à ce peuple une liqueur détestable, mais qui le console de tout, et voici des sages bien repus qui lui crient de s'en abstenir. Après tant de malheurs, un peuple est déjà bien assez digne de pitié, s'il est contraint de boire de l'*ale* et de l'*halfnaf;* non, il faut tout lui enlever; buvez de l'eau, lui crie-t-on, et soyez tempérant. Ce que je dis ici, d'ailleurs, ne sert qu'à faire ressortir la stupidité des modernes créateurs de vertus antiques, car je suis fort rassuré sur le succès de leurs principes, et je ne crains pas la contagion. Le peuple est plus sensé que ses professeurs; il regarde passer la procession, et boit une pinte d'*ale* à son dîner, quand il a de l'argent. Infortuné pays! le ciel lui a refusé les vignes, et lui a donné de tels prédicateurs!

MÉRY.

Digitized by Google

VOYAGES.

LA COROGNE.

14 juillet.

Au milieu de toutes les agitations et de toutes les misères auxquelles l'Espagne est en proie, c'est un repos de voir le calme profond dont jouit en ce moment la Galice. Ce calme, il est vrai, ne naît ni du bien-être de la population, ni de sa confiance dans le gouvernement, mais de l'épuisement qui suit nécessairement toute crise longue et violente; et la tranquillité de la Galice tient de la léthargie plus que du sommeil. L'Espagne aussi, il faut le dire, a trop souffert depuis trente ans, pour avoir l'énergie de lutter encore. Un pays ballotté sans cesse entre la guerre civile et la guerre étrangère, et ne se reposant de toutes deux qu'à l'ombre du pouvoir absolu; deux invasions, deux restaurations, une constitution populaire trois fois établie et deux fois renversée: voilà ce que l'Espagne a traversé depuis un quart de siècle; et après avoir vu passer tant de pouvoirs éphémères, après avoir vu périr à la peine tant de gouvernemens libres ou absolus, mais tous également impuissans à la protéger, à quoi veut-on qu'elle ait foi encore, quand elle ne peut plus croire ni à la liberté, ni au despotisme?

Du reste, la Galice, malgré l'état tout exceptionnel de tranquillité où elle se trouve, porte, comme toute l'Espagne, cette empreinte de passive résignation qui s'étend maintenant sur toute la Péninsule. La Corogne, résidence du capitaine-général et chef-lieu de la province, serait, dans

Digitized by Google

toute autre circonstance, en voie de prospérité, au moins relative. La belle situation de ce port, première étape sur la route de l'Espagne occidentale, pour tous les bâtimens qui viennent de l'Angleterre et de la côte de France; le monopole du commerce avec la Havane, que la Corogne commence à enlever à Cadix; la douceur du climat, la fertilité du sol, et cette végétation fraîche et humide qui forme un si heureux contraste avec la nudité du centre et du midi de l'Espagne; enfin, les ports magnifiques que la nature a semés sur toute cette côte avec une prodigalité qu'on ne retrouve sur aucun point de la Péninsule : tous ces élémens de prospérité, joints à une race plus vigoureuse que belle, mais patiente, industrieuse, née pour la mer et pour le commerce, aguerrie au travail comme au danger, suffisent pour assurer l'avenir de la Corogne, quand l'Espagne aura cessé de vivre au jour le jour, et pourra prévoir un lendemain.

Quant à l'aspect matériel du pays, la Corogne entière n'est qu'un bloc de granit, comme toute cette côte de fer de la Galice, véritable contrefort destiné à étayer la Péninsule, et à essuyer l'éternel assaut des grandes lames de l'Atlantique qui viennent de quelques cents lieues au large se briser sur ses rescifs. Il est impossible de voyager ici sans être frappé de la céleste prévoyance, qui, sur toute notre côte ouest de l'Europe, a semé, de distance en distance, ces estacades de granit ou de basalte, assez solides pour défier tout l'effort des tempêtes de l'Océan, et abriter les continens qui s'étendent derrière elles. C'est ainsi que la Bretagne, l'Irlande, la Norvége, enfoncent au loin dans les eaux de l'Atlantique leurs longues arêtes granitiques. Puis, là où le sol calcaire, plus friable, résisterait mal aux atteintes de la lame, comme dans la Manche et sur les côtes de Gascogne, de longs bancs de sable, étendus en travers, amortissent le choc des vagues, et leur opposent une sorte de résistance inerte, moins bruyante, sans être moins efficace.

Pour moi, jamais je n'ai été plus vivement saisi de cette admirable prévision de la nature; jamais la conviction qu'une volonté intelligente a présidé à la formation de notre globe ne m'est arrivée si nette et si profonde, qu'en traversant, il y a peu de jours, la formidable ceinture de rescifs qui entoure ce vaste entonnoir qu'on appelle la rade de Brest. En naviguant entre cette double ligne d'écueils qui s'étend d'un côté jusqu'à l'île d'Ouessant, et se prolonge de l'autre, avec la *Chaussée des Seins*, jusqu'à plusieurs lieues dans la mer, c'est à peine, si, malgré toute la solidité du bâtiment qui vous porte, et tout l'art qui le gouverne, on peut se défendre d'un secret sentiment de terreur. La mer avec ses dangers, avec ses abîmes, paraît un lieu de refuge, auprès de cette côte menaçante, où, depuis la création, la lame n'a pas cessé de briser, et où la mer n'a jamais connu le repos. Il me semble encore voir, aux dernières lueurs du jour, les écueils de la *Chaussée* élever leurs têtes grises, et regarder d'un œil de menace le bâtiment qui passe à côté d'elles. La vieille Bretagne m'apparaît encore

Digitized by Google

avec ses grèves désertes, où s'élève çà et là quelque *dolmen* solitaire, avec ses flots toujours mugissans, où semble errer la barque de la druidesse, qui accomplit seule ses nocturnes mystères. Le bâtiment, incliné sous la brise qui fraîchit, glisse sur cette mer silencieuse, où l'art a tracé sa route, et où sa perte est assurée, s'il s'en écarte d'un seul pas. C'est la première nuit du voyage, la première de cette hardie communion de l'homme avec la nature, sous sa forme la plus hostile et la plus mystérieuse, nuit de regrets pour ceux qui laissent à terre une affection ou un souvenir, nuit de recueillement et de volupté tranquille pour ceux qui se sont fait de la mer comme une seconde patrie qui leur a fait oublier l'autre.

Quant aux matelots, l'insouciance est devenue chez eux comme une seconde nature, et l'habitude a émoussé même pour eux la vive excitation du danger. Tout les trouve prêts, la fête comme le combat, le calme comme la bourrasque, le repos comme le travail. Habitués à passer sans transition de l'oisiveté occupée du bord à l'activité la plus violente, à jouer à chaque minute leur vie sur un bout de mât qui roule et plie sous la tempête, cette vie est, en quelque sorte, une abnégation et un sacrifice continuels; il n'est peut-être pas au monde une classe d'hommes chez qui l'idée du devoir soit aussi présente à tous les instans, pas une chez qui l'héroïsme du dévouement revête des formes aussi simples et aussi familières. Obéir est leur existence, comme celle du soldat; mais, à l'inverse du soldat, le matelot comprend toujours l'ordre qu'il accomplit : si une fausse manœuvre compromet le sort du navire, l'équipage le juge en l'exécutant, et meurt en obéissant, et sans murmurer, mais en sachant toutefois qu'il aurait dû ne pas mourir.

Que de fois aussi dans ces belles nuits de juillet, si brûlantes à terre, mais si fraîches et si délicieuses sur le pont d'un navire, même dans les latitudes les plus chaudes, je suis resté jusqu'à minuit, appuyé sur les bastingages du léger brick qui me portait, et m'enivrant à mon aise du charme, toujours nouveau pour moi, de ces mille accidens qui animent la plus courte traversée! Comment dépeindre avec de froides paroles la grace de ces longs mâts légèrement inclinés par la brise, avec leurs voiles gonflées s'abaissant vers la mer comme l'aile d'un oiseau qui s'abat, et se relevant tout d'un coup, animées par ce souffle vivant, qui semble faire palpiter en elles les fortes aspirations d'une poitrine humaine? Alors, au moment où le brick, enfonçant comme l'alcyon, dont il portait le nom, son bec dans les flots, se relevait par un coup d'aile vigoureux, et se redressait de toute sa hauteur en plongeant son arrière dans la lame, il me semblait presque que mon existence était attachée à celle de cette frêle et gracieuse machine; il me semblait que je vivais de sa vie, et qu'elle vivait de la mienne, qu'elle aspirait comme moi le souffle de cette brise vivifiante qui reposait ma poitrine. Passager d'un jour dans cette maison flottante, qui avait déjà vu tant de rivages, je m'y sentais chez moi comme sur ma terre natale, que je

Digitized by Google

croyais voir naviguer avec moi : étrange préoccupation de l'homme des cités, qui s'efforce d'emporter avec lui quelque chose de la patrie qu'il abandonne, et aime encore, même en la quittant, tout ce qui la lui rappelle !

Mais nous voici bien loin de la Corogne, où mon brick l'*Alcyone*, a pourtant jeté l'ancre depuis quelques jours. La Corogne se compose de deux moitiés de ville, bien distinctes l'une de l'autre. L'une, la ville Vieille, la ville aristocratique, ceinte de murs, même du côté de la mer, comme une cité féodale, groupe en amphithéâtre ses toits de tuile rouge, que dominent l'église et le palais du gouverneur. Tout près d'elle s'alignent sur le bord de la mer les édifices de la ville Neuve qui forme autour du port un long demi-cercle complété par un immense faubourg dont les dernières maisons font face à la citadelle. Elle est dominée par un très beau phare, décoré du nom de *Tour d'Hercule*, bien que l'Hercule phénicien, *Harokel*, ou *le Traficant*, n'y ait, bien entendu, jamais mis la main. Ce nom, consacré par la tradition, fut sans doute destiné à perpétuer le souvenir de l'apparition des premiers navires phéniciens sur ces côtes reculées. Et, en effet, il est facile de se figurer l'admiration des hardis pilotes de Tyr pour ce beau port, dont la nature seule a fait tous les frais, et où leurs flottes aventureuses se reposaient avant d'aller chercher l'étain des îles Cassitorides, sur l'Océan brumeux de l'Angleterre. Sans doute aussi les Phéniciens, par leur exemple et par leurs leçons, révélèrent aux Galiciens leur vocation de marins, et leur apprirent à tirer parti de leur admirable situation commerciale et maritime, entre l'Angleterre, l'Espagne et la France, sans parler de l'Amérique, que le dieu traficant n'avait pas même soupçonnée.

Aussi, bien que le dieu soit mort, le culte a survécu. La Corogne, si l'Espagne parvenait enfin à jouir de quelque tranquillité, me paraît appelée à de hautes destinées commerciales. Le cabotage actif, dont elle est le centre, entretient dans ses habitans l'esprit et les habitudes maritimes, dont la tradition n'a jamais été perdue sur cette côte. Cette petite ville, resserrée dans un espace assez étroit, et qui ne compte guère que douze à quinze mille habitans, présente, surtout vers le soir, l'aspect le plus animé. Les femmes, absentes tout le jour, sortent à sept heures de la manufacture de cigares, située au fond du golfe, et où l'on compte plus de deux mille ouvrières. C'est un spectacle curieux que de voir défiler, tous les soirs, cette longue procession de jeunes filles, de tout âge et de toute condition, depuis l'élégante *manola* (grisette), aux cheveux artistement lissés, et pendant en une longue natte derrière son cou, au petit pied bien chaussé, et à la mantille de dentelles blanches, jusqu'à la robuste paysanne galicienne, aux cheveux noirs, aux jambes épaisses, assises sur un pied large et court. Une heure suffit ainsi pour se faire une idée exacte de l'aspect général d'une population qu'il eût fallu des mois pour étudier en détail. Malheureusement, je dois à la vérité d'ajouter que l'échantillon du beau sexe corognais qu'on

Digitized by Google

rencontre tous les soirs sur la route de la *Payosa* ne donne pas, du reste, des habitantes de cette ville une idée fort avantageuse.

Quant aux dames, turques toute la semaine, et renfermées, au lieu de harems, dans leurs *miradores* vitrés, au plus haut étage de la maison, où l'on voit, de temps en temps, apparaître quelques jolies têtes brunes, il semble qu'elles ne soient chrétiennes que le dimanche, pour aller à la messe, et se promener le soir sur l'*Alameda*, triste allée d'arbres enfermée entre les remparts et les plus sales maisons de la ville. Cependant le peu que nous avons vu d'elles nous en fait augurer beaucoup mieux que des *obradoras de Tabaco*, dont nous nous sommes bientôt lassés de voir défiler la longue procession, tout en respirant le parfum de tabagie qu'elles répandent à un mille à la ronde.

Un des problèmes historiques à résoudre, qui m'accompagnent dans mon voyage, c'est d'étudier jusqu'à quel point les trois grands types dont se compose la population espagnole, 1° les barbares du Nord, 2° les indigènes ou Celto-Ibériens, 3° les Arabes et les Maures, se sont mélangés sur les divers points de la Péninsule. On sait que la Galice, malgré la distance qui la sépare des Hautes-Pyrénées, fut occupée, dès les premières invasions barbares, au commencement du ve siècle, par les Suèves, qui y élurent domicile, comme les Vandales dans la Bétique. Or, en se promenant sur le port de la Corogne, il est impossible de ne pas reconnaître deux types bien distincts, qui se rattachent aux deux grandes souches de la population galicienne. L'un appartient à la race indigène, et a, pour traits caractéristiques, le front extrêmement bombé, mais bas et étroit, les cheveux noirs et rudes, les pommettes des joues saillantes, la face ronde et courte, et les traits fortement accentués. Les femmes, chez qui ce type est plus facile à saisir, sont rarement jolies; mais leurs grands yeux noirs, au regard fier et dur, et leurs sourcils épais donnent à leur physionomie un caractère de mâle énergie, qui n'exclut pas la grace de la démarche et l'agaçante coquetterie du regard. Leur taille, généralement petite, ne manque ni de souplesse ni de dignité. Leur costume, sans être fort gracieux, sied cependant au caractère de leur figure : c'est d'abord une pèlerine de drap écarlate qui leur couvre les épaules et le sein, et s'harmonie bien avec leurs cheveux noirs et leur teint coloré. Les plus recherchées jettent sur cette pèlerine un fichu de dentelle blanche, qui pend en pointe derrière le dos. Le reste du corps est couvert de deux ou trois jupes épaisses et de couleur sombre. Les jambes et les pieds sont nus, et ne rappellent en rien la finesse du *piedecito* andalou. Le pied est chaussé quelquefois, mais la jambe presque toujours nue. Ce type, fortement caractérisé, appartient évidemment à la population indigène : on le retrouve surtout à la campagne, où le sang est moins mêlé que dans les villes.

L'autre type est plus difficile à définir, parce qu'il présente des traits moins généraux et moins nettement dessinés. Au premier coup d'œil cepen-

Digitized by Google

dant, il est aisé de reconnaître une race du nord à l'ovale allongé du visage, au nez aigu et proéminent, aux cheveux blonds ou cendrés. L'ensemble des figures qui appartiennent à ce type rappelle la race scandinave ou anglo-saxonne. Plus régulier, il est aussi moins expressif et moins animé que l'autre. C'est dans la ville surtout qu'on le rencontre, mais croisé de mille manières avec toutes les races de l'Europe que le commerce amène dans une ville maritime. Les classes supérieures, où le sang est décidément plus beau que dans le peuple, appartiennent surtout à ce dernier type; mais j'ai remarqué quelques têtes de jeunes filles où l'énergie et la vivacité du galbe galicien se fondait heureusement avec l'ovale allongé et les contours déliés du galbe scandinave. Ajoutons enfin, pour passer en revue toutes les couches de populations superposées l'une à l'autre sur cette terre d'alluvion, que le sang africain s'y est aussi mêlé au sang suève et galicien; car les Arabes, ne pouvant franchir les Pyrénées, les tournèrent, et occupèrent, jusqu'à Gijon, près d'Oviedo, toutes les villes de la côte. La trace qu'ils y ont laissée se reconnaît encore aux lèvres épaisses, au nez arrondi, et au teint olivâtre qui donne, à certaines figures, une empreinte tout-à-fait africaine.

Le costume des hommes de la campagne est fort simple : il se compose d'une veste et d'un pantalon de grosse bure jaunâtre, et du bonnet noir galicien, assez semblable à un pain de sucre dont on aurait replié le sommet; les élégans y ajoutent des plumes ou des fleurs, et substituent, l'été, à la veste de bure un gilet écarlate et un large haut-de-chausses de toile. Le dimanche, le costume des femmes, porté dans toute sa rigueur, est d'une grande élégance. A la pèlerine écarlate, que borde alors un large liseré de velours noir, elles ajoutent un jupon de même couleur, bordé de soie et revêtu d'un large tablier de drap noir; enfin elles portent, plié en carré sur la tête, comme le *fazzoletto* romain, un manteau noir de drap léger qui les abrite, au besoin, contre la pluie.

Le costume des dames est celui de Madrid, et ici, comme au *Prado*, l'odieux chapeau qu'on décore du nom de *français*, commence à remplacer la gracieuse mantille. C'est ainsi que, d'un bout à l'autre de l'Europe, les costumes et les usages nationaux vont partout s'effaçant, et que nos broyeurs de *couleur locale*, pour en mettre dans leurs tableaux, seront bientôt obligés de l'inventer.

Je suis allé, en compagnie de quelques officiers du brick, visiter, à quatre lieues de la Corogne, le port du Ferrol, pour lequel la nature a plus fait encore que pour celui de Mahon, et l'arsenal, magnifique ruine de ce qui fut naguère le plus beau port militaire de la Péninsule. Qu'on se figure, sur un large mur de granit, une ouverture étroite, large à peine d'un demi mille et de trois milles de longueur. Ce goulet, tellement resserré sur quelques points qu'on le dirait creusé par la main de l'homme, ne compte pas moins de sept forts destinés à en défendre l'entrée. Ces forts, il est vrai, sont désarmés à peu près; qu'auraient-ils maintenant à défendre? Mais un seul

Digitized by Google

d'entre eux peut armer plus de deux cents pièces de canon, et nul vaisseau ne pourrait résister, dans cette passe étroite, au feu de cette formidable batterie, qu'on est obligé de ranger à portée de pistolet.

Une fois le goulet franchi, un immense bassin circulaire se découvre à vos yeux, entouré d'un amphithéâtre de riantes montagnes cultivées jusqu'au sommet. En face de vous et au centre du bassin s'étendent la ville et l'arsenal du Ferrol, dont les longues galeries, couronnées de tuiles rouges, présentent de loin le spectacle le plus imposant. La ville, plus neuve et plus riante que la Corogne, quoique moins peuplée, est coupée à angles droits. Toutes les maisons sont blanches, et ont un air de propreté qui forme un singulier contraste avec la solitude des rues; les boutiques y sont pourtant nombreuses; mais, comme me disait naïvement une femme du pays : « Il y a plus de ceux qui vendent que de ceux qui achètent. » La raison en est bien simple : il n'existe d'autre commerce au Ferrol que celui des munitions et des effets militaires, et d'autre population que les employés. Or, comme ces employés, hauts ou bas, sont généralement en arrière de deux ans de solde, et ne touchent guère de cet arriéré que deux ou trois mois par an, on conçoit que les boutiquiers, à moins de faire crédit aux *empleados*, comme ceux-ci le font à la reine Christine, ne trouvent guère de chalands au Ferrol.

Le pauvre homme qui nous montrait l'arsenal n'avait pas vu probablement d'argent depuis un mois, à en juger par les transports de joie avec lesquels il reçut notre *piecette*. Quant à sa solde, il y avait près de trois ans qu'il n'en avait entendu parler, et ses guenilles d'ailleurs attestaient assez sa véracité.

Le total des navires qui se trouvaient alors sur la darse se composait d'un vieux vaisseau, d'une frégate et de deux corvettes neuves, le tout désarmé. On armait cependant, en ce moment, les trois derniers bâtimens, et les officiers français qui m'accompagnaient trouvèrent leur gréement et leur construction tout-à-fait au niveau de la science. Mais c'était pitié vraiment que de voir ces quelques ouvriers, avec leur maigre matériel, perdus au milieu des immenses galeries qui retentissaient naguère du bruit de deux mille ouvriers au travail. « Avant Trafalgar, nous disait-on partout, tout allait bien autrement! » Trafalgar, ère funeste d'où date la chute de l'Espagne, à qui la France, alliée ou ennemie, a toujours coûté si cher! Et pourtant, ces hommes qui nous racontaient leur misère ne nous la reprochaient pas; il n'y avait dans leurs plaintes ni amertume, ni rancune. L'Espagnol, fataliste comme l'Arabe, est, comme lui, habitué à souffrir. Il se courbe, docile et résigné, sous la main de la Providence qui le frappe, et n'accuse de ses souffrances ni lui-même, ni ceux qui les lui infligent. Souffrir est en quelque sorte son état normal, la condition de son existence d'individu et de peuple; et si l'empreinte du malheur est sur sa figure, c'est un malheur patient et ferme, qui se venge par l'apathie des peines qu'il ne peut éviter.

Digitized by Google

Les environs du Ferrol, plus boisés et mieux cultivés que ceux de la Corogne, sont couverts d'habitations et de bouquets de pins et de châtaigniers, dont l'épaisse verdure donne au paysage le plus riant aspect. On se croirait dans les plus riches parties du Jura ou des Vosges, car rien dans cette fraîche et luxuriante végétation n'annonce le soleil du midi. C'est à bon droit qu'on a surnommé la Galice la Normandie de l'Espagne, et bien qu'on y rencontre çà et là quelques oliviers, et même, dit-on, mais j'ai peine à le croire, quelques orangers en pleine terre, grace à la douceur des hivers, le caractère général de la végétation et les brumes épaisses qui couvrent cette côte orageuse, même pendant l'été, semblent appartenir à une latitude tempérée.

La Corogne, aussi importante comme position militaire que comme position maritime, a été, dans les premières années de la guerre de l'indépendance, le théâtre d'un combat sanglant entre un corps d'armée française, commandé par le maréchal Soult, et une division anglaise sous les ordres du général Moore. Après un engagement des plus sanglans qui eut lieu non loin des portes de la ville, les savantes manœuvres du maréchal forcèrent les Anglais, quoique supérieurs en nombre, à chercher un refuge dans la ville; mais tel était l'acharnement des combattans, que les vainqueurs y entrèrent pêle-mêle avec les vaincus. Une escadre anglaise, composée d'un vaisseau, de quelques frégates et d'un grand nombre de transports, se trouvait alors dans la rade; les Anglais, poursuivis l'épée dans les reins, s'embarquèrent avec tant de précipitation, qu'un grand nombre d'entre eux, surtout des femmes et des enfans, se noyèrent dans le trajet. Les Anglais, désespérant d'embarquer leur cavalerie, prirent le parti extrême de couper les jarrets des chevaux qu'ils abandonnaient sur la plage. Le général Moore, blessé à mort dans cette désastreuse retraite, ne survécut pas à sa défaite; on voit son tombeau sur une éminence plantée d'arbres dans la partie la plus élevée de la ville, d'où l'on domine à la fois la rade et le champ de bataille. Si la brise fraîche du nord-est qui soufflait alors avait duré quelques heures de plus, ou eût été remplacée par le calme, l'escadre anglaise tout entière était prise ou coulée; mais les vents sautèrent tout à coup au sud-ouest, et les Anglais, bien qu'avec des pertes énormes, parvinrent à s'échapper : la victoire, du reste, ne couta guère moins à ceux qui l'avaient remportée qu'à ceux qui venaient de la perdre.

Une escadrille anglaise, forte d'un vaisseau et de trois frégates, s'était donné rendez-vous dans le port de la Corogne, où se trouvait déjà, avant notre arrivée, *la Thisbé*, corvette française, de station dans ce port. Pendant quelques jours, la rade et le port, converts de navires et de marins des trois nations, ont présenté l'aspect le plus redoutable. Les habitans, à la vue de cette force navale imposante, n'étaient pas sans quelque inquiétude, et prétendaient déjà que les Anglais venaient s'emparer de la Corogne et de quelques villes de la côte. Mais le prompt départ de l'escadre a mis fin à toutes les conjectures. A en croire les officiers anglais, c'était tout simplement une

Digitized by Google

escadre d'évolution, qui, dans trois semaines, devait être de retour en Angleterre, assertion que la politesse nous a empêché de révoquer en doute. Il est probable que l'escadre, après s'être ralliée, s'est dirigée vers la Méditerranée.

Hier, 15 juillet, a eu lieu à la Corogne la cérémonie du serment des troupes à la nouvelle constitution. La fête s'est passée avec ordre, mais sans trop d'enthousiasme. On y a brûlé quelques milliers de livres de poudre qu'il eût mieux valu dépenser contre une bande de quatre à cinq cents factieux qui infeste, dit-on, la route de Santiago. Peut-être, comme il arrive souvent en Espagne, sont-ce tout simplement des gentilshommes de grand chemin qui croient rehausser leur noble profession en se donnant le nom de carlistes. Ajoutons toutefois qu'on a expédié des troupes après eux; mais, comme dans la Vendée, le soldat, si on se met à sa poursuite, redevient laboureur, cache son fusil, reprend sa bêche, et là où vous cherchiez une armée, vous ne trouvez plus que de paisibles cultivateurs. Il n'y a, du reste, aucun reproche à faire aux habitans de la Corogne; la garde de la ville est remise toute entière aux mains de la milice nationale, qui se distingue par sa bonne tenue et par son dévouement à la cause de la liberté. Elle n'a, pour la seconder dans la garde de cette cité importante, qu'un détachement assez faible de milices provinciales, et quelques artilleurs. Mais, malgré le dévouement bien connu à la cause de la reine, les mécontens sont communs ici comme dans la campagne, et l'on accuse le ministère espagnol, à peu près comme le malade accuse le médecin, non pas d'avoir fait le mal, mais de ne savoir pas le guérir.

Il est difficile de rencontrer en Espagne une population plus douce et plus paisible que celle de la Corogne. Pas la moindre rixe, pas le moindre désordre, n'ont eu lieu au milieu de cette foule d'individus de tout âge, de toute classe, qui, certes, n'étaient pas tous amenés là par le même enthousiasme pour Isabelle II et pour la constitution. Tous les Français qui ont séjourné ici se louent de l'accueil bienveillant que leur font les habitans : les paysans à leur ouvrage sont toujours les premiers à vous adresser un salut amical, et, dans les champs comme à la ville, les rires et les chuchottemens qu'excite toujours, chez les jeunes filles, la présence d'un officier français n'ont, certes, rien de malveillant.

En ce moment, nous appareillons pour Lisbonne, d'où je daterai ma première lettre.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

Digitized by Google

BULLETIN.

L'Espagne attire et concentre plus que jamais sur elle l'attention publique; mais, vers la fin de cette semaine, il a surgi dans ses affaires un point de vue nouveau, qui a distrait presque tous les esprits, même les plus positifs et les plus fermes, de l'objet ordinaire de leurs préoccupations politiques. On s'est beaucoup moins informé de ce que devenait don Carlos, et c'est pourtant toujours la principale question qu'il faut s'adresser.

On s'est occupé, avec une vivacité et un intérêt que nous ne voulons pas encore partager, de la *démonstration militaire* qu'Espartero a tentée, avec une sorte de succès, non contre l'ennemi commun du pays, mais contre le ministère au gré duquel l'Espagne, lasse et épuisée, laissait flotter ses destinées incertaines. On a renoncé, pour quelques jours, à regarder la carte d'Espagne et à suivre les ténébreuses évolutions du prétendant : peu s'en faut qu'on n'ait décidé, dans certaines feuilles mal inspirées, que, pour l'honneur des principes les plus stériles, la grande affaire devait être, aujourd'hui, de conférer entre eux, de collationner, article par article, les textes du statut royal et de la constitution révisée, pour évaluer théoriquement leur mérite relatif et les chances qu'a l'Espagne de se sauver plus sûrement par l'un ou par l'autre. Demain peut-être un évènement grave, éclatant des seuls côtés où il y a une question capitale à résoudre, c'est-à-dire du côté de Camarillas, qu'occupe don Carlos, ou de la province de Soria, où se retirent les bandes carlistes, viendra réduire le coup d'état militaire d'Espartero aux véritables proportions qui lui conviennent. Nous avons le droit de parler ainsi, nous qui n'avons jamais cru, même dans ces derniers temps, que le prétendant allait faire son entrée triomphale à Madrid; nous avons le droit de dire que les changemens politiques dont on espère que le décret du 18 août a donné le signal, sont bien peu de chose, même s'ils se réalisaient, quand on les compare à ce grand et unique ouvrage que l'Espagne doit accomplir avant tout : l'expulsion de don Carlos. Jusqu'ici nous ne voyons pas

Digitized by Google

un 18 brumaire dans ce qui vient de se passer, d'abord parce qu'il n'y a pas, entre tous les généraux espagnols, un seul personnage à la hauteur d'un pareil rôle, pas même le comte de Luchana, ensuite parce qu'un 18 brumaire n'est pas ce que l'Espagne peut attendre dans les circonstances actuelles; rien ne l'a préparé et suffisamment mûri pour elle. On peut prédire qu'elle devra se sauver autrement, ou qu'elle ne se sauvera pas du tout. Si donc un fait quelconque prétendait parodier une telle journée, il est de notre dignité de ne pas lui donner ce nom. Il vaut mieux, pour nos voisins, espérer une bataille d'Almanza, sous quelque régime que cette heureuse fortune leur arrive, sous le statut royal, ou sous la constitution de 1812 révisée, et désormais un peu plus digne d'être appliquée par des hommes raisonnables. Mais la parodie d'un 18 brumaire, quand il lui manque deux choses, la force et le génie, pourrait bien aboutir à n'être, au fond, qu'un 18 fructidor, qui pousserait dans l'exil une nouvelle génération de chefs politiques et militaires. Malheureuse Espagne! elle a subi assez d'ostracismes. Dieu veuille lui épargner cette fureur de se décimer encore!

Nous ne dissimulerons pas toutefois les avantages réels qu'elle peut tirer des derniers évènemens pour ranimer ses moyens de défense et refouler la guerre civile au-delà de l'Èbre. L'armée a nécessairement, à l'heure qu'il est, une haute idée de ses forces et de sa mission réparatrice; elle croit peut-être avoir fait une révolution, quand elle a, selon toute vraisemblance, et comme on le découvrira bientôt, défait seulement un ministère. Elle est d'ailleurs dans une seule main; il y a enfin pour elle et pour tous les généraux, dont les rivalités s'éclipsent, un général en chef, si Espartero sait se mettre promptement à la hauteur de ce titre et des devoirs qu'il impose. Mais il faut se hâter, et précipiter sur les bandes carlistes l'enthousiasme des troupes constitutionnelles, avant qu'il ne soit refroidi et désabusé; cela vaudra mieux que de rester dans Madrid à s'amuser superbement à organiser la domination d'un faux 18 brumaire.

C'est donc, à notre avis, sous le rapport militaire, un grand évènement que la démonstration armée d'Espartero, si on veut sérieusement lui demander tout ce qu'elle contient, et rien de plus pour le moment. Sous le rapport politique, n'en exagérons pas de loin les conséquences. La plus claire, c'est de prouver que l'armée et ses chefs font bon marché de l'esprit public et de l'indépendance civile de l'Espagne; cela devait être: après avoir reçu la loi d'une révolte conduite par un sergent, il était tout simple que le pays fût exposé aux entreprises ambitieuses du premier général qui aurait dix mille hommes sous la main et pourrait entrer dans Madrid, enseignes déployées. Avec un peu de réflexion, l'on ne sera guère plus disposé à approuver politiquement la dernière tentative qu'à pardonner à la première. Certes, nous croyons volontiers qu'on n'a pas calomnié les Espagnols, lors du coup de main de la Granja, en affirmant que le statut royal aurait pu leur suffire long-temps encore. Cependant ils ont voulu quelque chose de plus, ils sont allés jusqu'à la constitution de 1812. Pourquoi s'efforcerait-

Digitized by Google

on, aujourd'hui, de la leur enlever de nouveau, au risque de tout bouleverser? Amendée comme elle l'a été, et déjà acceptée au nom de la reine, cette constitution, à laquelle se rattachent de si glorieux souvenirs, peut donner l'ordre, la paix, la liberté au peuple, qui n'a pas dédaigné de la reprendre dans une émeute, tant il la préférait à toutes les autres institutions, et qui s'est montré assez sage pour la corriger, tant il a senti le besoin de l'accommoder à son état de civilisation peu avancée.

La situation de l'Espagne et celle du Portugal, en ce moment, offrent une grande analogie : nous jugerons l'une et l'autre du même point de vue, et nous n'aurons point deux balances pour peser des faits semblables. La charte de 1826, rapportée par don Pédro à la pointe de son épée victorieuse, valait mieux pour le Portugal que la constitution de 1822; mais ce n'a pas été une raison suffisante pour nous d'applaudir à l'insurrection que fomentent maintenant les Anglais, dans le seul but de rappeler au pouvoir des ministres qui prêtent l'oreille plus volontiers aux inspirations de la politique étrangère et soient plus faciles à sacrifier l'intérêt naissant de la nationalité portugaise. De même, nous ne souhaitons pas, en Espagne, la ruine de la constitution de 1812, telle qu'elle a été mise récemment en vigueur, et ce n'est pas à travers de nouveaux désordres, résultat infaillible d'une révolution, que nous serions heureux de saluer l'avénement des hommes qui passent, comme M. Martinez de la Rosa et le comte de Toreno, pour appartenir de plus près au parti français.

Un journal, qui nous a paru exprimer assez fidèlement ce qui doit être la pensée du cabinet du 15 avril, assure que la France, dans la dernière modification ministérielle dont Espartero a été le promoteur et se trouve le chef, *n'a employé aucun moyen, secret ou excentrique, d'action ou d'influence.* Nous croyons facilement que le cabinet du 15 avril, dont nous ignorons encore l'opinion et la conduite sur ce point, s'est commandé cette réserve et l'a imposée à son ambassadeur à Madrid, M. de Latour-Maubourg, surtout s'il a entrevu que le mouvement pourrait aller jusqu'à remplacer une constitution par une autre. Le ministère français a pour président l'homme de France peut-être qui aurait le moins de goût pour jouer les destinées d'un peuple, notre allié, sur les chances d'un changement de constitution; il ne donne rien à la théorie, il a été élevé à l'école positive de l'empire, à la grande école des faits; et si son urbanité de langage le lui permettait, il pourrait dire d'un mode d'intervention aussi peu efficace, en retournant un mot célèbre : « Je méprise cela comme une théorie. »

Dans les divers degrés d'attention qu'il donne à tout ce qui est politique, M. Molé met les faits avant les personnes, les personnes à une hauteur infinie au-dessus des théories qui usent trop souvent, pour rien, l'activité des peuples et produisent une vaine agitation sur place. A ne considérer que les personnes dans le mouvement ministériel du 18 août, le cabinet français a lieu d'être satisfait, sans y avoir concouru, si le mouvement s'arrête là et ne devient pas une contre-révolution. Les nouveaux ministres sont pris

Digitized by Google

dans le sein de la même majorité qui avait soutenu jusqu'à présent M. Calatrava, et même M. Mendizabal; mais ils arrivent aux affaires, la plupart, après un long repos qui en fait presque des hommes nouveaux, et leur permettra, nous l'espérons, d'apporter des forces plus vives, dans la lutte contre les partis et contre le prétendant. Surtout M. Mendizabal est exclu, et c'est déjà un incontestable mérite du ministère du 18 août : cet homme qui a fait beaucoup de mal à l'Espagne, ne passe plus pour nécessaire.

M. Mendizabal avait travaillé, en effet, à s'imposer, dans le gouvernement de son pays, comme une nécessité, et pour cela, il avait embrouillé les finances de l'Espagne, déjà si confuses. Il ne connaissait d'autre règle que sa fantaisie; on en a eu la preuve dans la manière dont il a procédé à la répartition de l'emprunt forcé : au lieu de distribuer le fardeau entre les provinces et les districts, d'après l'évaluation de leurs ressources connues, et de laisser ensuite les provinces et les districts partager leur charge particulière entre tous leurs habitans, il avait entrepris d'imposer directement lui-même la contribution à chaque individu; il avait, en langage financier, préféré un impôt de quotité à un impôt de répartition. Aussi on l'a accusé de préférer ce premier mode, parce qu'il pouvait soulager les uns, écraser les autres à son gré, ou selon son intérêt et ses passions. Il est certain du moins qu'il n'admettait ainsi, entre lui et le contribuable, d'autre intermédiaire que des agens subalternes, dépendans de sa volonté; il échappait au contrôle efficace des parties intéressées et se montrait fidèle à son système, qui était de demeurer seul initié aux combinaisons financières où l'Espagne s'embarrassait chaque jour davantage. Il a toujours été, pendant son administration, avec plus ou moins de ridicule ou d'audace, le ministre au fameux secret; du reste, homme à expédiens, et finissant par trouver des ressources à la dernière extrémité, mais sous la condition de dévorer d'avance un avenir de plusieurs années, gaspillant pêle-mêle les revenus de Cuba, des Philippines, de l'emprunt forcé, des biens du clergé régulier, vendus à bas prix, parce qu'ils étaient jetés sans ménagement sur le marché public. Il a reproduit, de nos jours, un type que l'on croyait impossible en finances, celui de M. de Calonne, mais avec moins de légèreté et moins d'esprit, et nous n'imaginons pas, d'ailleurs, que l'Espagne lui eût volontiers pardonné, pour de l'esprit, ce que M. de Calonne fit accepter de nos pères, en les payant d'une monnaie aussi légère. M. Mendizabal, que la confiance de toute la banque européenne soutint à son début, s'est trop conduit comme un banquier pendant son ministère, a mal tenu son rang, a compromis son nom par l'obscurité de ses opérations, et il s'est trouvé sans crédit, avant de tomber; il est tombé, parce qu'il n'avait plus de crédit sur aucune place en Europe. Il n'y a pas long-temps, il a cherché une compagnie de capitalistes, nous le savons, qui voulût traiter avec lui, pour cent millions de francs, de la vente de tous les biens du clergé séculier, qu'il prétendait jeter en masse dans la circulation, avec la même imprudence et la même prodigalité que les biens du clergé

Digitized by Google

régulier; il ne s'est rencontré personne qui osât prendre en ses mains cette affaire, qui vaut pourtant plus de cent millions.

Son successeur ne l'imitera pas. M. Pio-Pita Pizarro est un homme droit et peu aventureux. Par malheur, il n'a guère de fécondité dans l'esprit et semble peu propre à diriger les finances de son pays, à travers une crise où, sans recourir à des expédiens ténébreux, il faut savoir user de toutes les ressources de l'Espagne.

Les collègues de M. Pio-Pita sont connus du public par les renseignemens biographiques que plusieurs feuilles ont donnés sur eux avec assez d'exactitude; nous y ajouterons quelques réflexions seulement, pour montrer que le ministère Espartero, si on le juge par les personnes et leurs antécédens, n'est pas encore celui qui doit tendre la main à Martinez de la Rosa, à Toreno, à Isturitz, au petit nombre d'hommes enfin qu'on décore trop exclusivement du nom de modérés.

Le ministre de l'Intérieur, M. Vadillo, d'abord avocat à Cadix, fut député aux cortès de 1820. Il entra, comme ministre d'*outre-mer*, dans le cabinet qui remplaça celui de Martinez de la Rosa, après la journée du 7 juillet 1822. On sait que cette journée fut comme le 10 août de la royauté de Ferdinand, qui venait d'essayer, avec les bataillons des gardes, réunis dans le camp du Prado, de se soustraire par un dernier effort aux engagemens de la constitution : le nouveau ministère qui se forma pour recueillir les résultats de cette journée populaire, eut à sa tête Evariste San-Miguel, ancien chef d'état-major de Riego dans l'expédition de l'île de Léon, et fut considéré alors comme le triomphe des *exaltados*. Du reste, M. Vadillo émigra, lors de la restauration du pouvoir absolu en 1823, et il n'est rentré dans son pays qu'après la mort de Ferdinand VII.

M. Salvato, aujourd'hui ministre de la justice, est un avocat de Barcelonne, qui fut député aux Cortès de 1822, émigra l'année suivante, et n'est rentré que sous la régence de Marie-Christine.

Le nouveau ministre de la marine, Evariste San-Miguel, est un des noms les plus connus dans l'histoire de la révolution espagnole : il n'y a jamais eu d'incertitude sur la couleur tranchée de ses opinions. C'est lui qui, en 1823, comme ministre des affaires étrangères, rédigea ces fameuses notes qui répondaient aux plaintes des représentans de la Russie et de l'Autriche par un langage inoui dans les fastes de la diplomatie européenne.

Voici, entre autres passages, ce qu'il osait dire, à la veille d'une invasion française, exigée par les puissances du Nord, et qui allait perdre l'Espagne constitutionnelle :

Il répondait, le 11 janvier 1823, à la note du ministre d'Autriche : « J'ai reçu la note que vous m'avez fait passer hier, et me borne à vous dire qu'il est indifférent au gouvernement de sa majesté catholique de maintenir ou non des relations avec la cour de Vienne. Je vous remets, d'après l'ordre du roi, les passeports que vous avez demandés. » — Il répondait au chargé d'af-

Digitized by Google

faires de Russie : « J'ai reçu la note très inconvenante que votre excellence m'a fait parvenir. Je me bornerai, pour toute réponse, à lui déclarer qu'elle a abusé scandaleusement (peut-être par ignorance) du droit des gens, toujours respectable aux yeux du gouvernement espagnol. Je lui remets les passeports qu'elle ma démandés, espérant qu'elle voudra bien quitter cette capitale dans le plus bref délai. »

Depuis lors, il n'a rien fait que nous sachions pour se rallier à M. Martinez de la Rosa, qu'il avait remplacé le 7 juillet.

Sous la régence de Marie-Christine, il venait d'être nommé capitaine-général de l'Aragon, lorsque, le 1er août 1836, il se prononça contre le statut royal et le ministère Isturitz, et se mit à la tête de la révolution à Saragosse.

M. Bardaji, ministre des affaires étrangères dans le nouveau cabinet, est le seul qui puisse être soupçonné de regretter le statut royal, sous lequel il faisait partie de la chambre des *procères* et du conseil royal ; mais c'est un homme prudent, modéré dans le meilleur sens du mot, septuagénaire pardessus tout cela, et qui ne hasardera pas sa longue expérience des affaires dans des essais de bouleversement qui auraient pour but de substituer une charte à une autre. On ne se précipite pas, à son âge, tête baissée contre les pouvoirs établis, et ce n'a pas été son habitude jamais de pousser les choses à l'extrême : la preuve, c'est qu'il n'émigra pas en 1823 ; il resta exilé dans ses terres.

Il ne reste donc qu'Espartero pour donner à ce ministère, qui lui doit sa naissance, une couleur que n'avait pas le précédent. Il faut que cette nuance plus prononcée à laquelle il prétend, lui vienne d'une guerre mieux faite à don Carlos; ou, s'il n'en est ainsi, l'évènement du 18 août n'aura aucun sens.

Nous désirons que l'Espagne cesse d'être en proie à ce que M. Thiers aurait bien raison d'appeler *la guerre mal faite*, comme il l'a dit pour Alger. Nos affaires intérieures y gagneraient elles-mêmes; la dissolution de la chambre en dépend. Cette question, qu'on croyait presque résolue pendant le séjour du roi au château d'Eu, paraît avoir reculé depuis le retour. Ceux qui ne veulent point une chambre nouvelle, qui s'en méfient comme de tout ce qui est nouveau, ont pris prétexte des succès équivoques du prétendant, et laissé planer quelques doutes sur une mesure à laquelle on a trop longtemps résisté pour qu'elle n'ait pas toujours l'air d'être un peu incertaine. Il faudrait compter, il est vrai, même sans le bonheur des évènemens, sur l'honorable persévérance de M. Molé et sur le loyal concours que lui prête M. de Montalivet, quand il s'agit de fléchir les résistances de la couronne. M. de Montalivet n'avait pas, tout d'abord, une opinion décidée sur ce point; mais il s'est rangé peu à peu à l'opinion du président du conseil: il y restera fidèle, nous le croyons, comme à toutes les idées qu'il embrasse, et à tous les hommes qu'il adopte pour amis politiques.

La question de dissolution a périclité néanmoins. C'est une des nombreuses raisons par lesquelles on explique la subite apparition de M. Guizot à Paris. Il a cru voir, du fond de sa Normandie, que le cabinet du 15 avril

Digitized by Google

était en danger de se dissoudre, et, en effet, c'est ce qui arrivera au cabinet ou à la chambre : il n'y a pas d'autre alternative. Il est accouru au plus vite; mais il a reconnu que l'héritage n'était pas encore ouvert. On a parlé d'une longue audience que le roi lui aurait accordée, car toutes les audiences que M. Guizot passe pour obtenir du roi, quand il n'est plus ministre, sont toujours de deux heures; il n'en faudrait pas moins pour consoler M. Guizot. Malheureusement pour lui, il n'en a rien été cette fois : le roi n'a pas reçu M. Guizot.

Par compensation, M. Guizot a vu tous ceux de ses amis qui sont à Paris. Parmi eux, il en est un qui méritait bien que le chef de la doctrine dérobât huit jours à ses banquets provinciaux et à ses recherches archéologiques, pour venir lui apporter quelques paroles d'encouragement; c'est M. Duvergier de Hauranne, qui est resté au bureau du *Journal de Paris*, malgré toutes ces insupportables chaleurs de l'été, au lieu d'aller jouir, dans ses terres du Berry, de tous les plaisirs de la grande propriété. M. Duvergier de Hauranne, depuis que le *Journal de Paris* s'est délivré de M. Fonfrède, est le seul rédacteur éminent qui ait écrit avec assiduité dans cette feuille. Posté en avant de cette unique tête de pont des doctrinaires, il fait face héroïquement à tous les autres journaux, à ceux qui les ont toujours combattus comme à ceux qui les ont récemment trahis. Le *Journal des Débats* n'a pas été épargné lui-même. Mais le zèle et le talent de M. Duvergier de Hauranne ne suffisent pas; on a appelé M. Guizot de Lisieux pour lui demander une consultation en forme sur la direction politique et les moyens d'hygiène qui pourraient fortifier le tempérament du *Journal de Paris*. Le grand docteur est venu, il a tâté le pouls à la pauvre feuille qui s'enorgueillit de lui être demeurée fidèle; et puis, comme il n'aime pas le contact des malades que la souffrance jette dans une agitation fébrile, il s'est retiré, se souciant peu, dit-on, d'assurer quelques jours de plus de vie et de santé à des gens qui le compromettent. Voilà donc M. Duvergier averti qu'il compromet son maître! Que va-t-il augurer de M. Guizot et de ses nouveaux projets? Sans doute M. Guizot prépare une troisième ou quatrième transformation de sa politique, pour la faire entrer encore une fois au pouvoir par surprise.

Aussi a-t-il fraternisé, de préférence, avec des amis moins intraitables sur les principes. On l'a vu, un de ces derniers soirs, descendre gaiement après dîner, l'escalier du *Rocher de Cancale*, en compagnie de l'honorable M. Janvier. Certes, M. Janvier avait bien raison d'être le plus soucieux des deux convives; il cherche un collége où il puisse être réélu. Ses électeurs de Montauban ont fini par découvrir sa couleur, qu'il avait si bien diversifiée à leurs yeux, et ils ont résolu de le délaisser aux prochaines élections. Il lui faudra probablement se présenter dans Maine-et-Loire, où il a été avocat : là on saura mieux discerner les nuances de sa carrière politique, qui avaient ébloui les bons habitans de Tarn-et-Garonne.

Le chef des doctrinaires, qui n'a point de semblables inquiétudes et à qui Lisieux est inféodé, a poursuivi le cours de ses dîners confidentiels avec

Digitized by Google

quelques intimes au Rocher de Cancale : avec M. de Broglie, vieille et pure amitié que rien n'altère; avec M. Duchâtel, qu'il voudrait se rattacher et qui s'éloigne de lui chaque jour, sans haine, sans colère, mais par la seule force des choses; enfin avec un journaliste encore jeune, connu par l'importance de son journal, dont il ne peut disposer. Tout le dernier voyage de M. Guizot se résume en deux mots : il s'est donné, à Paris, les allures d'un viveur, puis il est retourné à ses antiquités de Normandie.

Pendant ce temps, un autre doctrinaire, qui vit à part dans la chambre et parle pour sa satisfaction personnelle, M. Jaubert se promène seul dans le Midi, comme il convient à son humeur plus qu'indépendante : il ne comprend pas le dévouement à un parti et l'abnégation de sa personnalité, comme son beau-frère, M. Duvergier de Hauranne. Il est allé reconnaître, dit-on, à pied, toute la ligne que le canal des Pyrénées doit parcourir un jour, s'il y a jamais un canal des Pyrénées, et il se plaît dans ces lieux sauvages. Il en reviendra, non pas pour faire valoir ses nouveaux titres à obtenir la direction des travaux publics en France, à Dieu ne plaise! quoiqu'il fût capable de ne pas s'en acquitter plus mal que M. Legrand, mais pour nous ouvrir, ce qui vaudra mieux, tout un arsenal d'objections originales, et nous débiter des discours amusans sur les ponts et chaussées, comme sur toute chose.

— Les actions du chemin de Saint-Germain, émises à 500 francs, et qui étaient en hausse depuis long-temps, se sont élevées, en cinq jours, de 995 fr. à 1,065. Elles ne s'arrêteront pas en si beau chemin. Heureux ceux qui sauront le moment précis où doit se refroidir l'enthousiasme et commencer la réaction en baisse!

A propos du jeu de bourse, nous avions bien prévu qu'un nouveau fonds, celui d'Haïti, allait se ranimer, sur la simple annonce des négociations préparées par le ministère. L'emprunt, contracté en 1826 pour le compte de cette république, s'est élevé tout à coup de 330 à 355. Il faut attendre maintenant que d'autres résultats soient connus; mais le signal est donné, et la fortune des prêteurs, comme celle des colons, ne sera pas laissée tout-à-fait sans réparation.

— Cette semaine a vu l'inauguration du *rail-way* de Saint-Germain; c'est un grand évènement. Voilà le premier rayon de la voie Appia moderne, qui part de la métropole. Les Parisiens ont regardé ce jour comme une fête; la reine, les princes, les princesses, ont compris qu'il était de leur devoir de concourir, par leur présence, à l'éclat de cette solennité.

Le chemin de fer prospérera-t-il en France? C'est une question que le temps résoudra. Déjà Saint-Étienne avait naturalisé le *rail-way* parmi nous; cet essai remplit une grande partie des conditions du genre, mais il y a bien à désirer encore : le *rail-way* de Saint-Germain est déjà un progrès sur Saint-Étienne. Maintenant, si l'avidité de la spéculation ne vient pas gâter les entreprises futures, nous marcherons de mieux en mieux, en regrettant toutefois que la vogue nous fasse trop oublier les canaux, en faveur des chemins de fer.

Digitized by Google

En Angleterre, il n'en est point ainsi; le *rail-way* est l'auxiliaire du canal. En allant d'Hampton à Stafford, par le chemin de fer de Birmingham, on voit blanchir de petites voiles sur les prairies voisines, on voit poindre des antennes entre les massifs de pommiers. Ce sont des barques qui vont de la rivière de Mersey au port factice de Manchester. Nous sommes charmés que M. le ministre du commerce ait étudié dernièrement les élémens du *rail-way* sur cette terre classique de la locomotion accélérée. Les explorations du ministre viendront en aide, souvent, aux hésitations aveugles des actionnaires et des spéculateurs. Lorsqu'on a étudié le chemin de fer triangulaire qui joint Birmingham, Liverpool et Manchester, on peut se convaincre aisément qu'il y a beaucoup à faire encore, pour arriver à des résultats complètement satisfaisans. Certes, si la perfection n'existe point là, elle ne peut exister nulle part; voilà trois villes qui ont le génie de l'invention, et la puissance de la mise en œuvre; trois villes qui ne reculent devant aucune difficulté, qui se font un jeu d'aplanir des montagnes ou de les percer à jour. Eh bien! ces trois villes cherchent encore un mieux qui échappe à leurs calculs. Rien, sans doute, n'a été négligé pour opérer merveilleusement cette célèbre jonction. On a dépensé 1,500,000 livres sterling; on a percé une montagne, et construit, sous la ville haute de Liverpool, un *tunnel* d'un mille et demi de longueur. A Hampton, à Stafford, à Whitmore, à Crewe, à Hartford, à Warington, des bureaux de relais et de secours ont été élevés en pleine campagne, au confluent de toutes les routes de villages; on a bâti deux cents ponts, et beaucoup de viaducs. Les rails ne sont pas de grêles baguettes, presque toujours ensevelies par le gravier, comme de Saint-Étienne à Roanne, mais de puissantes membrures de fer, assujéties d'une façon indestructible, sur des quartiers cubiques de roche. Le monde peut passer dessus, sans rien ébranler.

Croirait-on qu'après tant d'heureuses combinaisons, opérées avec une si admirable intelligence et une étonnante générosité de spéculation industrielle, ces magnifiques routes ne répondent pas toujours à l'idée que le voyageur s'en était faite sur la foi des journaux étrangers? Croirait-on que le temps donné pour franchir les distances soit soumis à des variations majeures, et que la même personne qui aura fait joyeusement aujourd'hui son trajet de trente milles, de Liverpool à Manchester, en une heure et quart, perdra tristement, le lendemain, cinq heures sur la même route? Il est malheureusement trop vrai que ces entreprises sont très coûteuses; si l'entreprise a lésiné, le travail se détériore au bout de l'année; si l'entreprise sème royalement les millions et qu'elle déploie ce grandiose imposant de munificence industrielle, comme en Angleterre, il arrive bientôt un moment où, la première vogue s'étant refroidie et les voyageurs casuels ne suffisant plus au recouvrement des dépenses, il faut changer les wagons en omnibus, multiplier les stations à l'infini, demander des passagers à tous les villages de l'horizon; recruter, chemin faisant, tous les traînards des diligences; collationner, à chaque pas, ses registres avec les registres des inspecteurs. Ce travail tue le *rail-way;* on regrette les chemins de terre: on demande des chevaux.

On demande des chevaux, et souvent on n'en trouve pas lorsqu'ils sont

Digitized by Google

redevenus nécessaires. Par une de ces causes mystérieuses que la physique n'explique pas, ou explique mal, il arrive que la machine refuse de fonctionner; cela se voit plusieurs fois, dans une semaine, de Manchester à Birmingham. Alors les wagons s'immobilisent, les voyageurs descendent et se promènent sur les belles herbes qui bordent les hauts talus de la route; les conducteurs tiennent conseil; on perd deux ou trois heures à attendre on ne sait quoi. Après bien des hésitations, le capitaine du convoi se décide à congédier la machine. Ces machines ont toujours des noms effrayans, et c'est un tort. On les appelle *Etna*, *Hécla*, *Phalaris*, *Polyphème*, *Stentor*, *Solfatare*, *Météore*, *Comète*, *Typhon*. La machine licenciée, libre de sa queue éternelle de wagons, part au petit pas, et va paisiblement annoncer aux bureaux de *Swan-Inn* que cent voyageurs des deux sexes se promènent sur les pelouses de Whitmore ou de Stafford. On expédie trois chevaux; ces chevaux, depuis leur destitution, ont un mauvais vouloir manifeste, à l'endroit du chemin de fer; ils arrivent mélancoliquement, on les attèle à la série de wagons, et ce brillant convoi, y compris le *royal-mail*, parti si lestement sur les ailes de la foudre, se traîne comme un chaînon de tombereaux de rouliers ; le voyageur philosophe croise les bras, doute du chemin de fer, et s'endort, comme dans une diligence de Laffitte et Caillard.

Voilà les faits dans toute leur vérité; nous ne faisons que les indiquer aujourd'hui, nous y reviendrons avec plus de développemens. Nos observations, en pareille matière, seront de quelque utilité au gouvernement, aux actionnaires, et aux spéculateurs.

M. le duc d'Orléans, à peine descendu du chemin de fer de Saint-Germain, se prépare à visiter le camp de Compiègne; c'est un rendez-vous de plaisir militaire que l'armée lui donne, et le prince y va comme s'il y avait un danger. La lune de miel, qui luit pour tout le monde, à l'exemple du soleil, est toujours dans son plein aux Tuileries et à Saint-Cloud. La duchesse peint et dessine; c'est Paul Huet qui lui donne des leçons; le duc d'Orléans assiste aux leçons du peintre, et s'applaudit des progrès de l'auguste et charmante élève. Tout ce qui tient aux arts est cher à la princesse. A Dresde, elle voulut elle-même tirer son portrait à la presse lithographique de M. Letronne, frère du célèbre savant de ce nom; elle s'acquitta fort bien de ce travail; à la première visite qu'elle fit à la Bibliothèque royale, elle reconnut, dans la foule, M. Letronne, qui est maintenant l'un des meilleurs lithographes de Paris, et lui rappela avec beaucoup de grace sa visite à son établissement de Dresde. On s'entretient aussi beaucoup, dans les salons, de la duchesse d'Orléans; on dit même que les augures sont favorables à la jeune épouse, et que la reine embrasse sa belle-fille avec plus de tendresse que jamais.

—Les fortes chaleurs n'ont amené aucune lacune dans le service des grands chantiers publics. M. de Montalivet, digne héritier d'un nom qui s'est lié aux œuvres monumentales de l'empire, continue à donner aux travaux une impulsion énergique. En passant dans la rue des Petits-Augustins, on peut déjà voir, dans toute son exquise architecture, le palais des Beaux-Arts, qui fonde la célébrité de M. Duban. Le rideau de maisons qui cachait ce monument, est à moitié tombé; on distingue, de la rue, l'élégante façade du château d'Amboise, qui sert de portique au palais, et lie l'architecture

Digitized by Google

du moyen-âge à l'art national de nos jours. Encore quelques semaines, et ce beau monument, qui renferme tant de pensées d'avenir, apparaîtra complet, comme un gracieux décor, derrière une toile qui se lève.

La place de la Concorde prend enfin des airs de place; ce ne sera plus un désert de sable brûlant en été, et une mare de boue en hiver. L'obélisque de Rhamsès respire, enfin, du sommet à sa base, en regardant, du haut de ses quatre mille ans, trois jeunes monumens qui se dépouillent aussi de leurs échafaudages : la Madeleine, qui se dore à son intérieur, pour sa fête d'inauguration; le palais législatif, qui répare son fronton; et l'arc de l'Étoile, qui donne le dernier coup de ciseau à son drame de pierre, *la Marseillaise*.

A l'autre extrémité de Paris, le Jardin des Plantes, déjà si fantastiquement oriental avec ses kiosques aériens, a vu terminer ses belles galeries, commencées en 1833. Sur la place de la Bastille, cette place stérile où le marbre, le bronze, ont toujours avorté, où les châteaux-forts à huit tours s'écroulent, nous verrons bientôt la colonne de Juillet. Le travail de fonte est achevé, la statue de la Liberté est déjà coulée en bronze; il ne faut plus qu'un dernier effort pour réunir tant de parties éparses et constituer un tout. Jamais, en sept ans, Paris n'aura vu s'accomplir un si grand nombre de travaux. Les jeunes ruines que l'empire nous avait léguées se sont changées en monumens; toute trace de dévastation ou de négligence administrative s'efface chaque jour. C'est aussi de cette manière qu'un peuple se fait grand avec la civilisation et la paix.

— Mme Stoltz a fait son premier début vendredi dans *la Juive*. La manière toute gracieuse dont le public de l'Opéra l'a reçue est faite pour l'encourager dans sa prochaine épreuve. La voix de Mme Stoltz est un beau soprano de la plus grande étendue et d'un timbre agréable. Quant à l'agilité de cette voix, il n'en faut pas parler; Mlle Falcon est une Sontag auprès de Mme Stoltz, et l'on sait ce que vaut l'agilité de Mlle Falcon. Mme Stoltz fera bien de veiller à l'avenir sur son intonation, et de se méfier davantage d'une mauvaise habitude qu'elle a de chanter haut. L'autre jour, le public n'y a pas trop pris garde, non plus qu'à certaines notes douteuses, parce qu'après tout cela pouvait s'attribuer aux craintes d'un premier début. Cependant il est à souhaiter, dans l'intérêt de Mme Stoltz, que ces petits accidens ne se renouvellent pas trop souvent. En somme, c'est là un début remarquable et digne de fixer l'attention de la critique. A travers une grande inexpérience et les défauts dont nous venons de parler, le public a distingué dans Mme Stoltz de ces belles qualités naturelles qui, avec l'étude et le temps, font les grandes cantatrices, et les a vaillamment encouragées.

— Le théâtre de la Bourse a donné cette semaine un petit opéra qui se distingue étrangement, par la vivacité du sujet et l'originalité de la musique, de toutes les tristes ébauches représentées depuis *l'Ambassadrice*. La musique de M. Ambroise Thomas est facile, spirituelle, pleine de mélodie et d'intentions franchement bouffes; c'est là, pour le jeune maître, un succès d'autant plus glorieux, qu'il avait à lutter contre deux terribles ennemis, la chaleur, et surtout une exécution inouie dans les fastes de l'Opéra-Comique.

— Nous n'avons point parlé encore de deux jeunes débutantes, Mlles Weys et Tilly, qui se sont montrées dernièrement à la Comédie-Française, parce

Digitized by Google

que nous voulions, pour les juger plus impartialement, laisser passer l'émotion ordinaire d'une première apparition sur la scène. Aujourd'hui, nous pouvons donner sans crainte notre avis sur Mlles Tilly et Weys. Mlle Weys, qui a fait son premier début dans le *Château de ma Nièce*, est douée d'une voix ingrate, que le voisinage de Mlle Mars, il est vrai, contribuait à rendre plus désagréable encore. Depuis, nous avons remarqué chez Mlle Weys une intelligence assez vive, beaucoup d'aisance et une convenable diction. Le rôle d'Agnès, dans *l'École des Femmes*, a opéré en faveur de Mlle Weys une réaction que nous nous plaisons à constater. Mlle Tilly, dans les rôles de soubrette que nous lui avons vu jouer, a fait preuve de tact et d'esprit. Elle se donne trop de mal, peut-être, pour être naturelle, franche, comique. Les trop grands efforts que l'on fait pour atteindre un but sont quelquefois ce qui vous en éloigne; Mlle Tilly, à certains momens, nous a confirmé encore dans cette idée. Néanmoins, comme l'effort et le travail sont toujours louables, nous devons reconnaître que Mlle Tilly fait de son mieux pour être naïve, et qu'elle y réussit souvent. En somme, Mlles Weys et Tilly pourraient être assurément, en attendant mieux, d'une utilité secondaire à la Comédie-Française.

Il faut louer aussi la Comédie-Française des reprises qu'elle fait des pièces anciennes. *Don Sanche*, par exemple, l'une des tragédies les plus admirables de Corneille, quoi qu'en ait dit Voltaire, *Don Sanche* a été donné rue de Richelieu cette semaine, mais arrangé, corrigé, revu, écourté, mis en trois actes enfin par un certain M. Mégalbe. Dieu fasse paix à M. Mégalbe! Nous ne savons qui l'autorisa jamais à estropier Corneille; mais ce que nous savons, c'est qu'il est peu convenable que la Comédie-Française trempe de près ou de loin dans de pareilles profanations.

— *Le Mémoire de la Blanchisseuse* a réussi au Palais-Royal. Cette petite pièce, empruntée au *Diable boiteux* de Lesage, nous montre Dufrény, le charmant et joyeux poète, criblé de dettes, et devant même, ainsi que le titre du vaudeville l'indique, à Thérèse, sa blanchisseuse. Heureusement, tous les créanciers de Dufrény ne sont pas aussi exigeans que Thérèse, et surtout ils ne sont pas femmes, car alors Dufrény ne pourrait pas raisonnablement s'acquitter avec tout le monde. Thérèse n'imagine-t-elle pas de se faire épouser en manière de remboursement? C'est cette donnée, assez comique du reste, qui fait le fond du vaudeville dont nous parlons. Les acteurs ont, en général, assez bien compris leurs rôles.

— *Mon coquin de neveu*, au Vaudeville, est une pièce qui doit moins son succès à l'auteur qu'au tailleur de Lepeintre jeune. Quoi de plus bouffon, en effet, que Lepeintre jeune vêtu en dandy, frisé, pommadé, ayant un pantalon quasi-collant et un petit habit bleu très étroit dans le dernier style? Dans cette pièce, Lepeintre, costumé comme nous venons de le dire, et comptant vingt-deux ans à peine, se trouve le neveu de M. Émile Taigny. Là est tout l'esprit de la pièce. L'habit de M. Lepeintre jeune a été fort applaudi.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUARANTE-QUATRIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Les Amans Mystiques, ou Amoureux, Poète et Fou; Fragment inédit d'un journal de William Cooper, par M. Amédée Pichot. . . 5
Aventures du grand Balzac, pour faire suite aux Mystifications du petit Poinsinet. — V. — Le Triomphe de l'Orgueil littéraire, par P. L. Jacob, bibliophile. 32
Critique littéraire. — *Lea Cornelia*, de Mme Anna Marie, par M. Chaudes-Aigues. 54
Bulletin 57

Une Famille de Parias, par Mme Ch. Reybaud. 69
La Vie dévote chez les Païens, par M. A. Granier de Cassagnac. 110
Bulletin. 123
L'Académie-Française. 129

Souvenirs de Catalogne, par M. Ch. Didier. 137
Aventures du grand Balzac, pour faire suite aux Mystifications du petit Poinsinet. — VI. — Où commence le Désenchantement, par P. L. Jacob, bibliophile. 154
O'Connell aux Élections de Dublin, par M. C. Feuillide. . . . 174
Les Mines de Danemora et Falhem, par M. X. Marmier. 186
Bulletin. 193

La Peine du Talion, par M. Ch. de Bernard. 205
Une Société de Tempérance, par M. Méry. 244
Voyages. — La Corogne, par M. Rossseeuw Saint-Hilaire. . . 251
Bulletin. 260

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

XLV.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1837.

TOME QUARANTE-CINQUIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

1837.

Digitized by Google

Digitized by Google

JOBISME.

I.

André à Hubert.

Maudits soient les poètes, avec leur hypocrite amour des champs, de la nature, de la solitude et des fleurs. Je t'avouerai franchement que j'en ai quelquefois été dupe dans ma vie, et que, lorsque j'ai pris la résolution de venir ici passer la belle saison, je m'étais fait à moi-même un tableau tout-à-fait séduisant des plaisirs champêtres et des doux loisirs de la retraite.

J'avais trouvé ici une charmante habitation, une petite maison blanche avec des volets verts, et un jardin devant la maison. Des fenêtres la vue s'étendait au loin sur des jardins et sur des bois. Quand Rose est entrée dans la maison, elle a sauté de joie et m'a embrassé. Elle courait partout avec une joie d'enfant. Pendant une semaine nous avons visité toutes les promenades, parcouru les belles allées des bois, couvertes de leur dôme de feuilles et tapissées de gazon et de mousse. Nous buvions du lait, nous cherchions sous l'herbe les petites perles parfumées du muguet; nous nous mettions les mains en sang dans les buissons d'églantiers pour avoir leur première rose d'un pourpre pâle. Le premier jour de pluie nous a désenchantés. Nous avons regretté les théâtres et le café Anglais. Depuis ce temps nous avons passé bien des journées maussades, qui ont mis quelque aigreur entre Rose et moi. Les femmes n'ont qu'un culte, une croyance, c'est *ce qui leur plaît. Ce qui leur plaît* est sacré; elles lui

Digitized by Google

sacrifient tout avec le plus touchant héroïsme. Rose ne comprend pas qu'il n'y a pas moyen pour moi de vivre à Paris. Je n'ose pas lui dire que depuis deux ans c'est pour elle que j'ai dépensé un peu plus de deux cent mille francs, qui composaient tout le reste de ma fortune; que je n'ai d'espoir que dans l'héritage d'un cousin, héritage dont je n'ai jusqu'ici qu'un procès, et que les quelques créances douteuses qui me restent à recouvrer sont toutes nos ressources jusqu'à l'issue de ce malheureux procès. Elle assure qu'elle sera morte d'ennui avant quinze jours si je ne la tire d'ici. Je ne sais que faire. Je ne connais personne ici, et ne puis lui offrir la moindre distraction. Cependant le seul voisin que nous possédions nous a procuré quelques instans de gaieté. Ce voisin est une robe de chambre surmontée d'un bonnet de fourrure. Si nous supposons qu'il y a là dedans un corps et une figure, c'est par induction que nous portons ce jugement, puisque nous n'avons pu découvrir jusqu'ici que le bonnet et la robe de chambre. Le voisin a un fort beau jardin très bien entretenu, et les plus beaux chiens de chasse que j'aie jamais vus. De nos fenêtres nous dominons entièrement son jardin. Il a l'air d'un homme parfaitement insociable; il n'a pas salué Rose une seule fois, et a semblé ne pas s'apercevoir qu'il a pour voisine la plus belle fille de Paris. Rose s'est piquée et a imaginé de jeter par la fenêtre, dans ses plates-bandes scrupuleusement sarclées, des boisseaux d'avoine et de chenevis, qui germent, poussent, et font de son jardin le champ le plus sauvage et le plus inculte. Il y a un mois, elle a laissé tomber plein un carton de graines de pavots. Une poignée de ces graines en contient un peu plus de cinquante mille. Elle m'a appelé ce matin toute joyeuse, en me disant que les pavots commençaient à germer et à couvrir le sol de leur glauque feuillage. Elle a cru devoir y joindre aujourd'hui de la graine d'oignon et de la graine de carotte. Depuis quelques mois tout pousse dans ce malheureux jardin, excepté ce qu'y met le propriétaire, qui ne soupçonne pas la cause d'une semblable fécondité. N'a-t-elle pas exigé, il y a quelques jours, qu'au risque de me faire tirer un coup de fusil par un jardinier je descendisse la nuit chez le voisin, au moyen d'une échelle, et que j'allasse peindre capricieusement les caisses qui renferment ses grenadiers et ses lauriers-roses. L'une a été peinte en noir et semée de larmes blanches; une autre a reçu la caricature du voisin; une troisième a été couverte de bandes tricolores. Néanmoins voilà huit jours qu'il est absent, et cet innocent plaisir de le taquiner nous est enlevé.

Obligé-moi, mon cher Hubert, d'aller chez mon homme d'affaires

Digitized by Google

t'informer s'il y a lieu d'espérer que ce billet de trois mille francs que je lui ai remis soit escompté ces jours-ci.

II.

Tu ne m'as pas répondu. Tu ne sais pas ce que c'est que d'attendre une lettre, et une lettre qui doit terminer une foule d'odieux petits tracas. Depuis quatre jours, il s'est établi entre mon domestique et moi une lutte opiniâtre. Il m'a présenté son livre de dépense du mois; c'était, dans ma situation, la plus grande hostilité possible. J'ai pris le livre et je n'ai rien dit. On ne saurait avoir trop de reconnaissance pour un domestique qui aurait l'esprit ou plutôt le cœur de vous épargner ces humiliantes tracasseries. Mais ils semblent, au contraire, se faire un perfide plaisir de votre embarras et prendre une revanche. Je ne garderai pas celui-ci. Le lendemain, le livre que j'avais laissé sur la cheminée sans l'ouvrir, se trouva placé sur mes gants, de telle sorte que je ne pouvais les prendre sans toucher l'odieux petit livre. Je le jetai de mauvaise humeur sur le parquet. Le lendemain matin, je le trouvai sur les pans de mon habit, de telle sorte que, prenant l'habit pour le mettre, je jetai le livre à terre. Je le ramassai et le mêlai à d'autres livres.

Ce matin je sortis de bonne heure; j'étais prêt, et je me félicitais d'échapper pour cette fois à la persécution de mon ennemi et de son mémoire, lorsqu'en mettant mon chapeau je sentis me tomber sur la tête le maudit mémoire qui était dans le chapeau.

J'irai demain à Paris. Il faut absolument que je revienne avec de l'argent. Ne sors pas que je ne sois arrivé; nous passerons la journée ensemble, et après-demain nous partirons pour la campagne, où tu resteras avec nous aussi long-temps que tu le pourras.

III.

Un duel.

Les boutiques commençaient à s'ouvrir dans les rues de Paris. On n'entendait encore d'autre bruit que les pas lourds des maçons se rendant à l'ouvrage, le trot pesant des chevaux de laitières dont les charrettes secouaient leurs boîtes de ferblanc. Un bruit moins saccadé, un trot un peu moins lourd sans être plus vif, un trot de deux chevaux inégaux se fit entendre au détour de la rue de Grammont,

Digitized by Google

et une *citadine* ne tarda pas à paraître. Elle s'arrêta à une porte à laquelle était déjà une autre voiture à peu près semblable. Deux jeunes gens étaient dans la voiture qui arrivait; l'un des deux descendit, entra dans la maison, et revint quelques instans après.

— Cocher, à Montmartre!

Il monta dans la citadine, qui se mit en route. Alors il dit à son compagnon :

— Ton affaire est arrangée. Le pistolet à vingt-cinq pas; on marchera jusqu'à dix. Le rendez-vous est à Montmartre. Ils nous suivent.

La veille, André était arrivé à Paris, selon sa promesse. Il n'avait pas rencontré son homme d'affaires. Le soir, il était allé au spectacle avec Hubert.

Dans les soirées parfumées de l'été, il est difficile de se décider à entrer dans un théâtre fétide, à moins que l'on n'en fasse un contraste destiné à augmenter le plaisir de la fraîcheur que l'on goûtera en sortant. En un mot, l'été on ne peut raisonnablement aller chercher au théâtre que le plaisir d'en revenir.

Dans la foule, un homme marcha sur le pied d'André, et ne répondit à son observation que par des jurons et des invectives. Hubert répondit en riant; l'inconnu se fâcha et lui donna sa carte. André donna la sienne en retour.

— Ma foi! disait-il chemin faisant à Hubert, il est difficile d'avoir un duel plus ridicule. Je ne me sens pas le moins du monde altéré du sang de mon adversaire, et cela nous fait perdre un temps précieux ce matin.

— Je ne sais, disait l'adversaire dans l'autre fiacre, pourquoi cet écervelé tient à se battre pour une pareille vétille, et il me fait manquer une chasse aux cailles que je comptais faire ce matin.

Au haut de la côte, les deux voitures s'arrêtèrent. Hubert et l'autre témoin se rejoignirent. André marcha en avant; *son ennemi* suivit à une vingtaine de pas.

Après quelques instans de dialogue, ils s'arrêtèrent dans un champ près de Clignancourt, mesurèrent les pas et chargèrent les armes. Alors les deux ennemis s'approchèrent.

André considéra son adversaire, parut fort surpris, et dit :

— Mais il y a ici un étrange quiproquo; ce n'est pas avec monsieur que j'ai affaire.

— Mais, reprit l'autre, monsieur n'est pas l'homme avec lequel j'ai échangé ma carte hier soir.

Digitized by Google

— C'était, dit André, à la sortie du théâtre du Vaudeville.

— Oui.

— Vous m'avez marché sur le pied?

— C'est-à-dire, c'est vous qui avez marché sur le mien.

— Non pas.

— Mille pardons.

— C'est vous.

— C'est vous.

— N'importe, dit André, nous nous sommes querellés et nous avons pris rendez-vous.

— C'est précisément cela.

— Alors il n'y a pas d'erreur; je vous croyais plus mince.

— Et moi je vous croyais plus gros.

— Allons, messieurs, dit André, les armes.

— Les armes, dit sir John.

— Attendez, dit André, et il sortit une carte de sa poche.

Sir John Knitt. Esq.

— C'est bien moi.

— Alors en place.

— En place.

On compta encore les pas, et les adversaires se trouvèrent en face l'un de l'autre. André boutonna son habit pour couvrir un gilet qui aurait pu le trahir, et dit :

— A vous, *sir John.*

— Je ne tire jamais le premier, reprit sir John. A vous donc, monsieur Brasseur.

— Comment, s'écria Hubert, monsieur Brasseur?

— Monsieur Brasseur? dit André.

— Monsieur Brasseur, répéta sir Knitt, et cherchant dans la poche de son gilet, il en tira une carte et lut.

M. Paul Brasseur.

— Ce n'est pas moi, dit André.

— Ce n'est pas lui, dit Hubert.

— En effet, dit sir John, mon homme était plus gros.

— Et le mien l'était moins, dit André.

— Il avait les cheveux blonds et des moustaches, et nous n'en avons ni l'un ni l'autre.

Digitized by Google

— C'est comme le mien.

A force d'explication, on finit par comprendre qu'après une querelle et un échange de cartes avec sir John, M. Paul Brasseur avait eu une pareille querelle, et un pareil échange avec André, auquel, au lieu de donner sa propre carte, il avait donné celle de sir John qu'il venait de recevoir.

— C'est une erreur, dit Hubert.

— C'est peut-être un trait d'esprit et de bon sens, dit sir John; il aura pensé que, s'il se trouvait deux hommes assez fous pour prendre au sérieux une semblable querelle, c'était entre eux qu'ils devaient se battre. Messieurs, dit sir John en saluant André et Hubert, pardon de vous avoir fait lever si matin. Moi, je suis chasseur, et cela n'a rien de contraire à mes habitudes. Si vous vouliez accepter à déjeuner à V***, vous seriez les bien-venus.

— Merci, dit André, nous irons à V***, mais ce sera seulement dans quelques heures. J'y ai un pied à terre, et mon ami viendra y passer chez moi quelques jours.

— Ce sera donc pour demain, dit sir John, et il donna à André une autre carte sur laquelle il écrivit au crayon son adresse à la campagne.

On se serra la main, et on remonta en voiture.

— Chose singulière, dit André, mon ennemi de tout à l'heure n'est autre que mon voisin, que, pour la première fois, je vois hors de sa robe de chambre et de son bonnet de fourrures.

A ce moment, Hubert porta la main à son gousset de montre, puis sembla se rappeler où était sa montre.

— André, quelle heure est-il?

André fit le même mouvement, et indiqua d'un geste un souvenir semblable.

— N'importe, il y a au moins quatre heures que nous avons ce cocher. As-tu de l'argent?

— Non, et toi?

— Pas le moins du monde.

— Pourvu que je trouve mon homme d'affaires. — Cocher, un peu plus vite. — Et le cocher donna un coup de fouet sur la sellette du cheval de gauche, et un second coup de fouet sur le trait de l'autre cheval.

L'homme d'affaires était chez lui; mais l'effet était difficile à placer. Il avait eu beaucoup de peine à obtenir une quasi-promesse

Digitized by Google

pour quelques jours plus tard. Hubert et André, rentrés dans leur voiture, se regardèrent sans parler.

— Où allons-nous, dit le cocher?

— Où vous m'avez pris, dit André.

Les deux amis firent un paquet de leurs habits, et les allèrent mettre en gage, puis partirent gaiement pour la campagne.

Nous aurions dû intituler ce chapitre : Récit exact et circonstancié du grand et mémorable combat, qui n'eut pas lieu, entre André et sir John Knitt, esq.

IV.

Les crimes de Black.

Sir John, en rentrant chez lui, fut reçu par son jardinier qui lui dit :

— Ah! monsieur, Black a encore fait des siennes.

— Ce Black, dit sir John, est donc décidément un animal malfaisant.

— Monsieur, il a étranglé et dévoré quatre lapins dans la garenne.

— Dans la garenne? et comment y est-il entré?

— C'est ce qu'on ne peut comprendre sans le voir, et ce qu'on ne croit qu'à peine après l'avoir vu. Il a rongé la porte de chêne et a passé à travers.

— Quatre lapins! ce Black est réellement terrible, dit sir John; comment en est-il venu à manger le gibier? le meilleur *pointer* de toute l'Écosse!

Black était, en effet, un de ces beaux chiens écossais au poil fauve, rude comme les soies d'un sanglier, et cependant si ras et si uni, qu'on distingue à travers le mouvement des muscles; c'était un montagnard aux pieds longs et étroits, à l'œil vif et saillant, comme un cheval arabe.

Mais depuis quelque temps il n'était bruit que de ses forfaits, et le jardinier, ainsi que les autres domestiques, en faisaient chaque jour d'épouvantables récits.

Black mangeait les lapins dans la garenne, les œufs et les poulets dans le poulailler; il s'introduisait dans l'office, cassait les porcelaines et emportait le beurre et le filet de bœuf froid, réservé pour le déjeuner. Black avait récemment dévoré une paire de bottes et des harnais, les portes les plus fortes ne l'arrêtaient pas, il mangeait

Digitized by Google

les portes pour se mettre en appétit; jamais la bête du Gévaudan, jamais le sanglier tué par Méléagre, ne firent autant de ravages que le pointer de sir John. Il était tellement venu en usage, dans la maison, de lui mettre tout sur le dos, tant on le jugeait capable de tout, que, si un rosbeef était trop cuit, le cuisinier disait : C'est la faute de Black, contre lequel j'ai été obligé de défendre la crême, et pendant ce temps-là le rôti a brûlé.

Si les petits pois gelaient, si le vin de Bordeaux était trop froid, si le vin de Champagne ne l'était pas assez, si le thé était trop faible ou trop fort, si les bottes de sir John le gênaient, si le dîner n'était pas prêt à l'heure ordinaire, on trouvait toujours moyen d'en attribuer la cause à ce scélérat de Black.

Black recevait de sévères corrections, mais il paraissait peu sensible aux coups de fouet; car si, le lendemain d'une exécution, sir John demandait pourquoi on ne lui servait pas de pigeons, le maître d'hôtel répondait : Il n'y a plus de pigeons, Black les a mangés.

Il faut en remettre dans le pigeonnier.—Il n'y a plus de pigeonnier, Black l'a détruit.

Le lendemain matin, les deux amis se présentèrent de bonne heure chez sir John Knitt. Celui-ci était levé et prêt à partir. Les domestiques offrirent à Hubert et à André des fusils et des carnassières. L'équipement du maître de la maison était on ne saurait plus complet. Les Anglais ont des outils pour boutonner les guêtres, et des outils pour réparer les outils à boutonner les guêtres. Un Anglais qui va pêcher à la ligne se fait suivre d'un fourgon.

Tout à coup un chien tomba par-dessus un mur; c'était Black que l'on avait renfermé, mais qui, au mouvement des gens, dans la maison, avait bien compris qu'il était question de chasse. Il avait sauté à travers un carreau et avait le museau ensanglanté; une fois dans la première cour, il était séparé de la seconde, où était son maître, par une muraille. Il avait grimpé sur une charrette et s'était élancé au hasard. Alors il commença à bondir et à hurler de joie. Il venait flairer la veste de chasse et les guêtres de sir John; il les reconnaissait; on allait chasser, plus de doute; ses yeux lançaient des éclairs; il allait à la porte, se retournait pour voir si on le suivait; revenait sur ses pas, gémissait.

Mais sir John lui dit sérieusement : — *Black, au chenil.* Le pauvre Black leva sur son maître un œil morne et terne, et s'en alla en rampant, la queue basse, vers une porte qu'on lui ouvrit. Là, il se retourna, et leva sur son maître un dernier regard, un regard plein

Digitized by Google

de reproche et de prière; — puis il entra, et on referma la porte sur lui.

Jusqu'au départ, il resta dans la paille, la tête tristement couchée sur les pattes; puis quand il eut entendu fermer la grille, il fit entendre un sourd gémissement qu'il continua jusqu'au retour de son maître.

Il n'est rien de touchant comme la douleur d'un chien; on est tellement sûr qu'elle est exempte d'affectation, et que ce n'est ni un masque ni une parure; elle est si franche, si naturelle.

Je ne vous raconterai pas une chasse aux cailles. Si vous êtes chasseur, vous la connaissez; si vous n'êtes pas chasseur, cela n'aurait pas pour vous le moindre intérêt.

Seulement à ce propos, je citerai un livre imprimé en 1788.

« Lorsque le temps du passage des cailles, pour retourner en Afrique, est arrivé, c'est-à-dire vers la fin d'août, il se fait, aux environs de Marseille, une chasse *fort agréable*. On a des jeunes mâles, auxquels on a soin de ne *donner que peu à manger;* au mois d'avril *on les aveugle* en leur passant légèrement sur les yeux un fil de fer rouge; au mois de mai *on les plume* sur le dos, aux ailes et à la queue, etc., etc. »

Sir John et André eurent les honneurs de la chasse. Hubert ne tua rien, mais ne manqua pas de donner une raison suffisante à chaque coup inutile. L'oiseau était trop loin ou trop près. La poudre était humide, le plomb trop gros ou inégal. Il avait eu le soleil dans l'œil. Une racine l'avait fait trébucher.

On trouva à une halte un excellent déjeuner; puis on se remit en marche. La chaleur était horriblement pesante; on voyait monter de l'horizon au zenith de gros nuages noirs, couverts d'une légère mousse grise. Il semblait que le ciel s'abaissait sur la terre pour l'étouffer. Bientôt quelques larges gouttes s'échappèrent des nuées, puis ils se fondirent en eau. Sir John ne se résignait pas à rentrer et affirmait à ses compagnons que ce n'était qu'*un nuage*. Mais le nuage semblait une coupole de plomb, et rien ne prouvait qu'il ne continuerait pas de pleuvoir toujours à l'avenir, jusqu'à la fin des siècles.

On se décida au retour, et l'on fit deux lieues sous une cataracte. Arrivé à sa porte, sir John dit aux deux amis :

— Allez vous changer, et revenez bien vite dîner.

Digitized by Google

V.

Comment André et Hubert vinrent à bout d'une chose impossible.

André et Hubert entrèrent chez André sans se parler. Rose les attendait à la fenêtre et les reçut en riant de tout son cœur.

— Voilà, dit-elle, comment devrait finir toute partie de plaisir dont les femmes sont exclues.

— Chère Rose, dit André, vous ne voyez encore que la moindre partie de nos infortunes.

— Eh bien! dit Hubert, que fais-tu là?

— Et toi?

— Ce têtu de chasseur nous dit d'aller changer, tu sais parfaitement que nous ne possédons plus d'autres habits que ceux qui nous couvrent.

— Ou plutôt qui ne nous couvrent pas.

— Plaisante... Et au lieu de nous poser en Spartiates, de répondre que quelques gouttes d'eau ne nous gênaient pas, tu tournes fièrement du côté de ta maison et je suis forcé de te suivre. Cela lui est facile à dire à ce damné de chasseur : Allez changer.

Rose fit allumer un grand feu et se retira.

— D'abord, dit André, nous allons changer de linge, puis tordre et faire sécher nos habits.

— Il y en aura pour quatre heures.

— Alors il y a un autre moyen, c'est d'écrire à l'Anglais que, nous trouvant subitement indisposés, nous le prions de nous excuser et de dîner sans nous.

Et il se met à écrire la lettre. Comme il allait la donner à porter, Hubert l'arrêta.

— Nous sommes sauvés.

— Comment?

— Certes, il est agréable de remettre des habits bien secs et bien lustrés, au lieu de garder des vêtemens trempés, traversés, noyés; mais ce n'est pas seulement dans un intérêt de bien-être que nous avons besoin de changer, c'est aussi dans un intérêt de vanité, pour ne pas paraître n'avoir qu'un habit. Eh bien! si le premier but ne peut être atteint, il faut nous contenter de l'autre. Voici nos habits bien tordus, je vais mettre les tiens, et tu mettras les miens. La différence de couleur suffira pour nous donner l'apparence convenable, et chacun de nous aura effectivement changé d'habits.

Digitized by Google

VI.

On dîna splendidement. Après le dîner on but du punch; il vint au moment où l'on eut tant bu, qu'on sentit plus que jamais le besoin de boire encore. Sir John reconduisit chez eux Hubert et André. Celui-ci fit de nouveau punch et l'on passa à boire une partie de la nuit. A minuit Rose se retira pour dormir. Un peu après, une grande et mutuelle tendresse s'empara des buveurs, qui sentirent le besoin de s'ouvrir réciproquement leur ame, et de se raconter leurs affaires les plus secrètes. Ces confidences furent interrompues par un grand bruit partant de chez le voisin. C'était un mélange de cris de coqs, de gloussemens de poules qui couraient et volaient dans le poulailler.

— Allons, dit sir Knitt, c'est encore Black qui fait des siennes.

VII.

Sir John Knitt, écuyer, à Mme Rose André.

« MADAME,

« Mon *pointer* Black s'étant encore, la nuit dernière, livré à de nouveaux et coupables excès, j'ai pensé devoir mettre un terme aux crimes que depuis long-temps il amasse sur sa tête. Il sera donc, ce matin, jugé devant toute ma maison. Veuillez, madame, accepter à déjeuner chez moi avec M. André et son ami, et assister au jugement et, tout le donne malheureusement à croire, à la condamnation et à l'exécution de Black.

« J'ai l'honneur d'être, madame,

« JOHN KNITT, esq. »

VIII.

La vertu trouve tôt ou tard sa récompense.

Après le déjeuner, on fit paraître Black.

Le pauvre chien vint lécher son maître. Sir John était ému.

— Black, lui dit-il, je t'ai vu naître, je t'ai choisi entre cinq, et tes quatre frères ont été noyés; je t'ai élevé, je t'ai instruit; je t'ai fait chasser autant qu'un honnête chien peut le désirer; je ne t'ai pas fait courir en vain; à chaque arrêt que tu as fait, tu as vu tomber ta vic-

Digitized by Google

time; ton chenil a toujours été bien sec et bien soigné; chaque jour j'ai veillé moi-même à ce qu'on remplaçât la paille du jour précédent; et c'est toi, Black, c'est toi qui es devenu un mauvais tueur de poules, un *pilleur* de basse-cour; c'est toi qui ne chasses plus que les côtelettes et les filets de bœuf. Je ne garderai pas un semblable chien; tu as mis le comble, hier, à ta rapacité. — William, dit-il au jardinier, emmenez-le au bout du jardin, et qu'il soit pendu.

— Est-ce sérieusement, dit Rose, que vous parlez ainsi?

— Oui, madame.

William voulut emmener le chien; mais il se débarrassa et vint se jeter dans les jambes de son maître, montrant autant de terreur de quitter sir John, qu'il en eût montré de mourir, s'il eût pu comprendre son sort.

Sir John regarda son pointer si beau, si noble, si vigoureux, si ardent à la fois et si sage, si grand chasseur, si soumis, si caressant; s'ils eussent été seuls ensemble, sir John eût embrassé son chien; mais la vanité qui fait les Brutus, le soutint; il renouvela l'ordre, et William reprit Black.

— Mais enfin, dit Rose, quel est donc cet horrible crime commis la nuit dernière, et qui a décidé la condamnation du pauvre Black?

— Madame, dit William, il s'est introduit dans le poulailler, et il a tué et dévoré quatre poulets.

Rose regarda William, lui ôta Black des mains.

— Pauvre Black, lui dit-elle, tu ne mourras pas; tu es sous ma protection et sous celle de la justice.

— Sir John, dit-elle, Black est innocent; la nuit dernière, quand vous étiez à boire chez moi, j'ai entendu un grand bruit dans votre poulailler; je n'étais pas couchée, je me suis mise à la fenêtre, et j'ai vu vos gens tordant le cou à vos poulets et en faisant une fricassée générale. Black n'y était pas et est le seul innocent du crime dont on l'accuse et qu'ont commis ses accusateurs. J'en ai parlé ce matin à une femme qui me sert, et elle m'a dit tout ce qui se passe chez vous : vos domestiques mangent vos poulets et vos pigeons et mettent leur mort sur le compte de Black, qui ne consentirait pas même à en manger les os. Black est un chien fidèle et un bon chasseur.

— Madame, madame! dit sir John fort ému, êtes-vous sûre de ce que vous dites?

— Demandez-le à William, qui n'ose regarder ni vous, ni moi, ni son intéressante victime.

— Ah! drôle! c'est toi qui seras pendu! s'écria le maître de William.

Digitized by Google

William ne fut pas pendu. Mais il arriva qu'un matin, à peu de temps de là, sir John, forcé de faire un long voyage, vendit ses chevaux et donna ses chiens, excepté Black.

— Monsieur, dit-il à André, votre femme, ou votre maîtresse, peu importe, a sauvé la vie à Black. Je ne peux ni le vendre ni le donner, à moins que ce ne soit à un ami et à un honnête homme, sur la parole duquel il me soit permis de compter. Je vous donne Black à deux conditions, que vous allez me jurer de remplir : d'abord, vous ne laisserez Black, sous aucun prétexte, propager sa race ; si par hasard le cas arrivait, vous feriez pendre ou noyer les chiens qui en proviendraient. Black est le dernier rejeton d'une belle race écossaise. J'ai encore dans mes terres deux de ses frères, condamnés comme lui à un célibat rigoureux. Je ne veux pas que cette race courre les rues. En second lieu, vous ne lui apprendrez pas à rapporter.

— Oh! oh! fit André.

— Vous ne lui apprendrez pas à rapporter? répéta sir John Knitt.

— Mais mon cher, dit André, faut-il donc que je rapporte moi-même, ou que je poursuive à travers les luzernes une perdrix démontée ou un lièvre blessé?

— Monsieur, dit sir John en reculant d'un pas, croyez-vous qu'un chien comme Black soit fait pour être votre domestique?

— . . . . . .

Venez avec moi et vous le verrez chasser, ajouta l'écuyer. Il prit son fusil, et, suivi de Black et d'un épagneul, il sortit dans la plaine; ils se promenèrent une demi-heure. Soudain, Black tomba en arrêt, immobile; sir John tira sa tabatière.

— Votre chien est en arrêt, dit André

Sir John re répondit pas, ouvrit la boîte doublée d'or, saisit lentement une prise, la savoura, referma la boîte et la remit dans sa poche. Puis il avança; une perdrix isolée se leva et fut immédiatement pelottée. Black la regarda tomber et revint auprès de son maître qui rechargeait son fusil.

Alors l'épagneul, qui n'avait pas guété et ne s'était pas permis de prendre jusque-là la moindre part à la chasse, sortit de derrière sir John, alla chercher l'oiseau et le rapporta, puis se remit à son poste.

— C'est un perdreau, dit Hubert qui arrivait.

— Mon cher Hubert, dit André, je regrette de vous voir arriver pour dire une sottise.

A la Saint Remy
Tous perdreaux sont perdrix.

Digitized by Google

IX.

La citation de ce dicton de chasseur démontre assez clairement que l'on était arrivé au mois d'octobre, et qu'il ne restait aucun prétexte à donner à Rose pour habiter plus long-temps la campagne. D'ailleurs André avait touché ses mille écus, partie en argent, partie en valeurs à courte échéance. L'on vivait à Paris, comme beaucoup de gens y vivent, c'est-à-dire avec un présent si laborieux, si difficile, qu'on n'a pas le temps de s'occuper de l'avenir.

Néanmoins, ce qui rendait la position d'André de plus en plus difficile, c'étaient des dettes dont le nombre et l'importance n'avaient fait que s'accroître depuis plusieurs années.

A chaque instant il faisait les rencontres les plus désagréables; un bottier le saluait, un tailleur l'abordait avec son foulard sous le bras.

André, il est vrai, mettait le plus grand soin à éviter les rues où demeuraient ses créanciers; mais quelquefois il était trahi par le hasard. Il y avait un très grand nombre de rues par lesquelles il ne pouvait plus passer; quelquefois il lui fallait faire des détours incroyables pour aller d'un point à un autre. Quelqu'un qui l'aurait vu sortir de la rue Saint-Lazare, où il demeurait, remonter la rue Neuve-Saint-George et sortir par la barrière Pigale, ne se serait guère douté qu'il allait rue du Mont-Blanc, chez Hubert. Cependant il y arrivait en redescendant par la barrière de Clichy, en évitant la rue de Clichy, prenant la place de l'Europe, la rue de Londres, la rue du Rocher, traversant la rue Saint-Lazare sur un autre point, suivant la rue de l'Arcade et la rue Saint-Nicolas d'Antin.

Il y avait, pour André, une lieue et demie de la rue d'Artois à la rue de Grammont. Ce point du boulevard et les rues adjacentes lui étaient devenus impraticables; les boulevards surtout présentaient, sur presque toute leur ligne, de très grandes difficultés. Paris était, pour lui, un immense *désert*, malheureusement *trop peuplé*.

Un jour, Hubert lui dit : Tu étais premier clerc, lors de la mort de ton père, pourquoi n'achètes-tu pas une étude d'avoué? M. Lenoir est un ancien ami de ta famille, il ne peut tarder à se retirer des affaires, va le voir.

André fit une visite à M. Lenoir, qui le reçut à merveille et vint au-devant de ce qu'André avait à lui dire.

Digitized by Google

X.

M. Lenoir à André.

« M. et Mme Lenoir prient M. André de leur faire l'honneur de passer la soirée chez eux vendredi prochain. On fera de la musique.

« On se réunira à huit heures. »

XI.

André, qui était allé deux fois déjà chez M. Lenoir, ne reconnut pas l'appartement, tant il avait subi de métamorphoses pour la solennité du jour. L'étude et la salle à manger étaient devenues des salons. On avait enlevé les tables, les cartons et les buffets, que l'on avait entassés sur le carré et sur l'escalier qui montait à l'étage supérieur; on n'avait pu enlever tout-à-fait la trace des pains à cacheter qui, le matin encore, tenaient à la muraille une affiche ainsi conçue :

SUR LICITATION

ENTRE MAJEURS ET MINEURS

En l'étude et par le ministère de Me Lenoir, etc.

Quelques têtes de clercs chevelus avaient également laissé une empreinte sur le mur; il était resté dans l'un de ces deux salons une odeur de papier moisi, et dans l'autre un parfum de nourriture; les tables de jeu étaient dans le cabinet de l'avoué; le salon était fort beau et parfaitement éclairé; la chambre à coucher de madame servait de petit salon, et il n'y avait rien à dire contre, si ce n'est une chose, qui ne serait ni comprise ni appréciée à cause de l'usage général où sont les femmes de Paris de laisser pénétrer tout le monde dans leur chambre à coucher.

Il y avait dans ces diverses pièces à peu près trois fois autant de monde qu'elles en pouvaient contenir, et c'était un démenti formel à cet aphorisme : le contenant est plus grand que le contenu.

Tous les hommes étaient habillés de noir et avaient des cravates blanches, toilette qui est restée en toute propriété aux gens du palais.

Le grand salon était plein de femmes assises dont quelques-unes s

Digitized by Google

étaient élégantes ; il y avait néanmoins dans l'ensemble quelque chose d'un peu provincial et maniéré.

Là, du reste, comme dans toute réunion, on achetait la vue de chaque jolie femme par l'apparition nécessaire de trois vieilles, mère, cousine ou tante, qui l'entouraient comme l'enveloppe hérissée d'une châtaigne savoureuse.

La maîtresse de la maison avait une belle voix, et néanmoins laissait chanter ses invitées, et aimait qu'elles chantassent bien. M. Lenoir était un homme de bonne mine, avec des airs si jeunes encore, qu'on était tenté parfois de prendre ses cheveux gris pour de la poudre ; c'était un homme d'esprit, qui n'en avait que très peu perdu au milieu des gens de robe, lesquels avaient eu le rare désintéressement de ne lui pas prendre ce qu'il perdait.

Quelques hommes s'étaient glissés derrière les femmes où ils se tenaient debout appuyés contre le mur, sans espoir de changer de position de toute la soirée ; toutes les portes et les issues étaient gardées et obstruées. Dans les autres salons, on parlait d'affaires, de dossiers, de chicanes, de plaidoiries ; il y avait presque uniquement, des notaires, des avoués, des huissiers, des avocats, des agréés ; on reconnaissait quelques premiers clercs à leur élégance particulière, un gilet en soie ponceau, laissant apercevoir une chemise de grosse toile, fermée par une épingle en strass, dont le pseudo-diamant n'est guère moins gros que le régent, une cravate de satin blanc, des gants verts et les bas de coton. Ces excès de parure, ce luxe asiatique, ne sont point blâmés ; on sait qu'il faut que tout premier clerc fasse un beau mariage pour payer la charge qu'il médite d'acheter, et l'on admet facilement qu'il ne néglige rien pour charmer les yeux.

André traversa l'étude et la salle à manger, et s'arrêta dans le cabinet du patron ; il y avait un fauteuil libre, il s'y plaça, et prêta l'oreille à ce qu'on chantait dans le salon ; cependant ses yeux ne restaient pas oisifs, et il lui semblait, par une bizarre hallucination, qu'un grand nombre des figures qui l'entouraient ne lui étaient pas inconnues, sans qu'il lui fût possible d'adapter à aucune un nom humain, d'y rattacher un souvenir.

Un monsieur finit par se lever et venir à lui.

— Monsieur ne me *remet* pas.

— Non, monsieur.

— Je m'appelle....

— Ce nom m'est inconnu.

— Je demeure rue Quincampoix.

Digitized by Google

— Je ne saurais dire en quel lieu du monde se trouve la rue Quincampoix.

— C'est moi qui suis chargé de l'affaire Grangé.

— Ah! monsieur, je vous reconnais très bien; c'est vous qui m'avez fait 180 francs de frais pour un petit billet de 55 francs; je suis heureux de voir votre figure.

— Je vous ai écrit ce matin.

— Un papier timbré?

— Non; je vous avertis qu'il ne me reste plus qu'à faire afficher la vente de vos meubles, si sous trois jours vous n'avez pas fini ce petit compte Grangé.

— Monsieur, dit André, croyez-vous que la musique de *la Juive* soit réellement de la musique?

Il lui tourna le dos, traversa la pièce, et se dirigea vers le salon. La musique était finie, après avoir duré trop long-temps, comme toute musique de salon; on allait danser et jouer. Quelques vieillards et quelques premiers clercs invitèrent les danseuses. Presque tous les autres hommes s'établirent aux tables de bouillotte.

A ce moment, André alla saluer Mme Lenoir, et lui dit;

— Je voudrais bien savoir le nom d'un petit monsieur qui m'observe depuis mon arrivée, et évite cependant avec soin que nos regards se rencontrent. Il est là-bas; un habit noir et une figure jaunâtre.

— Ah! dit Mme Lenoir, c'est M. Piaulard de Bourgneuf...

— Certes, dit André, je le reconnais on ne peut mieux, maintenant; il plaide contre moi dans un procès que l'on m'intente à propos de l'héritage de mon cousin. Je l'ai entendu plaider, il y a peu de temps, dans une autre affaire, et je suis sorti, me félicitant de l'heureux hasard qui me le donne pour adversaire; je n'aurais pu m'en choisir moi-même un meilleur.

— Mais voici encore une figure que j'ai vue quelque part!

— C'est un avoué; mais il vient à vous, je vous laisse.

— Eh! monsieur, dit l'avoué à André, je suis charmé de vous rencontrer ici. Votre rentrée dans le monde me démontre que vos affaires vont mieux, et que vous pouvez faire honneur à un petit engagement pour lequel j'ai obtenu un jugement contre vous.

Et tout en prononçant ces paroles, l'avoué faisait l'inventaire de sa victime, il cotait son élégance, supputait le prix de son gilet et de sa cravate, appréciait la finesse du drap de son habit.

— Vous savez, ajouta-t-il, que le jugement est par corps?

Digitized by Google

— Et vous, monsieur, dit André, vous savez, sans doute, que le soleil est couché!

A ce moment, Me Lenoir vint demander à André s'il voulait jouer. C'était son intention; mais l'avoué ayant pris une carte, il n'osa s'exposer à montrer quelques philippes d'argent aux yeux de son rapace interlocuteur; il répondit :

— Je préfère danser.

Et il alla engager une femme. Dans le quadrille où il dansait, il avait pour vis-à-vis Me Piaulard de Bourgneuf, qui, après la contre-danse, inscrivit sur son agenda :

MEMORANDUM.

Époux Sutteau contre André.

« Le prétendu légataire danse deux mois après la mort du testateur, quand sa cendre, etc. »

André, qui n'avait dansé que pour ne pas jouer, se retira à l'écart; mais chaque personnage lui paraissait un huissier. Si quelqu'un tirait son mouchoir de sa poche, il lui semblait que ce carré blanc était une sommation. Sa situation ne ressemblait pas mal à celle de M. Pourceaugnac entre les apothicaires. Comme il passait près des tables d'écarté, Me Lenoir l'appela, et lui dit :

— Voulez-vous parier vingt francs pour moi.

André mit un louis sur la table, et continua sa promenade. Quand il revint, il avait perdu, et Me Piaulard avait écrit sur son calepin :

MEMORANDUM.

Epoux Sutteau contre André.

S'écrier : « Eh! messieurs, que fera de cette fortune le prétendu héritier, si vous la lui laissez? Il la jettera en proie au jeu, dont il est, etc., etc. »

— Vous perdez sans sourciller, dit à André l'huissier de la rue Quincampoix qui s'était rapproché de lui.

— Monsieur, dit André, c'est au moins un argent que vous ne me prendrez pas.

Il se dirigea vers la porte.

— Eh quoi! vous partez? dit gracieusement Mme Lenoir.

— Oui, madame, je vous remercie de votre invitation; votre soirée était délicieuse.

Digitized by Google

Il pleuvait, et André, arrivé sous le péristyle, se félicitait d'avoir gardé la citadine qui l'avait amené, lorsqu'il reconnut, descendant derrière lui, l'avoué qui l'avait interpellé.

— Voilà un mauvais temps, dit l'avoué, mais je demeure à deux pas; et, d'ailleurs, *on ne peut* garder une voiture toute la soirée. Si vous voulez traverser la rue avec moi, je vous prêterai ensuite mon parapluie.

André n'osa pas dire qu'il avait une voiture; ce luxe, presque hostile, eût augmenté la fureur des poursuites de l'avoué. Il marcha dans l'eau avec ses souliers minces, et ce ne fut qu'après avoir enfermé l'avoué chez lui qu'il revint prendre sa citadine.

Le lendemain il était enrhumé.

Le surlendemain, il alla voir Me Lenoir, qui le reçut froidement, et éluda toute occasion de reparler de leur affaire.

Un soir André dit à Rose :

— Ma chère enfant, il faut que je vous parle sérieusement. Si nous nous étions trouvés réunis par un de ces amours qui sont toute la vie, qui mettent ceux qui les éprouvent à l'abri de tout malheur, qui ne les sépare pas, je vous dirais : « Chère Rose, je suis ruiné; j'ai perdu mon procès; je n'ai plus de ressources. Je ne veux pas être le parasite de ceux qui ont été les miens quand j'avais de l'argent. Je ne me sens pas le courage de redevenir clerc dans une étude, ni de passer pauvre, honteux, mal vêtu, devant mes émules de folies et de dépenses, qui n'en sont pas encore où j'en suis. De ma fortune, il me reste une petite bicoque en Normandie, une sorte de chaumière, composée de quatre chambres et entourée de pommiers. C'est ce que vous m'avez quelquefois entendu appeler en riant mon château de Roberchon. Je vais vendre les meubles qui garnissent encore cet appartement autrefois si somptueux. J'ai une petite valeur à escompter. Je partirai avec 1,000 francs; avec 1,000 francs on vit presque un an là-bas. Pendant cette année, je trouverai bien moyen de gagner 1,000 autres francs. Nous vivrons seuls, loin du monde, loin des souvenirs.

« Mais, chère enfant, notre liaison n'a été qu'une association de gaieté, d'insouciance, de plaisirs. Je n'ai plus ni gaieté, ni insouciance, je n'ai plus surtout de plaisirs à vous offrir. Il faut nous dire adieu. Vous êtes jeune et belle, la fortune et les plaisirs ne vous manqueront pas. »

Rose avait écouté les paroles d'André avec stupéfaction. Elle mit sa tête dans ses mains, resta quelque temps silencieuse, puis lui dit:

Digitized by Google

— Vous ne m'aimez pas, André; mais moi, je vous aime et je ne vous quitterai pas. Je partirai avec vous; je serai châtelaine du château de Roberchon. Félicitons-nous, nous avons joui des plaisirs qui ne nous abandonnent qu'au moment où nous allions les abandonner par dégoût et par ennui.

J'ai quelques bijoux, dont le prix paiera notre voyage et notre installation dans votre château, qui a sans doute besoin de réparations. Si toutefois le vent ne l'a pas emporté tout entier, il est possible qu'une chèvre en ait brouté la toiture.

Il y aurait sans doute une foule d'excellentes raisons à me donner contre ma résolution; mais tout doit céder, et céder à ceci: Je vous aime et ne vous quitterai pas.

Malgré vos soins ingénieux pour me cacher le dérangement de vos affaires, malgré la touchante bonté qui vous en a fait souffrir seul, sans m'associer à vos privations, il y a long-temps déjà que j'ai tout deviné; ainsi ma résolution n'est pas un élan, un mouvement irréfléchi, dont je ne tarderais pas à me repentir. C'est une pensée mûrie et arrêtée long-temps avant aujourd'hui.

XII.

Ce que coûtent 285 francs, outre une valeur de 300 francs.

— M. Lenoble?

— Monsieur, il n'est pas levé.

— Pensez-vous qu'il tarde beaucoup?

— Voilà plusieurs personnes qui l'attendent. Si monsieur veut faire de même.

Et André entra dans une salle à manger, dallée de carreaux noirs et blancs, servant d'antichambre, où se trouvaient, en effet, trois personnages qui passaient le temps de leur mieux, en attendant que M. Lenoble fût visible. L'un se promenait en long et en large, s'exerçant à ne marcher que sur les dalles noires. Un autre regardait les quatre gravures hétérogènes qui ornaient la salle à manger: l'Enlèvement d'Europe, le Soldat laboureur, une Vierge à la chaise et le Coucher de la mariée. Quand il avait fait le tour, il recommençait. Le troisième était assis, et jouait à peu près la scène du *Bouffe et le Tailleur*, où un personnage, voulant se préparer à une discussion importante, fait seul une répétition, joue son rôle et celui de son in-

Digitized by Google

terlocuteur, s'adresse à lui-même des objections, que lui-même réfute victorieusement.

— Monsieur, vous avez une fille?

— Parbleu! monsieur, je le sais bien.

— Monsieur, elle est douce et gentille,

— Monsieur, cela ne vous fait rien.

Il paraissait que ce brave homme avait à demander à M. Lenoble un service qu'il lui importait beaucoup d'obtenir. On distinguait parfois quelques-uns des mots qu'il marmottait, surtout des paroles qu'il prêtait à M. Lenoble, qu'il supposait récalcitrant et parlant d'une voix impérieuse et plus haute que la sienne, qu'il rendait humble et suppliante.

. . . . . .

. . . . . .

— Il m'est impossible d'accorder un nouveau délai.

— Mais, monsieur.....

— Je comprends votre position, mais j'ai besoin de mes fonds.

. . . . . .

Et d'ailleurs qui me garantira votre exactitude?

— Monsieur, ma parole.

— Vous me l'aviez donnée.

— C'est vrai, mais des circonstances...

— Elles peuvent se représenter.

— Alors...

A ce moment on annonça que M. Lenoble était dans son cabinet. L'homme au dialogue, qui était le premier arrivé, entra le premier.

Il resta près d'une demi-heure, et sortit radieux. Sans doute il avait obtenu ce qu'il demandait.

C'était au tour de celui qui se promenait. Un quart d'heure après, M. Lenoble parut en le reconduisant.

— Messieurs, dit-il à André et à l'admirateur des gravures, je suis désolé, mais je suis obligé de sortir; il m'est impossible de vous recevoir aujourd'hui. Demain je vais à la campagne, je ne reviens qu'après-demain soir; le jour d'après je déjeune en ville, c'est donc seulement le jour suivant que je pourrai causer avec vous.

— Mais, mon cher monsieur Lenoble, dit André, c'est la quatrième fois que je reviens.

— J'en suis vraiment désolé; mais impossible autrement. A samedi donc, messieurs, je vous salue bien.

Digitized by Google

André fut exact; il attendit une heure et demie, et fut admis auprès de M. Lenoble.

— Mon cher monsieur André, je suis désolé de vous avoir fait attendre; mais j'ai tant d'affaires. Je suis tous les matins assiégé comme vous l'avez vu. Il y a bien long-temps que l'on ne vous a rencontré. Avez-vous donc été à la campagne? Ah! vous êtes chasseur. Je ne chasse pas, mais mon grand-père était grand chasseur. Mon oncle, feu le mari de ma tante Laure, qui demeure avec moi, était aussi un chasseur renommé. Je me rappelle une histoire que je ne crois pas vous avoir racontée...

Quand André avait fait le calcul de ses ressources, il avait dit : Un billet de 300 fr. que je ferai escompter par Lenoble. Ci 300 fr. Mais au moment de faire la proposition d'escompter le billet, il commençait à apercevoir une partie des objections que Lenoble pouvait lui faire, et quoique Lenoble lui eût déjà raconté l'histoire de son oncle, il n'osa pas l'arrêter court, et se résigna à subir de nouveau la narration.

— Puis-je vous être bon à quelque chose? dit enfin M. Lenoble.

— C'est une bagatelle, dit André; un billet de 300 francs que vous m'obligerez de m'escompter.

— Ah! dit Lenoble, je fais bien peu d'escompte maintenant; j'ai fait des pertes; *le commerce va si mal*. Hier encore j'ai fait des remboursemens importans; je n'ai pas du tout d'argent.

A ces paroles, André sentit au dedans de lui-même des bouillonnemens d'indignation, de la lâcheté avec laquelle il avait écouté la vieille histoire de M. Lenoble.

— Cependant, ajouta celui-ci, je ne voudrais pas vous refuser.

Un gros chat vint grimper sur les genoux d'André. Le chat miaulait.

— Prenez garde, dit M. Lenoble, il va vous salir.

Mais André avait repris avec l'espoir toute sa lâcheté, il se prit à caresser le chat, et fit un grand éloge de sa beauté et de la douceur de son poil.

— Mais pour le moment je n'ai pas du tout d'argent.

André repoussa le chat.

— Revenez le 5, dans quatre jours, nous tâcherons de vous faire votre affaire.

André allait se lever; M. Lenoble continue le dialogue.

— Que faites-vous? on dit que vous vivez avec une fille de théâtre. Vous avez tort, tous les honnêtes gens vous blâment.

Digitized by Google

André se sentit rougir d'indignation contre M. Lenoble et contre lui-même; de personne il n'eût souffert de semblables questions, ni un blâme ainsi formulé. Il se contint en pensant que c'était la dernière fois qu'il aurait à subir de pareilles corvées.

— Après tout, continua M. Lenoble, j'ai été jeune aussi, c'est-à-dire jusqu'à vingt-deux ans; on la dit jolie; je l'ai vue un soir avec vous, elle m'a paru bien faite, ses hanches surtout; mais sont-elles réelles?

Et M. Lenoble entra dans des détails excessivement intimes au sujet de Rose.

André d'abord fit des réponses évasives et embarrassées, puis ne répondit plus. M. Lenoble changea alors de sujet; il lui demanda à quelle heure il rentrait, à quelle heure il se levait le matin, ce qu'il mangeait.

Enfin, il laissa aller le malheureux André; mais sur le carré, il le rappela.

— Eh bien! dit-il, venez dîner avec nous, le 5, sans façon, la fortune du pot.

André se rappela que le 5, il devait mener Rose dîner à une campagne, où ils s'étaient rencontrés pour la première fois et que probablement ils ne reverraient jamais. Néanmoins il n'osa pas refuser l'invitation de M. Lenoble.

Celui-ci le rappela encore.

— A propos, votre ami *** vous donne quelquefois des billets de spectacle, ayez donc une loge pour le 5.

Le 5, André envoya trop tard chez son ami, il ne put avoir de loge; à quatre heures, il se décida à en payer une au bureau.

Il y avait, à dîner, M. et Mme Lenoble et leur tante, avec un grand monsieur qu'André ne connaissait pas.

Comme on se mettait à table, M. Lenoble dit à André tout haut :

— J'ai votre affaire. Envoyez demain matin, entre huit et neuf heures.

A table, on parla de choses et d'autres. M. Lenoble avait de grandes prétentions à la prévision de l'avenir, et pour plus de certitude dans ses prophéties, il ne les faisait jamais qu'après l'événement. C'est un procédé qui n'est pas très rare, et au moyen duquel certaines personnes se sont fait la réputation de connaître parfaitement les hommes et les choses, et d'avoir le coup d'œil juste et infaillible. Voici, du reste, la recette de ces réputations :

Digitized by Google

Vous lisez sur un journal : La Russie a commencé les hostilités contre la Circassie.

Très bien. Jamais de votre vie vous n'avez parlé de la Russie, vous ne savez pas le moins du monde où est la Circassie, cependant vous dites à tout le monde : J'avais bien prédit que la Russie attaquerait la Circassie.

On vous dit : M. *** est mort à quatre-vingt-deux ans.

Vous ne connaissez pas M. ***, et ce n'est que par l'annonce de sa mort que vous apprenez qu'il vivait. Vous répondez : Cela ne m'étonne pas, j'avais toujours dit que ce gaillard-là passerait quatre-vingts ans.

Quelquefois vous soutenez en face à votre interlocuteur que c'est précisément à lui que vous aviez dit la chose, vous précisez le jour, l'heure, c'était à dîner, au Café de Paris, vous étiez auprès de Tony, vous aviez un habit bleu à boutons de métal. Et l'interlocuteur finit par croire que c'est lui qui manque de mémoire, ou que vous le prenez pour un autre auquel vous avez réellement parlé.

Mais jamais M. Lenoble n'avait eu une position plus avantageuse pour avoir prévu et prédit n'importe quoi, que celle que lui donnait la présence d'André et sa position, vis-à-vis de lui, d'obligé ne tenant pas encore le bienfait. Il est bon de remarquer que M. Lenoble, sous différens noms, prenait à André à peu près huit pour cent d'escompte, que c'était le taux légal dans sa plus large extension; que c'était là une affaire sur laquelle M. Lenoble faisait un bénéfice, et que cela ne passait à l'état de service que parce qu'il plaisait à M. Lenoble de le prendre ainsi.

— Eh bien! dit M. Lenoble, *** a manqué. Je l'avais toujours prévu. Vous souvient-il, monsieur André, que je vous en ai parlé il y a un an.

— Parfaitement, dit André, qui n'avait pas vu M. Lenoble depuis quinze mois.

— Quand on a un peu de tact et d'expérience, dit M. Lenoble, quand on est doué d'un jugement sain, d'un coup d'œil sûr, il est peu de choses qui puissent étonner. Les choses les plus imprévues m'ont déjà depuis si long-temps frappé par leur nécessité, que je les considère comme accomplies avant qu'elles aient commencé à se manifester. M. André peut dire que dès 1827 j'avais prévu les évènemens du mois de juillet 1830.

Et il regarda André pour attendre sa réponse.

Digitized by Google

— C'est vrai, dit André.

— Je ne le lui fais pas dire, ajouta M. Lenoble.

On vint à parler de l'amitié.

— Pour moi, dit M. Lenoble, M. André sait que je suis obligeant.

André s'inclina en signe d'assentiment.

— Eh bien! continua M. Lenoble, je n'ai jamais obligé que des ingrats.

M. Lenoble ne disait pas que ses services ressemblaient en général à ceux qu'il rendait à André. La plupart des gens, même de ceux qui obligent réellement, font tomber les services de si haut sur la tête de leurs obligés, qu'ils les blessent presque toujours, et que, non seulement ils n'obtiennent pas de reconnaissance, mais qu'ils ne peuvent parvenir à se faire pardonner leurs bienfaits. La récompense d'un service doit être l'influence heureuse qu'il exerce sur celui qui le reçoit et la bienveillance tacite qu'il en ressent. Je me défierais de ceux qui se débarrassent en paroles de la reconnaissance qu'ils ne veulent pas garder dans le cœur.

On se mit en route pour le théâtre. Le grand monsieur offrit le bras à Mme Lenoble, qui était une petite femme grosse, rose, assez ragoûtante. Et André fut obligé de se charger de la tante Laure. Il faisait beau; on n'était pas loin du théâtre; on alla à pied.

André, préoccupé, comme on peut le penser, au moment de quitter Paris pour toujours, et d'adopter une existence qui lui semblait encore un rêve, fut obligé de faire les honneurs de sa loge, que Mme Lenoble ne trouva *pas assez de face*. Il lui fallut dire à la tante Laure le nom de tous les acteurs, et répondre aux questions de M. Lenoble sur les intrigues et les aventures des actrices, lui qui jamais n'avait pu rester un acte entier sans sortir de sa loge, ou qui prenait le parti de s'endormir au fond.

Il avait même acquis à ce sujet une faculté digne d'envie. Quand il voyait poindre une de ces scènes éternellement reproduites au théâtre, éternellement ennuyeuses, éternellement applaudies; quand on disait dans la tragédie :

> Je te l'ai déjà dit et veux bien le redire, etc.

ou bien :

> Te souvient-il encor la fameuse journée, etc.

ou dans la comédie, quand on approchait deux fauteuils.

A la seule prévision du *récit* ou de la *scène filée*, il se penchait dans son coin et s'endormait profondément.

Digitized by Google

A la sortie, il pleuvait à verse; on prit un fiacre. M. Lenoble indiqua son adresse, quoique André demeurât plus près que lui du théâtre. Il descendit avec sa femme et la tante Laure, et dit à André:

— Soyez assez bon, mon cher monsieur André, pour *jeter* monsieur chez lui en passant. A demain matin; n'oubliez pas.

— Où demeurez-vous? dit André au grand monsieur.

— Rue des Trois-Couronnes.

Il y avait une lieue un quart pour aller, autant pour revenir. André rentra chez lui à une heure et demie.

Le lendemain matin, André reçut de M. Lenoble 285 francs.

XIII.

Mlle Jenny Mathieu à Emmeline Lenoir.

« Il y avait bien long-temps, ma chère Emmeline, que je n'avais reçu de lettre de toi, et plus d'une fois je t'ai accusée d'oublier, au milieu des plaisirs de Paris, de pauvres campagnards relégués dans une petite bourgade au bord de la mer. Je te remercie bien de ta lettre et de ce que tu m'y apprends. Je ne sais que te dire en retour. Depuis un an et demi que j'ai quitté Paris, ma vie a été monotone et calme au-delà de toute expression. Sais-tu qu'il y a un an et demi déjà d'écoulé depuis la soirée où nous avons vu, chez ton père, ce beau jeune homme triste auquel ton père devait céder son étude, et que toi et moi nous supposions devoir être ton mari. A propos de lui, il faut que je te parle d'une chose qui m'a bien frappée il y a un an.

« Nous déjeunions dans la salle à manger, quand il entra tout à coup un grand chien fauve, qui vint s'installer au milieu de nous, et prit de la meilleure grace quelques friandises que je lui donnai. Il avait l'œil vif et intelligent. Mon père, qui a chassé autrefois, l'admirait en connaisseur, et disait:

— C'est un des plus beaux chiens que j'aie vus, et il n'y en a pas en France quatre comme lui.

« Lorsque nous entendîmes un coup de sifflet aigu, le chien laissa un os qu'il rongeait, se tourna vers la porte, que l'on avait refermée, et voyant ouverte la fenêtre, qui heureusement n'est qu'à six ou sept pieds du sol, s'élança à travers avec la légèreté d'une biche, et disparut.

— A qui est ce chien? demanda mon père au domestique qui nous servait.

— C'est au marchand de canards.

Digitized by Google

— Vient-il souvent?

— Presque tous les jours.

— Vous m'appellerez quand il sera là.

« Trois ou quatre jours après, comme nous étions encore à déjeuner, on vint dire à mon père que le marchand de canards était à la cuisine. Il ordonna de le faire entrer.

« A peine l'eus-je aperçu qu'il me sembla que je l'avais déjà rencontré quelque part. C'était un grand jeune homme d'une trentaine d'années, hâlé par le vent et le soleil, s'exprimant parfaitement bien et éludant les questions de la façon la plus spirituelle; tout ce qu'on put savoir de lui, c'est qu'il demeure à trois lieues de Trouville, qu'il habite une petite maison qui lui appartient, qu'il connaît dans les environs un étang couvert de canards sauvages, dans la saison froide; que, pour suppléer à la chasse de l'hiver, il en a pris quelques-uns vivans qui commencent à lui faire une basse-cour assez nombreuse et lui permettent de faire son commerce en toute saison.

— Vous n'êtes pas du pays!

— J'y suis né.

— Mais, à votre langage, on voit que vous avez reçu une excellente éducation.

— Je n'en suis pas plus mauvais chasseur pour cela. Il salua et se retira.

« Ce n'est qu'après son départ que je réussis à me rappeler où je l'avais vu et je le dis à mes parens, qui rirent beaucoup et m'appelèrent folle. Cependant, ces manières distinguées, le mystère dont il entoure sa vie passée, et surtout la similitude du nom, les rangea presque de mon avis. Nous apprîmes que le marchand de canards s'appelle *André*.

« Il est revenu quelquefois. Une fois mon père a voulu le questionner, il s'en est allé, et a affecté depuis de ne pas même entrer dans la cuisine pour vendre ses canards. Depuis nous ne nous en sommes plus occupés. »

XIV.

Emmeline Lenoir à Jenny Mathieu.

« Mon Dieu! quelle singulière chose, ma chère Jenny, quoi! c'est M. André que tu as retrouvé à Trouville, et dans une semblable situation! Quand tu l'as vu chez nous, il y avait déjà plusieurs années que je le connaissais. Dès-lors, sa fortune avait subi, je le savais,

Digitized by Google

une grave altération; mais deux ans avant, c'était un des hommes les plus élégans de Paris. Il avait de beaux chevaux, et on le rencontrait partout, toujours brillant, toujours remarquable entre les autres, par sa bonne grace et par un petit degré d'impertinence qui n'était pas très désagréable.

« Je t'avouerai, ma chère Jenny, que, sans être ce qu'on appelle amoureuse de M. André, je n'étais pas sans m'occuper de lui, et d'ailleurs il m'avait semblé, à diverses reprises, que ma famille avait des intentions sur lui, et que lui-même faisait, à moi, quelque attention. Il n'a plus été question du mariage, ou plutôt il n'en a jamais été question, de ce mariage que j'avais peut-être rêvé. Je n'ai pas cru devoir en mourir de douleur; cela ne m'empêchera pas d'épouser un autre, mais M. André ne me sera jamais tout-à-fait indifférent, et tout ce qui me rappelle son souvenir a pour moi quelque chose de doux et de triste à la fois.

« Voilà, ma chère Jenny, ce qu'il faut que tu fasses pour moi. Il est évident que tu ne te trompes pas : M. André a quitté Paris, il y a quinze mois, et personne ne sait ce qu'il est devenu. Je savais, d'autre part, qu'il avait, en Normandie, une petite propriété qu'il appelait en riant son château de Roberchon.

« André est malheureux; informe-toi de lui, donne-moi tous les détails que tu pourras te procurer; j'ai de l'argent à moi, nous le lui ferons parvenir secrètement.

« Je compte sur toi, ma bonne Jenny, pour l'exécution de ma commission et aussi pour la rapidité de cette exécution. »

XV.

Jenny Mathieu à Emmeline Lenoir.

« Voici, ma chère Emmeline, tous les détails que j'ai pu obtenir, ils t'affligeront probablement; mais il n'eût servi à rien de te les cacher, et d'ailleurs ç'aurait été priver de ton secours une personne qui en a bien besoin.

« Il y a presqu'un an et demi, un jeune homme vint visiter une mauvaise maison, abandonnée depuis long-temps, située au milieu d'une petite prairie, formant avec elle une propriété connue sous le nom épigrammatique de château de Roberchon. La toiture était enfoncée, les portes hors des gonds. En quelques jours, des ouvriers eurent rendu la bicoque à peu près habitable, et le jeune homme s'y installa avec une petite femme, jeune et jolie, qu'il appelait Rose.

Digitized by Google

Les voisins s'occupèrent beaucoup d'eux pendant quelque temps. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils étaient fort polis et fort obligeans. D'ailleurs c'était le moment de récolter les pommes et de faire le cidre, on cessa de songer à eux. Bientôt, cependant, on recommença à parler du voisin André : on le citait comme le meilleur chasseur du pays, et on le vit bientôt aller vendre le gibier qu'il tuait dans les communes environnantes. Ce qu'il tuait surtout, c'étaient des oiseaux de passage dont la chasse est des plus fatigantes : elle se fait l'hiver, la nuit, et à chaque instant il faut entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture; c'était un rude métier pour un jeune homme accoutumé à toutes les aises et à toutes les élégances de la vie. Mais ce qui chagrinait le plus M. André, c'était son chien Black. Black est un chien de plaine et de montagne, un *pointer écossais*, comme dit mon père, et ces chiens ne rapportent pas et n'aiment pas l'eau, surtout l'hiver. Le pauvre Black, entraîné par l'amour de la chasse, par son attachement pour son maître, nageait néanmoins dans l'eau glacée pour aller chercher le gibier dans les endroits où André ne pouvait parvenir; car il évitait cette peine à son chien chaque fois que l'eau n'était pas trop profonde et qu'il y pouvait aller lui-même. Rose, quand ils rentraient, faisait un grand feu pour les réchauffer tous deux; elle les soignait, leur préparait leur dîner. Elle voulut, une fois qu'André était trop fatigué, aller vendre elle-même le gibier; mais quelques expressions peu honnêtes qu'on lui adressa lui firent tant de peur, qu'elle n'osa plus recommencer.

« Dans ses chasses, André avait fait connaissance avec quelques autres chasseurs, qui, moins habiles tireurs que lui, l'enviaient tout en l'admirant. Un soir il en rencontra un qu'il n'avait pas vu depuis long-temps.

— Et l'ami, lui dit André, avez-vous donc été malade que l'on ne vous rencontre plus?

— Non, dit l'autre, mais j'ai abandonné le métier de chien que je faisais, je ne suis plus chasseur, je suis contrebandier; je risque, il est vrai, quelques mois de prison; mais, pour cela, il faudrait me prendre, et aussi la confiscation de marchandises qui ne sont pas à moi. Mais je gagne de l'argent, je vis bien, et je n'attrape plus de rhumatismes. Vous êtes fort, vous êtes leste et bon coureur, vous devriez vous mettre des nôtres, vous vous en trouveriez bien.

— Je verrai, répondit André. Et il n'y pensa plus.

« Mais il ne tarda pas à sentir les premières atteintes de rhumatismes et de douleurs aiguës, que devait nécessairement lui donner

Digitized by Google

une vie semblable. Rose lui donnait tous les soins possibles. Quelquefois elle lui disait : — Je ne veux plus que tu ailles à la chasse. Mais elle se rendait à la nécessité, et André y retournait le lendemain. Il arriva, une nuit, qu'André ayant abattu un canard, Black ne voulut pas aller le chercher. André lui dit sévèrement : *A l'eau!* Black alla jusqu'au bord, regarda son maître d'un air suppliant, et se coucha à terre. André regarda où était tombé le gibier; il y avait trop d'eau pour qu'il pût lui-même aller le chercher; il se tourna vers son chien, et lui répéta avec colère : *A l'eau!*

« Il arrive quelquefois que les meilleurs cœurs s'irritent contre la compassion qu'on leur inspire, ou plutôt contre l'impuissance qu'ils éprouvent de soulager le malheur qu'ils ont sous les yeux.

« Black entra dans l'eau et rapporta le canard; mais il était saisi d'un tremblement convulsif qu'il garda jusqu'au retour; en vain on le réchauffa, on le frotta; il trembla ainsi pendant deux jours, et le troisième jour au matin, il mourut.

« Il n'y a que les malheureux qui sachent à quel point on peut aimer un chien.

« Je me rappelle, chère Emmeline, à une époque où j'étais bien malheureuse et bien triste, quand je pleurais, ma petite Zoé, qui m'a bien fait pleurer à son tour quand elle est morte, cette pauvre petite bête montait sur mes genoux et se montrait plus caressante que de coutume; je baisais avec tendresse sa bonne petite tête soyeuse.

« Ce fut une grande tristesse dans la cabane, et quand André vint ici vendre ses canards, comme notre domestique lui disait : Black n'est pas avec vous? il répondit : Il est mort, et il se prit à pleurer.

« Tous les jours André souffrait davantage de ses douleurs; ce pauvre jeune homme était devenu pâle, et marchait quelquefois courbé comme un vieillard.

« Il rencontra le contrebandier. — Quand vous voudrez, dit-il, je serai des vôtres.

« De ce jour, il fit la contrebande, gagnant plus d'argent avec autant de fatigues, mais avec des fatigues qui disparaissaient dans le sommeil, et n'amassaient pas sur lui des douleurs intolérables. On le revoyait quelquefois ici; mais ce qu'il venait vendre, c'était du tabac, c'était des poteries anglaises, des dentelles, et il remportait toujours quelque chose pour Rose, un bonnet, un fichu, etc.

« Une fois il fut pris, battu par les douaniers, et il passa quinze jours en prison. Rose passa ces quinze jours à pleurer. Il songea, avec terreur, que c'était par hasard qu'on ne l'avait pas retenu trois

Digitized by Google

mois, et que s'il était resté trois mois en prison, Rose serait morte de faim; de ce jour, il ne sortit plus sans son fusil. En vain Rose le supplisait de n'en rien faire; elle craignait quelque malheur.

« Chère Rose, disait-il, il vaut mieux que le malheur arrive à eux qu'à moi; je ne me laisserai plus prendre.

« Une autre fois, il fut encore surpris par les douaniers; mais il les tint en respect en les couchant en joue. Un d'eux s'avança et lui tira un coup de fusil; André courut à lui et le jeta à terre d'un coup de crosse; puis s'enfuit.

« Un soir, il faisait un temps magnifique; le soleil se couchait sur la mer en face de Trouville; tout l'horizon était d'une splendide couleur jaune; on voyait se dessiner en noir, comme des silhouettes, sur ce fond éclatant, les petits bâtimens des pêcheurs avec leurs voiles carrées. Rose avait voulu sortir et accompagner André.

« Tu connais *Trouville;* tu devais revenir encore y prendre des bains cette année, et je t'attends encore.

« Ils arrivèrent sur la hauteur, à ce point du chemin de Honfleur, où la route se sépare en deux, l'une se prolongeant encore avant de descendre à Trouville, l'autre descendant à Vierville, qui est comme un nid de mouettes au bord de la mer, et où il y a un poste de douane.

« Nous sommes allées plus d'une fois ensemble sur cette côte, où, de loin, par-dessus des haies de houx épineux, on aperçoit la mer qui semble à l'horizon toucher le ciel abaissé sur elle.

« Tu te rappelles qu'à cet endroit il y a dans un mur de jardin une niche creusée, et dans cette niche une sainte Vierge.

« André avait les yeux fixés sur la mer et suivait du regard un petit navire plus étroit que les autres; c'était un contrebandier qui fuyait la terre après avoir abordé et enfoui dans le sable de la falaise, dans un endroit convenu, la cargaison qu'y devaient prendre André et ses compagnons.

— Maintenant, dit André à Rose, retourne chez nous, voilà le jour tombé tout-à-fait; il faut que je me cache dans les roches.

— J'ai peur, ce soir, dit Rose, tu devrais rentrer avec moi; nous avons encore de l'argent, tu te reposerais cette nuit.

— Impossible, ma bonne Rose; on compte sur moi; vois-tu, la mer est basse; il faut que je prenne ma route par-dessous la falaise; adieu.

« Rose essaya encore de le retenir, mais ce fut en vain. Il lui donna un baiser sur le front et descendit, non sur le chemin de Trou-

Digitized by Google

ville, ni sur celui de Vierville, mais à travers les champs et par-dessus les haies.

« Pour Rose, elle le suivit des yeux aussi long-temps qu'elle le put; puis elle se mit à genoux et adressa à la Vierge de la niche une fervente prière, après quoi elle retourna lentement chez elle, où la fatigue de la promenade ne tarda pas à l'endormir, en répétant sa prière à la Vierge.

« Sainte Marie, mère de Dieu, disait-elle, veillez sur lui; sainte Marie, ayez pitié de moi; je ne sais ce qui va lui arriver, mais il va lui arriver quelque chose; mon Dieu, que deviendrai-je? que fait-il en ce moment? peut-être il se bat; on le poursuit; on le frappe...

« Elle pleura long-temps, puis elle s'endormit d'épuisement.

« Pendant ce temps, André se glissait à travers les roches à l'endroit du rendez-vous, en écoutant dans l'ombre le faible signal auquel se reconnaissaient les contrebandiers; tout à coup il s'arrêta et prêta l'oreille; c'était bien le signal; il répondit et se tint debout. Il vit alors se dresser des têtes et des yeux briller; il entendit du bruit derrière et se retourna; il se levait aussi du monde derrière lui; cela faisait au moins quatre hommes, et ses compagnons ne devaient être que deux. Il était trahi! A peine avait-il eu le temps de s'en apercevoir, qu'il vit en même temps qu'on se rapprochait de lui. Il s'élança, renversa d'un coup de crosse un de ses agresseurs et prit la fuite. On lui tira deux coups de fusil qui le manquèrent, mais qui servirent de signal aux autres douaniers. André gravit la falaise par un chemin que personne n'avait jamais osé tenter. Arrivé en haut, il fut saisi par deux hommes armés auxquels il échappa par une secousse violente; puis, il continua sa course par dessus les haies, haletant, s'arrêtant par momens, écoutant, jusqu'au moment où il arriva à l'endroit où il avait quitté Rose, auprès de la niche de la Vierge. Là, il s'arrêta et arma son fusil. Les douaniers ne tardèrent pas à le rejoindre, et un furieux combat s'engagea dans la nuit; deux hommes furent tués, un des douaniers et André.

« Tout cela, chère Emmeline, s'est passé il n'y a pas plus de huit jours. Le malheureuse Rose ne peut se consoler. Je suis allée la voir hier. J'ai laissé un peu d'argent chez elle; mais cela ne peut être qu'un secours de quelques instans. Je lui ai parlé. C'est une bonne et douce fille, qui a maintenant au cœur un chagrin pour toute sa vie. J'ai envie de la prendre auprès de moi. »

ALPHONSE KARR.

Digitized by Google

VOYAGES.

LISBONNE.

19 juillet 1857.

C'est réellement une magique puissance que la navigation. Cette baguette de fée, qui, la brise aidant, vous porte en quelques jours, souvent même en quelques heures, d'un pays à un autre, et vous met tout d'un coup en face de mœurs, de cieux et de paysages nouveaux, par une de ces brusques transitions qui étonnent et charment à la fois l'œil du voyageur. La chaise de poste qui vous emporte, sur une route bien unie, vous laisse voir, quelque rapide qu'elle soit, ces dégradations insensibles qui conduisent de l'un à l'autre les peuples limitrophes, et fondent ensemble les nuances les plus opposées. Mais par mer, rien de tout cela : la page du vaste livre que vous ouvrez au hasard ne ressemble en rien à la page qui précède; ici tout est neuf, imprévu, piquant; les ressemblances et les contrastes ressortent plus vivement par ce brusque rapprochement de deux peuples que séparent cinq ou six degrés de latitude, et qu'à quarante heures de distance vous pouvez comparer ensemble.

C'est ainsi que le 17, à sept heures du matin, nous nous trouvions encore dans le port de la Corogne, et que le 18, à minuit, nous mouillions sous les forts du Tage, après avoir franchi, en trente-neuf heures de marche, la distance de cent vingt lieues marines, ou six degrés de latitude, qui sépare ces deux points. La brise fraîche du nord-est, qui nous avait fait filer constamment neuf à dix nœuds par heure, nous avait abandonnés à quelques lieues de la terre; nous craignions déjà une de ces accalmies subites, qui dans les latitudes un peu chaudes, arrêtent tout court le navire à

Digitized by Google

l'entrée du port, et détruisent souvent tout le bénéfice de la traversée la plus heureuse. Mais un pilote portugais qui était venu nous joindre à bord sur un des plus étranges bateaux que j'aie vus de ma vie, bateau que je ne puis mieux décrire qu'en le comparant à un marsouin, avec son avant arrondi en bosse, qui semblait bondir sur la lame, nous prédit qu'en entrant dans le Tage nous trouverions assez de brise et plus peut-être que nous n'en voudrions. J'avais bonne envie, en marin expert qu'on se croit toujours après quinze jours de mer, de rire de la prédiction; mais elle ne tarda pas une heure à s'accomplir A peine avions-nous doublé le cap da Roca, qu'une de ces raffales subites qui descendent des montagnes de Cintra, nous fit remonter la large bouche du Tage, à raison de onze à douze milles par heure, c'est-à-dire, à peu près le maximum de la vitesse de notre léger bâtiment.

La nuit était venue; mais sous le beau ciel du Portugal, et malgré la brise qui soufflait, comme disent les marins, « à décorner les bœufs, » la lune était si pure et si brillante, que nous distinguions presque comme en plein jour cette longue file de forts, de maisons de campagne et de palais qui se continue sans interruption, pendant quatre lieues, sur la rive droite du Tage. Au plus fort du grain, lorsque nos canons de tribord plongeaient à moitié dans l'eau, qui atteignait presque le haut des bastingages, et que le mât pliait sous le poids de la grande voile, la frégate portugaise stationnaire nous héla d'un coup de canon. Malgré l'envie que nous avions de poursuivre tout droit notre chemin, il nous fallut, sous peine de voir les boulets portugais faire connaissance avec les flancs de notre brick, mettre en panne pour recevoir la visite d'un officier; opération fort peu agréable pour les visités comme pour le visiteur. Enfin cette formalité accomplie, nous reprîmes notre route avec la brise qui nous avait patiemment attendus, et qui nous emporta plus vite encore qu'elle ne nous avait amenés; nous rangeâmes, à portée de pistolet, le fort Saint-Julian, par une passe étroite qui n'a guère qu'un quart de lieue de largeur, en glissant avec la rapidité d'une flèche à côté des brisans dont le vent nous apportait le bruit, et nous mouillâmes enfin dans l'admirable bassin du Tage, à côté de la belle frégate française *la Dryade*, de soixante canons, et d'une division anglaise forte de trois vaisseaux et d'une frégate, sous les ordres de l'amiral Gage.

On dort peu en mer, surtout un jour de mouillage. Le lendemain, au point du jour, j'étais déjà accroché aux bastingages pour reconnaître Lisbonne et la saluer de ce premier coup d'œil de l'arrivée, auquel il est piquant de comparer le coup d'œil du départ. Il faut dire ici toute la vérité. Ce coup d'œil ne fut pas favorable à Lisbonne. Qu'on se représente, sur une étendue de près de deux lieues, un immense amas de maisons, véritable chaos de maçonnerie, entassées sans ordre les unes sur les autres, sans un seul grand édifice qui dominât les autres et servît de point de rappel. L'extrémité sud-ouest de la ville, qui nous faisait face, était de beaucoup la

Digitized by Google

plus agréable : elle se composait du palais de la reine, dont nous ne pouvions apercevoir que le toit, et d'un certain nombre de belles maisons groupées autour de ce palais. Bien que toutes fussent dénuées de style, et d'un goût pitoyable, leur propreté, leur étendue, les jardins en terrasse, dont la noire verdure contrastait avec la blancheur des maisons, donnaient réellement à cette partie de la ville un aspect aristocratique. Mais, sur le bord de la mer, de grands magasins à lucarnes étroites lui imprimaient un cachet de roture et servaient comme de transition de la ville de la noblesse à la ville du commerce. Celle-ci, aux maisons hautes et serrées, sans un pouce de verdure pour reposer les yeux, a pour limites, d'un côté, le quartier d'artillerie, de l'autre l'arsenal, qui tiendrait tout entier dans un des bassins du Ferrol; elle occupe un espace immense, et monte en amphithéâtre jusqu'au sommet de la longue et haute colline sur le penchant de laquelle est assise Lisbonne. Le point le plus élevé de cette colline est occupé par le château, amas confus d'édifices sans symétrie et sans beauté, qui ne se distinguent que par leur élevation des toits des maisons de la ville.

Somme toute, Lisbonne, au premier aspect, donne bien l'idée d'une capitale riche et puissante, mais ne ressemble en rien à une belle ville, ni surtout à une ville agréable. C'est Naples en laid, Naples moins la verdure, moins le Vésuve, et les îles de Capri et d'Ischia, et ces rians villages qui ressemblent à autant de cités. Le seul point du paysage où l'œil se repose avec plaisir, c'est le palais neuf d'Ayuda, à un quart de lieue au sud-est de Lisbonne. Ce palais serait un des plus beaux du monde et pourrait rivaliser avec celui de Madrid, s'il était terminé; mais tel qu'il est, c'est encore un bel et noble édifice et d'un goût assez pur, chose réellement édifiante pour qui connaît, *de visu*, le goût des architectes portugais. Sa forme est carrée, et rappelle, à la blancheur près et dans des proportions beaucoup plus humbles, le sombre et gigantesque Escurial. Le gros bourg d'Ayuda se serre au pied du château comme un diminutif de cité royale; puis, de tous côtés s'étendent les blonds et monotones coteaux qui cernent Lisbonne, cultivés jusqu'au sommet, et plantés de blé pour la plupart, mais sans un arbre pour égayer leur triste nudité. La rive du Tage opposée à la ville, à une demi-lieue de distance, n'offre qu'une falaise entièrement nue, dont la longue crête laisse pourtant entrevoir çà et là quelques blancs et gracieux villages, cachés derrière ses ravins comme une Espagnole derrière sa *ventana* bien grillée. Au sud-est, le Tage forme un coude immense, dont la grève, à peine élevée au-dessus de son niveau, se confond avec le ciel et l'eau dans un pâle lointain. La plaine, que l'on distingue à peine à travers les hautes mâtures des vaisseaux de guerre, offre un aspect de prosaïque uniformité, et l'admirable pureté du ciel donne seule quelque intérêt et quelque éclat à ce monotone paysage.

Malgré l'immense population qui pullule dans les rues de Lisbonne, cette ville si bruyante et si animée est en voie de déclin plutôt que de prospérité.

Digitized by Google

Elle a perdu avec le Brésil les élémens de richesse et de vie qu'y jetait le commerce d'outre-mer, et ce beau bassin du Tage, où mouillaient encore, nous dit-on, en 1828, cinq cents navires marchands, n'en compte pas trente aujourd'hui. En ce moment, le pavillon anglais y flotte sur trois vaisseaux, une frégate et deux corvettes, sans compter de nombreux *packets* à voile et à vapeur. La France y est représentée, pour mémoire, par *la Dryade*, une de ces belles frégates neuves de soixante canons, qui ressemblent à un vaisseau, si ce n'est qu'elles sont bien plus légères et plus gracieuses; enfin, le Portugal y fait solennellement pourrir sur leurs ancres, un vieux vaisseau désarmé, *le Don Juan*, et deux ou trois frégates, tristes et éloquens emblèmes de toute cette grandeur déchue du premier et du plus hardi de tous les peuples navigateurs du monde moderne.

En descendant sur la cale de Lisbonne, aux rayons d'un soleil qui, au dire de tous les officiers du bord, n'est guère plus brûlant aux Antilles, la première chose qui me frappa, dans la rue étroite et montueuse qui descend le long du Tage, ce furent des *Omnibus constitutionnels*, c'est le nom qu'ils portaient écrits en grosses lettres, avec le pavillon portugais, bleu et blanc. Ces omnibus, traînés par quatre chevaux avec un *moço de mulas* monté sur le premier cheval de gauche, sont, du reste, assez comfortables; ils sont exactement construits sur le modèle de ceux de Paris et ont été importés de France; c'est, du reste, une exception au monopole réservé à l'Angleterre de fournir au Portugal, en échange de ses vins, de ses oranges et de ses huiles, les bateaux à vapeur, les armes, les voitures de luxe, la quincaillerie, les arts utiles, en un mot : quant à la France, elle prélève aussi son tribut, mais sur les arts agréables, comme je ne tardai pas à m'en apercevoir à l'immense quantité de modistes, de coiffeurs, de tailleurs, de dentistes, de restaurateurs français, toujours français, et cruellement français, comme dit Charlet, qui étalaient sur toutes les boutiques leurs enseignes en trois langues. D'un bout à l'autre de la Péninsule, l'Espagnol et le Portugais même, le plus entiché de sa nationalité, se croirait déshonoré, s'il laissait toucher son habit ou ses cheveux à d'autres mains qu'à celles d'un de ces innombrables artistes que la Gascogne et la Provence envoient tous les ans en quête d'une fortune à faire sur les deux versans de la Péninsule. On a parlé d'une intervention de la France; mais cette intervention existe, elle a lieu tous les jours sans qu'on s'en doute : une légion toute française de tailleurs et de perruquiers a envahi la Péninsule, et combat, non pas pour la liberté espagnole, mais *pro aris et focis*, à l'abri de ce prestige du nom français qui les enrichit et qui les protége. A Madrid seulement, on compte plus de dix mille de ces représentans de la nationalité française, et on lèverait certainement une armée de tous ceux qui sont disséminés sur le sol de l'Espagne.

Habitués que nous étions à la température délicieuse qui règne à bord d'un vaisseau qui fait route, nous ne nous attendions pas assez à l'effroyable chaleur qui nous accueillit à notre entrée dans Lisbonne. La situation de cette

Digitized by Google

ville, bâtie en amphithéâtre sur la pente sud d'une longue chaîne de coteaux, explique cette chaleur vraiment tropicale qui règne dans les rues, en dépit de la brise fraîche qui souffle constamment sur le Tage et assainit l'air empesté par les cloaques de la cité. Je me rappellerai long-temps notre visite au *Paseyo*, triste promenade de chênes verts, poudrés à frimas d'une poussière blanche et fine, et qui semblent n'avoir jamais été arrosés d'une goutte d'eau depuis le jour où ils ont été plantés. Ce promenoir, ou plutôt ce rôtissoir public, hermétiquement fermé de grilles, sans doute pour mieux ressembler, comme l'Escurial, à un gril, est décoré d'une fontaine toute neuve, d'assez mauvais goût, dont les Portugais, nous dit-on, ne sont pas médiocrement fiers. Du reste, pas un rameau de verdure printannière, qu'il serait pourtant facile d'entretenir, comme à Madrid, par des rigoles creusées dans la terre et arrosées tous les jours. J'ai traversé Lisbonne en tous sens, sans y apercevoir même une branche d'oranger, de cet arbre dont le parfum embaume toute la côte de l'Espagne, depuis Porto jusqu'à Barcelone. Il faut bien pourtant qu'il y ait des orangers à Lisbonne, car, bien que la saison fût passée, j'y ai trouvé partout en abondance les plus délicieuses oranges que j'aie jamais goûtées, et Séville, *famous for oranges and women*, comme dit Byron, aura fort à faire pour effacer l'arrière-goût embaumé que nous a laissé le marché aux fruits de Lisbonne, avec ses agaçantes fruitières, bien connues dans les fastes de la marine anglaise et française, et parlant également les deux langues.

En revanche, les femmes de Séville n'auront pas, je crois, grand' peine à l'emporter sur les femmes portugaises, à en juger du moins par les échantillons du beau sexe que nous avons aperçus dans la rue et aux balcons recouverts de jalousie, où des myriades de syrènes en peignoirs blancs agaçaient les passans du geste et du regard. Le costume des femmes du peuple est éminemment disgracieux : il se compose d'un manteau de drap sombre à long collet, exactement comme ceux que l'on porte l'hiver à Paris, mode admirablement appropriée à la chaleur de trente degrés, — à l'ombre, — qui régnait dans les rues de la ville. La coiffure a pour base un de ces peignes gigantesques qu'affectionnent, je ne sais pourquoi, toutes les femmes des pays chauds. Sur cet échafaudage, élevé de trois pouces au-dessus de la tête, repose un fichu de gaze blanche, empesé jusqu'à la consistance du carton, avec les bouts noués sous le menton, et la pointe tombant derrière la tête. Cette blancheur raide et mate de la gaze fait merveilleusement ressortir les tons de bistre ou d'ocre jaune qui caractérisent la plupart des figures de *manolas*. Quant aux dames, j'en ai trop peu vu pour oser émettre une opinion sur une matière aussi délicate. J'aurais trop peur de ressembler à l'Anglais qui jugeait toutes les femmes de France d'après son aubergiste de Châteauroux. Toutes celles que j'ai rencontrées sont vêtues d'après les modes de France, qu'elles portent d'assez bonne grace; mais, à mon grand regret, l'agaçante mantille m'a semblé complètement bannie des hautes comme des basses régions de la société.

Digitized by Google

Trois rues parallèles, coupées à angle droit et composées de maisons uniformes, plus régulières que belles, conduisent de l'arsenal au *Paseyo Publico*, aux parties élevées de la ville. La *rua de Oiro*, rue de l'Or ou des Orfèvres, est la *rue de la Paix* ou le *Bond-Street* de Lisbonne; c'est là que les dandies portugais viennent le soir étaler leur grace en attendant l'heure du spectacle, et les étrangers affluent dans les nombreux magasins qui peuplent cette rue, et la *rua de Prata* ou d'Argent, sa rivale plus modeste.

La chose à laquelle l'étranger s'habitue le plus difficilement à Lisbonne, c'est la langue portugaise; langue est ici un mot poli que nous substituons à celui de patois, qui serait beaucoup mieux placé; le portugais n'est, comme on sait, qu'un dialecte corrompu de la langue espagnole, et une fille dépravée qui renie sa mère. Il y a dans l'accent lourd et nazillard des finales, même dans la bouche des classes élevées, quelque chose qui exclut l'idée d'une langue raffinée et polie; l'on a peine à croire que l'immortel auteur de *os Lusiadas* ait pu emprisonner, dans une pareille langue, son génie digne d'un champ plus large et plus élevé. Hâtons-nous d'ajouter que presque toutes les personnes de la société parlent le français avec beaucoup de pureté, et que dans le peuple même, grace à la colonie industrielle qui s'est établie ici, il est plus facile de se faire entendre en parlant français qu'espagnol.

Cette large et belle *rue de l'Or*, dont j'ai parlé plus haut, aboutit à une magnifique place au milieu de laquelle s'élève une statue équestre de bronze d'un assez triste goût, flanquée, sur ses deux côtés, d'un éléphant et d'un cheval, aussi en bronze. Elle représente un des derniers rois de Portugal; j'ai oublié lequel. Trois lignes de bâtimens d'une architecture simple et grandiose entourent les trois côtés de cette place, terminée par le Tage qui s'étend à perte de vue, plus semblable sur ce point à une mer qu'à un fleuve, et forment un ensemble réellement imposant. Les administrations publiques et les tribunaux sont logés dans ces trois vastes édifices, qui se terminent près de la mer par deux grands pavillons, dont l'un n'est pas encore achevé; l'autre est la Bourse, dont la situation est certainement une des plus belles du monde. Il n'y manque que des affaires. Les églises sont plus rares à Lisbonne que dans aucune autre ville de la Péninsule. Elles sont, comme presque toutes les églises espagnoles, trop chargées d'ornemens. La plupart d'entre elles sont modernes, et leur éclatante blancheur, le soin coquet avec lequel elles sont parées, réveille des idées plus mondaines que sérieuses. Mais les quelques heures qu'a durées mon séjour à Lisbonne ne m'ont pas permis, à mon grand regret, de faire dans toutes ses églises ce pélerinage obligé dont un voyageur consciencieux ne peut se dispenser.

Notre visite à l'opéra italien de San Carlos a été plus longue et plus complète. Mais c'est qu'aussi le spectacle, dans une ville qu'on ne fait que traverser, n'est pas seulement un plaisir; c'est une étude de mœurs, un spécimen vivant de toutes les classes de la population, que quelques heures suffisent à passer en revue. La salle, fraîchement décorée, sans être d'un

Digitized by Google

style bien pur, est agréable à l'œil; le vaisseau en est large, la forme circulaire, et l'immense loge de la reine remplit tout le fond du théâtre, depuis le premier jusqu'au cinquième rang de loges. Un opéra italien de Ricci, l'*Orfana di Ginevra*, et un nouveau ballet, la *Venganza de una Mulher*, faisaient les frais de la soirée; l'assemblée n'était pas nombreuse, mais les toilettes des femmes étaient élégantes, et le peu que nous aperçûmes de la haute société portugaise répondait à l'idée qu'on se fait d'une capitale.

Il y avait réellement pour nous autres voyageurs, hier occupés à lutter avec la brise, et qui demain allions recommencer encore, quelque chose qui ressemblait à une féerie ou à un rêve, à nous trouver assis dans cette salle élégante, au son de cette délicieuse musique italienne, qu'on entend maintenant résonner d'un bout du globe à l'autre, depuis Vienne jusqu'à Rio Janeiro. Cependant les honneurs de la soirée ne furent pas pour l'Italie, mais pour une jeune et jolie Française, la signora Galbi, que je ne désespère pas de revoir un jour à Paris, si toutefois cette frêle et délicate organisation de jeune femme peut résister aux fatigues de sa redoutable profession. Bien que la musique de Ricci, plus gracieuse que forte, ne se prête pas souvent aux élans dramatiques, il est impossible de déployer un pathétique plus entraînant et plus vrai que la signora Galbi dans le rôle de l'orpheline de Genève. Son talent de cantatrice, sans être encore complètement formé, promet un jour une rivale aux Pasta et aux Grisi, et sa voix, plus pénétrante qu'agile, convient surtout aux fortes émotions de la tragédie lyrique. Malheureusement l'orchestre de Lisbonne, excellent du reste, ne sait pas s'effacer jusqu'à l'humble rôle d'accompagnateur, et condamne les chanteurs à crier la plupart du temps, sous peine de n'être pas entendus; six mois d'un pareil régime suffiraient pour fatiguer une poitrine plus forte que celle de la pauvre et gracieuse signora Galbi. Je regrette, pour l'honneur de la France, de ne pouvoir citer ici le nom français qu'elle a quitté en se mariant. Mais notons en passant que, depuis la prodigieuse consommation que l'on fait maintenant de chanteurs italiens, sur tous les points du globe, la France dispute peu à peu à l'Italie le monopole de cette mélodieuse denrée, et qu'elle rend à l'Italie même ce que celle-ci a été si long-temps en possession de nous fournir.

L'exécution de l'opéra fut satisfaisante, les acteurs passables et les chœurs excellens. Quant au ballet, il était au-dessous du médiocre; les gestes saccadés des comparses, partageant en mesure toutes les passions de leurs chefs, et répétant, comme des automates musicaux, la pantomime frénétique qu'ils leur voyaient faire, excitaient à la fois nos éclats de rire et les applaudissemens forcenés des spectateurs.

Il nous eût fallu au moins vingt-quatre heures de plus pour jeter seulement un coup d'œil sur les objets les plus curieux que Lisbonne renferme, ou dans son enceinte, ou dans ses environs; mais l'inflexible consigne était là, et il fallut partir le lendemain même de notre arrivée, sans avoir pu vi-

Digitized by Google

siter ni Belem, ni le palais d'Ayuda, ni le bel aquéduc moderne qui fournît de l'eau à Lisbonne, et dont la grande arche a plus de deux cents pieds de haut. Nous aperçûmes seulement, en nous éloignant, les sommités de ses arches, c'est-à-dire tout juste assez pour regretter de ne pas en voir davantage. Lisbonne, du reste, ne s'était jamais présentée à nous sous un jour aussi favorable qu'au moment où nous la quittâmes. Le côté par où elle se montre aux vaisseaux qui remontent le Tage est, de beaucoup, le plus avantageux. La ville de la noblesse, la seule que l'on aperçoive, étend alors en éventail ses palais, ses terrasses et ses jardins, étagés les uns au-dessus des autres, dans un pittoresque désordre. Le faîte est couronné par le palais de la reine, et par le dôme éclatant de blancheur d'une magnifique église qui donne un aspect oriental à toute cette partie de la cité, qu'un long enclos, ceint de murs et planté d'arbres rabougris, sépare du bourg et du palais d'Ayuda.

Quant à la rive du Tage, devant laquelle notre brick, aidé du flot et du vent, fuyait avec la rapidité d'une flèche, c'est une succession continue de palais, de forts et de maisons de campagne généralement fort peu élevés, mais remarquables au moins par leur blancheur et leur propreté, sinon par le bon goût de leur architecture. La vieille tour de Belem, large édifice carré du plus beau style gothique, s'avance au loin dans le Tage, au-dessus d'un fort de construction plus moderne, à peu près en face du fort de Bugio, situé à l'extrémité d'une langue de terre étroite et basse qui garde l'entrée de la rive gauche. A quelque distance du fort de Belem, est le château royal, ou plutôt la maison de plaisance du même nom, qui n'offre rien de remarquable. Non loin de là s'étendent les galeries longues et basses de la corderie, et les murs grisâtres d'une vieille abbaye que je reconnus tout de suite, grace aux souvenirs d'enfance que m'avait laissés une vieille gravure anglaise que se rappelleront peut-être quelques-uns de mes lecteurs.

Peu à peu cependant, Lisbonne reculait devant nous, et, à mesure que sa fourmillière de maisons se confondait dans un vague lointain, les rians coteaux de Cintra que nous apercevions à l'horizon, derrière la rive droite, se dessinaient plus nets et plus distincts. Une longue-vue en main, je passai tout le temps que nous demeurâmes en vue de la côte, à étudier les détails de ce frais et vert paysage, chanté par lord Byron, et qui forme un si délicieux contraste avec les coteaux nus et brûlés qui entourent Lisbonne de leur ceinture jaunâtre.

Sur ce sol désolé de la Péninsule où le paysan a, pour les arbres, une sorte d'horreur superstitieuse, une chaîne de monticules dentelés comme les Alpes courait de l'est à l'ouest sur six lieues de longueur, revêtue de la plus luxuriante verdure; on eût dit, au milieu des sables de Sahara, un de ces mirages enchantés qui trompent l'œil du voyageur. J'avais beau parcourir de l'œil toute la *sierra* de Cintra, je ne pouvais parvenir à apercevoir un seul point qui ne fût recouvert de ce moelleux tapis; une vapeur humide

Digitized by Google

s'exhalait avec la brise du soir de ces sombres et verdoyans ravins, et se groupait avec de molles ondulations autour des pics les plus élevés, d'où descendent ces soudaines raffales qui, chaque soir, balaient l'entrée du Tage. Il me semblait, malgré la distance, entendre le bruit des chutes d'eau qui se précipitaient sous les épais ombrages; de cette Suisse portugaise, plus délicieuse encore sous ces climats brûlans, j'apercevais de rians villages et de petites villes se dessinant comme des îlots blanchâtres au milieu de cette mer de verdure. Jamais paysage plus fantastique, jamais plus délicieuse féerie n'avait passé devant mes yeux, et de toutes les merveilles que je laissais à Lisbonne, sans les avoir visitées, rien ne m'a laissé d'aussi vifs regrets que Cintra, ce frais oasis jeté au milieu du désert cultivé qui entoure la reine déchue du Minho et du Tage.

Je ne peux pourtant pas quitter Lisbonne, sans dire un mot de la situation politique du Portugal, vue, comme la ville, à vol d'oiseau, et telle qu'un passager peut se la figurer du pont d'un navire. J'aurai, du reste, pour garantie une autorité respectable, c'est celle du barbier-chirurgien-*sangrador* (saigneur), qui me fit la barbe sur la place même où je débarquai. Suivant cette gazette parlante, il y avait eu quelques jours auparavant à Lisbonne une révolution manquée, une façon d'émeute, ce qu'on appelle à Cadix une *bullanga*, comme qui dirait une ébullition. Les équipages des bâtimens de guerre anglais et français avaient été consignés à bord, pour être plus sûrs de garder une stricte neutralité. Malheureusement, mon Figaro portugais, quoi qu'il *hablât* assez bien l'espagnol, ne sut pas très clairement m'expliquer quels étaient les deux partis qui s'étaient trouvés en présence. Tout ce que je pus conjecturer, c'est que le duel était cette fois encore entre feu la charte de don Pédro, récemment enterrée, et la charte de 1820, jumelle de la constitution de Cadix, et ressuscitée avec sa sœur; car le Portugal, malgré ses prétentions contre nature à former un état indépendant de l'Espagne, n'en est pas moins le très humble et très docile satellite de ce voisin qu'il déteste, et tourne invariablement dans la sphère où celui-ci l'entraîne. Chaque révolution, chaque parodie même de révolution qui agite la *puerta del Sol*, a, quinze jours plus tard, son pendant à Lisbonne; et si don Carlos, par impossible, venait camper quelques mois dans le palais royal de Madrid, vous verriez bientôt don Miguel venir, en dépit de toutes les croisières, rompre à son tour une lance en compagnie du don Quichotte de l'absolutisme espagnol.

Tout ce que je pus entrevoir de plus clair dans le récit de mon barbier-nouvelliste, c'est qu'un certain parti, qui, si je devine bien, doit être celui des *exaltados*, avait offert à quelques bataillons de l'armée portugaise environ quatorze francs par homme pour les pousser à une insurrection; mais la reine en ayant donné dix-huit, cette largesse royale avait coupé court à toute velléité d'insurrection, et la balance avait décidément penché du côté d'un gouvernement qui savait faire valoir en sa faveur de si solides argumens

Digitized by Google

Malheureusement, mon barbier ne sut pas me dire si ces prétériens du Tage, dont la fidélité coûte si cher à ceux qui l'achètent, avaient touché des deux mains, l'enchère et la surenchère, avant de se décider en faveur de leur reine légitime.

Du reste, tous ces faits un peu obscurs devinrent bientôt plus clairs, car nous apprîmes en sortant du Tage ce que vous savez déjà depuis long-temps, c'est-à-dire qu'un brigadier portugais, à Elvas, avait fait soulever ses troupes en faveur de la charte de don Pédro, et, chose beaucoup plus difficile à croire, leur avait payé tout l'arriéré de leur solde. Cette circonstance, jusqu'ici sans exemple en Portugal, prouve assez que le commandant d'Elvas n'est que l'instrument d'une volonté plus haute, et que le coup est parti de Lisbonne, où le contre-coup ne tardera pas à se faire sentir. On sait que la jeune reine aime assez à jouer sa couronne à ce jeu périlleux des contre-révolutions, et que ses coups d'état ne sont le plus souvent que des coups de tête. Le mauvais succès de la première tentative n'a pas, comme on le voit, découragé l'aventureuse fille de don Pédro; mais pour tout dire, le bien comme le mal, doña Maria n'est pas pourtant sans excuse dans ses efforts opiniâtres pour ressusciter la charte de son illustre père; sans être un chef-d'œuvre d'organisation politique, cette charte vaut encore mille fois mieux que la constitution de 1820, actuellement en vigueur, et déplorable pendant de l'impossible constitution de 1812 en Espagne. Mais la différence entre les deux chartes vaut-elle les chances d'une guerre civile entre les partisans de la révolution à ses divers degrés, avec une contre-révolution en perspective? Le Portugal sera bientôt appelé à en décider. Je souhaite de bon cœur que la royauté de doña Maria ne paie pas les frais de l'expérience.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

Digitized by Google

LA VIE DÉVOTE

CHEZ LES PAÏENS.

SECOND ARTICLE.[1]

III. — LIBERTÉ DE CONSCIENCE.

Quelque chose qui a puissamment contribué à la durée des empires parmi les païens, c'est d'abord la piété universelle et profonde qui se remarqua toujours au milieu d'eux; ensuite, et l'un est peut-être la conséquence de l'autre, l'ignorance où ils ne cessèrent jamais d'être de ce que nous appelons la séparation du spirituel et du temporel, des choses du ciel et des choses de la terre. Il y avait dans les divers états de l'antiquité tant de causes de trouble et de dissolution, que, s'ils avaient été encore tiraillés en deux sens contraires par deux influences séparées, l'influence religieuse et l'influence civile, il n'est pas douteux pour nous qu'ils n'eussent succombé bien plus promptement.

Les païens n'admirent jamais ce que les modernes ont nommé la liberté de conscience. Il y avait, en tout gouvernement, des lois fondamentales qui définissaient les dieux reconnus et le culte exclusivement protégé, et tout hérétique, schismatique ou esprit fort qui n'adorait pas ces dieux et qui ne professait pas ce culte était sévèrement puni, puni de mort. On n'a pas oublié que chez les païens, en général, la puissance spirituelle était armée du glaive, et que, chez les

(1) Voyez la livraison du 13 août.

Digitized by Google

Romains, en particulier, le chef de la religion était en même temps le chef de l'état, le pape et l'empereur.

C'est dans les mémoires sur Socrate que Xénophon, son élève et son ami, nous apprend que, parmi tous les peuples de la Grèce, la liberté de conscience était bannie comme une effroyable impiété; qu'il y avait une religion que chaque état reconnaissait et faisait professer; un culte que les lois rendaient obligatoire, et aux règles duquel nul n'avait le droit de déroger. Il ajoute encore que non-seulement personne n'avait le droit de se faire des dieux l'idée qui lui convenait et de les adorer à sa fantaisie, mais encore que chacun était tenu de prier ceux qui étaient reconnus par l'état, et de sacrifier selon ses facultés. Les païens de tous les pays grecs punissaient donc non-seulement la liberté de conscience, mais encore l'indifférence religieuse, deux choses, il faut le dire, assez voisines l'une de l'autre.

Chez les Romains existaient les mêmes obligations. Tertullien nous apprend dans l'Apologétique que le sénat décrétait les dieux, sur quoi il raille les païens, en disant qu'ils étaient trop bons de prier leurs divinités, elles qui en étaient réduites à cabaler auprès des sénateurs pour se faire reconnaître. Nous avons déjà dit comment et à quelle époque le sénat chassa honteusement quatre dieux de l'Italie, ce qui était en chasser leurs prêtres et leurs adorateurs.

D'ailleurs, n'aurions-nous pas le témoignage de Xénophon, de Tertullien et de vingt autres, sur l'inexorable orthodoxie des théologiens du paganisme, lesquels étaient en même temps les premiers magistrats politiques de leur pays, l'histoire ancienne est remplie d'ineffaçables souvenirs de la rigueur avec laquelle furent toujours recherchés, poursuivis et punis les *protestans* qui se séparèrent de la communion païenne.

Xénophon écrivait peu d'années après la mort de Socrate, cette illustre victime de l'inquisition d'Athènes, et, quoique philosophe, quoique son disciple et son ami, il ne peut pas s'empêcher de le condamner, d'abord par sa propre conduite, car il était non-seulement fort religieux, mais encore dévot très fervent; ensuite en reconnaissant et en professant la religion de l'état, à laquelle tout bon citoyen devait être soumis, et que Socrate avait osé enfreindre. Les philosophes ont fait grand bruit, depuis plus de deux mille ans, de la mort de Socrate, et en vérité, quand on y regarde de bien près, on ne trouve pas bien le fondement de cet enthousiasme.

On a dit beaucoup et long-temps que Socrate s'était élevé au-des-

Digitized by Google

sus de la grossière religion des païens, et qu'il devait sa condamnation au spiritualisme transcendant, à l'aide duquel il avait pressenti les grandes vérités morales du christianisme. C'est une erreur. Xénophon, témoin oculaire, a rapporté le procès; et les détails sont ou peuvent être dans la main de tout le monde.

Celui qui, à notre avis, a jugé le mieux Socrate, c'est Caton-l'Ancien; il l'appelait, dit Plutarque, un bavard et un séditieux. Or, on ne peut pas nier que la parole d'un homme aussi grave, aussi instruit, aussi rigide de mœurs que l'était Caton, ne soit d'une autorité fort grande, même pour apprécier un homme comme Socrate. Le fait est que Socrate se défendit lui-même devant ses juges d'avoir jamais méconnu les dieux de la Grèce. « Quel est le motif, dit-il, qui autorise Mélytus à prétendre que je méconnais les dieux de la république, lorsque des inconnus, lorsque Mélytus lui-même m'ont vu prendre part à toutes les fêtes et sacrifier sur les autels publics? » Et un peu plus loin : « M'a-t-on vu, déserteur du culte de Jupiter, de Junon, des autres dieux et déesses, sacrifier à des divinités nouvelles? »

Ce qui révolta les juges de Socrate, ce fut d'abord l'insupportable orgueil avec lequel il parla de lui-même, ensuite ses prétentions d'illuminé, qu'il affecta de justifier avec une assurance qui était une grande naïveté, si elle n'était pas un grand charlatanisme. Ainsi, après avoir dit avec emphase qu'Apollon l'avait déclaré le plus sage des Grecs, et qu'on lui en voulait parce que les dieux avaient pour lui une considération particulière, ce qui, au témoignage de Xénophon, fit lever les épaules aux juges, il se vanta de converser familièrement avec les dieux au moyen d'un intermédiaire qu'il appelait son génie, et de se servir des révélations qu'ils lui faisaient pour prédire l'avenir. « Chacun sait, dit-il, que la divinité dévoile l'avenir à qui elle veut. Ce qui annonce l'avenir, les autres le nomment chant des oiseaux, prodige, divination; moi, je l'appelle génie. Une preuve que je ne mens pas contre la divinité, c'est que, TOUTES LES FOIS QUE J'AI ANNONCÉ A MES AMIS LES DESSEINS DE L'ÊTRE SUPRÊME, JAMAIS ILS NE M'ONT TROUVÉ EN DÉFAUT. » Il faut avouer que des amis pareils, s'il en pouvait exister aujourd'hui, courraient grand risque de passer pour des compères.

Socrate fut ainsi condamné comme ne se conformant pas à la lettre des lois religieuses de son pays, quoiqu'il prétendît, au contraire, s'y être strictement conformé. Il ne fut donc pas le moins du monde martyr de la philosophie; nous croyons même qu'il était fort sincère quand il disait avoir sacrifié publiquement toute sa vie à Jupiter, à

Digitized by Google

Junon, et aux autres dieux et déesses. Il mourut, du reste, d'abord en homme qui aime ses aises, puisqu'il choisit la ciguë, comme il en avait le droit; ensuite en excellent païen, car il fit sacrifier un coq à Esculape.

L'histoire de la théologie romaine est bien autrement terrible et bien autrement sanglante que celle de la théologie grecque. Ici, il n'y a pas seulement un martyr, il y en a des milliers. On se demande, en lisant l'horrible récit des persécutions contre les chrétiens, sous Néron, sous Domitien, sous Décius, sous Valérien, sous Aurélien, sous Dioclétien, sous Maximien, sous Galérius, où avait donc la mémoire et la bonne foi toute l'école philosophique du XVIIIe siècle, laquelle a écrit en cent endroits que la religion catholique était la seule qui eût jamais exigé que les infidèles adoptassent ses croyances?

Et quelle terrible inquisition que l'inquisition romaine! Pendant trois siècles et demi, elle a siégé sur son tribunal de sang, citant et condamnant, car pour elle, citer et condamner n'était qu'une même chose, en Orient, dans la Grèce, en Italie, dans l'Espagne, dans la Gaule, dans tout l'univers d'alors, non pas des hommes soulevés, des hommes armés, des hommes ayant des chefs politiques, possédant des places fortes, et essayant de démembrer l'empire, comme les protestans voulaient le faire de la France; mais des hommes paisibles, fidèles, industrieux, braves aux armées, l'exemple des vertus civiles et domestiques; des hommes formant déjà, à la fin du IIIe siècle, la moitié de la population de l'Occident, et parmi lesquels, les Pères osent s'en glorifier, il était encore sans exemple qu'on eût jamais trouvé un assassin, même un voleur!

Et quels martyrs que ceux qui souffraient et qui mouraient sous les coups de cette inquisition! Ce n'étaient pas des philosophes ridiculement rempli d'eux-mêmes, comme Socrate; ils ne se vantaient pas, comme lui, d'un oracle d'Apollon qui les avait déclarés les plus sages de la Grèce; c'étaient souvent des paysans grossiers, de pauvres veuves qui ne savaient pas lire, qui n'avaient appris ni la logique, ni la métaphysique, ni l'éloquence, qui n'avaient pas inventé la méthode de l'induction, comme Socrate, mais qui en savaient pourtant plus que lui sur les choses du corps et de l'ame, de la vie et de la mort, de ce monde et de l'autre; ce n'étaient pas des vieillards usés, se laissant mourir, comme Socrate, « parce que leur vue s'affaiblissait, parce que leur oreille devenait moins sensible, parce qu'en cette dégradation lente de leurs corps, ils commençaient à se déplaire à eux-mêmes, et que la vie n'avait plus d'attrait pour eux; »

Digitized by Google

c'étaient souvent de jeunes hommes et de jeunes femmes, souvent des époux de la veille ou des époux de la journée, souvent des vierges, souvent des enfans, toutes personnes aimant la vie pour son vaste horizon, pour ses joies présentes, pour ses espérances futures; ce n'étaient pas des condamnés illustres, amis des grands hommes et des grandes dames, et auxquels les juges laissassent le choix de la mort, et qui choisissent, en effet, comme Socrate, « le genre de mort jugé le plus doux par des esprits sages, un genre de mort qui ménage la sensibilité des amis, et qui ne fait sur leur ame aucune impression douloureuse; » c'étaient des condamnés haïs, hués, frappés; des condamnés qu'on mettait à la question uniquement pour les torturer, car ils avouaient, et qui, lorsque leurs membres avaient été disloqués et brisés sur les chevalets, étaient jetés aux tigres, labourés de rateaux de fer, rôtis sur des brasiers, bouillis dans des cuves d'huile, sciés entre deux planches, brûlés vifs par grace, dans une chemise de soufre.

O Socrate! barbon efféminé, débaucheur de fils de famille, toi qui te plaisais tant, aux soupers de Callias, assis près du bel Autolycus, vainqueur du Pancrace aux grandes Panathénées, à voir jouer, baller et mimer des flûteurs de Sycione et des danseuses de Syracuse; toi, qui parfumais, en compagnie d'Alcibiade et de Phidias, ta grande perruque asiatique, quand tu allais, les doigts pleins de bagues d'or et les sourcils peints au vermillon, t'asseoir sur des tapis de Babylone aux pieds de Théodote ou d'Aspasie, ces deux belles folles de leurs corps; qu'aurais-tu dit si, lorsque Mélytus t'eut reproché d'avoir renié les dieux de ta patrie, et qu'Anytus, ce père, vengeur de tant de pères, t'eut crié en face, en plein tribunal, que tu poursuivais chaque jour son fils jusqu'au fond des tanneries dont il l'avait fait le directeur et le maître, les juges t'avaient livré sur-le-champ aux bourreaux, t'avaient enfoncé des pointes d'acier sous tes ongles si polis, t'avaient versé du plomb fondu dans ta bouche si délicate, t'avaient promené sur tout ton corps, fait aux molles voluptés, des rateaux de fer aux pointes aiguës et rougies? Aurais-tu trouvé, dans ta faconde intarissable, des paroles pour te comparer à Palamède persécuté par Ulysse et chanté par Homère? ou, ce qui est plus grand et plus rare, aurais-tu souri à tes juges, oublié les bourreaux, et chanté des cantiques en regardant le ciel?

La théologie païenne fit donc tous ses efforts, et des efforts de toute sorte, pour maintenir l'unité de la foi; elle y parvint, jusqu'à ce que le christianisme l'eût renversée de fond en comble. Ce qui ren-

Digitized by Google

dait cette théologie forte et résistante, ce qui lui assurait à ce point le glaive de la justice dans la main, c'est qu'en même temps qu'elle était autorité religieuse, elle était autorité politique, et qu'il n'y avait pas, comme nous avons dit, dans les sociétés anciennes, cette lutte de ce que nous appelons le spirituel et le temporel, lutte qui crée, dans les états modernes, deux ordres d'intérêts contraires, et qui fait toujours de l'un le tyran ou la victime de l'autre.

Il ne faudrait pas croire que la mort de Socrate et la persécution des martyrs eussent été des accidens dans l'histoire de la théologie païenne; c'était le résultat d'un ensemble d'idées bien lié et bien complet. La politique de tous les peuples anciens était une politique religieuse, et, pour eux, défendre le culte, c'était défendre l'état. Il est même difficile de s'expliquer l'incroyable aveuglement des historiens modernes, qui n'ont pas aperçu, du premier coup d'œil, le caractère théocratique de tous les gouvernemens de l'antiquité. Les écrivains du XVIIIe siècle, par exemple, et tous ceux qui ont suivi leurs traces, se sont récriés bien souvent et bien fort contre l'esprit religieux qui avait déterminé le mouvement militaire des croisades. Que ces écrivaiens aient eu tort ou raison, ce n'est pas ce que nous avons envie de rechercher ici; mais ce que nous pouvons dire, c'est qu'ils ont été dans une erreur profonde en affirmant, comme ils l'ont fait, que l'antiquité n'avait jamais offert de pareils exemples.

Pour réduire l'étendue de notre idée, nous citerons seulement la guerre du Péloponèse, la plus mémorable qu'ait faite la Grèce ancienne, la plus longue, la plus terrible, la plus désastreuse, et celle qui a eu les plus grands historiens. Eh bien! la guerre du Péloponèse n'a été qu'une guerre de religion, une espèce de croisade qui a duré vingt-sept années.

D'abord, ce furent les Lacédémoniens qui sommèrent les Athéniens d'expier l'outrage qu'ils avaient fait à Minerve en mettant à mort des supplians qui s'étaient réfugiés près de son autel dans l'Acropolis.

Ensuite, ce furent les Athéniens qui sommèrent, à leur tour, les Lacédémoniens d'expier le sacrilége qu'ils avaient commis au Ténare en enlevant des Hilotes qui s'étaient réfugiés dans le temple de Neptune.

Là-dessus la guerre s'alluma, et il s'agissait, comme on voit, pour Sparte, de venger Minerve, pour Athènes, de venger Neptune.

Cette guerre, qui ruina la Grèce, et qui avait été commencée pour la religion, est toute remplie d'épisodes religieux. Au commencement

Digitized by Google

de sa deuxième année, Archidamus de Sparte fait le siége de Platée, et avant d'entourer la ville il met un genou en terre et prononce à haute voix une longue prière aux dieux. Durant sa huitième année, les Athéniens et les Béotiens se livrent plusieurs batailles, parce que ces derniers étaient entrés sur les terres d'Apollon, à Délium, s'y étaient établis comme en un lieu profane, et avaient puisé dans les citernes sacrées de l'eau qui servait aux ablutions. Durant sa neuvième année, dans une trêve qui se conclut entre les Athéniens et les Lacédémoniens, il est expressément convenu que chacun « pourra jouir à sa volonté du temple et de l'oracle d'Apollon Pythien. » Durant sa dixième année, les Athéniens chassent les habitans de Délos de leur territoire, sur ce que, pour une ancienne faute, ils furent jugés souillés et indignes d'être consacrés au dieu.

Thucydide, qui a écrit l'histoire de cette longue lutte, raconte tous ces traits, et bien d'autres, qui établissent pareillement que les Grecs se battirent vingt-sept ans pour leurs dieux. Il dit même, dans son troisième livre, que, depuis les temps les plus reculés, il se faisait à Délos des pélerinages de toutes les parties de la Grèce, et que, de son temps, tous les Ioniens se rendaient en dévotion, chaque année, au temple d'Éphèse avec leurs femmes et avec leurs enfans. C'est donc sans aucun fondement, comme nous l'avons affirmé, que les écrivains du XVIIIe siècle ont prétendu que l'esprit des croisades était un fait moral appartenant en propre au christianisme, car l'histoire des peuples anciens est remplie de témoignages sur les guerres religieuses qu'ils se firent. Ils avaient, comme les chrétiens, leurs lieux saints à visiter, leurs pélerinages à entreprendre, leurs infidèles à combattre, de même qu'ils avaient leur culte à professer, leurs offices à suivre et leurs dîmes à payer.

La réunion de la religion et de la politique dans une seule idée explique même un fait qui existe chez les anciens, et qui a existé en France jusqu'aux luttes de la puissance civile et de la puissance cléricale; ce fait, c'est la piété excessive, on pourrait presque dire le fanatisme des armées.

Au moyen-âge, et surtout avant le XIVe siècle, toutes les armées des peuples chrétiens étaient remplies d'une ferveur religieuse, qui s'est peu à peu dissipée, à proportion que l'esprit railleur et sceptique a pris naissance. Depuis un siècle, la robe du prêtre et la cape du soldat sont devenues l'expression de deux ordres d'idées tout-à-fait contraires, et tandis qu'autrefois le chevalier se préparait au combat par un acte de contrition prononcé à genoux devant la croix

Digitized by Google

de son épée, aujourd'hui les idées sont ainsi faites, que les militaires les plus braves sont ceux qui se croient obligés d'être les plus incrédules et les plus indévots.

Eh bien! parmi les peuples du paganisme, la foi religieuse, la piété, la dévotion même, furent toujours les premières vertus du soldat.

D'abord, il ne faut pas perdre de vue que le sacerdoce païen n'excluait pas les devoirs ordinaires de la vie. Les prêtres allaient à la guerre comme le reste des citoyens, et, chez les Romains, par exemple, il était fort ordinaire que l'un des consuls fût souverain pontife. Les soldats païens avaient donc leur clergé parmi eux, et les armées romaines étaient souvent commandées par leurs papes.

Dans tous les camps romains, il y avait, comme le témoigne Hérodien, une chapelle où se faisait le culte, et où les drapeaux étaient bénis et gardés. Il résulte d'ailleurs de plusieurs passages de Tertullien, qu'indépendamment des aigles, qui étaient un emblème religieux, les légions romaines avaient encore des bannières, faites en forme de croix, et sur lesquelles étaient brodées les images de certains dieux et de certaines déesses. Qui ne sait, du reste, la terreur que le dieu Pan inspirait aux armées romaines, et les vœux à Jupiter Stator ou à Jupiter Phérétrien que faisaient les capitaines, comme Clovis en fit, à Tolbiac, au dieu de Clotilde, lorsque leur armée était en déroute, ou lorsqu'ils rencontraient dans la mêlée le général ennemi?

Deux des hommes qui se sont acquis dans l'antiquité, l'un par une tactique pleine de calme et de sagesse, l'autre par un génie plein d'intuition et de fougue, une grande réputation militaire, ce sont Xénophon et Alexandre. Eh bien! ils furent aussi un modèle rare de foi religieuse et de piété.

A la bataille de Cunaxa, lorsque les prêtres eurent déclaré que les entrailles des victimes permettaient qu'on en vînt aux mains, Xénophon donna le mot à l'armée; ce mot était : *Jupiter sauveur et la victoire*. Quant le mot eut circulé dans les rangs, et un peu avant de s'ébranler, les dix mille Grecs entonnèrent tous d'une voix un pœan à Mars Enyalius; ce pœan était leur Marseillaise, mais une Marseillaise religieuse, comme en chantent les Navarrais et les Biscayens à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Durant toute leur retraite célèbre à travers l'Asie mineure, les Grecs ne livrèrent jamais un combat sans avoir d'abord chanté le pœan, auquel les maîtresses des soldats qui suivaient l'armée répondaient en chœur. Les prières publiques et

Digitized by Google

solennelles, avant la bataille, étaient du reste un usage général parmi les Grecs, et il n'arriva pas une seule fois, dans les trois ou quatre cents combats auxquels donna lieu la guerre du Péloponèse, que les troupes chargeassent sans avoir invoqué les dieux. Lorsque Xénophon eut ramené les Grecs en Europe, il se répandit en offrandes et en prières; le dixième de toutes les dépouilles faites par l'armée fut envoyée religieusement à Apollon, et lui-même, il fonda à Scillunte, près d'Olympie, un temple et un autel à Diane, à laquelle il ne cessa jamais de payer la dîme de ses revenus.

On peut dire que les guerres d'Alexandre furent un pélerinage perpétuel à travers l'Afrique et à travers l'Asie. Jamais peut-être il ne lui arriva de passer un jour sans sacrifier. Comme tous les hommes éminens du paganisme, il se flattait de descendre des dieux, et pour rien il n'eût voulu démentir cette pieuse origine.

Arrien est rempli de récits sur la piété d'Alexandre, qui montrent que le ressort de cette grande ame était surtout un ressort religieux. A trois époques différentes, un peu avant la bataille d'Issus, après la prise de Tyr, et après son entrée à Memphis, il lui plut de faire des cérémonies immenses, qui frappent encore l'esprit de surprise et d'admiration. C'étaient des processions de cinquante mille hommes, armés en guerre et tenant des cierges allumés à la main. La première fois, c'était en l'honneur d'Esculape; la seconde, en l'honneur d'Hercule; la troisième, en l'honneur de Jupiter Basileus. Alexandre, revêtu de son armure de bataille et tenant un cierge, marchait à la tête des prêtres en habits sacrés; puis venait sa phalange, puis sa cavalerie; cette procession infinie marchait au pas en chantant des cantiques, et ce devait être un bien beau spectacle que cette interminable file de pélerins cuirassés, dont les cierges décrivaient, le soir, une ligne lumineuse de plusieurs lieues, et qui rapportaient humblement à Dieu les grandes actions par lesquelles ils avaient rempli le monde de crainte et de respect.

Une fois, Alexandre avait déjà passé l'Indus et se préparait à passer encore l'Hyphasis; ses vieilles troupes le conjurent en pleurant de les ramener dans la Grèce, et il cède; mais avant de reprendre sa route à l'ouest, il veut célébrer un sacrifice colossal pour se rendre les dieux propices. Son armée ayant été partagée en douze corps, il fait élever, par chacun d'eux, un autel immense, plus haut et plus large que les plus grandes tours. Les autels achevés, il range toute son armée autour d'eux, et il lui fait passer une journée en prières, tandis que les prêtres célébraient les saints offices selon le

Digitized by Google

rit grec. La France a vu, dans ces derniers temps, un autre capitaine du nom d'Alexandre tenir, presque une journée entière, son armée victorieuse à genoux. Quand les Russes eurent envahi la Champagne, en 1814, l'empereur Alexandre fit dresser sept autels dans la plaine, sur une ligne de plusieurs lieues, et sept cent mille hommes, rangés autour de ces autels, entendirent messe et vêpres, comme les soldats du Macédonien, en commémoration de leurs victoires.

La vie militaire des peuples anciens témoigne donc au dernier point de l'esprit religieux du paganisme. Les plus grands capitaines furent les dévots les plus fervens. Nous avons cité Sylla, qui était couvert de scapulaires comme Louis XI, Xénophon, qui employait tout son bien à bâtir des temples; nous pourrions citer Agésilas, qui fit en deux années, dit Xénophon, pour cent talens d'offrandes pieuses; mais nul n'égala la dévotion d'Alexandre. Pendant les dix jours que dura la maladie dont il mourut à Babylone, il ne manqua pas un seul jour d'assister aux offices. Arrien, qui a copié les bulletins de cette maladie sur le journal du roi, commence tous ses détails ainsi : Tel jour, il prend un bain, sacrifie, etc. Le troisième jour, il commence à ne pouvoir plus marcher, et dès-lors on le porte au temple dans sa litière. Le septième jour, on ne peut plus le porter au temple, et l'office a lieu dans une pièce disposée en chapelle près de sa chambre à coucher. Le huitième, on peut à peine le porter dans cette chapelle. Le neuvième bulletin est ainsi conçu : *Le danger est extrême; il sacrifie cependant.* Le dixième jour, le délire le prend avec le redoublement de la fièvre. Pendant son agonie, ses amis les plus intimes, Python, Attale, Démophon, Peucestas, Cléomène, Ménidas et Séleucus passent la nuit en prières dans le temple de Sérapis, et demandent au dieu s'il ne convenait pas de porter le moribond près de l'autel. « Il sera mieux où il est », répondit le dieu : Alexandre expirait en ce moment.

Au lieu de Sérapis, mettez le Christ; au lieu d'un tapis de Perse, mettez un lit de cendre, et au lieu d'Alexandre, vous aurez saint Louis.

Nous croyons, et nous l'avons déjà dit, que ce qui contribua puissamment à entretenir parmi les anciens cette foi ardente, c'était l'identité qu'il y avait pour eux dans les idées religieuses et dans les idées civiles. Pour les païens, tout était religion, la guerre, le travail, la loi, la famille; aussi, de même qu'il y avait une piété militaire, il y avait aussi une piété civile. Le jour où les magistrats en-

Digitized by Google

traient en charge, on les installait avec des prières publiques, selon un rituel spécial, au rapport de Thucydide, et à peu près comme nos anciennes cours de justice rentraient annuellement par une messe du Saint-Esprit. Le jour où la flotte qui portait Alcibiade partit pour la Sicile, toute la matinée se passa en prières. Les vaisseaux qui couvraient la rade du Pirée étaient pavoisés de bannières; les équipages et l'armée étaient à genoux, la tête nue, sur le pont, et des hymnes entonnés sur le môle étaient répétés en chœur par toute la flotte. Une fois les prières finies, les navarques commencèrent le pœan, on coupa les câbles, et cette myriade de vaisseaux, lancés vers les hauteurs d'Égyne, partit emportant des prières infinies, s'effaçant peu à peu par la distance, et entrecoupées par le bruit des rames et par le clapotement des eaux.

Chez les Romains, qui avaient un clergé décuple de celui de la Grèce, les magistrats étaient également installés avec des prières publiques. Ces prières étaient suivies d'un repas de corps. C'était aussi l'usage, pour ceux qui entraient dans quelque corporation cléricale, de donner un repas après leur élection. Tertullien, qui s'élève contre ces sensualités religieuses, nous apprend qu'on mangea du paon pour la première fois au repas qui fut donné par Hortensius, lors de sa promotion au pontificat. Nous avons déjà dit qu'il y avait un ordre de prêtres qui s'appelait les *sept maîtres d'hôtel*; leur charge était de présider aux repas de la cléricature. C'est parce que ces prêtres appartenaient toujours aux familles sénatoriales, que Domitien, souverain pontife, consulta le sénat sur la sauce à laquelle il convenait de mettre le fameux turbot dont parle Juvénal. L'apprêt de ce turbot, envoyé par les pêcheurs d'Ancône au chef du corps ecclésiastique, était véritablement une affaire religieuse, et les sept maîtres d'hôtel n'auraient pas plus souffert qu'on le fît cuire sans leur avis, que le duc de Saint-Simon n'aurait souffert qu'autre que lui tînt de son vivant le bougeoir de Louis XIV. Voilà pourquoi le sénat délibéra, toutes choses cessantes, sur le turbot; car Aulu-Gelle nous fait connaître que les affaires religieuses avaient toujours le pas devant dans l'ordre de la discussion.

On peut juger par la piété publique des païens de ce qu'était leur piété privée. Dans l'*Economique* de Xénophon, qui est un traité sur la vie du ménage, Ischomaque répond à Socrate : « Je commence tous les matins, comme les gens bien élevés, par réciter mes prières. » Les philosophes eux-mêmes ne commençaient jamais leurs repas sans une courte oraison, et c'était un usage général de l'ancienne Grèce,

Digitized by Google

même dans les repas mondains, de dire *graces* et de chanter un cantique avant de se lever de table. Il y a dans le *Banquet* de Xénophon le récit d'un souper pendant lequel des comédiens et des danseurs exécutent des farces, et après lequel les convives chantent dévotement le pæan.

Nous avons déjà dit qu'il existait encore, au IVe siècle, des livres théurgiques et des rituels d'un culte païen. Maintenant que ces livres sont perdus, on est obligé, pour reconstruire les cérémonies païennes, de recueillir ce qu'en disent par hasard les divers auteurs grecs ou latins. Minucius Félix nous apprend qu'il y avait à chaque temple des espèces de *sacristies* dans lesquelles demeuraient les prêtres chargés du culte quotidien. C'est dans l'une de ces sacristies, meublées comme une chambre ordinaire, que se passa l'abominable aventure, racontée par Flavius Joseph, d'une jeune et pieuse dame romaine que le dieu Anubis fit demander à plusieurs reprises par ses prêtres, et qui, heureuse d'un tel choix, et conduite par son mari dans le temple pour être livrée au dieu, se trouva, au milieu de la nuit, au pouvoir d'un homme infame, qui l'avait achetée des prêtres, plus infames encore. Plusieurs passages de Minucius Félix donnent à penser que cette aventure se renouvela souvent.

Ces cérémonies païennes se faisaient dans les temples de nuit ou de jour. Dans l'un et dans l'autre cas, on allumait des cierges. Il paraît même que le christianisme aurait emprunté cet usage des païens, et qu'il n'était pas encore établi à la fin du IIIe siècle, car Tertullien les raille d'allumer des flambeaux en plein midi. Les processions avec cierges et bannières, même dans les rues des villes et dans les chemins de la campagne, étaient fréquentes dans le culte du paganisme. Tertullien parle de processions qui se faisaient ainsi nus pieds, pour obtenir de la pluie de la bonté de Jupiter.

Lorsque le christianisme dispersa devant lui le culte païen, il eut à lutter long-temps contre des convictions profondes et opiniâtres. Nous avons déjà dit que, sous sous Valentinien II, il y eut des insurrections religieuses dans toute l'Italie qui forcèrent l'empereur à rétablir le culte de nuit. Les deux païens, dont l'attachement à la religion de leurs pères est resté le plus célèbre, sont Symmaque et Zosyme. Symmaque, contemporain de Valentinien II, est connu surtout par sa polémique épistolaire avec saint Ambroise. Il a laissé un volume de lettres pleines de renseignemens curieux. Zosyme, écrivain grec, qui vivait sous le règne de Théodose-le-Grand, a composé un livre sur la décadence de la république romaine. Zosyme, qui est un

Digitized by Google

dévot païen des plus ardens, n'hésite pas à attribuer la chute de Rome à la chute du culte des dieux, et il mentionne spécialement la négligence mise par Dioclétien à célébrer les jeux séculaires, comme la cause principale de la ruine de sa patrie. Son livre, rempli de regrets pieux, de vers sibyllins et de récits de miracles, est l'un des débris les plus précieux de la tradition païenne.

Telle fut l'antiquité religieuse, mal étudiée et mal connue jusqu'ici. Les philosophes, et ce que les modernes appellent esprits forts, n'y tiennent que peu ou point de place. Ceux qui voulurent méconnaître les dieux ou les railler, furent mis à mort comme Socrate, ou chassés comme Evhémère.

A. Granier de Cassagnac.

Digitized by Google

BULLETIN.

On répète tous les jours que la dissolution de la chambre n'est pas décidée, et l'on agit, de toutes parts, comme si l'ordonnance royale pour les nouvelles élections avait déjà paru au *Moniteur*. Les candidats que le ministère doit adopter passent en revue les chances qu'ils peuvent avoir et font toutes leurs dispositions pour la lutte. Ce n'est pas, nous le supposons, sans avoir reçu quelques secrets encouragemens du ministère lui-même. Concevrait-on, en effet, que le sommeil s'emparât du camp sur lequel flotte le drapeau du 15 avril, tandis qu'il se fait tant de mouvement, et plus de bruit encore, du côté de l'opposition? Nous n'entendons parler que de comités électoraux. On nous en promet pour toutes les nuances qui se séparent plus ou moins de celle qui domine aujourd'hui dans le gouvernement.

Il y aura le comité légitimiste; il y a déjà le comité des doctrinaires, qui existe toujours organisé, facile à convoquer. C'est tout au plus un triumvirat, destiné à développer, comme il pourra, sa petite influence exclusive, et qui en viendra peut-être, pour l'étendre, à mettre au bout de ses bras trop courts ceux des légitimistes. Nous le souhaitons sincèrement aux uns et aux autres, pour qu'ils aient enfin même destinée, comme ils ont eu même origine.

Il y a le comité de la gauche, qui vient de se constituer. Ses amis doivent lui souhaiter qu'il ne se divise pas bientôt en trois sous-comités à l'usage des hommes de la gauche qu'on nomme *constitutionnels*, de ceux qui se décorent du beau titre de *puritains*, et de ceux qui passent pour républicains, parce qu'ils dédaignent, dit-on, les puritains comme peu avancés. Ce ne sont pas là nos affaires : nous remarquerons seulement que c'est un singulier comité de la gauche, que celui où ne se trouve ni M. Barrot, ni M. Arago, qui, en ce moment, ont assez de loisir et de liberté d'esprit pour entreprendre ensemble un voyage en Hollande.

Voilà bien assez de comités, sans qu'on y ajoute encore un comité du centre gauche, comme l'avaient proposé quelques maladroits imitateurs, qu'un journal de cette couleur, *le Temps*, a tancés d'une façon assez sévère. Le véritable comité électoral, pour le centre gauche, ce doit être le cabinet du 15 avril lui-même, jusqu'à ce qu'on ait acquis le droit de lui attribuer un but et des opinions contraires. Il n'a donné jusqu'à pré-

Digitized by Google

sent ce droit à personne, et par aucun acte que nous sachions. C'est dans les circonstances actuelles, toutefois, qu'il faut regretter l'absence trop prolongée de M. Thiers. S'il était à Paris, lui qui juge d'un coup d'œil si sûr les partis, leurs espérances et leurs moyens stratégiques, on le verrait sans doute rester immobile, et, fermant l'oreille et les yeux aux coquetteries des comités, confier sa candidature, celles de ses amis au ministère qu'il a si bien appuyé, il y a quatre mois à peine. Ses amis feraient alors comme lui, et plusieurs autres, sans être tout-à-fait à lui, ni au ministère, se conduiraient avec la même confiance, parce qu'il serait là pour les rassurer par son exemple. Lors de la réunion Hartmann, et quand la gauche se croyait obligée de rassembler toutes ses forces, de dénombrer toutes ses réputations pour faire contre-poids à ce club de doctrinaires mal déguisés, M. Thiers a bien eu le crédit de retenir autour de lui et de donner au cabinet du 15 avril des hommes qui lui sont restés, M. Laurence, par exemple, et qui semblaient être réclamés exclusivement par la réunion de M. Barrot. Nous avons la conviction que la même influence, pleine de sagacité et toujours aussi loyale, s'exerçant aujourd'hui en faveur du ministère, dont les amis et les ennemis doivent être encore les mêmes, arrêterait beaucoup de jeunes candidatures, prêtes à se perdre dans les comités hétérogènes de la gauche, où il va se commettre, nous le craignons, bien des anachronismes. Nous avons des amis qui nous paraissent engagés dans ces eaux périlleuses, avec infiniment d'esprit et de ressources pour surnager, Dieu merci! Mais la plus légère inquiétude suffit pour nous faire déplorer le trop long éloignement de celui qui aurait été pour beaucoup de gens un guide, et pour d'autres une garantie, surabondante à nos yeux, contre les alliances funestes que le 6 septembre veut imposer, dit-on, au 15 avril, dans les élections. Il n'y a pas de raison légitime qui puisse éloigner si long-temps M. Thiers du centre des affaires. Il semble prendre à tâche de se faire oublier, s'il pouvait l'être. On voudrait lui voir un peu de ce stoïcisme de M. Guizot, qu'aucune douleur, même la plus récente et la plus vive, n'a abattu ni distrait!

Quoi qu'il advienne, la question de la dissolution a été conduite par M. Molé, avec une rare habileté, vers une solution qu'on croyait d'abord impossible. Aujourd'hui, la seule chose qui soit impossible, c'est la chambre qui a traversé avec tant d'incertitude la dernière session. S'imagine-t-on cette chambre reparaissant, dans quelques mois, après qu'on l'aura déclarée morte et qu'on aura disposé publiquement de son héritage, dans tous ces comités qui s'organisent! Il n'y aurait pas d'exemple de l'évocation d'un pareil fantôme! Ce serait à faire fuir, non pas seulement le ministère qui a engagé avec la chambre actuelle un duel où l'un ou l'autre doit succomber, mais M. Guizot lui-même, pour qui elle ne serait plus désormais qu'un embarras, et qui n'avait pourtant d'autre chance, il y a quinze jours encore, que de la ressusciter pour une année. On a dit que le président du conseil avait été seul de son avis le premier jour où il proposa de la dissoudre. Si cela est vrai, en jetant la question dans le public, il a pris le bon moyen d'avoir tout le monde pour lui, en peu de temps : c'est de la prévision politique, de la franchise, dont le public tout au moins doit lui savoir gré, et de l'esprit par-dessus tout.

La nécessité des élections générales fait de si grands pas, chaque jour,

Digitized by Google

que les affaires d'Espagne elles-mêmes ne seraient plus aujourd'hui un empêchement. Il faut bien que nous prenions le parti d'agir dans la sphère de nos propres intérêts, sans trop nous inquiéter de ce qui se passera maintenant chez nos voisins par-delà les Pyrénées. Si nous attendions que tout y fût calme et qu'on en eût fini avec la guerre civile, ce serait nous condamner à une immobilité que notre situation ne comporte pas. Le désordre est au comble en Espagne, et ceux-là même qui connaissent le mieux ce malheureux pays ne sauraient dire, après l'évènement du jour, quelle conséquence il aura le lendemain. Un seul fait demeure avéré, c'est la faiblesse et l'impopularité du prétendant, qui, au milieu de tant de confusion, ne s'est pas senti en état de marcher encore une fois sur Madrid. A peine si l'on sait, d'après les dernières nouvelles, dans quelles montagnes il se cache.

L'assassinat se propage d'un bout à l'autre de la Péninsule dans l'armée qu'on appelle encore constitutionnelle; et ce sont les soldats qui, voyant leurs officiers décider du sort des ministères, s'arrogent le droit de juger et de punir leurs généraux. Voilà les premiers et peut-être les seuls fruits de la révolte d'Espartero, plus scandaleuse, osons le dire, et d'un plus funeste exemple que le coup de main de la Granja, qui, au bout du compte, ne fit que suivre le mouvement des juntes au lieu de le précéder, et fut le dernier acte d'une insurrection presque générale et malheureusement populaire. Nous avons contesté, dès le premier jour, à l'attentat d'Espartero, ce titre de 18 brumaire qu'on lui donnait assez légèrement; nous avions craint de n'y voir qu'un 18 fructidor tout au plus : il devient manifeste qu'il faudra, pour le qualifier comme il doit l'être, descendre bien plus bas l'échelle des journées révolutionnaires; mais ce n'est pas nous qui consentirons à remuer ces tristes souvenirs, afin de lui donner le baptême qui lui est réservé.

Après le meurtre d'Escalera et du gouverneur de Vittoria, voici de nouvelles victimes, Saarsfield et le colonel Mendivil, qui tombent, à Pampelune, sous les coups des soldats. Le colonel Mendivil, sur qui les correspondances ne s'expliquent pas davantage, était, nous le croyons, un de ces Anglais qui avaient accepté temporairement et librement du service en Espagne et n'avaient pas encore voulu rompre leur engagement volontaire; ce n'était pas un Anglais devenu tout-à-fait Espagnol comme Saarsfield. Ainsi les fureurs de la soldatesque, qui se prétend trahie, n'épargnent pas même les étrangers, qui seraient autorisés plus que personne à se plaindre de la trahison. La France a failli en avoir la preuve par l'assassinat d'un des siens, qui n'a échappé que par hasard; on nous apprend que le colonel Senilhes, qui était dernièrement à Pampelune, victime désignée aux aveugles vengeances des soldats, n'a dû son salut qu'au mauvais état de sa santé qui venait de l'obliger à faire une excursion dans les Pyrénées, où il est allé prendre les eaux. On cite d'autres noms parmi les Espagnols, Oraa, Buerens, qui, s'ils n'ont été déjà frappés, sont menacés du même sort que Saarsfield et Escalera. Le jeune Narvaez, ce général dont l'Espagne attendait plus que d'aucun autre, si l'envie ne lui eût fermé le chemin, se meurt d'une maladie de langueur qu'on attribue à un empoisonnement. Les sociétés secrètes fournissent les fanatiques instrumens de ces exécutions ouvertes ou cachées, qu'un mauvais génie a résolu d'étendre sur tous les chefs militaires dont la réputation s'est fait jour au service de la cause constitutionnelle. Il y a des gens qui voient dans ces manœuvres ténébreuses la main des agens

Digitized by Google

de don Carlos; d'autres veulent y voir l'intervention plus criminelle de Mendizabal, qu'on juge capable de se frayer à tout prix un chemin qui le ramène au pouvoir. Le parti militaire l'a renversé, il a résolu d'ôter à ce parti tous ceux qui le dirigent et qui peuvent, en se maintenant à la tête du dernier mouvement qu'ils ont fait, continuer de l'exploiter au profit de leur ambition. Mendizabal est plus ambitieux que les généraux qui le gênent, et il est certain qu'il a toujours été l'ame des sociétés secrètes. L'affreux soupçon qui plane sur lui en Espagne n'a pas été recueilli dans les repaires infimes où s'élabore d'ordinaire la calomnie; il tombe de haut sur sa tête, et nous devons dire que, parmi les Espagnols auxquels nous avons rapporté ce que nous apprenions, il y en a qui, sans avoir été hostiles jusqu'ici à l'ancien ministre des finances, n'ont pas voulu le défendre.

Le ministère qui remplace Mendizabal est enfin complété par la nomination de M. Gonzalez au département de l'intérieur, qu'avait refusé M. Vadillo, et il nous devient plus facile d'apprécier exactement la couleur politique des hommes qui ont accepté une place dans ce cabinet de coalition.

M. Gonzalez ne souffrira pas, tant qu'il sera ministre, que l'on prépare, ainsi qu'on l'avait d'abord espéré de ses collègues, une nouvelle combinaison où entreraient Martinez, Toreno, Isturitz, et les anciens chefs de la chambre des *proceres*. Il appartient trop complètement à la majorité des cortès constituantes, pour en venir à de telles concessions, et il a signalé avec trop d'éclat son opposition à Isturitz, qu'il remplaça dans la présidence de la chambre après les élections de 1835, et qu'il combattit toujours depuis cette époque.

Parmi les autres ministres du 18 août, que nous avons classés dans la majorité des cortès actuelles, il y en a qui, par leurs opinions, appartiennent en effet à ce parti, mais qui, sous Mendizabal, marchaient et votaient parfois contre lui. De ce nombre est M. Salvato, qui tient le portefeuille de la justice : il était de la même couleur que la majorité, mais sans se confondre avec elle, à peu près comme, chez nous (si toutefois il nous est permis de rire dans une affaire aussi sérieuse), M. Jaubert se mêle aux doctrinaires sans les suivre. Du reste, la présence de M. Salvato, député catalan, dans le cabinet espagnol, pourra être une garantie contre toute idée de retour au malheureux traité de commerce que les réclamations de la France ont fait abandonner.

Evariste San-Miguel s'isolait aussi un peu de la majorité, quand Mendizabal la dominait. On sait d'ailleurs assez qu'il se rattache à elle par tous les antécédens de sa vie.

M. Pio-Pita Pizarro, forcé de sortir du ministère précédent, parce qu'il ne s'accordait pas avec lui, doit être, dans celui-ci, la preuve vivante que la reine régente exerce librement la prérogative royale, puisqu'elle a choisi, pour remplacer Mendizabal aux finances, un des adversaires les plus notoires de cette administration d'*exaltados* sous laquelle on la disait captive.

Le ministre *d'outre-mer*, M. Canas, est un brave marin, et rien de plus; sa couleur politique n'est pas prononcée, ou du moins ses facultés de gouvernement sont assez médiocres pour qu'on ne s'informe pas quelle peut être sa couleur. On sait seulement qu'il commande une division navale sur les côtes de la Galice, et on n'oublie pas qu'il a concouru à faire lever le siége de Bilbao, pendant qu'Espartero commandait les opérations des troupes de terre.

Digitized by Google

Il paraît que si le mouvement de réaction vers le parti d'Isturitz et du statut royal n'est pas allé plus loin que ce que nous voyons, ce n'est pas la faute d'Espartero, ni de ceux qui l'ont poussé. L'élan était pris pour renverser, non pas seulement un ministère, mais la constitution. Il a fallu s'arrêter, après la chute du ministère Mendizabal, devant l'attitude de la garde nationale de Madrid, dont la fermeté et les opinions sont connues. Cette milice n'a pas remué; mais on a pressenti ce qu'elle pouvait souffrir, ce qu'elle était prête à empêcher, et malgré l'ardeur avec laquelle on s'était précipité vers un but réactionnaire, on n'a pas osé sauter par-dessus la constitution régénérée.

Nous voudrions pouvoir espérer autant de force et d'union des gardes nationales du Portugal, qui, au moment où nous écrivons, doivent être engagées dans la lutte avec la petite armée de Saldanha. Quel que soit son succès, dont il est permis de douter encore, Saldanha se trompe étrangement, s'il croit accomplir une grande œuvre, une mission vraiment patriotique. Il obéit en esclave à l'influence anglaise, il abolit les faibles commencemens de cette nationalité que son pays prétendait enfin se donner; il prépare les voies à un nouveau ministère de M. le duc de Palmella, qui, pendant ce temps, jouit à Paris des loisirs que lui a faits encore une fois l'émigration, et qu'il a toujours supportés avec assez d'insouciance et beaucoup d'esprit, mais peu d'héroïsme. Le maréchal lieutenant de don Pedro a tout l'air, dans cette occasion, d'être un de ces *gros soldats*, comme Antoine dans Shakspeare, qui ne savent pas trop bien ce qu'ils font et brandissent leur sabre à tort et à travers, sans profiter de leur triomphe. Il sera dupe de ce qu'il aura accompli. Ce n'est donc pas la peine de se draper à la romaine et de dire, comme César, lorsqu'on est simplement le maréchal Saldanha, une épée sans intelligence au service d'un diplomate anglais : — « Ceux qui ne sont pas contre moi, sont pour moi. »

Encore si la politique anglaise devait prévaloir définitivement en Portugal et y constituer quelque chose de stable. Mais il faudrait, pour cela, y relever les anciens comptoirs britanniques et introduire de nouveau les habits rouges dans les garnisons portugaises. Ce n'est plus possible, et le règne des Beresford est passé à Lisbonne. Un jour ou l'autre, même après la restauration de la charte de don Pedro, un soulèvement national peut prendre encore pour drapeau la constitution de 1822, qu'on allait réviser et rendre applicable, à l'imitation de celle des cortès espagnoles, sans cette révolte militaire de Saldanha qui n'a point d'avenir.

En attendant, l'Angleterre aura fait ce qu'elle cherche à faire partout, elle aura divisé pour régner. Elle pourra jouir, quelques années encore, d'un reste de vieille influence qu'on lui disputera de plus en plus. Pour atteindre ce but précaire, il fallait bien qu'elle suivît deux directions contraires en Portugal et en Espagne; il fallait empêcher que la conformité d'institutions n'établît entre ces deux états voisins une alliance plus intime qui leur aurait permis de se prêter des secours mutuels et de n'en pas demander ailleurs.

On est heureux d'avoir la certitude que les représentans de la France à Madrid et à Lisbonne, MM. de Latour-Maubourg et Bois-le-Comte, n'ont pas admis ces variations intéressées dans leur politique, ni compromis leur dignité par de semblables intrigues.

Digitized by Google

Un de nos jeunes diplomates, plein de finesse et d'activité, M. d'Eyragues, chargé d'affaires à Constantinople, vient de rendre à son pays un service digne d'attention, en essayant de pénétrer, aussi vite qu'il l'a pu faire, chez un peuple aussi dissimulé, des desseins contraires à la France, et dont la France aura bientôt à demander compte au divan. Il a vu faire rapidement les préparatifs d'une expédition maritime, que devait commander le capitan-pacha. L'escadre sous ses ordres se proposait de faire une promenade dans la Méditerranée, pour se livrer à des évolutions; elle aurait touché, par occasion, à Mitylène, puis à Candie, où il reste des foyers d'insurrection à étouffer. Seulement, peu de jours avant de mettre à la voile, la nouvelle se répandit vaguement, comme s'il s'agissait d'une chose insignifiante, que le capitan-pacha avait la fantaisie d'aller visiter, en passant, le bey de Tunis, sous prétexte qu'il est son plus vieil ami. L'amitié, chez les Turcs, sait imaginer d'habiles détours. Déjà le chargé d'affaires de France avait écrit à son gouvernement. M. Molé, partageant la méfiance de M. d'Eyragues, envoya aussitôt l'ordre au contre-amiral Gallois, qui était encore à Toulon, et au contre-amiral Lalande, qu'on a dû rallier en mer, de surveiller la marche de l'escadre turque, et de lui barrer le chemin. Malgré tant d'empressement de notre diplomatie à Constantinople et à Paris, et de notre marine elle-même, il paraît certain que le capitan-pacha, qui n'a plus pensé ni à Mitylène, ni à l'île de Candie, ni aux foyers d'insurrection, mais seulement à son vieil ami de Tunis, et qui a eu bon vent en poupe, est maintenant dans ce port avec son escadre. La mission de notre marine est donc, aujourd'hui, de l'engager à lever l'ancre, et de l'y forcer, s'il résiste : tel est l'ordre nouveau qu'a transmis, dit-on, M. le ministre des affaires étrangères.

La présence du capitan-pacha dans les eaux de Tunis a déjà produit son effet sur nos négociations avec le bey de Constantine. Il allait signer une paix avantageuse et honorable pour nous, dont nous avions dicté les conditions : il consentait à payer un tribut, ce qui est la meilleure manière de reconnaître notre souveraineté; Guelma nous restait, ainsi que tous les points de la côte que nous avions désignés nous-mêmes comme nécessaires à la sécurité de notre établissement. Il a refusé tout d'un coup de tenir sa parole donnée, il a préféré la guerre. On devait s'y attendre, quand on a vu les voyages continuels de Tunis à Constantine, entrepris par quelques derviches, agens diplomatiques et dévots, qui venaient porter des paroles d'encouragement à Achmet-Bey et ranimer sa foi de musulman. Il aura donc la guerre, mais une guerre à laquelle le ministère ne marchandera aucun sacrifice, ni l'activité pour arriver à temps, ni les ressources en hommes et en matériel pour arriver à bien! M. le duc d'Orléans ne partagera pas les périls de l'expédition; il est obligé encore cette fois de laisser cet honneur à son frère. Il a résisté, il s'est indigné qu'on interprétât les devoirs de sa position nouvelle et son importance plus grande dans l'état, de telle sorte qu'il lui sera interdit de se montrer à l'armée, comme son frère, en face de l'ennemi, là où les soldats aiment tant à voir un prince. Ce n'a pas été trop de toute l'autorité d'un père et d'un roi pour le faire fléchir. Nous le félicitons, du fond du cœur, pour sa noble résistance.

M. le duc d'Orléans est allé se distraire au camp de Compiègne, où il trouvera des consolateurs qui souffrent du même sacrifice et de la même douleur. M. le président du conseil a dû partir le 2 septembre pour Compiègne;

Digitized by Google

nous souhaitons qu'il achève de persuader le prince au nom de la raison d'état. Nous croyons, quant à nous, qu'il n'y a pas de plus grand malheur, aujourd'hui, pour l'héritier du trône, que de ne pas aller au-devant de tous les dangers qui se présentent. Quels qu'ils soient, tous sont dignes de sa situation comme de son courage.

Nous apprenons avec plaisir que les chefs de corps, au camp de Compiègne, traitent la profession militaire avec plus de dignité et de sérieux que par le passé; ainsi ils n'exigent plus du soldat qu'il s'occupe de tous ces futiles travaux d'enjolivement, de toutes ces inscriptions, en vers et en prose, de tous ces colifichets laborieux dont on remplissait autrefois ses loisirs, dans l'intervalle des manœuvres. Tous les embellissemens qu'on s'est permis peuvent être justifiés par un but d'utilité réelle. C'est tout au plus si quelques colonels, *plus feseurs* que les autres, comme on dit au camp, recommandent encore les *rebus* militaires qui produisaient un si merveilleux effet, sur le front de bandière, au temps de M. le dauphin et même un peu plus tard.

Nous avons sous les yeux deux circulaires importantes de M. le ministre de l'intérieur. L'une est destinée aux conseils-généraux, dont on veut avoir l'avis sur quelques difficultés fondamentales que soulève la réforme des prisons, afin de compléter l'étude administrative de cette grande question. L'autre indique aux préfets la nomenclature de tous les actes municipaux qu'ils pourront désormais approuver eux-mêmes, sans les soumettre préalablement au ministère de l'intérieur : elle a pour but d'opérer la décentralisation administrative ordonnée, par la loi du 18 juillet 1837, sur l'administration municipale. M. de Montalivet, depuis qu'il est entré aux affaires en 1830, a occupé le pouvoir assez long-temps, et dans des circonstances assez graves, pour avoir eu le bonheur de signaler son passage par les lois les plus essentielles qui règlent notre nouveau régime intérieur. La première loi sur la garde nationale, la loi sur la composition des conseils municipaux, aujourd'hui la loi relative à leurs attributions, précédemment la loi des chemins vicinaux, enfin la seconde loi toute récente sur la garde nationale, voilà quelques-unes des améliorations législatives qu'il a, ou proposées ou achevées, et auxquelles son nom est attaché. S'il met en mouvement la réforme morale des prisons, il n'aura plus rien à désirer, et il y aura là plus que du bonheur, car on n'ignore pas que c'est la pensée qui l'a toujours occupé, et le vœu le plus cher de sa pure ambition.

Malgré l'approche des élections, il paraît néanmoins qu'il reste assez de loisir à quelques têtes politiques pour prêter quelque attention aux rêves les plus incroyables sur la régénération de la presse périodique. Les journaux quotidiens ont été menacés d'une feuille nouvelle à bon marché, à 18 francs par an, journal d'un genre nouveau, qui n'aurait contenu que des faits, mais beaucoup de faits, et tous exacts, et pas le moindre bout de raisonnement : de la *publicité* enfin sans *polémique*. Il ne s'agissait que d'obtenir l'exemption de la taxe du timbre pour cette feuille économique, en vertu d'une loi de brumaire qui ne lui est pas applicable, et l'immunité des droits de poste, par la même loi qui ne statue que sur le timbre.

Avec cela, le journal-modèle promettait de marcher, en s'appuyant encore et toujours sur le gouvernement, qui aurait été tenu de lui fournir des faits vrais en abondance, et tous les jours. Vous auriez vu que, pour ne pas le laisser manquer de pâture, le gouvernement aurait commencé à jeter

Digitized by Google

dans le public, il y a plus d'un mois, ce que M. d'Eyragues lui apprenait de Constantinople, quelque vagues et incertaines encore que fussent les indications, et malgré l'intérêt politique qui commandait de les garder encore secrètes.

Si quelque feuille, non dépendante du gouvernement et peu respectueuse pour le journal des faits, avait révélé ce qu'elle croyait savoir, et comme elle le savait, le gouvernement n'aurait pu se défendre par aucune polémique dans le journal ouvert seulement aux faits; il aurait déposé là les nouvelles, quand il l'aurait jugé utile et opportun. Mais, pour raisonner un tant soit peu contre ses adversaires, il lui aurait fallu emprunter, ou entretenir en disponibilité perpétuelle les colonnes d'un autre journal, diviser en un mot la *publicité* et la *polémique*. Cela ne ressemble-t-il pas un peu à l'ingénieuse combinaison de la constitution impériale, d'après laquelle on parlait, on raisonnait dans le tribunat, sans en venir au résultat législatif, au vote, tandis qu'on votait dans le corps législatif, sans donner, ni demander un mot d'explication? Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et les inventeurs les plus féconds s'épuisent.

La feuille économique ne fait aucun cas du journal ministériel du soir, parce qu'il contient à peine, de loin en loin, quelques nouvelles vraies, non acceptées pour vraies par l'opposition, mais émanées enfin du gouvernement. Que veut-on? *La Charte de* 1830, comme tous les journaux du soir qui ont rempli le même office avant elle, n'est qu'*un poteau d'affiches ministérielles*, selon l'heureuse expression de M. Thiers. Or, le gouvernement n'a pas tous les jours quelque chose à afficher, et cela ne peut pas lui venir tous les jours; voilà où est l'erreur capitale de la spéculation qu'on offre au ministère. Il n'y a pas, il n'y aura jamais de ministres assez prodigues en révélations, ni autrement, pour alimenter pendant trois cent soixante-cinq jours un bulletin de faits, qui ne contiendrait pas autre chose.

— On disait généralement, depuis *la Tour de Nesle*, que la Porte-Saint-Martin avait atteint les limites du mélodrame, et que désormais, pour ce théâtre, les colonnes d'Hercule étaient posées. M. Harel, qui passe pour un habile homme, ne voulant pas contredire le public, eut donc recours aux Bédouins, aux acrobates, aux éléphans dansant sur la corde, et l'on put affirmer un instant que le règne du mélodrame et de Mlle George était bien réellement passé. On se trompait. Le repos de M. Harel n'était qu'une feinte, son changement de manœuvre qu'une ruse, sa lassitude apparente qu'un moyen d'exciter plus tard l'admiration. Tout à coup, après les drames vertueux de Rougemont, voilà M. Harel qui sonne la charge, et le mélodrame reparaît. Il reparaît plus triomphant qu'en aucun temps du monde, plus carré par sa base, si cela se peut dire, plus sûr de ses forces, rafraîchi par le sommeil. Gloire à M. Harel! Il nous prouve que rien n'est impossible. Nous ne nierons plus désormais les miracles. Le mélodrame est le Lazare moderne, retiré du tombeau par la main puissante de M. Harel. Après *la Guerre des Servantes*, il faut tirer l'échelle.

Washla est la servante de Primislas, roi de Bohême. Washla veut que le roi l'épouse, et comme le roi craint de se déshonorer en épousant sa servante, il s'empoisonne. Washla résoud alors d'épouser Ludger, le fils de Primislas, et de monter avec lui sur le trône. Ludger, refusant d'en-

Digitized by Google

chaîner sa vie à la vie de la servante Washla, quoiqu'elle soit devenue reine, grace à trois mille Saxons qui ont pris les armes pour elle, Washla ordonne qu'on mette à mort le fils, qui la gêne tout autant que le père. Révolution soudaine. Washla apprend que ce prince Ludger est son propre fils. Ludger, mis en liberté par ordre de la reine, n'a rien de plus pressé que de faire enchaîner sa prétendue mère et de la condamner à mort. Un certain Graff, exécuteur des hautes œuvres de l'ex-reine, ayant à se venger d'elle pour affaires d'amour, se donne la satisfaction personnelle de lui servir de bourreau. Mais, au milieu de l'exercice de ses fonctions, il apprend d'une manière positive que sa mère, qu'il avait *ignorée* jusqu'à ce jour, n'est autre que la servante-reine Washla. Aussi Mlle George, c'est-à-dire Washla, n'a pas été plus tôt précipitée du haut d'une tour, que Graff se précipite lui-même pour se punir de son involontaire parricide. Si *la Guerre des Servantes*, dont le lecteur ne pourra avoir qu'une idée très incomplète par cette superficielle analyse, n'obtient pas le prix Monthyon l'année prochaine, il faudra désespérer de l'Académie. — Mlle George s'est démenée de main de maître. Le saut de la tour est un triomphe dont le public de la première représentation croyait que Mlle George ne se relèverait pas.

— *Bruno le Fileur* est une des plus jolies pièces que l'on ait données au Palais-Royal depuis long-temps. L'intrigue en est fort ordinaire. Il s'agit tout simplement d'un fileur de coton, qui, devenu maître d'une grande fortune par héritage, épouse une jeune fille du monde, et se trouve terriblement dépaysé au milieu de la bonne société. Cette seconde partie du vaudeville est pleine d'esprit et de saillies. Les mésaventures de Couturier, ancien ami de Bruno, dans le salon de ce dernier, où il veut se donner les airs d'un homme qui sait vivre, sont très divertissantes et ont décidé le succès. Achard a très bien joué son rôle.

— Le genre maritime, découvert par M. Eugène Sue, commence, après avoir absorbé le roman, à se produire sur le théâtre. *Le Matelot à terre*, joué aux Variétés, est sans doute un acheminement à de plus hautes destinées. Qui sait? peut-être plutôt que nous ne pensons, aurons-nous le drame maritime. En attendant, le vaudeville maritime dont nous avons à parler n'offre pas grand attrait. Un matelot qui se grise, qui s'amourache, qui veut se battre avec tout le monde, et qui finit par se rembarquer après avoir dépensé le reste de sa part de prise à une action vertueuse : tel est le thème développé d'une façon assez insignifiante aux Variétés. *Le Matelot à terre* est aussi ennuyeux que maritime; en revanche, il n'est pas plus maritime qu'il n'est ennuyeux.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

CHRISTIANIA.

Il existe un grand nombre d'ouvrages sur la Norvége et plusieurs descriptions de Christiania. Les Anglais en ont fait une bonne part; ils voyagent maintenant dans ce pays comme ils voyagent encore en Suisse, traversant les montagnes et les vallées le lorgnon à la main, et notant avec un soin minutieux tout ce qui leur arrive depuis sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir, comme si l'avenir de la société dépendait du temps qu'ils ont eu et du dîner qu'on leur a servi. L'un deux, M. Laing, a publié, sur la constitution, sur l'état moral et l'état matériel de la Norvége, un livre qui n'est pas exempt d'erreurs, mais qui renferme des observations excellentes et des documens dignes d'être étudiés (1). Un autre livre plus intéressant encore par le but que l'auteur s'était proposé, et non moins curieux par les détails de mœurs qu'il renferme, est celui de M. Léopold de Buch, l'un des géologues les plus distingués de l'Allemagne. Enfin je citerai comme deux tableaux très poétiques et très exacts d'une partie de la Norvége, l'ouvrage malheureusement trop court de M. J.-J. Ampère, et celui de son compagnon de voyage M. Hœring (Willibald Alexis) (2).

Mais après avoir lu tout ce que le zèle bienveillant de quelques amis et des visites assidues aux libraires viennent de me procurer, j'avoue que mon imagination avait été assez lourde et assez inhabile pour ne pas pouvoir se représenter la véritable physionomie de Christiania. Même en traversant les frontières de la Norvége avec une voiture norvégienne, un postillon norvégien et des chevaux norvégiens, je me trompais encore. Je me figurais toujours la capitale de cette contrée comme une ville assez chétive, toute bâtie en bois, écrasée par un ciel sombre, silencieuse dans son travail comme

(1) *Residence in Norway.*
(2) *Herbstreise durch Scandinavien.*

Digitized by Google

dans son repos, et en arrière de plusieurs siècles de tout ce que nous sommes convenus de regarder comme une expression d'élégance et de bon goût. Au lieu de cela, j'ai trouvé une grande et belle ville, épanouie au soleil comme une cité méridionale, animée par une foule d'étudians, par une foule de marins, et marchant au niveau de tous nos raffinemens de luxe.

Il y a ici des magasins de modes où l'on reçoit le bulletin de Longchamps en même temps que le ministre reçoit ses dépêches. Il y a un hôtel garni plus cher que ceux de la rue Richelieu, un tailleur qui aurait pu habiller Brummel, un cuisinier de l'école de M. Carême, et un perruquier français, ce qui est, comme chacun sait, le point culminant de la civilisation. Il y a aussi, sous un groupe de tilleuls qui a la prétention de ressembler aux arbres des boulevards, un *Conditor* qui ne craint pas d'entendre parler de Tortoni, et, à l'extrémité de la ville, un théâtre.

Ce théâtre est fort étroit, il est vrai, et fort mal éclairé; mais mon bon ami Dalh, qui m'y conduisait, avait bien soin de me faire remarquer qu'on en bâtissait un autre, que les décorations seraient renouvelées, que les meilleurs acteurs étaient absens, et mille autres choses que lui dictaient son excellent cœur et son patriotisme. Ce jour-là on jouait une pièce traduite de M. Scribe. La scène représentait l'intérieur d'un salon de la Chaussée d'Antin, et le premier amoureux, qui venait de faire un voyage à Paris, imitait de son mieux les acteurs du Gymnase. Ce spectacle m'affligea profondément. Hélas! me disais-je, est-il possible que j'aie quitté notre bon pays de France, que j'aie traversé le Rhin, l'Elbe, la mer Baltique, le Sund, et les lacs de Suède et les forêts de sapins de la Norvége, au grand péril de mon corps, au grand regret de mon ame, tout cela pour venir voir des acteurs singeant les acteurs des boulevards, un théâtre calqué sur ceux des boulevards, et la traduction d'un vaudeville des boulevards. Mais la pièce finie, il se fit un grand silence; tous les paisibles bourgeois de Christiania s'en allèrent dans la salle des rafraîchissemens pour se remettre des émotions trop fortes que venait de leur donner cette œuvre parisienne, puis ils revinrent prendre leur place en silence, et, tout à coup, une sourde rumeur, une vague agitation annonça l'approche d'un évènement extraordinaire. La toile se leva, et l'on vit paraître un chasseur ivre et un ours. Le chasseur ivre jouait trop mal son rôle pour des gens qui s'y connaissent; on eût dit, à le voir vaciller avec tant d'effort, qu'il n'avait jamais éprouvé l'effet de l'eau-de-vie de pommes de terre, ce qui n'est guère probable. L'ours, au contraire, avait une intelligence d'ours admirable et une peau noire superbe. Il marchait sur ses lourdes pattes avec une grace toute particulière, et il beuglait comme s'il eût été dans les montagnes de Drontheim. On siffla le chasseur, pour lui apprendre à ne pas tromper, une autre fois, le public, par de faux airs d'ivresse; mais on applaudit l'ours, et moi j'applaudis aussi, car je venais de m'apercevoir que je n'avais pas fait six cents lieues inutilement.

U

Digitized by Google

Christiania est une ville de vingt mille ames, bâtie dans la plaine, entre les bois et la mer. Au nord, une ceinture de collines la protége comme un rempart; au sud, le golfe s'ouvre devant elle avec ses barques de pêcheurs et ses voiles blanches qui viennent de France. Le port est d'une entrée difficile, mais il est très sûr. Les îles qui s'élèvent, de distance en distance, à travers le golfe, sont comme autant de forteresses assurées contre le vent et la tempête. Les rues sont larges et droites, les maisons construites en briques ou en pierres, ce qui est une rareté dans le Nord. Cette capitale de la Norvége ne date que du XVIIe siècle; mais à quelque distance de là s'élève la vieille ville où l'évêque demeure encore. La vieille ville est ici comme l'ancien Marseille avec sa cathédrale sur la colline. La nouvelle ville est descendue dans la vallée, elle s'est arrondie comme un arc autour de la mer, elle a voulu avoir ses édifices élégans et ses rues tirées au cordeau.

Là est tout l'art, tout le bruit, tout le luxe des cités, et, à quelques centaines de pas, l'aspect pittoresque de la campagne, les collines avec leurs châlets, les lacs endormis au milieu des vallées, et les rivières coulant silencieusement entre les sombres forêts de sapins. Toutes ces rivières sont chargées des blocs d'arbres que les propriétaires font flotter parfois d'une extrémité de la Norvége à l'autre. Chacun d'eux a sa marque particulière qu'il publie dans le pays, et une fois qu'elle est connue, il lance, sans inquiétude, sa flottille à l'eau. Les bois des diverses provinces s'en vont fraternellement le long des vagues, tantôt jetés contre les rochers, tantôt mis à sec sur la côte, tantôt pris par les glaces. Leur voyage dure un ou deux ans, mais ils finissent par arriver au port; très peu manquent à l'appel. Deux ou trois inspecteurs vont les reconnaître, et c'est une chose merveilleuse que l'art avec lequel ils savent reconnaître la marque primitive que ces blocs ont reçue et le nom du propriétaire auquel ils appartiennent. On a vu, l'année dernière, six cent mille pièces de bois réunies sur une seule rivière. Ce qui appartenait à César fut rendu à César : il n'y eut ni procès, ni contestation. Quand l'inspection est faite, les paysans viennent avec leurs chariots prendre les pièces de bois pour les transporter à la scierie. Un employé règle leur compte, puis leur inscrit, sur le dos, avec de la craie, le nombre de pièces qu'ils ont amenées et ce qui leur est dû. Le paysan court au comptoir, ayant grand soin de ne pas se frotter contre les murs et de ne pas trop tourner le dos au vent, de peur de voir s'envoler en poussière ses titres de créance. Le caissier vient, vérifie l'addition, paie, et prend sa quittance en donnant un coup de brosse au paysan.

A un ou deux milles de Christiania, le paysage s'agrandit, ou devient plus sauvage. L'on n'aperçoit plus que les longues lignes de montagnes, aux sommités arrondies, aux teintes uniformes, enchaînées l'une à l'autre sans interruption, et ondulant comme les vagues de la mer. Au milieu, la vallée étroite et cachée sous une forêt de sapins; l'eau du golfe qui se fraie un passage dans la vallée, et gémit sur ses rives rocailleuses comme si elle atten-

Digitized by Google

dait vainement la barque du Vikingr; puis, à de longues distances, une pointe de rocher qui surgit au-dessus des bois, une maison qui s'ouvre au bord du chemin, et point de voix humaine, point de cris, point de chant, seulement le bruit des flots qui se brisent sur les rochers, et les soupirs de la forêt, balancée par le vent du nord. L'homme s'en va à pas lents au milieu de cette nature sombre : il semble qu'elle pèse sur lui de tout son poids; il la regarde en courbant la tête, et s'éloigne en silence.

Les habitans de Christiania ont choisi, avec un soin particulier, quelques-uns des plus beaux sites pour s'y bâtir une demeure. Là est Lille-Frogner, d'où l'on voit toute la ville et la mer, avec les îles qui la parsèment, se dérouler comme un vaste panorama : là est Borgen, où tout est calme et recueillement, où l'on n'aperçoit que les forêts lointaines, revêtues de teintes vaporeuses, et le golfe, dont les rayons bleus se confondent avec l'azur du ciel. Là est Bogstad avec son lac riant et ses allées majestueuses. C'est là qu'une famille aimable, la plus riche et la plus noble famille de Norvége, exerce, avec l'urbanité exquise du grand monde, l'hospitalité cordiale des contrées du Nord. Pas un étranger n'est venu ici sans être accueilli comme un hôte privilégié, et pas un ne s'en est retourné sans emporter au fond du cœur le nom de Wedel et le nom de Bogstad.

Un peu plus loin est la montagne célèbre de Ringrig. Cette montagne est couverte de sapins, fendue au milieu comme par un coup de hache, et à travers cette ouverture étroite, entre les rochers, on découvre un grand lac, traversé par la route de Drontheim, une longue plaine, et une immense chaîne de collines et de forêts. Toute la Norvége est là, et la montagne de Ringerig est comme une fenêtre ouverte sur l'espace. L'une des parois de cette montagne est appelée *Kofield*. On raconte qu'une pauvre veuve aperçut un jour au sommet du rocher l'unique vache qu'elle possédait au monde, poursuivie par un ours. Hors d'état de la défendre, elle se jeta à genoux, et implora le secours de son saint patron et l'aide de Dieu. Au moment où elle achevait sa prière, la vache se précipita au bas du rocher, et bondit joyeusement devant elle. L'ours, affamé, voulut la suivre, mais il se fracassa la tête; et la pauvre veuve ramena l'imprudente génisse à l'étable, et vendit, pour plusieurs boisseaux de blé, la peau de l'ours. A quelque distance de là est le Haardkol, autre montagne non moins escarpée. Là vivait jadis un roi qui avait une fille charmante, nommée Siri-Sara. Elle rencontra dans la vallée un jeune homme beau comme elle, mais d'une naissance moins noble. Tous deux s'aimèrent et s'unirent secrètement. Le roi apprit cette union, et conjura sa fille de lui livrer l'homme qui l'avait séduite. Elle s'y refusa obstinément, et son père, emporté par la colère, l'enchaîna dans un bateau, et du haut de la montagne la précipita dans le lac. La jeune fille fut noyée; mais les flots du lac répètent encore ses gémissemens, et l'écho de la montagne redit aux voyageurs le nom de Siri-Sara.

Le Ringrig est le rendez-vous bien-aimé des habitans de la contrée.

Digitized by Google

Tous les bourgeois de la ville y vont au moins une fois par an, à pied ou à cheval.

Dès qu'un enfant commence à avoir l'âge de raison, on le mène à Ringrig; et quand une jeune fille se fiance, il est bien entendu que son fiancé la conduira, par un beau jour d'été, à Ringrig; car c'est la plus grande curiosité, c'est le Capitole, c'est l'abbaye de Westminster, c'est la place Vendôme de Christiania; et si un étranger veut se faire à tout jamais citer comme un barbare, il n'a qu'à passer huit jours dans le district sans aller à Ringrig.

Il n'y a point de diligence en Norvége. Le voyageur qui veut parcourir la contrée doit avoir, comme en Suède, une voiture légère, et prendre des chevaux de poste. Mais il paie plus cher qu'en Suède, et il attend ses chevaux plus long-temps. Le caractère général des hommes de ce pays, c'est une sorte d'indolence innée, dont ils ne sortent pas sans effort. Leur grand bonheur le dimanche et les jours de fête, c'est de boire silencieusement, les coudes sur la table, ou de rester debout de longues heures au soleil, ou de dormir. Cependant ils sont, en général, grands et hardis, fiers de leur force physique, et quand ils sortent de leur état de mollesse, c'est pour se livrer à des exercices violens ou audacieux.

Dans ces maisons rustiques, dispersées à travers les bois, éloignées l'une de l'autre, les fils du paysan grandissent comme des plantes vigoureuses dont rien ne comprime l'essor. Les courses à travers les montagnes, les rudes travaux, développent la souplesse de leurs membres, et l'isolement dans lequel ils vivent leur donne une sorte d'énergie sauvage. Quand ils rencontrent leurs voisins, ils les mesurent du regard, et se demandent lequel d'entre eux est le plus fort. Dans quelques districts, ils engagent souvent, comme en Bretagne, des luttes acharnées. Quelquefois les deux adversaires se prennent corps à corps, se lient l'un à l'autre avec une ceinture de crins, et s'attaquent avec un couteau, dont la lame est assez longue pour leur faire de douloureuses blessures, mais trop courte pour les tuer. Le plus faible ne cède qu'à la dernière extrémité. Le vainqueur s'en retourne le corps couvert de sang, les membres lacérés par le couteau de son antagoniste; mais il a remporté la victoire, et il s'applaudit de son triomphe.

La plupart des Norvégiens sont très pauvres, et vivent d'une vie misérable. Ils ne mangent que du lait caillé et une espèce de galette fort noire (*fladbrœd*). Dans les mauvaises années, ils sont obligés de faire du pain avec l'écorce du bouleau comme en Dalécarlie, ou avec l'épiderme du sapin. Mais sous l'humble toit de gazon qui les abrite, dans la misère qui les entoure, ils conservent leur caractère franc et hospitalier. L'étranger qui passe devant leur demeure peut entrer sans crainte, et demander un asile. S'il a faim, ils partageront avec lui leur dernière jatte de lait; s'il est las, ils lui abandonneront la couche de paille où ils reposent. Dans le voyage que j'ai fait à travers quelques-unes des provinces de la Norvége, j'ai dû, plus d'une

Digitized by Google

fois, passer la nuit dans une habitation de paysans; et la chambre où l'on me conduisait était bien pauvre, et bien pauvre aussi le souper qui m'était servi; mais je n'avais pas envie de me plaindre, quand je voyais ces bonnes gens s'empresser autour de moi, comme si j'avais été un membre de leur famille, et la maîtresse de maison me regarder en silence et d'un air inquiet, comme pour me demander si j'étais content. La même hospitalité s'exerce dans les villes comme dans les villages, dans les élégantes demeures de Christiania comme dans les châlets isolés des montagnes. Il est impossible de venir ici et de ne pas être touché jusqu'au fond de l'ame de la manière cordiale avec laquelle on accueille celui qui se présente, ou en son nom de voyageur, ou au nom d'un ami. Ce caractère de générosité et de désintéressement est bien plus remarquable encore s'il s'agit d'aider un parent. Si un homme est tombé dans la misère, il s'en va frapper à la porte de son frère ou de son cousin, et l'on ne demande pas s'il est devenu pauvre par sa faute, on le reçoit, on le garde, on ne le renvoie jamais. Les filles du roi Lear n'auraient pas pu être reines en Norvége. Ce peuple, honnête et dévoué aux sentimens de la nature, n'aurait pas pu se résoudre à courber la tête sous le joug d'une femme enrichie des dépouilles de son père, et flétrie par sa malédiction.

Le vol est, en Norvége, une chose monstrueuse, dont on ne cite que peu d'exemples. Dans les campagnes, les portes des maisons ne sont fermées ni jour ni nuit, et les filets du pêcheur, la hache du bûcheron, le coffre de voyage de l'étranger, peuvent rester sur la grande route sans que personne y touche.

Mais à ces vertus antiques, à ces mœurs patriarcales, les Norvégiens joignent des vices grossiers qui sont pour eux d'un funeste résultat. Chaque paysan un peu aisé a chez lui les instrumens nécessaires pour brasser la bière et distiller l'eau-de-vie. Il mêle l'eau-de-vie à sa cruche d'eau, à sa jatte de lait; le plus souvent il la boit toute pure, et une fois qu'il a trempé ses lèvres à cette liqueur bien-aimée, c'en est fait de sa raison : il boit tout le jour. Les femmes boivent aussi, et fument un mauvais tabac dans des pipes de fer. Chaque jour de fête, chaque circonstance heureuse se célèbre par d'amples libations. Dans quelques-unes de nos provinces, quand un enfant vient au monde, le père de famille plante un arbre de plus dans le jardin. Ici, le paysan brasse une tonne de bière; une partie doit être bue le jour même où l'enfant est baptisé, une autre est réservée pour le jour de ses noces, et celle-là est d'une force telle que les jeunes époux, en la buvant, peuvent bien oublier tous les sermens du mariage, et commencer une nouvelle vie de famille par des actes de folie. La bonne bière de Munich, avec laquelle l'ouvrier laborieux s'en va chaque soir se dérider le front dans la *Cave royale*, ne serait ici qu'une liqueur d'enfant. Le houblon est devenu, pour les vrais buveurs de la Norvége, un ingrédient trop pacifique. On a trouvé dans les montagnes une plante acide qui, préparée par une main in-

Digitized by Google

bile, laisse bien loin d'elle la plus forte bière de Louvain et le plus noir porter anglais. L'été, les femmes se retirent sur la montagne pour prendre soin des troupeaux, traire les vaches, faire le beurre. Elles habitent dans des cabanes en bois, pareilles à celles des Pyrénées. Les hommes viennent les voir le dimanche, et que faire dans ces solitudes, si l'on ne boit pas? L'hiver, les femmes travaillent dans une même chambre, filent la laine, tissent le drap. Les hommes vont à la pêche ou à la chasse, et quand ils reviennent, ils sont si fatigués et ils ont si froid! Le meilleur moyen de se réchauffer, n'est-ce pas de boire? Ainsi, toujours un nouveau prétexte, et toujours un nouvel excès. Cette habitude de boire engendre parmi le peuple des maladies hideuses qui passent d'une génération à l'autre. Elle énerve de bonne heure les forces de l'homme; elle ride et dessèche le visage de la jeune fille. Mais ce ne sont là que de faibles considérations, dont la cruche de bière se moque dans son pétillement. Je crois que les prêtres norvégiens ne s'appliquent pas assez assiduement à combattre cette fatale passion des paysans. Au lieu de prêcher le dimanche sur des questions dogmatiques, ne pourraient-ils pas prêcher plus souvent contre le vice radical de leurs paroissiens? Ils exercent encore sur eux une grande influence. Ce serait une belle et noble mission que d'employer leur ascendant à tempérer, si ce n'est à déraciner entièrement, les habitudes dégradantes des familles qui leur sont confiées.

Le long des côtes, les mœurs anciennes de la Norvége s'altèrent peu à peu. Les types primitifs du caractère et des physionomies s'effacent comme des médailles. Les hommes qui se trouvent sans cesse en contact avec des étrangers ont pris des habitudes cosmopolites. Ils ne sont plus Norvégiens; ils sont Allemands ou Espagnols, selon le bâtiment qui leur arrive, et ils parlent avec les matelots une langue singulière, composée des élémens dénaturés des langues du Nord et du Midi, une espèce d'argot maritime, pour lequel il faudrait un dictionnaire que nulle académie ne peut faire.

Mais dans les districts reculés, et surtout dans les montagnes, le caractère national s'est conservé tel qu'il était aux anciens jours. Là, quand on voit apparaître le paysan avec sa haute stature, son large front où respire une mâle fierté, ses longs cheveux, et quelquefois sa barbe épaisse, on croirait voir un vieux Vikingr. Là, il existe des familles qui, soit par la tradition orale, soit par des documens écrits, font remonter leur origine jusqu'aux premiers rois de Norvége, et, chose singulière! dans un pays qui se glorifie de ses tendances républicaines, et qui a aboli tous les titres de noblesse, ces familles sont fières de leur ancienneté, comme pourrait l'être une princesse d'Autriche. Elles parlent souvent de leurs ancêtres, et elles ne permettent pas que leurs enfans se mésallient par des mariages. Les hommes portent encore le costume de leurs pères : la veste de *vadmel* brodée patiemment à l'aiguille, la culotte avec des jarretières à franges, et les souliers à boucles d'argent. Les femmes ont un corset noir, une ceinture

Digitized by Google

massive, comme les Irlandaises. Les jeunes filles tressent en longues nattes leurs cheveux et les laissent flotter sur l'épaule. Les femmes mariées se couvrent la tête avec un voile en toile de lin, travaillé comme de la dentelle.

Beaucoup de maisons du district de Bergen sont bâties en forme de cône, comme dans la Laponie, et recouvertes en gazon. Il n'y a là qu'une grande chambre avec le foyer au milieu, et un trou dans le toit pour laisser sortir la fumée. Mais presque toutes ces maisons ont conservé le banc d'honneur, le siége élevé dont il est si souvent parlé dans les sagas. Quand un étranger arrive, le paysan le conduit au haut de la chambre sur un large fauteuil, et la famille s'asseoit un peu plus bas, à quelque distance de lui. En l'absence de l'étranger, c'est l'aïeul, c'est le vieillard qui occupe cette place d'honneur. Il exerce sur toute la maison une grande autorité. Qu'il soit faible ou malade, n'importe; ses cheveux blancs imposent le respect, et quand il parle ses enfans obéissent.

Les communications entre les châlets des montagnes sont rares et difficiles. Les routes, entretenues par les paysans, sont cependant fort belles, et l'hiver, on enlève la neige épaisse qui les recouvre, avec une espèce de traîneau construit en forme de triangle et traîné par une douzaine de chevaux. Mais les habitations sont à une grande distance l'une de l'autre. Chaque paysan vit à l'écart dans son étroit domaine et doit pourvoir à tous ses besoins et exercer tous les métiers. Dans les cas importans, le gouvernement envoie ce qu'on appelle le *budstik*. Le budstik est un bâton terminé d'un côté par une pointe de fer, de l'autre par une petite boîte qui renferme l'acte officiel. Le bailli de la province l'adresse au paysan qui demeure le plus près de la ville. Celui-ci le remet à son voisin, qui le transporte plus loin, et ainsi de suite. Si le paysan ne trouve personne dans la demeure de son voisin, il plante le budstik sur le seuil de la porte. Dans l'espace de quelques semaines, l'acte ministériel a fait le tour de la province et a été lu par tout le monde.

Le plus souvent le prêtre lit le dimanche à l'église les proclamations ou les arrêtés que le gouvernement lui confie, et l'on n'envoie point de budstik. Dans ces montagnes de la Norvége, la prière du dimanche est un devoir sacré dont personne ne se dispense. Si long que soit le chemin qui mène à l'église, et quelque temps qu'il fasse, le paysan se met en route avec sa femme et ses enfans, et assiste dévotement au service religieux. Cette réunion du dimanche est d'ailleurs pour toutes les familles qui vivent dans l'isolement une occasion de se voir, de se rapprocher, de maintenir les liens d'amitié ou de parenté qui existent entre elles.

Les prêtres ont une grande autorité dans le pays. Ils sont largement rétribués, et ils exercent une double influence par leur position de fortune, par le caractère religieux dont ils sont revêtus. Ce sont eux qui surveillent et dirigent l'éducation du peuple. Ils s'acquittent de cette mission importante avec un zèle et une intelligence dignes d'éloges. Tous les Norvégiens

Digitized by Google

possèdent au moins les premiers élémens d'instruction. Pas un d'eux ne peut être confirmé s'il ne sait lire et écrire. Chaque ville, chaque village, chaque fabrique un peu importante, chaque atelier de mines ou de forge a ses écoles. Dans les diverses parties de la Norvége, où les habitations sont dispersées à travers champs, le maître d'école s'en va d'une maison à l'autre et s'asseoit comme les scaldes du temps passé au foyer de famille. Il appelle à lui les enfans de la maison, et reste trois mois dans un district, trois mois dans un autre, jusqu'à ce qu'il ait fait le tour de sa communauté. C'est la paroisse qui le paie; c'est le paysan qui le loge et le nourrit.

Mais revenons à Christiania.

L'histoire de cette ville ne remonte pas au-delà du XVIIe siècle. Christian IV en jeta les fondemens en 1624 après l'incendie d'Opsloe. Sa position au bord du golfe fut pour elle un moyen rapide d'agrandissement. L'université et les réunions du storthing en ont fait, dans les dernières années, une ville importante. Drontheim, la vieille capitale des rois et des jarls, lui dispute encore la prééminence; mais elle n'a plus que le privilége de poser la couronne sur la tête du souverain, et le gouvernement est à Christiania.

Au moyen-âge, la Norvége avait quelques écoles latines, mais mal dirigées et mal entretenues. Ceux qui voulaient se livrer à des études vraiment sérieuses devaient aller chercher de meilleurs maîtres en France ou en Allemagne. En 1487, l'université de Copenhague devint pour eux un point de ralliement plus national. Mais c'était encore un long et difficile voyage, et l'honnête Norvégien, attaché à ses mœurs rustiques, ne voyait pas sans inquiétude ses enfans partir pour une ville où l'on ne s'attachait que trop souvent à copier les mœurs faciles et la frivolité françaises. « Heureux, dit un poète norvégien; heureux le père de famille dont le fils, après avoir passé un ou deux mois à Copenhague, rapporte dans son pays une chemise et un reste de religion chrétienne ! »

Plusieurs fois les hommes vraiment dévoués à leur pays et au progrès de la science avaient sollicité la fondation d'une université en Norvége, et leurs efforts n'avaient point eu de résultat. En 1807, la guerre rendit les communications avec le Danemark plus difficiles encore; et dans ce temps de crise, la Norvége éprouva plus que jamais le besoin d'avoir une université à elle. Bientôt la société patriotique, établie à Christiania, prit l'initiative. Elle décerna un prix à l'auteur du meilleur mémoire sur l'établissement de l'université. Elle ouvrit une souscription pour bâtir l'école, pour doter des professeurs; et malgré la guerre, le surcroît d'impôts, les années de disette, la souscription rapporta en peu de temps des sommes considérables.

Les fonds étant formés, le roi de Danemark autorisa l'établissement de l'université. Il la dota de 100,000 daler (300,000 francs), de plusieurs propriétés qu'il avait en Norvége, et il donna à la bibliothèque les exemplaires doubles des bibliothèques de Copenhague. Cette ordonnance de Frédéric VI date du 2 septembre 1811. Ce fut pour la Norvége un acte d'émancipation

Digitized by Google

intellectuelle qu'elle avait désiré long-temps, et le peuple l'accueillit avec des transports de joie.

Les règlemens de l'université de Christiania sont presque entièrement rédigés d'après ceux de l'université de Copenhague. C'est le même ordre dans les études, le même nombre d'examens, et la même loi disciplinaire.

Il y a ici dix-sept professeurs ordinaires et sept professeurs extraordinaires, qui portent le titre de lecteurs. La loi fondamentale de l'université admet aussi les *privat-docent*, mais il n'y en a aucun maintenant. Les professeurs ont des appointemens considérables, beaucoup plus considérables qu'à Berlin ou à Paris. Quelques-uns reçoivent 2,000 species (10,000 fr.), d'autres 1,400; les plus jeunes 1,100, et les lecteurs 750. Il est vrai qu'ils ne sont pas payés comme en Allemagne par les élèves, et qu'ils n'ont pas des vacances de six mois comme en Suède, mais ils ne font que cinq à six leçons par semaine, et souvent moins. Le nombre des étudians qui fréquentent cette université s'élève ordinairement à 600. Chacun d'eux coûte à l'état 78 species (390 francs).

La bibliothèque a 15,000 francs par an pour acheter des livres. Les hommes qui la dirigent comptent avec orgueil les 120,000 qu'ils y ont rassemblés en peu de temps. J'ai plus de respect, je l'avoue, pour une bibliothèque comme celle de Lund et de Kiel, moins nombreuse de moitié, mais choisie et épurée avec soin, que pour cet amas de livres où l'on voit figurer sur les rayons jusqu'à des journaux de mode. Les autres établissemens de l'université, si j'en excepte l'observatoire et le jardin botanique, laissent aussi beaucoup à désirer. Mais il ne faut pas oublier que c'est une université jeune qui essaie ses ailes pour la première fois et qui n'a pas encore pu prendre l'essor qu'elle prendra sans doute un jour.

L'établissement de l'université et le mérite incontestable de plusieurs professeurs n'ont pu donner à la Norvége une vraie vie littéraire. Il y a ici des imprimeurs, des libraires intelligens. Les magasins de livres sont ouverts, les ouvriers sont à leur poste, les presses sont en mouvement, mais elles ne reproduisent que des copies d'ouvrages étrangers ou quelques innocens recueils d'élégies pour occuper les loisirs des belles dames de Christiania. Sous le point de vue scientifique, la Norvége est toujours, à l'égard du Danemark, dans un état d'infériorité reconnue et de soumission passive. Avant 1814, elle n'avait qu'une capitale. Maintenant elle en a deux: l'une, littéraire, Copenhague; l'autre, politique, Stockholm. Cette division s'accorde du reste assez bien avec les deux caractères distincts de la langue norvégienne. La langue écrite est identiquement la même que le danois; la langue parlée se rapproche du suédois par plusieurs mots et par l'accentuation. Ainsi, tandis que les employés civils et militaires tournent les regards vers Stockholm, le petit nombre de personnes qui s'occupent d'art, de science, de littérature, recherchent avec avidité tout ce qui vient de Copenhague. Le voyageur qui arrive de Copenhague ici est comme celui qui va de

Digitized by Google

Paris en province. On lui demande s'il a été au spectacle, s'il a vu la pièce nouvelle, dans quel état est le musée, et quels tableaux ont été le plus admirés à l'exposition. Chacun veut savoir non-seulement ce que la presse publie, mais l'histoire secrète des écrivains et les anecdotes des coulisses. A force de vivre ainsi en communication directe avec les écrivains de Copenhague, ils finissent par s'approprier leurs œuvres. Ils donnent un brevet de haute naturalisation aux célébrités danoises. Rask est leur philologue, Molbech leur critique, Œrsted et Rozenvinge leurs juristes.

Cette alliance étroite de la Norvége avec le Danemark ne tient pas seulement à l'influence scientifique et littéraire de Copenhague; elle tient à des traditions lointaines, à des souvenirs de jeunesse, à des liaisons de famille. Pendant quatre cents ans, ces deux branches de la souche scandinave furent réunies et leurs rameaux s'entrelacèrent. Pendant quatre cents ans, la Norvége eut toujours les yeux fixés sur le Danemark. C'était là que ses enfans allaient étudier, c'était là que ses soldats faisaient leurs premières armes. L'étendard des deux pays flottait ensemble sur toutes les mers, et la gloire de l'un était la gloire de l'autre. Deux des plus grands poètes du Nord, Holberg et Wessel, appartiennent à la Norvége par leur naissance, au Danemark par leur éducation. Aujourd'hui encore il est peu de professeurs de Christiania qui n'aient reçu leur grade de docteur à Copenhague, et peu de hauts fonctionnaires qui n'aient servi en Danemark. Comment serait-il possible que tant de souvenirs fussent si tôt effacés et tant de nœuds si tôt rompus?

L'alliance de la Norvége avec la Suède est plus récente; mais elle est basée sur l'intérêt matériel du pays, et elle a pris promptement racine dans le cœur du peuple. C'est de cette époque que date la vie politique de la Norvége. La constitution de 1814 a ouvert la porte à toutes les ambitions; elle a donné une autre tendance à tous les esprits. Les hommes qui s'étaient dévoués à des études d'une nature différente se sont tournés peu à peu vers des études nouvelles, et les jeunes gens ont appris, dès leur entrée à l'école, les combinaisons du système électoral et les hauts faits du storthing. La littérature n'aura plus qu'une attraction secondaire. Les femmes la défendent encore comme le champ de fleurs où leur imagination rêveuse a pris plaisir à s'égarer, mais les hommes s'en éloignent. Une séance de la chambre des députés dans des jours de discussion orageuse, une motion de la chambre des communes est pour eux bien autrement importante que l'annonce d'une nouvelle tragédie ou d'un poème épique. Les quatre lignes du journal de Hambourg qui annoncent le cours de la bourse résonnent plus fortement à leur oreille que les plus beaux hexamètres, et l'inventeur des chemins de fer leur semble un plus grand génie que Goëthe.

Ce mouvement politique de la Norvége est curieux à voir, intéressant à étudier, et j'aurai occasion d'y revenir d'une manière plus spéciale en parlant de l'état de la presse dans le Nord. Mais à côté de la vie positive, de

Digitized by Google

l'action réfléchie et intelligente qui s'y manifeste, j'y ai trouvé aussi une sorte de maladie morale qui tient à la nature même du pays, et que nous ne connaissons pas en France. Dans un pays comme la France, toutes les ambitions fondées sur un mérite réel peuvent tôt ou tard se faire jour, toutes les intelligences ont de l'espace pour prendre l'essor. Dans un pays aussi resserré que la Norvége, la route ouverte à la pensée politique est trop étroite, le levier trop mince pour une main qui a de la force, et la masse qu'il doit mouvoir trop légère. L'homme qui se sent de l'énergie peut mesurer d'un coup d'œil l'espace qu'il lui est permis de parcourir. Le but est près de lui. Il sent qu'il n'y a rien au-delà, et il s'ennuie de le voir avant d'y être arrivé. J'ai rencontré ici quelques-uns de ces hommes qui ne trouvent pas la Norvége assez grande pour satisfaire leurs désirs de gloire politique, et qui emportent comme une plaie saignante au fond du cœur le regret de n'avoir pas une plus vaste arène, une plus haute tribune. Heureux ceux qui n'ont pas abandonné les domaines féconds de la science et le ciel étoilé de la poésie! Ceux-là n'ont pas à s'inquiéter des limites du sol où ils sont nés. Rien ne les arrête dans leur marche. Le monde entier leur appartient.

La constitution de Norvége est un exemple mémorable de ce que peut une nation quand le temps est venu pour elle de se donner des institutions libérales. A l'époque où le Danemark cherchait à retenir encore la souveraineté qu'il avait abdiquée par le traité de Kiel, où la Suède, de son côté, réclamait avec énergie l'exécution de ce traité, et où la Norvége, quoique bien résolue à défendre sa nationalité, ignorait à vrai dire ce qu'elle deviendrait, dans ce temps de trouble et d'effervescence, la nation convoqua ses représentans, et, le 10 avril 1814, cent douze députés se réunirent à Eidsvold. C'étaient des prêtres, des marchands, des bourgeois, des paysans, très peu orateurs pour la plupart, très peu jurisconsultes, mais doués d'un jugement droit, d'une volonté ferme et d'un ardent patriotisme. Ces députés nommèrent une commission de quinze membres, qui, en s'aidant de la constitution des cortès de 1812 et des diverses constitutions des Etats-Unis, rédigèrent, d'après les besoins particuliers de leur pays, la loi fondamentale norvégienne. Dans l'espace de six semaines, la loi fut discutée, modifiée, adoptée, et la Norvége, qui, au mois d'avril, était encore une terre toute monarchique, se réveilla au mois de mai avec une constitution plus libérale que la charte de France et la *magna charta* anglaise.

Je ne suis pas juriste, et je ne me permettrai pas de commenter cette constitution. J'en dirai seulement quelques mots pour ceux qui l'ignorent tout-à-fait.

Le premier article détermine nettement la position du pays. Le royaume de Norvége est un état *libre, indépendant* et indivisible, uni à la Suède sous un seul et même roi.

Le second proscrit à tout jamais les juifs et les jésuites. C'est une singulière association d'idées. Mais cet article est exécuté à la lettre. Lorsqu'un

Digitized by Google

négociant juif de Danemark ou d'Allemagne est appelé en Norvége pour ses affaires, il ne peut y entrer que pour un temps limité et avec une permission spéciale du roi. Quant aux jésuites, il en vint un jour trois à Drontheim, et ils furent obligés de s'embarquer sur le premier bâtiment qui mettait à la voile.

La presse est libre.

Le pouvoir du roi est extrêmement limité pour tout ce qui a rapport aux intérêts essentiels du pays. Le roi doit toujours avoir auprès de lui un ministre et deux conseillers d'état norvégiens, dont la mission est de protester de vive voix et par écrit, dans le cas où il prendrait une mesure contraire, selon eux, à l'esprit de la constitution. Lorsqu'en 1836, le roi prit le parti de dissoudre le storthing, les deux conseillers d'état protestèrent contre cette décision, mais le ministre l'approuva. Le storthing mit le ministre en jugement et le condamna à une amende de 1000 species. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'après avoir subi sa sentence, le ministre resta à son poste, comme par le passé

Le vrai gouvernement de la Norvége est le storthing. Il s'assemble tous les trois ans, sauf les cas extraordinaires, où le roi juge à propos de le convoquer, et il est composé de la manière suivante :

Tous les Norvégiens âgés de vingt-cinq ans, et qui ont été ou sont fonctionnaires publics; tous ceux qui ont affermé, pendant cinq ans, une terre matriculée; tous ceux qui possèdent dans une ville de commerce, ou dans un port de mer, une propriété évaluée à 900 francs, tous ces hommes-là sont appelés à nommer les électeurs.

Dans les campagnes, les électeurs se réunissent à l'église, et sont présidés par le curé; dans les villes, par les magistrats.

Dans les campagnes, cent habitans nomment un électeur; dans les villes ils en nomment deux. La même disproportion existe pour le choix des députés. Dans les campagnes, il y a un député pour cinq à quatorze électeurs, deux pour quinze à vingt-quatre. Dans les villes, un pour trois à six, deux pour sept à dix, et ainsi de suite.

La différence de représentation entre les campagnes et les villes est de un à deux. Le nombre des députés ne peut être ni au-dessous de soixante-quinze, ni au-dessus de cent.

Tout Norvégien âgé de trente ans, et ayant résidé dix ans dans le royaume, peut être nommé député. Sont exceptés seulement de cette loi, les membres du conseil d'état, les fonctionnaires attachés à leurs bureaux, ainsi que les officiers pensionnaires de la cour.

Tous ces députés réunis forment le storthing, et ils sont nommés pour trois ans.

Le storthing se divise en deux chambres. La première s'appelle *Odelthing*. La seconde, composée d'un quart des députés élus dans l'assemblée générale du storthing, s'appelle *Lagthing*.

Digitized by Google

La première discute et vote les projets de loi. La seconde les approuve ou les rejette. L'une est la chambre des communes, l'autre la chambre des lords.

Si un projet de loi a été deux fois proposé au lagthing et deux fois rejeté, toute la diète se réunit, et les deux tiers des suffrages décident le rejet définitif ou l'adoption.

Chaque projet de lui doit être soumis à la sanction royale; mais si le storthing a, dans trois sessions différentes, adopté une résolution, cette résolution devient une loi de l'état, lors même que le roi refuserait de la sanctionner.

C'est ce qui est arrivé en 1821. Deux fois le storthing avait voté l'abolition de tous les titres de noblesse en Norvége; deux fois le roi avait refusé de sanctionner cette mesure. La loi fut proposée de nouveau, et le gouvernement employa pour la combattre tous les moyens possibles : le roi vint lui-même à Christiania, et comme c'était le temps des exercices, six mille soldats furent réunis autour de la ville; mais le storthing persista dans son projet, et la loi fut adoptée.

Cette assemblée du storthing est une réunion curieuse de prêtres, d'avocats, et d'hommes du peuple. Quelques paysans s'y sont distingués par une intelligence pratique, par une éloquence dénuée d'art, mais forte. Le plus souvent ils ne se signalent que par un esprit très étroit et une excessive parcimonie. Pendant tout le temps que dure la session, les députés reçoivent par jour un traitement de deux species (10 fr.); plus, 3 fr. pour leur logement, et 2 fr. 50 c. pour un domestique. L'état leur paie trois chevaux de poste pour venir à Christiana, et pour s'en retourner. Les paysans se mettent deux à deux sur une charrette à un cheval; ils ne prennent point de domestique, ils demeurent dans les maisons les plus obscures, et ils vivent comme chez eux avec un peu de bierre et de poisson. Mais chaque semaine, ils entassent les species sur les species, et quand ils s'en retournent, ils achètent de beaux et gras pâturages avec l'argent du storthing.

X. Marmier.

Digitized by Google

AVENTURES

DU GRAND BALZAC,

POUR FAIRE SUITE AUX MYSTIFICATIONS
DU PETIT POINSINET.

DERNIER ARTICLE.[1]

VII. — LA PASSION DU SIEUR DE BALZAC.

Mlle de Chenillac et le prieur Ogier étaient encore montés sur le même bidet qui les avait amenés de la dernière poste, lorsque Bautru se présenta seul devant eux pour les empêcher de pénétrer, à cheval, jusqu'aux basses-cours où se jouait en ce moment la plaisante scène de la chaise-à-porteurs. Les gardes de la porte du château avaient entouré les deux nouveau-venus, en leur fermant le passage, jusqu'à ce qu'ils se fussent fait connaître; mais les extravagantes lamentations d'Alcinadure, sur l'enlèvement de son *berger*, semblèrent tellement inintelligibles à cet auditoire vulgaire, qu'on ne jugea point à propos d'admettre cette espèce de folle en présence du cardinal de Richelieu, sans demander l'avis de l'abbé de Boisrobert. Celui-ci devina aussitôt ce qui se passait, et reconnut quels étaient les personnages qui voulaient voir le cardinal et se plaindre d'un attentat commis à l'égard du sieur de Balzac; il fut d'abord trop troublé de

(1) Voyez les livraisons du 18 et 25 juin, du 9 et 16 juillet, du 6 et 20 septembre.

Digitized by Google

ce contre-temps pour songer à le faire tourner au profit de sa comédie, et il eût abandonné la partie à la demoiselle de Chenillac et au prieur Ogier, si Bautru, dont l'émulation s'échauffait d'un regard de Richelieu, n'avait obtenu l'autorisation de créer des rôles pour ces acteurs qui arrivaient à l'improviste pendant la pièce.

— Mademoiselle, dit Bautru en saluant profondément Alcinadure, vêtue de son costume pastoral que la pluie, la boue et le voyage avaient fort maltraité, son Éminence m'envoie vous porter ses baise-mains et vous prier de vous reposer en sa maison, qui sera très honorée de vous recevoir.

— Permettez que je n'en fasse rien, monsieur, reprit Mlle de Chenillac avec un air d'élégie héroïque; j'ai juré de ne prendre aucun repos, jusqu'à ce que j'aie retrouvé mon berger, qui m'a été ravi par le perfide complot de quelque rivale. Or, mes sermens ne sont pas de ceux que le vent emporte et disperse comme les oracles de la Sibylle, écrites sur des feuilles de chêne, n'est-il pas vrai, Ogier?

— Assurément, ma souveraine, reprit Ogier en courtois chevalier : je composerais un gros livre contre quiconque dirait non.

— A coup sûr, le gros livre serait de poids à braver tous les vents qui s'attaquent aux volumes étalés le long des parapets du Pont-Neuf! s'écria Bautru avec une emphase qui déguisait cette épigramme en louange; mais je vous invite à mettre pied à terre, illustre dame, afin que je vous apprenne des choses que vous ne soupçonnez guère et qui vous émerveilleront plus que vous ne pensez.

— Je ne veux rien entendre, monsieur, répondit-elle d'un ton mutin, avant de savoir ce que mon berger est devenu, s'il jouit toujours de la lumière des cieux et s'il conserve fidèlement le tendre dépôt de notre amour. Conduisez-moi seulement vers M. le cardinal, auprès de qui nous avons affaire, n'est-il pas vrai, Ogier?

— Oui, ma déesse, répliqua le galant secrétaire; je vais, en votre nom, me prosterner aux genoux de ce puissant ministre.

— Mordieu! pour vous jeter à ses genoux, vous ne demeurerez pas en selle, j'imagine! dit Bautru impatienté. Descendez donc de cheval, s'il vous plaît, et voyons ce que vous avez à requérir de monseigneur?

— Nous le supplierons d'employer son pouvoir à me faire rendre mon berger, répondit Alcinadure, lequel berger est célèbre par tout l'univers sous le nom de Balzac, qu'il a pris de la terre où nous vivons ensemble dans les délices d'un âge d'or rempli de lait et de miel, formées par l'amour et l'étude.

Digitized by Google

— L'agréable vie que vous menez là, et bienheureuses les brebis de votre bercail! Mais d'où tenez-vous que le cardinal sait des nouvelles de votre berger?

— Hélas! monsieur, nous avons suivi à la trace le carrosse doré où était captif cet infortuné M. de Balzac, sous la garde d'une manière d'eunuque.....

— Que parlez-vous d'eunuque, très vertueuse dame ou demoiselle? interrompit Bautru piqué de la qualification; sachez qu'on n'en rencontre pas plus que des éléphans sur les terres de France, grace à la belle administration du cardinal-ministre.

— Enfin, monsieur, continua Mlle de Chenillac, quand nous nous informâmes, à la poste voisine, de la route que le carrosse avait prise, on ne nous put satisfaire, et l'on nous conseilla seulement de nous adresser au château de Richelieu, ce que nous fîmes. Mais les marauds que voilà nous accueillirent par d'impertinens éclats de rire et refusèrent de nous éclairer sur l'objet de nos recherches; n'est-il pas vrai, Ogier?

— Si j'avais eu une rapière à mon côté plutôt qu'une plume en mon écritoire, reprit le secrétaire de Balzac, je les aurais tués tous, pour leur apprendre ce qu'on doit aux dames.

— Offenser la dixième muse, la nymphe Égérie, l'Astrée du grand Balzac! s'écria Bautru, en faisant signe aux assistans de s'éloigner. Je ne voudrais pas être dans la peau de ces malavisés, qui auront les étrivières, pour s'être écartés du respect que commande votre divinité.

— Excusez-les, monsieur; ils ignoraient ce que je suis, dit Mlle de Chenillac revenant à son humeur douce et sentimentale; je leur pardonne de s'être raillés de nous, parce qu'ils admirent certainement les ouvrages de M. de Balzac, et c'en est assez pour moi, qui me glorifie d'être sa bergère.

Mlle de Chenillac, qui se persuadait déjà que Balzac avait envoyé au-devant d'elle cet ambassadeur si prévenant et si poli, ne crut pas enfreindre son serment en quittant la croupe du maigre coursier qui ne lui promettait pas un siége bien moelleux pour gagner la poste prochaine; le prieur Ogier, que les fatigues du chemin et les désagrémens de la saison pluvieuse n'avaient pas distrait du bonheur qu'il trouvait à se sentir pressé dans les bras osseux de sa compagne de voyage, comprit en soupirant que ce bonheur allait cesser, et, s'élançant le premier à terre, il enleva de dessus le cheval la courageuse Alcinadure, qui s'aperçut, pour la première fois, du triste et

Digitized by Google

cuisant état où l'avaient mise trente lieues de chevauchée, lorsqu'elle monta en boitant le grand perron du château. Le prieur la suivit pas à pas, en portant, au lieu de bréviaire, le volume des Lettres de Balzac, in-quarto relié en maroquin rouge, dont Mlle de Chenillac ne se séparait jamais, pas même durant son sommeil.

La toilette de bergère, avec laquelle cette demoiselle était partie de la maison de Balzac, avait subi d'irréparables dommages par l'effet de deux ou trois averses successives, qui ne ralentirent pourtant pas la poursuite de cette amante au désespoir. Le taffetas de diverses couleurs avait déteint de manière à ne faire qu'une seule nuance, sale et terne; les parties blanches s'étaient diaprées de taches capricieusement colorées; les dorures et les galons d'argent se confondaient sous une empreinte noirâtre; les rubans pendaient délustrés, et le chapeau de paille caractéristique, bosselé, crevassé de toutes parts, ne conservait plus vestige de sa gracieuse forme. Mais Alcinadure ne se souciait pas de ces accidens de coquetterie que lui faisait oublier la disparition de Balzac. Quant à Ogier, ses vêtemens n'avaient pas plus souffert que sa personne des intempéries de l'air et des inconvéniens d'une longue traite à franc étrier : ses habits de drap noir, sans broderies et sans dentelles, ne pouvaient craindre aucune détérioration notable dans leur étoffe grossière ni dans leur façon rustique; son embonpoint n'avait pas encouru les mêmes écorchures que le physique sec et grêle d'Alcinadure, cruellement meurtrie par le trot du cheval qu'elle montait à cru, derrière le prieur.

— Mademoiselle, lui dit Bautru en la faisant asseoir avec cérémonie dans un cabinet, rendez des actions de grace à monseigneur le cardinal, pour l'intérêt qu'il prend à vos amours, dignes du temps de Philémon et de Baucis; son Éminence hait les amans infidèles, à l'égal des criminels d'état.

— Qu'est-ce que vous m'allez annoncer, d'après ce préambule? s'écria Mlle de Chenillac, qui fondit en larmes. Ne parlez pas d'infidélité devant moi, monsieur; laissez-moi supposer qu'elle fut retranchée du monde avec les faux dieux du paganisme, et remplacée par le parfait amour! N'est-il pas vrai, Ogier?

— Si l'infidélité existe encore, madame, reprit le secrétaire amoureux, ce ne peut être qu'aux lieux où vous n'êtes pas.

— Son Éminence admire donc la grande tendresse que vous avez pour le sieur de Balzac, dit Bautru qui avait eu le loisir de préparer un conte, et regarde avec raison cette passion singulière comme l'unique source du génie de votre amant...

Digitized by Google

— M. le cardinal est devin! interrompit Ogier qui n'enviait à Balzac que l'affection d'Alcinadure. Les plus beaux passages des *Lettres* sont de votre main...

— Ogier, mon ami, repartit sévèrement Mlle de Chenillac, la renommée de M. de Balzac est un édifice dont nous ne pouvons détacher la moindre pierre...

— Sans le faire crouler de fond en comble, ajouta Bautru, qui poursuivit son histoire en ces termes. Or, ce fut avec dépit que M. le cardinal, lequel est instruit de tout ce qui se fait dans ce royaume, et même dans l'intérieur des familles, sut que M. de Balzac entretenait une correspondance amoureuse avec une des plus belles dames de la cour...

— C'est pure calomnie! s'écria d'une voix étouffée Mlle de Chenillac, dont les joues blafardes s'empourprèrent de colère. Mon berger ne me trahit pas!

— Eh bien! madame, reprit Ogier ne dissimulant pas sa joie, ne vous le disais-je point, sans que vous daignassiez m'en croire?

— Non, Ogier, non, monsieur, répliqua-t-elle dans une agitation qui redoublait à chaque instant; cela ne peut être, cela passe toute vraisemblance! Ce sont nos ennemis qui ont semé ce méchant bruit; car il est impossible que M. de Balzac se soit hasardé à écrire de son chef...

— La chose est pourtant incontestable, répondit Bautru, et pour preuves, voici les lettres que la dame a reçues de lui, depuis trois mois environ.

— Jupiter, un coup de foudre pour châtier ce parjure! murmura d'un accent rauque Mlle de Chenillac qui froissait d'une main tremblante les lettres rassemblées en liasse, que Bautru lui montrait une à une. Si ces papiers sont faux, on a bien perfidement imité son écriture!...

— Eh! quel autre que M. de Balzac eût écrit ces lettres? ajouta Ogier, qui était intéressé à convaincre Alcinadure de la trahison de celui qu'elle aimait. Voyez, madame, si l'on imiterait aisément ces prodigieuses fautes d'orthographe, qui le distinguent entre tous les mortels!

— En effet, voilà qui accuse l'ingrat! Mais ce n'est pas tout, je reconnais des phrases et des morceaux entiers, pris de certaines lettres que je lui adressais parfois, en gardant mes brebis aux champs. O le lâche cœur! Comment ai-je tant aimé, pour être aimée si peu, Ogier!

Digitized by Google

— Ne l'aimez plus désormais, ma reine, sous peine de l'égaler en lâcheté; au contraire, haïssez-le, méprisez-le, et ôtez-lui l'auréole de gloire, le chapeau de lauriers verts, que vous lui avez mis sur la tête; faites-le rentrer en l'obscurité de laquelle il n'aurait pas dû sortir!

— Sans doute, Ogier: je m'indigne de l'aimer encore, et je veux être mieux assurée de sa perfidie, pour en prendre la vengeance qui convient.

— La dame, à qui ces lettres furent transmises, reprit Bautru, charmé de trouver dans le prieur Ogier un auxiliaire contre Balzac, projeta de faire enlever votre amant, pour s'enfermer dans une de ses maisons avec lui; mais le bon cardinal de Richelieu eut soupçon de ce complot et le déjoua pour vous complaire: il laissa toutefois s'exécuter l'enlèvement tel que la dame l'avait machiné; puis, il fit à son tour enlever cette dame, qui fut envoyée prisonnière à la Bastille de Paris, où elle demeurera jusqu'à ce que son feu soit refroidi, et le sieur de Balzac a été amené en ce château pour y être réprimandé sur sa déloyauté.

— Où est-il, ce déloyal berger? s'écria-t-elle en courant à la porte avec tant de précipitation, que Bautru faillit la voir s'échapper. Je lui veux reprocher en face sa malhonnêteté! Je veux l'appeler parjure et félon! Je veux le dépouiller de sa fausse gloire et lui arracher une à une toutes les plumes de paon dont je l'ai couvert pour déguiser sa pauvre nature de geai! Je veux, de ma propre main.....

— Ma divine princesse, interrompit Ogier, appréhendant que la jalousie et l'amour offensé ne fissent sortir Alcinadure des bornes d'un ressentiment digne et fier, retirez-lui vos rayons et laissez-le retomber dans les ténèbres de Jean-Louis Guez que vous aviez métamorphosé en Balzac! Je ne présume pas qu'il s'aventure à écrire un almanach, quand il n'aura plus votre esprit où puiser le goût et l'éloquence.

— Son Éminence s'est promis de vous le rendre bien rudement corrigé, reprit Bautru, en sorte que vous le puissiez gouverner à votre guise, comme votre chien ou quelqu'un de vos moutons. Ce sieur de Balzac est un torrent de galanterie auquel il faut opposer une digue pour sauver la vertu des femmes de ce siècle; car si on ne lui résistait pas, les filles quitteraient leurs parens et les épouses leurs maris, afin de s'enchaîner à son char amoureux.

— Quand je devrais faire creuser des fossés, bâtir des murailles et soudoyer des gardes, répondit Mlle de Chénillac, j'empêcherai

Digitized by Google

bien qu'on me prenne mon berger! car il m'appartient comme si je l'eusse créé moi-même, et je l'ai rangé sous l'empire de ma houlette; n'est-il pas vrai, Ogier?

— Hélas! je suis et serai votre esclave, madame, répliqua piteusement le secrétaire; mais je gémis de ce qu'un autre, moins aimant et plus aimé, soit encore votre tyran, quoi qu'il fasse pour rendre son joug injuste et odieux. Ah! belle Alcinadure, ma patience surpasse votre cruauté!

— Mon petit Ogier, lui dit-elle en lui tendant la main à baiser, vous êtes un modèle accompli de constance et d'amour.

Bautru fut touché de cet amour et de cette constance qu'il ne comprenait pas pour un pareil objet, et il se promit de les servir généreusement au préjudice de Balzac, qui n'était pas là d'ailleurs pour compter les torts qu'on pourrait lui faire; il s'empressa donc de laisser le champ libre aux entreprises du prieur qu'un seul baiser collé sur une main sèche avait transporté au septième ciel de l'extase amoureuse, et qui roulait des yeux capables de mettre le feu à un baril de poudre. Bautru annonça seulement à Mlle de Chenillac que le cardinal de Richelieu ne tarderait pas à la mander pour lui faire les complimens qu'elle méritait et pour la prier de confondre un peu l'infidèle Balzac; Alcinadure, qui commençait à s'apercevoir de l'espérance qu'Ogier avait conçue et du péril où les entraînait à la fois la pente de leurs cœurs, supplia Bautru de ne pas l'abandonner dans un tête-à-tête où l'agneau aurait à se défendre contre le loup; mais l'inflexible Bautru prétexta les ordres de son Éminence pour se retirer au plus vite et pour enfermer ses deux nouveaux acteurs qui n'étaient pas encore prêts à se montrer sur la scène. On peut supposer qu'il écoutait à la porte et regardait par le trou de la serrure, à certains murmures de rires étouffés qui venaient sans cesse déconcerter les grands sentimens du prieur Ogier; néanmoins, deux heures après, lorsque Bautru reparut, avec une grimace malicieuse, devant ses prisonniers qui ne l'attendaient pas, Mlle de Chenillac était accoudée sur l'épaule massive d'Ogier qui dessinait la fameuse carte du royaume de Tendre, à laquelle il ajoutait une foule de lieux agréables omis plus tard par l'auteur de la *Clélie*.

Cependant le déplorable Balzac n'était pas au bout des épreuves que lui préparait l'imagination de Boisrobert. Celui-ci, tout bardé de fer, comme un chevalier du XIVe siècle armé en guerre, avait pris ce lourd déguisement pour représenter le père d'Arthénice; Bautru devait être le mari, et Faret le frère de cette belle imaginaire; les

Digitized by Google

valets, qui avaient été successivement baillis et sénéchaux, gazetiers de Hollande, libraires de la galerie du Palais, académiciens d'Italie, devinrent, par un anachronisme que l'innocent Balzac ne pouvait soupçonner, de terribles seigneurs châtelains des anciens temps, grace aux cottes de mailles, aux armures dorées et argentées, aux superbes heaumes et aux casaques armoriées que leur avait fournis l'arsenal des sires Duplessis. Ils se placèrent en silence sur deux rangs à l'entrée de la basse-cour, où la chaise-à-porteurs exécutait de rapides évolutions, qui ne donnaient pas au patient le temps de reprendre haleine ni de se reconnaître. Le cardinal, qui préférait cette scène bouffonne à toutes les précédentes, eût voulu la prolonger au-delà des forces de Balzac, exténué de faim, de colère et de fatigue: il consentit, à regret, au nouveau spectacle que lui promettait Boisrobert, et toujours riant de meilleur cœur qu'il n'avait fait depuis son avénement au ministère, il se cacha dans une écurie, d'où il pouvait voir et entendre la suite de la comédie qu'on lui donnait aux frais du sieur de Balzac.

Aussitôt, Boisrobert ayant sifflé, les porteurs de chaise cessèrent de promener cette boîte, sous laquelle Balzac s'essoufflait à conserver son équilibre, et la renversèrent avec le pauvre diable, qui s'était résigné enfin à obéir aux mouvemens qu'on lui imprimait. Balzac se trouva donc à demi enterré dans le fumier, et presque écrasé par le poids de cette chaise qu'on lui jeta sur le dos : il poussa un cri douloureux, et remit son ame dans les mains des saints ses patrons, car il pensa que la maison s'écroulait et l'ensevelissait dans les décombres; mais après un instant d'anxiété, il s'aperçut qu'il n'était pas tellement brisé, que cet accident l'empêchât de se relever; il essaya de se débarrasser de la chaise qui pesait sur son omoplate, et il y parvint à tâtons, en souhaitant tout bas de rentrer sain et sauf dans sa maison de Balzac pour y vivre en paix, sans être tenté désormais de courir les aventures galantes. Alors il eût échangé contre un morceau de pain les plus précieuses faveurs de son Arthénice.

Il était tout étourdi de sa culbute et de la singulière promenade qu'on l'avait forcé de faire à pied et en chaise-à-porteurs; il ne savait en quel endroit on l'avait transporté, et il cherchait à s'orienter dans les ténèbres où la basse-cour était plongée, Boisrobert ayant fait éteindre toutes les lumières. Tout à coup le château retentit de cris de mort et de bruits de combat : on tirait le canon sur les remparts, on sonnait le tocsin dans les tours, on martelait des chaudrons, on secouait des sacs de ferrailles, on trainait des chaînes de tourne-

Digitized by Google

broche, on mêlait à ce vacarme infernal une musique plus infernale encore, formée des éclats de la trompette marine et du cornet à bouquin : c'était à rendre l'ouïe à un sourd. Balzac, qui se réjouissait déjà d'être délivré de ses persécuteurs, fut saisi d'effroi à ce formidable tumulte, qui semblait annoncer le sac du château ; il n'osa plus bouger, et se boucha les oreilles pour ne rien entendre, puis les yeux pour ne rien voir, quoique la basse-cour restât déserte. Il se rappelait, en frissonnant, ce qu'on lui avait dit du père, du mari et du frère d'Arthénice. Dès ce moment, il ne douta plus que tout cet appareil de guerre ne fût dirigé seulement contre lui, et il se persuada que ses trois mortels ennemis avaient découvert le lieu de sa retraite.

Il se crut perdu sans remède, et s'il avait eu un puits devant lui, il s'y serait précipité pour échapper à la vengeance des trois personnes qu'il redoutait le plus au monde, depuis les menaçans récits de Bautru. Il alla, hors de lui, heurter à toutes les portes pour se réfugier quelque part ; mais les issues étant fermées, il fut obligé de revenir à la chaise, au fond de laquelle il se blottit, la figure cachée entre ses mains. Á peine était-il retiré dans l'unique asile qui se fût offert à lui, il entendit des cris de victoire et des fanfares joyeuses; il entrevit la lueur des torches qu'on agitait le long des murs de la basse-cour; et comme il se disposait à mettre la tête hors de la chaise pour savoir ce qui s'était passé, il fut averti de n'en rien faire par cette allocution de Boisrobert, prononcée d'une voix tonnante à travers la cloison de la chaise :

— Compagnons, vous avez gaillardement combattu ; vainement la déloyale Arthénice a prétendu protéger la fuite de son audacieux serviteur, le sire de Balzac qu'elle a fait amener ici en secret, pour ses plaisirs : nous sommes maîtres de son château où nous avons pénétré par la brèche, et notre triomphe sera complet, dès que nous aurons en nos mains le célèbre Balzac dont la rançon vaut la moitié d'une couronne royale, et que nous jugerons pour ses méfaits comme le plus vulgaire des hommes. Or, ledit Balzac est célé en quelque taupinière, et je récompenserai du don de vingt mille pistoles quiconque découvrira la cachette de ce galant que nous devons pendre, brûler, écarteler et rouer pour notre honneur.

— Le seigneur Dieu peut seul venir à mon aide par l'effet d'un miracle ! se disait à lui-même le misérable grand homme. Que je voudrais être le compère Jacquot qui laboure mes champs, ou bien le porcher qui mène mes bêtes au bois paître la glandée ! oh ! que la gloire est une importune chose ! je ne risquerais pas tant d'être égorgé ou

Digitized by Google

maltraité, si je n'avais jamais excité l'envie que des meuniers et des vignerons du pays angoumois!

Un coup de bâton, que Boisrobert frappa sur les panneaux sonores de la chaise, vint interrompre les réflexions philosophiques de Balzac, qui s'imagina toucher à sa dernière heure, et qui attendit, dans une immobilité atonique, qu'on le tirât de sa boîte; mais Boisrobert se plut à prolonger les terreurs de Jean-Louis Guez, en feignant de continuer des recherches persévérantes autour de lui et en prenant différentes intonations de voix pour imiter les discours de plusieurs personnes passant et repassant à côté de la chaise qui résonnait sous leurs coups.

— Tron de Diou! disait l'un en gasconnant, on lui ôtera bien la fantaisie de séduire nos femmes! — Morgué! disait l'autre avec l'accent normand, tous les maris de la Normandie brûleront une chandelle à la Vierge, en réjouissance du châtiment de ce paillard! — Nous rirons bien de le voir faisant la grimace à la potence! — Si, par aventure, on le brûle vif, ses cendres auront la vertu de guérir la stérilité des vaches. — J'aimerais mieux qu'on l'écorchât pour couvrir de sa peau tanée le fauteuil de monseigneur. — Coupons-le plutôt en une innombrable multitude de lopins que nous vendrons aux filles qui veulent devenir femmes. — Mais çà, où diable est-il allé, ce beau sire? En quelque terrier de lapin? — Qu'est-ce qui gagnera les vingt mille pistoles promises pour sa capture? — Maugrebleu! c'est moi! — Non, s'il vous plaît, c'est moi, et fût-il descendu au fin fond de la terre, je l'irais quérir. — Et moi aussi, serait-ce dans le ventre de la baleine de Jonas!

— Je vois bien que je suis destiné à périr ici, pensait tristement Balzac, à qui la faim rendait moins sensible cette situation critique; je m'inquiète seulement du genre de mort qui m'attend, car, outre la corde, la roue et le bûcher, il y a l'inanition qui me fait déjà mourir.

— Je veille sur votre salut, monseigneur, lui dit à voix basse Boisrobert en accompagnant d'un rude coup de pied cette assurance de touchant intérêt. Ne bougez pas, ne soufflez mot, ajouta-t-il en lui lançant un caillou sur les doigts : on ne vous a pas vu!.... Bon! vous êtes sauvé, mon excellent seigneur, et Mme Arthénice me bénira, reprit-il en lui poussant une bourrade avec un des bâtons de la chaise.

Balzac tourna la tête en gémissant, pour remercier l'officieux protecteur qu'Arthénice lui envoyait; mais il ne vit personne, excepté un cheval sellé et bridé qui rongeait son mors et paraissait attendre un cavalier : la basse-cour était encore une fois déserte et le château

Digitized by Google

silencieux, tellement que Balzac se persuada qu'il avait rêvé. Néanmoins, dans la crainte d'une fâcheuse réalité, il résolut sur-le-champ d'user des moyens de fuite que le hasard lui offrait en mettant à sa disposition cette monture en harnachée; sans balancer davantage, il se traîna, rompu de fatigue et meurtri de coups, jusqu'à l'étrier, et il eut grand'peine à se placer en selle. Ce fut pour lui un instant délicieux, qui fit taire les angoisses de son estomac et de ses entrailles, lorsqu'il piqua des deux pour retourner à Balzac.

Mais ce ne fut qu'un instant, car on mit le feu à des fusées et à des pièces d'artifice qui étaient attachées à la queue et au harnais du cheval. L'explosion et les flammes pleuvant autour du pacifique animal le troublèrent autant que son cavalier, et il s'emporta en hennissant, pendant que Balzac, croyant qu'un volcan faisait irruption, jetait des cris plaintifs, et se cramponnait aux arçons pour n'être pas lancé à terre dans les bonds de sa monture effarée; il fermait les yeux, de peur d'être aveuglé par les pétards qui crevaient autour de lui et l'environnaient d'une auréole lumineuse, non sans lui griller les cheveux, la barbe et les sourcils. Le cheval s'élançait du sol, ruait, se cabrait, courait, sautait, virait de tous côtés dans la basse-cour, et rencontrait partout des murs qu'il ne pouvait franchir; les artifices partaient jusque dans ses naseaux, et des pots à feu, allumés sur les corniches des bâtimens, éclairaient de reflets verts, bleus et rouges, cette scène animée, que Balzac commençait à trouver surnaturelle : il l'eût attribuée à la magie, si Boisrobert s'était présenté à lui en costume de sorcier, et il aurait juré être allé au sabbat, si on lui eût montré le bout des cornes du diable. Cependant il se maintenait des pieds et des mains sur la croupe, sur le dos et sur le cou de sa bête; il retombait avec bonheur en selle, chaque fois que quelque secousse plus terrible que les autres l'enlevait à sa position horizontale, et le lançait dans l'air comme un ballon élastique; mais enfin un dernier serpenteau, qui jaillit dans les jambes du cheval, lui fit faire un si brusque écart, que Balzac fut envoyé à dix pas sur un lit de fumier, assez détrempé pour amortir la violence de la chute.

Néanmoins il resta presque sans connaissance, sous l'impression d'effroi qui l'avait glacé à l'aspect de sa catastrophe : avant qu'il eût repris ses sens, la comédie avait changé de face. Les portes de la basse-cour furent ouvertes; les gens d'armes, Boisrobert à leur tête, défilèrent en bon ordre, au son des trompettes, et se rangèrent auprès de Balzac, encore immobile et engourdi dans sa stupeur.

Digitized by Google

Celui-ci, qui n'eût pas eu la force de se tenir debout, s'enfonça jusqu'aux oreilles dans le fumier pour échapper à ce nouveau fracas d'instrumens militaires. Il n'eût pas été étonné d'apprendre que l'heure du jugement dernier était arrivée; il en demeura convaincu, quand il se sentit soulevé de terre par quatre bras vigoureux qui devaient appartenir à des démons plutôt qu'à des anges. Il s'obstinait à clore ses paupières et à enfouir sa tête dans sa poitrine pour éviter le tableau effrayant que lui peignait son imagination; mais, par l'ordre de Boisrobert, qui élevait la voix plus haut que tous les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, il ouvrit les yeux en clignotant, et regarda d'un air hébêté les étranges personnages au milieu desquels il se trouvait tout à coup, sans se rappeler de quelle façon s'était opéré cet enchantement. Il fut un peu rassuré pourtant, malgré l'appareil sombre et bizarre de cette assemblée, en voyant des figures humaines au lieu des monstres hideux qu'il croyait rencontrer sous une voûte des enfers : il espéra du moins qu'il ne serait pas dévoré par ces chevaliers habillés de fer, semblables à ceux qui dormaient couchés sur les vieux tombeaux de la cathédrale d'Angoulême; mais il n'avait aucune idée des circonstances en vertu desquelles ces statues d'un autre temps pouvaient se transformer en êtres vivans, se mouvoir, parler et agir, sans que les lois de la nature fussent interrompues.

— Messire de Balzac, lui dit Boisrobert en étendant le bras au-dessus de la tête inclinée du patient, tu es accusé d'avoir traîtreusement séduit madame ma fille!

— Moi, monseigneur! s'écria Balzac, stupéfait d'une pareille accusation; à moins que votre fille ne soit une des neuf muses, je n'ai rien à débattre avec elle.

— Voilà certainement une réponse des plus galantes, reprit Boisrobert; mais elle est bien légère pour un fait de si haute gravité.

— Eh! monseigneur, vous me prenez pour un autre, et je ne veux répondre que de mes actions. Je suis, de ma personne, Jean-Louis de Balzac...

— Sire de Balzac et de plusieurs lieux que vous savez mieux que moi, auteur des *Lettres* et du *Prince*, membre de l'Académie française?

— C'est moi-même, je l'avoue, monseigneur, et certes, celui qui a écrit le livre du *Prince* ne séduisit jamais que ses lecteurs et lectrices.

— C'est vous qui avez été qualifié de secrétaire et historiographe de la belle Arthénice? C'est vous enfin que cette dame aime?

Digitized by Google

— Eh! monsieur, je me réjouis de ce qu'on m'aime, répliqua Balzac, dont l'orgueil surmonta la peur et qui se flatta de voir cette explication tourner à sa gloire; j'ignore quel grand crime c'est de se faire aimer d'une dame qui connaît sans doute son monde et ne place pas mal son estime.

— Par la mort de Goliath! j'admire que tu sois si brave et si délibéré, quand on s'en va te juger à mort, impertinent coureur de ruelles!

— Me juger à mort! répéta d'une voix dolente Balzac, qui promena un coup d'œil de terreur sur les épées nues que faisait étinceler la clarté des torches.

— Tu trembles de la fièvre des coupables, lâche profanateur de la couche conjugale? Je suis le père de la trop criminelle Arthénice, ta complice...

— Ma complice, bon Dieu! Je vous atteste par les plus sacrés sermens, que je ne la connais point, que je ne l'ai jamais vue...

— Imposteur! Tu étais tout à l'heure entre les bras de cette femme effrontée! Tu lui promettais, avec cent mignardises, un éternel amour!

— En vérité, vous ou moi ne sommes pas bien éveillés! J'ai parlé, dites-vous, à Mme Arthénice? Il y a eu, entre nous, des privautés et des caresses d'amant à amante? Voilà, sur ma foi, une insolente calomnie! Qu'on me confronte avec mon accusateur, et je démasquerai sa fourbe!

— Tes accusateurs sont ici, en ta présence, et tes juges sont là, le frère, le mari et le père d'Arthénice!

Bautru, qui avait peine à dissimuler la gaieté que lui inspirait le souvenir de la carte du Tendre, tracée par le prieur Ogier, sous les yeux d'Arthénice, arriva, vêtu en *Hérode*, avec les fantastiques oripeaux qui servaient à ce rôle dans la tragédie de *Mariamne*; Faret, ivre à demi, et chancelant à chaque pas, venait ensuite, habillé en *Adraste* de *l'Illusion comique*, la tête coiffée de longues plumes de diverses couleurs, la poitrine couverte d'une cuirasse à écailles, les jambes nues et les pieds chaussés de brodequins à talons rouges, les épaules chargées d'une peau de lion et d'un carquois de carton. Faret avait totalement laissé l'esprit de son rôle au fond de la bouteille, et il entonna une chanson à boire, que Boisrobert eut la précaution d'étouffer dans un cri général de tous les assistans, qui accusèrent à la fois le sieur de Balzac, troublé et désespéré au point de douter de lui-même.

Digitized by Google

— Messieurs, messieurs, entendons-nous! disait-il en s'agitant comme un possédé. Je ne dors pas, j'ai toute ma raison, et vous ne me prouverez point que je perds la mémoire.

— Ne persistez pas à nier, détestable scélérat, reprit Boisrobert; nous avons surpris les lettres galantes dont vous entreteniez commerce avec Mme Arthénice, qui serait encore vertueuse et pure, si vous ne l'eussiez méchamment induite à mal. Dès que vos desseins malhonnêtes furent découverts, nous résolûmes d'aller vous surprendre dans votre château et de vous infliger la peine des séducteurs; mais vous nous échappâtes par l'astuce d'un chambellan de votre impudique maîtresse, lequel vous amena en notre propre maison, que vous avez souillée par un amour illégitime. La Providence n'a pas permis que l'attentat se fît impunément; nous retournâmes sur nos pas avec les gentilshommes associés à notre cause; l'infidèle Arthénice nous ferma ses portes et voulut tenir la place qui fut emportée d'assaut. Maintenant, vous êtes en notre pouvoir, et l'affront que vous nous avez fait ne se peut laver que dans votre sang impie.

— J'avoue que je serais confondu si toutes les parties de votre discours étaient également véritables, dit Balzac cherchant à émouvoir ses juges et s'adressant de préférence à Faret, dont le visage riant et enluminé n'avait garde d'exprimer des sentimens hostiles; mais, s'il vous plaît, ne m'imputez pas des torts imaginaires : j'ai, en effet, reçu des lettres de Mme Arthénice, et j'y répondais par simple politesse; cette dame m'envoya quérir dans son carrosse, et la route, qui fut longue, eut des traverses singulières que je lui pardonne. Ce que je ne lui saurais pardonner de même, c'est le train de vie que je mène depuis mon arrivée au palais des Amans-Fortunés, où les cinq cents diables semblent déchaînés pour me faire pièce et me damner de mon vivant. Je passe sous silence les bavards qui m'ont assassiné de harangues pendant quatre heures; je ne dis rien de ce que j'ai souffert dans cette chaise défoncée, dans cette volière vitrée, sur ce cheval fougueux; c'était, j'imagine, un avant-goût de pénitence infernale pour mes vieux péchés; mais je ne puis tolérer qu'on m'ait fait jeûner jusqu'à présent, comme Daniel dans la fosse aux lions, et qu'on veuille, pour comble, m'assassiner sous un honteux prétexte.

— Vous vous défendez avec l'éloquence d'un génie qui a sa besace pleine d'argumens, dit Boisrobert, feignant d'être mieux disposé en faveur de Balzac, à qui la faim avait presque donné l'entraînement

Digitized by Google

et la force d'un orateur; mais la justice se doit boucher les oreilles pour être juste.

— Cher beau-père, reprit Bautru en saluant Boisrobert, vous laisserez-vous séduire, à votre tour, par cette langue dorée, quand Arthénice avoue tout...

— Elle avoue! s'écria Balzac indigné; Mme Arthénice a des visions, ou bien elle ment comme si elle n'avait jamais fait autre chose de sa vie!

— Tais-toi, faquin, n'insulte pas ma fille bien-aimée, le fruit de mes entrailles! interrompit Boisrobert. C'est toi qui mens, tyran des cœurs!

— Je veux être sur-le-champ changé en bête, ainsi que le roi Nabuchodonosor, si j'ai aperçu le petit doigt de Mme Arthénice!

— Cessez de vains subterfuges, répliqua Bautru : je déclare, au contraire, que vous avez vu en face cette infidèle, comme vous me voyez en ce moment!

— Il est possible que, dans la foule des dames qui assistaient à mon dîner où je mangeai seulement un œuf à la coque sans mouillettes et bus quelques coups de vin, Mme Arthénice se soit montrée à moi; mais je vous atteste, par le respect que je dois à la foi jurée, que je ne l'ai nullement remarquée, à moins que ce ne fût cette brunette qui me demanda de mes cheveux...

— Les voici, ces cheveux musqués et pommadés qu'on adore ainsi que des reliques! dit Boisrobert en faisant apporter, dans un plat d'argent, tout ce qui manquait à la chevelure de Balzac. Arthénice eût donné un million pour les conserver : j'en remplirai un coussin et l'enverrai à la levrette favorite du grand sultan.

— Enfin le sieur de Balzac demeure convaincu d'avoir gâté la bonne renommée de Mme Arthénice, reprit Bautru, dont la voix n'était pas étrangère à son compagnon de voyage; ne convient-il pas de choisir le genre de mort qu'on lui fera subir?

— Ah! monsieur, lui dit tristement Balzac, qui avait reconnu le soi-disant chevalier d'honneur d'Arthénice, vous m'avez conduit au piége à l'aide d'un faux nom et d'une fausse qualité : je comprends maintenant la ruse que vous a conseillée une folle jalousie; mais je protesterai de mon innocence jusqu'au dernier soupir.

— On aurait meilleur marché d'un coupable, dit Boisrobert, qui parut s'attendrir : je suis d'avis de l'exposer aux épreuves du jugement de Dieu?

— Faites, messieurs, à votre guise, répondit Balzac avec assu-

Digitized by Google

rance : je ne crains rien, je suis innocent, quoi qu'on fasse pour me noircir.

— Eh bien! vous allez passer par trois épreuves successives, et le ciel prononcera lui-même si vous êtes tel que vous dites.

— Quelles sont vos épreuves, messieurs? je m'y soumets de bonne volonté; mais vous feriez un acte louable en me baillant quelque nourriture.

— Première épreuve! cria Boisrobert avec majesté; vous serez enchaîné, les yeux bandés, dans la ménagerie des lions, tigres, panthères, loups et autres bêtes féroces. Si lesdites bêtes vous respectent au lieu de vous dévorer, ce sera le premier signe de votre innocence.

— Des lions et des tigres! s'écria Balzac, cherchant à s'enfuir : seigneur Dieu, ayez pitié de moi! J'aime mieux être mis à mort par la main des hommes!

Mais, sur un geste de Boisrobert, deux écuyers se saisirent de Balzac, qui hurlait de frayeur et se débattait comme un possédé, le bâillonnèrent, lui bandèrent les yeux, le garrottèrent, et le transportèrent dans les jardins, au milieu d'une vaste salle de verdure, que le buis, taillé en muraille, environnait d'une triple ceinture d'arcades, et que des bancs de gazon exhaussaient en amphithéâtre. Le cardinal de Richelieu avait fait souvent représenter en plein air, dans cette salle, des pastorales dont les décorations ne devaient rien à l'art du peintre. Un orchestre de fifres et de hautbois était établi derrière une charmille; chaque arbre portait des lanternes, des lampes et des bougies, parmi lesquelles on avait suspendu des écussons aux armes de Richelieu et des devises à sa louange; au-dessus de la salle, brillait un globe lumineux et transparent, figurant un astre prêt à remonter dans les cieux, et offrant cette légende, qui rappelait l'origine de la fête : ACADÉMIE FRANÇAISE, LE CARDINAL DE RICHELIEU PROTECTEUR, A L'IMMORTALITÉ. La nombreuse compagnie de seigneurs, de dames et d'académiciens que Boisrobert avait invités à sa comédie impromptu, garnissaient les gradins en attendant les acteurs, et la pelouse étincelait de pierreries, de joyaux, de velours, de satin, et de broderies d'or.

Le cardinal, qui n'était pas averti de cette ingénieuse création de Boisrobert, en fut très satifait, et le témoigna par sa bonne humeur, ce qui raviva la verve comique de l'ordonnateur de la fête; cependant Richelieu eut pitié de Balzac, qui restait couché sur le sable, tel qu'un esturgeon échoué dans une tempête, et jugeant aux sou-

Digitized by Google

bresauts de ce malheureux que ses souffrances augmentaient de l'impossibilité où il était de les exprimer par des plaintes, le charitable cardinal ordonna de le débarrasser de son bâillon. Aussitôt les cris de Balzac se succédèrent dans tous les tons, depuis le grave jusqu'à l'aigu. Boisrobert pensa que les oreilles délicates des spectateurs ne supporteraient pas long-temps cette musique, qui devenait déjà monotone : il se mit donc en devoir d'accompagner à sa manière les clameurs de Balzac, et s'étant approché de ce criard en se traînant sur les genoux et les mains, il imita l'un après l'autre, avec une merveilleuse vérité, les différens cris des animaux, qu'il avait annoncés dans le préambule de l'épreuve : le lion, le tigre, le léopard, le chacal, le sanglier, le loup, et même le chat et le chien, contribuèrent, chacun pour sa part, aux tortures du tremblant Balzac, qui croyait sentir leurs coups de dents, et se roulait convulsivement comme les martyrs chrétiens livrés aux bêtes dans le cirque de Domitien.

— Ah! un lion! s'écria-t-il d'une voix éteinte : *Miserere nobis, Domine!* Monsieur le lion, je vous offre la dédicace de mon premier ouvrage... Oh! un tigre! plaise à Dieu qu'il soit repu et me laisse comme une mauvaise viande! Monsieur le tigre, je suis M. Balzac, le prince des écrivains français!.. Eh! un loup! Si j'avais seulement une arme pour le tenir à distance! C'en est fait de moi : il me flaire, il est affamé, il me rongera jusqu'aux os..... Non, il s'éloigne..... Voici un dogue maintenant : fasse le ciel que je ressemble à son maître! O mon Dieu! s'il était enragé et qu'il vînt à me mordre! Grace! messieurs. Otez ces vilaines bêtes et tirez-moi de ce purgatoire!

Lorsque Boisrobert vit que cette farce avait assez duré pour égayer l'auditoire, qui riait aussi haut que le chien aboyait, ce fut un nouveau supplice pour Balzac, qu'on apprêta au même endroit. Les valets apportèrent des fagots qui furent arrosés d'essences et saupoudrés d'une composition propre à jeter des flammes artificielles, qui s'attachaient aux objets sans brûler, en dégageant néanmoins avec des flocons de fumée bleue une chaleur sensible au contact. C'était le moyen usité dans la pyrotechnie théâtrale de ce temps-là, et emprunté à la magie du siècle précédent. On n'eut qu'à présenter une chandelle allumée à ces poudres de fougère et de licopode pour que tout s'embrasât en jetant une lueur rougeâtre, que Balzac entrevit à travers le tissu de son bandeau.

— Au feu! au feu! s'écria-t-il en se redressant sur ses pieds, liés de cordes ainsi que ses mains, est-ce un homme ou un porc que l'on rôtit?

Digitized by Google

— Vous êtes sorti vainqueur de votre première épreuve; voyons si la seconde vous réussira de même, lui dit Boisrobert, qui le délivra de ses liens; il faut que vous passiez et repassiez dans le feu, sans avoir un poil de la barbe roussi; autrement, vous seriez convaincu de l'adultère pour lequel vous avez quitté vos foyers domestiques, vos livres et vos moutons.

—Que je passe et repasse dans le feu! reprit Balzac irrité et découragé à la fois; estimez-vous que je sois incombustible?

— C'est ce que nous allons voir. Je donnerais, pour ma part, cinquante aunes de boudins et autant de saucisses, afin que vous puissiez vous tirer aussi heureusement de cette épreuve que de l'autre; car votre innocence blanchirait ma coquine de fille.

— Et moi, que ne donnerais-je pas pour être exempt de cette épreuve, qui équivaut à me brûler vif!

— Ne perdez pas espoir : on a vu des miracles plus surprenans. D'ailleurs vous ne resterez pas immobile parmi les flammes, à l'instar des sept enfans dans la fournaise; mais vous sauterez sans cesse, afin que le feu ne vous atteigne pas.

— Je sauterai, puisqu'il vous plaît ainsi; mais je résigne d'avance ma pauvre vie, et je rends mon ame à la miséricorde de Dieu.

—Sautez, vous dis-je, de toutes vos forces, et ne vous lassez pas; j'ai bonne idée que vous ne serez pas mis en charbon.

— Quel martyre, mon Dieu! ces bourreaux se persuadent qu'on a des jambes pour sauter, lorsqu'on a le ventre vide depuis deux jours!

— Encore! sautez toujours! Bien! à droite, à gauche. Gardez-vous d'arrêter, ou le feu prend à vos chausses! Sautez de plus belle!

Balzac, qui entrevoyait les clartés de ce brasier inoffensif et qui sentait une certaine chaleur lui caresser les mollets, s'efforçait de sauter par-dessus la flamme, et puisait dans l'amour de la vie une énergie toute nouvelle, mais passagère, qu'il dépensait en cabrioles et en bonds précipités; chaque fois qu'il se ralentissait dans ce pénible exercice qui l'avait mis hors d'haleine, Boisrobert lui criait de prendre garde au feu qui gagnait ses grègues, ou ses bas, ou son justaucorps, ou ses jarretières; et le docile Balzac oubliait ses entrailles à jeun et ses forces aux abois pour s'élancer en l'air avec plus de souplesse et ne faire que toucher la terre en retombant. Ses postures, ses grimaces et ses craintes divertissaient l'assemblée et surtout le cardinal de Richelieu, qui avait dans l'ame un instinct de

Digitized by Google

cruauté pour lequel les tortures d'autrui n'étaient pas sans charmes. Enfin les feux s'éteignirent d'eux-mêmes, et Balzac glissa sur les fagots échauffés par ces flammes factices, en s'étendant à la manière de saint Laurent sur son gril et se figurant être à demi consumé.

— Victoire! lui cria Boisrobert en donnant le signal des symphonies; le sire de Balzac a parfait héroïquement sa seconde épreuve, et Mme Arthénice est presque innocentée. N'êtes-vous pas fondu en airain, monsieur, pour si bien résister à l'ardeur de la braise?

— Hélas! monsieur, je mourrai de soif, si ce n'est dans ce bûcher, répondit lentement Balzac, qui ne pouvait faire un mouvement tant il était épuisé de fatigue. Ne me présentera-t-on de quoi boire, à l'exemple de Jésus-Christ en sa passion?

— Jésus-Christ crucifié détourna les lèvres de l'éponge imbibée de vinaigre, dit Faret en tirant une bouteille demi-remplie qu'il avait cachée sous ses friperies de théâtre; mais ceci n'est pas du vinaigre, mon confrère de l'Académie française.

— Dieu vous le rende! murmura Balzac, qui lui remit son flacon vide; c'est la main d'un ange qui m'a versé ce nectar!

— Non pas d'un ange, mais d'un honnête homme, qui voudrait que l'eau des fontaines eût la couleur et le goût de ce vin grec.

— Troisième et dernière épreuve! interrompit Boisrobert, qui mesurait les intermèdes à l'impatience du cardinal.

— Un moment de répit, mon cher monsieur, répliqua Balzac, qui s'abandonnait à un complet anéantissement. Je suis incapable de bouger, et fallût-il me soustraire par la fuite à une mort certaine, je n'aurais pas le cœur de fuir, voire d'essayer à le faire.

— Ce n'est rien que cette troisième épreuve, auprès de celles que vous avez traversées, dit Bautru; la musique vous reconfortera.

— Les concerts des séraphins ne me ranimeraient pas, monsieur, et mes jambes me porteraient à peine pour aller à table.

— Après cette épreuve, dont vous triompherez infailliblement, dit Boisrobert qui dirigeait les préparatifs de cette épreuve à laquelle devait avoir part le prieur Ogier, vous serez reconduit au son des flûtes en votre maison de Balzac.

— Je ne me soucie pas des flûtes, monsieur, si je rends l'ame avant le triomphe que vous me présagez.

— Dépêchons-nous de mettre votre innocence en tout son lustre, et ne vous montrez pas inférieur à vos commencemens : il y a deux cordes de même longueur attachées à un pieu fiché en terre; vous serez lié à l'une de ces cordes, et l'on vous armera d'un bâton,

Digitized by Google

tandis qu'à l'autre corde, un page d'Arthénice, également lié, ayant les yeux clos et la main munie d'une gaule...

— A tous les diables votre épreuve et celui qui l'inventa! s'écria Balzac, qui retrouva la force de se révolter contre cet indigne jeu. Pourquoi des bâtons? Qu'est-ce que cela prouvera? Boutez-nous plutôt la plume à la main!

— Ce page prétend que vous êtes entré dans la chambre de Mme Arthénice, qui était encore au lit...

— Ce page en impose, et nonobstant, je n'ai point assez de rancune pour lui administrer la correction qu'il mérite.

— Le jugement de Dieu se prononcera entre vous, et celui qui a menti sera battu comme plâtre jusqu'à ce qu'il crie merci!

— Tuez-moi, si c'est votre envie, mais vous ne ferez pas que le grand Balzac se commette à coups de bâton avec un petit page.

— Vous êtes bien le maître de vous laisser assommer et de crier merci à la première bastonnade; vous aurez après le loisir de vous reposer dans l'éternité; car votre arrêt s'exécutera sans délai, puisque vous vous reconnaîtrez coupable en négligeant de défendre vos jours.

— Soit, je ne les défendrai pas plus en faits qu'en paroles, répondit Balzac, qui tenta seulement de faire tomber son bandeau. Encore une fois, je suis innocent et je maudis du fond de l'ame cette funeste Arthénice, qui me vaut croix et passion. Oh! que mon Alcinadure était moins ennemie de mon repos! Combien j'aurais d'allégresse de la revoir et de m'asseoir à ses pieds, pendant qu'elle mène paître ses brebis sur les rives fleuries de la Charente!

Balzac faisait de l'idylle et ne remarquait pas qu'on lui avait enroulé une corde autour de la taille, que cette corde partait d'un pieu solide, et que le champion qu'on lui destinait était déjà pareillement attaché au même pieu, de manière que les deux adversaires, cherchant à s'éviter l'un et l'autre, se rencontrassent toujours dans un cercle dont ils ne pouvaient s'écarter. Mais Ogier, que Bautru avait pris plaisir à opposer au triste Balzac, se réjouissait d'être chargé d'accabler son rival et n'éprouvait aucun remords de cette trahison, au moyen de laquelle il satisfaisait sa vengeance particulière; on lui avait laissé la vue libre, pour qu'il se dérobât à tous les coups de l'ennemi et pour que les siens ne fussent jamais perdus : il se promettait donc bien tout bas de ne pas tenir compte des instructions que Boisrobert lui avait données, en l'avertissant de modérer l'usage du bâton, dans la crainte de déplaire au cardinal.

Digitized by Google

L'orchestre joua un air langoureux, et Bautru cria aux combattans que la lice était ouverte. Balzac, sur les genoux de qui on avait déposé un gourdin noueux, tandis que l'autre champion était muni d'une baguette de bouleau souple et cinglante, ne bougea pas plus que le pieu qui servait de centre aux deux cordes. Le prieur Ogier attendit un moment, avant de se mouvoir dans la ligne que lui traçait la longueur du cordeau; mais voyant que Balzac ne se remuerait point si l'on n'avait recours à d'autres mobiles que la persuasion, il courut à sa rencontre, le heurta rudement comme au hasard, et revint sur lui en le fustigeant à tour de bras. Balzac fut tout à coup transporté de fureur, et se levant avec une vivacité qui n'accusait pas son excessive lassitude, il s'élança en aveugle, le bâton brandi en l'air, à la poursuite du prétendu page qu'il n'avait pas reconnu pour son secrétaire à la violence des gourmades.

Mais Ogier, qui ne s'abandonnait pas, ainsi que Balzac, à la direction circulaire de la corde, et qui avait l'avantage de se guider lui-même, s'amusa d'abord à essoufler son adversaire, en l'entraînant à sa suite avec rapidité et en l'attirant sur ses pas dans de continuels détours. Balzac, trompé par son impatience qui s'irritait en raison de l'inutilité de ses efforts, croyait sans cesse être assez près du malin page pour le lui faire savoir d'une manière irrécusable; alors il déchargeait plusieurs coups de bâton, sous lesquels ne se trouvait jamais l'individu à qui on les destinait; ces coups perdus arrivaient aux pieds de Balzac et faisaient voler le sable à l'entour, pendant que le prieur surprenait par derrière son ennemi occupé à battre l'air, et lui distribuait une grêle de coups largement appliqués, sans qu'aucun s'égarât en route; Balzac se retournait soudain en jurant plus qu'il n'avait fait dans toute sa vie, et tâchait de rejoindre le fugitif, qui ne répondait pas aux défis et qui esquivait adroitement tous les horions qu'il voyait venir. Puis, Ogier reprenait l'offensive et s'escrimait de nouveau sur les épaules et les reins de Balzac, qui, rugissant comme un lion blessé, ne se souvenait pas de ses fatigues, bondissait, se précipitait, s'arrêtait pour préparer son élan, se jetait de gauche à droite, allait et venait, en agitant son bâton à l'aventure. La baguette d'Ogier résonnait à tout moment sur le dos de Jean-Louis Guez.

— Lâche! criait Balzac, dont la bouche écumante avait peine à prononcer quelques paroles intelligibles; infame assassin! tu ressembles au Parthe qui lance ses traits en fuyant! car tu n'oserais m'attaquer de pied ferme, face à face. Mon regard, tel que celui de

Digitized by Google

Méduse, te changerait en pierre... Mais tu n'emporteras pas dans l'enfer le triomphe de ta perfidie, petit serpent; dussions-nous faire de la sorte le tour du monde, je finirai par t'atteindre et te mettre en pièces, comme une coquille de noix! Tiens, quel goût a cette bourrade? Ne ris pas, coquin; fais plutôt ta prière à Dieu! Apprête-toi à mourir et à confesser mon innocence! Attrape au vol ces fruits de bâton?...

Les menaces de Balzac ne faisaient qu'augmenter le zèle d'Ogier à frapper : aussi la colère du pauvre battu était-elle au comble, sans qu'il pût la satisfaire autrement que sur quelques arbres voisins, qui prouvaient à leur écorce mutilée que la place n'eût pas été tenable pour la peau du prieur, et que Balzac eût fait plus en un seul coup qu'Ogier en cent. Celui-ci ne voulait pas la mort de son maître, et se vengeait seulement d'un rival qu'on lui avait trop long-temps préféré : il soupirait en songeant à Mlle de Chenillac, qui ne soupçonnait point que son souvenir amenât de si tristes conséquences pour son berger; et chaque fois qu'Ogier se rappelait quelques-unes des perfections d'Alcinadure, il redoublait la dose de discipline par laquelle il exerçait son orgueilleux rival à la pénitence et à l'humilité. Balzac était à l'extrémité de sa patience et de son courage : il bondissait de rage, frémissant de tout son corps, et dégouttant de sueur, les veines gonflées, les muscles saillans, les oreilles bourdonnantes; il chancelait de même qu'un homme ivre, et poussait des cris inarticulés, sans essayer encore de se soustraire à l'infatigable baguette qui sifflait au-dessus de sa tête, quand elle ne retentissait pas sur sa chair meurtrie. Enfin, harassé, hors d'haleine, presque insensé, il lâcha son bâton, et se laissa tomber comme une masse.

Le prieur Ogier, content de cette bonne aubaine de vengeance, la vit finir à regret. Il ne s'inquiéta pas beaucoup de l'état où il avait mis l'amant infidèle d'Alcinadure, et quitta le rôle épisodique qu'il venait de remplir à l'agrément du cardinal de Richelieu, pour rentrer dans les rangs des spectateurs.

Il y eut un entr'acte de repos à cet endroit de la comédie, pour donner le temps à Boisrobert et à sa troupe de revêtir d'autres costumes et d'apprêter d'autres scènes. Ils reparurent bientôt habillés en médecins, avec le bonnet pointu et la robe doctorale; en apothicaires, avec la seringue roulée dans le tablier; en chirurgiens, avec la trousse sous le bras. Pendant leur absence, Balzac était resté étendu par terre, sans mouvement, et presque sans souffle, couvert d'un ample drap noir; les musiciens avaient joué des danses

Digitized by Google

angevines, et les pages circulaient dans l'auditoire en portant des plateaux chargés de rafraîchissemens, de glaces, de sorbets, de fruits, de dragées et de confitures. On louait hautement le chef-d'œuvre de Boisrobert, parce que le cardinal, surpris d'avoir ri de si bon cœur, avait dit que cette comédie valait mieux que *l'Illusion comique* de Pierre Corneille.

— Voici l'arrêt du tribunal suprême, cria Boisrobert, qui avait fait enlever le pieu et la corde à laquelle Balzac se croyait encore attaché : le sieur de Balzac, ici présent, qui avait si fièrement affronté deux épreuves judiciaires, a été vaincu et convaincu dans la troisième...

— Vaincu ! murmura Balzac incapable de se mouvoir, tant ses membres étaient raidis et ses articulations rouillées : vous entendez dire par là que ce fripon de page m'a manqué de respect pour obéir à vos commandemens ; mais j'aurai, tôt ou tard, raison de ces outrages !...

— Or, tous les doutes cessant, continua Boisrobert, ledit Balzac s'en va subir son sort, comme séducteur de Mme Arthénice !

— Encore ! n'en avez-vous pas fini avec ce conte ridicule ? reprit Balzac, se redressant sur les genoux, et accompagnant d'un soupir douloureux cette position à peu près verticale : je donne aux chiens votre Arthénice, en cas qu'ils la veulent prendre ; et je souhaiterais ignorer qu'elle existât.

— L'exécution doit avoir lieu sur-le-champ ! repartit Boisrobert en se tournant vers Bautru, qui était, pour cette scène, le chef des chirurgiens, comme Faret celui des apothicaires. Mais il est une question intéressante à résoudre auparavant : quel supplice infligera-t-on à ce criminel ?

— Quel supplice ! s'écria Balzac, qui cherchait à se remettre sur ses jambes et n'y réussit un moment que pour retomber avec plus de pesanteur ; avez-vous soif de mon sang, bourreaux ? De grace, messieurs, recevez-moi à rançon : mes libraires vous paieront pour que je vive !

— Silence ! interrompit Boisrobert, qui s'était réservé le rôle de premier médecin, si vous dites un seul mot, on vous coupera la langue pour la forcer à se taire. Messieurs, quel est votre avis touchant le choix de la peine ? Faut-il le jeter dans un cul-de-basse fosse où il mourra de faim ?

— Tuez-moi, tuez-moi plutôt ! répliqua Balzac, qui se persuadait n'avoir plus rien à ménager et qui sentait déjà les atteintes du supplice de la faim.

Digitized by Google

— Placez-vous près du condamné, la hache au poing, et tranchez-lui la tête, s'il ouvre la bouche pour nous interrompre. Je suis d'avis, messieurs, d'asseoir le sire de Balzac sur une perche pointue et de la planter dans un verger, en manière d'épouvantail pour les oiseaux.

— Moi, je désirerais, dit Bautru, que ce patient soit noyé dans un tonneau d'encre, avec une couronne d'épines sur le chef.

— Pourquoi ne pas user d'un tonneau de malvoisie pour cette noyade? ajouta Faret; je me fusse noyé de la sorte en sa compagnie.

— Je reviens à notre ancien projet de le tailler en tant de parts et parcelles, que saint Jean-Baptiste n'ait pas plus de reliques dans l'univers.

— Cousons-le dans un sac avec une légion de rats et suspendons le sac à la poutre du sellier, comme une couenne de lard.

— Contraignons-le de boire toute l'eau que pourra contenir le chapeau de M. le cardinal, ou bien la grande écritoire de l'Académie.

— Non, le sire de Balzac est un personnage d'assez grosse importance pour que sa fin diffère de celle du vulgaire, dit solennellement Boisrobert; je propose de le saigner aux bras et aux jambes, afin que sa vie s'écoule avec son sang, selon ce qu'on raconte du poète Lucain.

— Il ne se plaindra pas du moins d'avoir une mort ordinaire, reprit Bautru. Çà, qu'on le tienne durant l'opération; ma lancette fera merveille.

— Oh! les monstres! reprit Balzac en retombant presque inanimé sur le sol; je vois bien que je suis dans un coupe-gorge, et que mes ennemis ont inventé je ne sais quel prétexte pour me retrancher de ce monde. La volonté de Dieu soit faite! je regrette toutefois de n'avoir point terminé mes plus beaux ouvrages, et j'espère que mon petit Ogier publiera ce que j'en ai fait. Holà! n'est-il pas un chrétien qui veuille recueillir mon testament, à l'heure de ma mort?

— Oui-dà! dit Faret, je vous servirai de tabellion, à condition que vous me léguerez votre cave pour récompenser mes écritures.

— O ma chère Alcinadure, se récria Balzac avec un retour de tendresse pour l'amie de sa jeunesse et la compagne de ses travaux; voilà ce qui me revient de ma trahison envers toi au profit d'une vilaine qui m'a conduit au piége, et qui, demain, se passionnera peut-être pour les lettres de Voiture!

Boisrobert ne s'opposa point à ce que le sieur de Balzac fît son testament, qui devait sans doute ajouter quelques plaisans détails à ce prétendu supplice, dans lequel les apothicaires de Faret étaient

Digitized by Google

appelés à jouer un rôle important. Le cardinal de Richelieu dit, à ce sujet, qu'il serait bien aise de connaître la figure que ferait le *Socrate chrétien* à l'heure de la mort. Ce bon mot, qui rappelait un ouvrage de Balzac, annoncé depuis long-temps dans la littérature, courut de bouche en bouche et disposa mieux les spectateurs à goûter la scène qui se préparait pour leur divertissement.

Cependant le pauvre Balzac, pleurant ses péchés, se frappant la poitrine et demandant au ciel la grace de faire une fin chrétienne, avait été couché sur une table et lié par le milieu du corps. On releva les manches de son pourpoint, et on abaissa ses bas sur ses talons, de manière à découvrir la place des grosses artères ; ensuite, on lui comprima les quatre membres par de fortes ligatures qui ne lui arrachèrent que des soupirs, et Bautru s'approcha de lui avec les aides-chirurgiens, que Balzac ne pouvait voir, ayant toujours les yeux couverts d'un bandeau ; mais le malheureux comprit que le moment fatal était arrivé, quand il sentit qu'on lui tenait les bras et les jambes, quand il entendit le cliquetis des lancettes qu'on aiguisait pour l'épouvanter davantage. Il faillit s'évanouir, et pourtant il espéra se rattacher à la vie, en faisant signe qu'il voulait parler.

— Parlez donc, monsieur de Balzac, lui dit Bautru avec dureté, mais tâchez d'être moins prolixe qu'en vos ouvrages.

— Mon Dieu ! me faudra-t-il mourir sans être confessé et absous par un prêtre ? s'écria le moribond.

— Confessez-vous à haute et intelligible voix, reprit Boisrobert en se tournant vers Richelieu. Il y a ici un prêtre qui vous entend et vous baillera une absolution qu'envierait le roi de France.

— Nous pouvons, nonobstant, commencer l'opération, dit Bautru ; car une demi-heure s'écoulera bien avant que le sang de cet homme soit enfui, et la confession du plus grand criminel ne dure pas si long-temps.

— Commencez votre office, monsieur le bourreau, répondit Boisrobert ; monsieur de Balzac, on vous écoute !

Aussitôt Bautru piqua légèrement avec une épingle les membres qu'on avait mis à nu, et en même temps, quatre jets d'eau tombèrent dans une cuve, pour imiter l'irruption du sang par quatre blessures, pendant qu'on versait du vin tiède sur les bras et les jambes du patient, qui avait poussé un grand cri et ne bougeait plus. Il y eut un silence d'anxiété dans l'assemblée, et parmi les acteurs atteints, malgré eux, d'une sorte de terreur imprévue, qui résultait de la bonne foi avec laquelle Balzac s'était soumis à ce simulacre d'exécution à mort. Il

Digitized by Google

s'imaginait entendre ruisseler son sang, et le jaillissement de cette eau qu'il croyait sortie de ses veines, paralysait toute autre idée en son cerveau; il n'avait plus la force de parler, parce qu'il ne pensait plus, ou du moins son esprit agonisant ne songeait qu'à calculer les minutes qui lui restaient à vivre. Un frisson glacé agitait son corps par intervalles; une sueur visqueuse inondait son visage; sa poitrine oppressée se soulevait en sourds gémissemens, et la chaleur vitale abandonnait par degrés ses pieds et ses mains. C'était un spectacle pénible dont l'issue paraissait peu récréative; le cardinal de Richelieu fronça le sourcil pour la première fois, et des murmures de pitié circulèrent dans les rangs des dames, qui se disaient entre elles que le patient prenait la plaisanterie au sérieux et allait donner un dénouement tragique à la comédie de Boirobert.

— Hé! hé! monsieur de Balzac, dit l'abbé qui voulut raviver la gaieté de son public, ne vous endormez pas, s'il vous plaît, avant de nous avoir fait le compte de vos péchés d'orgueil? montrez-vous à la postérité dans un beau testament?

— Léguez votre superbe à quelqu'un de vos confrères d'académie? ajouta Bautru.

— Décidez quel vin il faudra boire au repas de vos funérailles? reprit Faret.

— Holà! répliqua Boisrobert, mon ami monsieur de Balzac, ne supposez pas avoir répandu tout votre sang: je vous avertirai quand il n'en restera que quelques gouttes.

— Monsieur de Balzac, ne vous recommandez-vous pas aux prières de Mme Arthénice? dit Bautru.

— Alcinadure! murmura Balzac dont la voix s'affaiblissait. Ma chère Alcinadure, malheur à moi de t'avoir quittée!

— Assez, messieurs, cria le cardinal de Richelieu avec cet accent impérieux qui ne trouvait jamais d'hésitation dans l'obéissance. Que l'on cesse ce jeu, ou cet homme est mort!

En effet, Balzac, qui écoutait avec angoisses couler l'eau moins abondamment, éprouvait par la puissance de l'imagination, les symptômes qu'aurait produits la perte graduelle de tout son sang; il avait des vertiges, des tremblemens nerveux, des torpeurs, des anéantissemens; il s'épuisait d'instant en instant, il perdait peu à peu la conscience de la vie: il eût certainement rendu le dernier soupir, si l'eau se fût arrêtée tout à coup. Mais sur l'ordre du cardinal, on enleva l'appareil redoutable qui eût frappé la vue de Balzac, au moment où on lui débanda les yeux, en lui faisant respirer des sels et

Digitized by Google

en lui adressant des paroles réconfortantes. Balzac crut revenir des portes de la mort; il rouvrit ses paupières clignotantes, et les referma blessées par l'éclat des lumières; il étendit sa main tremblante et toucha la robe de Boisrobert, pour s'assurer qu'il vivait encore réellement; il demeura quelques secondes absorbé dans une rêverie où il essayait en vain de renouer le fil brisé de ses souvenirs; il repassait, il mêlait confusément tous les épisodes de cette laborieuse journée; enfin, il regarda, d'un air stupéfait, les objets environnans. A la vue de cette nombreuse et brillante assemblée qu'il aperçut autour de lui, aux clartés de ces mille bougies qui l'éblouissaient, il se persuada être transporté à la cour des fées.

— Où est-il? Où est mon berger? cria de loin une voix qui le tira de son ébahissement et qui l'émut jusqu'aux larmes.

— Alcinadure! répondit-il en se levant avec effort, et en retombant sur les coussins dont on lui avait fait un lit.

— C'est moi! c'est ta bergère! dit Mlle de Chenillac, qui accourut dans les bras de Balzac pâle et chancelant.

— Ah! ma muse, mon Antigone, mon Egérie! je vous revois et je suis vivant! j'en rends grace à Dieu!

— Combien je me reproche de vous avoir accusé d'inconstance! Mais j'ignorais tout, je ne soupçonnais pas les embûches qu'on vous avait dressées. Ogier vient de m'apprendre ce qu'on a machiné contre vous.... Oh! les méchans, en quel état ils vous ont mis! Et vous, mon fils, mon mignon, pourquoi vous êtes-vous laissé induire en erreur par ces baladins?

— Quoi? qu'est-ce? reprit Balzac interdit et rougissant de honte, dans l'appréhension du rôle ridicule qu'il avait joué. Que s'est-il passé? D'où vient que je vous rencontre ici? Quelles sont ces personnes que je vois? Où suis-je?

— En pleine académie, répondit Boisrobert, qui jugea que la farce était à bout. Oui, mon cher et honoré confrère, voici devant vous le protecteur de l'Académie française, monseigneur le cardinal de Richelieu, et vos pairs les académiciens, savoir : votre serviteur indigne qui a nom Boisrobert, et rime de mauvais vers, comme chacun sait; le galant Bautru, qui mord de la langue et n'use pas d'autre plume; le bonhomme Faret, qui prétend que la source de l'Hippocrène est de vin; le terrible Claude de l'Étoile, qui n'a jamais fait que les pièces de M. le cardinal, et la satire de tout le monde; le galant Colletet, qui change de muse autant que de servante...

— C'est-à-dire que j'ai été joué? interrompit Balzac, à qui cet af-

Digitized by Google

front redonna la force de marcher vers le cardinal en s'appuyant sur le bras d'Alcinadure qui le contemplait avec mélancolie.

— Vous vous êtes joué de l'Académie, et l'Académie vous a joué en vous donnant une dose de Boisrobert.

— Il suffit, monsieur; je sais en quels temps je dirai son fait à l'Académie. Mais cette Arthénice m'avait donc vendu, comme Judas vendit son maître? Je voudrais voir si elle m'oserait aborder en face!

— La voici qui vous baise les mains en remerciement des lettres que vous lui avez écrites, répliqua Bautru, qui distribuait à la ronde ces lettres remarquables par leurs grossières fautes d'orthographe.

— Comment! s'écria Balzac, dont le visage devint pourpre : cette Arthénice, c'était vous? la correspondance partait de votre main, monsieur?

— Que vous en semble? vous plairait-il de faire imprimer mes lettres et vos réponses, pour les opposer au fameux recueil d'Héloïse et d'Abélard?

— Monsieur le cardinal, vous avez été témoin de ces iniquités? dit Balzac, dont la pose, le geste et la voix ne manquaient pas d'une certaine noblesse dans cette plainte, que le cardinal trouva juste et convenable en se reprochant d'avoir prêté les mains à cette longue dérision, exercée contre un écrivain de mérite.

— Vous, monseigneur, dont on admire le grand esprit! ajouta Mlle de Chenillac, qui, par cette flatterie, disposa plus favorablement encore le cardinal pour l'auteur du *Prince;* vous, qui connaissez les honneurs qu'on doit aux gens de talent, avez-vous pu consentir à cette indécente mascarade!

— Madame, reprit le cardinal, qui méditait déjà une nouvelle disgrace pour Boisrobert, le sieur de Balzac s'étant raillé de l'Académie française, qui le recevait dans son sein, l'Académie s'est révoltée contre cet ingrat enfant d'adoption, et les facéties qu'on a inventées par ressentiment n'ôtent rien à la valeur de cet académicien malgré lui.

— Académicien! repartit Balzac avec aigreur, je serais plutôt nécromancien, arithméticien, ou péripatéticien!

— M. de Balzac se rend justice à soi-même en refusant la récompense qu'on lui accorde pour ses livres, lesquels appartiennent en propre à Mme de Chenillac, dit Bautru, qui vint au secours de l'embarras de Boisrobert.

— Croyez-moi, monsieur de Balzac, dit en souriant le cardinal qui se mit en avant pour pacifier ce différend, oublions nos torts réciproques, et demeurons amis et académiciens: je vous promets de

Digitized by Google

prendre votre parti à l'avenir, et de réaliser les promesses de l'évêque de Luçon au petit Jean-Louis Guez.

— Monseigneur, répliqua l'obstiné Balzac, envoyez quérir le coupe-tête, s'il vous plaît, mais ne me forcez pas d'être d'une académie pleine de mes ennemis!...

— De par tous les diables! vous en serez pourtant, interrompit Boisrobert, et voici la déclaration en forme que vous avez signée ce matin, qu'il vous en souvienne, par laquelle vous vous reconnaissez duement académicien.

— C'est bien ma signature! repartit Balzac, qui cherchait par quels moyens on la lui avait extorquée; mais je n'ai pourtant jamais rien signé de semblable!

— Vous avez, ce me semble, invoqué les sauvegardes et prérogatives de l'Académie auprès de certain chef de brigands, qui vous attend peut-être au passage pour vous restituer ce papier. Ce n'est pas le seul service qui vous revient de votre qualité d'académicien. Sans ce titre, M. le cardinal vous pourrait demander raison des lettres que vous échangez avec les Pays-Bas, l'Espagne, l'Allemagne et autres pays brouillés avec la France...

— Eh, monseigneur! dit vivement Mlle de Chenillac, qui craignit l'effet de ces adroites insinuations de Boisrobert, il n'est personne en France de plus dévoué à votre Éminence que le sieur de Balzac : nous serons donc de l'Académie, si c'est votre bon plaisir.

— Je suis sensible à cette docilité de sa part! répondit avec aménité Richelieu, qui ne doutait pas que Balzac ne lui fût acquis dès ce moment, et qui n'était pas éloigné de sacrifier à ce dernier le fidèle Boisrobert, par un mesquin sentiment d'amour-propre satisfait; oui, monsieur de Balzac, je me réjouis de vous voir des nôtres, et je me flatte que vous me viendrez voir à Paris, en mon palais Cardinal, afin que nous nous entretenions de vos excellens écrits.

— Monseigneur, dit l'intrépide Bautru, vous invitez par là, dans la personne de Balzac, son secrétaire, le prieur Ogier, et sa gouvernante, Mlle de Chenillac, qui ne sont pas étrangers aux écrits que vous vantez...

— Mes paroles n'ont pas besoin de commentaires, reprit le cardinal en imposant silence à Boisrobert, qui se fût aussi hasardé à ridiculiser le rival qu'il rencontrait dans les bonnes graces de son maître, Je suis charmé de vous retrouver, monsieur de Balzac, ajouta Richelieu qui avait résolu de gagner celui qu'il dédaignait auparavant; vous savez de longue main ce qu'on pense de vous et de votre mer-

Digitized by Google

veilleux style ; mais vous ne savez pas le bien qu'on vous veut faire. Ce sera une légère réparation des impertinences qu'on s'est permises à l'égard d'un homme de votre trempe. Ainsi, ne vous faites pas faute de me désigner la chose qui vous plairait le mieux, et, fût-elle de conséquence, je vous donne ma foi que je vous l'accorderai sur-le-champ, pour vous témoigner le cas particulier que je fais des beaux-esprits.

—Il me plairait de retourner en ma maison de Balzac, répondit brusquement le rancuneux Angoumois, et qu'on m'y laissât en repos ; or, je vous prie de m'accorder un carrosse pour partir tout à l'heure.

— Soit, monsieur, répliqua le cardinal piqué d'avoir perdu ses caresses sur le buisson d'épines : il sera fait ainsi que vous le désirez.

Le cardinal fit un signe, et un écuyer d'écurie vint recevoir ses commandemens. Balzac avait saisi le bras d'Alcinadure, et s'éloignait déjà, le visage renfrogné, sans saluer personne, ni remercier le cardinal ; mais il rencontra une espèce de paysan qui se posa devant lui après l'avoir examiné, et qui le retint par la manche avec des marques de respect singulier, comme pour réclamer de lui aide et protection ; car ce quidam était poursuivi par des Suisses de la garde du cardinal, quoiqu'il n'eût pas l'air d'un malfaiteur, ni d'un homme dangereux.

— Je vous retrouve enfin, monseigneur ! s'écria ce paysan qui parlait très purement sa langue sans aucune trace de patois tourangeau : je vous supplie de faire ce que vous m'avez promis.

— Quel est cet homme, et que veut-il de moi ? dit avec impatience Balzac, qui redoutait un nouveau piége.

— Eh ! m'avez-vous déjà oublié, monseigneur ? c'est moi qui vous prêtai ma robe de saint François au hameau de Tourier, où vous étiez descendu à la suite d'une aventure que vous savez bien, et que je n'aurai garde de divulguer...

— Ne m'importune pas davantage de ces contes bleus ! interrompit Balzac en le menaçant : va-t-en dire à ceux qui t'envoient, que je vais écrire contre eux un livre d'invectives que je dédierai à l'Académie ?

— C'est mal agir envers un pauvre diable de moine, monseigneur, et un si grand cardinal devrait être plus reconnaissant des bienfaits ; mon froc, ce me semble, ne vous pesait pas trop sur les épaules.

— Mieux eût valu me couvrir d'une robe infectée de peste, car je fusse mort avant tant d'humiliations ! Mais que penses-tu donc que

Digitized by Google

je sois? Quelle promesse t'ai-je faite? Est-ce malice ou simplicité dans ton intention?

— Hélas! monseigneur, vous êtes le cardinal de Richelieu, et je vous ai sollicité de me métamorphoser de cordelier en feuillant, avec un bénéfice qui me permette de dire quantité de messes à votre profit...

— Tu diras tes messes dans une bonne abbaye de trois mille livres de revenus, lui cria Richelieu, qui s'était fait raconter une seconde fois par Bautru la rencontre du frère quêteur chez un habitant de Tourier. C'est à moi de tenir la promesse que M. de Balzac a faite en mon nom, et je le prie de tenir à son tour celle que je fais au sien, de ne jamais paraître en cour tant que vivra et gouvernera le cardinal-ministre.

— Viens, Ogier! dit Alcinadure au prieur avec un regard langoureux, qui se partageait entre Balzac et lui : retournons à nos moutons!

— Ainsi finit la passion de Jean-Louis Guez, sieur de Balzac! s'écria Boisrobert.

— Et ledit sieur de Balzac, après avoir été crucifié par les académiciens, ajouta Bautru, ne ressuscitera pas le troisième jour pour monter dans les carosses de M. le cardinal, protecteur de l'Académie francaise.

PAUL L. JACOB, bibliophile.

Digitized by Google

UN

AMOUR AU SÉRAIL.

Un peintre de paysage qui se serait fait un nom, si une passion lui en eût donné le temps, Daniel de Gersaint, cherchait un jour, entre Athènes et Sunium, le tombeau superbe qu'on avait érigé à Cranaüs, successeur de Cécrops. Seize siècles après la mort de Cranaüs, Pausanias avait vu ce monument, et l'avait admiré; le jeune Daniel, plein de foi dans Pausanias, se livrait à de laborieuses investigations. Hélas! Cranaüs n'a jamais eu de tombeau. Pour avoir un tombeau, il faut nécessairement avoir existé, et Cranaüs a été inventé par Pausanias l'historien.

Daniel, toujours cherchant, avait visité les hautes herbes et les massifs d'oliviers qui couvrent les cendres des villes célèbres de la contrée : Œxone, Alœ, Alimus, Anagyrus, Thorœ, Lampra, Œgilia, Anaphlystus, Azenia; point de tombeau de Cranaüs. Le jeune peintre s'apprêtait à rentrer à Athènes, lorsqu'il vit passer un groupe de jeunes filles grecques, qui entraient dans le sentier du cap Zoster, promontoire sacré où Latone délia pour la première fois sa ceinture, en se rendant à la flottante Delos.

Ces jeunes filles marchaient sous la garde d'un Albanais colossal. Daniel supposa qu'elles demeuraient dans quelque maison rustique du voisinage, et qu'elles ne s'étaient écartées un instant que pour aller cueillir le cityse, le serpolet et le pourpier. La guerre désolait

Digitized by Google

le Péloponèse à cette époque; et, quoique ce rivage fût tranquille, un débarquement de Turcs était dans les éventualités de chaque jour. L'année 1822 venait de commencer.

Daniel avait raisonné juste; au détour d'un tumulus, il aperçut une jolie ferme abritée du vent de la mer par un coteau garni d'oliviers; un joli jardin entourait la maison; une touffe de sycomores montait en rideau devant les persiennes; c'était une de ces douces résidences qui ont un air de bonheur et de sérénité à faire envie au voyageur. Un molosse, que l'artiste reconnut, à son aboiement, pour un chien de Laconie, accourut joyeusement au-devant des jeunes filles, et renversa la plus jeune sur le gazon par luxe d'amitié. Les autres enchantèrent les échos de Sunium de longs éclats de rire, harmonieux comme une gerbe de dactyles, dans une idylle du grand poète Syracusain.

Daniel avait oublié Cranaüs et Pausanias.

Le molosse de la ferme ne manqua pas, selon l'usage invariable des chiens de tous les pays, de courir sur l'étranger qui entrait dans ses domaines, pour le mordre ou le dévorer. Le chien est l'ami de l'homme, c'est convenu; mais il nous faut payer cher son amitié de logis. Le tigre est notre ennemi, mais il reste dans ses bois, et il est fort rare qu'il nous morde en passant.

Daniel, malgré son admiration classique pour les chiens de Laconie et pour les jeunes Grecques, se mit en position de légitime défense, et présenta au molosse deux pistolets turcs, ornés de rubis. L'animal recula, mais avec une telle éruption gutturale d'aboiemens, que les gens de la ferme accoururent au secours de l'artiste, enchaînèrent le molosse, et prièrent Daniel de se reposer un instant, à l'ombre du laurier domestique.

Daniel parlait supérieurement le grec vulgaire; il remercia, dans une phrase pleine d'un doux parfum antique, et suivit les gens de la ferme. Il fut présenté au maître de la maison; c'était un Grec de cinquante ans, d'une figure majestueuse; il s'occupait, en ce moment, comme Laërte, à émonder les treize poiriers de son jardin.

Le molosse aboyait dans la cour, mais enchaîné.

Une douce cordialité s'établit tout de suite entre le Grec et le jeune Français. On parla de la guerre de l'indépendance, et des héros qui renouvelaient les vieilles gloires du Péloponèse. Daniel traduisit à son hôte tous les vers français que ses compatriotes avaient faits en l'honneur des Hellènes. La famille ne tarda pas de descendre au jardin pour écouter le jeune étranger.

Digitized by Google

Daniel se retourna au bruit des pas légers des jeunes filles; en ce moment, le soleil dorait deux belles choses : une ruine blanche du cap Sunium et un visage, oh! un visage, comme il ne sera plus donné aux fils des Hellènes d'en voir, si le sang bavarois continue à se mêler au sang d'Alcibiade et de Périclès!

— Rodokina, dit le maître, fais mettre le couvert sous la treille; le printemps approche; nous pouvons dîner à l'air; notre ami le Français nous fait l'honneur d'être notre convive aujourd'hui.

Daniel n'écouta qu'à peine; il regardait Rodokina, et un pressentiment qui traversa son cerveau comme l'éclair, semblait lui dire que toute sa vie était désormais attachée à cette figure céleste qui venait de disparaître en souriant.

On continua de parler des hauts faits d'armes de Marcos Botzaris; mais Daniel était assailli de distractions.

Les jeunes filles mettaient le couvert en folâtrant, et faisaient assaut de gracieuse étourderie, afin d'attirer l'attention du galant Français que la Providence leur envoyait dans leur solitude, pour charmer la vie monotone de la maison. Rodokina éclipsait, par ses charmes, ses deux sœurs aînées. Elle portait une robe rouge, et un manteau carré de satin jaune, agrafé par derrière. Ses cheveux d'un noir de jais étaient retenus par un ruban d'or, en bandeau, et tout semés de fleurs agrestes cueillies, le matin, au bord des petits torrens. La volupté de l'innocence l'environnait, comme une parure angélique; aux contours purs et déliés de sa figure sans tache, à la pudeur de son regard, à l'incomparable grace de ses poses, à la sérénité de son front, on n'aurait pu dire si elle appartenait au Gynécée, à l'Olympe ou au Paradis : Praxitèles en aurait fait sa Vénus pudique, Raphaël une sainte; il fallait la prier en chrétien, ou l'adorer en amant.

Daniel prit ce dernier parti.

Dimitry Zaccaroüs, c'était le nom du père de famille, comprit tout de suite, en se mettant à table, que le jeune peintre avait été vivement frappé de la beauté de Rodokina. En d'autres circonstances, il aurait pris, en sage père, ses précautions; il aurait même regretté d'avoir ainsi offert à un inconnu une hospitalité qui pouvait devenir importune ou dangereuse; mais il se trouvait dans un pays et dans un temps où la désolation qui entourait le foyer domestique écartait la pensée de ces considérations qui n'appartiennent qu'aux jours de calme. On vivait alors dans une atmosphère de deuil et de sang; le soir n'avait qu'un bien douteux lendemain. La vie de la Grèce sem-

Digitized by Google

blait devoir s'éteindre à chaque soleil. En présence de ces grandes calamités nationales, Dimitry oubliait presque qu'il était le père de Rodokina, et ne s'en remettait plus qu'à Dieu du soin de ses enfans.

— Argus! où est Argus? dit Zaccaroüs, il faut que je vous réconcilie avec mon chien, monsieur Daniel.

Le molosse arriva tout pantelant de joie; il embrassa son maître, ses jeunes maîtresses, surtout Rodokina; puis il regarda fixement Daniel, et le voyant à table, amicalement assis auprès de Rodokina et de Dimitry, il comprit qu'il avait fait tantôt une grande faute, et, dans un langage inarticulé, mais caressant, il demanda pardon au jeune Français d'avoir outrepassé, par zèle aveugle, ses devoirs de gardien. Daniel voulut lui témoigner à son tour qu'il n'avait aucune rancune; il caressa l'animal, et le baisa sur le front. Dans l'excès de sa joie, Argus courut dans le jardin, aboyant aux arbres et déracinant les fleurs: il était fou.

L'intimité s'établit promptement dans les temps malheureux. A la fin du repas, Dimitry et Daniel se traitaient en vieilles connaissances. A cette table, d'ailleurs, le jeune Daniel représentait la nation puissante et généreuse qui protégeait la sainte cause des Grecs, de son or, de son épée, de ses vœux; c'était assez pour éveiller toutes les chaudes sympathies de Dimitry en faveur de l'étranger, son convive. Lorsque vint l'heure de la séparation, la tristesse fut si grande, qu'on aurait cru assister à de déchirans adieux, donnés et reçus après une longue et fraternelle intimité.

Daniel promit à Dimitry et à sa charmante famille de revenir à la ferme au premier jour, et il reprit le chemin de la ville, emportant avec lui une de ces passions qui arrivent à leur paroxisme en naissant.

Huit jours après, une nouvelle désolante se répandit dans Athènes; on apprit que les Turcs avaient débarqué au cap Zoster, qu'ils s'étaient répandus, comme des bêtes fauves, dans la campagne, incendiant les villages, massacrant les populations, ravageant les blés en herbe, détruisant tout. Le jeune Daniel fut saisi d'un pressentiment horrible à l'annonce de cette nouvelle. Le débarquement avait eu lieu dans le voisinage de la ferme de Dimitry. Oh! quelle épouvantable pensée fit bouillonner son sang!

Il monta à cheval, et sans se soucier des dangers auxquels son nom de Français n'aurait pu le soustraire peut-être, il courut, sans débrider, à la ferme de Dimitry : son cœur battait avec violence; à chaque échappée d'horizon, il regardait avec des yeux brûlans la petite colline où s'adossait la ferme; il tâchait de saisir, de loin,

Digitized by Google

dans les accidens de terrain, quelques indices d'un malheur soupçonné. Il lui semblait parfois qu'il apercevait des traces de dévastation, et des bois d'oliviers incendiés, des bois bien connus de lui. Bientôt il eut le malheur de ne plus douter. Le sentier du jardin de Dimitry conduisait, cette fois, à des ruines récentes. La ferme était en cendres; plus de verger, plus de treille, plus de fleurs, plus de berceaux de rosiers; l'incendie avait passé par là. Daniel, saisi d'une terrible émotion, s'assit sur le gazon et pleura devant ce triste tableau.

La nuit tombait, et Daniel ne songeait point à regagner la ville; il ne pouvait détacher ses yeux de ce spectacle de désolation, qui prenait encore une plus lugubre physionomie à l'approche des ténèbres; enfin il se leva, épuisé par le désespoir, et salua, pour la dernière fois, le domaine de Dimitry, en lui jetant le nom adoré de Rodokina.

L'écho du cap Zoster avait à peine répété ce nom, qu'un murmure sourd sembla sortir d'une touffe d'aubépines qui couvrait l'entrée d'une grotte. Daniel regarda fixement de ce côté, n'osant pas répéter le nom, de peur de perdre trop tôt son illusion dernière, ombre d'un espoir à jamais éteint. Le buisson s'agita de lui-même, comme pour donner passage à un corps; des gémissemens lugubres se mêlèrent au frôlement des feuilles, une tête blanche se montra, et deux yeux étincelèrent dans l'ombre. L'intrépide Daniel marcha vers le buisson; Argus! c'est Argus! s'écria-t-il, et il dégagea l'animal qui n'avait pas la force de briser le réseau de feuillages, et il l'embrassa comme le dernier ami survivant à toute une famille; Argus lui rendait ses caresses en pleurant.

La pauvre bête était bien souffrante; il était facile de voir, à ses blessures, qu'elle avait soutenu de courageuses luttes contre les ennemis de son maître, et que peut-être elle avait disputé Rodokina contre de lâches ravisseurs. Cette pensée désolante acheva d'accabler Daniel.

L'homme et le chien eurent ensemble un long et muet entretien. Daniel se fit suivre sans peine par Argus. Désormais ces deux existences étaient inséparables : ils prirent tous deux le chemin de la ville, marchant côte à côte, et silencieux comme deux amis qui ont épuisé la langue du désespoir, et qui se sont résignés à se taire, n'ayant plus rien à se dire sur un malheur consommé.

Trois semaines environ après cette scène, Daniel, dévoré de mélancolie, et ne pouvant plus vivre dans ces tristes lieux qui lui ren-

Digitized by Google

daient des souvenirs mortels, s'embarqua sur un brick anglais qui faisait voile vers Constantinople. Il arriva dans la capitale de l'empire ottoman, après seize jours de traversée; Argus ne l'avait pas quitté.

Daniel, résolu de se livrer exclusivement à l'étude de son art, loua une petite maison de campagne à Tarapia, pour y faire un album complet de vues du Bosphore; il dessinait tout le jour, et n'avait d'autre témoin de ses travaux, et d'autre compagnon de ses courses que son fidèle Argus. Un jour, comme ils cheminaient tous deux sur la pelouse qui mène à Buyuckderé, des litières couvertes, escortées par des cavaliers, passèrent dans leur voisinage. Argus donna des signes d'inquiétude, et flaira l'air avec une sorte de fureur; puis il courut à travers les cavaliers du côté des litières, poussa, dans la foule, des hurlemens lugubres, et revint à grands pas auprès de Daniel; il était couvert de poussière et de sang, et son œil s'éteignait.

Daniel se précipita sur son fidèle ami, et l'examina rapidement; Argus avait reçu une blessure mortelle, dans sa courageuse exploration aux litières du sérail. Il n'avait plus que quelques instans de vie; il se roula convulsif aux pieds de son maître, et dans un suprême et merveilleux effort d'intelligence, il parvint à articuler, avec des sons gutturaux, ce nom de Rodokina qu'il avait entendu tant de fois. Il est possible aussi que Daniel se trompât lui-même, et qu'il ait cru entendre ce nom qui vibrait continuellement à ses oreilles; quoi qu'il en soit, Daniel resta dans son illusion, si c'en était une. Argus expira, les yeux tournés vers le nuage de poussière qui couvrait l'escorte du grand-seigneur.

Ici commence une histoire que je traiterais volontiers de fable, avant le lecteur, si elle ne m'avait été attestée par Daniel lui-même, au foyer de l'Opéra, le soir de la retraite de Nourrit. Je prie le lecteur de n'être pas plus exigeant que moi. L'invraisemblable est souvent le père de la vérité.

Rodokina est au sérail du grand-seigneur! voilà les seules paroles que Daniel prononçait tous les jours et à chaque instant, depuis la rencontre de Buyuckderé : il ne se permettait aucun doute sur ce point; c'était une terrible révélation que lui avait faite, en mourant, le chien de la Laconie. Impossible d'exprimer ce que cette pensée jetait d'incessant désespoir au cœur de Daniel. La femme qu'on adore au sérail de Mahmoud!!! il y avait de quoi inventer la jalousie, si elle n'eût pas existé.

Daniel s'embarquait quelquefois sur un canot devant Tophana, et il longeait, à distance permise, la longue file de persiennes qui cou-

Digitized by Google

rent en promontoire sur les eaux calmes et bleues de la rade; il tâchait de saisir, dans les kiosques de la pointe du sérail, quelque indice révélateur de l'existence de sa jeune Grecque; rien ne parlait clairement à son intelligence; les persiennes gardaient leurs mystères; le kiosque restait muet; le silence et la mort semblaient habiter seuls cette galerie maritime des voluptés orientales. Les palmiers et les acacias flottaient comme des panaches sur les petits dômes du jardin; la mer chantait au pied du harem; le vent faisait frissonner les banderolles des navires à l'ancre; rien dans l'air, sur l'onde et la terre, ne prenait intérêt à l'inconsolable tristesse de Daniel; il restait sombre au milieu de tant d'azur et de soleil.

La nuit il faisait des rêves affreux : c'était toujours de poignantes visions, où se déroulaient des turbans, des cachemires, des danses de bayadères, entremêlés d'eunuques noirs et blancs; il se réveillait en sursaut, poignardant Mahmoud. Le jour venu, il allait rôder devant la sublime porte du palais de sa hautesse, tâchant d'épier les mystères de l'intérieur. Il accostait quelquefois les plus humbles serviteurs de la maison du sultan, et leur faisait des questions qui provoquaient la méfiance et ne lui amenaient aucune réponse qui le satisfît. En se couchant, il priait Dieu d'anéantir les sérails, au moins dans les songes. Jamais amant ne fut plus malheureux que *Daniel*.

Il vécut, ou pour mieux dire, il mourut quatre mois dans ces angoisses, ne prévoyant aucune issue favorable à sa passion. Il attendait une révolte de janissaires; mais les janissaires ne se révoltaient pas : pour arriver au bonheur, il lui fallait une révolution dans l'empire ottoman. Il comptait aussi sur les Russes ou les Grecs. Triste chose en amour de compter sur des révolutions! elles arrivent tard quand elles arrivent; les maîtresses vieillissent, et les amans aussi. Daniel se trouvait souvent sur la colline de Sainte-Sophie, au passage du grand-seigneur; il contemplait son puissant rival, et voulait deviner sur sa figure quel degré de bonheur pouvait donner à un homme la possession de Rodokina. Le grand-seigneur avait une attitude qui se prêtait mal aux conjectures de Daniel; il étalait, sous son turban négligé, un visage ravagé par des passions faciles et des soucis impériaux; il avait une tristesse cuivrée sur les joues, et un grand symptôme de désenchantement dans ses yeux. Les souvenirs du sérail paraissaient l'occuper fort peu; il causait politique avec le capitan-pacha. Daniel regardait le peuple, et cherchait des signes de mécontentement; le peuple se prosternait, et balayait la terre avec dix mille turbans mal roulés.

Digitized by Google

Daniel sortait un soir de la maison de M. Constantin, négociant français à Galata, et il se dirigeait vers Péra, lorsqu'il avisa un homme qu'il avait connu à Marseille, et qui se nommait tout simplement Pascal. La profession de ce Pascal était assez étrange, et rarement un Français l'embrasse. Pascal, encore enfant, fut pris par les Algériens et consacré à la garde des femmes d'Hussein-Bey. A l'âge de vingt ans, il s'était échappé d'Alger et avait couru le littoral, offrant ses services aux deys et aux pachas qui avaient des harems et qui étaient plus généreux que l'avare Hussein. Pascal connaissait à fond toutes les langues de la Barbarie; il parlait le français comme le fils d'un corsaire; il possédait une jolie voix de soprano, et pinçait la mandoline à ravir. En 1820, il vint à Paris pour acheter des Françaises à elles-mêmes, pour le compte de l'empereur de Maroc, qui s'était fait représenter *la Caravane* de Grétry, par des acteurs du théâtre de Fréjus, et qui demandait des Françaises *piquantes* à tout prix.

Daniel qui avait une idée fixe, passa par-dessus toutes les idées intermédiaires, pour arriver au but qu'il avait subitement entrevu, en rencontrant Pascal. Ta fortune est faite, lui dit-il; demande à parler au bostangi, au chef des eunuques, au visir, à qui tu pourras, enfin, et offre tes services au grand-seigneur; tu diras que tu viens de France, que tu as étudié les mœurs, la politique, l'esprit public, tout ce que tu voudras, et que tu peux cumuler les fonctions d'eunuque et de conseiller du divan. Mahmoud paierait 100,000 piastres un eunuque français; il en demande partout; il n'y en a pas; vingt fois j'ai songé, moi,... mais je suis arrêté par une considération puissante. Viens chez moi, je te peindrai les cheveux et la figure; je te donnerai des lunettes vertes; je te mettrai une cravatte française qui te cachera le menton; je ne te laisserai pas un pouce de chair visible sur la face. Tu es intelligent, tu sais ce que je veux faire de toi : sers-moi bien, et je te paierai largement.

Pascal avait un grand flegme, comme ceux de sa profession; il répondit avec nonchalance qu'il était prêt à tout faire pour de l'argent. Daniel l'embrassa, et lui donna de magnifiques arrhes du marché conclu. Pascal, nourri dans les sérails, en connaissait les détours; il savait parfaitement à qui s'adresser pour faire ses offres de services; il parla de lui à la domesticité impériale avec tant d'assurance; il fit sonner si haut ses voyages à Paris, ses liaisons avec les ministres français, dont il prétendait avoir appris les secrets, en gardant leurs femmes; il fit tant de bruit de paroles sur les Russes et les Grecs, que d'échelons en échelons il arriva jusqu'au visir. En

Digitized by Google

présence de ce haut dignitaire, Pascal prit une attitude diplomatique; il s'inventa une vie, qui, disait-il, avait été toujours consacrée à la sainte cause des Turcs. Jamais rôle de comédien ne fut mieux joué; ceux qui ont connu Pascal au service du célèbre docteur Clariond ne seront pas étonnés d'apprendre qu'à la fin de cette entrevue, il était admis aux fonctions du sérail, sous la condition de faire constater par le bostangi et le capidgi-baji, la validité de ses titres; épreuve que Pascal ne redoutait pas, et dont il sortit avec honneur.

Pascal avait quelques affaires à régler en ville, disait-il; il demanda son firman d'admission, et quitta le palais pour y rentrer le lendemain. Comme on le pense bien, le lendemain, ce fut Daniel qui rentra, ingénieusement affublé du déguisement complet de Pascal. La domesticité d'antichambre s'inclina devant le firman de Daniel.

Voilà donc notre jeune artiste français mêlé aux eunuques blancs du grand-seigneur. Malheureusement son impatience subit les cruelles épreuves du noviciat; il n'était pas arrivé à ce haut degré de confiance qui ouvre le sanctuaire de Mahmoud. On lui confia d'abord la garde de six vénérables odalisques, qui n'étaient gardées que pour la forme; car le sultan, avec cette galanterie qu'il veut naturaliser à Stamboul, croirait humilier une sultane douairière en lui refusant un gardien de sa vertu. Daniel conduisait au bain son fragment de sérail séculaire, et il fermait les yeux sous ses lunettes vertes. Il servait ces dames à table, les conduisait à la campagne, les déshabillait le soir avec le plus grand respect, et disait à l'oreille, à chacune d'elles, que c'était probablement par oubli qu'elles n'avaient pas reçu le mouchoir impérial. Cette attention délicate, renouvelée tous les soirs, fit un grand bien à Daniel. La plus octogénaire de ces dames avait quelquefois des entretiens d'amitié avec Mahmoud, dont elle prétendait être la mère illégitime; elle vanta fort l'esprit et l'urbanité parisienne de l'eunuque Daniel. Le sultan, qui a la manie de la France, et qui d'ailleurs connaissait déjà son nouveau serviteur, par le rapport du visir, mit un terme aux ennuis du surnumérariat, et nomma Daniel chef des eunuques blancs et inspecteur du harem des favorites. Daniel exprima sa reconnaissance en bosselant son front sur le tapis.

Le soir même, Daniel entra en fonctions. Son prédécesseur destitué lui donna le poignard damasquiné, emblème de sa puissance, et lui montra du doigt, tête inclinée, le rideau de velours écarlate qui fermait aux profanes le harem des favorites. Daniel ému, non de peur, mais d'amour, souleva le pesant rideau, et pénétra dans

Digitized by Google

le plus gracieux salon que Galand ait inventé dans ses *Nuits*. Mille flammes ruisselaient sur les lampes et les girandoles d'or; les pastilles à l'essence de rose fumaient dans les cassolettes; une couronne d'orangers en fleurs bordait le mur circulaire; des piles de coussins de velours à crépines d'émeraudes s'élevaient partout, comme des trônes d'odalisques; une gerbe d'eau safranée bondissait sur un bassin avec une agilité joyeuse, et embaumait l'air d'un parfum irritant; le salon était désert, mais tout y respirait la femme; c'étaient partout des bracelets oubliés sur les divans, des schalls flottant au balcon des croisées ouvertes, des mandolines tièdes encore du doigt qui les anima, des sandales d'enfans tombées du pied nonchalant de l'odalisque, des bouquets de fleurs ravagés par des doigts distraits sous quelque pensée de mélancolie et d'amour: l'atmosphère de ce ginécée oriental était brûlante à respirer; elle était pleine d'émanations enivrantes; elle agissait sur les sens, comme le voluptueux démon de midi, au mois des blés jaunes, à l'ombre des palmiers qui conseillent les désirs. Daniel étouffait de bonheur.

Des voix enfantines et mélodieuses retentirent sur le perron du jardin, et vingt jeunes femmes entrèrent en folâtrant dans le salon embaumé : la vue de Daniel, grotesquement habillé, provoqua de longs éclats de rire, qui déconcertèrent un peu le fier et jeune Français. Une seule n'avait pas ri; elle était restée sur le seuil de la porte du jardin, et regardait le ciel étoilé, la tête mélancoliquement penchée sur l'épaule. Daniel ne voyait pas le visage de l'odalisque, mais une gerbe de lumière éclairait un cou et des bras d'une pure et incomparable blancheur qui était restée dans le souvenir du peintre et de l'amant. Elle fit un mouvement pour se retourner; Daniel tressaillit; un visage lumineux se leva dans l'ombre, comme un soleil de nuit; c'était Rodokina.

Tous les sentimens qu'une passion de femme peut créer éclatèrent à la fois, comme un volcan, dans le cœur de Daniel; il ne savait auquel de ces cris intérieurs donner audience; il sentait une double flamme en lui, celle qui le perçait comme un poignard de soufre et celle qui le ravissait au ciel comme une extase de volupté. Jusqu'à ce jour il avait douté, mais à présent le malheur était vivant à ses yeux. Rodokina au sérail du sultan! Ah! sans doute, elle était la favorite entre les favorites! Si jeune, si fraîche, si gracieusement sculptée, avec sa beauté souveraine, sa blancheur vive, sa taille de statue grecque, ses divines ondulations, elle devait avoir inspiré au sultan, son maître, une de ces intraitables passions comme le so-

Digitized by Google

leil et la mer en font naître sur ce rivage d'Orient. Oh! qu'il allait payer cher, l'amoureux Daniel, ce suave instant d'apparition! La nuit s'avançait menaçante d'amour; le mouchoir du sultan était suspendu sur la tête de l'artiste comme l'épée de Damoclès, et encore Damoclès n'avait qu'à porter un casque de fer; mais rien ne pouvait garantir Daniel du mouchoir fatal! Autour de lui les femmes causaient, riaient, chantaient, s'embrassaient, dansaient, faisaient toutes ces choses à la fois avec une étourderie charmante; Rodokina seule tenait le sérail à distance; elle avait l'air d'attendre un évènement, le mouchoir peut-être, se disait Daniel. Oh! si elle était amoureuse du sultan! Ciel! Olympe! Tartare! Enfer! Cependant le mouchoir n'arrivait pas.

Dans un angle du salon montait du tapis au plancher une pendule, à caisse de bois de sycomore, avec un cadran de mauvaise mine; c'était le seul meuble qui déparât ce gracieux salon. Du fond de cette caisse sortit une tempête de sons qui suspendit les jeux, les rires, les chants. C'était le carillon du coucher. Ces dames chaussèrent leurs sandales et prirent leurs schalls. Un eunuque noir entra; il n'avait pas de mouchoir. Il dit à Daniel qu'il venait se joindre à lui pour conduire les odalisques dans leurs appartemens. L'eunuque s'exprima en langue franque; mais Daniel lui ayant fait observer qu'il comprenait fort bien le turc, la conversation s'engagea bientôt entre eux, pendant que les femmes faisaient leur toilette de nuit.

— Il paraît, dit Daniel avec un accent prononcé d'indifférence, il paraît que le commandeur des croyans a besoin de repos?

— Oui, d'un grand repos, dit l'eunuque. Il a passé la journée à cheval; il a été à Tarapia; il a cassé vingt œufs d'autruche, à deux cents pas, avec son fusil français; il a tenu son divan; il a passé en revue dix mille guerriers; il a visité sa flotte, qui part demain pour Corinthe, et ses batteries de campagne à Tophana; aussi notre maître, le commandeur des croyans, dort-il d'un profond sommeil depuis deux heures.

— Seul?

— Eh oui! seul; on n'a besoin de personne pour dormir.

— Et le commandeur des croyans a-t-il l'habitude de se réveiller avant le jour?

— Quelquefois.

— Et alors?...

— Alors, il se rendort.

— Ah!... Pardonnez-moi, je ne suis pas encore fait aux habitudes

Digitized by Google

du palais; c'est par la faveur du fils du prophète que je suis ici.

— Je le sais. Qu'Allah vous y maintienne long-temps; notre gracieux sultan est un si bon maître!

— Oui, c'est ce qu'on dit partout..... Il est encore fort jeune, n'est-ce pas?

— Le fils du prophète est jeune jusqu'à sa mort.

— C'est juste. Cependant il arrive un âge où..... Ainsi, j'ai remarqué ce soir qu'on n'avait jeté le mouchoir à personne.

— Quel mouchoir?

— Le mouchoir du sultan.

— Je ne comprends pas.

— Comment donc! Dans tous les sérails où j'ai servi, le maître jetait tous les soirs le mouchoir à la favorite...

— J'ai quarante ans de sérail, moi; je n'ai jamais entendu parler de cela.

— Comment vous appelez-vous?

— Ali.

— Et moi Danieli. Écoutez, Ali, je brûle de faire plus que mon devoir et de répondre dignement à l'auguste confiance dont je suis honoré; voilà pourquoi je vous fais ces questions. Croyez qu'en m'accordant votre amitié et les conseils de votre expérience vous n'obligerez pas un ingrat. Je me suis enrichi à Paris, au service d'un bey français qui avait un nombreux sérail et qui me payait royalement, parce que les gens comme nous sont rares à Paris, notre profession y devenant de jour en jour plus dédaignée par les jeunes gens, à cause de la corruption des mœurs. Mes économies sont placées à Galata, chez un banquier franc; elles sont à vous comme à moi.

Ali s'inclina et baisa un pan de la robe de Daniel. Celui-ci continua.

— Vous vieillissez, Ali, et vous avez besoin de repos; lorsque vous voudrez quitter le sérail et vivre votre maître, dites-le-moi, et je vous fais un sort.

— Frère, répondit Ali, la reconnaissance, dit le Koran, doit s'attacher au bienfait promis comme au bienfait reçu. Ali vous remercie avec son cœur. Croyez bien que c'est sans jalousie que je vous ai vu entrer au sérail, vous le premier eunuque blanc qui ait eu le privilége d'être introduit dans les appartemens secrets. Le sultan vous a nommé son secrétaire privé (seïr-kiatib) et son eunuque favori; il a de hauts desseins sur vous. Jamais eunuque blanc n'a joui de pareils avantages, pas même le capi-aga, qui est blanc comme vous, quoiqu'un peu cuivré. C'est que depuis quelque temps le sultan se relâche des

Digitized by Google

vieux et saints usages; il ne veut plus camper en Europe; il veut changer sa tente du Bosphore contre un palais franc. Que le prophète soit béni! Danieli, vous êtes appelé à de hautes destinées; quand votre esprit sera entré dans l'esprit de l'invincible Mahmoud, souvenez-vous de moi. Bien loin de songer à quitter le sérail où je suis né, j'aspire à la charge de kislar-agassi (chef des eunuques noirs); cette charge donne le titre de pacha à trois queues.

— Avant huit jours, Ali, vous serez nommé kislar-agassi.

Ali baisa la main de Daniel et l'essuya avec son front. Daniel poursuivit.

— Maintenant, Ali, dites-moi quelle est, de toutes ces odalisques, la bien-aimée du grand-seigneur?

— Je serais fort embarrassé de vous le dire, Danieli; le sultan ne s'occupe pas beaucoup d'elles; les soins de la guerre l'absorbent jour et nuit. Il a un sérail parce qu'un sultan doit avoir un sérail; il s'entoure de femmes comme on s'entoure de fleurs, pour les respirer, voilà tout.

— Y a-t-il beaucoup de Grecques au sérail?

— On en a amené beaucoup depuis un an, mais le kislar-agassi les a renvoyées à cause de leur laideur. Il n'en a gardé qu'une : Mouna.

— Mouna! C'est, je crois, celle qui vient d'entrer là, dans cette chambre?

— Oui, une belle fille, Mouna.

— Elle se nomme Mouna...

— Pourquoi me faites-vous cette question?

— Oh! pour rien... En la voyant, j'ai pensé qu'elle était la favorite du sultan, et, en bon esclave, je voulais lui témoigner plus de respect qu'aux autres.

— Il est vrai que le sultan l'a remarquée quelquefois...

— Il l'a remarquée!... Voilà tout... n'est-ce pas?...

— Attendez, je crois que le kislar-agassi m'appelle.... oui.... Je vais prendre ses ordres.

Ali courut à la pièce voisine, et Daniel resta dans le corridor où les femmes se déshabillaient. Son agitation était extrême; il n'osait approcher du rideau qui fermait la chambre de Rodokina; il tenait les yeux fixés dans cette direction, et son cœur battait avec tant de violence, qu'il lui semblait que la vie allait lui échapper.

Ali rentra, et prenant un ton officiellement respectueux, il dit à Daniel :

— L'invincible sultan a parlé à ses esclaves; Danieli, vous aurez l'honneur de baiser la poussière des sandales de nuit du glorieux fils

Digitized by Google

du prophète; allez vous prosterner devant la rose de Zoster, l'étoile de Sétiniah, la perle des houris, et annoncez-lui que le commandeur des croyans a jeté sur elle une escarboucle de son regard sacré. Vous aurez l'insigne félicité de conduire la divine Mouna aux pieds du sublime sultan.

Daniel ne donnait pas signe de vie; il était comme un cadavre debout.

Ali répéta gravement sa période, sans faire grace d'une escarboucle à Daniel.

Daniel ne remua pas davantage; Ali se préparait à recommencer, lorsque le jeune Français se secoua vivement, dans une énergique résolution, et dit, avec un sang-froid qu'il venait de se composer :

— Excusez mon émotion, Ali; c'est la première fois que je reçois les ordres de l'auguste commandeur des croyans; je tremble comme le saule au vent de la mer, sur la bruyère d'Hellé.

Ali désigna la chambre de Rodokina, et se retira.

Daniel entra chez la jeune Grecque; deux femmes l'habillaient avec magnificence et l'inondaient de parfums. Rodokina s'abandonnait à leurs soins avec insouciance et résignation, comme une fille qui subit un hyménée impérieux, et baisse la tête devant la nécessité. Daniel ne cessait de se prosterner, en attendant que tout fût prêt pour la cérémonie.

Enfin, après la toilette solennelle des heureuses nuits du sérail, le moment terrible arriva. Daniel tenait son poignard, et le regardait avec des idées de meurtre et de suicide. Oh! que Rodokina était belle en costume d'odalisque! Ses cheveux coulaient, au naturel, sur son dos nu, blanc et rose; elle portait une couronne d'épis d'or, et une aigrette iris; sa robe, feuille morte de soie de Naples, laissait à découvert les épaules et le sein, et se renflait sur un large pantalon de foulard bleu, étreint à la cheville par une agraffe de rubis. Elle était vêtue à la dernière mode du sérail, mode inventée par la sultane Valida. Jamais plus ravissante épouse ne fut amenée au lit nuptial; Hélène était moins femme, lorsque Ménélas attendait ses lèvres, vierges encore, sur la couche d'ivoire de son palais d'Argos. Daniel, qui était plus Grec que Français, chercha dans la mythologie et l'Iliade une comparaison, et ne trouva rien. Il se prosterna pour la vingtième fois; et puis, en proie à toutes les incertitudes d'un rêve, et s'abandonnant au hasard, par lassitude de désespoir, il dit à Rodokina :

— Perle d'Orient, votre gracieux maître vous attend pour vous suspendre à son cou.

Rodokina s'inclina, et suivit son conducteur.

Trente eunuques noirs, le damas à la main, bordaient la haie, sur

Digitized by Google

le passage de Rodokina; Daniel et la jeune Grecque traversèrent un corridor illuminé, bordé de fleurs, embaumé de pastilles fumantes. Le kislar-agassi les attendait à la porte de l'appartement de Mahmoud, et souleva lui-même de sa main, le pesant rideau, pour laisser passer Rodokina. Daniel se précipita aux pieds du sultan, dans une éclaircie d'inspiration courageuse, et lui dit :

—Lumière d'Orient, astre de Stamboul, pilier du ciel du prophète, soleil...

— C'est bien, c'est bien, dit Mahmoud, avec un sourire philosophique; prends ce coussin et assieds-toi à mon côté.

Rodokina baisa la main du sultan, et sur l'invitation polie qui lui fut faite, elle se coucha sur un sopha, devant lequel on avait étalé une collation de fruits, de confitures, de limonades et de sorbets.

— J'ai besoin d'un *tchoador* (premier valet de chambre), dit le sultan à Daniel, et je t'ai choisi malgré l'usage; je me moque de l'usage, moi. Écoute, Danieli, fais-moi le plaisir de supprimer les perles et les soleils dans tes complimens; cela m'ennuie et m'endort. Je t'ai appelé à mon service particulier, parce que je connais ton zèle et ton savoir; tu as beaucoup voyagé; tu as vu Paris, cette noble capitale de la civilisation; tu parles bien la langue française, voilà tes titres à ma confiance et à ma protection suprême. Nous aurons ensemble de nombreux entretiens.

— Quand il plaira à votre hautesse, ô étoile...

— Le voilà qui recommence!... Appelle-moi simplement Mahmoud; je ne suis pas fier...

—Quand il vous plaira, sublime Mahmoud; je suis prêt; à cette heure même...

— A cette heure, non, Danieli; demain. Je m'aperçois depuis quelques jours que je suis amoureux; oui, amoureux de toi, belle Grecque de Setiniah!...

Le sultan lança, par-dessus les bougies, à Rodokina un regard d'amour, qui courut, comme une traînée de feu, sur le sein de l'esclave. Daniel pâlit sous son fard, et ses yeux s'éteignirent sous ses lunettes vertes de Paris.

— Que tu es heureux, Danieli; tu ne connais pas l'amour! bénis la main de ton père qui t'a donné, au berceau, une profession calme, qu'on peut exercer sans oublier ses devoirs. Ah! que ne suis-je comme toi, Danieli; j'aurais soumis les Grecs en trois jours! Les femmes efféminent le guerrier! Tu peux te retirer, Danieli; qu'Allah te garde des embûches de la nuit!

Le sultan déposa sa chibouque sur un coussin, et regarda Rodo-

Digitized by Google

kina avec des yeux humides d'un avenir de volupté. Daniel porta négligemment sa main droite à son poignard.

— Tu m'as entendu, Danieli, dit le sultan.

— Oui, mon souverain maître, répondit Daniel; que le Prophète veille sur vous, et vous protége contre les séductions de la femme! Je connais vos ennemis, ils sont puissans; je connais vos amis, ils sont plus dangereux encore.

— De quels amis veux-tu parler, Danieli?

— Des ministres de France, sublime seigneur; méfiez-vous d'eux; il vous perdront, en vous caressant. J'ai dit. Que la nuit vous soit voluptueuse et l'oreiller doux! Je baise la poussière de vos pieds.

Daniel fit un mouvement pour sortir; le sultan le rappela.

— Que veux-tu dire, Danieli? parle-moi avec toute sincérité; qu'ai-je à craindre de mes amis de France?

— Vos amis! gracieux seigneur; oh! que vous connaissez peu le génie français et le gouvernement représentatif!

— Comment! je serais trompé par le visir Villèle!

— Par Villèle et par Corbière! Ce sont deux ministres rusés, qui font les Turcs, mais qui sont Grecs dans le cœur.

— Villèle et Corbière sont Grecs!

— Grecs comme l'Iliade et l'Odyssée; Grecs comme les Russes.

— Les Russes sont Grecs aussi!

— En doutez-vous, radieux sultan? Croyez-vous que le colosse du Nord ne soit pas désireux de fondre la limite de ses glaçons sous le soleil de vos états?

— Oui, cela me fait réfléchir...

— Réfléchissez...

— J'y réfléchirai demain... La belle Mouna languit d'amour sur son divan...

— Réfléchissez, ô Mahmoud, sur votre position; les Grecs sont trop faibles pour vous inspirer des craintes sérieures; tournez vos yeux vers le colosse du Nord; là est le danger. Le colosse du Nord profitera de vos dissensions intérieures pour franchir les Balkans et vous dicter des lois dures. Le colosse du Nord est le plus formidable et le plus secret allié des Grecs...

— Que je te remercie, Danieli, de tes excellens avis! Oui, tu as raison; mon ennemie naturelle, c'est la Russie; j'aurais dû le deviner plus tôt.. Hélas! pourquoi faut-il consumer les douces heures de la nuit dans ces questions arides, lorsque la volupté...

— Le colosse du Nord vous menace donc de toute l'envergure de

Digitized by Google

ses ailes rapaces, ô sublime sultan! J'ai vu Saint-Pétersbourg; je connais les boyards; ils regardent le Bosphore avec des yeux de convoitise; ce climat leur sourit; les Russes aiment le soleil et ils maudissent Pierre Ier, qui leur a bâti une ville inhabitable, et les a condamnés aux prisons de la fourrure et de la glace. Le czar actuel comprend la justice de ces plaintes, et il a dit un mot profond: Je veux donner la Turquie pour sérail à mes boyards.

— Le czar a dit cela?

— Il l'a dit, magnifique Mahmoud...

— Oh! Danieli! que de tourmens vont m'assaillir demain à mon réveil! Faisons trève un instant à ces cruels entretiens qui me donnent l'insomnie et glacent le désir; je crois que ma belle Mouna s'endort...

— Le colosse du Nord attise secrètement le feu de la rébellion en Morée...

— Crois-tu cela, Danieli?

— J'en suis certain, splendide sultan; j'en ai les preuves; j'ai vu les Tartares du Don déguisés en Albanais et en Palicares.

— Allah!

— J'ai vu deux vaisseaux russes aborder à Napoli de Romanie, et débarquer des munitions de bouche et de guerre...

— Et la France, la France mon alliée!..... Je crois que la blanche Mouna...

— La France, ô invincible fils du Prophète! la France conspire secrètement. Le ministère laisse organiser des comités hellènes. Benjamin Constant a prononcé un discours en faveur de la croix; les poètes publient des poèmes sur les descendans de Thémistocle et d'Épaminondas; Béranger a fait cette ode contre vous:

Un jeune Grec sourit à des tombeaux.

Permettez-vous que je chante...

— Non; cela réveillerait la belle Mouna...

— C'est juste; je vous la chanterai demain. O magnanime sultan! l'horizon se rembrunit; le château des Sept-Tours tremble sur sa base; vous aimez la franchise, n'est-ce pas?..... Eh bien! souffrez que je vous parle le langage d'un ami dévoué; faites un noble appel à vos puissantes facultés viriles; levez-vous, fils du grand Selim, répétez avec le superbe Orosmane, un de vos aïeux, ces vers de Voltaire que je vais vous traduire en turc:

Et lorsque la trompette et la voix de la guerre
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,

Digitized by Google

Je n'irai point, en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un sérail abandonner mes jours.

— Mon aïeul Orosmane a dit cela!

— Il l'a dit comme je vous le dis; Voltaire ne l'a pas inventé; et après l'avoir dit, il cessa d'abandonner ses jours aux langueurs d'un sérail, il ne voulut plus être en proie à des amours lâches; il prêta l'oreille à la voix de la guerre et à la trompette qui faisaient retentir la terre du Nil à la mer Noire; il tira son poignard, et tua la vertueuse Zaïre, comme Mahomet II tua Irène, afin de n'avoir plus de prétexte....

— Vous voulez que je tue la belle Mouna!

— Non, non, cela n'est plus dans nos mœurs! verser le sang d'une femme! ah! si vous saviez quels remords ont assailli votre aïeul Orosmane! Tuer la divina Rodoki...! la divine Mouna! oh! l'Europe chrétienne se liguerait contre vous demain; il y aurait une dixième croisade. Soyez à la hauteur de la civilisation européenne; dites à cette femme qui dort: Éveille-toi et pars; tu es libre. C'est ainsi que se conduisit Scipion l'Africain; ce héros avait quelques millions de jeunes femmes à sa disposition, et au fond il ne les aimait pas trop; il n'en aimait qu'une, la guerre, cette maîtresse éternelle de tous les héros. Or, un mari vint lui réclamer sa femme; Scipion fit appeler cette épouse infortunée, perdue dans le nombre des prisonnières, et la rendit généreusement. Ce trait a été gravé sur bronze; voilà deux mille ans passés qu'on le célèbre en vers, en prose, en tableaux, en statues; il n'est pas un écolier européen qui n'ait fait un rêve amoureux sur la continence de Scipion. Vous êtes destiné à effacer Scipion; vous l'effacerez; vous chasserez du sérail cette Mouna qui rouille le glaive *Zuphalgar*, qui retient dans son fourreau le saint étendard du Prophète; vous la chasserez, et vous serez grand, honoré, vainqueur. Tremble! tremble! ô Grèce rebelle! le sultan se réveille, il foule aux pieds les roses du harem; à lui l'harmonie du canon! à lui les caresses des balles! à lui les voluptés du sang! ô Grèce, que tu fus mal inspirée, le premier jour de ta rébellion! Capitan-Pacha, déroule tes voiles; artilleur des Dardanelles, polis tes boulets de marbre! sang! guerre! vengeance! mort! sultan, je baise vos genoux sacrés.

Daniel, épuisé d'enthousiasme, tomba aux pieds du sultan.

Mahmoud était foudroyé; des larmes coulaient dans sa barbe; il releva Daniel avec bonté, lui serra la main, et secouant la tête mélancoliquement, il lui dit:

— Daniel, c'est le prophète qui t'a conduit dans mon palais; ta

Digitized by Google

voix m'enseigne mon devoir; laisse-moi passer dans le recueillement l'heure de nuit qui me reste; retire-toi; tu dois avoir besoin de repos; demain sera le jour des grandes résolutions.

— Non, non, je ne vous quitte pas, mon gracieux maître. Je suis l'ange des bonnes pensées; dormez, je garderai votre sommeil; veillez, j'entretiendrai votre veille; au lever du jour, vous me trouverez debout, et le doigt levé vers l'Occident.

— A demain.

Le sultan prononça ce mot d'une voix sourde, il laissa mollement tomber sa tête sur une pile de coussins, et s'endormit.

Rodokina était toujours endormie sur son divan, le visage inondé de lumière. Daniel contemplait avec délices cette céleste fille, qu'il venait d'enlever miraculeusement aux dangers de la nuit : il jouissait de ce sommeil angélique qui le calmait; rien n'est doux aux yeux et au cœur comme de suivre le sommeil de la femme aimée, de compter les molles agitations de son sein, les soupirs de son haleine, les murmures mystérieux qui semblent trahir les confidences d'un rêve, les pensées d'une autre vie, dont elle seule a le secret, et qui assombrissent son visage ou le rendent serein comme une aube de printemps. Daniel était si absorbé dans ce spectacle, qu'il n'avait point songé encore à jeter un coup d'œil autour de lui; un rayon du matin lui fit lever les yeux, et il aperçut l'image de Rodokina *mille fois* répétée, dans de hautes glaces qui tapissaient la chambre, et se courbaient en dôme sur sa tête. Daniel se trouvait dans l'appartement qu'Achmet III meubla de ces magnifiques glaces que le sénat de Venise lui envoya après le traité de Passarowitz. Jamais la volupté orientale n'avait été plus intelligente dans ses dispositions de boudoir; Daniel frémit en songeant à quelles fantaisies de sultan désœuvré la jeune fille avait été exposée, et il rougit pour elle autant de fois qu'il y avait de glaces vénitiennes se renvoyant l'une à l'autre les girandoles et les divans. Cette pensée rendit Daniel imprudent, lui si contraint jusqu'à cette heure; il s'approcha de Rodokina, et lui serra doucement la main pour la réveiller.

La jeune fille ouvrit les yeux, et vit le sultan endormi et Daniel assis à deux pas d'elle. Daniel mit un doigt en croix sur ses lèvres, dans l'attitude du silence, et resta quelque temps dans cette position, pour bien s'assurer que Rodokina l'avait compris. L'air mystérieux et le signe de Daniel frappèrent la belle Grecque; elle se leva sur son séant, et fit un geste qui signifiait : Parlez, je suis prête à tout écouter. Alors Daniel ôta son turban et ses lunettes, releva vivement ses boucles de cheveux, et fit luire sur Rodokina deux yeux noirs,

Digitized by Google

comme la chambre d'Achmet III n'en avait jamais vus sous un front d'eunuque; avec la même vivacité, il replaça ses lunettes et son turban. Ce fut comme une apparition. La jeune fille porta les mains à son front, et regarda au lambris de glaces, comme pour y chercher un souvenir confus d'une histoire oubliée; puis, elle regardait l'eunuque sous sa première forme; il avait replacé son doigt sur ses lèvres, et montrait de l'autre main à Rodokina le jour naissant, qui s'épanchait en rayons d'argent à travers les jalousies des balcons.

— Est-ce un rêve? dit Rodokina d'une voix basse, mais claire.

Daniel fit le signe — non.

Le sultan s'agita convulsivement sur sa colline de coussins, et se réveilla, en portant la main au trophée de sabres suspendu au chevet. Rodokina reprit la pose du sommeil. Daniel s'était levé, le poignard à la main, dans l'attitude d'un dévoué serviteur qui garde son maître. On n'entendait, au dehors, que la voix lente et solennelle des muzzeins qui annonçaient la prière de l'aurore du haut des minarets.

Le sultan tendit la main à Daniel, et regarda Rodokina.

— Comme elle dort dans son innocence! dit-il; les rêves de mon sommeil m'ont bien conseillé; le Prophète a parlé à son fils à travers la gaze des visions nocturnes; Danieli, je serai grand comme un Français. Hier, j'ai passé la revue de mes troupes; elles marchent comme des régimens de Napoléon; je veux me mettre à leur tête, et l'on parlera de moi comme de lui.

Daniel essuyait ses larmes, car il pleurait de joie; la plaisanterie tournait au sérieux.

— Danieli, continua Mahmoud, soulève la persienne du kiosque d'Achmet... Bien... Que vois-tu devant Tophana?

— Une corvette avec pavillon blanc, à misène.

— C'est *la Perle* qui part, dans deux heures, pour la France. Ouvre ce cabinet, maintenant; tu y trouveras des costumes francs; j'en fais acheter de tous côtés, parce que je veux m'en servir un jour, car je veux tout révolutionner ici. Choisis deux vêtemens complets pour toi et pour... pour Mouna. Vas réveiller mon seïr-kiatib, qui dort là, en sortant à gauche, dans le corridor. Tu lui demanderas un firman de sortie et un ordre d'embarquement scellés du sceau impérial. Tu expliqueras tout au commandant de la corvette *la Perle*; le généreux Français te comprendra. Je te confie Mouna; tu la conduiras en France, auprès de sa famille...

— Sa famille existe! s'écria involontairement Daniel.

Digitized by Google

— Elle existe; c'est moi qui l'ai protégée, à la prière de Mouna. Que pouvais-je lui refuser, à l'adorable enfant? Et le Prophète m'est témoin que j'avais attendu cette nuit pour lui demander le prix du service que j'avais rendu à la famille de Dimitry Zaccaroüs.

Daniel fondait en larmes.

— Cette famille est à Marseille, et mon hasnadar lui a envoyé sur la maison Rodokanaki une lettre de change de cent mille francs.

— Oh! vous êtes plus grand que Scipion, qu'Orosmane, que Sélim II, que Mahomet, le vainqueur de Constantinople!

— Danieli, les instans sont précieux; je me retire dans le kiosque de la Pointe, je te laisse seul avec Mouna; habillez-vous et partez. Si tu rencontres quelques obstacles, viens à moi, et je les lèverai.

Le sultan salua de la main Daniel et disparut derrière une tenture de velours.

Une heure après, deux jeunes passagers montaient l'échelle de la corvette *la Perle*; l'un, le plus petit, suivait l'autre, avec une figure où se mêlaient des expressions de joie, d'étonnement, d'hésitation, d'inquiétude. C'étaient Daniel et Rodokina. Daniel avait gardé son secret; il servait respectueusement la jeune fille comme un esclave, et ne s'était point révélé à elle. Pendant toute la traversée, il montra cette délicatesse héroïque. Le trentième jour, ils arrivèrent à Marseille, et, après une quarantaine de dix jours, on les débarqua.

Daniel conduisit Rodokina dans sa famille. C'était le soir; Dimitry Zaccaroüs habitait une petite maison de campagne, à Montolivet; elle rappelait exactement la ferme du cap Zoster; il n'y manquait que Rodokina et Argus.

— Voilà votre fille, dit Daniel à Dimitry; je vous la rends pure et digne de vous.

Dimitry et ses filles inondèrent de baisers et de larmes la vierge du sérail. Dans l'excès de cette joie, le sauveur de Rodokina fut long-temps oublié.

— Et qui êtes-vous, dit enfin Dimitry à Daniel, vous qui me rendez la vie?

Daniel ôta le demi-masque de soie verte et de foulard qui cachait sa figure, et dit : — Je suis votre beau-fils, Daniel de Gersaint.

Rodokina le reconnut cette fois; elle poussa un cri de bonheur et perdit connaissance.

Ils furent mariés le lendemain à la chapelle du rit grec.

MÉRY.

Digitized by Google

BULLETIN.

L'expédition de Constantine est le grand évènement de la semaine. On avait lieu de craindre, il y a huit jours, qu'elle ne rencontrât, dès son début, un ennemi de plus, et que la marine française n'eût d'abord à chasser du port de Tunis l'escadre turque, pour permettre à nos troupes de terre de marcher contre Achmet-Bey, sans crainte des hostilités ou des intrigues qui pouvaient la menacer sur son flanc gauche. Nous avions, pour notre compte, exprimé cette crainte, et il ne nous paraissait pas impossible que le capitan-pacha fût déjà établi dans le port de Tunis, avant l'arrivée des divisions Lalande ou Gallois. Cela ne prouvait rien contre l'activité de M. Molé; le ministère français ne pouvait en effet donner des ordres, avant qu'il n'eût été averti par les dépêches de Constantinople. Cependant *le Constitutionnel* se hâtait de nous faire un procès et laissait tomber sur nous ses gros anathèmes. Il nous appelait de *maladroits apologistes de la diplomatie*. Il promenait ses regards sur la carte du monde, et, découvrant que l'on peut aller plus vite, à vol d'oiseau, de Toulon à Tunis que de Constantinople à cette même capitale de la régence barbaresque, il déclarait le ministère impardonnable de n'avoir pas devancé le capitan-pacha sur la côte d'Afrique. Il oubliait seulement d'ajouter au trajet de Toulon à Tunis celui de Constantinople à Paris, dont il faut tenir compte, apparemment, dans tous ces calculs de distances, lorsqu'il s'agit d'une dépêche expédiée par M. d'Eyragues, notre chargé d'affaires en Turquie. Peu nous importe toutefois, et nous accepterons volontiers une partie de l'accusation qui nous est intentée. *Maladroits*, soit! Nous nous inclinons devant notre vieux confrère, qui, prenant la parole, chaque matin, a trop beau jeu pour nous faire la leçon et se donner raison contre nous, six jours de la semaine sur sept. Mais *apologistes de la diplomatie*, c'est trop fort. On voit maintenant que nous avions bien plutôt fait tort à notre diplomatie et au ministère, et présumé trop peu de leur promptitude à agir. Les forces navales de la France stationnent, à l'heure qu'il est, à l'entrée du port de Tunis, et l'escadre du capitan-pacha n'a pas encore paru; elle a eu peur. Seulement une corvette s'en est détachée, pour venir, à Tunis, recevoir du bey le *présent* de je ne sais combien de piastres turques qu'il fait de temps en temps à la Porte, selon les usages orientaux, et dont le capitan-pacha doit avoir, dit-on, sa part. Voilà donc, selon les probabilités actuel-

Digitized by Google

les, quel sera tout l'intérêt de cette promenade du pavillon turc dans la Méditerranée.

Nous nous trompons; il y a encore un autre intérêt pour notre expédition. Le bey de Tunis, que nous ne croyons pas, pour cela, pénétré d'une vive affection pour la France, a protesté qu'il voulait garder une complète neutralité entre notre armée et le bey de Constantine. On peut, tout en le surveillant pour l'avenir, l'estimer sincère aujourd'hui dans ses protestations envers nous; car il a été bien trompé ailleurs dans son attente : il devait recevoir de la Porte des secours, qu'il aurait transmis à Constantine, ou qui l'auraient indemnisé lui-même de ceux qu'il a peut-être déjà fournis; et, au lieu de cela, la Porte lui expédie une corvette qui vient réclamer de lui le *présent* d'usage. Il est douloureux d'être mystifié à ce point par les siens. Le bey de Tunis a paru se jeter dans nos bras; la mauvaise humeur nous l'a livré pour quelque temps, une frayeur prudente a fait le reste. Que cela dure seulement assez pour que l'expédition s'achève sans obstacles et sans perfidies de ce côté, et les dépêches de M. d'Eyragues, venues si à propos, la résolution si prompte du ministère, auront produit plus d'effet qu'on n'aurait osé l'espérer.

Le bey de Tunis, si nos informations sont exactes, est allé jusqu'à demander que l'appui du gouvernement français lui fût assuré contre la Porte, dans le cas où elle voudrait le punir de son espèce de défection, dont il se fait auprès de nous un mérite. Il est vrai que cette confiance en nous n'est qu'une plaisanterie : un tel danger n'est pas imminent; la Porte a d'autres soins et d'autres affaires. Qui sait si, après avoir essayé de susciter de nouveaux embarras à notre domination en Afrique, elle ne sera pas amenée, un jour ou l'autre, à invoquer notre protection, comme le bey de Tunis, contre une puissance dont elle reconnaît la supériorité, et qui n'a pas été étrangère sans doute à la ridicule et stérile entreprise du capitan-pacha? Tels sont les Turcs, à Constantinople comme à Tunis : dissimulés d'abord et presque caressans, pour cacher leurs complots sous un air de bonhomie et d'innocence; puis, insolens jusqu'à la folie, quand ils croient le moment venu d'éclater; humbles, découragés et supplians, dès qu'ils ont échoué, ou qu'ils se voient surpris sans avoir rien commencé encore. En négociant avec les Turcs de Constantine, M. Molé savait tout cela; aussi n'en poussait-il pas moins les préparatifs de l'expédition, avec le même soin et la même prévoyance que s'il n'avait pas négocié, et tout sera prêt, quoi qu'on en ait dit, pour entrer en campagne dans la saison favorable. On a aggloméré depuis long-temps, dans les provinces voisines de la Méditerranée, des forces plus que suffisantes pour une expédition ordinaire; mais quand on a pu supposer, il y a quelques jours, que la résistance d'Achmet-Bey serait secondée par Tunis et par Constantinople, on a doublé les moyens d'attaque, et ils sont aujourd'hui formidables. Si toutes les feuilles hostiles, qui, pour faire du patriotisme à leur façon, accusent le gouvernement de n'être pas en mesure, avaient des correspondans fidèles dans le Midi, elles auraient appris, comme nous, tout ce qui a été fait pour frapper un grand coup, s'il devient nécessaire. Le ministre de la guerre n'a pas agi seul dans cette circonstance; il fallait un travail rapide, une décision hardie, et surtout une responsabilité dont le ministère tout entier devait se charger en commun. M. le président du conseil, de concert avec M. le général Bernard et d'autres généraux destinés

Digitized by Google

à un commandement, a tout prévu, tout réglé, en deux ou trois nuits, avec une célérité et une largeur qui peuvent bien dépasser certaines prévisions, mais que les chambres auront à juger plus tard, et qu'elles approuveront, nous n'en doutons pas. Un seul fait montre qu'on ne s'est arrêté devant aucun obstacle : il n'y avait pas assez de chevaux pour la cavalerie et le matériel qu'on embarque; on en a emprunté à des régimens d'artillerie cantonnés dans nos départemens méridionaux, et on les a mis à pied jusqu'à ce que la campagne soit terminée. Nous apprenons que ces régimens, par esprit de corps sans doute, ont fait entendre quelques murmures; mais l'esprit national qui animait M. Molé, a dû l'emporter sur bien des scrupules légaux et des susceptibilités militaires. Cette manière de procéder à l'organisation d'une armée, en prenant ses élémens partout où on les trouve, rappelle un peu les libres allures du régime impérial; elle sera justifiée par le succès; tout le monde y applaudira, surtout si Achmet-Bey, effrayé d'une si rapide manifestation, demande à traiter avant la guerre.

Achmet-Bey avait proposé ses conditions; la France lui avait dit les siennes : ce sont celles-ci qu'il lui faudra subir. Le gouvernement français voulait garder, pour la sécurité de notre établissement en Afrique, les points du littoral qu'il occupe déjà, Bone, La Calle, Bougie, et toutes les portions de territoire qui en sont des dépendances naturelles; il exigeait, en outre, deux ports qui ne lui appartiennent pas aujourd'hui, Stora et Gigéri; enfin, dans l'intérieur des terres, il tenait à rester maître de Ghuelma, cette position, nouvelle aussi, mais indispensable pour observer Constantine, et en frayer le chemin, toutes les fois que nos intérêts le commanderont. Ce que le gouvernement réclamait, il ne manquera pas de le réclamer encore; et s'il ne veut rien de plus, il se montrera généreux. On conçoit que ce puis se être un essai à faire, et que le triomphe complet de sa force ne doive pas bouleverser en un jour toutes les bases de sa politique africaine.

Ce qu'il aurait à faire en Espagne, ou pour l'Espagne, on serait plus embarrassé de le dire, au milieu de la confusion universelle que nous y voyons régner depuis les Pyrénées jusqu'à Malaga, et de Cadix à Barcelonne. La tentative d'Espartero n'a rien changé : il y a seulement des désordres de plus, et des hommes de moins, et l'on n'oubliera pas comment ils ont disparu. Du reste, la vraie question, la lutte entre don Carlos et le gouvernement de Madrid, demeure en suspens sans qu'on fasse rien pour la décider. Les dernières nouvelles disent qu'Espartero est à Daroca, dans cette partie de l'Aragon qui confine à la Nouvelle-Castille, et qu'il marche de concert avec Oraa contre le prétendant. Celui-ci est à Calomacha, dans la même région, c'est-à-dire aussi près qu'ils le sont eux-mêmes de Madrid, et pourtant il s'est bien gardé de prendre la route de cette capitale. Son inaction rend inutiles tous les petits avantages partiels obtenus récemment par ses chefs de guérillas. Ainsi la défaite du corps de troupes constitutionnelles que commandait Buerens, défaite dont on a fait grand bruit, n'a produit encore aucun résultat décisif.

Il n'en est pas tout-à-fait de même en Portugal. Nous apprendrons, d'un jour à l'autre, que la lutte s'est engagée d'une manière qui ne laissera plus aucune incertitude entre les deux partis, qui rassemblent aujourd'hui et concentrent toutes leurs forces. Tout serait fini sans doute, et nous le saurions déjà, si le marquis de Saldanha, avec sa prétention de parodier les

Digitized by Google

mots de César, ne tenait encore, et par-dessus tout, à passer pour un chevalier plein de courtoisie, qui attend, pour agir, que sa souveraine, en mal d'enfant, ait été délivrée. En quels temps vivons-nous, bon Dieu! Quels chefs de partis, quels ambitieux nous voyons! Ce sont donc de bien pitoyables intérêts qui les poussent, et de maigres passions qui les animent, puisqu'ils ont le loisir de se réserver pour une aussi grave et belle opportunité, les relevailles d'une femme! Tout est rapetissé à d'indignes proportions, les hommes, les choses, surtout les convictions, et il faut s'écrier, comme le prophète Isaïe, que les doléances de M. l'archevêque de Paris ont bien remis un peu à la mode : *Deminutæ sunt veritates;* il n'y a plus de vérité qui ait conservé la même valeur. C'est l'explication universelle des évènemens de notre époque.

Du reste, nous l'avons dit, et on ne saurait trop le répéter, il n'y a personne en Portugal, parmi ceux qui savent les affaires, qui eût soupçonné M. Bois-le-Comte d'avoir aidé, encouragé, ou approuvé cette nouvelle révolution. Ce n'est qu'à Paris qu'on imagine de telles calomnies, et parce qu'on espère les faire retomber sur la tête de M. Molé; mais on ne réussira pas dans ce projet si patriotique de ravaler faussement la politique française au niveau qu'a voulu prendre, en cette circonstance, la politique de l'Angleterre. Le président du conseil, qui a toujours honoré et défendu la nationalité de son pays, sait aussi respecter celle des autres; et ce qu'il a dû voir dans les derniers évènemens de Portugal, c'est une nationalité timide qui s'essayait à naître, et que l'on prétendait étouffer. Certes, il n'a pas choisi ce moment pour se mettre à la suite des intérêts anglais, auxquels il a, d'ailleurs, nous le savons tous, montré toujours et partout plus de méfiance que notre pays n'en veut conserver aujourd'hui. Pour tout le reste, l'avenir jugera entre ses prévisions et celles du pays; mais pour cette fois, tout le monde lui donnera raison.

A l'intérieur, rien de nouveau n'a pu distraire le cabinet du travail des élections, si ce n'est l'émeute qui a relevé la tête dans le chef-lieu de la Gironde, cherchant à abuser du prétexte que lui offrait une rivalité locale entre Libourne et Bordeaux, entre M. le duc Decazes et M. Fonfrède. On sait que le pont qui doit être établi à Saint-André de Cubzac, sur la Dordogne, et qui déjà est commencé, nous le croyons, par ses adjudicataires, a été le sujet, ou du moins l'origine de cette querelle. Si le pont de Cubzac, à l'imitation du fameux pont de Fribourg, de M. Chalais, est assez élevé au-dessus de la Dordogne, pour laisser passer encore les navires marchands avec leurs mâts et leur voilure, comme ils passent maintenant à côté d'un simple bac qui ne leur oppose aucun obstacle, Libourne continuera de communiquer directement avec la mer, sans recourir à Bordeaux, et même lui fera concurrence sur plusieurs marchés voisins. Bordeaux se fâche, et il a tort; cela lui arrivera souvent d'avoir tort et de se fâcher, s'il cède aux influences capricieuses et violentes de M. Fonfrède, que le conseil-général de la Gironde a eu la faiblesse de prendre pour secrétaire. M. Fonfrède penche pour le fédéralisme provincial, principalement pour le fédéralisme de la Guyenne; il ferait bon marché du reste de la France. Mais comme il est dans sa nature d'esprit et dans son tempérament de gâter toutes les idées qu'il embrasse, même les bonnes, jugez ce que doivent devenir les mauvaises, quand elles ont traversé son cerveau. Le fédéralisme est une de ces idées

Digitized by Google

mauvaises qui semblaient ne pas avoir besoin d'être encore élaborées par lui pour devenir plus détestables; il l'a ramassée toutefois, entre plusieurs autres meilleures, dans l'héritage des Girondins. Dès qu'il l'a eue en mains, il en a fait quelque chose de grotesque, non pas un moyen temporaire de résistance politique contre une centralisation *meurtrière* (cela serait fort inutile dans notre temps), mais un expédient imprévu et incroyable pour faire prospérer sa ville natale, en l'isolant, s'il le pouvait, du vaste ensemble des intérêts matériels de la France. Pour cela, tout lui est bon, et il s'est fait agitateur au petit-pied, entre la rue du Chapeau-Rouge et les allées de Tourny. On nous assure, et nous le croyons sans peine, qu'il n'a pas été étranger à cette démonstration bruyante qui est venue saluer M. Decazes, l'homme peut-être à qui la ville de Bordeaux doit le plus de reconnaissance, pour tout le bien qu'elle en a reçu, et pendant son ministère et depuis. Voilà à quoi s'exerce, dans Bordeaux, cet esprit organisateur que M. Guizot avait fait venir à Paris, pour mettre un peu d'ordre dans la polémique des journaux et rendre la santé à notre société malade. Il est vrai qu'ils s'étaient bien abusés l'un et l'autre en s'associant : M. Fonfrède renie aujourd'hui M. Guizot, parce qu'il ne le trouve pas assez *gouvernemental*, comme on dit; il estime M. Molé et M. de Montalivet beaucoup plus *gouvernementaux*. C'est bien, et nous en félicitons M. Molé et M. de Montalivet, mais nous espérons qu'ils ne se laisseront pas prendre à cette caresse. Dans tout ceci, il faut admirer à quel degré M. Guizot possède une des plus hautes facultés de l'homme d'état, si ce n'est même la première et la plus précieuse : nous voulons dire le talent de choisir les hommes. Nous citerions beaucoup d'autres exemples de méprises semblables ou plus malheureuses; mais il vaut mieux laisser là tous les noms propres et parler un peu du camp de Compiègne, où nous avons pourtant retrouvé M. Guizot, mais perdu au milieu de vingt mille soldats qui ne le connaissent guère, et qui attirent exclusivement l'attention du prince royal.

Dans cette immense plaine de Compiègne, nous avons vu vingt mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, faire des marches et contre-marches, des évolutions de ligne, simuler tantôt un combat, une escarmouche, ou une retraite. Et ce n'est rien, cependant, comparé à ce qu'on y vit pour la première fois, en 1698, sous Louis XIV. Saint-Simon et Dangeau ont parlé des merveilles de ce camp, dont le grand roi eut l'idée, après la paix de 1697, pour compléter l'instruction militaire du duc de Bourgogne. A vrai dire, même aujourd'hui, les camps de grandes manœuvres ne servent pas à autre chose, et les officiers, les soldats, n'y apprennent rien qu'ils ne sachent déjà, ou qu'ils n'aient pu apprendre ailleurs à moins de frais. Nous avons pris, à Compiègne, communication d'un manuscrit anonyme, qui donne, sur le camp de 1698, des détails qu'on ne retrouve, avec la même exactitude et les mêmes développemens, ni chez Dangeau, ni chez Saint-Simon. L'armée, composée de la maison du roi, de la gendarmerie et d'autres corps de cavalerie, de dragons, et d'infanterie, montait à plus de soixante mille hommes. Elle était commandée par le duc de Bourgogne, avec le titre de généralissime, sous la direction du maréchal de Boufflers. Le roi arriva à Compiègne, le 30 août, avec Monsieur, le dauphin, le duc de Bourgogne et la princesse Adélaïde de Savoie, femme du duc de Bourgogne,

Digitized by Google

le duc d'Anjou, roi d'Espagne, le duc de Berry, Jacques II, roi détrôné d'Angleterre, et tous les plus grands seigneurs de France.

« Quoique cette scène, selon notre manuscrit, ne fût icy qu'un divertissement dont les états voisins de la France ne pouvaient certainement prendre aucun ombrage, Guillaume, roy d'Angleterre, voyant un si grand nombre de troupes sur le chemin de Flandres, en conçut de la jalousie, tellement qu'il envoya, sous divers prétextes, un de ses généraux en Lorraine, avec ordre de passer à Compiègne, mais, dans le fond, pour pénétrer si cet appareil de feste militaire ne cacherait pas des desseins d'une plus grande conséquence. » — Aujourd'hui ce n'est plus du côté de Compiègne que ce tournera la surveillance de l'Angleterre, ce serait bien plutôt vers les steppes de Wosnessinsky, où va se déployer cette prodigieuse revue de soixante mille cavaliers.

Au camp de 1698, le siége simulé de Compiègne était le seul but de la réunion des troupes. La ville était défendue par le marquis de Crenan et attaquée par le général Rose, sous les ordres du duc de Bourgogne, généralissime, et du maréchal de Boufflers, commandant en second. Le siége commença le 12 septembre, et tout fut disposé pour le faire durer quatre jours de tranchée ouverte. Le duc de Bourgogne, conduit par le maréchal Boufflers, vit faire l'ouverture de la tranchée. — « Le jeune prince, ajoute notre manuscrit de Compiègne, promit aux travailleurs vingt sols par jour, et qu'on leur enverrait de la bierre, ce qui fut aussitôt exécuté. C'est ainsi qu'il savait déjà encourager le soldat et engager le cœur par la libéralité; c'est aussi la première leçon que doit pratiquer le général qui veut avoir une armée obéissante et affectionnée. On les vit en un instant élever les parapets et dresser les batteries.... Le 15, tout se disposa pour l'assaut général, après qu'on se fut rendu maître de tous les dehors; mais le gouverneur, ne voulant pas attendre à l'extrémité, fit battre la chamade, et la capitulation fut signée. Elle portait que le 22 on sortirait de la ville, qu'on laisserait les fortifications en l'état qu'elles étaient, excepté qu'il serait *permis d'arracher les palissades pour se chauffer l'hiver.* »

On a pu voir, dans Saint-Simon, quel luxe déployèrent les officiers au camp de 1698. Voici d'autres détails : « La tente du maréchal de Boufflers avait des salles parquetées et meublées magnifiquement, et sa table était si somptueuse, qu'outre les deux mille écus que le roi lui donnait par jour, il lui en coûtait encore cent louis d'or du sien. On croit que cette dépense lui coûta plus de cent mille écus. Aussy le roy lui fit-il un honneur qu'il n'avait fait à personne depuis trente ans, qui fut de dîner deux fois chez lui avec la famille royale... Le dauphin et M. le duc de Bourgogne y mangèrent très souvent.... Qu'on juge de là quelles pouvaient être les dépenses des autres tables, car chacun y voulait paraître; la plupart des officiers un peu distingués tenaient table et avaient leurs tentes aussy parées que les plus belles chambres de Paris. Je ne puis oublier une galante somptuosité du marquis de Créqui et une pareille du général Rose. Un jour que les autres tables avaient attiré tous les officiers, de sorte qu'il ne s'en présentait point pour les léurs, ils firent venir tous leurs domestiques pour les remplir, et les firent manger en leur présence. Je ne sais si les saturnales romaines présentaient un plus beau spectacle. »

Digitized by Google

Le roi fit présent, Saint-Simon nous l'apprend, de trois cents livres à chaque capitaine d'infanterie, et de six cents livres à ceux de cavalerie et de dragons. — « Mais, comme le dit notre chroniqueur, ce fut un dédommagement fort léger des dépenses excessives auxquelles on les avait engagés; car cette espèce de campagne, qui dura au plus un mois, coûta autant qu'une campagne réelle. On en faisait monter la dépense à plus de 16 millions. *Il y eût eu plus de vanité que de prudence dans cette magnificence, si elle n'avait pas été employée pour l'instruction de l'héritier présomptif de la couronne.* »

C'est là sans doute aussi le principal avantage que le ministre de la guerre a prétendu tirer du nouveau camp de Compiègne, établi, certes, sur des bases beaucoup plus modestes. Pour instruire, fortifier et aguerrir les officiers et les soldats, il faudrait quelque chose de plus; on aurait à leur faire exécuter des ouvrages de fortification, des travaux de route, des remuemens de terre de toute espèce; on leur commanderait d'élever eux-mêmes un fort en terre, et d'en faire le siége ensuite de jour et de nuit, quel que fût le temps, comme cela se pratiquait au camp de Saint-Omer. Au lieu de cela, on ne les emploie qu'à des manœuvres de ligne et à des combats simulés en plaine. L'instruction des princes, au demeurant, paraît complète désormais aux juges les plus difficiles; ils montrent un aplomb dans le commandement, un coup d'œil rapide, et, pour toute la théorie des manœuvres, une sûreté de mémoire qui ferait envie aux plus vieux généraux. C'est l'hommage que leur rendait tout le monde, en les voyant et les entendant sur le champ d'exercice. Il y a un autre avantage qu'on n'a pas dû négliger en instituant le camp, et qui restera surtout à M. le duc d'Orléans, destiné à séjourner plus long-temps que son frère à Compiègne. Il se sera fait connaître de tous les officiers qu'on y a réunis, et il les connaîtra tous, la plupart même par leurs noms et leurs services, que sa mémoire fidèle retient avec un rare bonheur. Il en a salué plusieurs, qu'il avait vus dans la tranchée d'Anvers, du titre de compagnons. Les soldats eux-mêmes ne lui seront pas inconnus, et il ne sera pas étranger parmi eux. Toutes les fois qu'il y a un repos au milieu des manœuvres, et que l'on a formé les faisceaux, il vient se mêler dans leurs rangs, les interroger sur leur santé, sur la qualité des vivres, sur les habitudes du camp, et causer avec eux gaiement, familièrement, mais sans vaine affectation de popularité : tout cela est dans une parfaite mesure, et tout cela réussit à merveille. Nous avons vu les officiers les moins disposés à reconnaître la suprématie d'un lieutenant-général de vingt-six ans, qui paraît devoir son grade à sa naissance, s'incliner néanmoins devant cette affabilité de tous les momens, cette expérience anticipée, et nous les avons entendus prononcer sur M. le duc d'Orléans, et sur son frère aussi, un jugement militaire trop caractéristique pour n'être pas reproduit exactement : « Il n'y a rien à reprendre, disait-on; *ces messieurs* sont dignes de leur haute situation. »

Nous voudrions bien pourtant que les soldats, pour exprimer leur contentement, ne fussent pas excités par les chefs de corps à prendre le langage des devises en gazon, ni à tresser pastoralement les chiffres d'Hélène et de Ferdinand, de Philippe et de Marie-Amélie, avec de la mousse, devant l'entrée de leurs tentes. On paraissait d'abord avoir renoncé à ces futiles enjolivemens, aux festons, aux astragales en feuillage; on s'y est livré ensuite avec ardeur, surtout dans le camp d'Orléans, qui

Digitized by Google

n'est plus qu'un parterre de verdure auquel on fait dire une foule de choses. Le camp de Nemours suivra nécessairement l'exemple. Il est incroyable aussi combien, dans la confection des drapeaux dessinés sur la terre, il se dépense de briques écrasées pour faire le rouge, de pierres crayeuses pour imiter le blanc, et de houille pour simuler l'azur du glorieux emblème tricolore. Les cœurs entrelacés surtout abondent. Il est des soldats qui, ne prenant pas ce symbole au sérieux, y ont ajouté des trèfles, des carreaux et des piques. M. le duc d'Orléans est réduit à récompenser tout cela, en faisant distribuer, derrière lui, quelques pièces de cinq francs par les officiers de sa maison. Nous croyons bien qu'il aimerait mieux avoir à exercer sa libéralité pour d'autres travaux plus utiles et d'autres témoignages de dévouement. Ainsi, pour aller du camp de Nemours au champ de manœuvres, il y a une lieue à faire dans le chemin le plus mal tracé, le plus fangeux dès que la pluie est tombée, et le plus étroit dans certaines parties. Et rien ne serait plus facile que de l'améliorer, car il se maintient presque partout en pente, et il y a de l'espace pour l'élargir. Un petit nombre de corvées des troupes, enlevées momentanément à leurs jolis emblêmes, feraient une route praticable et laisseraient ce bon souvenir de l'armée aux villages voisins de Compiègne.

Dans le camp d'Orléans, il n'y a guère que le corps du génie qui n'ait pas gazonné, ni festonné le devant de sa porte. Le génie n'a pas perdu son temps à ces fadaises; mais nous ne saurions dire vraiment à quoi il l'emploie. Ce n'est pas sa faute, sans doute, s'il reste inactif; mais dans les évolutions de ligne, les manœuvres en plaine, il n'y a pas de place pour lui, tout génie qu'il est, et il passe sa journée à fronder : c'est la loi de sa nature et de l'école d'où il sort. M. le duc d'Orléans, dans un moment d'enthousiasme militaire, semblait lui avoir promis au moins une demi-heure de travail sans relâche, en s'écriant : « Je veux que nous fassions, un de ces jours, un passage de rivière. » Il y a bien déjà un pont de chevalets et de bateaux, sur lequel passe la route du camp de Nemours au champ d'exercice; ce n'est pas de cela qu'il s'agissait, non pas d'un pont tout fait, mais d'un pont à faire, à la vue de l'armée, avec des arbres abattus par des sapeurs sur le lieu même, en trente minutes. On aurait vu alors à quoi sert le génie, et l'admiration des deux camps lui était acquise; mais il fallait commencer par un abattis d'arbres. Qui aurait payé les arbres? et combien les aurait-on payés aux paysans? Nous offrons de parier que le paysan picard, riverain de l'Oise, aurait évalué chacun de ses arbres à 200 francs. On peut en juger par l'avidité de ceux qui ont donné à loyer les terrains du champ d'exercice; il n'est pas de tribut qu'ils n'essaient de prélever sur l'administration de la guerre. Ils laissent à dessein, sur quelque quartier de terre à proximité, un peu de foin fauché depuis long-temps, et au premier pas qu'un soldat fait dans cette direction, ils appellent un garde-champêtre, et le procès-verbal est dressé. Il y a des procès qui durent encore depuis le camp de l'année dernière. C'est au point que les esprits prévoyans, dans Compiègne, prédisent avec douleur que l'on renoncera à exercer ainsi l'armée, pour échapper à tant d'avanies. Tant mieux si, pour ce motif ou pour d'autres, on renonce à l'institution aussi fréquente de ces camps dispendieux, qui n'apprennent pas à l'armée beaucoup plus que ce qu'elle sait déjà, ce qu'elle a pu apprendre au Champ-de-Mars. Les camps lui enseignent, dit-on, à supporter les fati-

Digitized by Google

gues de la guerre. Nous en doutons, et nous avons dit pourquoi : c'est qu'ils sont incomplets dans leur constitution actuelle. Il est vrai que, dans les dix premiers jours, les soldats ont été mouillés amplement, mouillés le jour à l'exercice, mouillés la nuit sur leur litière en paille, à travers les tentes. Mais à quoi bon? Seulement à éprouver sérieusement la santé de tous les hommes, dont un douzième était déjà à l'hôpital. Une semaine de temps sec et de soleil vivifiant a tout réparé. On fera bien de ne pas oublier toutefois, au ministère de la guerre et dans l'état-major, qui ne couche pas sous les tentes, qu'il y a des fatigues auxquelles le soldat peut vouloir se soustraire en temps de paix, quand ce n'est qu'un pénible amusement, et qu'il braverait de tout son cœur, si la guerre lui montrait un but digne de lui, un grand intérêt de patriotisme et d'honneur.

Pour en finir avec les camps, disons franchement à M. le duc d'Orléans ce que d'autres, d'une voix plus grave, ont dû lui dire avant nous: c'est qu'il n'est pas destiné à être seulement le roi de l'armée. Maintenant que le métier de la guerre lui est connu autant qu'il peut l'être par la théorie, il y a d'autres secrets, d'autres fréquentations, d'autres études, un autre genre de vie, qui doivent lui enseigner le métier le plus difficile de tous, celui de régner, dans un siècle où l'ordre civil a conquis la suprématie et la direction de la société.

— Le mariage de M. le duc d'Orléans avec une princesse luthérienne, mariage conclu d'après des principes de sage tolérance si conformes au temps où nous vivons, a jeté l'émoi dans le cabinet du Vatican. Sa sainteté Grégoire XVI entrevoit déjà pour la France la papauté d'Henri VIII. Rome tremble pour l'avenir de sa fille apostolique et romaine. Nous qui connaissons la France, nous ne partageons pas le souci de ces funestes prévisions; Rome chrétienne peut avoir de mauvais augures, comme Rome païenne. Quoi qu'il en soit, le pape est très préoccupé de son idée, et le nonce de sa sainteté, M. Garibaldi, est chargé de surveiller la France, et d'épier les moindres tentatives luthériennes, afin que le remède soit vigoureusement porté aux premiers symptômes du mal. M. Garibaldi, mieux placé que le saint père pour juger notre pays, doit s'apercevoir que notre quiétude religieuse est fort rassurante, et qu'elle garantit l'avenir des intérêts spirituels et temporels du pape. Il est possible qu'un fait tout récent ait alarmé la sollicitude romaine; mais ce fait, M. Garibaldi le sait bien, est tout-à-fait indépendant du mariage du prince royal. Un village du département de la Manche a perdu son curé dernièrement. On s'adressa à l'évêque pour demander un nouveau curé; soit que l'évêché fût au dépourvu, soit que la requête du village eût été oubliée, le curé n'arriva pas. Un juge de paix facétieux, se croyant appelé par la nature de ses fonctions à pacifier son village, se chargea de trouver un curé; en effet, par l'entremise du magistrat, un ministre de la religion réformée arriva par la diligence, et le village en masse s'est fait protestant. C'est une leçon donnée aux évêques qui doivent mettre autant de zèle à pourvoir de pasteur un pauvre village, qu'une paroisse de chef-lieu. Le pape a perdu un hameau, mais il lui reste la ville et l'univers, *urbs et orbis*.

Jamais, au contraire, la religion catholique ne fut en meilleure voie de prospérité, si elle persiste à garder ses limites naturelles, tracées par la ré-

Digitized by Google

volution de juillet et le bon sens. La restauration, cette mortelle ennemie du catholicisme, a failli l'entraîner dans sa chûte, à force de vouloir rendre sa cause solidaire de la religion. Pourquoi faut-il qu'une voix toujours mal inspirée s'élève si souvent pour compromettre de si beaux résultats? C'est avec douleur et pitié que nous avons lu le nouveau manifeste du nouveau M. de Beaumont contre Voltaire et Rousseau; il n'y a pas d'excuse possible pour un pareil anachronisme. M. de Quélen, l'apologiste précoce des ordonnances de Charles X, songe toujours à son palais détruit, et s'obstine à ne voir la religion que dans ce monument, dont il ne reste plus pierre sur pierre. Jamais, peut-on lui répondre à propos du Panthéon, jamais édifice n'eut une destination plus équivoque. Soufflot, son architecte, le finissait à peine, qu'on tremblait déjà pour son existence matérielle; la coupole se lézardait, et le cordon élégant de colonnes corinthiennes qui régnait autour du sanctuaire, chancelait sous le poids; la grace de ces colonnes fut contrainte de se retirer devant des pilastres solides qui garantissaient la solidité du dôme. L'église, à son berceau, se pronostiquait un avenir orageux. La restauration elle-même, qui prenait en continuel souci les monumens religieux, au détriment des profanes, ne put parvenir, en quinze ans, à consolider le culte dans le panthéon génovéfin. Voltaire et Rousseau dormaient sous les pieds de la bergère patronne de Paris, et auprès de ces deux grands écrivains, une multitude de serviteurs de Napoléon, que l'apothéose impérial avait fait grands. Au milieu de l'exaltation des trois jours, le Panthéon devait nécessairement revenir à son origine révolutionnaire. Demandez au curé de Saint-Étienne-du-Mont s'il n'est pas bien aise de donner l'hospitalité à sainte Geneviève, toujours tourmentée dans un temple païen? Vous vous plaignez de l'irréligion du siècle et du gouvernement! *Eh! quel temps fut jamais plus fécond en églises? — Unâ avulsâ non deficit alter*, monseigneur. Ce siècle impie vous a bâti l'église Saint-Louis au Marais, l'église de la rue Hauteville, l'église Notre-Dame de Lorette, et, reniant la pensée de Napoléon, il a rendu à sainte Magdeleine le plus beau temple qu'une nation belliqueuse ait jamais consacré à la gloire. Et vous osez vous plaindre! et vous ne voulez tenir compte de rien dans ces temps difficiles, où le sage qui pèche sept fois par jour doit être en garde perpétuelle contre sa langue, contre ses yeux, contre sa main, parce que rien n'est stable encore, et que l'église elle-même, tout ébranlée des coups de ses ennemis et de ses défenseurs, doit appeler à son secours l'isolement et l'oubli pour se faire pardonner ses erreurs d'abord, et reconquérir ensuite le droit de pardonner à autrui!

Rome et l'église nous conduisent naturellement à une lamentable nécrologie. Le traducteur de Michel-Ange, Xavier Sigalon, est mort, à Rome, à la fin du mois dernier; le choléra n'a pas fait de plus touchante victime. Sigalon, après avoir terminé sa toile colossale du *Jugement dernier*, était venu pour assister à l'inauguration de son œuvre, dans la salle des Petits-Augustins. Il vivrait encore, si le désir de revoir Rome et de reprendre d'autres travaux ne l'eût arraché à Paris. Cet artiste était né à Uzès, dans les Cévennes, en 1790; il fut élève de Paul Guérin; sa réputation date du beau tableau de *Narcisse*, exposé en 1824. On cite parmi les toiles remarquables de Sigalon, *la Courtisane*, *Athalie*, *la Vision de saint Jérôme*, et un *Calvaire*. Sigalon meurt au moment où le palais des Beaux-Arts est livré à la curiosité publique. La foule se porte, avec un empressement extraordinaire,

Digitized by Google

vers la chapelle Sixtine du faubourg Saint-Germain, pour admirer ce travail prodigieux d'art, d'instinct, de patience, qui éclate dans la toile de Sigalon. Le peintre avait à lutter contre des difficultés immenses. La fresque originale, à demi effacée par la fumée des cierges qui ont été brûlés pendant deux siècles aux *funzioni* papales, laissait à deviner au copiste intelligent son coloris primitif. Il a fallu que Sigalon étudiât sur d'autres œuvres le coloris énergique de Michel-Ange, et qu'il appliquât ses procédés de comparaison à la fresque de la Sixtine. L'artiste a rendu avec bonheur cette crudité marmoréenne de tons, ces contours si puissamment accusés, ce faire abrupte du grand statuaire, qui ciselait même en peignant. Ainsi, l'oraison funèbre de Sigalon a été écrite par lui, au bruit de la trompette de l'ange, sur la muraille de la chapelle des Petits-Augustins, et tout auprès des statues moulées dont Buonarotti a incrusté les originaux sur le sépulcre florentin de Laurent de Médicis.

— Enfin *le Duc de Guise*, ajourné, depuis bientôt trois mois, par l'accident survenu à Chollet, vient de se produire sur le théâtre de la Bourse. Les frais bocages de *la Double Échelle* ont fait place aux remparts crénelés de Blois. Adieu les mouches de la présidente, la perruque à marteau du sénéchal, et toutes les petites mélodies de M. Ambroise Thomas; voici M. Onslow qui s'empare de la scène, et croit vaillamment, dans sa confiance de grand-maître, que sa belle et simple harmonie, sa fougue dramatique, et toutes ces rares qualités de l'instrumentation qu'il possède à un si haut degré, lui suffiront pour réussir. Étrange ambition que, du reste, le succès d'hier a pleinement justifiée. Je cite M. Onslow d'abord, parce qu'en effet sa position était des plus terribles. Vous figurez-vous un musicien, tel que lui, habitué à l'orchestre du Conservatoire, et qui se trouve tout à coup avoir affaire avec les bizarres gosiers de M. Moreau-Sainti, de M. Henri, de Mme Boulanger, et de tant d'autres que j'oublie. Voilà pourquoi, même à défaut d'autres raisons, M. Onslow aurait encore le pas sur M. de Saint-Georges. En pareilles circonstances, c'est toujours le musicien qu'il faut plaindre le premier, les misères du *poète* ne viennent guère qu'en seconde ligne. En effet, quoi qu'il arrive, les *poètes* finissent toujours par se faire comprendre, et si leur pièce est conduite avec talent, combinée à souhait pour l'honneur de la musique, écrite avec esprit et bon goût, le public, quel que soit d'ailleurs le comédien qui la joue, leur tient compte de leur talent, de leur esprit et de leur distinction, comme il le fait depuis long-temps pour M. de Saint-Georges. Avec quelques aunes de velours ou de drap chamarré, des plaques, des épaulettes, des chapeaux à plumes, des ceinturons et de grands sabres qui traînent, vous ferez de M. Moreau-Sainti un général d'armée ou l'ambassadeur de Prusse à Munich, vous en ferez Henri III ou Charles IX, le calife de Bagdad ou l'empereur du Maroc, peu importe; mais, quoi que vous fassiez, seriez-vous Merlin ou Mozart, deux enchanteurs, vous ne le ferez jamais chanter. Ensuite, il faut dire que ces querelles de rois et de grands vassaux ne vont guère aux proportions de l'Opéra-Comique; ces trois ou quatre pauvres diables de choristes efflanqués et mal vêtus, qui trinquent en chantant faux des refrains de guerre, ont le tort bien grave de rappeler à tout moment les robustes huguenots de Meyerbeer. Quand on se sent la force de lutter avec de pareils souvenirs, ce n'est pas l'Opéra-

Digitized by Google

Comique qu'il faut choisir pour champ de bataille. La musique de M. Onslow est conçue dans un système héroïque et grandiose que, du reste, le sujet comporte à merveille, mais qui bien souvent aboutit à la monotonie, et alors rien ne la relève, ni la puissance sonore des masses instrumentales, ni l'expression dramatique des voix. M. Auber est bien plus habile dans l'ordonnance de ses partitions; n'ayez crainte qu'il dépense jamais ses grands effets au hasard, il ménage sa force et ne la produit qu'à bon escient. Avec cette musique sévère, imposante, écrite dans un style admirable, M. Auber aurait fait trois opéras charmans; il est vrai qu'il y aurait ajouté deux petits élémens de succès qui manquent rarement leur but aujourd'hui : le rhythme et la variété. Quoi qu'il en soit, la partition du *Duc de Guise* peut, à bon droit, passer pour une œuvre pleine de conscience et de loyauté, et digne en tout point de l'un des talens parvenus à leur maturité qui honorent le plus l'école française. — Depuis quelque temps, le théâtre de la Bourse déploie une activité remarquable, les partitions se succèdent et les chanteurs aimés du public reviennent tous. L'autre jour, c'était Mme Damoreau; hier, Chollet.

L'Opéra n'a guère fait parler de lui cette semaine. Mme Stoltz n'a pas réalisé, dans *les Huguenots*, les espérances de son premier début. On conçoit qu'après la séance de mercredi, la cantatrice de Bruxelles n'ait pas voulu renouveler l'épreuve deux fois de suite. Il a donc fallu avoir recours à Mlle Elssler, qui a dansé vendredi son pas si charmant de *la Tempête*. Quel ballet que *la Tempête!* Savez-vous au monde une imagination plus absurde que celle-là? Encore, du temps de Mlle Duvernay, on pouvait prendre patience en attendant le second acte; mais aujourd'hui que les rôles d'Ariel et de Miranda sont confiés à de petites filles sans grace ni talent, il faut passer à travers l'ennui de toutes ces longues scènes et subir les épreuves d'Oberon avant d'arriver au palais mystérieux. Le rôle d'Alcine est une des plus charmantes créations de Mlle Elssler. Nulle part, elle n'a plus de mollesse et d'abandon; on dirait une fée des romances de Novalis; la grace flexible et la volupté allemande remplacent ici la franchise d'allure et l'audace espagnole de la cachutcha. Comme on le voit, c'est encore Mlle Elssler qui a occupé le public de l'Opéra pendant cette semaine, qui n'est pourtant déjà plus celle de sa rentrée.

— Après les débuts, les rentrées, à la Comédie-Française. Ligier a reparu dans *OEdipe* et dans *Hamlet*. Ces deux pièces, assurément, ne sont pas de celles qui soutiennent un acteur, le portent, pour ainsi dire, et font que l'on ne prend pas garde à ses défauts; mais il n'en est pas moins vrai de dire que Ligier n'y a pas été meilleur qu'à l'ordinaire. Non que nous contestions à Ligier le talent, très rare, du reste, de bien déclamer : Ligier déclame avec assez de chaleur, avec assez de sentiment de ses rôles, pour que, si cela suffisait, il n'eût pas de reproches à craindre. Mais ce dont Ligier devrait se défaire, c'est l'emphase, c'est l'affectation. Nous savons très bien que le tremblement des bras et des jambes, pratiqué avec une certaine habileté, passe, auprès de beaucoup de gens, pour du talent dramatique; ce n'est pas l'approbation de ces gens-là qu'un comédien doit ambitionner. Talma, dont Ligier est l'élève, se faisait remarquer surtout par la simplicité de la tenue et la sobriété des gestes; l'élève, en ceci sur-

Digitized by Google

tout, devrait s'efforcer de se rapprocher du maître. Au reste, la Comédie-Française, il faut l'espérer, aura bientôt quelque pièce nouvelle où Ligier puisse créer un nouveau rôle.

Il y avait une raison de reprendre *Hamlet* et *Œdipe*; les rentrées, comme les débuts, ont leurs exigences de circonstance; mais *Gabrielle de Vergy!* grand Dieu! mais *Gabrielle de Vergy!* une tragédie odieuse, sans verve, sans esprit, sans aucune des qualités nécessaires même aux ouvrages médiocres. Pourquoi cette exhumation, si ce n'est pour nous montrer comment Mlle Noblet imite le râle de l'agonie? Nous ne sommes pas de ceux qui refusent aux poètes dramatiques le droit d'émouvoir par tous les moyens les plus terribles, pourvu, toutefois, qu'ils arrivent à l'émotion. Or, ce n'est pas l'émotion, mais le dégoût, que l'on trouve dans cette horrible pièce de *Gabrielle*. Un vase fermé, contenant le cœur tout chaud encore d'un rival immolé par son rival, et donnant matière à un quiproquo aussi révoltant que ridicule, c'est ce que M. Védel devrait bien ne plus étaler sur la scène, s'il ne veut pas que l'on prenne la Comédie-Française pour une succursale de l'Ambigu, d'autant mieux que *Gabrielle de Vergy* n'attire personne.

Mlle Plessis, qui a reparu dans *la Fille d'Honneur*, est en progrès. Nous avons remarqué avec plaisir qu'elle a suivi, en certains points, les conseils de la critique. Par exemple, Mlle Plessis récite avec naturel, ce qu'on la regardait comme incapable de faire. Elle ne s'écoute plus parler; elle est mieux en scène. Elle a gagné aussi pour la simplicité et pour les gestes. D'un autre côté, les qualités qu'elle avait, elle ne les a point perdues. Mlle Plessis, nous ne le nierons pas, a beaucoup à acquérir encore; mais si ses efforts continuent, elle arrivera à satisfaire les juges les plus difficiles. Nous l'engagerons, pour notre part, à observer un peu sa démarche, qui est parfois embarrassée et guindée.

— Au moment où l'Académie française vient de couronner le roman *moral* de M. Saintines, nous aimons à nous souvenir d'un autre roman bien autrement moral et bien autrement digne de popularité, un roman que la France envie à l'Angleterre et qu'elle s'est approprié par plusieurs traductions, l'admirable *Vicaire de Wakefield*. Ce chef-d'œuvre de Goldsmith est un de ces livres qu'on relit toujours et à tout âge avec une émotion nouvelle; c'est plus qu'un roman, c'est une touchante et simple leçon extraite de l'Evangile et de l'Imitation de Jésus-Christ. Un pareil livre ne saurait être trop multiplié, et à une époque où la presse tend à répandre les bons livres à l'aidé des gravures et des embellissemens typographiques, qui n'excluent pas la condition nécessaire du bon marché, on était certain d'avance qu'une édition illustrée du *Vicaire* serait bientôt dans les mains de tout le monde. Celle que publie M. Bougueleret, rue Jacob, n. 26, ne doit pas seulement son succès au mérite de l'ouvrage, mais encore aux soins pris par l'éditeur, pour surpasser ce qu'on a fait de mieux en ces derniers temps. Impression, papier, vignettes encadrées dans le texte, gravures anglaises sur acier, tout concourt à rendre magnifique cette édition que recommande encore le nom du traducteur, M. Charles Nodier : *le Vicaire* est maintenant un livre français, qui doit servir à l'instruction de la jeunesse comme *Télémaque*. Mais ce qu'on ne saurait trop louer dans cette publication où l'original se trouve en regard de la version française, ce sont

Digitized by Google

les spirituelles et gracieuses interprétations du dessinateur qui n'a pas rendu moins fidèlement que le traducteur les grâces et l'esprit de Goldsmith. Quant aux gravures sur acier, elles ont toutes la finesse du burin des grands artistes de Londres, et l'on y retrouve la teinte mélancolique dont sont empreintes les pages du romancier. La dixième livraison, qui paraîtra dans le courant de ce mois doit compléter ce riche volume, que son exécution soignée et son prix modique placeront dans toutes les bibliothèques de famille.

— L'édition illustrée des *Romans historiques* du bibliophile Jacob se poursuit avec activitivé chez les éditeurs Delloye et Lecou : le roman des *Deux fous*, orné de 12 gravures sur acier, sera bientôt complet.

— La *Revue de Paris* lutte, depuis long-temps, contre l'action ruineuse de la *contrefaçon extérieure;* à ce fléau elle n'a rien à opposer qu'une plainte peu écoutée. La garde qui veille aux barrières de la Belgique protége le plagiat et la spoliation. Voici maintenant que nous avons à nous défendre aussi contre un ennemi intérieur; mais, cette fois, au moins, nous aurons des armes efficaces : il nous sera aisé de secouer le joug de la *contrefaçon française*. La loi est précise; les tribunaux n'attendent qu'une plainte, pour prononcer une condamnation. Avant d'arriver à ces extrémités auxquelles nous répugnons, nous avons voulu avertir. Les pièces du procès sont entre nos mains; nous possédons un dossier de journaux, qui portent avec eux leurs arrêts; il nous suffit de les déposer à la barre d'un tribunal. La fièvre de la publication a gagné, vers ces derniers temps, quelques spéculateurs qui n'avaient ni l'intelligence de la mise en œuvre, ni les moyens de rémunérer le talent. Alors il a bien fallu que ces hommes dérobassent à autrui ce qu'ils ne pouvaient acquérir, et qu'ils vécussent d'une existence d'emprunt. Cette contrefaçon nationale a gardé quelque temps, envers nous, certaines réserves qui semblaient atténuer le mal. Ainsi le journal qui nous dérobait un article, paraissait spoliateur officieux, lorsqu'il indiquait la source de l'emprunt. Aujourd'hui il y a progrès, on a créé des journaux tout exprès pour organiser le vol littéraire. La province, voyant cela, a, comme toujours, renchéri sur Paris; nous pourrions indiquer des journaux de départemens qui s'approprient, avec une effronterie inqualifiable, nos articles, soit en les signant d'un nom de fantaisie, soit en ne les signant pas du tout, et dans les deux cas, en omettant de citer la *Revue* qu'ils ont mise en lambeaux. C'est le plagiat descendu à sa plus honteuse expression. Nous serons dans notre droit en poursuivant de pareils actes devant les tribunaux. La propriété littéraire est sacrée comme toute autre propriété : on l'oublie quelquefois, parce que la tolérance enhardit les spoliateurs; mais nous nous chargeons de le rappeler, à leurs dépens, à ceux qui l'ont oublié, et nous les prévenons que nous ferons bonne garde. Nous donnons surtout cet avis aux journaux normands de toute espèce, qui nous dépouillent à qui mieux mieux, à l'ombre de leurs feuilles commerciales; nous ne pouvons souffrir plus long-temps, non plus, que quelques journaux de Paris continuent ce pillage, comme ils l'ont fait récemment pour *Une famille de Parias* de Mme Reybaud, le travail de M. Alphonse Royer sur *Mahmoud II, une Société de tempérance* de M. Méry, etc.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LA

SŒUR ROSE ET LA SŒUR GRISE.

CHAPITRE INÉDIT

Des Histoires du Diable.

I.

C'était il n'y a pas huit jours; l'automne pluvieuse, froide et sombre, avait jeté son manteau de nuages sur la terre; la nuit était noire et triste; on eût dit que l'hiver était venu tout d'un coup et sans crier : *Gare!* pour ne plus s'en aller. Le vent sifflait, l'arbre mugissait, la feuille tombait à moitié jaunie. — Par cette triste nuit, je me promenais seul dans ce beau parc de Saint-Cloud, dont les allées superposées ne ressemblent pas mal à une immense échelle de verdure. Sous ces arbres, et jeté dans un coin, le château se cache d'ordinaire, et il est assez difficile à découvrir, même en plein jour. Mais, cette nuit-là, le château étincelait de mille feux, on comprenait que la vie, la pensée, la fête, la joie, les graves soucis, les inspirations puissantes, étaient là-bas dans ces murs. — Et voilà justement pourquoi j'avais le courage, à cette heure, par cette nuit funeste, de me promener dans le parc de Saint-Cloud.

Vous savez que pour atteindre à la *lanterne de Démosthènes* (par quel caprice a-t-on ôté à Diogène sa lanterne?) qui est le point cul-

Digitized by Google

minant du parc, il y a plusieurs façons de s'y prendre; la plus simple, c'est de suivre l'allée d'en bas et de monter par la pente d'eau, à l'allée supérieure, et au bout de cette allée, d'en prendre une autre plus élevée, et toujours ainsi, comme on ferait pour monter le grand escalier de Versailles; — ceci est la manière vulgaire. Mais pour arriver à cette fameuse lanterne, d'où la vue embrasse tout Paris, sans rencontrer un homme, il est une autre route admirable et difficile que vous avez tous prise dans votre jeunesse en poussant d'admirables cris de joie. Ce beau chemin de la jeunesse, consiste à aller tout droit devant soi, par des sentiers non frayés. Tout au bas de la montagne, vous levez la tête, et regardant un certain point du ciel, une fugitive étoile, votre étoile de dix-huit ans, vous vous dites à vous-même : — J'irai là ! et comme vous le dites, vous le faites, vous allez, — par les ronces, — par les ravins, — par les gazons, — par les sables, — vous grimpez toujours. Quelquefois un rocher se présente, vous gravissez le rocher; quelquefois c'est un gros arbre, vous escaladez le gros arbre; c'est là vraiment une course au clocher pour laquelle on n'a jamais assez de bras, assez de jambes, assez de souffle; à mesure que vous montez, l'ombre s'épaissit autour de vous; mais cependant, tout à vos pieds, vous découvrez comme un océan nébuleux, dont les vagues montent jusqu'à vos pieds. Si bien que, grace à ce mirage fantastique, toute retraite devient impossible, et qu'il vous faut grimper, grimper encore, grimper toujours. Voilà pourtant le chemin que j'avais pris cette nuit-là pour me promener dans le parc de Saint-Cloud !

Mais par ce sentier difficile, si vous saviez que j'avais une belle escorte ! Je voyais s'élever devant moi, comme Jacob à son échelle, une blanche myriade de beaux anges; — tous les anges profanes qui, dans nos beaux jours, avaient ainsi escaladé la montagne, le nez au vent, les cheveux épars, le sein haletant, la lèvre entr'ouverte. — Nous étions jeunes alors, elles et nous. — Elles poussaient de petits cris joyeux dans les airs; elles allaient à la conquête, et leur écharpe leur servait d'oriflamme; elles faisaient bien des faux pas dans cette route, mais elles se relevaient plus animées et plus fières; il me semblait les revoir et les entendre; ainsi escorté, je marchais dans leur sillon comme autrefois; comme autrefois je leur tendais la main, je les encouragais du geste, je les appelais à ma suite, et telle était la puissance du souvenir, que j'arrivai ainsi tout au sommet de la montagne sans m'apercevoir que j'étais seul.

Tout en face de la *lanterne de Démosthènes* est une terrasse; de cette

Digitized by Google

terrasse, quand il fait nuit, on domine un abîme. Vous voyez tout au loin comme une masse immense de papier qu'on vient de réduire en cendres; dans ces cendres noires, brillent un instant et s'éteignent de petites étincelles, faibles lueurs agonisantes qui disparaissent pour toujours. Pourtant, cette masse noire, c'est Paris, ces étincelles qui brillent et disparaissent, c'est l'ame, c'est la pensée de la ville éternelle qui s'endort pour se réveiller peut-être demain. J'en étais là de ma contemplation, quand je sentis sur mes deux yeux deux petites mains, mais si froides! quand je dis froides, l'une de ces mains était brûlante, c'était une sensation incroyable et que nul ne saurait définir; la main glacée était rude au toucher, et comme si elle eût été recouverte d'un duvet nouvellement tondu; la main brûlante était fine et douce comme la main d'une femme de quarante ans; en même temps je sentis que cette créature invisible était assise derrière moi, et je l'entendis me dire tout bas, mais d'une voix mordante : — *Devine!* — C'est le diable! m'écriai-je aussitôt. — Lui aussitôt, me rendant l'usage de mes deux yeux : — Bien deviné, mon secrétaire Théodore!

Moi, sans me déconcerter : — Et voilà justement, mon maître, ce qui vous trompe, je ne suis pas votre secrétaire Théodore, et bien m'en fâche; je suis un pauvre homme à qui vous n'avez jamais rien dicté de bon, à qui vous n'avez pas raconté la plus petite histoire, pendant que vous accabliez, en effet, votre ami bien-aimé, Théodore Hoffmann, de toutes vos faveurs. Que diable, monseigneur, on n'est pas partial comme vous l'êtes! Boiteux ou non boiteux, vous avez pénétré dans toutes les maisons et dans toutes les ames; pas un toit, pas une conscience qui aient un secret pour vous; vous savez l'histoire de l'humanité tout entière; vous l'avez étudiée sous son aspect le plus triste, mais aussi le plus fécond; vous êtes, sans contredit, le plus grand observateur de ce monde, et quand vous voulez écrire vos commentaires, vous n'appelez à vous, tous les cinquante ans, qu'un secrétaire unique! Vous laissez vos autres serviteurs se morfondre à votre porte, et deviner, tant bien que mal, quelques-uns des merveilleux mystères que vous prodiguez à votre favori! — N'avez-vous donc pas appris que César fatiguait quatre secrétaires?

> Tel autrefois, César en même temps,
> Dictait à quatre en styles différens.

Tout beau donc, laissez-moi en repos, me raconter à moi-même les

Digitized by Google

belles histoire que je sais tout bas dans mon cœur, et si vous avez du temps à perdre, allez réveiller votre secrétaire Théodore qui dort sur ses deux oreilles et sous quelque table de cabaret à l'heure qu'il est!

— Là! là! dit le diable avec cet air guoguenard que vous savez, ne nous fâchons pas si rouge! Il est vrai que j'aime mon ami Hoffmann. C'est un puissant esprit qui lutte avec moi de finesse et de naïveté, et qui n'a jamais tremblé! Je ne connais pas d'homme qui prenne plus au sérieux les récits les plus épouvantables; il aime l'odeur du soufre, comme d'autres l'odeur de la rose. Enfin je l'aime; mais toi, mon fils, je ne te hais pas non plus. Tu m'as rendu quelques bons offices, et sans me connaître, que je n'ai pas oubliés. Le premier, tu as pris en main la cause du roi Louis XV (j'ai son ame!) et de ses maîtresses, et j'ai dit, en parlant de toi : *Voilà un bon compagnon!* Tu aimes le rouge et les mouches; l'odeur du musc ne te déplaît pas; or, en morale, du rouge des femmes à la queue du diable, des mouches aux cornes, du musc au soufre, il n'y a qu'un pas. Ce que tu n'as pas assez, à mon gré, et ce qui te manque pour que jamais tu sois digne d'écrire sous ma dictée, c'est la croyance. Tu ne crois à rien; tu as beau faire, c'est dans ton sang. Tu ne crois pas au diable, comment veux-tu que le diable croie à toi? Même à présent tu me regardes, tu me flaires, tu ouvres de grands yeux, comme si j'étais un phalanstérien, un humanitaire, une ci-devant Muse de la patrie. — Rassure-toi, mon fils, je ne suis que le diable, et, puisqu'il fait nuit, puisqu'il fait froid, je te raconterai une histoire, si tu veux.

Comme il disait ces mots, je me rappelai que Frédéric Soulié, dans les *Mémoires du Diable*, nous raconte une des habitudes de son héros, et je cherchai dans ma poche un cigarre. Le diable devina ma politesse. — Tiens, me dit-il en m'offrant un morceau de bois mort, fume-moi cela. En même temps il tournait dans ses doigts des branches de saule, il frottait dans le creux de sa main un des bouts de ce cigarre improvisé, et nous voilà fumant comme deux frères; seulement je remarquai fort bien que le diable, qui ne fait rien comme les autres hommes, mettait dans sa bouche le bout du cigarre tout allumé, — particularité remarquable que Frédéric Soulié a oublié de consigner dans leurs *Mémoires*.

Maintenant, reprit le diable, que veux-tu que je te raconte? — Puis devinant ma pensée: — Oh! me dit-il, tout ce que tu voudras, excepté cela. Non, ce n'est pas moi qui te raconterai tout ce qui s'est passé il y a cinq ans dans ce palais aujourd'hui si calme. Non, ceci

Digitized by Google

n'est pas une histoire en l'air, qui se raconte de diable à homme ou d'homme à diable; mais parlons d'autre chose, si tu veux.

Ainsi parlant, il détournait la tête des hauteurs de Saint-Cloud, où ma pensée l'avait porté malgré lui (il y a des pensées si étranges, des désirs si violens, qu'ils sont plus puissans que le diable); moi, à mon tour, obéissant involontairement à cet être assis à mes côtés, je jetai les yeux sur l'étroit et rude sentier que j'avais parcouru pour arriver jusqu'au lieu où j'étais assis. Le sentier, tout à l'heure si sombre, était illuminé par une clarté douteuse : dans cette lumière blafarde s'agitaient plusieurs personnes, hommes et femmes, occupés à tous les soins de la vie de chaque jour. Ces hommes étaient devenus gros et lourds, ces femmes avaient perdu depuis dix ans le charmant embonpoint et la douce pâleur de leur seizième année; les uns et les autres étaient occupés de mille soucis cruels, de mille ambitions mesquines, de mille désirs puérils.—Quelle est donc cette vilaine troupe? m'écriai-je. — Eh! dit le diable, c'est la troupe chantante et dorée qui tout à l'heure t'accompagnait dans l'ombre, à travers les buissons, en chantant de folles chansons d'amour.

— Ce qui te prouve, ajouta le diable en me prenant le bras, que lorsqu'on fait tant que de jeter un regard en arrière, c'est une grande imprudence de ne pas aller au-delà de quelque dix ans. Dix années de moins, c'est quelque chose de si mesquin et de si triste, c'est un passé si misérable, qu'on se fait horreur à soi-même. Autant vaudrait dire à l'horloge qui vient de sonner minuit : *Sonne encore!* L'horloge ne t'apprendrait guère que ce que tu sais déjà, à savoir, qu'il est minuit. Quand donc tu veux évoquer le passé, fais en sorte que ce passé soit si loin de toi, que tu ne sois pas compromis dans cette solennelle évocation. Allons, c'en est fait, et puisque tu le veux, ces vieux hommes de trente ans et ces vieilles femmes de vingt-cinq ans vont disparaître. Je ne viens pas ici pour te chagriner.

En même temps, il soufflait sur le sentier, et toutes ces tristes figures disparaissaient, et je ne voyais plus, accrochées aux branches flexibles, que quelques bouts d'écharpes bleues et blanches, et sur le gazon des pas légers, et dans les airs de petits cris de joie, et je compris que, pour évoquer la jeunesse évanouie, il y a en nous quelque chose de plus puissant que le diable; — c'est le cœur!

Le diable entendit ma pensée.

— Maintenant, dit-il, il faut que je commence mon récit; aussi bien, voilà assez long-temps que je le prépare. — Dans ces amas de maisons noires, non loin du dôme des Invalides, qui ne ressemble

Digitized by Google

pas mal, vu d'ici, à la marmite renversée de quelque pacha à trois queues ; — dans ces rues qui s'entrecroisent de mille façons diverses, — entre deux jardins, — à côté d'un ancien couvent de carmélites; — vois-tu...

— Je ne vois, lui dis-je, qu'une masse noire, faiblement éclairée par quelques feux-follets qui s'éteignent en voltigeant.

— Eh bien donc! regarde! me dit-il.

En même temps il plaçait devant mon œil droit, en guise de lorgnon, cette main glacée dont je vous ai parlé tout à l'heure. Cette main produisit sur mon nerf optique un effet incroyable. M. Arago, au sommet de cette tour où il veille sur les comètes errantes, tout prêt à leur indiquer leur route, n'a pas d'instrumens d'une optique plus claire et plus infaillible.

— Oui, m'écriai-je, maintenant je vois le dôme des Invalides! Il reluit comme l'armet de Menbrin sur le crâne de don Quichotte. — Je vois, au bout d'une rue à la droite de l'hôtel, une maison en ruine, et cette maison est encore toute remplie de cellules, dortoirs, réfectoires; et, — l'horrible aspect! — voici un terrible cachot, sans air, sans lumière, sans espoir!

— Regarde toujours, disait le diable. Que vois-tu?

— Je vois maintenant qu'un mur épais sépare ce monastère d'une maison calme et sombre et tranquille. Les murs de cette maison conservent encore des vestiges non équivoques d'un grand luxe. Les plafonds sont chargés d'amours à demi nus et de Vénus plus nues que les amours. Sur ces murailles sont encore, à demi effacés, des chiffres, des emblèmes. C'est là un contraste éclatant avec ces autres murailles, froides, inanimées, terribles, sanglantes. — Mais où donc en voulez-vous venir, monseigneur?

Ici le diable frotta sa main sur sa poitrine, comme faisait son lorgnon le jeune dandy de l'Opéra, quand cette belle et puissante Taglioni, notre regret à chaque soirée de l'hiver, descendait lentement du troisième ciel, où elle était cachée parmi les fleurs. Il me parut que ce verre grossissant était devenu encore plus terrible.

— Regarde bien, ajoutait le diable. Vois-tu, dans la muraille qui sépare le couvent de cette élégante petite maison, jadis consacrée à tous les vices, une porte habilement dissimulée, du côté du couvent, par des clous de fer, du côté de la petite maison, par des peintures lascives?

— Je vois, en effet, une muraille, dans cette muraille une porte presque invisible. D'un côté, une cellule de religieuse; de l'autre

Digitized by Google

côté, le boudoir d'une fille de l'Opéra. Mais autant que j'en puis juger par la décoration que vous préparez avec tant de soins, vous allez, monseigneur, me raconter une vulgaire histoire, moitié sacrée, moitié profane, qui se passe à la fois sous le voile de serge et sous le voile de gaze; — quelque sotte intrigue d'un marquis d'ancien régime avec une religieuse retenue dans ce cloître par des vœux éternels. — S'il en est ainsi, seigneur diable, vous pouvez rengaîner votre histoire; il y a long-temps que nous la savons.

— Impatient jeune homme! s'écria le diable en crachant la cendre de son cigarre; avec leur rage de tout deviner, on ne pourra bientôt plus raconter une honnête petite histoire! Je veux cependant te raconter mon histoire, ajouta-t-il, et tu l'écouteras bon gré mal gré. Tu es tombé entre mes griffes, il ne sera pas dit que tu en sois quitte à si bon marché. Prends donc ta peine en patience. Autrefois, pour te punir de ton impolitesse, j'aurais pris et emporté ton ame; mais qu'en faire aujourd'hui? j'ai des ames à revendre. Ecoute-moi donc, et permets-moi, avant de faire agir mon drame, de disposer mon théâtre à mon gré. C'est bien le moins que moi, le diable, j'use des mêmes droits que le dernier faiseur de mélodrames, expliquant à son parterre comment le palais où vont entrer ses personnages, a été bâti tout exprès pour cette fable dramatique; comment il y a ici une fausse porte, plus loin un corridor, plus loin un souterrain; comment cette fenêtre donne sur les Alpes, et cette autre fenêtre sur le mont Apennin; comment il y a un balcon à votre gauche, un précipice à votre droite. En même temps notre homme vous remet un trousseau de clés, comme dans le conte de la Barbe-Bleue. Si, par malheur, vous oubliez une seule des indications de l'architecte dramatique; si vous perdez une seule clé du trousseau, — crac! — il n'y a plus de mélodrame! C'est l'histoire des chèvres que passe le chevrier dans *Don Quichotte*. Je reprends donc mon récit :

— Ce couvent que tu vois là-bas, à côté de cette jolie maison, et qui est aujourd'hui occupé par un marchand de bois, était encore, avant 1788, rempli de religieuses carmélites qui vivaient dans toute la sévérité de leur ordre. Cette maison à côté, qui porte un écriteau : *Maison à louer*, et que personne ne veut louer, parce que cette maison est trop éloignée du vice parisien et qu'elle n'a pu se façonner encore aux habitudes bourgeoises, était, en ce temps-là, une de ces petites maisons reculées où les grands seigneurs d'autrefois se venaient reposer de leurs excès en plein jour, par d'autres excès nocturnes et cachés, s'étudiant ainsi à rappeler de leur mieux les

Digitized by Google

belles nuits des petits appartemens de Versailles. Sois tranquille, je ne te ferai, à ce propos, ni déclamation, ni morale. Je n'ai jamais compris comment on pouvait avoir tant d'émotions de tout genre, à propos d'un fait historique. L'historien qui se passionne pour ou contre l'histoire qu'il rapporte, me paraît un insensé. Le fait n'a pas besoin de commentaires, par cela même qu'il est un fait; mais ne remplaçons pas une déclamation par une autre déclamation.

— Donc, il y a de cela à peu près cinquante ans...

A ces mots, prenant la parole :

— Halte-là, mon maître! m'écriai-je; mais il me semble que vous n'êtes guère d'accord avec vous-même. Ne disiez-vous pas tout à l'heure que ce n'était pas la peine d'évoquer des souvenirs si voisins de nous, et qu'à coup sûr, dans de pareilles évocations, il n'y avait pour nous que des humiliations à recueillir?

— Je disais, reprit le diable, que je suis un fou et un insensé de parler ainsi, dans la simplicité de mon esprit, avec de pareils êtres incomplets et pétulans, qui ne savent rien et qui veulent tout savoir. Il faut, en vérité, que je sois bien oisif pour m'arrêter avec un auditeur de votre espèce, qui m'interrompt sans respect à chaque phrase que je commence. Me prends-tu donc pour un faiseur de vaudevilles de bas étage? Ai-je donc l'air d'un poète de carrefour? Apprends que ce qui fait que le diable est le diable, c'est-à-dire que le pouvoir est le pouvoir, que la volonté est la volonté, c'est au contraire l'inexorable logique des gestes et des pensées du diable : d'un être comme moi tout se tient, le commencement, le milieu et la fin. Tout à l'heure, quand tu détournais la tête avec effroi des grisettes, des soubrettes, des comédiennes, des jeunes femmes et des jeunes gens qui ont été les amis et les compagnons de ta folle jeunesse, je t'ai expliqué comment tu avais eu tort d'évoquer ces dix années de ta vie, et comment, s'il est permis à l'homme de revenir en arrière, ce n'est jamais en passant du lendemain à la veille. — Mais à présent que je te parle de cinquante ans, tu m'arrêtes et tu me dis : — C'est trop peu encore. Insensé! Comme si ces cinquante années ne comprenaient pas une révolution, et comme si cette révolution ne pouvait pas compter au moins pour trois siècles! Dans ces cinquante ans dont je parle, l'humanité, c'est-à-dire l'homme et le diable, l'ame et le corps, la pensée et l'action, ont plus vécu qu'ils n'avaient fait depuis le commencement du monde. Cinquante ans! Mais je reprends mon récit où je l'avais laissé.

Digitized by Google

Donc, il y a de cela cinquante ans, plus ou moins, la vieille société française, minée au dedans, se croyait encore éternelle. Elle jouait avec les principes qui la devaient renverser de fond en comble. Elle appelait cela se jouer avec le paradoxe. Cependant toutes choses étaient debout et avaient gardé une apparence de force et de vie incroyable : l'armée, l'église, la ville, la cour, le parlement, l'aristocratie, les nobles, et tout au bas le peuple, qui tremblait encore devant le lieutenant de police, et qui avait peur de cette Bastille qui ne tenait plus qu'à un souffle. Au milieu de ce chaos organisé se tenait, immobile en apparence, mais déjà attendant l'heure du triomphe, une armée d'esprits révoltés, plus formidable mille fois que cette armée d'anges rebelles que Milton a chantés. Ah! Satan! Satan! si tu avais eu à tes ordres une pareille phalange! Voltaire, Diderot, d'Alembert, Rousseau, Montesquieu, quelle trouée tu eusses faite dans la phalange céleste; mais, pauvres diables que nous étions, nous n'avions, pour nous battre, que ce grand canon dont parle Milton. Pour qu'il eût porté loin, ce canon, il eût fallu le bourrer avec les feuilles du *Contrat social.*

Pardon, ajouta le diable, je crois que je m'oublie en vaines dissertations. Que voulez-vous? j'ai la tête si remplie de romans modernes, de drames modernes, de mémoires, de révélations, sans compter qu'on vient d'inventer une autre espèce de torture morale qu'on appelle *Histoire des salons de Paris!* C'est à en perdre la tête; mais on a la tête forte, heureusement.

Donc, il y a de cela cinquante ans, plus ou moins, vivait loin de Paris, loin de Versailles, un honorable gentilhomme plein de bon sens et de courage. Il avait tant de sens, qu'il avait deviné que, pour ne pas périr si vite, l'aristocratie française aurait dû se défendre et non pas s'abandonner à plaisir. Il avait tant de courage, qu'il osa résister au double envahissement de la philosophie et du peuple. Dans l'incroyable délire qui s'était emparé de tous les gens de sa caste, le vieux comte de Fayl-Billot (c'était son nom) vivait seul avec ses tristes pressentimens. Il avait perdu son fils unique à la bataille de Fontenoy, et il en rendait grace au ciel, car au moins savait-il à jamais son nom éteint, et, de ce côté-là, était-il sans inquiétude. Son fils mort, il lui restait deux filles, Louise et Léonore, d'un naturel bien différent : Louise, c'était l'ange, Léonore, c'était le démon. L'une était si pure, que jamais pensée mauvaise ne put approcher même de sa tête et même en songe; l'autre était déjà pervertie à quinze ans. Toutes deux étaient belles de la même beauté. Mais je suis bien bon de me fati-

Digitized by Google

guer à te faire des descriptions, comme si j'étais un conteur ordinaire. Regarde plutôt.

Je vis en effet, toujours à l'aide de cette main transparente du diable, dans un beau jardin du vieux temps, deux jeunes filles à peu près du même âge, — seize ans à peine. Je reconnus Louise au calme de sa belle figure, à la blancheur transparente de son teint, à l'éclat de son regard bleu comme le ciel! Je reconnus Léonore à la vivacité de ses regards, à la pétulance de sa démarche, à l'agitation impatiente de toute sa personne. Cette révolution qui couvait sourdement dans la nation française avait pénétré dans les recoins les plus cachés de ce peuple. Elle ne s'était arrêtée ni à la porte du temple, ni au seuil des couvens. Elle fermentait dans les plus jeunes cœurs et dans les ames les plus candides. En ce temps-là, plus d'une jeune fille se relevait la nuit pour lire, à la lueur d'une lampe infernale, *la Pucelle* de Voltaire, ou *la Religieuse* de Diderot. C'était dans toutes les consciences, jeunes ou vieilles, un bruit sourd, frénétique, implacable, contre les institutions reçues. Jamais je n'avais compris comment cette révolte du fait contre l'idée, du présent contre le passé, de la philosophie contre la loi, était une révolte générale, comme je le comprenais à cette heure, en voyant la figure de Léonore; jamais aussi je n'avais compris la beauté humaine dans toute sa perfection, la grace dans toute son innocence, la vertu dans toute sa sérénité, comme je les compris en voyant la douce figure de Louise. — Comprends-tu, me dit le diable, ce que je veux dire à présent?

— Oui, lui dis-je; rien qu'à voir les deux sœurs, je comprends que Louise c'est la jeune fille doucement épanouie au souffle de son seizième printemps, pendant que Léonore c'est la fleur violemment ouverte à l'agitation de toutes les passions intérieures. — Voilà une métaphore bien ambitieuse, me dit le diable, et qui ne vaut pas grand' chose! Je n'ai pas voulu te démontrer une métaphore; j'ai voulu te prouver que mon histoire était vraie, quoique bien étrange. La vérité de mon histoire est prouvée par le visage des deux sœurs; et que vos romanciers seraient heureux s'ils pouvaient voir ainsi, avec l'œil de leur esprit, les figures de leurs héroïnes! Ils n'en seraient pas réduits à nous faire des descriptions si longues, si minutieuses et si obscures; ils verraient plus clair dans leur imagination et dans leur esprit!

Malgré lui, père de ces deux filles que tu vois là, le vieux comte de Fayl-Billot était un philosophe, mais un philosophe à sa manière. Quand ses deux filles eurent seize ans, il devina, aussi bien que tu

Digitized by Google

viens de le deviner, les inclinations de l'une et de l'autre. Evidemment Louise serait la consolation de sa vieillesse, Léonore en serait le déshonneur. Il vit cela nettement, sans hésitation; il bénit Louise et il eut peur de Léonore. Et comme il avait déjà renoncé à son fils mort, il résolut de renoncer aussi à cette fille vivante. Il déclara à Léonore qu'elle ne mettrait pas le pied dans le monde et qu'elle resterait au couvent.

Tu crois peut-être que Léonore s'épouvanta à cette nouvelle et qu'elle essaya de fléchir son père; c'était une intelligence trop ferme et trop énergique pour s'abaisser à prier, surtout à prier son père. Dans ce relâchement général de tous les pouvoirs, Léonore avait très bien compris que l'autorité paternelle ne tenait qu'à un fil, non plus que l'autorité royale. Elle sentait dans sa propre conscience que l'édifice social était miné et qu'il allait tomber en ruines, et elle était sûre qu'au milieu de ces ruines elle saurait trouver une fente assez large pour s'échapper et pour être libre. Elle déclara donc à son père qu'elle prendrait le voile, et en effet elle prit le voile le jour même où sa sœur Louise se maria.

Toute sa vie, Louise avait eu peur de sa sœur. L'ironie de Léonore flétrissait toutes choses autour d'elle, et jamais Louise n'avait compris qu'on pût rire ainsi à tout propos des croyances, des affections, des devoirs; Louise était comme une pauvre fille échappée de Saint-Cyr, à la chaste tutelle de Mme de Maintenon, qui se serait trouvée jetée tout d'un coup dans les orgies de la régence. Son père, qui l'aimait, et qui avait porté sur elle toutes les affections de sa vie, maria cette fille bien-aimée à un beau jeune homme, le marquis de Cintrey, qu'on renommait en ce temps-là pour ses bonnes mœurs. Mais, hélas! si tu savais, mon fils, quelles étaient les bonnes mœurs de ce temps-là, comme tu mépriserais la jeunesse dorée de ce siècle! Quand, par hasard, je vois messieurs vos gentilshommes à la mode, ceux que vous appelez fièrement vos roués, vos débauchés, vos joueurs; quand je compare vos Lauzun, vos Richelieu de ce siècle, même aux valets de chambre du maréchal de Richelieu, je me prends à sourire de pitié. Tous ces petits messieurs, que votre époque regarde avec admiration comme le *nec plus ultra* de la rouerie humaine, n'iraient pas aux talons des plus sages abbés de Saint-Sulpice en 1764. Ces messieurs sont ivres-morts à l'heure où le XVIIIe siècle commençait à boire; une journée de jeu les ruine; ils courent, depuis dix ans, après une demi-douzaine de filles qui sont toujours les mêmes, sans qu'il y ait moyen, pour eux, d'éviter, quoi qu'ils fassent,

Digitized by Google

un bon mariage et une bonne place quelque part. Tu ne peux donc pas absolument, à l'aide de ces petits messieurs, te faire la moindre idée de la vertu et de la sagesse du marquis de Cintrey.

Cependant le vieux comte le prit pour son gendre, faute d'un meilleur. Cintrey était fier, il parlait peu, il était mécontent de la cour, il avait reçu en duel une large balafre au milieu du visage; il lisait beaucoup *les Nuits d'Young* et le Shakspeare de Letourneur; il était insolent avec tout le monde, et surtout avec ses vassaux; il n'avait pas souscrit à l'*Encyclopédie*, il haïssait Voltaire, il méprisait Rousseau, il levait son chapeau quand il parlait du roi Louis XIV; le vieux Fayl-Billot put donc croire que sa chère Louise serait en effet trop heureuse avec un homme d'un si noble caractère.

En effet, dans les premiers temps de son mariage, Louise s'estima heureuse et digne d'envie. En ce temps-là, les honnêtes filles obéissaient facilement à leur père; elles étaient peu disposées aux maux de nerfs et aux vapeurs; elles aimaient, sans disgrace, le mari qu'on leur ordonnait d'aimer. Quand je vois, dans vos romans, vos femmes, jeunes et vieilles, qui pleurent, qui gémissent, qui se tordent les mains, pour un *oui* et pour un *non* qui les contrarie, je ne sais que penser. Les honnêtes femmes de ces temps de licence sont de beaucoup supérieures aux honnêtes femmes de ce temps de vertu. Louise aima son mari; elle eut un bel enfant, et son amour pour son mari redoubla. On citait partout cette jeune femme, qui avait vingt ans, comme un modèle de piété filiale, de vertu conjugale et d'amour maternel. Elle avait le respect de tous les hommes et le respect de toutes les femmes. Malheureuse créature, elle a bien souffert!

Cette exclamation de pitié, dans la bouche du diable, m'étonna au dernier point. — Qu'avez-vous? lui dis-je, il me semble que vous pleurez sur la vertu? voulez-vous bien n'être pas ridicule à ce point-là!

— Eh pourquoi donc, reprit le diable, n'aurais-je pas un bon mouvement de temps à autre? Quel est l'homme, je dis le plus méchant, qui, après avoir tué son ennemi, ne se sente pas ému en regardant ce cadavre étendu à ses pieds? Moi, je suis ainsi fait, que je souffre à la fois du malheur des honnêtes gens et du succès des vicieux; tout ce qui est dans l'ordre me révolte, et aussi tout ce qui est hors de l'ordre. Et voilà justement ce qui prouve que je suis tout-à-fait maudit. Cette femme, dont je parle, a été bien malheureuse; c'est là un de mes chefs-d'œuvre, dont je suis le plus triste et le plus fier. Mais, en ce temps-là, je n'avais à commettre que quel-

Digitized by Google

ques petits crimes isolés pour ne pas me rouiller dans l'oisiveté. A l'époque de la révolution française, les évènemens étaient plus forts que moi-même ; je fus obligé de me mettre à l'écart pour ne pas être emporté, moi aussi, dans cet horrible tourbillon, avec le trône et l'autel, et afin qu'après la tempête, quelque chose de surhumain restât dans cette France de François Ier et de Louis XV, que j'ai toujours aimée. Comme il ne m'était pas donné à moi de finir la révolution française, pas plus qu'il ne m'avait été donné de la commencer, car c'était une œuvre au-dessus des forces d'une puissance misérable comme est la mienne, j'avisai dans ce petit coin de Paris cette femme, cette Louise, belle, honnête, estimée, aimée, heureuse, et je me dis en moi-même : « Laissons de plus puissantes intelligences bouleverser la France, cette femme me suffira ! »

Puis le diable ajouta : — Regardez plutôt ! ne voyez-vous pas notre petite maison étinceler soudain de mille feux ?

— Oui, en effet (et, en même temps, je regardais de toutes les forces de mon ame), tout s'apprête, dans cette maison, pour une fête splendide. L'argent ciselé, le bronze et l'or, les cristaux légers comme l'air, les fleurs les plus rares, les velours tendus sur les bois sculptés à jour, la dentelle et l'ivoire luttant de légèreté et de transparence. Quelles formes riantes ! quels chefs-d'œuvre étincelans ! quel enivrement universel ! On dirait qu'en ce beau lieu tout vous sourit d'un sourire éternel. Les sophas vous tendent les bras comme autant de prostituées en délire ; les fauteuils vous bercent doucement en chantant un air à boire ; les beaux tapis vous portent sans vous toucher ; les satyres dansent en portant les bougies allumées ; les chenets se traînent à vos pieds, chargés d'une flamme odorante ; la pendule se dandine gracieusement en sonnant les heures que vous aimez le plus ; du plancher, du plafond, des murailles, se détachent légèrement les dieux et les déesses de la fable ; les têtes se couronnent de roses ; les ceintures se relâchent ; les seins commencent à battre doucement. Que d'esprit ! quels murmures ! quels soupirs ! quelle audace ! En vérité, ces femmes, qui entrent ainsi en se tenant par les mains, vous brûlent rien qu'à les voir ; leur pied est une flamme qui éclaire leur jambe jusqu'à la jarretière ; de leurs deux mains sortent des étincelles, de leurs cheveux tombent des perles ; leur cou est effilé comme le serpent ; leur gorge est en délire, et leur cœur est froid comme le marbre ; la gaze les touche à peine, et s'écarte en frémissant. As-tu vu (je tutoyais le diable !), as-tu vu celle-là qui cache un petit signe noir dans le pli de son sourire ? — et celle-

Digitized by Google

là, dont le bras, d'un blanc mat, écrase l'or qui l'entoure? — et cette autre qui sourit comme une folle? — et cette autre qui s'admire dans cette glace brillante, et qui retourne languissamment sa tête pour regarder son épaule, et qui dévore sa propre beauté d'un œil impudique, tant que ce regard peut aller? Ah! finissons, finissons! je succombe! je me meurs! Disant ces mots, je rejetais bien loin de moi cet enivrant spectacle; le diable jouissait de mon étonnement et de mon émotion.

— N'est-ce pas, jeune homme, me dit-il d'un ton guoguenard, qu'en ce temps-là nous comprenions un peu mieux que vous ne faites aujourd'hui, tout l'attirail du plaisir et de l'amour? Nous étions passés maîtres dans tous ces fins détails de la fête et de la joie. Rien qu'à notre luxe, on nous reconnaissait pour des gens nés dans l'or, dans la grandeur et dans la soie. Nous étions naturellement gentilshommes, et, depuis nous, vous n'avez vu que de misérables contrefaçons. Pauvres petits bourgeois que vous êtes! J'ai ri bien souvent, en vous voyant vous arranger à grand'peine, dans quelques chambres écartées d'une maison à cinq étages, un XVIIIe siècle à votre usage. Mes petits messieurs, vous avez beau dorer et redorer de vieux meubles, vous avez beau commander des sophas tout neufs, ni vos peintures, ni vos velours, ne ressemblent à nos peintures et à nos velours. Et quand bien même vous seriez parvenus à imiter quelque peu tout ce luxe que tu vois là, la chose plaisante! vous introduiriez dans ces demeures des marchandes de modes, des femmes d'huissier ou des clercs de notaire : mesquine et ridicule parodie de la dignité humaine!

Ainsi parlait le diable; moi cependant je ne l'écoutais plus, et tout entier au spectacle que j'avais sous les yeux, je regardais. Quand toute cette fête fut bien préparée, entrèrent, pêle-mêle, de jolies femmes indécemment parées, entrèrent aussi de beaux petits jeunes gens à l'air fin et spirituel; toutes les belles manières du beau monde se déployaient à l'aise dans ces riches salons; des serviteurs empressés et invisibles dressaient la table, le vin, les fleurs, la glace, le gibier enveloppé dans ses plumes brillantes, toutes les choses qui sourient naturellement dans le verre, dans la porcelaine, autour des lustres, autour des femmes; jamais si vives ne m'étaient apparues, même dans mes songes d'été, toutes ces splendeurs.

— Par Dieu! dis-je au diable, je conçois maintenant que tous ces gens-là soient morts sans se plaindre : ils savaient ce que vaut la vie, ils en avaient cueilli toutes les fleurs, épuisé toutes les coupes, étu-

Digitized by Google

dié et gaspillé une à une et toutes à la fois, toutes les graces, toutes les voluptés, toutes les nudités; par Dieu! ce n'est pas si difficile de mourir quand on est ainsi arrivé au plus haut point où peut monter l'esprit, la révolte, l'orgueil, la puissance, l'égoïsme, le mépris pour tout ce qui n'est pas soi!

— Je vous ferai remarquer, reprit le diable, que votre interjection : *par Dieu!* n'est pas polie s'adressant à ma personne. Il n'y a même pas si long-temps qu'à ce seul mot j'aurais été obligé de disparaître brutalement, en laissant après moi une longue odeur de roussi. Les progrès du siècle et l'anéantissement de toute espèce de préjugé me dispensent heureusement de cette cérémonie. Bien plus, tu ferais le signe de la croix avec de l'eau bénite, que mon devoir de diable bien élevé serait de n'y pas prendre garde. Cependant je t'avertis que la chose m'est peu agréable, par la raison toute simple qu'on n'aime pas à parler à des gens de mauvaise compagnie. Mais, pauvre fou! quant à ce que tu dis de cette vie de fête et d'opulence, je te trouve bien insensé en vérité! Si tu savais quelles misères cachent ces sourires, quelles vanités cachent ces velours, quels gémissemens plaintifs ces sophas ont entendus! Ce n'est pas à moi de te faire de la morale; mais si je voulais soulever un coin de cette draperie soyeuse et nonchalante, quelle torture! Tous ces jeunes gens que tu vois-là, je les ai bien aimés, ils ont été mes compagnons et mes frères; je me suis battu avec leur épée, j'ai parcouru la ville sous leur manteau, j'ai emprunté leurs mains blanches, leurs armoiries et leurs visages, pour dompter, pour séduire, pour perdre à jamais plus d'une innocence rougissante qui se perdait en fermant les yeux. Plus d'une fois, sous le masque de ces petits marquis, dont les grands pères avaient été fauchés par le cardinal de Richelieu, et qu'eux-mêmes attendait l'échafaud, me suis-je perdu dans le bal de l'Opéra, cherchant tout simplement la reine de France, et cependant, tout en partageant leurs désordres, me suis-je écrié en moi-même : Les imbéciles! comme ils se perdent à plaisir! Comme ils n'ont pour eux-mêmes ni pitié, ni respect! Tous ces priviléges que leur avaient ramassés leurs pères avec tant de périls et de damnations éternelles, ils les jettent au vent aujourd'hui, comme si demain ils devaient être les maîtres de cette poussière, et lui dire encore : *Obéis-nous!* Les insensés! ils ne songent même pas à se défendre contre cette bête qu'ils ont déchaînée et qu'ils appellent le peuple. Ils jouent avec le lion, comme si le lion n'avait pas ses dents et ses griffes. Pour s'amuser sans chagrin de pareilles orgies,

Digitized by Google

qui perdent à la fois le passé et le présent d'un peuple, il faut être comme moi presque éternel. Voilà pourquoi, même dans ces folles nuits de débauche, si tu veux y voir à fond, tu trouveras quelque chose de triste qui fait peur. Ici, le diable se mit à rire de sa propre moralité.

Moi, cependant, je regardais toujours dans cette maison toute remplie de lumières, de silence passionné, de gourmandise, d'esprit et d'amour. Tous les jeunes invités à cette fête étaient arrivés; un seul manquait encore et déjà on paraissait ne plus vouloir l'attendre, quand enfin nous le vîmes arriver. C'était un homme jeune encore, d'un aspect sévère. Il avait pris de bonne heure une attitude sérieuse, et il conservait cette apparence même dans l'orgie. Il était vêtu de noir, son épée était sans nœud; sa perruque était presque sans poudre. Il prenait un soin incroyable pour modérer la vivacité de son regard, la gaieté de son sourire; c'était un des tartufes de ce temps-là, car, hélas! toutes les époques ont eu leurs tartufes; seulement en ce temps-là la vertu n'était plus une vertu dévote, c'était une vertu austère. Il avait renoncé à la haire *avec sa discipline*, pour se couvrir du manteau de Brutus et du chapeau de Guillaume Penn. Cet homme-là était très curieux à étudier. Ses amis et ses maîtresses acceptaient fort bien toute cette humeur. En général, il y a dans l'hypocrisie une toute-puissance presque surnaturelle qui fait qu'on l'accepte presque malgré soi, et que nul, pas même la fille de joie prise de vin, ne peut et n'ose l'aborder de front. C'est une idée que Molière aurait dû avoir de mettre Alceste, son misantrope, aux prises, non pas avec Philinte, mais aux prises avec Tartufe. La belle gloire pour Alceste d'écraser Philinte! Mais l'admirable spectacle, c'eût été là, Alceste démasquant Tartufe! Cependant, puisque Molière ne l'a pas fait, il faut que la chose soit impossible. C'est qu'en effet l'hypocrisie sera toujours plus puissante et plus hardie que la vertu. L'hypocrite est aussi habile que le vertueux, mais il a de plus sa propre scélératesse. Il a tellement étudié la vertu, ne fût-ce que pour en prendre les dehors, le langage, toutes les apparences extérieures, qu'il en connaît le fort et le faible, et qu'il l'attaque le plus souvent par ses propres armes. Ajoutez que la vertu inquiète le vice, et que l'hypocrisie le rassure. Le vicieux n'est jamais plus à l'aise que lorsqu'il est en compagnie avec un hypocrite. Ils s'entendent à merveille, ils se protégent, ils se défendent l'un l'autre. L'hypocrite prête au vicieux son masque, le vicieux lui prête ses maîtresses. Quand le vicieux chancelle, l'hypocrite le soutient, et quand il tombe, il le couvre de son manteau. Ainsi, même dans cette

Digitized by Google

société perdue de vices, il y avait des hypocrites. Un des plus habiles hypocrites de ce temps-là, c'était surtout cet austère et galant seigneur qui venait d'entrer, le marquis de Cintrey.

— Maintenant, me dit le diable, comprends-tu ce qui va se passer?

— Ma foi! non, répondis-je, car vous m'avez promis une histoire qui ne serait pas une histoire vulgaire, et jusqu'à présent je ne vois rien qu'une petite maison, une table dressée, un souper splendide, des filles de l'Opéra, des jeunes gens de l'OEil-de-Bœuf, de la poudre, des mouches, de jolis pieds, des visages fatigués, des yeux qui brillent, des perles qui s'agitent au-dessus des seins qui battent, en un mot, quelque chose de splendide et de magnifique dans sa forme, mais, dans le fond, quelque chose d'aussi trivial qu'un vaudeville de M. Ancelot.

— Vois-tu maintenant, reprit le diable, là, à ta gauche, une pauvre femme qui se glisse en tremblant dans ce boudoir à demi éclairé? Regarde, qu'elle est pâle! Il est impossible d'avoir la peau plus blanche, le cou plus fin, le bras mieux fait, la main plus petite; il est impossible aussi d'avoir plus de tristesse dans l'ame, plus de désespoir dans le cœur. Oui, certes, cette femme est belle; cette femme, tu la reconnais, c'est Louise, c'est la marquise de Cintrey!

— Je crois, m'écriai-je, que je commence à comprendre. Mme de Cintrey, jeune femme amoureuse de son mari et indignement trompée, que pousse la jalousie, s'en vient seule, à cette heure, dans cette demeure souillée, pour apprendre enfin toute l'étendue de son malheur.

— Tu ne comprendras jamais rien, dit le diable, si tu veux toujours en savoir plus long que moi. Regarde maintenant, de l'autre côté du mur, une religieuse qui s'abandonne, toute seule, au plus violent accès du désespoir. Elle crie, elle appelle, elle blasphème, elle se tord les bras de rage, elle écume!

— Oui! oui! m'écriai-je épouvanté. A travers ces murs épais et dans cette ombre épaisse à peine éclairée d'une lampe sépulcrale.— Oh! c'est affreux à voir et à entendre! Cette femme est belle aussi, mais elle se démène comme une lionne. A ses pieds est renversée une cruche sur un pain noir. Une tête de mort, qui sourit hideusement, est placée à côté de la lampe, dont le sombre reflet se perd dans ces yeux crevés, et se promène insensiblement sur ces dents luisantes. On dirait une ame en peine, qui joue le *de profundis* sur ces touches d'émail. Dans un coin du mur, au-dessus de cette paille en désordre, un affreux crucifix tout sanglant est dressé, et dans cette

Digitized by Google

sainte image, l'inquisiteur qui l'a sculptée a trouvé le moyen de mettre plus de colère que d'indulgence. Tout cela est bien horrible. Cette malheureuse est vêtue d'un cilice qui meurtrit ses belles chairs, et il me semble cependant que cette gorge de marbre est sur le point de rompre ces mailles terribles. Les cheveux de cette femme sont remplis de paille, son regard est plein de fièvre, son cœur est plein de rage, quelle est donc cette femme?

— Cette femme, dit le diable en se dandinant, c'est Léonore!

J'étais ému au dernier point; ce drame que je touchais ainsi de l'ame et du regard, s'était emparé de moi avec passion. Je me disais qu'en effet j'allais être le témoin de quelque chose d'étrange et de hardi, — mais tout à coup le diable retira sa main, et lui-même il disparut, et je n'eus plus devant les yeux que ces ombres confuses de palais et de tanières plongés dans une ombre impénétrable. Le diable m'abandonna ainsi au plus beau moment de son histoire. — Jusqu'au cigarre qu'il m'avait donné était redevenu un insipide morceau de bois.

Je redescendis comme je pus de ces hauteurs désenchantées, ouvrant les yeux sans rien voir, prêtant l'oreille sans rien entendre, poursuivi par mille visions bizarres, par mille bruits confus, et cherchant en vain un dénouement à cette histoire qui se passe entre la vertu et le vice, entre l'austérité et la débauche, entre la paille du cachot et le sopha du boudoir.

II.

Je fus plusieurs jours sans retrouver mon fantastique historien. L'appeler, courir après lui, l'invoquer par une incantation magique, c'était bien vieux et bien usé. Le diable, c'est comme l'inspiration poétique, il n'est aux ordres de personne, il va, il vient, il s'arrête, il s'en va, il revient quand il veut, où il veut et comme il veut. Quel est le grand poète qui puisse se dire à lui-même, en se levant le matin heureux et rafraîchi par les songes de la nuit : — *Aujourd'hui je serai un poète?* Quel est l'homme aussi qui puisse dire à coup sûr : — *Ce soir je verrai le diable!* Or, je retrouvai le diable un soir que je ne m'y attendais pas.

La soirée était calme et sereine. J'étais debout sur cette terrasse de Belle-Vue, noble château démantelé qu'on a divisé entre plusieurs bourgeoises qui jouent de leur mieux leur rôle de princesses du sang

Digitized by Google

royal. Tout à coup je vis à mes côtés et qui semblait partager ma muette contemplation, une jeune femme d'une taille élancée et vigoureuse; son visage pâle était magnifiquement éclairé par deux grands yeux noirs qui jetaient des étincelles; ce regard tout brûlant plongeait sur Paris avec une ardeur fiévreuse. — Sous ce nouveau déguisement je reconnus le diable.

— C'est fort heureux! lui dis-je, je vous retrouve enfin! Vous m'avez laissé l'autre nuit dans un grand embarras!

— Si tu ne m'as pas revu plus tôt, me répondit-il avec ce demi-sourire si plein d'intelligence, qu'il vous fait peur, certainement ce n'est pas ma faute. Depuis la nuit dont tu parles, je ne t'ai pas quitté, mais tu n'as jamais voulu me reconnaître. Te rappelles-tu, l'autre jour, ce vieux marchand de bouquins qui t'a vendu au poids de l'or le traité d'Apicius *de Re culinariâ?* c'était moi! Et cette vieille femme qui t'a apporté cette lettre anonyme pleine d'injures et de fautes de français? c'était moi! J'étais près de toi l'autre soir, quand est entrée sur le théâtre cette jeune femme de vingt ans, que la passion a pâlie et courbée, et qui porte sans y succomber tout le génie de Meyerbeer; mais c'est à peine si tu as fait attention à cette femme. — J'étais près de toi hier matin, quand tu lisais cette élégie de Tibulle, où il est parlé de cette belle Néera; mais au plus touchant passage de l'élégie le livre est tombé de tes mains. — Dans ce bois touffu où viennent danser les beautés parisiennes, tu m'as vu emportant dans le tourbillon rapide de la valse cette frêle Espagnole dont les épaules brillent comme l'éclair; à peine as-tu daigné jeter sur nous un regard distrait. — Ainsi donc, c'est bien ta faute si tu ne m'as pas rencontré en ton chemin; c'est bien le moins que tu me devines quand tu as besoin de moi, et j'aurais trop à rougir si j'étais obligé de te frapper sur l'épaule et de te dire : — *Je suis le diable!*

Comme le diable parlait ainsi, la nuit descendait plus sombre sur la bonne ville de Paris, et peu à peu, je vis s'illuminer dans cette ombre transparente le théâtre à double compartimens sur lequel ce passait le drame étrange dont j'avais été le témoin. Cette fois cependant, je ne vis plus que les restes du festin; la porte qui séparait le boudoir de la cellule, était hermétiquement fermée, la religieuse avait disparu, et parmi les convives que gagnaient l'ivresse, s'était assise une nouvelle venue, une femme qui semblait dominer ce délire, tout en le partageant.

— Ah! ah! dit le diable, te voilà bien embarrassé, et à ce que tu vois, tu ne comprends plus grand'chose, pauvre petite intelligence

Digitized by Google

qui ne sait rien deviner. Heureusement je suis là pour t'expliquer toute cette scène dont la moitié est déjà dans l'ombre. Écoute donc.

Louise, la jeune et belle marquise de Cintrey, épouse et mère, eut bientôt compris qu'elle était à bout de toutes les félicités conjugales. En vain son mari, le marquis de Cintrey, était cité dans le monde comme un ridicule et sublime modèle de fidélité et de constance; Louise sut bientôt ce qu'elle devait croire de cette vertu. Ce fut un coup affreux pour la pauvre femme; elle croyait à l'amour de son mari, comme elle croyait en Dieu. Dans ce naufrage universel de tous les sentimens domestiques, Louise regardait son ménage comme un lieu d'asile qui avait surnagé. Autour d'elle, à côté d'elle, Louise ne voyait que corruptions, désordres, unions brisées et rompues, adultères, mensonges, perfidies, toutes sortes de vices pêle-mêle, mangeant, riant et buvant ensemble, se prenant, se quittant, se reprenant tour à tour sans choix, sans goût et sans mesure; et, la pauvre femme! elle avait cru, elle avait espéré qu'elle serait sauvée de ce désordre. — Mais comme je te l'ai dit, son mari était un hypocrite, il fut bientôt las de sa feinte vertu, et il quitta sa femme pour les autres femmes. Moi, qui sus des premiers cette aventure, j'en avertis Louise, je la fis jalouse; je la conduisis par la main dans cette retraite de la débauche, je la plaçai dans ce petit appartement reculé, d'où elle pouvait tout voir et tout entendre, et, en effet, elle vit ces femmes et ces hommes, elle entendit leurs tendres propos, elle comprit toute cette audace sans frein de l'esprit et du cœur. Elle eut peur de son mari, tant elle vit qu'il ressemblait à tous ces hommes. Elle restait là muette, désolée, insensible, et j'avoue même que je ne savais plus que faire de cette femme, avec son muet désespoir, quand me vint soudain une idée admirable, une de ces idées que vous appelez des idées *infernales*, sans trop savoir ce que vous dites. Puis comme s'il se parlait à lui-même : Oui, en effet, disait-il, cela était bien trouvé, Satan! et si tu voulais, tu en ferais un beau mélodrame pour le Théâtre-Français!

— Voici, reprit-il, quel fut ce coup de théâtre. Tu te rappelles qu'à côté du petit réduit où se cachait Louise, prêtant l'oreille à cette conversation de libertins sceptiques qui mêlent l'amour au blasphème, est placée la cellule où Léonore attendait en vain chaque jour la révolution libératrice qu'elle s'était promise et qui n'arrivait pas? L'histoire de Léonore, je la ferai courte comme l'histoire de Louise. A peine entrée au couvent, Léonore eut peur et se mit à douter de sa libération prochaine. Tant qu'elle n'eut pas prononcé ses

Digitized by Google

vœux éternels, elle avait été sûre de la ruine totale des institutions établies et elle s'était fait tout bas une fête de se retrouver libre parmi ce bouleversement universel, dont elle ne doutait pas. Mais une fois captive, voilée, cloîtrée, elle ne fut plus maîtresse d'elle-même; elle n'eut plus la patience d'attendre les temps prédits par l'Encyclopédie. Cet esprit, en secret révolté, se révolta ouvertement. Elle eut la fièvre terrible d'une jeune fille que la passion dévore, que le doute embrase et qui subit à la fois la révolte de l'esprit et la révolte de la chair; ainsi, elle devint bientôt un objet d'effroi dans ce couvent, qui avait conservé toute la rigidité de l'ordre, un sujet d'épouvante parmi ces saintes filles, d'autant plus inexorables qu'elles voyaient s'avancer la chute de la Jérusalem céleste. Bientôt donc, toutes les rigueurs du cloître s'apesantirent sur Léonore. Le jeûne, les veilles, les prières, le cilice, les verges, rien n'y fit. Elle était indomptable; sa frénésie la prenait plusieurs fois dans le jour, et alors elle déchirait sa robe, son voile, son suaire, et dans cette nudité complète, elle défiait le ciel, elle invoquait les hommes. Souvent, au milieu du chœur, la nuit et quand la mère abbesse entonnait les matines, Léonore, élevant la voix, récitait les plus violens passages de ses philosophes bien-aimés. Plusieurs fois le chapitre s'était assemblé pour prononcer sur le sort de cette malheureuse. Elle fut condamnée aux oubliettes. A force de jeûnes et de coups on la réduisit au silence, on la couvrit d'un voile mortuaire, on dit sur elle le : *De profundis*, on la descendit dans ce sépulcre que tu as vu, et on ne pensa plus à elle que pour lui envoyer chaque jour une cruche d'eau et un pain noir. Voilà à quel moment j'ouvris la porte cachée qui séparait le cachot de ce boudoir, et alors les deux sœurs se trouvèrent en présence!

Ici, le diable se mit à jouer avec un petit mouchoir brodé qu'il tenait à la main gauche; puis, tout d'un coup, comme s'il eût été fatigué de ce rôle de femme qu'il jouait assez mal, il reprit sa première forme, la forme d'un grand jeune homme indolent, hardi et assez mal bâti; puis, se posant devant moi brusquement :

— J'en suis à regretter, pour moi, non pour eux, cette scène terrible entre les deux sœurs, Louise et Léonore. Je ne reverrai jamais le même drame. Cette porte, pratiquée jadis par un mystérieux amour, était fermée depuis long-temps; elle s'ouvrit tout d'un coup sous les efforts de cette recluse, moi aidant. Alors, alors, Léonore battue, affamée, éperdue, sanglante, frappée de verges, se trouvant en présence de Louise, tout à l'heure si libre, si heureuse,

Digitized by Google

si parée; Léonore put à peine se contenir et ne pas dévorer sa sœur. — Ah! s'écria-t-elle, te voilà! Ah! tu viens écouter, assise ici sur la soie, mes cris de douleur sur la paille! Ah! toute parée que tu es, tu viens voir, à travers les fentes de mon cachot, comment je vis pâle et maigre et fiévreuse! Malédiction! malédiction! Disant ces mots, Léonore se posait devant Louise, et Louise fermait les yeux.

Cependant les convives voisins chantaient en chœur une chanson à boire, et ces horribles cris n'arrivaient pas jusqu'à eux.

Louise cependant, éperdue, mais calme, avait peu à peu ouvert les yeux, et elle s'était assurée que c'était bien là sa sœur. En même temps elle prêtait l'oreille, et elle entendait son mari célébrer le vin et les amours des courtisanes. Ainsi placée entre ces deux misères, la malheureuse n'hésita plus.

—Voulez-vous, dit-elle à sa sœur, voulez-vous, Léonore, que nous changions de rôle? Mon boudoir contre votre cellule! mes dentelles contre votre cilice! mon époux que voilà (elle montrait du doigt la salle à manger) contre votre crucifix et cette tête de mort! mes riches habits contre votre robe de bure! ma liberté contre votre esclavage! le voulez-vous?

Ici le diable s'arrêta, comme s'il eût cherché à se rappeler encore la voix, les gestes, les inflexions suppliantes de Louise. Mais moi, impatient :

— Eh bien! lui dis-je, qu'arriva-t-il?

— Il arriva que Léonore accepta l'échange. Elle se dépouilla de son cilice pour revêtir les habits de Louise; elle rejeta Louise dans le cachot et sur cette paille en désordre, elle referma cette porte de fer, et contre cette porte elle tira un épais rideau de soie. — C'en était fait; Léonore était lâchée! Après quoi elle jeta un coup d'œil sur ces trumeaux brillans, et elle sourit avec transport à sa propre beauté, dont elle avait été si long-temps privée. — Elle plongea ses mains et son visage dans une eau limpide préparée pour les convives; elle se para de son mieux des chastes habits de sa sœur, s'efforçant de les rendre immodestes; puis, quand elle fut ainsi armée de toutes pièces, elle entendit que le marquis de Cintrey portait ironiquement la santé de sa femme, et ouvrant brusquement la porte de la salle à manger, elle s'écria : — Me voici!

Tu juges de l'étonnement de ces hommes et de ces femmes plongés dans l'ivresse, à l'apparition subite de cette chaste et honnête Louise, qui venait au milieu d'eux à demi nue, et qui demandait à boire! En effet, Léonore ressemblait à Louise comme l'ange au diable. C'était la

Digitized by Google

même taille souple et élancée, le même feu dans le regard, la même tête. Louise avait peu vécu dans le monde; le monde l'avait vue de loin, sans trop oser approcher de cette vertu inaccessible. Aussi bien, tous les convives s'imaginèrent que c'était la marquise. Le marquis le pensa lui-même; mais il faut dire qu'il avait le vertige.

— A boire! à boire! s'écria Léonore. En même temps, elle se jetait affamée et délirante sur les vins et sur les viandes; elle regardait les hommes, elle embrassait les femmes. Jamais elle n'avait rêvé tant de porcelaines, tant de seins nus, tant de regards avides, tant de vins et tant de fleurs. Elle était comme une furie, mais belle et puissante. Et, je te laisse le juge, si c'était une transition incroyable : passer ainsi du cachot chrétien à l'orgie voltairienne. Aussi les convives avaient peur de ce délire, et ils se regardaient, n'osant parler.

Quand Léonore eut bu et quand elle eut mangé; — Ça, dit-elle, qui donc va nous chanter quelque chanson à boire? est-ce toi, mignonne? dit-elle à une jeune élève de Mlle Duthé, déjà digne de sa maîtresse. — Alors Léonore se mit à chanter et à danser en même temps. Elle avait inventé dans son cachot une certaine danse orientale, dont elle avait dessiné toutes les poses avec l'exactitude luxurieuse d'une bayadère et la persévérance vindicative d'une religieuse qui sent frémir sa chair sous les coups redoublés de la discipline et des passions mal contenues. Quand elle eut dansé, elle demanda où était son mari? On le lui montra couché par terre, sous l'admiration, sous l'étonnement, sous l'ivresse, ne sachant s'il était dans le songe ou dans la veille. Elle alla droit à lui, elle le regarda couché comme il était à ses pieds; elle trouva qu'il était jeune et beau. — Ça, lui dit-elle, marquis, je suis des vôtres! Je vous croyais un philosophe, vous m'avez prise pour une vertu, nous nous sommes trompés l'un et l'autre, nous sommes quittes. Donc, jetons là ce masque fatigant à porter, et, comme vous le chantiez tout à l'heure, jouissons de la vie! Entendez-vous la terre qui tremble sous nos pas? C'est le signal d'une fête qui nous doit tous engloutir. Disant ces mots, elle appelait ces filles de joie, *mes amies*, elle conviait ces hommes à une fête chez elle pour le lendemain, elle leur donnait rendez-vous à tous à l'Opéra, elle les reconduisait les uns et les autres jusqu'à leurs carrosses. Et enfin, restée seule avec son mari: — Monsieur, monsieur, lui dit-elle, pourquoi nous cacher maintenant? nous ferons, s'il vous plaît, du vice en plein jour. J'exige donc que vous me donniez les clés de cette maison, afin qu'elle reste fermée, comme inutile désormais à notre hypocrisie. — Et c'est ainsi qu'elle s'empara des clés de cette maison, afin que personne n'y pût

Digitized by Google

entrer, sinon elle. Le marquis la ramena à son hôtel qu'il était grand jour.

Ayant achevé cette tirade, le diable me regarda pour savoir ce que j'en pensais? et, en vérité j'étais ému plus que je ne saurais dire; je comprenais confusément toute la misère de cette pauvre Louise, ensevelie vivante et innocente dans les oubliettes d'un couvent de carmélites; je comprenais confusément toute la scélératesse de cette Léonore, sortant tout à coup de son tombeau pour prendre dans le monde la place, le nom, le visage et l'honneur d'une honnête femme, et pourtant j'avais grand besoin que le diable m'expliquât toutes ces choses.

— Oui, reprit-il, la chose arriva comme tu le penses. Tout Paris fut instruit le lendemain des déportemens subits de la marquise de Cintrey. On raconta comment cette femme, entourée de tous les respects des hommes et des femmes, avait tout d'un coup jeté le masque de vertu qui couvrait son visage; comment, pour bien commencer sa nouvelle carrière, elle avait fait les honneurs d'une fête de débauchés dans la petite maison de son mari. On se perdit à ce sujet en mille conjectures; il y eut des paris pour et contre; il y eut un duel; mais bientôt tous les doutes tombèrent devant la conduite de cette femme. Elle épouvanta la ville et la cour de ses débordemens, elle jeta aux vents la fortune de son mari, elle fut sans pitié et sans respect pour personne. Son père, le vieux comte de Fayl-Billot, était au lit de mort; elle voulut rester seule avec lui. On ne sait pas ce qui se passa entre ce vieillard et cette femme, mais, après cette fatale et dernière entrevue, le vieillard fut trouvé dans son lit mort et les mains levées au ciel, comme s'il eût demandé justice! Jamais l'insolence, la vanité, l'orgueil, le mépris des lois divines et humaines n'avaient été plus loin. Je t'en parle avec complaisance, vois-tu, car cette femme était mon chef-d'œuvre, elle égalait la marquise de Merteuil; grace à elle, je luttais avec l'œuvre de ce Laclos, dont j'étais jaloux. Bien plus! j'espérais lutter avec Danton, avec Robespierre plus tard, en leur disant: *Voilà mon chef-d'œuvre!* Insensé que j'étais!

Ici le diable eut un frémissement d'horreur évidemment excité par ces horribles noms de Danton et de Robespierre. J'eus pitié de ce pauvre malheureux vaincu, qui n'était plus bon qu'à raconter des histoires; et pour l'arracher à ces tristes réflexions: — Mais enfin, lui dis-je, où voulez-vous en venir?

— Ah! reprit-il, rien de plus simple. Tu sais ce qui arriva quand la Bastille fut prise, et comme 89 se précipita sur 93, et comme fu-

Digitized by Google

rent interrompues tout d'un coup toutes ces orgies du pouvoir et de la beauté, et comme la proscription s'étendit sur la France entière, semblable à la peste et plus rapide et plus féroce. — Tu as lu cela dans les livres et tu ne l'as pas vu, et ceux mêmes qui ont recueilli ces choses sanglantes ne les avaient pas vues, car, à ces horribles spectacles, tout courage est resté suspendu, toute pensée s'est arrêtée, toute voix est devenue muette. Eh bien! dans cette proscription générale, le peuple, qui avait ses momens de justice, s'en vint un jour sous les fenêtres de la marquise de Cintrey, en demandant la tête de cette femme souillée et tachée, comme si elle eût été innocente et pure. La marquise n'était pas chez elle ce jour-là, et nul, pas même les domestiques qu'elle battait, pas même les servantes qu'elle insultait, pas même ses créanciers qu'elle ruinait, ne pouvait dire où elle était allée.

— Or, sais-tu où se cachait cette femme? — Ici le diable se plaça à cheval sur la barre de fer qui sert de balustrade à cette admirable terrasse où j'étais à l'écouter; je crus qu'il allait se précipiter tout en bas dans le nuage qui montait doucement jusqu'à nous. — Au fait, reprit-il, j'aime autant achever à l'instant même mon récit.

— Tu te rappelles que cette femme, cette Léonore, avait emporté les clés de cette petite maison et qu'elle les avait gardées, comme fait le geôlier des portes d'une prison. Eh bien! pour échapper à la fureur populaire, cette femme était retournée dans cette maison; elle avait retrouvé la porte cachée qui menait dans le cachot; cette porte, elle l'avait ouverte, et sur la paille, agenouillée, priant Dieu, elle avait vu sa sœur Louise.

Je ne suis qu'un démon, ajouta le diable, et pourtant j'ai pleuré; oui, j'ai pleuré, en entendant Louise parler à sa sœur:

— Ma bonne sœur, disait Louise, je savais bien que vous reviendriez à moi, et que vous ne m'aviez pas condamnée à une prison éternelle! J'ai bien souffert; j'ai bien fait pénitence à votre place; j'ai bien prié pour vous, ma sœur! Combien d'années se sont passées dans ces souffrances? hélas! je l'ignore. Mais il me semble qu'il y a un siècle. Quand j'ai été plongée vivante dans ce tombeau, j'avais un mari, j'avais un enfant, où sont-ils? O ma sœur! ma sœur! O Léonore, quels crimes aviez-vous donc commis pour être condamnée à cette pénitence? Mais enfin vous voilà, je vous pardonne. Vous venez me rendre l'air du ciel et mon enfant; j'oublie ce que j'ai souffert! Adieu donc, et cependant apprenez, ma sœur, que bientôt votre prison va s'ouvrir. J'en ai été instruite par ma geôlière de

Digitized by Google

chaque jour. Elle m'a priée, au nom *du ciel*, d'être patiente, disant que l'heure du pardon allait sonner. O merci! merci, Léonore!

Et en effet, Léonore reprit les haillons de Louise; Louise se couvrit des habits de Léonore. Elle s'enfuit de cette maison où elle avait tant souffert; Léonore se jeta sur la paille de son cachot, et elle respira plus librement, se sentant loin du peuple. Mais que veux-tu que je te dise? Est-il bien nécessaire d'aller plus loin?

— Oui, certes, m'écriai-je, quelle triste manie de couper votre récit à chaque instant que votre récit s'engage? Vous avez pris cette singulière narration à ce charmant diable qu'on appelle l'Arioste; mais celui-là aurait eu peur d'entreprendre des histoires pareilles aux vôtres. — Vous cependant, vous ne devez pas avoir peur de les finir.

— Ainsi ferai-je, dit le diable. Donc, Louise, redevenue libre, à peine échappée de cette maison fatale, s'en allait au pas de course dans son hôtel. Déjà elle revoyait son mari, et elle lui disait : Je vous pardonne. Déjà elle embrassait son fils, cet enfant qu'elle avait laissé si petit, elle tombait dans les bras de son père, et elle pressait sur ses lèvres ces vénérables cheveux blancs. La pauvre femme, ainsi agitée de mille pensées qui se partageaient son cœur, ne remarquait rien de ce qui se passait autour d'elle, ni ce peuple déchaîné qui promenait en tous lieux, dans sa capitale nouvellement conquise, son insolente victoire, ni ces cris de mort qui retentissaient dans les rues, ni ces images d'une liberté funèbre arrosée de sang, ni ces planches mobiles dressées sur les places publiques, attendant leur proie de chaque jour; elle courait à perdre haleine, et déjà les Brutus de carrefour la désignaient du doigt comme une victime; elle arriva enfin à l'hôtel de son mari. A son aspect, toute la rue indignée se soulève, mille cris de mort se font entendre! Au moment où elle mettait le pied sur ce seuil chéri, d'affreux hommes, armés de piques et coiffés de bonnets rouges, s'emparent de sa personne; la populace ameutée s'écrie: — *C'est elle!* Voilà la marquise de Cintrey! *A bas la vicieuse! A bas l'impitoyable! Meure la parricide!* Au milieu de ce bruit et de ces fureurs, que voulais-tu qu'elle fît, la malheureuse? Elle regardait, elle écoutait, elle repoussait loin de ses yeux, loin de ses oreilles, loin de son esprit, ce rêve horrible! On l'emporta évanouie, et quand elle se réveilla, se retrouvant sur la paille d'un cachot, elle se rassura et elle se dit à elle-même : — *Quel rêve!*

Pendant que Louise se réveille pour ne plus se rendormir que

Digitized by Google

dans la mort, Léonore, déjà impatiente, se précipite hors de la maison, dans ses habits de religieuse, en criant : *Au secours! au secours!* A ces cris, le peuple arrive; il était partout, le peuple. Léonore raconte alors qui elle est, — et qu'elle appartenait à ce couvent qui est en ruines, — et qu'elle a été oubliée dans le cachot, où le fanatisme impitoyable la tenait renfermée depuis des années, — et qu'elle s'est enfuie tout à l'heure, et que la voilà qui demande justice! Le peuple lui répond par ces mots : Vengeance! Le couvent à demi détruit est encore une fois fouillé de fond en comble. Quelques misérables femmes qui se cachaient parmi ces ruines sont découvertes, et bientôt leurs têtes coupées servent de sanglant trophée au triomphe de Léonore. Le peuple crie : — Vive Léonore! Et il la ramène triomphante dans cette maison qu'elle avait quittée la veille en proscrite. — Sais-tu mon histoire à présent?

— Oui, répondis-je, oui; maintenant je la sais toute entière cette funeste histoire, et je pourrais l'achever sans vous. Ainsi deux fois cette horrible Léonore accabla la douce Louise. Pendant que Louise portait le cilice de Léonore, Léonore portait les habits de fête de Louise; pendant que Louise priait et jeunait à la place de Léonore, Léonore entassait Louise sur toutes sortes de malédictions et d'opprobres; le jour où le peuple voulut faire justice de Léonore, Léonore chassa Louise de son cachot, et elle la livra au peuple à sa place. Ah! c'est là une affreuse histoire.

— D'autant plus affreuse, dit le diable, qu'en ce temps-là la justice des hommes était violente, et qu'elle ne s'arrêtait guère quand une fois elle était lancée. Cette nation française qui a tant d'esprit, à ce qu'on dit, s'est pourtant laissé couper, trancher, décimer, assassiner, par une poignée de misérables qu'on eût mis en fuite à coups de bâton!

C'est une triste souveraine, la terreur! Elle avilit les plus nobles, elle fait pâlir les plus braves, elle hébête les plus intelligens. Elle a fait de la nation française tout entière la plus stupide viande de boucherie qu'on ait jamais jetée aux abattoirs. Des gens qui se souvenaient de Henri IV et du maréchal de Saxe se laisser égorger ainsi! Quelle pitié! quelle misère! Les têtes les plus illustres être coupées par quelques polissons, soutenus de quelques harangères! Donc, à peine Louise de Cintrey eut-elle répondu au tribunal révolutionnaire qu'en effet elle était la marquise de Cintrey, qu'aussitôt elle s'entendit condamner à mort, et tout fut dit.

— Le plus beau de ce crime, ajouta le diable, c'est que, le jour où

Digitized by Google

Louise monta dans le tombereau fatal qui allait à la Grève, maudite par son mari, maudite par son fils, sa sœur Léonore était portée en triomphe comme une sainte. Elle était proclamée martyre, et elle bénissait le peuple. Je crois même qu'elle eut le courage de donner sa bénédiction à sa sœur qui allait à l'échafaud.

Voilà toute mon histoire; es-tu content?

Quand je vis que le diable n'avait plus rien à me dire, je me sentis beaucoup plus à l'aise avec lui. — A vous dire vrai, seigneur diable, lui répondis-je, vous vous êtes donné bien de la peine pour faire de votre histoire une chose pleine d'intérêt et de pitié, et vous avez manqué votre but. Si quelqu'un fait pitié dans tout ceci, c'est vous. Comment! la plus terrible révolution qui ait changé la face du monde tombe sur la France, et cependant vous ne savez rien de mieux que de vous amuser à perdre une pauvre vertueuse au profit d'une horrible criminelle! Il fallait que vous fussiez bien oisif! Comment donc, il se coupe des têtes par centaines, vous vous dites à vous-même, comme Pilate : — *Je m'en lave les mains*, mot affreux, parole égoïste, avec laquelle se sont accomplis tous les crimes, et vous, cependant, vous n'êtes occupé qu'à opérer un tour de passe-passe tout au plus digne d'un escamoteur en plein vent! Je vous assure que je vous trouve à présent un être bien peu dangereux.

— Et vous avez raison, mon maître, repartit le diable, d'autant plus raison, que même, dans cette méchanceté subalterne que je m'étais permise, j'ai été battu par ces bonnets rouges. Eux aussi, en apprenant l'histoire de la marquise de Cintrey, ils auront été jaloux de moi. Pour en finir tout d'un coup avec mes prétentions diaboliques, figurez-vous qu'ils ont coupé la tête à la sœur du roi, madame Élisabeth!

Ce jour-là, je m'avouai tout-à-fait vaincu; je reconnus que je n'étais plus le diable, et que toute ma puissance malfaisante était à jamais dépassée. Je me fis pitié à moi-même quand je me comparai au dernier de ces bourreaux. Je me repentis d'avoir perdu, sans y rien gagner dans ma propre estime, cette sainte fille; et si quelque chose me consola, ce fut de penser que cette vertu, en ces temps horribles, même si je l'eusse épargnée, n'avait pas une seule chance d'échapper à la hache. Jamais je n'ai plus regretté de n'être pas un homme, pour avoir l'honneur de marcher sur le même échafaud que le roi Louis XVI, la reine Marie-Antoinette, Charlotte Corday et M. de Malesherbes; depuis ce temps, j'ai mené la plus triste vie que jamais démon ait menée sur la terre, incapable de mal, incapable de bien,

Digitized by Google

agité par le remords, pauvre et seul, fatigué de ramasser des ames qui se jettent à ma tête, n'étant plus ni aimé, ni haï, j'ai fini par me faire historien, auteur, romancier, que sais-je? Je finirai peut-être par tenir un cabinet de lecture. Dans mon oisiveté et n'ayant plus de mauvaises actions à commettre, j'en imagine. Je cherche dans la foule les hommes que la foule écoute, et je leur raconte des histoires étranges. Je suis à présent comme sont tous les poètes, tantôt dans le ciel, tantôt plus bas que la terre. J'ai mes instans d'inspirations prophétiques, j'ai mes heures de découragement mortel.

Pendant que toute l'Europe était en armes avec l'empereur (le moyen de faire son métier de diable avec un pareil homme?), j'élevais sur mes genoux, avec une sollicitude plus que paternelle, un bel enfant anglais, dont je faisais un grand poète; c'est moi qui lui ai dicté d'un bout à l'autre son poème de *Don Juan*. Eh bien! à peine mon poète chéri eut-il jeté dans les ames contemporaines plus de désolation et plus d'épouvante que n'en avait jeté Voltaire en personne, voilà mon poète qui se laisse mourir, parce qu'il découvre un beau jour qu'il est légèrement boiteux du pied gauche et qu'il pèse dix livres de plus qu'il ne pesait l'an passé! En perdant celui-là, j'ai perdu toute ma verve poétique, j'ai vécu au jour le jour, comme un écrivain de hasard; j'ai fait tour à tour des drames où l'on riait et des vaudevilles où l'on versait des larmes, je me suis essayé tant bien que mal à toutes ces choses frivoles. Je me suis enivré bien souvent avec mon ami Théodore, qui est mort et qui est dans le ciel; maintenant me voilà plus seul que jamais, racontant mes histoires comme un homme qui radote. Histoires accommodées à la tristesse des temps présens. Hélas! où est le temps de mes courses errantes sur les toits des belles villes espagnoles, quand j'étais le diable boiteux!

Comme il disait ces mots, le diable se leva tout droit sur cette légère barre de fer, où il était à cheval.

— Qu'est devenue, lui dis-je, cette affreuse Léonore?

— Elle est morte, reprit-il, avant 1830, en odeur de sainteté et en priant tout haut le ciel d'être miséricordieux pour sa sœur Louise. Les cendres de Louise ont été jetées aux vents; Léonore repose sous un marbre noir recouvert de larmes d'or. Elle eût été canonisée sans la révolution de juillet.

Disant ces mots, de diable se plongea dans l'épais nuage, et il disparut en poussant le soupir plaintif d'un simple mortel.

JULES JANIN.

Digitized by Google

L'IRLANDE.

I.

Dans le port d'Holy-Ead, après avoir traversé un bras de mer, sur le pont suspendu, à la pointe des rians territoires d'Anglesea et de Bangor que jettent dans le canal Saint-George les North-Wales, dont, depuis Shrewsbury, on a gravi les belles montagnes, on peut avoir déjà comme une prescience de ce qu'est l'Irlande. Entre quelques rares navires aux flancs éraillés, au pont enfumé, à la mâture noire et grasse, on entend rugir l'énorme cheminée en fer du steam-packet royal, qui, à heure fixe, chaque jour, quelle que soit la mer, s'élance bravement vers la baie de Dublin. Ce ne sont plus ces élégans paquebots au pont ciré, aux galeries à colonnettes, aux flancs diaprés de vives couleurs, dont l'acajou encadre les sabords, effilés comme des yoles, montés par des marins en pantalons blancs, et faisant coquettement glisser sur le miroir uni de la Manche, de Calais à Douvres, ou de Boulogne et de Ramsgate à Londres, les têtes de rois, de syrènes ou de duchesses, ciselées à leur poupe et à leur proue dorées. Le navire d'Irlande est tout noir; noir à la poupe d'où à peine son nom de baptême se détache en lettres blanches, noir à ses flancs rebondis que ne sillonne nulle bande de couleur, noir à la proue où la harpe d'*Erin*, qu'embrassent les ailes d'un ange, est si lourdement sculptée, et, grace au blanc mat qui la badigeonne, se confond si bien avec la transparence de l'air, qu'à cinquante pas, on peut, sans mauvais vouloir, la prendre pour une échancrure faite par un coup de vent. Les galeries... mais il n'y a pas de galeries, ce sont des planches épaisses solidement jointes entre elles et liées au pont par des écrous. Deux mâts, dont la large base est en fer, supportent une voilure sombre et épaisse, auxiliaire souvent déployé pour venir en aide aux ailes bruyantes avec lesquelles la vapeur fatigue les vagues, mais qu'à leur tour les vagues fati-

Digitized by Google

guent plus souvent. Le capitaine est vieux et courbé, moins par l'âge que par les tristes préoccupations que lui donne la mer d'Irlande avec laquelle il se bat chaque jour. Les matelots ont le visage brûlé, les mains calleuses; leurs chemises sentent le suif; le goudron raidit leurs larges pantalons, et leurs souliers sont ferrés avec des clous dont les têtes semblent être des crampons pour courir dans les échelles de la mâture. Quand elle se met en mouvement, quand elle fait monter et descendre les arbres de fer qui agitent les bras gigantesques au bout desquels tournent les roues, la machine gronde comme un tonnerre; le navire, la mer, les hommes sont ébranlés par une si effroyable secousse, qu'on dirait qu'un Archimède nouveau vient de trouver un levier et un point d'appui pour soulever le monde.

Malgré soi, on se surprend à jeter des regards étonnés et graves sur cette mer d'Irlande toujours courroucée, dont les flots bercent incessamment des myriades d'oiseaux plongeurs, mêlant dans l'orage leurs cris aigus aux cris plaintifs des mauves blanches, qui viennent secouer leurs ailes dans les cordages; — mer toujours bondissante, qui veut, pour être domptée, et la volonté de pareils hommes, et la force intelligente de semblables machines, et le poids énorme d'une masse de bois toute chevillée et toute chargée de fer.

Dans ce navire ainsi bâti, n'atteignant le port qu'à grand'peine et par secousses violentes, ne devinez-vous pas déjà le peuple qui n'a rien à jeter au luxe et à l'élégance, et qui lutte depuis des siècles pour arriver seulement à gagner la nourriture et le vêtement de chaque jour? Cette mer ainsi faite, la terreur des voyageurs et du négoce, dont elle tend sans cesse à engloutir les rêves et la fortune, ne vous dit-elle pas qu'elle doit tenir le commerce et l'industrie qui la fécondent éloignés d'une terre que, du sud au nord, étreint une si menaçante ceinture?

Après six heures d'une orageuse traversée, tout haletant, tout couturé aux flancs par les coups de la lame, le steam-packet entre dans la baie; mais vous la voyez si déserte dans le demi-cercle de son fer à cheval, cette baie pourtant si vaste et si sûre, que vous vous croiriez en plein Océan atlantique, si l'aspect des côtes, sur votre gauche, si dans le fond, en face, la jetée de King's-Town, et si, à droite, les monumens de Dublin se dessinant dans la brume, ne vous prouvaient que vous touchez la terre.

J'avais encore un pied dans le paquebot que, sur les larges pierres du port, l'image vivante de l'Irlande m'apparut. J'étais étranger, elle vint à moi. C'était une femme encore jeune, grande, forte, belle de ses grands yeux bleus et de sa pâleur mélancolique, transparente même sous le hâle qui la brûlait. Ses pieds étaient nus, ses jambes étaient nues aussi; ses longs cheveux pendaient en désordre sur ses épaules, auxquelles, par quelques bouts de corde, était retenu un manteau gris, moins destiné à les voiler qu'à couvrir un tout petit enfant que cette femme avait au sein. Peut-être même ce manteau, si délabré qu'il fût, était-il l'unique vêtement de l'enfant et de la mère; car, à travers les trous dont il était criblé, je ne vis

Digitized by Google

point de linge; et sous les pans qui arrivaient à peine aux genoux, se montrait le nu des épaules et des bras qui le retenaient croisé sur la poitrine.

— *The patatoes are very dear, your honour!* les pommes de terre sont bien chères, votre honneur! me dit cette femme les yeux baissés, et avec une tristesse de voix que je n'oublierai jamais. — Que doit-ce donc être du pain, ô mon Dieu! dis-je à part moi..... Le pauvre ici sait-il seulement ce que c'est que le pain?... Et mon cœur se serra d'une façon étrange, car enfin qu'étais-je destiné à voir en pleine Irlande, là où il n'y a ni maisons, ni richesses, ni ports de mer, ni étrangers surtout pour faire l'aumône?

A quelques pas plus loin je montai dans les voitures du *rail-way*, qui, longeant la baie, conduit de King's-Town à Dublin, et en moins de vingt minutes fait parcourir six milles anglais (environ trois lieues de France). Un gentilhomme irlandais s'assit auprès de moi, et, avec le sentiment marqué d'une bienveillance à laquelle l'Angleterre m'avait peu habitué, il me parla, dans la langue de France, de la France, où il avait fait la guerre en 1814, et dont encore, après vingt années, et malgré le coup de feu qu'il y avait reçu, il aimait à nourrir le souvenir. Les paroles lui venaient du cœur pour mettre à jour tout ce qu'il y avait en lui de respect, d'admiration et de bonnes sympathies pour notre beau pays. De combien de questions, durant notre court voyage, il me pressa sur les hommes et les choses! et combien, moi, je fus heureux de lui montrer la France, non telle que je l'ai vue longtemps à travers la violence aveugle de mes passions, mais telle que l'ont faite en réalité, dans sa politique, dans son industrie, dans ses arts, dans sa littérature et dans ses hommes, vingt années de paix et de luttes pour la liberté; telle que deux mois de séjour dans le royaume-uni m'ont appris à l'aimer, telle que je la vois enfin, aujourd'hui que les injustices des autres m'ont forcé de faire un retour sur mes propres injustices.

Quand je lui eus parlé de la France, je l'interrogeai sur l'Irlande; mais il me répondit tristement, humblement, s'excusant presque de n'avoir, hélas! que de lamentables récits à me faire pour me payer du plaisir qu'il avait pris aux miens. Un éclair de joie traversa son œil voilé quand je lui dis qu'il n'y avait pas en France un noble cœur, quelque vent religieux ou politique qui soufflât sur lui, qui ne fît des vœux pour l'affranchissement et la prospérité de l'Irlande; mais sa surprise fut grande lorsque, déconcertant sans doute toutes ses prévisions sur mon compte, je lui dis que j'étais tout simplement un pauvre journaliste, qui, lassé de luttes et attendant des jours meilleurs, s'en venait, poussé par une main puissante et amie, visiter le royaume-uni dans ses mœurs, dans son luxe et dans sa misère, pour s'apprendre et pour apprendre aux autres, par des tableaux pris sur nature, à ne pas éternellement souffleter la France sous les yeux et au profit de l'étranger.

— Que Dieu vous conduise, monsieur, me dit alors ce gentilhomme en me

Digitized by Google

pressant affectueusement la main. Puis il ajouta avec amertume : Les étrangers nous visitent si peu!

Je n'osai lui demander pourquoi, mais je songeai à la pauvre femme de King's-Town, et je courbai la tête, n'osant encore ni blâmer les étrangers ni trouver juste l'amertume du reproche qui leur arrivait.

— Aussi, monsieur, reprit-il, comme s'il ne s'était point aperçu de mon trouble, nous ne saurions rien de l'Europe, et l'Europe ne saurait rien de nous, si, dans notre jeunesse, nous n'aimions pas à voyager. Peut-être, parce que nous sommes pauvres, nous croit-on corrompus et dégradés. Oh! il n'en est rien! Quant à vous, monsieur, si Dieu vous donne le courage de tout voir, puisse-t-il vous donner aussi celui de tout dire!

Hélas! ce courage qu'il me souhaitait, il me semblait que je le sentais déjà faiblir en moi sous le coup de ses paroles, et je trouvais que les voitures du *rail-way* auraient pu emporter moins vite les voyageurs loin du navire.

— L'Angleterre ne fait-elle donc rien pour l'Irlande? repris-je après un court silence, pour cacher mes émotions diverses et m'étourdir sur je ne sais quelle lâche pensée d'un prompt retour à Londres.

En ce moment nous passions devant d'immenses ateliers de charronnage. Pour toute réponse mon gentilhomme me les montra.

— Voilà, dit-il, l'hôpital des machines.

— Comment! des machines? Et celui des hommes?

— Oh! celui-là, il est dans toute l'Irlande. Seulement il n'a ni médecins, ni remèdes; et il est si encombré à cette heure, que j'ai bien peur, quoi qu'il se fasse désormais, qu'on ne trouve assez ni des uns, ni des autres. Et à quoi bon, du reste, monsieur? Ceci est encore un perfectionnement moral et politique dont, avec beaucoup d'autres, la très pauvre Irlande est redevable à la très riche Angleterre. Notre métropole s'est moquée de nous, monsieur, quand elle nous a imposé des machines. Elle en a envoyé tout juste assez pour que l'industrie ait appris à se passer des bras des hommes, mais point assez pour que l'industrie enrichisse le pays. Les bras étant devenus inutiles, on n'a que faire, vous pensez bien, de leur élever des édifices où on les répare. Un homme hors de service, d'ailleurs, à quoi est-il bon, je vous prie, sinon à être porté en terre? Avec les tronçons rajustés de cent hommes, vous ne feriez pas un homme passable. Avec deux machines détraquées, vous en pouvez faire une excellente. Il est donc juste, en économie politique et sociale, que tout l'intérêt, toute la pitié se portent sur ces chères machines; que le charron et le serrurier soient préférés au chirurgien et au médecin, l'œuvre humaine à l'œuvre divine! A chaque époque sa pensée et son œuvre, monsieur! C'était autrefois la religion qui élevait des hôpitaux aux maladies de l'ame et de la chair; aujourd'hui c'est l'industrie qui élève les siens aux cassures du bois et du fer fondu. Aussi arrive-t-il que les machines fonctionnent, tant bien que mal, sans enrichir même deux ou trois entrepreneurs; et pendant ce temps des milliers de bras restent croisés, et des familles, par millions, n'ont pas de pain.

Digitized by Google

— Oui, et pour comble de malheur, lui dis-je en répétant le premier cri que j'avais entendu sur la terre d'Irlande, *the patatoes are very dear, your honour!*

Nous entrions à Dublin. Les détails et les renseignemens que le gentilhomme irlandais me donna, quand nous nous séparâmes, me servirent à éviter une partie des embarras et des exigences dont un étranger, dans le pays qu'il voit pour la première fois, ne peut guère manquer d'être la dupe. En Angleterre, où l'on regarde l'or de l'étranger comme un tribut obligé, un bon, un franc Anglais, en pareille circonstance, m'avait, par nationalité, aidé à être trompé. Aussi l'Anglais fait-il toujours fortune d'une façon ou d'autre; né pauvre, l'Irlandais meurt toujours pauvre.

Cette double rencontre me fit longuement réfléchir, car en quelques minutes elle m'avait offert la personnification vivante du double aspect que présente l'Irlande : par les yeux de l'ame j'avais vu l'Irlande qui est pauvre, l'Irlande qui est nue; et par l'intelligence, j'avais été en rapport avec l'Irlande intelligente et sensible, souriant à l'étranger qui la visite, et pardessus tout honorant et aimant la France.

Que ces bons sentimens de l'Irlande pour notre pays ne vous étonnent point. Par l'oppression dont le catholicisme ici a été et est encore l'objet, le clergé et le peuple sont tenus dans l'état militant. Or, pour les sectes religieuses, de même que pour toutes les agrégations d'hommes en communion de pensées, c'est le moment des pratiques et des exercices d'une confraternité touchante. L'Irlande, à cette heure, rappelle les temps heureux de l'église primitive, alors qu'un chrétien ne rencontrait pas un chrétien sans lui offrir et lui demander le baiser de paix. Dans tout catholique, l'Irlandais voit un ami, un frère qu'il doit accueillir comme un membre de la grande famille apostolique, que Dieu lui envoie pour gémir avec lui, pour le consoler, pour espérer, et au besoin pour hâter ensemble le jour de la délivrance. Il y a, je le sais, des hommes qui ne se laisseront pas prendre à cette poésie mystique de l'Évangile, et qui penseront que, dans un siècle positif comme le nôtre, c'est là une assez chétive manière d'expliquer les rapports des nations entre elles. Soit: à ceux-là je dirai que de 1690 à 1745 l'Irlande fut pour la France ce qu'a été la Pologne durant les guerres de l'empire. Il n'est pas rare de rencontrer des Irlandais qui vous prouvent avec orgueil, par des chiffres, qu'environ quatre cent cinquante mille de leurs compatriotes ont été tués au service de la France. Ils vous apprendront qu'en 1702, Crémone tomba au pouvoir du prince Eugène, et que cette ville fut reprise par les régimens d'O'Mahony et de Bourck, qui rendirent aussi la liberté à ce pauvre maréchal de Villeroi, lequel fut, pour ses bons services, comme vous le savez, chansonné par le pont-neuf piquant qui avait pour refrain :

Villeroi, Villeroi,
A fort bien servi le roi...
Guillaume! Guillaume!

Digitized by Google

On peut même recommencer ici un cours d'histoire militaire sur les campagnes désastreuses dont les plans étaient dressés dans le boudoir et sous le commandement des maîtresses de Louis XV. Aux batailles de Blenheim et de Ramilly, vous dira-t-on, les dragons de lord Clare soutinrent seuls, vaillamment, le choc des régimens anglais; les brigades irlandaises aidèrent à décider pour la France la journée de Fontenoy, et plus tard elles donnèrent de vigoureux coups de collier dans les campagnes d'Italie et d'Allemagne.

Certes, je me montre touché, comme je le dois, de cette fidélité de souvenirs, et je ne riposte point, ainsi que je l'aurais sans doute fait jadis, que si l'Irlandais avait déployé, dans sa patrie et pour sa patrie, tout le courage qu'il a mis au service de la France, il ne serait sans doute pas, depuis le roi Henri II, le très humble vassal de la puissance anglaise. Cependant, et par malheur, je sortais de l'Angleterre, où j'avais, par mainte conversation, appris que c'était sottise de manquer, par courtoisie, à établir toujours entre l'étranger et la France une balance de compte. C'est ce que je fis donc avec l'Irlande, dans l'ancienne salle des lords d'Irlande, où quelques *gentlemen* me montraient un jour, assez emphatiquement, une tapisserie fort estimée à Dublin, mais d'un bien mince mérite, je vous jure, et représentant la bataille de la Boyne. Je débitai à mon tour mon cours d'histoire. Je rappelai à mes jeunes gentilshommes si bien instruits de ce que les Irlandais avaient fait pour la France, qu'à tout prendre entre la France et l'Irlande, c'était depuis long-temps service pour service. En 1690, leur disais-je, le 6 juillet, aux lieux et dans l'action même dont cette tapisserie consacre la mémoire, des Français ont très bravement versé leur sang pour la cause de l'Irlande, qui avait fait sa cause de celle du roi Jacques, lequel nous regardait faire du haut de la montagne de Dunmore. En 1691, à la bataille d'Aughrim, la France fut-elle plus avare de courage et de services? Et après le siége de Limérick, n'est-ce point, mes jeunes gentilshommes, grace à l'intervention de la France que quatorze mille Irlandais ont pu, avec leurs familles, se soustraire, sur le continent, à la domination et aux vengeances de la maison de Hanovre? Me sentant en verve, je leur glissai même à l'oreille le récit de l'expédition française, qui, en 1798, s'en vint sous les ordres de Hoche opérer sa descente à *Ballycla-Point*, non loin de Galwai, dans le sud-ouest de l'Irlande.

Nos comptes ainsi réglés, nous n'en fûmes, suivant notre proverbe, que meilleurs amis, mes hôtes et moi. Il n'en pouvait guère être autrement. J'étais en terre catholique, en Irlande, où vivent encore tant de souvenirs jacobites, et à quelques pas seulement de la place de *Collége Green*, où un pétard fit sauter naguère la statue équestre du roi Guillaume III, qu'on est allé relever un peu plus loin, et qui porte encore à son piédestal le ridicule titre de *Rex Franciæ*. Diable! il paraît que l'Angleterre s'imagine toujours que, non content d'avoir confisqué, de son vivant, la couronne

Digitized by Google

réelle de son beau-père, l'avide Guillaume, tout mort qu'il est, tient encore pour ses hoirs, même femelles, à ne point laisser prescrire, sur une couronne fictive, les droits plus qu'équivoques dont le malheureux Jacques fit, sept ans, amende honorable dans le château de Saint-Germain!

Les Irlandais, chez qui ces sentimens attractifs vers la France ne viennent ni de la communion religieuse, ni des études historiques, ni des voyages sur notre continent, les puisent dans leur instinctive idée de résistance à l'Angleterre. Ne pouvant échapper à sa domination politique, ils se débattent contre son influence sociale; la tête passée sous son drapeau et sous sa cocarde, ils regimbent contre ses modes; ne pouvant lui ressembler dans ce qui constitue son comfort si niaisement vanté, ils cherchent à ne pas lui ressembler non plus dans les habitudes de la vie; et pour que cette dissemblance soit plus tranchée et même ait un certain caractère d'hostilité, ils ont adopté une foule d'usages de France, descendus des gentlemen voyageurs aux classes de la bourgeoisie. Il n'est pas jusqu'à certains mots de notre langue dont ce peuple ne se serve pour détrôner le plus qu'il peut de mots de la langue anglaise, dont volontiers, du reste, il change les acceptions. J'ai fait sur tout cela des observations qui ont pénétré dans les faits même les plus insignifians de l'existence; j'ai découvert plus de choses que je n'en veux, que je n'en dois dire. Leur nomenclature, d'ailleurs, ne peut guère trouver place que dans un livre où tout se dit et se lit, et dans les conversations du coin du feu, où tout peut amuser. Ici, par leur isolement, elles paraîtraient puériles; en masse, et se mêlant parfois à des faits plus graves, elles ont formé pour moi l'ensemble complet d'un caractère national. J'ai bien vu de la sorte que l'étude des mœurs privées d'un peuple, depuis le plus bas étage jusqu'au plus élevé, était le plus sûr moyen d'arriver à connaître la tendance que prennent ses mœurs publiques et ses pensées secrètes. On peut même ainsi calculer jusqu'où, dans un temps donné, les unes et les autres peuvent se porter.

Ces tendances populaires sont frappantes surtout pour le Français qui ne voit l'Irlande qu'après avoir parcouru l'Angleterre et visité Londres, Oxford, Birmingham, Manchester, Liverpool, les villes du luxe, de la science, de l'industrie et du commerce, Londres surtout.

Certes, Londres possède d'interminables et de larges rues dont nos rues Vivienne et de la Paix ne seraient que les étroites et courtes extrémités. Dans toute l'étendue de *Regent-Street*, du *Strand*, d'*Old-bound* et de *New-bound-Street*, ce sont des magasins tout marbre et tout bronze. Les dorures, les entournemens peints et ciselés, encadrent capricieusement de hautes et épaisses glaces, où se mirent à la fois, et les tissus lamés d'or et d'argent, — et les étoffes de soie de Manchester, — et les aciers de Birmingham, — et ces cachemires qui feraient envie au harem d'un émir, — et les incrustations de l'ébène et du citronnier sur les boîtes de rose et de sandal, d'où les parfums de Chardin s'exhalent à travers les ciselures des

Digitized by Google

flacons couchés sur des coussins de soie; — et les écrins de velours dans lesquels scintillent et serpentent les feux bariolés des mille pierres de l'Inde, alongées en aigrette ou courbées en diadème; — et l'ébahissement des badauds qui encombrent les trottoirs; — et le coup d'œil amoureux de la jeune femme, dont instinctivement la marche se ralentit en passant devant ces bazars de la mode, mais qu'entraîne aussi plus rapide le bras sur lequel elle s'appuie;—et la physionomie mobile de l'élégante lady, qui tient entre ses mains une de ces merveilles, et qui, émue tour à tour de crainte et de désir, ne sait pas encore si son rêve de bien des nuits ne devra pas s'enfuir devant l'exorbitante exigence de quelques centaines de guinées.

Mais ce n'est pas assez de voir; entrez! Dans toute l'étendue de ces salons, entre des meubles de Boule et d'acajou, servant de comptoirs, vous marchez sur des tapis qu'on dirait venus de l'Orient. Des femmes à la taille svelte, aux doigts effilés et roses, au visage pâle, aux lèvres humides et vermeilles, qu'encadrent de longues boucles de cheveux tombant sur des épaules blanches, déploient aux chalands les marchandises que, du haut des casiers, font descendre des commis qui portent les cheveux en coup de vent d'une façon aussi distinguée vraiment que le premier venu d'entre les apprentis coiffeurs de Paris, et qui, l'habit noir sur le dos, et le cou passé dans la raideur de leur cravate, sont des dandies d'aussi bonnes manières que nos garçons tailleurs. A peine êtes-vous entré, que vous apercevez entre tous ces visages un échange rapide de coups d'œil et de sourires, un peu plus railleurs que minaudiers, et le nom de *French* circule à voix basse. Pourquoi cela? C'est qu'on vous a reconnu pour un étranger, et, qui plus est, pour un Français. Mais vous n'avez pas proféré un seul mot; c'est à peine si, parmi tous ces yeux qui brillent, il en est un dont les regards aient rencontré les vôtres. Eh! qu'importe? n'avez-vous pas salué en entrant? n'avez-vous pas été affable envers une classe pour qui, à Londres, on ne l'est pas? Vous voyez bien que vous êtes étranger, que vous êtes Français.

Or, à Londres, on doit se le tenir pour dit, si l'on veut passer pour un *gentleman* pur sang, à l'abri du ridicule et du mépris, il faut, quand on a la droite sur les trottoirs, heurter jusqu'à les renverser les passans qui ne l'ont pas, sans s'inquiéter s'ils portent des robes ou des haut-de-chausses; il faut n'aborder les gens et ne leur parler que le chapeau enfoncé sur les yeux; pour se donner une contenance, si on attend dans la rue, il faut siffler, il faut surtout frapper aux portes des maisons une mesure, *in rinforzando*, de coups redoublés. Le moins qui puisse arriver à l'homme bien élevé qui porte un frac et des bas de soie, qui salue, qui frappe un seul coup aux portes, qui cède le haut du pavé à un enfant, à une femme ou à un vieillard, c'est d'être pris pour un valet de chambre. Qu'il joigne à cela un jonc à pomme d'or, que je n'ai pas, Dieu merci! et le voilà descendu, dans l'opinion, à l'état de laquais.

Les gros marchands de Londres et leurs commis, mâles et femelles, prennent aussi volontiers l'homme poli pour un imbécile, qui, fraîchement

Digitized by Google

arrivé du continent, caresse la très ridicule opinion que tout ce qui sort des fabriques anglaises est d'une incontestable supériorité. Quand cette idée leur vient, ces messieurs et ces dames étalent tous leurs vieux restans de magasin. Je me souviens qu'un M. Palmer, riche coutelier de *Regent-Street*, a poussé la chose jusqu'à m'offrir des ciseaux rouillés. Je pris cela pour une gageure, et au lieu de me fâcher tout rouge, je donnai à mon visage l'air de la plus grande naïveté d'admiration qui se puisse imaginer pour cette rouille qui, pouvant gagner les deux branches, s'était contentée d'en ronger une seule; ce qui, disais-je, prouvait incontestablement l'infériorité des aciers de France, où les deux branches n'auraient pas manqué d'être oxidées. Je demandai le prix; c'était un prix fou; et me voilà de nouveau m'extasiant sur le bon marché. Filles et commis, durant ce temps, de se renvoyer sur ma bonhomie de vives épigrammes, dont l'engouement de la France pour l'Angleterre faisait le sujet, et que certainement notre sotte patrie méritait bien. Quand j'eus assez de ce jeu de niais et de dupe, je reposai froidement les ciseaux dans la montre, et lançant au nez du John-Bull un coup de gant et un bruyant éclat de rire, je l'invitai à garder les ciseaux pour les envoyer à l'exhibition de Charing-Cross comme un échantillon de l'industrie, de la politesse et de la bonne foi des couteliers de Londres.

Depuis Beaumarchais, le fond de la langue anglaise a bien changé, et si Figaro revenait au monde, il serait charmé sans doute, quand il en ferait usage, de recevoir un sourire au lieu du vigoureux soufflet de sa virago de taverne. Le mot nouveau, de quelque bouche qu'il sorte, est toujours le seul qui soit le bien venu; car il est le mot aimé, le mot après lequel soupire tout ce peuple marchand, le mot qui lui apprend le succès des efforts qu'il a faits pour l'entendre, *how much* (combien). Vous ne sauriez que ce mot seul, que vous pouvez hardiment vous lancer à travers l'Angleterre, qui que vous soyez, dandy, coureur d'amourettes, homme politique; un geste du doigt, suivi de ce bienheureux mot, et vous êtes compris : il est aussi le seul auquel l'Anglais daigne faire une réponse par gestes, si vous ne comprenez pas la réponse parlée. — Ce *rum's-teach* et ces fruits, *how much?* — Cet épagneul et ce cheval du Yorkshire, *how much?*—Et cette femme, *how much? how much* aussi, cette candidature et cette conscience d'électeur pour le torisme? Je vous le dis, *how much* est le fond de la langue, le seul, le véritable; il est toute la nationalité de l'Angleterre.

Mais ce mot prononcé, et la réponse faite, l'Anglais renfonce son menton dans sa cravate, resserre ses lèvres, remet ses mains derrière le dos, et reprend cette impassibilité gourmée, avec laquelle le plus chétif boutiquier de la Cité se fait donner du milord sur le continent. Quelque temps que vous vous trouviez seul avec lui, ne lui demandez rien ni de Londres et de ses environs, ni de l'Angleterre, ni des mœurs, ni des lois, ni des usages, ni du commerce, ni de l'industrie, ni des rues ou des chemins que vous devez parcourir; il ne saura rien, ne vous dira rien, ne verra rien, rien que sa marchandise, dont il aura pour vous triplé le prix, dont il ne rabattra

Digitized by Google

pas un shelling; et, à chaque question nouvelle, comme le Guillaume de *l'Avocat Patelin*, il reviendra à ses six aunes de drap et à ses six-vingts moutons. Il serait allé vingt fois en France, il saurait bien le français, que vous ne devez pas vous attendre à ce qu'il vienne en aide à votre ignorance de la langue anglaise. Il est dans son pays, et il aurait peur d'en abaisser la suprématie devant vous, s'il vous faisait voir qu'il a été forcé d'apprendre votre langue, lorsque vous avez cru pouvoir vous dispenser d'apprendre la sienne.

Quant aux magasins derrière les vitres desquels on lit à Londres : *Ici on parle français*, il faut les fuir. Cet écriteau prétentieux n'est qu'un détestable guetapens tendu à vos poches et à vos oreilles; c'est, et rien de plus, un moyen assuré d'éviter la concurrence, pour écorcher à l'aise les unes et les autres. Heureux lorsqu'ainsi que moi, on trouve ici un vieillard sourd, et là un enfant muet!

Les marchands de Dublin n'ont ni marbres, ni bronzes, ni dorures. A la façade et à l'intérieur de leurs magasins, ils n'ont point de glaces sans tain hautes de dix pieds, et ils n'ont pour les étaler ni de riches tissus, ni les étoffes les plus nouvelles. Quand leurs vitres sont effondrées, il les rajustent et les remplacent, le plus long-temps qu'ils peuvent, avec des carreaux de papier; les murailles sont nues comme celles de vastes hangards; et l'on se demande toujours si, la veille, la justice et les créanciers ne sont point passés par là. Ils n'ont, pour en remplir le vide et la solitude, ni un peuple de commis en habit noir, ni un essaim de filles en toilette de salon; rien de ce qui peut attirer la jeunesse rieuse, ou l'élégance fantasque, ou la vieillesse causeuse et coquette; mais n'importe, entrez. Vos bottes parisiennes courent risque, il est vrai, de s'érailler aux clous du plancher, dont des tapis moelleux ne dissimulent point les aspérités, ou sur lequel la brosse du frotteur n'a pas étendu le poli glissant de la cire. Entrez toujours; mais saluez, car le marchand vient à vous en saluant de la tête et du regard, car un siége vous est apporté par le fils de la maison, enfant de dix ans, qui revient de l'école, et que votre arrivée a interrompu, je crois, dans le récit de quelque espièglerie d'un camarade, ou de quelque encouragement du maître. Le marchand vous montrera tout d'abord ce qu'il aura de mieux chez lui; et comme il vous sait étranger, comme il pense que vous venez de l'Angleterre, où vous avez appris à être défiant, sans attendre que vous ayez articulé le sacramentel *how much*, il vous dira le prix; et en le comparant à la marchandise, vous ne le trouverez point exagéré; et ce prix encore, le marchand de Dublin ne vous le demandera pas, comme le marchand de Londres ne se fait pas faute de vous le demander, en guinées; car lui, le pauvre marchand de Dublin, a la loyale bonhomie de croire qu'un étranger ne connaît que la monnaie qui a cours dans un pays, au moment où il y voyage. Lorsque l'étranger peut et doit croire que la guinée n'est autre chose que le souverain d'or, le pauvre marchand de Dublin n'a pas, comme le riche marchand de Londres, sous prétexte que le marché a été conclu en

Digitized by Google

guinées, le front de vous soutirer, par souverain d'or, le shelling et demi de plus que valait autrefois cette ancienne monnaie, éteinte aujourd'hui, et dont vous ne trouveriez pas dans tout le royaume-uni le signe représentatif ailleurs que dans les médailliers des antiquaires.

La qualité ou le prix de la marchandise ne vous convient pas peut-être; on passe alors aux qualités et aux prix inférieurs, et entre le marchand et vous il s'établit une causerie toute de bonne foi d'un côté, toute de confiance de l'autre. Si vous paraissez ne pas bien comprendre, ne vous dépitez point. Vous n'avez pas lu, il est vrai, à la porte : *Ici on parle français*. Mais, pour vous, le maître de céans épuisera tout ce qu'il sait des mots de votre langue nationale. S'il y a confusion (*mistake*), il appellera l'aînée de ses filles, une ravissante créature, pâle et triste, bien modestement vêtue, qui, suivie de sa mère, d'une mise encore plus simple, vient remplir un devoir, et non chercher à plaire. Elle parle, et vous avez alors la preuve de ce que vous avez peut-être entendu dire, que le peuple d'Irlande est le peuple étranger qui prononce le plus clairement la parole française. Je ne sais quoi de touchant et de sympathique s'établit en ce moment; les individualités s'effacent, ce n'est plus un homme de France, ce n'est plus une jeune Irlandaise qui parlent ensemble, c'est la France, c'est l'Irlande; vous dites tout ce que vous avez dans le cœur pour la France, elle dit tout ce qu'elle sait de l'Irlande. La conversation commence au *rail-way*, se continue, s'étend, et prend une forme nouvelle, car avec leur finesse de traits et d'observations les femmes font pénétrer plus avant dans ce que les nations ont de plus intime. La langue poétique se fait jour bientôt; l'Irlande ne s'appelle plus l'Irlande, c'est Erin, la verte Erin, l'émeraude de l'Atlantique, où les arbres sont toujours verts, où le shamrock étale parfois sa triple feuille et le rouge panaché de sa fleur, où les montagnes se colorent du violet pourpré des bruyères, où les lacs sont bleus et semés de lis d'eau et de nénuphars, où les torrens roulent sur des rochers en écumeuses et blanchissantes cascades.

C'était comme un écho des mélodies de Thomas Moore et de la poétique éloquence d'O'Connell, qui me venait par la voix de cette patriote et intelligente fille. Mais aussi revenait, comme un refrain mélancolique, le reproche amer du gentilhomme du *rail-way : l'étranger pourtant ne vient pas nous visiter*. Je n'osai pas non plus demander pourquoi.

Quand je sortis, j'avais déjà dans la tête de quoi faire un livre sur l'Irlande que je n'avais pas encore parcourue, et dans le cœur l'invincible désir de me jeter dans toutes les émotions du cœur et du regard, dont la jeune Irlandaise, me traçant un itinéraire, m'avait dit que le comté de *Wicklow*, les lacs et les montagnes de *Killarney* et de *Gungariff*, au sud de sa patrie, et, au nord, le comté d'*Antrim* et le *Géant Causeway*, étaient les sources éternellement fécondes.

Je fis, malgré moi, un retour sur l'Angleterre, où partout j'avais trouvé ce ton gourmé, cette réserve froide, dont la boutique de Londres n'est qu'un type affaibli. Je me demandai pourquoi cette riche, cette puissante Angle-

Digitized by Google

terre, qui faisait à l'étranger tant d'étalage de son luxe et de sa richesse, était aussi peu communicative, aussi contrainte qu'un cadet de Gascogne dans son chétif manoir qu'il a tant vanté, quand l'étranger venait la voir chez elle, admirer de près ce qu'on avait peint si beau dans la perspective, à travers un bras de mer; l'étudier, non pas dans ses salons, dans ses clubs, alors qu'on ne peut la voir qu'à ses heures, quand elle a fait sa toilette, quand elle est frottée de savon de Windsor et d'eau de mousseline, lorsqu'elle a des gants et que la livrée poudrée encombre les vestibules et les antichambres; — mais l'étudier comme doivent être étudiées les nations, ainsi que les grands hommes, en pantouffles et en robe de chambre, dans le déshabillé des mœurs et des manières, dans le peuple des boutiques, des rues et des tavernes.

Pourquoi l'Angleterre est ainsi? Pourquoi, à l'étranger qui refuse de puiser seulement dans le grand monde une instruction toute faite, qu'il irait ensuite colporter niaisement sur le continent, elle fait payer cher ce qu'il parvient à découvrir parmi les gens dits de peu? pourquoi à celui-là, le soir, s'il est attardé dans les rues, son aristocratie ivre de vins d'Espagne, et sa canaille payée et ivre aussi, mais ivre d'ale et de porter, crient *french dog?* pourquoi, au lieu d'une mer paisible et de côtes accessibles, elle voudrait avoir pour ceinture, comme la Chine, une muraille infranchissable? Je le sais aujourd'hui. C'est que l'Angleterre, dans tout son bruit d'industrie, dans tout le faste de son luxe, a quelque chose qu'elle voudrait cacher, quelque plaie honteuse qui la ronge sous le manteau d'aristocratie et d'orgueil dont elle se couvre : la misère et la prostitution!

Oui, la misère et la prostitution! Je les ai vues toutes les deux, côte à côte, si bien mêlées qu'elles semblaient ne faire qu'une, dans les plus riches, les plus industrieuses cités de l'Angleterre. A Londres, à Manchester, à Liverpool, la misère est plus hideuse qu'en aucun lieu du monde, car elle est en chapeau, en cachemire, en robes à volans, en habit noir; elle est chaussée, elle est gantée. Mais son chapeau est graisseux et cassé, son cachemire est sans couleur, sa robe ne tient pas au corps, et ses falbalas traînent en banderoles sur le pavé; mais l'habit noir est usé plus loin que la corde, et a des poches béantes; mais la jambe des bas glisse sous le talon, les bottes et les brodequins laissent passer l'orteil, et la main se fait jour à travers les doigts des gants. Les rues des grandes villes d'Angleterre sont d'immenses fripperies de costumes tombés du grand seigneur à l'indigent par l'entremise des laquais. L'Angleterre est infestée de Robert Macaire qui font les beaux sous leurs sales habits, et de Jane Shore en chapeau et en voile, qui, ramenant de leurs doigts amaigris de longs schales sur leurs épaules nues, vous disent en passant : *I am hungry!* j'ai faim!

Oui, la misère et la prostitution! Quand vous échappez aux gémissemens de celle-là, vous vous heurtez aux provocations de celle-ci. Comme à sa sœur aînée, la rue lui appartient le jour, la nuit, à toute heure; ce n'est point l'affaire de la police. On a pu se rendre compte de la prostitution de

Digitized by Google

Paris et de la France. Je défie le plus habile Parent-Duchâtelet de faire la statistique seulement de celle de Londres. Elle est là sur une échelle d'une étendue hors de toute proportion. C'est une infame et effrayante chaîne qui enlace toute l'Angleterre dans le labyrinthe de ses rues. Les anneaux fleuris s'en rattachent aux éblouissantes épaules des femmes de Drury-Lane, et de là s'en vont se perdre, visqueux et fluides, dans les boues les plus reculées des faubourgs et des villes industrielles et maritimes. C'est qu'en Angleterre la loi se tait, et la prostitution peut commencer et commence à l'âge où elle n'a pas encore les passions pour excuse... Elle est bien loin de finir à l'âge même où depuis long-temps elle ne les a plus. Chose plus horrible encore, la peine de mort elle-même ne peut empêcher de fleurir là, dans toute sa turpitude, le crime dont nulle plume, nulle bouche qui se respecte n'ose écrire ou prononcer le nom.

Oui, riche et puissante Angleterre, parle au monde chaque jour par la voix de ta presse ou de celle que tu soudoies à l'étranger, par la voix de tes lords roulant sans cesse sur toutes les grandes routes de l'Europe, parle de tes machines, de ton industrie, de ton peuple d'ouvriers, de tes générations de laquais, de la vitesse nerveuse de tes chevaux, de tes courses au clocher, de tes chasses au renard, de tes grands parcs, du luxe de ton aristocratie, de l'afféterie pudibonde de tes femmes, des ciselures de tes services d'argent et d'or, de tes vaisseaux de l'Inde et de tes ports de mer; entonne fièrement ton orgueilleux *Rule Britannia!* qui gronde comme l'Océan dont tu te dis la reine. Sois fière de tout cela, magnifique Angleterre! Mais de cette médaille dont tu ne montres jamais que le beau côté, moi, j'ai cherché, j'ai trouvé le revers, et je te le montrerai éternellement. Oui, la prostitution et la misère sont à ta civilisation tant prônée ce que sont aux marbres et aux bronzes des édifices les immondices qui les oxident et qui les rongent.

Pourquoi l'Irlande, au contraire, l'Irlande, si pauvre, si nue, si oppressée, ne demande pas mieux que d'être visitée? Pourquoi, lorsqu'on interroge ses enfans, apprend-on d'eux, sur leur patrie, tout ce qu'on leur demande, et au-delà? Pourquoi encore, affable aux étrangers, mettant au jour tout ce qu'une noble nation renferme de probité, de pudeur, de politesse, d'intelligence et de sentimens tendres; pourquoi, pleine de tout ce que Dieu peut répandre de beautés sur une terre bénie, est-elle cependant délaissée de l'étranger?

Depuis les grandes pierres druidiques jusqu'aux élégantes abbayes des XIIe et XIVe siècles, les conquêtes des Celtes-Espagnols, des Danois, des Saxons, des Normands; les réactions religieuses d'Henri VIII et de sa fille, la sanglante Marie; les destructions iconoclastes des fanatiques soldats de Cromwell, les persécutions religieuses et politiques de la maison de Hanovre, ont couvert l'Irlande de ruines où se retrouvent les vestiges de l'architecture que chaque nation y a superposée; ruines aussi vieilles, aussi belles et plus saintes que les ruines de la Grèce et de l'Italie... Pourquoi donc les archéologues ne viennent-ils pas les interroger?

Digitized by Google

L'Irlande a des lacs vastes comme une mer, peuplés d'îles sans nombre et verdoyantes; elle a des chutes d'eau de deux cents pieds d'élévation, ombragées des fleurs du chèvrefeuille, et où pendent les grappes rouges du sorbier des oiseaux; elle a des montagnes où les nuages dessinent leurs formes fantastiques au-dessus des lacs sans fond que les vents agitent à leurs cimes; elle a des rochers menaçans et couverts de bruyère, qui penchent sur des abîmes; elle a des arbres gigantesques et six fois centenaires sur des pans de vieux murs; le feuillage de ses forêts et l'herbe de ses prairies semées de shamrock sont d'un vert inconnu au reste du monde; au seuil de ses cabanes, dans ses vallées, au flanc des monts, au pied des cascades, on rencontre des femmes fortes, belles et pudiques, aux grands yeux bleus et voilés, aux sourcils noirs, mélange primitif de l'Espagnol et du Normand; des têtes blondes et bouclées comme en peignait Lawrence, et des têtes de Judith aux cheveux noirs comme en voudrait Scheffer..... Pourquoi donc les artistes ne viennent-ils pas demander à l'Irlande des tableaux comme en trouvait Salvator Rosa?

La vieille Irlande encore a un alphabet à elle, que je vous ferai connaître; et si, au lieu d'être jetée à l'entrée de l'Atlantique, comme une proie à tous les maraudeurs de royaumes, elle avait été faite pour dominer, elle aurait pu le donner au monde, comme les Phéniciens ont donné le leur. Les pêcheurs de l'ouest, ces peuplades du littoral de l'Océan, qui remontent sans mélange aux races celtiques, et que n'ont pu encore niveler l'oppression et la langue anglaise, chantent encore dans leur vieil idiome les ballades et les chansons de leurs anciens bardes, que je vous traduirai, j'espère. Et cependant nul grammairien épris de la linguistique ne vient chez eux saisir au berceau cette langue primitive; nul poète ne vient s'asseoir dans leurs huttes de terre et de roseaux, pour rajeunir ses inspirations aux sources d'une poésie qui semble née d'hier, tant elle a de richesse, d'harmonie, de fraîcheur et de grace naïve.

L'Irlande aussi a une musique à elle, tour à tour mélopée simple et plaintive, ou vive et roulante ritournelle, qui lui vient de ses fortunes diverses, des sons gutturaux de sa langue, des murmures de ses lacs, et des voix lentes et sonores de ses échos : musique primitive, qui explique l'origine de la harpe d'Erin, sur laquelle, plus tard, l'ange du christianisme a déployé ses ailes. La harpe d'Erin est aujourd'hui détendue et muette, il est vrai; mais si le musicien venait s'asseoir à la cime des montagnes, il entendrait encore, de la chaumière perdue à leurs flancs, monter à lui les vieux airs de l'Irlande, ces airs inconnus qui font rêver... Pourquoi donc n'y vient-il pas?

L'Irlande est encore le pays des beaux jours d'O'Brian, alors que, pour célébrer la sainte probité de ses mœurs, ses bardes disaient d'elle qu'une jeune et belle fille, portant un bracelet d'or enrichi de diamans, pouvait parcourir seule toute l'Irlande sans rien perdre de sa parure, sans rien risquer pour sa pudeur... Et cependant on ne rencontre sur aucune de ses routes les équipages des grandes et riches familles de l'Angleterre ou du continent.

Digitized by Google

Pourquoi donc tout cela est-il ainsi? Pourquoi, d'une hospitalité si douce envers l'étranger, pourquoi, riche de souvenirs et féconde en inspirations, l'Irlande est-elle, comme un pays stérile et maudit, délaissé du poète, de l'artiste, du philosophe et du voyageur?

J'ai voulu avoir enfin la réponse à tous ces pourquoi dont je n'avais osé adresser un seul ni au gentilhomme du *rail-way*, ni à la jeune Irlandaise du magasin de Sackeville-Street. Je me suis donc mis à parcourir l'Irlande, allant de l'est au sud, du sud à l'ouest, et de l'ouest au nord, à travers ses grandes villes aussi bien qu'à travers ses montagnes et ses tourbières, sur ses lacs fleuris aussi bien que le long des rivages grondans de ses deux mers. Je me suis agenouillé dans ses pauvres églises, où il n'y a qu'une croix de bois, celle qui sauva le monde! Et j'ai écouté le soir, à la veillée de la famille des pêcheurs, les chants et les récits des anciens, des heureux jours de l'Irlande. J'ai joué avec de tout petits enfans, bien blonds et bien sourians, mais bien pauvres, bien nus, et perdus au milieu d'animaux domestiques, dans ces trous creusés en terre qui, recouverts de gazon, sont appelés une chaumière par les rares heureux du pays; et souvent, au sortir de là, le cœur triste de tant de misères, j'ai écouté à la table du froid possesseur de deux cent mille acres de terre l'énumération des lacs, des montagnes, des cascades qu'il a dans ses domaines, des chevaux qu'il nourrit dans ses écuries, des chiens que dressent ses piqueurs, des troupeaux de cerfs qui grandissent dans ses immenses parcs, et des tenanciers auxquels il *donne la vie*... moyennant service et redevance.

Mon voyage est encore loin de sa fin, et pourtant cette réponse que j'appelais, je l'ai déjà trouvée : je sais déjà mon Irlande par cœur. L'histoire en sera longue peut-être, car elle ne pourra se faire jour que peu à peu, dans chacun des chapitres de mon livre, comme je l'ai apprise, comme elle m'est venue seulement de chacun de mes pas sur cette terre si malheureuse, si peu connue et pourtant si belle!

Mais sachez-le en attendant : si les étrangers ne viennent pas voir l'Irlande, c'est que les Anglais ne parlent d'elle et de son peuple qu'avec le sourire du dédain ou de la moquerie; c'est qu'ils en font des tableaux à faire reculer les plus grands courages d'artistes, de poètes et de penseurs; c'est que seuls, hors du royaume-uni, ils ont la voix haute, et que l'Europe se laisse prendre à leurs diffamations contre l'Irlande, aussi bien qu'à leurs jactances sur l'Angleterre. C'est qu'ils ont pris soin de rendre l'Irlande si malheureuse, qu'au premier abord leurs paroles n'ont point l'air d'une calomnie; c'est qu'ils savent bien que si, ne tenant pas compte de leurs précautions oratoires, quelque étranger veut voir par ses yeux; arrivé par la jetée de *King's-Town*, cet étranger, dans le premier être vivant qu'il rencontrera, verra l'Irlande qui est nue, que le premier cri qu'il entendra sera le cri de l'Irlande qui a faim, et qu'alors il sentira son cœur défaillir et reculera jusqu'au *steam-packet* pour retourner dans la superbe Angleterre! C'est que, si l'étranger passe outre, il s'aperçoit bien vite que les yeux

Digitized by Google

et la bourse d'un pauvre voyageur ne contiennent ni assez de larmes, ni assez d'or pour pleurer sur tant de misères, et pour couvrir tant de nudités; c'est qu'il y a tant d'indignation sainte à se laisser monter au cœur, que l'on craint d'en être étouffé; c'est qu'enfin un voyage est ordinairement un plaisir, et qu'il faut être au moins singulièrement bâti pour chercher à dépenser en commisération, en aumônes et en anathèmes, la sensibilité et l'argent dont on a fait provision pour se le donner.

Si l'Irlande, au contraire, prie à deux genoux l'étranger de ne point dédaigner ou craindre de venir chez elle; si elle lui fait un accueil plein de noblesse et d'affection; si elle ne prend nul soin de lui cacher ce qu'elle est; si elle n'a nul soin de jeter sur sa misère, comme fait la canaille d'Angleterre, les défroques rapées dont le peuple des laquais ne peut plus rajuster, vernir, ou brosser à son usage l'intransmissible vétusté; si là elle marche nue, sans rougir de sa nudité, et ici, sans se pavaner lâchement sous les haillons qu'on lui jette; si elle a toujours la tête haute et le corps droit, comme les grands arbres de ses montagnes que n'ont pu courber les vents; si, affamée, nue comme elle est, elle ne tend pas la main, attendant pour ainsi dire que l'aumône aille à elle; c'est que l'Irlande est toujours une brave, une noble nation. C'est qu'elle sent bien qu'elle n'est point faite pour être ainsi éternellement mise par l'Angleterre au ban de l'Europe; c'est qu'elle veut montrer jusqu'au bout que si, depuis des siècles, elle a subi son infortune, elle ne l'a jamais acceptée; c'est que surtout elle sait, elle prouve avec orgueil que des deux plaies qui rongent la magnifique Angleterre, la pauvre Irlande n'en a qu'une, et que ce n'est point la plaie honteuse, la plaie infame; c'est qu'elle dit que la sienne lui vient des autres et non d'elle-même; c'est que l'étalage de sa misère, ainsi digne, ainsi vertueuse, est un acte sublime de protestation, une sainte vengeance. Qu'on ne s'étonne donc pas, si elle refuse de jeter sur elle rien de ce qui en pourrait affaiblir ou déguiser la profondeur!

Voyez, semble-t-elle dire à l'étranger, l'Angleterre et l'Irlande sont deux têtes jetées sous la même couronne. Voyez comme la première est belle et fleurie, comme vont à elle et les admirations et l'or du monde! Mais voyez ce qu'on a fait de la seconde; comme elle est nue, comme elle est délaissée, comme elle est déshéritée de tous les droits qui constituent une nation! comme la couronne est légère au front de l'une, et comme elle a meurtri le front de l'autre! Oh! dites, dites donc! si la grande voix d'O'Connell n'obtient pas justice pour l'Irlande; si, avant que le bandeau royal, en se resserrant toujours, n'ait achevé de la broyer, cette tête, ainsi meurtrie, voulait se soustraire à d'ignobles étreintes, et, loin de sa sœur préférée, chercher l'air et l'espace qui font vivre; dites si les peuples, si les rois eux-mêmes oseraient lui crier : Irlande, sois maudite, tu troubles la paix du monde!

C. Feuillide.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

LES SALONS DE PARIS,

DE Mme D'ABRANTÈS.

Le titre de ce livre semblait nous promettre des causeries légères, piquantes et de bon goût, et nous trouvons d'abord que l'auteur nous présente les *salons de Paris* dans un point de vue sérieux, qui donne à l'œuvre une physionomie inattendue, une portée nouvelle, un intérêt plus véritable. Cela était louable. Mais Mme d'Abrantès, qui n'a pas étudié les temps et les mœurs sans une secrète prévention, a mis notre époque en cause et prononcé ce double jugement : La société du XVIIIe siècle, malgré des vices impossibles à nier, exhale *l'aménité des procédés, un goût exquis, des graces et une urbanité parfaites. Aujourd'hui, pour tout changement, on est grossier sans être meilleur, et la société, qui se croit régénérée, s'en va s'écroulant.* C'est là une condamnation trop leste pour que nous l'acceptions sans examen. Nous nous introduirons donc dans l'ancienne société, pour établir, entre l'époque préconisée et l'époque condamnée, un rapprochement dont peut-être il résultera des conclusions différentes de celles qu'a données Mme d'Abrantès.

Richelieu, qui avait deviné et qui continuait la politique de Louis XI, en rappelant les turbulens barons autour du trône, en créant des charges pour les retenir à la cour, donna la sécurité à la couronne, en même temps qu'il fit naître l'étiquette et ce que naguère on appelait exclusivement la société. Les femmes, transportées de leurs salles silencieuses au sein des fêtes de la cour, qu'elles ornaient et animaient, présidèrent aux réunions de la ville, qui se formèrent aussitôt; les hommes, charmés d'un commerce si doux, si intime, si peu habituel, furent entraînés à adoucir leur rudesse. Mais le penchant à conspirer, qu'ils avaient apporté de leurs châteaux, ne fut pas sitôt vaincu. Pendant que le désir de plaire réformait les manières, on conspirait auprès des femmes; et nous avons vu, durant la fronde, ces femmes, devenues le mobile et le but des entreprises les plus hardies, porter l'intrigue jusque dans les salons de la famille royale. Au milieu de ces agitations cependant, la société s'acheminait. Déjà Louis XIV était le monarque magni-

(1) 2 vol. in-8o, chez Ladvocat.

Digitized by Google

fique que nous connaissons; déjà les spectacles, les réunions élégantes, l'amour et ses joies, avaient apaisé l'esprit de révolte : on oubliait de conspirer. On conversait, on conversait sans cesse, dans cette société d'abord si intrigante; de là tant de bonnes histoires que nous ont léguées Saint-Simon et les inimitables bavardages de Mme de Sévigné. Déjà aussi le cercle de cette société s'ouvrait pour cinq cents familles nouvelles, auxquelles l'épuisement des finances avait fait vendre des lettres de noblesse.

Mais il est telle liberté qui engendre l'abus. La société des femmes, qu'on avait si parfaitement goûtée, devint un besoin que la facilité de se satisfaire rendit toujours plus pressant. A l'exemple de Louis XIV, on s'était fait aimable, galant, puis dévot; on se fit licencieux à l'exemple du régent et de Louis XV; et, par imitation et par entraînement, la société se trouva prise en même temps d'un insatiable amour. Il fallut une expression à cette ardeur amoureuse dont on était possédé : les rimeurs furent généralement recherchés, et la société, grossie maintenant d'une infinité de faux marquis et de faux vicomtes qui s'étaient introduits par supercherie, s'agrandit de tous les ordres de la littérature, les philosophes au premier rang. Dès-lors on philosopha et on chanta. A la question la plus oiseuse, la plus ridicule ou la plus importante, on répondait par une tirade, par un madrigal ou par un couplet, soit emprunté, soit pris dans son propre fonds, et la chanson, épigrammatique ou pastorale, régna. Dès-lors, on aima à la ville, on aima aux champs. Chaque saison eut ses saturnales, durant lesquelles ruisselait le vin de Champagne et jaillissaient les couplets; car ce qu'il fallait à cette société amoureuse, sceptique et imprévoyante, dont la position de fortune et les distinctions sociales n'avaient pas encore été atteintes par les révolutions, c'étaient des chants, des contes licencieux, les dialogues grivois de la halle et le fou rire.

D'un autre côté, il n'était pas rare que les seigneurs de la cour se reposassent des amours *comme il faut* auprès de filles de peu. Ils recouraient à divers déguisemens pour s'approcher d'elles et les séduire. Si elles opposaient une résistance à l'épreuve d'offres éblouissantes, ils usaient, pour les enlever et les parquer dans des sérails, d'expédiens tels que celui de mettre le feu à leur maison. Si leur père, leur frère, plus soucieux du dommage causé à leur honneur que de celui causé à leur fortune, s'avisaient de se croire entachés par cet enlèvement, une lettre de cachet répondait à leurs plaintes, quand ils ne perdaient pas la vie dans cette lutte contre le fort. D'ailleurs, une femme titrée, adorable exception, restait-elle belle et chaste entre toutes ces femmes folles et vicieuses, on tentait aussitôt de la flétrir. Sous le prétexte de quelque bonne œuvre à accomplir, on l'attirait, à son insu, dans une maison de filles perdues, à la vue de gens apostés, et la pauvre femme, surprise au moyen de sa vertu, déshonorée, quoique innocente, mourait désespérée de la perte de sa réputation. On donnait à ces abominations, qui dataient de la régence, le nom de roueries; il y en a eu de plus atroces dont on se vantait impunément. Malgré tant de perversité néan-

Digitized by Google

moins, il y avait une sorte de délicatesse dans l'amour, on était encore soigneux de plaire, on tenait encore à obtenir l'affection alors même qu'on la violentait et qu'on l'achetait.

Louis XVI cependant était trop chaste pour que son exemple ne modifiât pas quelque peu les mœurs de cette société qui se transformait selon les influences qu'elle recevait de la royauté. Quand il fut prouvé que la séduction des femmes échouait auprès du roi, on s'abandonna au jeu pour se distraire de la débauche. On joua des sommes énormes, et pour acquitter les *dettes d'honneur*, il devint *délicieux* de substituer sa signature à 100,000 fr. de billets de caisse soulevés chez un financier, *délicieux* d'escroquer les diamans de sa femme, les diamans de sa maîtresse, au profit d'usuriers et de courtisanes. Alors la philosophie dominait si généralement, que les livres des philosophes meublaient l'antichambre aussi bien que le salon. Chacun raisonnait, et tandis que le scepticisme continuait d'enrôler en haut lieu une foule de prosélytes, la nation, se demandant à son tour si elle ne devait pas être appelée à compter parmi cette société où il était possible de se glisser par achat de titres, par fraude et par mariages d'argent, arrivait à la connaissance de ses droits, qu'elle revendiqua contre toute attente, lors de la convocation des états-généraux. On avait bien compté, à Versailles, sur des bavardages et des criailleries parlementaires, mais on n'avait pas cru devoir craindre davantage de petits nobles, de curés à portion congrue, qui se montraient soumis dans leur diocèse, et surtout de procureurs et de médecins. Conséquemment la société, si remarquable par l'*exquise politesse*, si *excellente* sous le rapport du *goût et de l'urbanité*, se répandit en railleries hautaines et sanglantes sur le manque d'élégance des notables, sur l'air provincial des curés de campagne qu'elle appelait la tourbe du clergé. Les députés, dès leur arrivée à Versailles, furent humiliés et bafoués, mystification stupide et impudente qui envenima au plus haut point les ressentimens nés des excès des ordres privilégiés aussi bien que de l'impéritie de l'administration. Quand, ainsi aiguillonnés, les députés des communes se furent constitués *Assemblée nationale*, l'aristocratie qu'étonnait une mesure si nouvelle, s'émut, cria qu'un corps de séditieux s'était investi du pouvoir souverain pour montrer au royaume qu'il n'avait plus de roi. Puis, presque aussitôt, ce qu'on appelait la cabale Polignac, parcourant la liste des députés, arrêta de bonne foi « que M. Sallé, issu de Cochon, s'alliant à Gras, ne saurait imposer à la France ni au conseil d'état où MM. La Bête, Poulain, Cornu, Muletête, tiendraient la première place. » Cette autre grossièreté porta son fruit aussi. Les députés en apparence désavoués du roi, qui restait flottant, couverts de mépris par la cour, repoussés de la salle de leurs délibérations, puis des Récollets, puis de Notre-Dame, s'installèrent au Jeu de Paume; là, exaltés par les circonstances, ils rendirent le décret et prêtèrent le serment qui valurent à la France l'*Assemblée Nationale permanente*. Mais à quoi bon rechercher si loin le trait dominant de la société de cette époque? n'est-elle pas nettement caractérisée par ce juge-

Digitized by Google

ment des contemporains à l'égard d'une infinité de personnages historiques, *dur et rogue*, et peut-il y avoir alliance inaltérable entre la dureté et l'urbanité, entre l'arrogance et la politesse?

Ceux qui, depuis les approches de la convention, se renfermant dans la vie intérieure, passaient le temps à rêver la liberté réelle, à s'entretenir des affaires publiques, c'est-à-dire d'assassinats juridiques, de projets de lois et de discours oratoires; ceux-là, qui étaient ce qu'on pouvait appeler la société, avaient, au sortir de cette époque de sang, une physionomie grave, assombrie encore par la littérature du temps qui, depuis Mesmer et consorts, puisait volontiers ses moyens d'émouvoir dans le merveilleux et la terreur. Durant les jours menaçans qui s'étaient écoulés, on avait eu si souvent à trembler pour soi ou pour les siens, que le papillotage, les chants, les caricatures en action, eussent paru une anomalie à ces esprits encore frappés d'horreur et d'épouvante. Aussi la société ne s'empressait-elle guère de rétablir des réunions où elle pût se donner rendez-vous. Bientôt aussi, elle reprit généralement une teinte de sa rudesse première, ce qui n'autorise pas à dire que la civilisation avait rétrogradé, mais bien qu'elle subissait une influence nouvelle, l'influence impériale, militaire et despotique, qui amena la langueur dans les plus chères affections. Alors le jeune homme, hérissé de grec et de latin, passait sans transition des écoles à l'armée, qui devait lui tenir lieu de pays, de société, de famille. Il n'était guère question vraiment d'être fils pieux, mari attaché, père attentif, homme de goût et de belles manières, mais brillant et hardi soldat. Pour chacun, il n'était qu'un désir, une préoccupation, un but : *Son bâton de maréchal à gagner*. Une sorte de diplomatie avait été imaginée pour les négociations qui tendaient à cette fin; on passait sur la forme pour toute autre affaire. Les réceptions, les fêtes, les conversations, les mariages, les amours même se traitaient militairement, et les petits capitaines de l'empire, introuvables quand la justice avait à connaître de leurs actes, ne cravachaient pas les lois avec moins d'impudence que les marquis d'autrefois. Alors la femme, qui comptait à peine quelques semaines d'existence à deux, après longues années de mariage, seule avec ses jeunes enfans, dépensait le temps à se parer, à chanter, en s'accompagnant de la harpe, *le Départ du Croisé*, à lire les bulletins de la grande armée et à regarder tristement sa beauté délaissée. Si passait quelque bel officier, fort ignorant de prévenances délicates, voire même de politesse courante, mais amplement pourvu de cette galante jactance de bivouac en usage pour la vivandière comme pour la duchesse, si passait quelque bel officier, bien pressé d'aimer, d'être aimé et de repartir, la pauvre délaissée, qui croyait ne pouvoir être assez reconnaissante pour celui qui l'arrachait à son ennui, ne refusait pas toujours un amour qui n'avait été ni mérité, ni réellement désiré, ni convenablement demandé. Quand alors il fut hors de doute que la préférence d'une femme s'obtenait avec moins d'amour, de fidélité, que n'en exigeaient de leurs ducs et de

Digitized by Google

leurs marquis les Laguerre et les Guimard, les hommes renoncèrent à se contraindre pour apporter davantage dans un engagement qui pouvait se former et se rompre avec la même facilité. Le cœur y perdit son occupation la plus douce, l'esprit l'émulation la plus efficace, partant la vie y perdit l'intérêt, et la société son plus grand charme. Et cet état de choses a dû arriver jusqu'à nous, les deux pouvoirs à qui il était encore donné d'agir sur les mœurs, les femmes et la littérature, étant sans influence active : la littérature, parce que, plus avide de succès que d'améliorations, elle négligeait dès-lors sa véritable mission et s'occupait à flatter le goût dominant plutôt qu'à le diriger; les femmes, parce qu'elles étaient détrônées pour avoir mis en oubli leur dignité. Visiblement donc, le laisser-aller de manières qu'on nous reproche, n'est pas le tort de notre époque, mais un dernier trait de l'empire que la figure nouvelle qui se dessine n'a pas encore effacé.

Quant à nous, qui pour la plupart ne trouvons pas en entrant dans le monde, fort agrandi aujourd'hui, les distinctions et la position de fortune qui y attendaient l'ancienne société; quant à nous qui sommes forcés de nous créer la place que nous voulons occuper, de nous frayer un chemin vers l'avenir, et qui rencontrons partout les rangs si pressés, que nous arrivons à nous mettre en évidence à grand'peine, nous sommes si entièrement absorbés dans nos préoccupations studieuses et inquiètes, que même à vingt ans nous ne sentons pas le besoin impérieux de société, la *soif* de dissipation et de folie qu'on avait autrefois. Déjà nous connaissons trop le vide de ces mystifications polies qu'on nomme *compliments*, *protestations*, pour perdre le temps à les rechercher, et, par cela qu'elles nous ont un instant dupés, nous mettons une sorte de pudeur et de politesse à en être sobres envers les autres, différant encore, sur ce point, de la société du XVIIIe siècle, à laquelle les flatteries réciproques étaient indispensables pour caresser son orgueil et amuser son oisiveté. Après avoir signalé de si notables changemens dans le caractère national, est-il bien nécessaire d'ajouter que nous ne saurions pas mieux nous accommoder *des maisons ouvertes, des réunions permanentes*, qui allaient si bien aux mœurs du XVIIIe siècle, que ce qui reste de la société de cette époque ne s'accommode des mœurs d'aujourd'hui.

Si d'ailleurs nous sommes moins intrigans qu'au temps de la fronde, moins parleurs qu'au grand siècle, si nous sommes moins légers, moins *roués* que sous la régence et les règnes suivans, y a-t-il raison à dire que nous courons à notre ruine? Si nous sommes guéris du despotisme militaire, si la révolution de 1830 ne ressemble en rien à celle de 1793, y a-t-il bonne foi à prétendre que nous avons rétrogradé? Si enfin l'espèce *grand seigneur* a disparu, n'affirmerons-nous pas, nous, que nous avons progressé? Car ce qui donnait à l'homme de cour une physionomie particulière, ce n'est pas le décousu de son parlage, sa galanterie mignarde, son scepticisme

Digitized by Google

affecté; c'était le sentiment inné de l'impunité pour ce qu'il lui plaisait d'oser; c'était cette fatuité du vice qu'il croyait la marque la plus certaine de la qualité, en ce que nul ne pouvait oser ce qu'il osait; c'était cette forfanterie qui le faisait braver tout, hormis la faveur, et qui le rendait impudent jusque dans sa politesse. L'espèce *grand seigneur* étant perdue, l'œuvre de Louis XI et de Richelieu est accomplie, et désormais la loi est forte pour tous.

Quand donc on peut se dire comme Mme d'Abrantès, qu'on est *femme littéraire*, il y a mieux à faire que calomnier la société alors qu'évidemment elle se régénère. Aujourd'hui, que la même influence qui a si souvent métamorphosé les mœurs, remet en honneur le mariage qui ne s'y attendait guère, la poésie, qui n'y songeait pas davantage, se dispose à se faire chaste. Bientôt les inspirations les plus fécondes du poète lui viendront de son intérieur; bientôt la critique nous dira avec ébahissement que la muse du poète c'est sa femme. Inévitablement alors, pour peu que la généralité des femmes s'y prête, elles se trouveront réhabilitées dans leur dignité et remises en crédit. Inévitablement alors, par le concours des trois pouvoirs qui opèrent sur les mœurs, l'amour chaste, la fidélité à la foi jurée, l'union des familles, toutes les vertus qui font le bonheur des sociétés, seront à l'ordre du jour. Honorons donc l'influence qui la première a donné le mouvement à la réforme, et ayons foi en l'avenir.

Cette conséquence tirée de notre exposé, examinons un peu ce que c'est que *les Salons de Paris*. Autant qu'il est permis de saisir l'idée de ce livre, il s'agissait de démontrer l'action réciproque des évènemens politiques sur la société, et de la société sur les évènemens politiques. Mais la maturité a manqué au plan, et la force de direction à la conduite. De cette intention que nous supposons, il n'y a de visible qu'une esquisse si confuse et si informe, qu'il faut renoncer à résoudre affirmativement ce que l'auteur avait projeté d'exécuter. Ainsi faisons-nous.

Dans le *salon de madame Necker*, Mme d'Abrantès paraît s'être spécialement proposé de nous montrer, d'une part, combien peu les controverses politiques et littéraires, dont tout le monde s'occupait, troublaient alors l'harmonie d'un cercle, combien, au contraire, à l'aide du *goût* et des *bonnes manières*, la conversation gagnait, en vivacité et en intérêt, à ces discussions; de nous montrer, d'autre part, la littérature traitant d'égal à égal avec la cour, et professant dans les réunions. Qu'avons-nous en réalité? Un épisode de la biographie de M. de Malesherbes, la lecture d'un portrait par Mme Necker, le portrait de *l'ange de duchesse de Lauzun*, que ne reconnaîtront guère ceux qui l'ont vue passer dans les mémoires du temps. Ce portrait et toutes les merveilleuses puérilités dont il est l'occasion, sont aujourd'hui d'un intérêt bien médiocre. Suivent, en dialogue, quelques pages des Mémoires de Mme de Genlis, qui fournissent à des accusations et à des justifications qui rappellent la loge du portier; puis vient une controverse

Digitized by Google

sur Voltaire, avec laquelle l'esprit, le piquant, le naturel, n'ont rien à démêler. Puis, enfin, nous avons quelques critiques dialoguées de La Harpe, les seules pages attachantes du *salon de madame Necker*.

Celui *de la duchesse de Chartres* nous est donné pour le plus *agréable de Paris, toutes les graces s'y trouvent réunies à toute l'urbanité française.* C'est bien le cas de voir comment Mme d'Abrantès nous rend la société polie et spirituelle qu'elle nous vante. Nous sommes d'ailleurs au commencement du règne de Louis XVI, l'atmosphère politique est sereine; les esprits que n'agitent pas trop les querelles de partis le sont aussi : entrons, le coup d'œil sera parfait. Ici, nous retrouvons Mme de Genlis et ses Mémoires, la plus contestable des autorités. Mme de Genlis, qui voudrait persuader que la reine a souhaité d'être de l'*ordre de la Persévérance;* Mme de Genlis, qui dit n'avoir pas voulu aller à la cour; qui, de fait, a intrigué de tout point pour s'y faire admettre, et qui, se voyant poliment éconduite, s'est vengée par des pamphlets. Mais revenons à la duchesse de Chartres. « Pieuse comme un ange, elle est à la cour *une oasis dans le désert.* » Elle parfile ainsi que Mme de Blot, sa dame d'honneur. Cette jeune femme qui travaille à une bourse, c'est Mme de Genlis. Des rapports, nous dit-on, existent entre elle et le duc de Chartres, *non pas toutefois ceux qui ont éveillé la censure publique.* Le duc n'aime pas Mme de Blot, *parce qu'elle commence à être clairvoyante;* ce qui signifie présentement que les rapports existant entre le duc et Mme de Genlis sont réellement ceux *qui ont éveillé la censure publique.* Mais il importe peu, cette inconséquence n'est pas la plus grave d'un livre qu'on n'a pas pris la peine de rendre toujours français, ni toujours logique. Le duc, *fixant* Mme de Blot, la querelle sur l'enthousiasme que lui inspire Rousseau. Elle *avise* Mme de Genlis, et ne laisse pas échapper *l'occasion d'une petite vengeance.* Quelle est cette vengeance? C'est d'interroger Mme de Genlis sur l'espèce de sentiment que peut inspirer Rousseau. Mme de Genlis n'en saurait rien dire ; elle n'a lu ni *la Nouvelle Héloïse*, ni *Émile.*

MADAME DE BLOT. — C'est en vérité bien surprenant, et vous avez là, madame, une prétention bien ridicule.

MADAME DE GENLIS. — Non, madame, non, je n'ai pas de *prétentions;* j'en vois autour de moi de trop absurdes pour me donner à moi-même ce *ridicule.* Je n'ai pas lu *la Nouvelle Héloïse*, parce que *j'en ai assez entendu dire* pour savoir que *la Nouvelle Héloïse* n'est pas un livre pour mon âge. Lorsque j'aurai le vôtre, madame, je lirai les ouvrages de Rousseau, etc.

Voyez quelle grace, quelle convenance, quel échange de politesse et de déférence entre une femme d'un âge mûr et une jeune femme, dans la plus *parfaite* et la plus *regrettable* des sociétés! Voyez aussi combien d'élégance dans le dialogue, voyez combien d'esprit! On n'est pas d'ailleurs plus niaisement courtisan que ce baron qui s'en vient parler au duc de l'amour de Mme de Genlis pour son mari, à une époque où chacun savait à quoi s'en

Digitized by Google

tenir sur l'indifférence réciproque qui déjà avait succédé aux tendres sentimens du mari et de la femme. On n'est pas plus ridiculement arrogante que Mme de Genlis, qui dit, à vingt ans, qu'*elle espère faire tomber* l'odieuse coutume de parfiler, contre laquelle elle écrivit plus tard. Nous voici maintenant transportés à l'hôtel de Livry, où la maîtresse de la maison et M. de Hautefeuille se sont pris de querelle si gracieusement, que ce dernier a cru devoir se réfugier à l'extrémité du salon.

MADAME DE LIVRY de l'autre extrémité. — Monsieur, vous êtes absurde!

MONSIEUR DE HAUTEFEUILLE. — Madame, à tout seigneur tout honneur! vous passez avant moi.

Pour réponse plus prompte et plus péremptoire, Mme de Livry lève le pied et lance de *toute sa force* sa mule à la tête de M. de Hautefeuille. Après cette mutinerie à la Du Barri, arrive Mme de Montauban. Elle parle; et si nous substituons *ma chère* à *mon cœur*, *le vingt-un* au *pharaon*, *ma bonne* à *mon valet de chambre*, nous croyons entendre une lingère enrichie de l'empire qui vise à la bonhomie de société. Tout cela peut-il donc être l'urbanité, la politesse, l'élégance? Pas plus que ces faits, empruntés çà et là à la vérité, pour être déroulés dans un salon, dépouillés de la convenance de temps, de lieu, de véritable à-propos enfin, partant non animés, non vrais, ne nous rendent le monde du XVIIIe siècle.

Reconnaissons-le d'ailleurs, la politesse, le goût, l'urbanité, ne peuvent caractériser absolument ni une époque, ni telle ou telle classe de la société, car ces qualités, individuelles bien plus que générales, dépendent avant tout de l'éducation qu'on a reçue, de la bonté du cœur, qui fait qu'on épargne aux autres tout procédé dont on serait soi-même blessé; car elles dépendent de ce tact inné qui fait qu'on pressent l'effet d'un mouvement, d'une parole, avant d'avoir cédé à l'impulsion qui entraînait à agir et à parler; car elles dépendent de la disposition de l'esprit; et par cela même que notre humeur, assujétie à mille influences, est variable, il n'est, hélas! rien de plus rare que la véritable politesse. Voyez à l'appui comment se comportait M. de Vaudreuil. Admis dans l'intimité de la reine, il ose se servir d'une queue de billard faite d'un seul morceau d'ivoire incrusté d'or, et réservée exclusivement à Marie-Antoinette. Bientôt encore, bloqué par un joueur plus adroit, il ne craint pas de frapper le billard de cette queue, assez violemment pour qu'elle se brise aux yeux de la reine qui entre en ce moment. Et cet homme qui se conduit avec cette rusticité, c'est le comte de Vaudreuil! et cette femme qu'on traite avec un tel manque d'égards, c'est la reine de France, toute puissante alors! Nous ne savons pas néanmoins que l'opinion de la société, dont on nous dit que le blâme avait des effets si heureux et si immédiats, ait le moins du monde sévi contre M. de Vaudreuil et contre le comte Etienne de Durfort, assez malhonnête homme pour sacrifier à une nouvelle maîtresse les lettres et le portrait d'une noble femme qu'il abandonne: comme auparavant, tous deux continuent de faire partie de l'intimité de la reine. Contre quels méfaits sévissait donc cette autorité des

Digitized by Google

salons qu'on nous donne comme le souverain correctif des mauvaises manières? Qu'était-ce que l'opinion de cette société dont on nous dit que les femmes, comme autant de pythonisses, rendaient des oracles sur leurs fauteuils? Voici la duchesse de Boufflers; l'opinion l'a chansonnée, flétrie; devenue la maréchale de Luxembourg, *elle domine la cour et la ville*. Expression du temps qu'on prend à la lettre, et qui signifiait : être de mode. Voilà Mlle Quinault l'aînée, chanteuse de l'Opéra, maîtresse avouée du comte de Nocé, du cardinal Dubois, du régent, qui la cède au duc de Chartres; maîtresse présumée d'une infinité d'autres, elle se fait épouser par le duc de Nevers, s'appelle toujours Mlle Quinault, et voit les femmes les plus collets-montés tenir à honneur de tapisser ses salons. Ce qui faisait dire d'elle aussi qu'elle *dominait la cour et la ville*, expression que nous devons traduire ainsi : Il était devenu coutume de se rencontrer chez Mlle Quinault l'aînée.

Nous sommes donc autorisés à conclure que l'opinion de la société du XVIIIe siècle était sans pouvoir sur les mœurs et sur les manières. La société elle-même, plus flatteuse que réellement polie, avait plus de prétention que de droit à la réputation de politesse qu'on lui a trop exactement conservée; car c'est surtout parce que Mme d'Abrantès a pris à cœur de donner à ce monde un vernis qui lui est étranger que quelques tableaux sont fort pâles. Dans celui de *la duchesse de Chartres*, par exemple, nous ne retrouvons rien qui ressemble au duc, rien qui caractérise les personnages, rien qui reflète le Palais-Royal, rien qui précise l'époque, mais des causeries dont le sort est d'être oubliées, et que personne jusqu'ici n'avait songé à ressusciter. Au contraire, dans le *salon de madame Roland*, où dominent les personnages historiques, il y a du mouvement, de la réalité. Le *salon de madame de Custine*, qui offre un intérêt romanesque, se détache entièrement de l'ensemble, ainsi que quelques autres. Quant à celui de la reine, quoi qu'en dise Mme d'Abrantès, il était possible d'en rendre compte; la mine même est riche et reste toute à exploiter, nonobstant le *salon de madame de Polignac*, qui nous est donné! A travers ces différens salons, on rencontre des regards qui *fixent*, des sourires qui *laissent voir trente-deux perles*, des redites, infiniment de redites, des biographies qui n'apprennent rien de neuf; puis souvent l'inexactitude historique, et, dans le récit, une confusion inextricable, causée par l'emploi non raisonné des pronoms. Il n'y a rien là qui puisse étonner; qu'attendre de mieux de livres qui pullulent et dont on peut dire qu'ils sont plus promptement écrits que brochés. Cette précipitation blâmable nous laisse à regretter aujourd'hui de ne rencontrer qu'une idée avortée où nous devions trouver une conception pleine d'utilité et d'agrément.

Mme M.....

Digitized by Google

BULLETIN.

Il est impossible, aujourd'hui, de porter ses regards sur la politique du pays et de ne pas être frappé d'un fait qui domine tous les autres, c'est la nécessité, c'est l'approche imminente des élections générales. Allons droit à ce fait, avant de passer en revue aucun de ces autres évènemens subalternes, soit au-dedans, soit au-dehors, qui ont pu arriver jusqu'à nous pendant cette semaine; abordons franchement le grand fait des élections, comme s'il était déjà annoncé à jour fixe, et tâchons, pour apprécier ce que doit faire, ce que peut faire le ministère du 15 avril, de nous dépouiller, s'il se peut, de toute passion personnelle; mettons de côté même les mécontentemens légitimes que nous avons conservés, jusqu'ici, contre les hommes qui ont soutenu trop long-temps le système des doctrinaires et gardé aveuglément une apparence d'affection à leurs personnes. Avant tout, il faut prendre garde que le besoin de poursuivre ceux qui ont retardé le jour de la conciliation, et qui avaient jugé l'amnistie impossible, ne nous fasse faire à nous-mêmes des fautes d'un autre genre.

Nos adversaires, qui sont encore les mêmes à nos yeux, et qui seront toujours les doctrinaires, quoi qu'il arrive, ne font plus de fautes, depuis que le danger approche. Le *Journal de Paris*, le dernier organe qui leur était resté, a changé de langage et ne prodigue plus l'injure au président du conseil, l'homme qui a le plus contribué à enlever le pouvoir à ses patrons. Il a fallu, pour cela, décider M. Duvergier de Hauranne à ne plus écrire dans cette feuille, et lui faire comprendre, non sans peine, qu'il compromettait ses amis, en chargeant leur impopularité, chaque jour, de tout le fiel d'une polémique qui ne savait dissimuler ni ses arrière-pensées pour l'avenir, ni ses rancunes impitoyables pour le passé. A l'heure qu'il est, le *Journal de Paris* n'est plus employé qu'à développer innocemment de vagues théories

Digitized by Google

sur le POUVOIR, pris comme un être de raison et imprimé en lettres majuscules, et tout un système presque *phallanstérien* sur la presse gouvernementale. Ce n'est pas que nous soyons dupes d'une conversion si subite et vraiment trop naïve; mais il est bon de mettre à profit cette espèce de trève hypocrite, pour examiner quelles sont les forces sur lesquelles pourra s'appuyer le ministère dans la nouvelle législature; il convient de rechercher froidement quels sont les hommes qui, n'ayant pas d'engagement irrévocable avec M. Guizot, seront destinés, surtout après un nouveau baptême électoral, à accepter définitivement la pensée réparatrice du 15 avril.

On annonce, et ce n'est déjà plus un secret pour personne, que le ministère a résolu de prendre son point d'appui, à la session prochaine, dans les deux centres; il espère en obtenir une majorité plus intimement unie et plus homogène qu'on n'aurait lieu de l'espérer d'après les diverses expériences de ces derniers dix-huit mois. Quoi que l'on puisse penser de la hardiesse de cette entreprise et de ses chances de succès, nous estimons que c'est une condition inévitable, imposée à M. Molé, à M. de Montalivet, et à leurs collègues, par la position intermédiaire qu'ils occupent nécessairement entre M. Thiers et M. Guizot. Nous souhaitons du fond du cœur, qu'ils trouvent leur salut dans cette voie; c'est la seule qui leur est ouverte, tant qu'ils n'appelleront pas à eux, ni M. Guizot, dont ils ne veulent pas, dont aucun d'eux ne doit vouloir, ni M. Thiers, qui n'est pas prêt, qui le sait et qui le dit avec sa sagacité presque infaillible et son honorable franchise. Le pays aussi, comme nous, souhaite que le cabinet du 15 avril vive et achève ce qu'il a commencé, la conciliation des partis, qu'il peut opérer mieux qu'aucun autre; le pays se souvient de l'amnistie, et il prévoit quels seraient les hommes intraitables qui viendraient envahir de nouveau le terrain déblayé par le 15 avril, si celui-ci ne fournissait pas toute la carrière qui lui semble promise. La royauté enfin, la royauté qui a conquis (soyons sincères avec tout le monde) une influence suprême dans nos affaires, porte aussi, nous le savons, du même côté toutes ses préférences.

Depuis le 22 février, et en le comptant lui-même, trois ministères ont essayé de soumettre les deux centres à une commune discipline et de refaire avec les mêmes élémens, et toutefois pour des buts différens, une majorité aussi compacte, aussi fidèle que celle qui avait servi autrefois le 13 mars et le 11 octobre, et s'était ensuite décomposée. Mais deux de ces ministères, le 22 février et le 6 septembre, ne virent pas qu'ils n'avaient là que deux fractions de majorité, qui avaient besoin d'être refondues entièrement dans la fournaise des élections pour être soudées de nouveau, et que cette arme, naguère si puissante, pour faire maintenant quelque usage, devait être retrempée. Peut-être, d'ailleurs, le moment n'était pas arrivé, et tout ce qu'on pouvait faire alors, c'était de marcher tant bien que mal avec deux tronçons de majorité qu'on traînait derrière soi, comme un serpent mutilé, les rajustant tous les jours, et tous les jours les voyant prêts à se séparer. Aussi les deux cabinets du 22 février et du 6 septembre, celui que M. Thiers présida, et celui dont M. Guizot, sans présidence, fut l'ame inquiète et turbulente, n'eurent-ils qu'une existence éphémère, agitée, toujours menacée. M. Thiers, d'abord, parut réunir en sa faveur les deux centres. Mais à la première question grave et délicate sur laquelle il eut à se prononcer, on re-

Digitized by Google

garda comme certain qu'il n'allait plus avoir que la moitié des forces dont il avait disposé; et quoique la chambre fût alors absente, on prévit que la manière hardie dont il envisageait le projet d'une intervention en Espagne était trop du goût du centre gauche pour ne pas déplaire beaucoup au centre droit, qui ne l'aurait pas soutenu long-temps, ni avec zèle, si même il l'eût toléré un moment. La force de M. Thiers, à vrai dire, sa force réelle et permanente, fut toujours dans le centre gauche et non ailleurs. M. Guizot, au contraire, n'a jamais eu d'amis que dans le centre droit, et au 6 septembre il lui a été clairement démontré que, s'il avait pu glaner des voix dans une autre section de la chambre, il les devait aux hommes politiques qui avaient bien voulu s'associer un instant à sa mauvaise fortune. Ni la situation de M. Guizot, ni celle de M. Thiers n'est changée, aujourd'hui, vis-à-vis de l'un ou l'autre centre; elle a plutôt empiré, seulement M. Thiers le sait et l'avoue, M. Guizot a l'air de l'ignorer et croit faire illusion.

La troisième tentative pour gouverner avec les deux centres à la fois, désunis comme ils le sont maintenant, c'est celle qui a été faite par le ministère du 15 avril, et il a réussi à terminer ainsi la session. Il n'a pas voulu se hasarder, toutefois, à en recommencer une autre, avant d'avoir reconstitué, dans les colléges électoraux, les deux parties de la majorité et cimenté leur alliance. Ce travail est difficile; mais s'il y a un ministère qui puisse l'entreprendre et le mener à bien, c'est celui qui a proclamé l'amnistie.

Les hommes qui le composent, ne rencontrent aucune répugnance dans le centre gauche, ni pour leurs personnes, ni pour leurs antécédens, ni pour leurs principes; bien au contraire, c'est là le point de départ de plusieurs d'entre eux, qui sont même sortis d'une région plus reculée vers la gauche, on peut le dire, si on remonte assez haut dans leur vie politique. Le centre gauche est leur point de ralliement, après la tempête que nous avons vue et qui a bouleversé tant de positions; ils retrouvent là d'anciennes amitiés, auxquelles ils n'ont pas cessé d'inspirer confiance, parce que tous, ou presque tous, en reconnaissant la légitimité de la lutte, n'y ont pas été mêlés comme chefs; ils en sont restés à l'écart pendant le règne des plus ardentes passions, et n'ont pris sous leur responsabilité aucune des violences de cette époque. Tel est le bonheur de leur situation conciliatrice, qu'on sera étonné de voir bientôt quelles conversions ils ont déjà faites et sont en train de faire jusque dans les rangs de la gauche, sans se résoudre pour cela à aucun sacrifice de leurs propres opinions, et sachant exiger des gages positifs, mais n'en point donner d'autres que leur modération et leur loyauté.

Malgré ce succès naturel dans le centre gauche, et qui s'étend même un peu plus loin, les ministres du 15 avril ne désespèrent pas de retenir sous leur bannière le centre droit. Là, tout ce qui n'est pas aveuglé par des passions égoïstes et par l'entêtement des idées absolues, reconnaît en eux des amis de l'ordre, des défenseurs courageux de la monarchie constitutionnelle, pour laquelle, dans les jours de vrai péril, plusieurs d'entre eux se sont montrés les premiers sur la brèche. Et, de bonne foi, à qui persuadera-t-on que ce n'est pas un cabinet qui veut l'ordre, la paix, la Charte, que celui auquel s'est associé M. de Montalivet, le jeune ami de Casimir Périer, et son successeur au ministère de l'intérieur, désigné par lui-même à son lit

Digitized by Google

de mort? Si quelques hommes du centre droit persistent à montrer au ministère, dont il est un des membres influens, une indigne méfiance et un mauvais vouloir, qui n'osent aller que jusqu'à la tracasserie, il achèvera de les réduire, pour peu qu'ils ne soient pas des douze ou quinze amis personnels de M. Guizot, en leur faisant traverser l'épreuve des élections. Nul doute que les électeurs, avant d'ouvrir de nouveau l'entrée de la chambre aux candidats, les forceront de saluer et d'honorer l'amnistie, dont le succès a été trop universel en France pour ne pas devenir un mot d'ordre électoral. Il faudra que les têtes les plus superbes s'inclinent pour passer par cette porte. De quel front viendrait-on, ensuite, gêner ou trahir un ministère dont on aura professé publiquement le symbole pour être élu? Le centre droit, dût-il reparaître composé entièrement des mêmes hommes, ce qui est encore douteux, ne reviendra pas avec les mêmes sentimens, ni surtout avec la même puissance pour entraver la nouvelle politique du gouvernement : ce seront peut-être les personnes, mais, comme l'a dit M. Thiers, les personnes, moins les choses.

Voilà comment nous entendons, et à quel titre nous pouvons justifier la fusion des deux centres; nous ne voyons rien en cela, grace à Dieu, qui ressemble à une résurrection de la majorité du 13 mars, que rêve le *Journal des Débats*. Il est vrai que le *Journal des Débats* et nous, pour juger la situation présente, nous ne partons pas des mêmes principes et n'avons pas la même manière d'observer. Sa grande raison pour espérer qu'il va revoir la majorité du 13 mars, c'est qu'elle a servi *depuis bientôt sept années*. En vérité, le *Journal des Débats* a beaucoup trop de peine à comprendre que, pour avoir vécu long-temps, les systèmes, comme toutes choses, sont bien près de leur fin, s'ils ne se renouvellent, c'est-à-dire s'ils ne vont se confondre et se perdre dans d'autres systèmes plus jeunes. Nous concevons cette illusion de longévité de la part du *Journal des Débats;* mais il est incroyable qu'il oublie à quelles conditions il a duré lui-même et combien peu il s'est épargné les changemens qui lui ont été nécessaires. S'aviserait-il maintenant de la dangereuse fantaisie d'être immuable? Qu'il se hâte, pour sa réputation d'esprit, de changer de langage; qu'il ne prétende plus que *la vaste et formidable opération* qui se prépare, va soumettre aux hasards de l'urne électorale *le repos du pays et la sécurité de la royauté*. Le pays n'en croira rien, et la royauté ne lui saura pas gré de dire à tout propos qu'elle est en danger.

La royauté nouvelle est désormais, selon nous, enracinée dans les profondeurs du sol français; c'est pourquoi il ne faut pas marquer du vieux signe du 13 mars, ni du 11 octobre, la majorité qui doit venir à la session prochaine. Elle doit apporter une force d'un nouveau genre au ministère du 15 avril, qui aspire à vivre de sa propre existence, qui ne veut pas être le ministère de M. Guizot, qui ne peut pas être non plus celui de M. Thiers. C'est un ministère qui ne sera représenté peut-être par aucun nom dominant tous les autres, de même qu'il ne se mettra, dans la chambre, derrière aucune fraction exclusive; c'est un ministère qui a la mission d'appliquer aux affaires les idées d'un *parti politique*, déjà annoncé bien des fois, et très connu de nom, mais dont l'avénement paraissait douteux; parti modéré qui a choisi sa place entre tous les partis et n'en épousera aucun. Il faut qu'il vive, et, pour cela, qu'il ait sa force à

Digitized by Google

lui; il est, en ce moment, le ministère indispensable, et ceux mêmes qui le regardent comme un ministère de transition et qui ont mis leurs espérances en M. Thiers, doivent désirer que la transition, si c'en est une, ait une assez longue durée. S'il entend les intérêts de son avenir avec son habileté ordinaire, M. Thiers lui-même le secondera de tout son pouvoir; il sera imité par plusieurs orateurs jeunes et encore désintéressés, parmi lesquels on peut citer M. Dufaure, et qui sont l'espoir d'un cabinet futur de centre gauche. Ce sera le moyen, dès aujourd'hui, de faire prédominer cette nuance dans la majorité mixte sur laquelle compte le ministère du 15 avril.

On se demande toutefois, quand on voit le ministère disposé à gouverner sans esprit d'exclusion, comment il s'accommodera d'hommes aussi exclusifs que les quinze ou vingt bruyans doctrinaires qui ne lui pardonnent pas d'exister, et l'on voudrait savoir s'il poussera le besoin de conciliation jusqu'à leur pardonner lui-même dans le combat électoral qui va s'engager. Il nous est rapporté, en effet, que les ministres du 15 avril, en majorité, ont résolu d'être plus clémens que nous ne l'aurions voulu envers de tels ennemis; cependant nous voyons que M. Molé reste dans le cabinet, et tant qu'il le présidera, nous croirons que le péril n'est pas aussi grand qu'il nous paraît, ou bien que la question n'est pas aussi bien résolue qu'on l'a dit. Quel homme est plus intéressé que M. Molé à éclaircir les rangs de la phalange doctrinaire? Entre elle et lui il n'y a pas de réconciliation possible, et s'il hésite, s'il juge qu'il peut se maintenir malgré elle, s'il consent, même à regret, à ne pas combattre ses chefs, ou plutôt ses meneurs, dans les élections qui vont consolider ou détruire son ouvrage, nous ne connaissons personne, en vérité, qui ait bonne grace à montrer plus d'impatience ou à garder plus de rancune. Ce n'est pas de ce côté que la porte du pouvoir sera jamais ouverte aux doctrinaires; ils auraient peur d'y pénétrer ainsi et craindraient quelque piége.

Nous nous rassurons, d'ailleurs, malgré tout ce qu'on dit si complètement résolu, parce que nous savons qu'il y a des doctrinaires turbulens auxquels il ne sera pas pardonné. M. Augustin Giraud, député d'Angers, est un de ceux-là; et pour lui, le ministère ne dissimulera pas sa pensée. M. Augustin Giraud est maire d'Angers; déjà un successeur lui est désigné, pour avertir les électeurs, avant le jour du scrutin, que le gouvernement repousse hautement sa candidature de député. Certes, M. Giraud avait rendu des services à la cause nationale et à la révolution de juillet dans le chef-lieu de Maine-et-Loire, et c'est ainsi qu'il en était devenu maire; il l'était depuis sept ans. Mais il avait fini par se persuader, à Paris, que c'était à lui de prendre la parole dans toutes les crises parlementaires, pour interpréter à sa façon la révolution de juillet. Ce droit était le sien, comme celui de tout autre; seulement il en abusait beaucoup et donnait à son interprétation un caractère de maladresse et de violence, qu'on remarqua surtout lors du projet de conversion des rentes, et, plus récemment, à l'apparition du cabinet du 15 avril. Le moment est venu pour les électeurs de M. Giraud de lui demander si la révolution de juillet est son ouvrage à lui seul, et de lui apprendre jusqu'à quel point on la lui a donnée à garder. Il est visiblement atteint de ce travers d'esprit qui a perdu l'extrême gauche; avec des

Digitized by Google

opinions tout opposées, il croit avoir le monopole du commentaire sur une révolution dont il s'estime le principal auteur.

A la place de M. Augustin Giraud, le ministère, nous aimons à le croire, ne poussera pas M. Janvier, qui désespère de Montauban, et déjà tourne, dit-on, autour d'Angers. Le candidat à qui toute l'influence de l'administration est promise dans cette ville, est M. Farran, adjoint au maire, et destiné sans doute à le remplacer partout.

Ce ne serait pas une grosse affaire de ravir aussi MM. de Rémusat, Guizard, Renouard et quelques autres à l'affection de leurs colléges.

M. de Rémusat a dû sa nomination dans la Haute-Garonne, il y a trois ans, aux largesses universitaires que son ami le ministre de l'instruction publique, sut prodiguer aux électeurs influens, mais chargés de famille; et avec tous ces secours, les plus efficaces, dit-on, de tous ceux qui peuvent être employés dans une élection, M. de Rémusat l'emporta à peine de quelques voix.

Pour M. Guizard, on se rappelle tout ce qui fut fait de longue main, afin de lui préparer un petit succès d'amitié à Espalion, dans le département qu'il venait d'administrer, et comment on lui fit quitter la préfecture de l'Aveyron six mois d'avance, délai de rigueur, pour être nommé par des électeurs presque de son choix. Aujourd'hui, il n'y a plus, en faveur de M. Guizard, d'autres souvenirs administratifs que ceux de la direction des monumens publics, et ils n'ont pas fait assez de bruit pour que l'Aveyron en ait su quelque chose.

Nous aurions voulu voir, nous l'avouons, quelques doctrinaires demeurer sur le champ de bataille : c'eût été de bon exemple après tout ce qu'ils ont fait pour empêcher l'amnistie, et tout ce qu'ils font depuis lors pour s'emparer du terrain plus facile qu'elle a ménagé à une politique meilleure et plus nationale.

Il y en a pourtant parmi eux (car nous sommes justes) qu'il nous paraît avantageux de voir revenir à la chambre, aussi pour l'exemple. MM. Duvergier de Hauranne et Jaubert sont de ce nombre. On serait malheureux qu'ils fussent mis hors d'état de compromettre leurs amis; et l'on sait, Dieu merci, qu'ils sont presque sûrs de leur élection. M. Jaubert reparaîtra donc à la tribune au milieu des applaudissemens et des rires dont un député sérieux et digne devrait se croire offensé.

Quelle que soit la force numérique du parti doctrinaire dans la nouvelle législature, nous comptons encore, pour le retrouver affaibli, sur un autre évènement probable, sur la défaite électorale de la gauche anti-dynastique. Si les hommes de cette couleur ne sont plus représentés dans la chambre, et s'il est démontré par-là qu'ils n'ont plus de force même au-dehors, on demandera plus que jamais à quoi servirait le système de rigueur incarné dans les doctrinaires, à quoi serviraient les doctrinaires eux-mêmes?

Il se manifeste, en Europe, un besoin universel de s'en tenir à ce qui existe, sans hâter, pour le moment, ce que peut réserver l'avenir, et sans aller non plus exhumer dans le passé des institutions prétendues plus salutaires. En Espagne et en Portugal, cette observation est sensible. Le mouvement militaire d'Espartero tentait à faire une révolution en arrière et à tirer de la poussière une constitution abandonnée; l'Espagne n'a pas voulu remonter jusque-là, même pour se sauver comme on le lui promettait. En

Digitized by Google

Portugal, des hommes qui ont rendu naguère un immense service à leur pays, les plus illustres compagnons d'armes de don Pedro, viennent de proposer la charte de 1826 comme remède souverain à tous les maux de leurs compatriotes; ces hommes ont pour eux l'armée, et ils viennent d'être battus, et leur armée n'a pas eu l'audace de les soutenir jusqu'au bout, parce qu'ils veulent autre chose que ce qui est, et qu'on s'est dit : A quoi bon? Seulement à rétablir la fortune de quelques ambitieux mécontens d'être oubliés!

Il y a long-temps que le ministère français prévoyait ce résultat, qui n'est peut-être pas définitif, mais qui prouve combien est criminelle l'entreprise des généraux portugais; il n'y a que le succès rapide, presque sans effusion de sang, et avec l'assentiment unanime du peuple, qui justifie parfois de telles insurrections militaires. Le ministère francais avait été bien informé de l'état des choses et de la disposition des esprits, par son agent diplomatique à Lisbonne. M. Bois-le-Comte a toujours pensé que lord Palmerston avait tort de stimuler et de soudoyer un mouvement qui n'avait point de chances de succès, et qui, s'il réussissait par hasard, ne jouirait pas long-temps de son triomphe de mauvais aloi, déshonoré par l'influence visible et les subsides de l'étranger. Aussi M. Bois-le-Comte s'est tenu à l'écart; mais il ne s'est pas contenté d'écrire à Paris, à son gouvernement, tout ce qu'il prévoyait : il s'est donné la satisfaction peu diplomatique de le prédire tout haut, à Lisbonne même; et les Anglais, pour se venger de ce qu'il ne voulait pas être avec eux, ont supposé qu'il s'entendait avec les clubs démocratiques, qui défendent à leur manière la constitution de 1822. Cette accusation contre notre ministre à Lisbonne est une calomnie; il l'a provoquée en agissant bien, c'est-à-dire en n'agissant pas du tout, en devinant juste, et en le disant surtout avec trop de vivacité.

Du côté de Constantine, il y a eu, cette semaine, un peu d'incertitude. On a raconté successivement que le bey voulait la guerre, qu'il demandait à traiter, et les nouvelles contradictoires se sont entremêlées. Il paraît certain que, se voyant sans espoir d'être secouru par l'intermédiaire du beylick de Tunis, il a envoyé un agent au lieutenant-général Damrémont, pour proposer des conditions de paix, nous ne savons lesquelles; mais ce n'étaient pas celles qui lui avaient été signifiées déjà au nom de la France. Le gouverneur déclara qu'il n'en admettait pas d'autres que celles-ci pour bases de la négociation. L'agent d'Achmet les accepta enfin; mais il fallait encore attendre l'approbation du bey lui-même. Nous ignorons ce qui en est advenu, et si l'on attendra cette formalité qui peut bien n'être encore qu'un piége pour gagner du temps. Le prompt départ de M. le duc de Nemours de Toulon, pendant cette négociation même, après avoir demandé et reçu des instructions nouvelles de Paris par le télégraphe, semble prouver qu'il est trop tard maintenant pour que le bey tente de terminer sa querelle avec nous par la voie des négociations. On peut croire que le principal négociateur qui va lui être opposé tout d'abord, c'est le général Vallée avec son artillerie, et que, pour préliminaires du traité, on va mettre sous les yeux d'Achmet les murailles de sa ville démolies par le boulet.

Pendant ce temps, M. le duc d'Orléans continue de se distraire, comme il peut, au camp de Compiègne. Pour agrandir à ses yeux cette école, où il achève de se former théoriquement au métier de la guerre, voici qu'un

Digitized by Google

officier distingué lui est arrivé, ces jours-ci, de fort loin : c'est le major de Biron, aide-de-camp du prince royal de Suède; il est venu demander au prince royal de France la faveur de suivre les manœuvres, tant qu'elles dureront, et il l'a obtenue, comme on le pense bien, avec la plus gracieuse hospitalité. On lui a fait voir les dix-huit mille hommes du camp, faible partie d'une armée qu'on peut montrer à ses amis et à ses ennemis.

Au reste, les officiers, au camp de Compiègne, ne sont pas uniquement occupés de manœuvres et d'évolutions de ligne. On leur a proposé des questions à résoudre dans leurs loisirs, qui ne sont pas longs. Il en est une, entre autres, qui mérite d'être signalée comme preuve de la sollicitude qu'on porte à l'armée. On demande s'il y a intérêt à créer, dans son sein, une ou plusieurs caisses d'épargne militaires; quels seront les effets probables d'une semblable institution sur l'esprit et l'avenir du soldat; quels moyens pourront lui assurer un large et rapide développement, en lui conservant son caractère purement militaire.

Il peut sortir de ce concours quelques bonnes idées, et il est honorable de l'avoir ouvert; mais pour une application du système des caisses d'épargne aux derniers rangs de l'armée, il faudrait évidemment commencer par multiplier le *sou de poche* du soldat d'infanterie comme les cinq pains de l'Évangile.

—Le pélerinage aux Batignolles est toujours la vogue dominante de la semaine; tout Paris veut passer sur le chemin de fer de Saint-Germain, et probablement il y passera, si le chemin de fer le permet. De tous côtés on arrange de charmantes parties de plaisir. Des familles, au grand complet, se rendent à pied aux Batignolles, en traversant le boulevard, la rue du Mont-Blanc, la rue de Londres, le diamètre de Paris, enfin. On arrive, et on jouit d'un repos de quatre heures dans les salons d'attente. Tout est admirablement disposé pour délasser les voyageurs avant le voyage; il y a des banquettes à profusion, et couvertes d'un beau et tendre velours; on peut lire également les journaux, les *revues*, et les ouvrages en vogue, si on les a portés avec soi. Dans le voisinage, on trouve aussi un restaurant, un café et une auberge, pleine de lits de repos; tout a été prévu, avec un soin étonnant, dans l'intérêt des voyageurs, pour adoucir, autant qu'il est possible, les ennuis inséparables de ces sortes d'expéditions.

Les voyageurs, remis de leurs fatigues, sont invités à monter en wagons. Ils montent, et tout est oublié. Une poussière fine, composée de petits cailloux, fait alliance avec la fumée massive de la machine, et enveloppe le convoi d'une atmosphère excitante qui charme les yeux, le visage et l'odorat des voyageurs; on a la ressource de baisser les stores, on jouit alors d'un bel effet d'intérieur de famille; on cause, on relit les journaux, on achève *le Temps*. C'est un tableau de Miéris pris au vol. « Voilà le Pecq ! voilà le Pecq ! » Le chef de famille tire sa montre et dit : « Trente-cinq minutes ! est-ce croyable ? il est midi; nous sommes partis à six heures du matin de la rue Boucherat. Voilà un voyage lestement fait, j'espère? Trente-cinq minutes ! Saint-Germain est aux portes de la Bastille ! »

On descend au Pecq, pour prendre le chemin de terre qui monte péniblement à Saint-Germain. Si vous n'avez pas d'enfans avec vous, il suffit d'une

Digitized by Google

demi-heure pour arriver, à moins que la pluie ne vous surprenne, ce qui ne me surprendrait pas. En cas de pluie, on couche en route, et on écrit à sa famille pour la rassurer contre les craintes d'une explosion. Il y a une petite poste au Pecq, tout est prévu. En arrivant à Saint-Germain, vous rencontrez sous les ombrages déserts du parc mélancolique un millier de voyageurs errans, qui attendent comme les ombres du Styx, et qui soupirent après l'autre rive. Il se fait tard cependant; vous prenez vos billets au bureau pour le premier départ du lendemain, et vous couchez à Saint-Germain-en-Laye, c'est de rigueur. Au fait, vous n'êtes pas si malheureux; Saint-Germain est une délicieuse résidence; il y a un château, un régiment de cavalerie et un théâtre fermé. Vous prenez tous ces divertissemens; et si vous n'avez pas trop d'affaires impérieuses à Paris, vous pouvez terminer votre automne à Saint-Germain, et choisir à l'aise l'heure de votre départ pour octobre ou novembre. Dans l'état normal, il faut toujours quarante-huit heures pleines pour accomplir ce charmant voyage de trente-cinq minutes. A votre retour à Paris, vous prenez un bain et du tilleul.

— Une grande nouvelle a mis en émoi le monde savant; le monde ignorant ne s'en est pas ému. On vient d'appliquer le galvanisme au chemin de fer. C'est sur le *rail-way* de Birmingham à Manchester que l'expérience a été faite et couronnée d'un plein succès, comme toutes les expériences, la première fois. La pile de Volta est en permanence à Manchester; elle galvanise un fil de laiton de quatre-vingt-quatre milles de longueur, et donne des sons télégraphiques, plus rapides que le vent. Il faut un peu moins d'une seconde pour communiquer une dépêche monosyllabique de l'une à l'autre ville. Voilà le chemin de fer vaincu par lui-même. Un avenir immense est promis à cette étonnante découverte. Lorsque l'Europe rayonnera de chemins de fer, ce qui ne peut manquer d'arriver, on établira le télégraphe galvanique sur la plus vaste échelle. Manchester et Saint-Pétersbourg causeront entre eux comme de bons voisins. Nous marcherons partout sur un réseau de conversations invisibles. Seulement, je redoute la pile de Volta, et je regrette qu'on n'ait pas trouvé un metteur en œuvre plus innocent, pour les conversations intimes de l'Europe. La pile de Volta ressuscite les cadavres, c'est incontestable; et voilà pourquoi je me méfie d'elle. Il peut arriver, un jour, que, par une surexcitation du fluide, la pile de Volta, chargée d'une dépêche, et longeant les cimetières de la route, ressuscite les morts et tue les voyageurs vivans. C'est le seul inconvénient qu'on puisse reprocher à la découverte anglaise; les morts, sans doute, ne demanderaient pas mieux; mais il faut songer, avant tout, aux vivans européens.

— L'Opéra varie son répertoire, en attendant les nouveautés. Duprez a reparu avec *Guillaume Tell*, et la foule a obéi à l'irrésistible : *Suivez-moi.* Cette fois, le chef-d'œuvre de Rossini et de Duprez sert de transition à une reprise dont on augure merveille. *La Muette de Portici* reparaîtra, vendredi, toute rajeunie par le chant de Duprez. Le rôle de Mazaniello semble avoir été écrit en expectative de Duprez. On cite déjà l'air du *Sommeil* comme devant réveiller le dilettantisme en sursaut. Il paraît décidé que Fanny Elsler ne prendra pas, comme on l'avait dit d'abord, le rôle de

Digitized by Google

Fénella; Mlle Noblet a fait intervenir, à ce sujet, des droits d'ancienneté, qui sont toujours, ne lui en déplaise, de bien tristes droits à faire valoir, et qu'il serait peut-être plus adroit de laisser oublier. Dans cette grave querelle, l'administration a pris un terme moyen : c'est une débutante, Mlle Elliot, qui jouera le rôle. N'importe, on ne peut que déplorer cet incident, assez ridicule d'ailleurs, qui empêche l'Opéra de produire ses deux premiers sujets ensemble, et le public de les applaudir à la fois.

On parle encore de Mme Stoltz dans la doña Anna de Mozart; voilà une épreuve sérieuse, et c'est déjà pour la cantatrice un titre qui la recommande auprès des gens de goût, que cette résolution d'affronter vaillamment un pareil rôle. Du reste, le second début de Mme Stoltz dans *les Huguenots* lui a été plus favorable. Sa voix gagne en justesse, son geste se dégage de ce qu'il avait d'emprunté; encore quelques soirées comme celle de lundi, et Mme Stoltz n'hésitera plus, il faut l'espérer.

En attendant *la Chatte blanche*, qu'on répète avec activité, la gracieuse Fanny Elssler a retiré de la fontaine de Jouvence le ballet pastoral de *la Fille mal Gardée*, ce chef-d'œuvre chorégraphique des anciens jours. Elle a été charmante, l'espiègle bergère; et ce soir-là, tout le Paris élégant a pris la houlette, comme au temps de Crébillon fils. L'enthousiasme qui a éclaté à ces dernières représentations a mis M. Duponchel dans l'obligation de hasarder encore une soirée de *la Juive*, comme calmant. L'enthousiasme a besoin de repos.

— M. Védel déploie en ce moment une activité extraordinaire, et dont nous ne pouvons que le louer. La Comédie-Française, pour sortir de l'état de crise où elle est depuis si long-temps, a besoin, sans doute, d'une main agile; cela, cependant, ne suffirait pas. Ce n'est pas par le nombre, mais par la qualité des pièces qu'elle joue, que la Comédie-Française pourra remonter au rang qu'elle a perdu depuis la mort de Talma. M. Védel semble penser le contraire. Aussi, cette semaine, les reprises se sont-elles succédé avec une effrayante rapidité. On peut juger de la manière peu intelligente dont M. Védel comprend la variété d'un répertoire, par le voisinage d'*Angelo* et des *Fausses Confidences*. Mon Dieu, oui! Ces deux extrêmes, ces deux hommes qui n'entendent rien à la passion, rien au cœur humain; faux tous deux; ces deux hommes que tout le monde a déjà nommés, Victor Hugo et Marivaux, se sont donné la main à la Comédie-Française. Il est vrai que la reprise des *Fausses Confidences* a peut-être un autre but que de montrer la diversité des deux genres, le but galant de faire voir la supériorité de Mme Ancelot sur Marivaux. En ce cas, n'importe de qui soit l'idée, nous la taxerons de malheureuse et de maladroite; car, quelque guindé, quelque musqué, quelque prétentieux que soit Marivaux, il a sur Mme Ancelot un avantage, celui d'amuser. *Le Château de ma Nièce*, à côté des *Fausses Confidences*, vaut encore un peu moins qu'il ne valait.

Mme Volnys a fait sa rentrée dans *Angelo* et dans *Julie*. Mme Volnys a plutôt perdu que gagné. Il est impossible de se maniérer davantage. Si Mme Volnys en était à ses débuts, on pourrait prendre ses nombreux défauts pour de l'inexpérience et nourrir quelque espoir. Mais point. Mme Volnys a érigé ses défauts en système. Plus elle va, et plus elle minaude disgracieusement. La dernière fois que nous l'avons vue, il y a quatre ou cinq jours, elle

Digitized by Google

nous a semblé avoir atteint les limites extrêmes de l'art de faire la grimace. Levant la tête, tournant l'œil, pinçant les lèvres, affectant une prononciation à l'usage de sa pantomime, Mme Volnys était au-dessous de ses plus mauvais jours du Gymnase. De ce rôle de Catarina, par exemple, il est impossible de se figurer ce qu'a fait Mme Volnys. Dans ce caractère, si admirablement interprété par Mme Dorval, Mme Volnys a réussi à trouver l'étoffe d'un caractère de vaudeville. Malgré toute la bonne intention du monde, et les costumes, nous avons pris un instant Geffroi pour un capitaine de cavalerie, et Mme Volnys pour une veuve *libre de sa main et de sa fortune*, tant le jeu incroyable de Mme Volnys prêtait à *l'illusion*. Il paraît que Mme Volnys compte beaucoup, d'ordinaire, sur l'effet de sa figure en trois quarts; car, dans ses grands momens, elle n'oublie jamais de lui donner cette attitude. — M. Volnys a reparu aussi dans *Julie*. Nous n'avons remarqué qu'une seule chose en M. Volnys, l'accroissement de ses bras, qui nous ont semblé plus démesurément longs que de coutume. — Samson a fait sa rentrée dans *Bertrand et Raton*. Toujours monotone, sans doute, mais amusant, Samson a été fort applaudi.

— Sous le titre d'*Heures de repos d'un Ouvrier*, on vient de publier à Rou en (1) un petit recueil de poésies composées par un pauvre ouvrier de cette ville, un ouvrier en indiennes. Ce digne et intéressant artisan, qui n'a pas quitté son état, qui en vit pauvrement avec sa famille nombreuse, est né poète, comme nous l'explique fort bien une très simple et touchante notice biographique mise en tête de ses poésies, comme l'expliquent mieux encore ses poésies mêmes. Il s'appelle Théodore Lebreton; Mme Desbordes-Valmore, M. David le statuaire, le connaissent depuis déjà long-temps et s'intéressent vivement à lui. Ses poésies, auxquelles il s'est essayé instinctivement, le matin et le soir, dans l'intervalle du chemin si long qui le séparait de son atelier, sont la plupart correctes, quelques-unes faibles, d'autres singulièrement vives et émouvantes. On y remarque beaucoup de noblesse de pensée et même d'expression, jusqu'à pouvoir reprocher au pauvre poète ignorant de ne pas montrer assez l'ouvrier dans ses vers : mais un instinct d'idéal le dirige. De ses brouillons sans orthographe, quand on les déchiffre, il sort des pièces dans lesquelles la grammaire est presque toujours respectée, et toujours l'harmonie. Nous citerons *l'Oiseau captif*.

Ô merveille! j'ai vu l'oiseau plein d'harmonie
Éclore dans le nid que soutient l'arbrisseau;
Il respire un air pur, mais quelle tyrannie!
Déjà la main de l'homme, au funeste génie,
L'arrache à son humble berceau.

Que je plains son destin! il est captif... Sa cage
Est pour lui l'univers : il ne verra jamais

(1) Legrand, rue Ganterie, 26.

Digitized by Google

Tout l'éclat d'un ciel bleu, ni l'ombre du bocage,
Les fleurs que le printemps jette sur son passage,
Ni l'arbre immense des forêts.

Il ne s'unira point à la troupe joyeuse
Des siens, que nous voyons s'élever dans les airs,
Et, lorsqu'ils chanteront la nature amoureuse,
Il ne mêlera pas sa voix mélodieuse
A leurs délicieux concerts.

Il connaîtra bientôt sa funeste disgrace;
Son aile faible encor commence à s'agiter;
Il rêve ses accens, et chaque jour qui passe
Lui révèle que Dieu le jeta dans l'espace
Pour être libre et pour chanter.

Il chante; et de sa voix un écho qui l'appelle
Semble lui répéter : Vole, prends ton essor!
Il s'élance; soudain son téméraire zèle
Croit renverser l'écueil, mais il brise son aile
Et retombe moins libre encor.

Ce coup porte à sa vie une cruelle atteinte.
Il la voit se flétrir dans sa captivité;
De sa vibrante voix l'harmonie est éteinte;
Il meurt esclave enfin! et sa dernière plainte
Est un soupir de liberté.

O mon triste destin, je crois te reconnaître
Au destin de l'oiseau, que j'aime à révéler.
Esclave comme lui, comme lui dans mon être
Je sens que la nature, et soupire, et fait naître
Des chants qui voudraient s'envoler.

Mais lorsque chaque jour ma poitrine est pressée
Par l'air impur et lourd qui pèse sur mes sens,
Quand mon ame languit sous son aile glacée,
Et qu'un tourment secret écrase ma pensée,
Ma faible voix n'a plus d'accens.

Mais, calme et résigné, je subis la sentence
Du juge souverain, arbitre de mon sort;
Dans mon obscurité rêvant l'indépendance,
Je verrai terminer ma fragile existence.
Repos, liberté, dans la mort!

Juillet, 1833.

Digitized by Google

Nous citerons aussi la touchante fin de son *Épître à ses lecteurs :*

. . . . . .

Mais sur mon horizon qui n'avait plus d'aurore
Planait une colombe aux douloureux accens,
A mes regards émus, que je levais encore,
Avec son auréole apparaissait Valmore,
Qui d'un oiseau captif applaudissait les chants :
A sa plainte d'esclave elle criait courage!.....
Soudain, comme l'éclair qui jaillit de l'orage,
De mon front de vingt ans, facile à s'embraser,
S'élança, pleine d'harmonie,
L'étincelle de poésie
Que Dieu voulut y déposer.

Pour me guider dans la carrière
Qui s'ouvrait immense à mes yeux,
Des cœurs nobles et généreux
Firent devant mes pas scintiller la lumière
Qui devait éclairer mon sentier ténébreux.
Lorsque je m'arrêtais pour mesurer l'abîme
Que je n'osais franchir, plus d'une voix intime
Me criait : Marche encor.... et, prompte à m'exciter,
Illuminant mon sein de son ardente flamme,
L'espérance entr'ouvrait les ailes de mon ame,
Qui, dans un plus beau ciel, se laissait emporter.

Vous qui lirez cette œuvre où j'ai peint ma disgrace,
Livre où d'un cœur souffrant vibrent tous les échos,
N'allez pas oublier, pour punir mon audace,
Que mon vers est le fruit de mes soirs de repos.
Sur mes modestes chants, trésors de l'indigence,
Lecteurs, laissez tomber une noble indulgence,
Car peut-être ces vers sont mes derniers accords.
Oui, de mes jours flétris déjà s'use la trame :
La pensée a brisé mon ame,
Le travail a brisé mon corps!

Octobre, 1836.

Nous voudrions intéresser une partie du public à ce petit volume, dont la publication n'a d'autre but que d'alléger un peu les souffrances et la misère de la famille de l'ouvrier-poète; nous voudrions que le ministre actuel de l'instruction publique, M. de Salvandy, qui ne craint pas de mêler le sentiment dans les affaires, portât aussi quelque attention à une existence si honorable et si douloureuse.

— Le *Journal de la Librairie* continue d'être fort stérile; nous n'y trouvons, cette semaine, que trois ouvrages qui méritent d'être mentionnés :

Digitized by Google

encore les deux premiers ne sont-ils que des ouvrages sans importance, rapiécés tant bien que mal, recueillis de droite et de gauche. Ce sont les *Souvenirs d'une ambassade et d'un séjour en Espagne et en Portugal*, de la plus infatigable de nos écrivains, Mme d'Abrantès, et *les Soirées de Jonathan*, de M. Saintine. Le troisième a seul une valeur réelle; ce sont les *Voyages et aventures du capitaine Bonneville à l'ouest des États-Unis d'Amérique, au-delà des Montagnes Rocheuses*, par Washington Irving, et non *Irwing*, comme l'a imprimé M. Charpentier, l'éditeur de ce livre plein d'un intérêt véritable, et sur lequel nous reviendrons. Les aventures et les courses du capitaine Bonneville, pendant trois années, dans les steppes et les déserts de l'Amérique, intéresseront sans nul doute les lecteurs français, et ce livre doit avoir un rapide écoulement.

— Il paraîtra dans peu de jours, sous le titre de *Pensées d'Août*, chez Eugène Renduel, un nouveau et charmant volume de poésies de l'auteur des *Consolations*. M. Sainte-Beuve a rapporté ce recueil d'un récent voyage en Suisse.

— *Aventures de Voyages*, tel est le titre d'un nouvel ouvrage de M. Alphonse Royer, que doit publier prochainement le libraire Dumont. Nos lecteurs connaissent déjà plusieurs morceaux de ce livre, entre autres la biographie du sultan Mahmoud. Le même libraire a mis dernièrement en vente le cinquième volume des *Impressions de Voyages* de M. Alex. Dumas. Ce volume n'est pas moins piquant que les quatre premiers, qui ont obtenu un si légitime succès.

— M. Louis Méry, archiviste de la ville de Marseille et frère du poète de ce nom, a été nommé, par M. le ministre de l'instruction publique, inspecteur des monumens historiques des Bouches-du-Rhône.

— Les *Études* de M. Nisard *sur les poètes latins* viennent d'être traduites en italien.

— M. Alex. Dumas doit lire ces jours-ci à la Comédie-Française sa tragédie de *Caligula*, qu'il vient, dit-on, de terminer à Compiègne, au milieu des fêtes du camp.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

L'ACADÉMIE

ROYALE

DE MUSIQUE.

4e ÉPOQUE. — 6e ARTICLE.[1]

Grétry faisait fortune à l'Opéra-Comique et ne pouvait s'acclimater à l'Académie royale. *Andromaque*, sa tragédie, fut trouvée comique; *Céphale et Procris* était depuis long-temps abandonné; *l'Embarras des richesses* venait de tomber pour la seconde fois en deux représentations; *Colinette à la cour* avait seule obtenu quelque succès, lorsque ce musicien donna *la Caravane*, le 15 janvier 1784. *La Caravane*, qui, pendant un demi-siècle, a fait promener ses chameaux sur les planches de toutes nos salles d'opéra; *la Caravane*, qui montrait aux amateurs des beautés *piquantes*, *agaçantes*, *séduisantes*, des *Anglaises*, des *Hollandaises*, des *Françaises*; quel bonheur pour le parolier Morel d'avoir à colloquer des rimes aussi riches au bout de ses lignes grotesques! *la Caravane* enfin, dont les orgues de Barbarie nous serinent encore l'ouverture! Si la pièce était pitoyable comme toutes celles du même faiseur, le cadre avait un certain air de nouveauté; un spectacle varié s'y déployait sans effort, et la scène du bazar fut le véhicule dans lequel on emballait tous les débutans de

(1) Voyez les livraisons du 7 juin 1835, 19 et 26 juin 1836, 11 décembre 1836, 1er janvier 1837.

Digitized by Google

la danse. Mélodieuse, brillante, la musique se fit encore remarquer par la vérité de son expression.

Morel convient dans sa préface, car le livret de *la Caravane* est précédé d'une préface, que le sujet est indécent, et que mettre sur la scène les mœurs de l'Asie et l'intérieur d'un sérail, c'est s'exposer aux reproches des gens d'un goût austère et délicat. Nos paroliers sont plus audacieux et ne cherchent pas à se justifier dans des préfaces.

Un amateur nommé Moulgue fut mis en interdit pour avoir sifflé la pièce de Morel; il adressa à l'auteur qui lui faisait fermer la porte de l'Opéra :

Depuis trois jours on me condamne
A fuir les lyriques lambris,
Pour avoir, avec tout Paris,
Médit de votre *Caravane*.
Ah! monseigneur Morel, merci!
Pardonnez-moi, je vous en prie,
Et plus que vous, toute la vie,
Je médirai de Piccinni,
Et vous tiendrai pour un génie.

La Caravane est pourtant la meilleure pièce que Morel ait donnée sous son nom. La raison, c'est qu'il ne l'avait pas faite; ce livret est l'ouvrage du comte de Provence, qui nous a gouvernés sous le nom de Louis XVIII. Il ne faut pas s'étonner si les critiques un peu malins étaient éloignés de l'Opéra par mesure de haute police.

Floquet trouvait apparemment que la musique d'*Alceste* n'était pas bonne, et que Gluck avait échoué dans son entreprise; Floquet imagina de corriger le thème du maître allemand en écrivant une partition d'*Alceste*, sur la pièce de Quinault, revue et tripotée par Saint-Marc. Cet adversaire de Gluck n'osait pourtant pas se mesurer ouvertement avec un tel champion, il craignait le haro général que sa témérité devait exciter contre lui; c'est incognito, la visière baissée, qu'il se proposait de combattre ce rival redoutable. Floquet, n'en doutez pas, se serait fait connaître après l'avoir terrassé. Saint-Marc fut indiscret, et le musicien lui déclara qu'il renonçait à une affaire dont le succès dépendait surtout du mystère que l'on aurait mis à la conduire. Fâché de perdre son travail, Floquet eut l'idée de le faire valoir en se couvrant d'un nouveau masque. Le livret d'*Alceste* avait été imprimé dans les œuvres de Saint-Marc; Floquet fait parvenir à ce parolier une lettre très flatteuse d'un musicien

Digitized by Google

étranger, anonyme, résidant alors très loin de la France, qui lui marquait avoir trouvé dans la bibliothèque de son souverain cet opéra qui lui avait plu beaucoup, qui l'avait frappé d'enthousiasme, et dont il lui demandait la permission de faire usage. La tournure était prise de manière à lui faire croire que son nouveau musicien était Paisiello, attaché à la cour de Russie. Saint-Marc, flatté des louanges qu'on lui prodiguait, donna tête baissée dans le panneau. La correspondance s'établit entre eux et se soutint assez bien pendant quelque temps; mais une réponse arrivée beaucoup trop tôt de Saint-Pétersbourg fit ouvrir les yeux au rimeur, il vit clairement qu'il était joué par Floquet. Ce musicien, deux fois trahi dans son incognito, se garda bien de convenir de la ruse; mais il abandonna le projet qu'il avait formé de détrôner Gluck.

Le roi, qui, jusqu'alors, n'aimait que la gaieté de l'Opéra-Comique et du Vaudeville, prit goût aux grands opéras. C'est à Mme Saint-Huberti que l'on dut cette conversion. Louis XVI, écoutant avec intérêt les œuvres des faiseurs de l'époque, trouva que les paroles en étaient détestables. Il voulut encourager par des prix les écrivains distingués, les hommes de talent, à se livrer à la composition de ce que l'on appelait alors des poèmes d'opéras. L'arrêt du conseil du 3 janvier 1784 établit trois prix: le premier de 1,500 livres, pour la tragédie lyrique, reconnue la meilleure au jugement des gens de lettres chargés de l'examiner par sa majesté; le deuxième de 500 livres pour la tragédie du même genre qui obtiendra le second rang; le troisième de 600 livres pour le meilleur opéra-ballet, pastorale ou comédie lyrique.

Le même arrêt fixe à sept le nombre des premiers sujets du chant: deux premières basses, deux premiers ténors, et trois premières actrices. Les sujets pour les remplacemens étaient du même nombre et dans les mêmes genres. Les doubles se réduisaient à trois, un ténor et deux actrices. En tout, dix-sept sujets.

Le personnel de la danse était composé du maître de ballets, d'un aide, de trois premiers danseurs, de trois premières danseuses, de trois remplacemens en danseurs et danseuses, et de six doubles, trois hommes et trois femmes. En tout, dix-sept sujets.

Les appointemens des premiers acteurs et actrices étaient fixés *pour toujours* à 9,000 livres, ceux des remplacemens à 7,000 livres, et ceux des doubles à 3,000 livres. Les feux étaient supprimés. Entend néanmoins sa majesté que ceux des sujets qui ont droit au partage des bénéfices qui pourraient résulter des recettes plus avan-

Digitized by Google

tageuses, dues en partie à leur zèle et à leurs travaux, ainsi qu'à leur économie dans les dépenses, continueront d'en jouir à l'avenir, de même que ceux qui seraient admis par la suite au même partage, suivant l'état qui en sera arrêté tous les ans.

Chimène, opéra en trois actes, de Sacchini, que l'on avait exécuté à Fontainebleau pendant le mois de décembre, ne fut donné au public de Paris que le 9 février suivant. Guillard avait taillé ce livret dans la tragédie de Corneille. Ce fut un triomphe pour Sacchini et pour Mme Saint-Huberti, qui soutint admirablement la haute réputation qu'elle s'était faite dans *Didon*. Un très beau duo, dont la coupe a servi de modèle ensuite, plusieurs airs d'une mélodie gracieuse, quelques traits d'expression assez vigoureux, un chœur très animé, une espèce de finale qui termine le second acte, méritent d'être remarqués dans cet ouvrage. Nos acteurs de vaudeville chantent encore, sans qu'ils s'en doutent, des airs de ballet de *Chimène*.

Délie et Tibulle, acte mis en musique par Mlle Beaumesnil, est fort applaudi. La musicienne avait donné des soins particuliers au rôle de Délie que Mme Saint-Huberti joua et chanta d'une manière aussi gracieuse que spirituelle. « Il y a de la grace, de la finesse, du sentiment; cet opuscule ferait honneur à Mlle Beaumesnil, s'il était véritablement d'elle. » Voilà ce que dit un malicieux contemporain; je n'en crois rien. Mlle Beaumesnil fit exécuter ensuite une composition plus importante, *les Israëlites poursuivis par Pharaon*, oratorio qui parut avec un certain éclat au concert spirituel.

Le roi achète la salle de la Porte-Saint-Martin qui appartenait à la compagnie qui l'avait fait bâtir. Cette salle est payée 600,000 fr. et doit servir aux répétitions des ballets; on y formera le dépôt des machines et des décorations, lorsqu'une autre salle aura été construite.

Le mardi de Pâques on rit beaucoup au concert spirituel; c'était la dernière fois que la réunion musicale avait lieu dans cette salle. Sans quitter le palais des Tuileries, le concert devait s'installer dans la salle des machines. Ces transports de gaieté bruyante furent excités par une symphonie de Haydn qui termina le concert. Chaque musicien, après avoir exécuté sa partie, la mit dans sa poche, souffla sa bougie, prit son instrument sous le bras et s'en alla. La retraite de tous les symphonistes eut lieu successivement et de la même manière. C'était une énigme pour le public, qui s'amusa de cette facétie musicale avant de savoir quelle était l'intention du maître qui l'avait composée.

Les musiciens du prince d'Esterhazy ayant eu quelque différend

Digitized by Google

avec les officiers de sa maison, donnèrent leur démission qui fut acceptée. Le jour de leur départ était fixé ; la veille ils exécutèrent le dernier concert qu'ils devaient faire entendre au prince. Haydn composa pour cette circonstance une symphonie dont le finale est très singulier. C'est un morceau dans lequel les instrumens récitent l'un après l'autre ; à la fin de leur solo, Haydn avait écrit sur la partie : « Éteignez votre lumière et partez. » En effet, le premier hautbois et le second cor s'en vont d'abord ; après eux le second hautbois et le premier cor opèrent leur retraite de la même manière ; ensuite les bassons, les basses, les violes, les violons, les violoncelles ; il ne reste que le chef d'orchestre et un second violon, qui seuls terminent la symphonie. Le prince, étonné, voulut savoir ce que tout cela signifiait ; Haydn lui dit que ses musiciens partaient et montaient successivement dans leurs voitures qui les attendaient dans la cour. Le prince alla trouver ses musiciens, leur reprocha avec sensibilité la manière dont ils l'abandonnaient, les symphonistes furent touchés de tant de bonté et rentrèrent chez le prince. Telle est l'origine de la symphonie que l'on exécuta au concert spirituel, avec toute la pantomime réglée par l'auteur. Lahoussaye et Guénin restèrent seuls dans l'orchestre et finirent le morceau.

Le 26 avril, la salle de l'Opéra était comble, on attendait la première représentation des *Danaïdes*, opéra en cinq actes, de Salieri. La reine était dans sa loge ; le bailli de Suffren, qui paraissait en public pour la première fois depuis son retour de l'Inde, fut aperçu au balcon, et des applaudissemens universels éclatèrent avec transport, malgré la gêne effroyable dans laquelle était le parterre. L'orchestre, animé par cet enthousiame, salua l'amiral d'une fanfare ; le public applaudit de nouveau, et demanda que la fanfare fût recommencée.

« Les actes des *Danaïdes* sont heureusement très courts ; on ne pourrait supporter long-temps cet affreux spectacle, dont les ballets mêmes, parfaitement analogues au genre, ne sont que des jeux atroces, des pantomimes représentant allégoriquement ce qui doit bientôt se passer en action. C'est surtout au troisième acte, celui du festin, qu'est le comble de l'horreur, par la perfidie de ces femmes dansant avec leurs maris, les caressant, les agaçant, lorsqu'elles ont décidé de les massacrer. Il n'est point d'ouvrage, malgré la noirceur du sujet, qui présente un ensemble aussi riche, aussi imposant. La foule des personnages, le nombre des décorations et leur variété, la belle exécution des machines, le brillant des costumes, tout contribuait à saisir l'imagination et à frapper d'étonnement le spectateur. »

Digitized by Google

« Gardel a mis beaucoup d'intelligence dans ses ballets, et s'est montré digne de marcher sur les traces de Noverre. Il a senti qu'il ne fallait pas trop distinguer entre eux les cinquante frères, et les cinquante sœurs entre elles. Il en est résulté que les premiers sujets font corps avec les figurans, ce qui donne beaucoup plus de vérité à la pantomime. »

Bien que Salieri fût Italien, sa musique appartient à l'école allemande : il écrivit la partition des *Danaïdes* à Vienne, sous les yeux de Gluck, son dernier maître, et d'après les idées de ce compositeur sur un sujet qu'il devait traiter. On avait annoncé à Paris que Gluck était l'auteur de la plus grande partie de la musique des *Danaïdes;* ce bruit eut d'heureux résultats, et prévint le public en faveur du nouvel ouvrage. Ce ne fut qu'après la douzième représentation, et quand le succès eut acquis tout ce qu'on pouvait espérer de brillant et de solide, que le grand maître déclara que cet œuvre appartenait uniquement à son élève Salieri. La musique des *Danaïdes* est d'un beau caractère, d'un style ferme et vigoureux, quelquefois mélodieuse, et toujours expressive. Plusieurs morceaux tels que les chœurs, *Descends dans le sein d'Amphitrite*, *Gloire*, *évan*, *évoé!* sont dignes de Gluck et tellement écrits dans la manière de ce maître, qu'on pouvait facilement les lui attribuer. L'air d'Hypermnestre, *Par les larmes de votre fille*, celui de Danaüs, *Jouissez d'un destin prospère*, sont d'un effet puissant et dramatique. La pièce était une imitation de l'*Ipernestra* que Calzabigi avait écrite pour Gluck. Imitation faible et barbare, paroles ridicules et dépourvues de rhythme et de mesure qui dégradent la plupart des morceaux de musique ; le chœur de femmes surtout : *Gloire, évan, évoé !* ce chœur plein de verve et de feu, produirait des résultats plus heureux encore, si les voix récitaient des vers adaptés au rhythme de la mélodie.

Salieri reçut de l'Académie royale, 10,000 livres pour le prix de son opéra, 3,000 livres pour ses frais de voyage, et vendit 2,000 livres le manuscrit de la partition, à son éditeur.

« Comment? la reine de France fait son devoir, elle te prie de danser, et tu ne fais pas le tien! Je t'ôterai mon nom. » Telle est la remontrance paternelle que Vestris adressait à son fils, quand ce cher Auguste se fit mettre à la Force pour avoir refusé de danser à une représentation que la reine devait honorer de sa présence.

Diane et Endymion, opéra en trois actes de Piccinni, est reçu froidement. On applaudit avec transport le bel air chanté par Diane.

8 septembre 1784.

Digitized by Google

Mlle Dozon débute avec succès par le rôle de Chimène; c'est le premier sujet sorti de l'école de chant et de déclamation, que le baron de Breteuil venait d'établir. Lays et Molé avaient été les maîtres de Mlle Dozon. Cette école de chant devint plus tard le Conservatoire de musique de Paris.

Moline traduit en français *il Barbiere di Siviglia*, que Paisiello avait mis en musique à Saint-Pétersbourg; la Comédie-Française s'oppose à ce que cet ouvrage soit représenté en opéra. Ce n'est que plus tard qu'une autre traduction du même ouvrage fut mise en scène à l'Opéra-Comique, par Framery.

Gluck avait refait la musique d'*Armide* après Lulli; Sacchini refit celle de *Dardanus* après Rameau. Le nouveau *Dardanus* obtint peu de succès; on y remarque pourtant de beaux chœurs, un air de ténor gracieux et touchant : *Jours heureux!* un air de baryton : *Sombres chagrins*, d'un beau caractère, mais d'un seul mouvement, trop lent pour ne pas laisser languir l'intérêt. Lainez, Lays et Mlle Maillard y remplissent les rôles de Dardanus, d'Anténor et d'Iphise. Les danses firent beaucoup de plaisir; un passepied d'un genre neuf, admirablement exécuté par Vestris et Mlle Guimard, fut couvert d'applaudissemens. On goûta plusieurs autres parties des ballets de cet opéra; Mlles Saulnier, Zacharie et Langlois y brillèrent. On reconnut à la première la majesté de Mlle Heinel et des graces moins sévères; à la seconde, plus de correction et de naturel que n'avait Mlle Guimard; enfin, la troisième, absolument nouvelle au théâtre, pour la danse haute, à la vigueur, à l'aisance de toutes celles qui l'avaient précédée, joignait déjà plus de noblesse.

Panurge, opéra en trois actes, musique de Grétry, doit sa réussite aux danses, au spectacle, à la mise en scène. La pièce était de Morel, qui était beau-frère de Papillon de La Ferté; Morel jouissait de l'immense crédit que lui donnait cette parenté; il profita trop long-temps du droit d'infecter l'Opéra de ses turpitudes dramatiques. Rien de si plat que ce livret, bouffon sans être gai, ridicule sans exciter le rire, et pourtant le spirituel Rabelais en avait fourni le sujet et les principales scènes. La musique de Grétry ne vaut guère mieux que la pièce; l'ouverture de *Panurge* renferme pourtant de belles mélodies, mais elles sont mises en œuvre sans goût et sans talent. Lays fut très applaudi dans le rôle de Panurge. Grétry, voyant que l'habileté des danseurs avait puissamment soutenu son nouvel ouvrage, imagina de faire composer, par Gardel, un grand finale de danse, qui fut exécuté sur l'ouverture répétée à la fin de la pièce. Le public,

Digitized by Google

charmé de revoir ses virtuoses favoris dans un ensemble général, suivit alors avec plus d'empressement les représentations de *Panurge;* à compter de la troisième, le succès fut déclaré.

Dans la fête chinoise de *Panurge*, on avait placé sur le théâtre un énorme tambour que deux Chinois, élevés sur une estrade, frappaient à coups redoublés. C'était suivre fidèlement la description donnée par le père du Halde. Un critique s'empresse de commenter ainsi ce trait d'érudition du parolier Morel :

Dans cet opéra, je vous prie,
Qui frappe avec tant de fureur ?
C'est le dieu du goût, je parie,
Qui prend le tambour pour l'auteur.

Mme Saint-Huberti joua d'une manière charmante le rôle comique de Climène, femme de Panurge; elle donna à ce personnage toute la finesse, la malice d'une soubrette de comédie, et le chanta avec cette aisance, cette verve qui caractérisent un talent du premier ordre, un talent qui devait réussir dans les genres les plus opposés.

Depuis douze ans, les spectateurs n'étaient plus admis sur la scène; on leur permettait encore de s'y placer, moyennant un louis, les jours où l'on donnait des représentations extraordinaires pour la capitation des acteurs. Le 13 mars 1785, à l'une de ces soirées, on jouait *Iphigénie en Tauride* et *Panurge*, sept actes, qui firent durer le spectacle jusqu'à dix heures un quart! chose monstrueuse alors. La recette s'éleva à 16,500 livres, ce qui était encore plus surprenant, et sans exemple jusqu'à cette époque. Le nombre des amateurs colloqués sur le théâtre était si grand, qu'ils masquaient tout-à-fait la scène; les acteurs auraient été obligés de manœuvrer derrière cette foule importune, si le parterre ne l'avait chassée à force de clameurs et d'attaques. Elle fut contrainte de battre en retraite et de se réfugier derrière les coulisses. Depuis cette violente escarmouche, les petits-maîtres osèrent encore se montrer sur le théâtre; le parterre leur jeta des oranges à la tête et les chassa pour la seconde fois.

On fit des couplets satiriques et des caricatures sur *Panurge;* on le représentait jeté par la fenêtre; deux danseurs, Vestris et Gardel, le soutenaient avec des balais.

Dauvergne reprend la direction de l'Opéra, en avril 1785, et l'on crée, pour Francœur, la place de sous-directeur. Lasuze, Rey, Gardel, conservent leurs emplois de chef du chant, chef d'orchestre, maître de ballets. Mlles Levasseur et Duplant se retirent du théâtre.

Digitized by Google

La Toison d'or, de Chabanon, *OEdipe à Colone*, de Guillard, *Cora*, de Valadier, sont les trois livrets d'opéras qui obtiennent les prix institués par le roi pour l'encouragement du théâtre lyrique. Ces trois prix devaient être donnés pour une tragédie lyrique, un opéra-ballet, une pastorale; on ne présenta que des tragédies au concours, et le jury d'examen déclara que les prix seraient chacun de 1000 livres et qu'ils seraient décernés sans donner à aucun de ces ouvrages une préférence absolue, leur mérite et leur genre étant trop différens pour permettre d'en faire une comparaison exacte et rigoureuse. Ce qu'il y a de plus singulier dans cette décision des académiciens jurés, c'est de leur voir accorder un prix à Guillard pour avoir arrangé en opéra l'*OEdipe chez Admète* de Ducis; tandis que l'arrêt du conseil d'état du 3 janvier 1784 n'avait été rendu que pour bannir les vieilles pièces rajustées, en proposant des récompenses pour les gens habiles qui en auraient composé de nouvelles. Cinquante-huit livrets d'opéras avaient été envoyés au concours.

Mme Saint-Huberti retourne à Marseille où elle avait été si bien accueillie; les Provençaux redoublent de soins et de galanterie envers l'actrice favorite. Voici l'extrait d'une lettre écrite de Marseille, le 15 août 1785 :

« On ne vous a rien exagéré en vous rendant compte des honneurs prodigués à Mme Saint-Huberti : nous approchons des folies des Anglais pour leurs acteurs. Mme Saint-Huberti a donné ici vingt-trois représentations, toute courues avec une fureur extrême. Les vers, les couronnes lui pleuvaient de toutes parts; elle a emporté plus de cent couronnes sur l'impériale de sa voiture, plusieurs étaient d'un très grand prix. On lui a donné des fêtes sans fin; mais la fête sur l'eau était digne d'une souveraine et mérite d'être détaillée.

« Mme Saint-Huberti, vêtue à la grecque (1) ce jour-là, est arrivée par mer sur une très belle gondole, portant le pavillon de Marseille, montée par huit rameurs et marchant à la voile. Près du lieu du rendez-vous, elle a été entourée par plus de deux cents chaloupes chargées de personnes accourues pour voir la fête et encore plus celle qui en était l'objet. Elle a débarqué au bruit d'une décharge de boîtes et des acclamations du peuple; un moment après elle a remis en mer pour jouir du spectacle d'une joûte. Le vainqueur lui a apporté la couronne et l'a reçue de nouveau de ses mains, avec le prix de son

(1) Ce costume grec moderne, de la plus grande richesse, fut donné à Mme Saint-Huberti par les dames grecques de Marseille.

Digitized by Google

triomphe. On a voulu donner à Mme Saint-Huberti le spectacle d'une pêche dans un immense filet, qu'on n'a jamais pu tirer à cause de l'affluence.

« A la sortie de la gondole, Mme Saint-Huberti a été saluée d'une seconde salve; le peuple a dansé autour d'elle au son des tambourins et des galoubets, tandis que, couchée à la turque sur un divan, elle recevait en reine les hommages des spectateurs des deux sexes. Conduite ensuite à travers une haie de pavillons illuminés, elle est entrée dans une maison de plaisance voisine, où l'on avait élevé un petit théâtre sous une tente.

« Une petite pièce allégorique y fut jouée; elle avait été composée en l'honneur de cette divinité d'opéra par un poète provençal. Le sujet en était assez trivial; mais on y remarquait de jolis vers, un dialogue spirituel, des traits ingénieux et piquans.

« Pendant le bal qui suivit, Mme Saint-Huberti fut placée sur une estrade entre Melpomène et Polymnie, deux muses de la pièce. Ensuite, illumination au dedans et au dehors; enfin un souper splendide de cent couverts, dressé dans une salle ouverte ou plutôt fermée uniquement, suivant l'usage du pays, par une grille, à travers laquelle le peuple s'empressait d'admirer l'héroïne. Sur la fin du repas, on a chanté, la galerie a fait chorus : vous pensez bien que Mme Saint-Huberti n'a pas été oubliée dans ces couplets; elle a répondu par quelques couplets en provençal. On a porté sa santé; les vivats répétés cent fois, une salve générale, ont terminé la fête. »

Vous voyez tous les jours à l'orchestre de l'Opéra un aimable Provençal, contemporain de Mme Saint-Huberti, son ardent admirateur, autrefois son ami. Si vous pensez que mon récit n'est pas d'une exactitude rigoureuse, dites-lui sur le ton de Grétry : *Vous souvient-il de cette fête?* Il vous répondra sur-le-champ : *Li éri*, j'y étais. C'est par ces mots, consolateurs pour un historien, qu'il termine son discours toutes les fois que je lui demande quelques détails sur les virtuoses du temps passé, sur les fêtes, les représentations données à la cour de Napoléon, et sur les cérémonies musicales de la chapelle de cet empereur. *Li éri, vous disé, li éri.* Sa mémoire féconde m'a fourni de précieuses notes sur les faits et gestes de Mme Saint-Huberti. Je suis certain pourtant qu'il ne m'a pas tout dit. D'autres scènes d'un intérêt piquant ont eu lieu dans ce temps où je n'étais pas né; si sa modestie ne l'empêchait pas de me les conter, il pourrait encore ajouter : *Li éri.* Je proposais dernièrement à ce joyeux amateur de venir faire un tour en Provence avec moi. « J'aime toujours notre pays, me dit-il, je

Digitized by Google

m'y retirerai, mais quand je serai vieux. » Il n'avait alors que quatre-vingt-six ans.

Mme Saint-Huberti n'avait pas été dotée libéralement sous le rapport des avantages physiques : elle n'était pas belle; d'une taille assez élevée, blonde et maigre, Mme Saint-Huberti avait des traits expressifs, mais peu prononcés, j'excepterai pourtant sa bouche qui était fort grande. Elle introduisit à l'Académie royale de Musique la bonne école de chant pratiquée en Italie et en Allemagne; c'est la première actrice de ce théâtre à qui l'on puisse donner le nom de cantatrice. Il fallait bien qu'elle eût un talent réel et solide, une voix cultivée, pleine de charme et d'expression, puisque Piccinni écrivit pour elle : *Ah! que je fus bien inspirée*, air lent, d'un seul mouvement et très développé. Une cantatrice peut seule intéresser en exécutant un morceau de ce genre; ses inspirations dramatiques ne lui seraient d'aucun secours en pareille circonstance. Mmes Mara et Todi, célèbres virtuoses italiennes, faisaient fureur au concert spirituel. Mme Saint-Huberti osa chanter un duo d'Anfossi avec Mme Mara, et fut très applaudie.

« Il est impossible, dit Grimm, de réunir à un plus haut degré la sensibilité la plus exquise, un goût de chant plus soigné, une attention à la scène plus profonde et plus réfléchie, un abandon plus noble et plus vrai, un jeu plus touchant et plus digne du superbe rôle de Didon. C'est la voix de Todi, c'est le jéu de Clairon; c'est un modèle qu'on n'a point eu sur ce théâtre et qui en servira long-temps. »

Un jour qu'elle assistait à la première représentation du *Faux Lord*, à la Comédie-Italienne, le parterre et les loges l'applaudirent spontanément, comme s'ils eussent vu paraître la reine de France. Tout le monde cria : « Vive Didon! vive la reine de Carthage! »

Le roi Louis XVI prend la peine de régler lui-même, par son ordonnance du 17 octobre 1785, les droits des personnes qui venaient occuper les loges de l'Opéra, leur accordant la libre et entière faculté de lever ou baisser les petites glaces, de se placer dans lesdites loges de la manière qui leur serait la plus commode, quand même ces manœuvres devraient gêner ou contrarier les curieux errans dans les corridors et prompts à mettre le nez aux lucarnes. Cette ordonnance, signée Louis, et, plus bas, le baron de Breteuil, se bornait à ce seul point de discipline théâtrale.

Tous les auteurs s'empressaient d'écrire des rôles pour Mme Saint-Huberti, des rôles importans qui dominaient le drame dont le talent de l'actrice devait assurer le succès. Marmontel et Piccinni, qui avaient

Digitized by Google

été si heureux en composant *Didon*, ne réussirent point en lui donnant *Pénélope*. Cet opéra fut accueilli froidement; la pièce était languissante et de peu d'intérêt, la musique faible et décolorée, si l'on excepte l'introduction et un trio.

O Marmontel! loin d'enfanter
Sans cesse ouvrage sur ouvrage,
De ta Pénélope si sage
On te conseille d'imiter
La patience singulière :
Oui, par le plus heureux retour,
La nuit il te faudrait défaire
Tout ce que tu fis dans le jour.

Mlle Lemaure, qui avait si long-temps brillé à l'Opéra, et s'en était retirée depuis quarante-trois ans, meurt à l'âge de quatre-vingt-un an passés. Le fameux Chassé mourut l'année suivante.

Pour se rapprocher des amateurs qui ne voulaient pas aller chercher le bal masqué à la Porte-Saint-Martin, l'Académie royale amena ses bals au Panthéon, salle bâtie près du Palais-Royal. La recette ne fut pas meilleure dans ce nouveau domicile; après le cinquième bal, on revint à la Porte-Saint-Martin. Le théâtre du Vaudeville fut construit plus tard sur l'emplacement de ce Panthéon.

Le succès inoui du *Mariage de Figaro* avait tellement augmenté les recettes de la Comédie-Française, que la part de chaque sociétaire s'élevait à 30,000 livres par an. Les premiers acteurs de l'Opéra, dont les appointemens étaient fixés à 9,000 livres, firent alors des réclamations et voulurent obtenir le double de cette somme. Lays, Chéron, Rousseau, se liguèrent, menaçant l'administration d'aller chercher fortune ailleurs, s'ils n'étaient pas traités avec plus de libéralité. La comparaison de leurs revenus avec ceux des comédiens français les désolait, les humiliait; ils trouvaient très inconvenant que les acteurs du premier théâtre de France n'eussent pas à beaucoup près un sort aussi brillant que celui de leurs confrères de la Comédie-Française et de la Comédie-Italienne. Cette réclamation fut très mal accueillie par le baron de Breteuil. Il leur déclara que tous les théâtres du royaume leur seraient fermés, et que s'ils passaient à l'étranger, on supprimerait à l'instant même leurs pensions.

Le premier exercice public des élèves de l'école de chant a lieu par une représentation de *Roland*, donnée le 4 avril 1786, sur le théâtre des Menus-Plaisirs. Dessaules, Lefèvre, Mlles Mulot et Delil-

Digitized by Google

lette y remplissent les rôles de Roland, Médor, Angélique, Thémire, et sont fort applaudis.

Le roi établit la loi du timbre pour la musique, le 25 septembre 1786; « veut sa majesté que le produit du timbre, ainsi que celui des amendes et confiscations ordonnées au profit du bureau du timbre pour la musique, soient employés à l'entretien de l'école royale de chant et de déclamation. » Article 25.

Je citerai seulement pour mémoire le *Pizarre*, de Candeille, le *Thémistocle*, de Philidor, qui tombèrent à plat.

A la dernière répétition générale de *Thémistocle*, Philidor se fait attendre; un banquet splendide et délicat l'avait retardé. L'orchestre, à jeun, mourait de faim. Le compositeur n'en faisait pas moins recommencer les morceaux toutes les fois qu'il le jugeait convenable. Au moment où l'on allait attaquer un air dont l'accompagnement devait être d'une douceur extrême, Philidor accourt sur l'avant-scène, disant : « Les sourdines! messieurs, les sourdines! » Rey lui répliqua : « Ils sont doublement heureux. » Calembour qui exprimait l'envie que le chef d'orchestre portait aux sourds, qui avaient le bonheur de dîner et de ne pas entendre *Thémistocle*.

Davide, fameux ténor italien, le père de celui que nous avons entendu, fait fureur au concert spirituel en 1786. Il y avait chanté l'année précédente sans produire une grande sensation; ses roulades légères, les traits brillans qu'il lançait même dans le récitatif, avaient indisposé les vrais amateurs de la musique française. Ils les goûtèrent ensuite, et ne purent refuser au virtuose les témoignages de leur admiration. Afin de justifier en quelque sorte leur méprise, ils prétendirent que Davide se portait beaucoup mieux en 1786, et que l'amélioration de la santé du chanteur devait nécessairement porter la plus heureuse influence sur son exécution.

Mme Saint-Aubin avait paru dans *Colinette à la cour*. On lui trouvait une jolie figure, une voix légère, des graces dans le chant, de l'esprit, de la finesse dans le jeu, et une habitude de la scène très précieuse. Elle réussit complètement dans ce premier rôle; mais, comme ce succès ne se soutint pas, Mme Saint-Aubin se décida à passer à la Comédie-Italienne. Elle s'y montra dans *la Colonie* et *l'Epreuve villageoise*, jouant les rôles de Marine et de Denise. La nouvelle actrice fut reçue avec enthousiasme. Chénard, première basse de l'Opéra-Comique, avait aussi débuté à l'Académie royale, en 1782.

Ce théâtre est dans une si grande pénurie de sujets en hommes, surtout pour la haute-contre, qu'elle propose aux maîtres de musique

Digitized by Google

une pension viagère de 300 livres pour chaque sujet ayant une belle voix de haute-contre, et certaines qualités requises. Un père qui présenterait son fils, réunissant les qualités voulues, aurait eu également droit à la pension.

Rosine, opéra en trois actes, paroles de Gersain, musique de Gossec, obtient un médiocre succès. Lays et Mlle Dozon y remplissent les rôles principaux. Goyon, danseur comique, débute dans les divertissemens de cet opéra, dont Gardel le jeune, qui commençait à devenir le rival de son frère pour la composition des ballets, avait fait une partie. 20 juillet 1786.

Œdipe à Colone, livret de Guillard, avait obtenu le prix au concours. Suard, académicien, s'empressa d'engager l'auteur d'*Œdipe à Colone* à confier son ouvrage au musicien Grétry; l'affaire se conclut. Le compositeur, sachant que son parolier était dans une position financière peu satisfaisante, lui fit une avance de mille écus sur les droits de sa pièce. Des occupations multipliées, une maladie grave, empêchèrent Grétry de travailler à cet opéra, qu'il garda plusieurs années dans son portefeuille. Guillard et Sacchini allaient dîner souvent chez Mme Berton, veuve de l'ancien directeur de l'Opéra. Un jour, Guillard, alarmé par les retards de Grétry, dans un désespoir de poète, récita plusieurs scènes d'*Œdipe à Colone* chez Mme Berton. On en fut enchanté; Sacchini témoigna vivement le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir exercer son talent sur un ouvrage aussi touchant, et surtout de n'avoir pas mille écus à donner à Grétry, pour obtenir son désistement. Mme Berton les offrit à l'instant, et Fillette-Loraux se chargea de la négociation. Il se rendit chez Grétry, qu'il trouva malade au lit, lui compta les trois mille livres, et lui demanda le manuscrit. Grétry ne consentit qu'avec peine à le rendre, mais en apprenant que Guillard destinait son ouvrage à Sacchini, il dit qu'il le félicitait du choix d'un pareil remplaçant. L'ambassadeur revint triomphant et joyeux de l'heureux résultat de sa mission. Guillard donna sur-le-champ son livret à Sacchini. Le lendemain, la partition d'*Œdipe* était commencée; en moins de six semaines, ce chef-d'œuvre fut terminé.

La reine Marie-Antoinette, qui aimait et cultivait les arts, montrait beaucoup d'affection à Sacchini; elle lui avait fait obtenir une pension de deux mille écus. On essaya le nouvel opéra de son musicien favori sur le petit théâtre de la cour, à Versailles, le 4 janvier 1786. *Œdipe à Colone* fut jugé digne de son auteur; on l'applaudit, mais il ne produisit pas une sensation bien vive sur l'auditoire. La reine

Digitized by Google

promit cependant à Sacchini qu'*Œdipe* serait le premier ouvrage représenté sur le théâtre de la cour au voyage de Fontainebleau. Sacchini fit part de cette nouvelle à ses amis et continua de se trouver, selon son usage, dans la galerie de Versailles, sur le passage de la reine, qui, tous les dimanches, au sortir de la messe, l'invitait à passer dans le salon de musique. Là, elle prenait plaisir à entendre les plus beaux morceaux d'*Évelina*, que Sacchini composait alors. Ce maître, ayant remarqué avec peine que plusieurs dimanches de suite, la reine semblait éviter ses regards, inquiet, tourmenté, se place un jour tellement vis-à-vis de Marie-Antoinette, qu'elle ne peut se dispenser de lui adresser la parole. Elle le reçut dans le salon de musique, et, d'une voix émue, lui dit : « Vous ne m'en voudrez pas, mon cher Sacchini; on dit que j'accorde trop de faveur aux étrangers. On m'a si vivement sollicitée de faire représenter la *Phèdre* de M. Lemoine à la place de votre *Œdipe*, que je n'ai pu m'y refuser. Vous voyez ma position; pardonnez-moi. »

Sacchini, s'efforçant de contenir sa douleur, fit un salut respectueux, et revint à Paris chez Mme Berton. Il entra tout éploré, se jeta dans un fauteuil, et ses amis ne purent obtenir de lui que ces mots entrecoupés de sanglots: « Ma bonne amie, mes enfans, ze souis oun homme perdou, la reine il ne m'aime piou! la reine il ne m'aime piou! » Tous les soins de l'amitié furent inutiles, rien ne put calmer son désespoir. Il ne voulut pas se mettre à table. Il était goutteux à un point extrême, une oppression excessive se déclara; Guillard, Loraux et M. Berton le reconduisirent chez lui en voiture. Il se mit au lit, et trois jours après il avait cessé de vivre.

« J'ai vécu dans l'intimité avec Sacchini, dit M. Berton, j'avais le bonheur d'être son élève d'adoption, je le quittais rarement; il m'appelait son cher fils, je travaillais sur une petite table placée près de son piano. J'ai été témoin de la facilité avec laquelle ce puissant génie a doté l'art musical de ses derniers chefs-d'œuvre. Je l'ai vu composer *Œdipe*, *Evélina*. Souvent, dans ses momens de repos, il se plaisait à lire ce que je venais d'écrire, il l'exécutait même. Si j'avais fait un écart d'imagination, il s'arrêtait subitement, et, me regardant avec un sourire que la beauté de sa figure rendait encore plus touchant, il me disait : « Mon petit ami, cette phrase elle est bien jolie! mais elle n'est pas de la famille des autres; cherche-m'en une qui soit au moins leur cousine. »

« Souvent, après la leçon, je l'accompagnais à la promenade. Il portait habituellement sur lui un volume de Racine, et, dans la poche

Digitized by Google

de sa veste, une carte sur laquelle il avait écrit des vers de l'opéra qu'il mettait en musique. Il s'inspirait des œuvres du grand poète; *Bérénice, Andromaque, Phèdre*, étaient les tragédies qu'il affectionnait le plus. Arrivé aux allées les plus solitaires des Tuileries, il se plaisait à parcourir ces chefs-d'œuvre et m'en faisait réciter les scènes les plus touchantes. Puis, tout en cheminant vers les Champs-Élysées, il consultait de temps en temps sa petite carte, et, selon la lenteur ou la prestesse de sa marche, je prédisais que le lendemain j'assisterais à la composition d'un *andante* ou d'un *allegro*. Parvenu au carré de Marigny, il s'arrêtait une heure à regarder les joueurs de boule : singulier rapport avec Haydn et Mozart, qui aimaient passionnément ce jeu. »

Né à Naples le 3 mai 1735, mort à Paris le 7 octobre 1786, Sacchini s'éteignit à l'âge de cinquante-un ans, au moment où son génie était dans toute sa force.

La Toison d'or, de Vogel, réussit malgré le drame ridicule de Desriaux. On y remarque principalement l'air d'Hypsipile : *Hélas! à peine un rayon d'espérance*, et celui de Médée : *Ah! ne me parlez plus d'amour*. Les chœurs, dessinés à la manière de Gluck, font le plus grand honneur à Vogel. Le rôle de Médée est confié à Mlle Maillard, qui s'en acquitte fort bien.

La *Phèdre* de Racine est mise en opéra par Hoffman; on voulait que Mme Saint-Huberti jouât tous les grands rôles du répertoire tragique. Quand la reine eut entendu la musique de Lemoine, elle déclara qu'elle ne voulait plus de spectacles de cette espèce; qu'il était inutile de faire beaucoup de dépense pour avoir à Fontainebleau des opéras qui n'en valaient pas la peine. 26 octobre 1786. La reine demanda *Iphigénie en Aulide* pour le soir, et consentit à ce que *Phèdre* fût réservée pour les Parisiens; la répétition de cet opéra lui suffit. Cette nouveauté, dédaignée par la cour, fut donnée à la ville, qui la reçut avec indifférence, malgré la force d'expression, la vigueur du talent de Mme Saint-Huberti. *Phèdre* est *déracinée*, disait-on, elle ne peut se soutenir; à la troisième représentation, la salle était déserte. *Phèdre* se releva pourtant de sa chute, et par un moyen tout-à-fait étranger à son mérite, à celui des acteurs et des danseurs qui, chaque jour, lui prêtaient un renfort plus puissant : la ressource était alors d'ajouter aux ballets d'un opéra dès qu'il donnait des signes de faiblesse.

Un inspecteur de police, Quidor, fit la fortune de *Phèdre*. Cet inspecteur, grand ami du musicien Lemoine, avait les filles dans son

Digitized by Google

département; il les invita, les excita, les contraignit à suivre les représentations de *Phèdre*. Ces demoiselles, craignant les suites du mécontentement de ce redoutable champion, et les boutades toujours fâcheuses de son pouvoir discrétionnaire, s'empressèrent d'obéir, allèrent à l'Opéra, et s'y firent conduire par de galans chevaliers. L'inspecteur était dans la salle et passait la revue de son troupeau; il prenait note des absentes, qui, le jour suivant, s'empressaient de faire acte de présence. Ce n'est pas tout, Quidor, après avoir garni les loges, envoyait à *Phèdre* un secours d'un autre genre et tout aussi précieux. Sa cohorte remplissait le parterre, applaudissait à tout rompre, et fit croire à l'enthousiasme d'un public qui commençait à sentir les beautés de l'ouvrage. La tactique de l'inspecteur produisit le plus heureux résultat.

On avait représenté presque sur-le-champ *les Horaces*, de Salieri, afin de prendre une revanche après la mésaventure de *Phèdre*. *Les Horaces* n'eurent aucun succès, et *Phèdre* se releva pour leur succéder et prêter son appui à l'administration. Les actes des *Horaces* étaient liés par des intermèdes qui tenaient à l'action et ressemblaient aux chœurs de la tragédie grecque. Cette innovation ne réussit pas plus que le reste. « La déclamation est le seul rhythme qui convienne à la tragédie proprement dite; toutes les tentatives faites en ce genre inutilement, depuis le chevalier Gluck, prouvent qu'il ne saurait réussir sur le théâtre lyrique en France. La comparaison des chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine avec les opéras dans lesquels on les travestit donne un désavantage sensible à ceux-là; il en résulte même une teinte de ridicule que notre nation saisit trop facilement pour que les auteurs y échappent. D'ailleurs, la galanterie française veut de l'amour, du spectacle, des danses, et tout cela s'accorde bien rarement avec des traits historiques, dont un héroïsme austère fait le fond. » J'emprunte ces réflexions à un journal du temps. 7 décembre 1786.

« Vous êtes averti que M. le contrôleur-général a levé une nouvelle troupe de comédiens, qui commenceront à jouer à Versailles devant la cour, le lundi 29 janvier 1787. Ils donneront

LES FAUSSES CONFIDENCES,
LE CONSENTEMENT FORCÉ,

suivi d'un ballet pantomime allégorique, de la composition de M. de Calonne, intitulé

LE TONNEAU DES DANAÏDES. »

Digitized by Google

Cette affiche fut placardée à la porte du contrôleur-général, quelques jours avant l'assemblée des notables, annoncée pour le 29 janvier.

On jouait à Versailles, sur le théâtre de la ville, *Théodore*, opéra-comique, musique de Paisiello; la reine assistait à cette représentation. Ce pauvre roi de Corse est à Venise; son écuyer vient lui dire qu'il n'a plus d'argent, et qu'il ne sait où en prendre. Théodore est aussi embarrassé que son confident, tous deux chantent ces mots : « Comment faire? » — « Il faut assembler les notables, » s'écria un loustic du parterre. La garde se mit aussitôt à chercher le mauvais plaisant; mais la reine, qui riait beaucoup de la saillie, fit signe de la main que l'on cessât toute poursuite.

« On fait savoir que l'Opéra va quitter Paris, ce spectacle doit être transporté à Versailles, parce que toutes les *machines* y sont. »

Ce placard est encore une des nombreuses pasquinades que l'on dirigea contre les notables assemblés à Versailles.

Les répétitions générales de l'Opéra étaient très suivies depuis quelques années; on imagina d'en faire une ressource financière, en exigeant la modique somme de trois livres par billet d'entrée. Une ordonnance du roi, datée du 24 novembre 1786, établit la perception de ce droit, dont le produit serait partagé entre les acteurs; elle permet que les rédacteurs des *Petites Affiches*, du *Mercure*, du *Journal de Paris*, soient admis à ces répétitions, sans payer, avec défense de parler en aucune manière, dans leurs feuilles, des ouvrages nouveaux avant leur représentation.

L'essai du goût des spectateurs payans pour les répétitions ne fut point heureux. La première recette de ce genre ne produisit que 627 livres : on répétait *Œdipe à Colone* de Sacchini, et pourtant il n'y eut qu'une répétition payante, bien que l'ordonnance portât qu'il y en aurait deux.

Une ordonnance du roi du 13 janvier 1787 défend au directeur et au comité de l'Académie royale d'agréer et d'accepter à l'avenir, comme opéra nouveau, aucun poème qui puisse être réclamé en tout ou en partie, par un autre théâtre, soit pour le fond de l'intrigue, soit pour des scènes entières ou pour des imitations serviles de pièces déjà connues ou jouées.

Les opéras nouveaux d'une certaine importance étaient d'abord joués à la cour, soit à Versailles, soit à Fontainebleau. Un plus grand nombre paraissaient à Fontainebleau, à cause de la saison; le roi passait l'automne à ce château, et la provision d'opéras était tou-

Digitized by Google

jours plus abondante à l'approche de l'hiver. Ces ouvrages arrivaient ensuite à l'Académie royale, qui les offrait au public de Paris, un mois après leur exhibition à la cour. *Œdipe à Colone* attendit treize mois cette seconde épreuve; il resta dans les cartons jusqu'au 1er février de l'année suivante. Sacchini, tourmenté par des accès de goutte qui l'avaient empêché d'assister aux premières représentations de *Chimène* et de *Dardanus*, était mort depuis quatre mois quand son *OEdipe* triompha pour la seconde fois. Le succès de cet opéra fut immense, et l'enthousiasme se déclara sur-le-champ. Le musicien n'existait plus, ses admirateurs lui donnaient une dernière preuve de zèle, et ses adversaires pouvaient lui rendre justice sans porter atteinte à leur amour-propre personnel. *Le Pré-aux-Clercs*, *I Puritani*, ont profité, cinquante ans plus tard, d'un aussi triste privilége. Si les succès *d'outre-tombe* sont toujours les plus éclatans, les auteurs sont peu désireux de réunir ainsi tous les suffrages.

OEdipe à Colone est le plus bel opéra de Sacchini; c'est un des chefs-d'œuvre de notre scène lyrique : une mélodie noble, expressive, pleine de charme, un style plein de franchise, et qui ne manque pas de vigueur dans les situations fortes, une harmonie trop simple il est vrai, mais suffisante pour une œuvre écrite dans le style italien. Je ne ferai pas de citations; toutes les parties de cet opéra sont remarquables, et cette égalité soutenue, cette élévation constante est une qualité bien rare et bien précieuse. Lainez s'était déjà fait connaître avec honneur, il se distingua dans le rôle de Polynice. Chardini, qui depuis six ans était à l'Académie royale, chanta parfaitement celui de Thésée. Mlle Dozon, devenue Mme Chéron, se souvint des leçons excellentes de Sacchini, qui lui avait appris la partie d'Antigone et fut très applaudie. Chéron représentait OEdipe; ce rôle, disposé par un maître italien qui connaissait parfaitement le mécanisme des voix et l'art du chant, lui donna les moyens de déployer toute la force et tout le charme de son organe. Chéron prit le rang suprême qu'il a conservé à l'Opéra jusqu'à sa retraite; *OEdipe* le fit sortir des rangs d'une manière éclatante. Chéron était le Lablache de cette époque : sa voix fraîche, ferme, ronde, sonore, vibrante et d'une merveilleuse puissance, avait plus d'étendue encore que celle du virtuose italien; elle descendait jusqu'au *mi-bémol* grave, qu'il fournissait comme une pédale d'orgue aurait pu le faire, et s'élevait jusqu'au *fa*, témoin l'*O salutaris* de Gossec, dans lequel il faisait tonner cette note aiguë. Je l'ai entendu plus tard et puis en juger : les voix de Chéron, de Garat, de Mme Scio, vibrent encore à mon

Digitized by Google

oreille. Belle taille, belle figure, action dramatique, tous ces avantages se réunissaient encore pour former de Chéron un acteur lyrique accompli. Il avait le teint basané, cuivré d'un Egyptien; ce défaut, si c'en est un, disparaissait sous le fard du théâtre; il aurait pu représenter Othello sans avoir recours au liniment de bistre. La voix de Chéron vibrait avec une telle violence, qu'en soufflant dans un verre, il le faisait voler en éclats; une seule note, attaquée avec toute la force de ses poumons, suffisait pour briser la coupe de cristal. Chéron avait été reçu à l'Académie royale en 1778; Larrivée se retira du théâtre en 1786 et lui céda l'emploi de première basse.

Un petit Savoyard venait de brosser et de cirer les souliers de Chéron. L'acteur tire sa bourse pour le payer, le Savoyard refuse avec une dignité comique le prix de ses services : « Vous ne me devez rien, dit-il, il ne convient pas que je prenne l'argent d'un confrère; je suis aussi de l'Opéra, j'y joue tous les soirs les diables, les crocodiles et les amours. »

Deux ballets pantomimes, *la Rosière, le Premier Navigateur,* furent mis en scène, et l'on reprit *Mirza* pendant l'année théâtrale; d'autres ballets moins importans, *le Pied-de-Bœuf, les Sauvages, le Coq du village,* mirent en exercice les danseurs. Adrien, basse, les demoiselles Saint-Amant et Garnier firent leur début dans le chant; Mlles Roze et Laure dans la danse. Cette dernière, enfant de onze ans, fit des prodiges.

Médée, de Framery, *Evélina* de Guillard, remportent les prix destinés aux livrets d'opéras. A quoi servaient ces prix, ces jugemens académiques? Plusieurs de ces pièces couronnées n'étaient pas représentées, et l'on jouait des ouvrages composés par des auteurs qui dédaignaient d'entrer dans la lice. Nous avons vu Chabanon l'académicien obtenir un prix pour son livret de *la Toison d'Or*; l'opéra qui porte le même titre, et qui fut joué six mois après, était de Desriaux. L'approbation de l'Académie ne suffisait pas, il fallait encore celle des musiciens. Il paraît que les paroliers lauréats n'étaient pas toujours assez heureux pour trouver un compositeur qui voulût de leur drame couronné.

Alcindor, opéra-féerie en trois actes, de Rochon de Chabannes, musique de Dezèdes, tombe à peu près le 16 avril 1788. L'auteur des paroles avait fait un mémoire beaucoup meilleur que sa pièce, pour demander au roi la révocation de l'ordonnance relative à l'entrée du public payant aux répétitions.

Le 28 avril 1788, le feu prend au magasin des Menus-Plaisirs, et réduit en cendres les forêts, les rochers, les châteaux, les rivières

Digitized by Google

même de l'Opéra. *Alcindor* perdit sa montagne, l'incendie la consuma, cette montagne fut reconstruite d'une manière assez mesquine. Aussi Rochon de Chabannes attribua-t-il la mauvaise fortune de son œuvre à la petitesse de la nouvelle montagne dont elle fut gratifiée. Il lui fallait un vigoureux contrepoids pour tenir d'aplomb l'opéra chancelant. Quatre-vingt-dix décorations complètes et la plus grande partie des costumes furent détruits par les flammes.

On parlait beaucoup dans le monde de l'opéra de Beaumarchais et de Salieri, *Tarare*. La foule se rendit à la répétition, du moment que l'entrée lui en fut permise, moyennant un petit écu. La salle était comble, et la recette s'éleva à 5,133 francs. Ce que Rochon de Chabannes avait prévu, arriva ; le public usa de son droit, à la porte acheté : il siffla vigoureusement le cinquième acte. Beaumarchais était furieux, il se contint cependant, et s'avançant modestement sur le bord du théâtre, demanda la parole, obtint du silence, dit aux siffleurs qu'ils avaient raison, et que ce dénouement serait changé. L'auditoire, satisfait de voir son jugement approuvé par l'auteur, applaudit Beaumarchais de la manière la plus bruyante.

Ces bravos ne le réjouissaient pas du tout : il conservait un ressentiment profond d'une telle injure; comme une seconde répétition payante était annoncée, il courut chez le baron de Breteuil, supplia ce ministre de faire rendre l'argent aux personnes qui avaient loué des loges pour cette répétition. Il l'obtint, et l'on afficha que, par ordre, il n'y aurait pas de seconde répétition payante. Cet usage, si nuisible aux intérêts des auteurs, fut bientôt supprimé.

Sans être un modèle à citer, le livret de *Tarare* marque un progrès dans ce genre de travail. Beaumarchais avait mieux compris l'opéra que ses prédécesseurs. Si l'on excepte *Armide*, il n'existait pas une pièce dans laquelle on eût encore déployé les moyens d'exécution de ce théâtre.

Rattache mon brodequin
Sur le dos de cet Africain.

Ces vers et cent autres de la même force placent Beaumarchais parmi les rimeurs les plus misérables, mais il y a du mouvement, de l'intérêt, un spectacle varié dans son drame; il a su faire agir les masses, et le livret de *Tarare* mérite d'être signalé dans l'histoire de l'art musical. On y trouve huit vers bien rimés, bien rhythmés, et c'est beaucoup pour un parolier français; combien de ses confrères n'en ont pas fait autant dans toute leur vie!

Digitized by Google

Ainsi qu'une abeille
Qu'un beau jour éveille,
De la fleur vermeille
Attire le miel.
Un enfant fidèle,
Quand Brama l'appelle,
S'il prie avec zèle,
Obtient tout du ciel.

Cette strophe est excellente pour la musique; je n'y trouve qu'une faute de goût : *ciel*, *miel*, sonnent mal après *zèle* et *vermeille*. Si Beaumarchais a si bien réussi dans ce couplet, c'est que Salieri lui avait tracé la route qu'il fallait suivre rigoureusement. Ces paroles, chantées par Arthénée, le grand-prêtre, étaient parodiées sur un air italien composé depuis long-temps par le musicien.

Tarare réussit complètement : la musique en est vigoureuse, colorée, et quelquefois spirituelle et gaie. Les chœurs surtout méritent d'être remarqués. Chéron, Lainez, Chardini, Rousseau, remplirent parfaitement les rôles d'Atar, de Tarare, d'Arthénée, de Calpigi.

Les barrières mises à la porte de l'Opéra pour contenir la foule datent de la première représentation de *Tarare*. Cet ouvrage fut joué trente-trois fois, et produisit 121,717 fr. de recette.

Les journaux tonnèrent contre le livret de Beaumarchais : « c'est un monstre dramatique, un monstre tel qu'on n'en a jamais vu, tel qu'on n'en verra peut-être plus. » Ils ont eu raison d'ajouter ce *peut-être*. Un prologue et cinq actes composaient ce drame colossal : ce n'était pas une innovation, Beaumarchais revenait au patron donné par Quinault. Le sujet de *Tarare* est tiré d'un conte persan, traduit en anglais et ensuite en français, sous le titre de *Sadak et Kalastrade*.

Théodore, opéra traduit de l'italien, musique de Paisiello, faisait fureur à Versailles, depuis trois mois, sur le théâtre de la ville. On le mit en scène à l'Académie royale, et sa destinée ne fut pas aussi brillante. 11 septembre 1787.

Gardel communique à l'administration le livret de *Télémaque*, ballet en trois actes; il n'est pas refusé définitivement, mais on ne le reçoit pas, parce que les femmes figurent presque seules dans ce ballet, où l'on ne verra que deux hommes dont un seul doit danser. Ce défaut est devenu ensuite une qualité précieuse et recherchée.

L'orchestre est augmenté de deux cors, le nombre de ces instrumens est porté à quatre en 1788, pour que les quatre cornistes eussent chacun leur instrument. Comme ils alternaient et se divisaient le

Digitized by Google

service, ils n'en avaient eu que deux jusqu'alors : on n'employa les quatre cors ensemble que plus tard. Les trombones étaient joués par les musiciens qui tenaient les parties de trompettes ; de sorte que l'on ne pouvait jamais réunir les trompettes aux trombones pour l'exécution d'aucun morceau. Ajoutez à l'orchestre de l'Opéra de ce temps trois trombonistes, deux trompettistes et quatre contrebassistes, vous aurez la somme et les qualités des symphonistes de celui d'aujourd'hui.

L'année commençait à Pâques pour tous les théâtres, à cause des vacances de la quinzaine pour les solennités religieuses. Cette *quinzaine* était de vingt-trois ou vingt-quatre jours. Les acteurs profitaient de la clôture des spectacles de Paris pour aller donner quelques représentations en province. Presque toutes les mutations dans le personnel, les retraites, avaient lieu à cette époque, et beaucoup de débutans paraissaient sur la scène après la réouverture. Cet usage s'est conservé, bien que les représentations dramatiques ne soient plus suspendues que pour deux ou trois jours à la même époque. Il sera toujours suivi, parce qu'il convient infiniment mieux aux comédiens de faire leurs voyages et de s'occuper de leur déplacement d'une ville à l'autre au printemps, et quand la saison d'hiver, la plus productive de toutes, est terminée. Pour désigner une année théâtrale, il faut réunir deux années communes, commençant et finissant à Pâques. C'est le système que je vais prendre en donnant ici l'état des recettes et dépenses de l'Opéra de 1787 à 1788.

	l.	s.	d.
Recette faite à la porte en 156 représentations. . .	444,653	18	»
Loges à l'année.	415,808	14	»
Abonnemens.	804	»	»
Recette des douze bals.	34,059	»	»
Loyer du café et des boutiques.	2,100	»	»
Vente des livrets.	243	14	»
Présence de la reine, une fois.	240	»	»
Redevance du concert spirituel, le quinzième de la recette.	4,541	»	»
Redevance de la Comédie-Italienne, par abonnement.	40,000	02	»
Redevance des Variétés amusantes, par abonnement.	40,000	»	»
Redevance de l'Ambigu-Comique, par abonnement.	30,090	»	»

Digitized by Google

	l.	s.	d.
Redevance des grands danseurs de corde, Nicolet, par abonnement.	24,000	»	»
Redevance des Baujolais et des spectacles forains, par abonnement.	25,584	»	»
Recette générale.	1,062,124	8	»
Dépense générale.	1,095,551	11	»
Déficit avoué.	32,906	11	11
Déficit réel établi par une note particulière du directeur, désignée par ces mots : « Note pour moi. ».	154,007	7	5

L'Opéra régnait en despote sur tous les théâtres de Paris; il ne levait pas un impôt annuel sur la Comédie-Française comme sur les autres spectacles; mais il lui faisait payer l'amende toutes les fois qu'elle se laissait prendre en contravention. Ces amendes s'élevaient jusqu'à 30,000 francs, que la Comédie-Française payait pour avoir fait paraître des chanteurs, des danseurs en plus grand nombre que ne portait le réglement, pour avoir ajouté quelques symphonistes à son petit orchestre. L'Académie royale de Musique avait le privilége exclusif des plaisirs dramatiques de la capitale. Si l'on excepte la Comédie-Française, son ancienne, elle avait concédé toutes les permissions obtenues à diverses époques par les entrepreneurs qui exploitaient les autres théâtres, et leur avait imposé ses conditions. Le tribut annuel n'était pas le joug le plus dur à supporter; il fallait que chacun de ces spectacles eût une salle de telle ou telle dimension, avec ou sans loges; les acteurs devaient parler et non chanter, d'autres parler et chanter derrière la toile du fond; tandis que des comédiens mimes faisaient les gestes sur la scène, d'autres devaient se montrer à travers une gaze, d'autres danser, mais sur la corde ou le fil de fer; d'autres jouer la pantomime. Toute infraction à ce réglement était punie à l'instant par des indemnités pécuniaires, la prison, la clôture du théâtre pour un temps déterminé, pour toujours. Les opéras-comiques ne pouvaient être représentées à la Comédie-Italienne que les jours où l'Académie royale se reposait; quand elle ouvrait son spectacle, on ne jouait que des comédies chez sa rivale.

Ces gênes, ces tortures imposées par l'Académie royale de Musique aux théâtres, afin que leur rivalité fût moins redoutable pour elle, les impôts qu'elle prélevait sur leurs recettes, étaient aussi bizarres qu'odieux; mais son privilége despotique lui donnait la faculté d'augmenter ainsi le total de ses finances, total qui ne suffisait point

Digitized by Google

encore pour balancer sa dépense. Elle usait rigoureusement de ses droits, qui s'étendaient sur tout ce qui, dans Paris, était spectacle ou divertissement public. Les tréteaux de la foire, les salles de bal, les cirques où les écuyers signalaient leur force et leur adresse, l'arène où des chiens poursuivaient des ours et des taureaux, les galeries où Curtius montrait ses figures de cire, acteurs muets, immobiles, qui ne chantaient, ne parlaient, ne dansaient et ne pouvaient entrer en concurrence avec les virtuoses de l'Opéra, tout cela devait et payait régulièrement les droits fixés par le tarif ou réglés par abonnement.

Vous croyez que j'ai fini, vous devez penser même que j'ai poussé trop loin peut-être mon énumération; point du tout; j'ai dit que tout ce qui était spectacle devait subir l'exercice des gabelous de l'Opéra. S'il avait plu à quelque jolie femme de montrer son *pied* pour deux sous, ainsi que cela s'est vu dernièrement dans le foyer des acteurs du Vaudeville, l'Académie royale de Musique, ce théâtre dirigé par le roi de France, aurait envoyé son agent, afin de percevoir un liard sur le produit de cette exhibition. Les rats blancs défendant une forteresse attaquée par leurs confrères en mousquetaires gris, les serins savans, les puces travailleuses, les rhinocéros et les panthères, les serpens et les phoques, les nains et les géans, les fœtus à deux têtes, et ceux qui n'en avaient pas, les femmes à longue barbe et les hommes sans poils, les mutilés de toute espèce, les mangeurs de chats vivans, les avaleurs de sabres, les jongleurs, les bateleurs, les escamoteurs, les femmes qui tournaient avec des épées dans les yeux et sur le nez, les alcides mâles et femelles, les danseurs sur la corde raide ou lâche, les artificiers brûlant de la poudre aux yeux des badauds, les singes surtout qui rasaient leur maître après avoir dansé la gavotte et le passe-pied, payaient exactement la dîme à l'Opéra. Quelle dîme, bon Dieu! un sou, deux liards! peut-on ainsi se vautrer dans la boue pour aller disputer une obole au misérable qui vend sa périlleuse industrie, et s'expose à la mort pour gagner le pain de la journée. L'Académie royale aurait dû compter avec le bourreau: quel prélèvement elle eût fait sur les spectacles de la Grève!

N'est-ce pas une chose monstrueuse et pitoyable que de trouver dans le même livre où les triomphes de Gluck, de Piccinni, de Sacchini sont enregistrés, où l'on rend un compte détaillé des prouesses de Larrivée et de Sophie Arnould, de Chéron et de Mme Saint-Huberti, de trouver des notes d'un ridicule inoui, dégoûtant, que l'on

Digitized by Google

n'oserait rapporter, si le registre n'était là pour convaincre les incrédules. Ces notes sont écrites par Francœur; belle occupation pour un directeur d'Académie royale!

Le sieur Nicoud, pour avoir le droit de faire voir son singe, paiera 6 livres par an à l'Académie royale de Musique.
La machine hydraulique, 2 sous par jour.
Le sieur Marigny, pour faire voir ses nains, 2 sous par jour.
Le sieur Second, pour ses marionnettes, 4 sous par jour.
Le sieur Messuïb, pour ses géans, 6 liards par jour.
Le sieur Devain, pour son cabinet de magots, 2 sous par jour.
L'homme ventriloque, 24 livres par an.
Les ombres chinoises, 120 livres.
Le sieur Zaller, pour son optique, 180 livres,
Le sieur Préjean, pour ses puces travailleuses, 25 livres.
Le sieur Curtius, pour ses figures en cire, 150 livres.
Le sieur Albini, pour son crocodile vivant, 12 livres, etc., etc.
Joûte à la Rapée, chaque représentation, 36 livres.
Joûte au Gros-Caillou, *idem*.

Singulier tarif que celui-là! Les géans paient moins que les nains, les crocodiles y sont traités avec bien plus d'aménité que les puces; il est juste de dire que le crocodile du sieur Albini, quoique vivant, ne travaillait pas. Et c'était pour une misérable somme de 390 livres (recette de 1788) qu'une administration royale descendait à ces ignobles détails. En retranchant de ce total les frais de perception et de surveillance nécessaires pour ramasser les sous, les liards, les embourser, les compter, les changer en monnaie décente; tenir les écritures pour cette gueuserie, on verra qu'une recette aussi fétide se réduisait à bien peu de chose.

Je vous ai montré le bonhomme Francœur liardant avec les jongleurs du boulevart; maintenant voici le ministre d'état s'occupant sérieusement de ces détails misérables au moment où la plus terrible révolution politique allait éclater. Le baron de Breteuil ne dansait pas; il tripotait, liardait sur son volcan, et réglait le destin des marionnettes.

« A MONSIEUR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL,

« Je suis informé, monsieur, des réclamations des entrepreneurs des spectacles de l'*Ambigu-Comique* et des *Grands danseurs du roi* (aujourd'hui la *Gaîté*) contre le sieur Sallé, directeur du spectacle des *Associés;* Colon, directeur du spectacle des *Délassemens comiques;* Clément de l'Ornaison, directeur du spectacle des *Bluettes comiques;* et Aubry, directeur des *Débris comiques*. Ces réclamations sont d'autant plus fortes que ces quatre

Digitized by Google

directeurs ont dérogé aux permissions qui leur ont été accordées, en faisant construire des salles beaucoup plus grandes que celles qu'ils avaient d'abord, et en faisant jouer même des pièces tirées du répertoire des grands théâtres. Vous voudrez donc bien, monsieur, lorsque vous renouvellerez leurs permissions, leur imposer, chacun en ce qui les concerne, les conditions suivantes :

« Le sieur Sallé ne pourra avoir, comme anciennement, que des marionnettes, et ne fera jouer que des petites pièces poissardes en scènes détachées.

« Le sieur Colon n'aura, aux termes de sa première permission, que la liberté d'avoir des marionnettes et quelques acteurs derrière une toile.

« Le sieur Clément de l'Ornaison ne pourra faire chanter sur son théâtre aucun personnage; ils n'y feront qu'un jeu pantomime, tandis que d'autres acteurs chanteront et parleront dans les coulisses, et il sera assujéti à avoir sur son avant-scène un rideau de gaze entre les spectateurs et les acteurs.

« Le sieur Aubry n'aura qu'un jeu de marionnettes, auxquelles il pourra ajouter quelques tours de gobelets.

« Tous, enfin, n'auront dans leurs salles qu'un parquet à gradins avec une galerie au pourtour, sans aucun rang de loges, et sans pouvoir faire aucune augmentation, sous quelque prétexte que ce soit.

« Le prix des places sera fixé à 2 sous 6 deniers et à 12 sous.

« Si ces directeurs ne remplissent pas exactement les conditions ci-dessus, vous voudrez bien, monsieur, les prévenir que leurs spectacles seront supprimés.

« BARON DE BRETEUIL. »

Le comité de l'Opéra délibère sur un mémoire de Mme Patrat, qui se propose d'établir dans le Temple un nouveau spectacle des mystères de Jésus-Christ pour douze années. Il répond que quand la dame Patrat aura construit son théâtre, et que, munie d'une permission de l'archevêque et du bailli du Temple, elle donnera des détails circonstanciés sur le genre de son spectacle, on lui accordera une permission, moyennant un prix convenu, et pour un an d'abord.

Le nombre des représentations de l'Opéra variait chaque année à cause de la position des fêtes mobiles et des deuils de cour. De 1785 à 1786, il donna 175 représentations, 161 l'année d'après, et 156 seulement de 1787 à 1788. Ce théâtre occupait, en 1788, 327 personnes, dont les appointemens s'élevaient à 460.408 livres 6 sous 8 deniers. Je puis vous dire encore combien de fois les sujets de l'Académie ont chanté et dansé pendant cette même année.

Lainez a chanté 46 fois; Chéron, 57; Lays, 63; Rousseau, 69; Moreau; 122; Chardini, 94; Châteaufort, 70; Martin, 68; Adrien, 44; Lebrun, 15; Lefèvre, 24.

Digitized by Google

Mmes Saint-Huberti, 30 fois; Maillard, 56; Chéron, 17; Gavaudan aînée, 67; Gavaudan jeune, 74; Joinville, 58; Oudinot, 21; Buret, 38; Mulot, 26.

Gardel a dansé 72 fois; Vestris, 52; Nivelon, 74; Favre, 57; Laurent, 73; Goyon, 31; Frédéric, 59; Huard, 72.

Mmes Guimard, 73; Saulnier, 87; Pérignon, 56; Langlois, 52; Zacharie, 105; Hilisberg, 40; Deligny, 92; Coulon, 37; Miller, 97; Roze, 54; Laure, 18.

Le dimanche 25 mai 1788, l'Académie royale de Musique, représentée par son directeur et ses administrateurs, remplit ses devoirs de chrétienne. L'Académie rend le pain bénit à la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois. Les frais de la cérémonie s'élèvent à 27 livres : 24 pour les brioches, et 3 livres pour les bedeaux. L'Académie tenait sa cour chantante et dansante à la Porte-Saint-Martin, mais son hôtel était rue Saint-Nicaise, ce qui la rendait paroissienne de Saint-Germain.

Le coiffeur Desnoyers avait fait un chignon pour Mlle Saint-Huberti; il demande 232 livres pour le prix de cet ouvrage remarquable. L'Académie pousse les hauts cris en voyant la petite note concernant la fourniture d'un gros chignon, et veut, avant de solder le mémoire, que la perruque destinée à parer le chef de la reine de Carthage soit soumise à l'examen et à l'estimation des maîtres de l'art. Il y a contestation; des experts sont nommés : ils décident que le chignon ne vaut pas moins de 232 livres, et l'Académie se soumet à ce jugement. Elle paie. Mais elle enjoint à ses demoiselles de ne plus commander chignons et toupets sans que l'artiste en coiffure n'en ait donné préalablement *l'aperçu*.

Les bustes de Lulli, Quinault, Rameau, Gluck, que l'on avait placés sur la façade extérieure de la salle, sont mis à l'abri dans le foyer. Vous croyez peut-être que le respect pour ces hommes illustres, si dédaigneusement relégués à la porte, engagea le comité à prendre cette délibération? Non, ce fut pour badigeonner, huiler, vernisser le pauvre Rameau, qui se fondait à la pluie. Rameau s'était cassé le nez en tombant de son piédestal, lors de l'incendie de l'Opéra; son buste en marbre avait été remplacé par une épreuve en plâtre.

Léonard, coiffeur de la reine, profite de son crédit auprès de cette princesse pour obtenir le privilége d'un théâtre italien, dont il confie l'organisation et la direction au célèbre violoniste Viotti. L'Académie royale de Musique s'alarme de cette rivalité naissante; elle écrit à ce sujet au baron de Breteuil. Ce ministre lui répond, le 9 juillet 1788, que ce théâtre sera en effet établi, d'abord aux Tui-

Digitized by Google

leries, en attendant qu'on lui ait construit une salle dans la rue Feydeau; mais qu'il sera tributaire de l'Académie royale, comme les autres théâtres de Paris, et lui paiera une redevance de 30,000 livres par an. Cette nouvelle société s'appuya du patronage de Monsieur, frère du roi. Son théâtre prit le nom de Théâtre de Monsieur. Raffanelli, bouffe d'un grand talent; Viganoni, Babbini, ténors admirables; Mme Morichelli, se signalèrent dans cette compagnie italienne, la meilleure que l'on eût possédée encore à Paris. Elle fit entendre les opéras-bouffes de Cimarosa, de Paisiello, de Sarti; on accueillit les ouvrages et les chanteurs avec enthousiasme. Martin, Elleviou, Mlles Rolandeau, Rosine, se formèrent à cette école.

Evélina, opéra en trois actes, paroles de Guillard, musique de Sacchini, est représenté le 30 avril 1788, et n'obtient qu'un succès d'estime. On y remarque un beau duo, un air plein de chaleur et de véhémence : *Oui, vous pouvez tout sur moi*, que Lainez disait avec une verve entraînante. Sacchini avait laissé cet ouvrage incomplet; le troisième acte d'*Evélina* fut terminé par Rey, chef d'orchestre de l'Opéra, qui se servit de divers morceaux de Sacchini pour ajouter ce qui manquait à sa dernière partition.

Sedaine a la burlesque idée de mettre en opéra l'*Amphitryon* de Molière. La musique de Grétry n'empêche pas cet ouvrage de tomber :

L'*Amphitryon* nouveau vient enfin de paraître;
La docte Académie à l'auteur tend les bras.
Sedaine, à coup sûr, doit en être,
Puisque Molière n'en fut pas.

Le baron de Breteuil donne sa démission; M. de Villedeuil lui succède au ministère du département de Paris, le 24 juillet.

Les ambassadeurs de Tippo-Saëb assistent, dans la loge du roi, à la représentation d'*Armide*, donnée le 29 juillet. Ils se plaisent beaucoup à l'Opéra; ce spectacle les enchante; ils y reviennent six fois encore, et voient *la Caravane*, *Iphigénie en Tauride* et le ballet de *Mirza*, *Œdipe à Colone* et *le Déserteur*, ballet; *Chimène* et *le Premier Navigateur*.

Mlle Langlois meurt; Mme Pérignon et Mlle Hilisberg se disputent son héritage dansant. Le comité reconnaît les droits de la première, à qui les rôles de Mlle Langlois sont confiés. Mme Pérignon prend sur-le-champ la place de la défunte dans le pas de quatre de *Panurge*.

L'administration de l'Opéra cède ses bals aux entrepreneurs De-

Digitized by Google

nesle, Simonneau et Francœur aîné, qui les prennent pour six ans, moyennant le prix annuel de 30,000 livres,

M. Cherubini débute, le 1er décembre 1788, par *Démophon*, opéra en trois actes, paroles de Marmontel. M. Cherubini s'était déjà signalé en Italie. La partition de *Démophon* marque la transition, le temps où ce musicien changea de manière dans ses compositions. L'auteur n'a pas encore de système arrêté; il navigue entre Gluck et Piccinni. Ses airs, d'une expression tendre et gracieuse, appartiennent au style italien, qu'il abandonne dès qu'une situation forte se présente. C'est alors Gluck dans toute sa vigueur et sa véhémence, mais Gluck plus correct, avec des formes plus élégantes, une instrumentation plus riche et plus variée.

Vogel avait aussi traité le sujet de *Démophon* sur un livret de Desriaux. Vogel était mort, et pourtant Lays voulait que l'on mît en scène ce *Démophon*, au lieu de celui de Cherubini. Le compositeur italien obtint de passer le premier; il eût mieux valu qu'il attendît. Cette préférence lui suscita des inimitiés; son opéra eut peu de succès, et dès-lors on vanta outre mesure celui de Vogel, dont l'ouverture avait déjà fait une explosion foudroyante dans les concerts. La pièce de Desriaux était infiniment supérieure au livret de Marmontel, imité trop servilement de Métastase, et dans lequel se trouvaient ces deux paires d'amans, cette partie carrée, assortiment obligé des opéras italiens de l'époque. On avait alors la manie, à l'Opéra, de doubler du même et d'offrir presque en même temps deux pièces composées sur un sujet donné. Ce n'était pas sans malice que l'on opposait un musicien à un autre, en proposant le même thème à tous les deux; on avait soin de donner le plus mauvais livret à l'homme que l'on voulait éconduire. Piccinni faillit être victime de cette ruse en reproduisant *Iphiqénie en Tauride* après Gluck; Cherubini subit le même désavantage lorsqu'on le mit en concurrence avec Vogel. Le *Renaud* de Sacchini était bien une autre *Armide*, mais l'action ne portait pas sur des situations absolument semblables.

« Si des mots font un opéra, *Démophon* est un opéra, » dit un plaisant après avoir entendu la nouvelle production lyrique de Marmontel.

La troupe italienne, qui chantait à Londres au théâtre de Hay-Market, est appelée à Versailles par Mlle Montansier, directrice des spectacles de cette ville. Cette compagnie, infiniment supérieure en talens à celle qui avait paru, en 1779, à l'Académie royale, exécute parfaitement *Il marchese di Tulipano*, *Gli Schiavi per amore*, *Giamina*

Digitized by Google

e Bernardone, l'Italiana in Londra, le Gelosie villane, la Frascatana. C'est le premier exemple d'une troupe de chanteurs italiens qui joue tour à tour en France et en Angleterre, avec cette différence que la saison d'hiver était réservée aux Anglais. 1788, été.

Le 18 janvier 1789, le froid est si rigoureux, que les chanteurs restent auprès de leur feu. La salle de l'Opéra est déserte; on y gèle, et la recette ne s'élève pas au-dessus de 360 livres tournois.

Aspasie, autre croûte de Morel et de Grétry, ne tombe pas aussi durement qu'avait fait *Amphitryon*. 18 mars.

Deux jours après, le spectacle se composait de *Renaud* et du *Devin du village*. Lainez venait de chanter son rôle de Renaud; il alla se reposer dans la salle, aux secondes loges, auprès de Mlle Davion, fille d'une ouvreuse. Mlle Gavaudan l'aînée entre comme une furie, apostrophe le ténor et l'ouvreuse, les accable des injures les plus violentes, et met tant d'éclat dans ses discours, que le public, peu curieux de les entendre si long-temps, demande à grands cris que ce scandale finisse. Mlle Gavaudan ne fut pas conduite en prison, comme cela se pratiquait alors, mais on lui défendit d'entrer dans la salle, même en payant.

Un arrêt du conseil d'état du 28 mars 1789 rétablit les *feux* des acteurs de l'Opéra.

Mlle Rousselois, qui s'était fait un nom en province, débute avec succès, le 28 avril 1789, dans le rôle de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide*; elle est reçue à l'Académie royale. Pendant cette représentation, le peuple révolté achevait de brûler la maison Réveillon dans le faubourg Saint-Antoine. Mlle Rousselois tient encore, en 1837, l'emploi des mères et duègnes au théâtre de Bruxelles; sa voix est toujours puissante et sonore. La vieillesse de cette grand'mère est aussi étonnante que l'enfance de sa petite-fille Léontine Fay. La Du Verdier avait chanté à l'Opéra, pendant quarante-cinq ans, du temps de Lulli; la fameuse Hilaire conserva toute la puissance de son organe jusqu'à soixante-dix ans, et la Saint-Christophe ne prit sa retraite qu'après cinquante bonnes années de service actif.

Le 2 juin, *les Prétendus* paraissent pour la première fois sur la scène. Cet ouvrage pitoyable, et pourtant le moins mauvais de Lemoine, réussit complètement; il reste au théâtre pendant plus de quarante ans, pour la honte de la nation française. Les représentations des *Prétendus* sont interrompues d'abord par la mort du Dauphin. Le 12 juillet, le peuple vient arracher l'affiche qui les annonçait; il avait bien raison! mais ce n'était pas son indignation contre le nou-

Digitized by Google

vel opéra qui le portait à faire usage de son autorité pour arrêter les exercices de l'Académie royale de Musique. Le peuple avait d'autres affaires en tête : il préludait au siége de la Bastille. Le 21 juillet, après avoir pris et renversé en partie ce château-fort, il voulut bien permettre à l'Opéra de reprendre le cours de ses représentations et de faire briller, sur son affiche, *les Prétendus* accolés au *Devin du village*. Belle association! c'est l'Opéra qu'il fallait démolir ce jour-là.

L'autre *Démophon*, celui de Desriaux et de Vogel, est représenté, le 22 septembre 1789, avec le plus brillant succès. Le public fut tellement saisi, transporté par la belle symphonie placée par Vogel en tête de son opéra, qu'il voulut l'entendre une seconde fois. Cela était sans exemple au théâtre; l'ouverture du *Jeune Henri* fut accueillie plus tard avec le même enthousiasme à l'Opéra-Comique. On la fit redire d'abord; malgré ce brillant début qui disposait admirablement l'auditoire en faveur de la pièce, *le Jeune Henri* fut outrageusement sifflé, conspué; on ne voulut pas en entendre la fin. Après la tempête qui fit baisser le rideau, le parterre se souvint de la symphonie mélodieuse et pittoresque de Méhul, il rendit un hommage éclatant à ce musicien en la faisant exécuter pour la troisième fois. L'ouverture du *Démophon* de Vogel, celle du *Jeune Henri*, si bien fêtées, sont les seules choses qui soient restées de l'un et l'autre opéra. Plusieurs morceaux de chant de ce *Démophon* réunissent la force dramatique au charme de la mélodie; les chœurs surtout doivent être remarqués.

L'ouverture du *Démophon* de Vogel se lie à la première scène du drame, comme les ouvertures d'*Iphigénie en Aulide* et de *Don Juan*. Elle a perdu ce précieux avantage en passant au concert, et bien des personnes, qui n'ont aucune idée de la position primitive de cette symphonie, se permettent d'en critiquer la fin comme peu digne de succéder à un début si large et si véhément. Ils n'auraient pas fait cette observation au théâtre. Là, cette ouverture, qui vient d'exprimer les passions tragiques avec une effrayante vérité, s'apaise tout à coup au lever du rideau, et prend un autre caractère dès que le spectateur aperçoit l'infortunée Dircé, qui doit inspirer l'intérêt le plus tendre. Ces accens, simples et touchans, suaves et pleins de candeur, que l'on trouve peut-être un peu faibles au concert, contrastent avec la vigueur impétueuse du reste de la symphonie, et viennent s'unir admirablement aux premières scènes de l'opéra.

Un des amis de Vogel, voyant le piano de ce compositeur couvert de bouteilles, lui reprocha de trop aimer le vin. Vogel lui répondit

Digitized by Google

en exécutant un morceau plein d'énergie et de verve, et lui dit après l'avoir fini : « Est-ce avec de la limonade que l'on fait de telle musique? » Vogel était d'une complexion forte; cependant le chagrin qu'il éprouva pour la mise en scène du *Démophon*, et ses excès, le mirent au tombeau à peine âgé de trente-deux ans.

Depuis quatre ans, Mme Saint-Huberti n'avait produit aucune de ces brillantes explosions qui signalèrent les premiers temps de sa carrière dramatique. Les rôles nouveaux lui manquèrent: on n'écrivait rien qui fût à la hauteur de son talent; elle conservait pourtant sa réputation en répétant les anciennes pièces. Chaque fois qu'elle paraissait dans un rôle, elle y faisait apercevoir des beautés nouvelles et des conceptions qui prouvaient une connaissance profonde de son art.

Elle avait rajeuni le rôle d'Armide de Gluck par des intentions et des nuances négligées par Rosalie Levasseur. Elle avait imprimé un accent pathétique et solennel à celui d'Alceste; elle était sublime dans l'air *Divinités du Styx!* Le charme de son exécution, la vigueur de son jeu dramatique soutinrent la *Phèdre* de Lemoine; mais le rôle de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide* parut au-dessus de ses forces. Mlle Maillard, son élève, s'était montrée ingrate; Mme Chéron avait créé le rôle d'Antigone d'*Œdipe à Colone*, rôle de jeune princesse, il est vrai, et qui ne s'accordait point avec le genre de talent de Mme Saint-Huberti. Ces désagrémens et quelques intrigues de coulisses lui inspirèrent du dégoût pour le théâtre. Vivant, depuis quelques années, en intimité avec le comte d'Entraigues, elle avait adopté avec chaleur les opinions politiques de ce membre de l'assemblée constituante. L'émigration de son amant acheva de la déterminer. En avril 1790, elle quitte l'Opéra pour aller le rejoindre à Lausanne. Le comte l'épouse le 29 décembre suivant, et ne déclare son mariage qu'en 1797, à l'époque de son arrestation à Trieste.

Mme Saint-Huberti, devenue comtesse d'Entraigues; Mme Saint-Huberti, qui n'avait cessé d'être grande actrice que pour se placer parmi les grandes dames, termina sa carrière, jusqu'alors si brillante, d'une manière déplorable, horrible : elle fut assassinée en Angleterre. Informée des liaisons du comte d'Entraigues avec le ministre Canning, la police de Bonaparte envoie deux émissaires à Londres. Ces émissaires parviennent à corrompre Lorenzo, domestique du comte, afin de pouvoir prendre lecture et même copie des notes et dépêches que ce Piémontais portait fréquemment à Canning, de la part de son maître. Le 22 juillet 1812, d'Entraigues ayant donné

Digitized by Google

l'ordre de mettre les chevaux à sa voiture, et déclaré son intention d'aller chez Canning, pour avoir son avis sur un mémoire important qu'il lui avait envoyé la veille par Lorenzo, celui-ci comprit que son infidélité allait être découverte; il perdit la tête, et dans son trouble, il poignarda le comte et la comtesse d'Entraigues et se tua lui-même après.

Nephté, 11 décembre 1789; *les Pommiers et le Moulin*, 30 janvier 1790; *Louis IX en Egypte*, 15 juin 1790; trois opéras de Lemoine, triple calamité pour l'Académie royale de Musique!

Je me hâte d'arriver à l'*Antigone* de Zingarelli, production faible, il est vrai, mais d'une bonne école, que les évènemens politiques, les troubles sans cesse renaissans de la capitale arrêtèrent après la seconde représentation; 30 avril 1790. Cet ouvrage était une imitation, une traduction déguisée de l'*Antigone*, donné par Zingarelli, sur le théâtre de Mantoue, en 1786.

La ville de Paris reprend l'Académie royale de Musique dans ses attributions (8 avril 1790); les commissaires qu'elle nomme administrent ce théâtre de concert avec le comité formé des chefs du chant, de la danse, de l'orchestre, et des premiers sujets.

Clôture du concert spirituel; les sérénades républicaines le condamnent au silence. L'arrivée du roi, son établissement aux Tuileries, lui avaient déjà enlevé son logement.

Le comité de salut public prohibe les mascarades et les déguisemens, cette mesure fait suspendre les bals de l'Opéra. Celui du jeudi gras, 11 février 1790, avait été annoncé par ordre du ministre; la municipalité fit supprimer l'affiche dès neuf heures du matin et défendit que ce bal eût lieu.

La troupe italienne de Monsieur quitte la salle des Tuileries et vient prendre possession du nouveau théâtre que l'on avait construit pour elle, rue Feydeau. L'ouverture en est faite le 6 janvier 1791, par *le Nozze di Dorina*.

Méhul, qui venait d'obtenir un succès d'enthousiasme à l'Opéra-Comique où l'on jouait *Euphrosine*, débute à l'Académie royale de Musique par *Cora*, qui fait peu de sensation. 15 février 1791.

Corisandre, de Langlé, paraît le 10 mars suivant avec plus de bonheur.

Candeille, musicien pitoyable, refait la musique d'une partie de *Castor et Pollux*, en conservant les meilleurs morceaux de Rameau. Ces fragmens de l'ancien auteur sont fort applaudis. 15 juin 1791.

Mme Pouteuil, femme charmante et la virtuose favorite des Mar-

Digitized by Google

seillais, est reçue à l'Académie royale où elle débute par le rôle d'Antigone d'*Œdipe à Colone*.

« Le 22 juin 1791, l'Académie royale de Musique a pris le titre d'*Opéra* sur son affiche. Ce titre était consacré depuis long-temps par la voix publique ; il indique bien mieux l'objet que celui d'*Académie*, qui nous semble devoir être désormais rayé du dictionnaire constitutionnel. »

Cette observation, consignée dans un écrit de l'époque, me paraît d'autant plus singulière que l'on donnait alors des noms grecs et latins à tous les établissemens anciens et modernes. Mais l'ancien régime avait placé les artistes de notre premier théâtre lyrique sous le patronage d'Académus, et le nom d'*académie*, tout grec qu'il était, devait nécessairement être proscrit.

Il ne le fut pas, à cette époque du moins. Un arrêté du comité de salut public, du 16 septembre, rétablit le titre *Académie royale de Musique*. C'est une galanterie que la municipalité de Paris voulut faire au roi; ce prince était en faveur, il venait de signer la constitution. Louis XVI et Marie-Antoinette assistèrent, pour la dernière fois, aux représentations de l'Opéra, le 21 septembre suivant. L'affiche de l'Académie, redevenue un instant royale, annonçait *Castor et Pollux*. La popularité du roi fut de courte durée, et l'on en revint bientôt à la dénomination d'*Opéra-National* : cinquième changement de titre; nous en verrons d'autres encore.

Cette même affiche du 22 juin fit connaître au public, pour la première fois, les noms des acteurs qui devaient figurer dans la représentation annoncée. Jusqu'à ce jour, les titres des pièces et les noms des auteurs étaient seuls portés sur l'affiche.

Je cite pour mémoire *le Portrait*, opéra en deux actes, musique de Champein ; *l'Heureux Stratagème*, en deux actes, musique de Jadin ; *Œdipe et Jocaste*, de Méreaux.

On voit que la famille d'Œdipe était alors exploitée par tous les faiseurs de livrets. Le triomphe d'*Œdipe à Colone* les avait alléchés.

Dans une scène de *Jocaste*, Œdipe cherche à découvrir le meurtrier de son père Laïus. Phorbas est depuis dix ans en prison, il était avec Laïus au moment de la mort de ce roi; Phorbas est accusé de l'avoir tué, mais on n'a pu le condamner faute de preuves. Œdipe se fait amener ce serviteur, et lui ordonne de désigner l'assassin.

L'assassin! et c'est vous qui me le demandez!

Indigné, Phorbas se retirait après ce vers qui formait à lui seul

Digitized by Google

tout son rôle. Adrien, élève de l'école royale de chant et de déclamation, représentait Phorbas; il produisit une telle sensation par la vérité de ses accens, de son jeu, de son costume, que le public à l'instant proclama le triomphe du jeune débutant. Talma lui donnait des leçons; notre grand tragédien avait pris soin de le faire habiller comme doit l'être un malheureux esclave qui a passé dix ans dans un cachot. Sa barbe, ses cheveux blancs étaient en désordre, sa tunique en lambeaux; c'était un véritable échappé des galères thébaines.

Mme Saint-Huberti avait fait faire un pas à la réforme du costume à l'Académie royale de Musique. C'est Talma qui acheva ce que cette cantatrice avait si bien commencé. Mme Saint-Huberti avait quitté les grands paniers et pris une robe grecque, mais elle jouait le rôle de Didon avec un toupet frisé, poudré, qu'un énorme chignon accompagnait. On était encore bien loin de la vérité, quoique Lainez eût supprimé les deux queues ficelées avec des rubans blancs, que Legros portait à sa perruque lorsqu'il représentait Achille. Un rang de boucles artistement pommadées et poudrées figuraient aussi dans la coiffure du fils de Pélée, que l'on chaussait en escarpins à talons rouges. Achille, prince thessalien, était nécessairement gentilhomme; il devait porter au moins les insignes d'un marquis. Agamemnon, le roi des rois, était un personnage plus important encore; aussi Larrivée se faisait-il munir de deux rangs de boucles et de trois queues plus longues que celles d'Achille. Cet acteur paraissait dans l'*Alceste* de Gluck avec un casque chargé de plumes de diverses couleurs, une culotte de satin vert à boucles d'acier en pointes de diamant, des bas de soie couleur de chair, des souliers à talons rouges, la grande perruque à boucles et à deux queues, la massue en main et la peau du lion de Némée jetée sur l'épaule. C'est ainsi que Larrivée représentait Hercule. Un tableau dont il existe plusieurs copies en tapisserie des Gobelins, a conservé ce singulier costume dans toute sa bizarrerie.

Les plus beaux rôles de l'emploi de basse furent confiés au débutant qui venait de se signaler avec tant d'éclat. Adrien était dans sa loge prêt à s'habiller pour représenter Œdipe dans l'opéra de Sacchini. Le coiffeur lui apporte une perruque à boucles et curieusement poudrée, une barbe frisée à tire-bouchons; l'acteur foule aux pieds ces ridicules toisons. Vient ensuite le tailleur portant une tunique, un manteau brodé en étoiles d'or; Adrien dit qu'on se moque de lui et du public, et qu'il faut sur-le-champ enlever les paillettes, les galons. Le tailleur s'y refuse; l'acteur prend les ciseaux, dépouille son vêtement de tous ces oripeaux, et fait de notables déchirures au

Digitized by Google

manteau comme à la tunique. Il reprit la barbe et les cheveux de Phorbas, parut sur la scène, et reçut du public de nouvelles félicitations sur son goût et son talent. Il semble que cette double approbation aurait dû persuader la direction de ce théâtre, et l'engager à marcher enfin dans la bonne voie sous le rapport de la mise en scène. Point du tout; le tailleur courroucé se plaignit hautement de ce que M. Adrien s'était permis de dégrader, de lacérer un costume d'Œdipe bien riche et bien frais, qu'il avait confectionné sur le modèle de celui que M. Chéron portait dans la même pièce, et condamna le novateur judicieux à payer le prix de ces prétendues dégradations.

Mlle Guimard s'était retirée du théâtre en 1790; deux ans après nous voyons paraître au premier rang Mlle Miller, reçue en 1786, Mlle Miller, qui devint ensuite Mme Gardel. Mlles Saulnier, Roze, Mme Pérignon, complètent le nombre des premiers sujets de la danse. Mlle Chevigny est encore parmi les doubles, et Mlle Bigottini parmi les figurantes. L'Angleterre nous avait enlevé Mlle Laure.

Le drame lyrique est en pleine décadence à l'Opéra, le ballet vient au secours de ce théâtre; il s'élève au plus haut degré de gloire et de prospérité. Gardel le jeune, Gardel, notre contemporain, né à Nancy le 4 février 1758, entré à l'Académie royale, comme danseur, en 1774, fut maître des ballets de ce théâtre en 1787. Il donna successivement, à partir de 1790, *Télémaque*, *Psyché*, ballets-pantomimes en trois actes, dont la fortune fut prodigieuse. *Psyché* compte neuf cent douze représentations; la neuf cent cinquième fut donnée le 23 février 1829; Mlle Taglioni était chargée du rôle de Psyché. Tous les principaux rôles de femmes de ces ballets furent remplis, dans leur nouveauté, par Mme Gardel.

« En 1816 comme en 1786, depuis son mariage comme lorsqu'elle était encore Mlle Miller, à vingt ans comme à cinquante, Mme Gardel a toujours été l'objet de l'admiration unanime. Aussi excellente mime qu'habile danseuse, elle semblait, dans chaque nouveau rôle, se surpasser elle-même. On disait que de ses pieds jaillissaient des diamans; on l'appelait la Vénus de Médicis de la danse, et jamais la critique n'est venue mêler son aigre voix à ce concert d'éloges. Comme A. Vestris, elle embrassa tous les genres; la nature les avait faits l'un et l'autre pour exceller dans tous. »

A. Vestris représentait l'Amour, dans le ballet de *Psyché*, Laborie, Zéphire. Deshayes fut ensuite chargé de ce rôle et le perfectionna.

CASTIL-BLAZE.

Digitized by Google

VOYAGES.

CADIX.

28 juillet.

Mon bonheur m'a suivi jusqu'à Cadix, où notre brick vient de mouiller après deux jours et demi d'un voyage un peu retardé par les calmes qui règnent presque toujours au sud du cap Saint-Vincent. J'ai peu de chose à dire de la côte de Portugal, que nous avons constamment laissée bien loin dans l'est, enveloppée d'une de ces brumes épaisses qu'on est tout étonné de trouver sous des latitudes aussi chaudes. Mais en doublant le cap Saint-Vincent, qu'on voit surgir de loin avec les blanches murailles du couvent qui le domine, la brise fraîche de nord-ouest qui nous poussait tomba tout à coup, et nous sentîmes, à la tiédeur de l'air, que nous venions d'entrer dans un autre climat.

En effet, la température humide et brumeuse qui règne sur toute la côte ouest de la Péninsule, même pendant l'été, n'a certes rien de méridional, et jusqu'à ce que l'haleine brûlante de l'Afrique vous ait atteinte, jusqu'à ce que vous ayez senti passer par-dessus l'Océan, sans s'y rafraîchir, l'ardente brise qui a balayé les sables du Sahara, vous avez peine à croire que vous soyez par le 36° de latitude, et à quelques vingtaines de lieues du grand désert. C'est là une de ces brusques transitions auxquelles les tempéramens les plus endurcis ont peine à s'habituer, et qui font payer aux habitans des climats tempérés le tribut qu'il m'a fallu payer dans Cadix au redoutable vent de *medine*, qui désole toute la côte de l'Andalousie. A

Digitized by Google

cela près de ce vent maudit, qui y souffle, par bonheur, assez rarement, je doute qu'il existe au monde un climat plus délicieux que celui de Cadix. La pluie, les nuages même, y sont inconnus l'été : le vent d'ouest qui y règne presque constamment, y apporte toute la fraîcheur du vaste Atlantique qu'il a traversé. Le thermomètre, à l'ombre, ne s'y élève guère au-dessus de vingt degrés, et la brise est quelquefois si fraîche, qu'elle empêche de sentir, même sur les dalles brûlantes du port, l'ardeur dévorante du soleil. Mais gardez-vous de ce soleil africain, et de ses rayons presque perpendiculaires pendant la canicule. Ici, comme dans tous les pays chauds, il y a dans ce ciel si pur, dans ce climat si délicieux, dans cet air si frais, quelque chose de perfide, dont il faut se défier comme d'un ennemi qui vous caresse. Si pure que soit l'atmosphère qu'on respire à Cadix, toute imprudence est funeste, tout excès est à l'instant puni. Ces beaux fruits qui vous tentent, à chaque coin de rue, ces melons ou pastèques odorantes, ces raisins gigantesques, ces figues parfumées, vous sont donnés à condition d'en user, comme le sage use du plaisir, avec défiance et sobriété. L'hygiène est ici le premier, je dirai presque le seul secret de la santé : une vie réglée, quelques instans de sommeil au milieu du jour, surtout pas de courses au soleil, à ces heures brûlantes, où, suivant le proverbe de tous les peuples du midi, « on ne voit dans les rues que des chiens et des Français; » et quinze jours suffiront pour acclimater vos fibres du nord à cet air énervant du midi et à la molle langueur qu'il inspire.

Mais c'est en voyageur, et non pas en médecin, que je suis venu voir Cadix; et avant de parler du climat et de donner à ceux qui y viendront après moi des leçons de prudence qu'ils ne suivront pas plus que moi, j'aurais dû dépeindre le ravissant aspect que présente, vue de la mer, cette singulière ville. Byron, par une de ces images si saisissantes de justesse et de poésie, l'a comparée à un nageur dont la tête s'élève et s'abaisse tour à tour au-dessus des flots; nulle comparaison au monde n'est plus propre à rendre l'impression toute fantastique que cause à ceux qui y arrivent par mer cette île de pierre qui semble flotter sur la lame et suivre ses oscillations. D'abord vous n'apercevez à l'horizon que le phare de Saint-Sébastien et la coupole blanchâtre de la cathédrale, qui dominent tous deux la cité flottante; vous les perdez, vous les retrouvez tour à tour, selon que le flot vous lève et vous abaisse; à mesure que vous avancez, les objets deviennent plus distincts : du sommet de chaque maison, vous voyez poindre une de ces petites tours blanches et carrées, beffrois roturiers où le négociant de Cadix allait naguère voir arriver ses galions, comme un seigneur féodal eût compté ses hommes d'armes. Puis enfin, lorsque vous approchez de l'entrée du golfe, la ville tout entière se développe devant vous, avec sa forte enceinte de murailles, ses longues batteries qui s'avancent dans la mer, et sa forêt de maisons blanches, pressées l'une contre l'autre, et dont les terrasses étagées semblent monter l'une au-dessus de l'autre, comme des degrés de marbre.

Digitized by Google

L'aspect de Cadix, à une demi-lieue en mer, est absolument celui d'une ville orientale, moins la verdure que les musulmans aiment à jeter au milieu de leurs massifs de maçonnerie, pour reposer l'œil fatigué de leur blancheur; mais ici, sauf les quelques bouquets d'arbres de l'Alameda et de la place San-Antonio, la haine des arbres, qui est le trait caractéristique de l'habitant de la Péninsule, les a sévèrement bannis de Cadix et de la longue enceinte de murailles qui l'entourent. Et d'ailleurs où trouveraient-ils place pour croître au milieu de cette ruche bruyante et affairée, qui bourdonne tout le jour, et ne se repose pas même la nuit, et dans ces rues étroites où le soleil a peine à pénétrer? L'Andaloux a-t-il besoin d'arbres pour aller le soir sur ses remparts, à l'heure où le travail cesse et où le plaisir commence, respirer la brise fraîche du golfe, et laisser couler, son *cigarito* à la bouche, les heures sans les compter? Quel massif de verdure vaudrait pour lui cette ville coquette et parée comme une jeune fille, ce Cadix dont il est fier, avec ses frais *miradores* aux jalousies vertes et aux draperies de soie flottantes qui se soulèvent le soir pour laisser regarder dans la rue la curieuse *señorita?* Quel charme aurait pour lui cette campagne nue et désolée, où l'on n'ose passer que le printemps et l'automne, tandis que l'été, les riches habitans de la côte viennent chercher la fraîcheur à Cadix, comme on va la chercher chez nous en Suisse ou dans les Pyrénées? Non! son univers, à lui, est dans l'étroite enceinte de pierre et de chaux qui entoure sa cité natale : son salon, son théâtre et sa campagne à la fois se trouvent réunis sur cette fraîche Alameda, qu'il échange vers dix heures, en promeneur inconstant, pour les causeries plus vives et les bancs mieux abrités de la place San-Antonio.

C'est réellement un spectacle charmant que de voir, aux rayons de la pleine lune, cette belle place circulaire, avec ses bancs noirs de mantilles pressées les unes contre les autres, à l'ombre de ces grands arbres qui ont abrité, depuis qu'ils existent, tant de conversations secrètes et tant d'amoureux rendez-vous. C'est là, et là seulement, dans toute l'Europe, que j'ai retrouvé cet usage si bienveillant de l'hospitalière Venise, qui permet aux femmes, même les plus élégantes, d'adresser la parole à l'étranger solitaire qui vient s'asseoir à côté d'elles; de lui dire, dans ce patois caressant de Venise, qui ressemble au bégaiement d'un enfant, qu'il est le bienvenu sur la terre d'Italie, et qu'il peut, si bon lui semble, y retrouver une patrie.

Les dames du patriciat gaditain croiraient déroger, je le sais, si elles se conformaient à cette coutume toute patriarcale. Mais la bonne vieille bourgeoisie, vouée au culte du passé, a encore ici, comme en Italie, pitié de l'étranger dépaysé qui vient y planter sa tente. Voyager, aux yeux des vrais bourgeois de Cadix qui n'ont jamais perdu de vue la tour de Saint-Sébastien, est dans une vie d'homme quelque chose de si périlleux et de si étrange, qu'on ne saurait avoir trop de compassion du pauvre diable que ses affaires amènent si loin du clocher natal. Je dis ses affaires, car personne parmi

Digitized by Google

eux ne comprendrait que l'on pût voyager pour son plaisir. Quant à l'instruction, je voudrais bien savoir à quoi elle servirait à des gens qui savent fumer cinquante *cigaritos* par jour, piquer un taureau au besoin, et faire l'amour en bon Andalous à des *señoritas*, qui n'ont pas besoin non plus d'apprendre à lire pour savoir à quinze ans plus qu'on n'en sait ailleurs à vingt.

On a souvent comparé l'Italie à l'Espagne; mais j'ai toujours, pour ma part, été beaucoup moins frappé des points de contact que des dissemblances. Je ne parlerai pas de l'aspect du pays; j'ai assez maudit les plages dépouillées de l'Espagne, sans avoir besoin, pour les rendre plus odieuses encore, de mettre en regard avec elles les frais paysages de l'Italie. Mais les mœurs et le caractère des habitans de ces deux péninsules, situées à peu près sous la même zône de notre hémisphère, offrent entre eux assez de contrastes pour qu'il y ait, à les rapprocher, quelque chose d'instructif et de piquant.

Entre l'Espagnol et l'Italien, les traits communs aux deux nations sont ceux qui vous frappent d'abord. Ainsi vous retrouvez chez tous deux l'abandon, le sans-gêne, la *franqueza*, comme on dit ici, c'est-à-dire le parti pris de simplifier sa vie, en la dispensant de toutes ces formalités vaines qui multiplient les devoirs aux dépens des plaisirs; le culte des affections de famille, la dernière des religions de l'homme qui survive à toutes les autres, et la seule peut-être qui puisse lui en tenir lieu; l'insouciance, don précieux que la nature lui a fait pour lui apprendre à se passer de tout ce qui lui manque; la résignation enfin, ce dernier mot de toutes les philosophies humaines, science difficile qu'elles enseignent en vain, et que l'instinct seul fait trouver tout d'abord à ces peuples habitués à souffrir.

Il y a dans l'organisation des hommes du Midi quelque chose de si délicat et de si impressionnable, qu'on s'étonne, au premier abord, de voir tout ce que ces fibres, si irritables au physique comme au moral, peuvent supporter de souffrances. Mais l'Espagnol sur ce point l'emporte de beaucoup sur l'Italien. Celui-ci, en dépit du beau vers d'Alfiéri, n'est pas « un esclave qui frémit, » mais un esclave qui chante sous ses fers. L'Espagnol, au contraire, au fond plus résigné, porte moins gaiement sa servitude, sous quelque nom qu'elle se déguise; habitué à n'attendre de ses gouvernemens ni protection ni appui, et à ne les connaître que par ce qu'ils lui coûtent; changeant de maître tous les six mois, mais sans que le bât en soit jamais moins lourd, il *paie*, comme le voulait Mazarin, mais il ne *chante* pas. L'empreinte d'une tristesse patiente et grave est sur sa figure sombre, qu'un sourire ne déride jamais. Méfiant comme tous les hommes qui ont beaucoup souffert, il ne se reprend pas chaque matin, comme l'Italien, à espérer et à vivre; il marche courbé sous le faix, sans s'abattre, sans se plaindre, sans essayer de le secouer. A quoi bon, d'ailleurs? A chaque fois qu'il l'a jeté bas, ne le lui a-t-on pas remis plus pesant sur les épaules, et la liberté même a-t-elle eu pour lui, quand elle a tenu la bride et le bâton, la main moins dure que le despotisme?

Digitized by Google

Une seule chose console un peu de tous ses maux l'Espagnol et surtout l'Andaloux, doué d'une nature plus élastique et plus heureuse; ce sont les femmes, non qu'elles règnent ici comme en Italie, véritable paradis des femmes, depuis que la politique et les cigares les ont détrônées chez nous. Les femmes en Espagne tiennent, dans la vie des hommes, presque autant de place qu'en Italie, et que naguère en France; mais cette place est plus humble; où l'Italien obéit, l'Espagnol règne en maître. Le *miglior sesso*, comme l'appelle Alfiéri, est bien ici, sinon le meilleur, au moins le plus fort et le plus obéi. La jalousie, cette vieille tradition des romanciers, passée de mode en Italie depuis si long-temps, souffle encore ici avec les vents de l'Afrique sur les Othello bourgeois de l'Andalousie. Ici l'on voit encore des grilles et des verrous, autre part qu'au théâtre ou dans les romans; ici l'on trouve de ces fronts mornes que le regard de l'objet aimé n'a jamais déridés, et de ces beaux yeux de femme qui se baissent timidement devant l'œil impérieux de l'époux et du maître, mais pour se relever, il est vrai, quand il est parti. Rien n'est plus commun que de voir, non pas seulement des maris, mais des fiancés, des *novios*, interdire à la jeune fille qu'ils ne sont même pas sûrs d'épouser, les spectacles, les danses, les jeux, les plaisirs les plus innocens. Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ces jeunes filles si ardentes, si pressées de jouir, se soumettent sans murmurer à cette tyrannique contrainte, et se préparent par ce dur noviciat, où se passent les plus belles années de leur vie, à la longue réclusion et aux sérieux plaisirs du mariage.

Et puisque j'en suis sur le mariage, je veux, une fois pour toutes, ici fixer le sens d'un mot qui joue un rôle important dans la langue espagnole, à Cadix plus que partout ailleurs. Ce mot sacramentel, qui fait le fond de la langue amoureuse, et qu'on entend résonner dans chacun des arbres de l'Alameda, est celui de *novio*. Je me suis enquis auprès de plusieurs *señoritas*, expertes dans la matière, de ce que signifiait ce mot si fréquemment répété par elles; et après mûr examen, je crois qu'on peut le définir par quelque chose d'intermédiaire entre un fiancé et un amoureux, plus près cependant de celui-ci que de l'autre. Tous les *novios* ne sont pas des fiancés, et il en est encore moins qui deviennent des maris. C'est, en quelque sorte, le premier des grades de la faculté conjugale, dont le *novio* est à peu près le bachelier ès-lettres, le *comprometido* ou fiancé, le licencié, et le *marido* (mari), le docteur.

Quant aux droits que confère le titre de *novio*, ils consistent, lorsqu'ils sont reconnus par les parens de la *señorita*, ce qui n'arrive pas toujours, 1° à avoir l'entrée libre dans la maison à certaines heures fixées; 2° à voir la *señorita*, mais toujours en présence de la mère, et à se promener ou s'asseoir à côté d'elle à l'Alameda; 3° à causer tout bas avec elle, de manière à ce que la *señora madre* puisse voir, mais non pas entendre; 4° à tutoyer l'objet de sa flamme discrète; 5° à avoir sur elle puissance quasi maritale, c'est-

Digitized by Google

à-dire droit de lui interdire à son gré le théâtre, le bal, la société, les taureaux et la promenade avec tout autre que lui, droit dont les *novios* les plus exigeans ne se font pas faute d'user.

Tels sont les principaux articles de ce *fuero* ou code marital, scrupuleusement mis en vigueur à Cadix comme dans toute l'Espagne, et beaucoup mieux observé, je vous jure, quoique coutume non écrite, que toutes les lois de la monarchie et tous les décrets des cortès. Mais ce code, comme tous les autres, a probablement été rédigé par les hommes; car le *minor sesso*, comme on voit, y est passablement maltraité. Ce ne serait rien encore si la fidélité des *novios* à tenir leurs engagemens et à prendre leur dernier grade dans la faculté était en proportion des droits qu'ils s'arrogent et des sacrifices qu'ils imposent. Mais, hélas! si j'en dois croire quelques *señoritas*, qui m'ont paru prêtes à s'insurger comme une de nos pétitionnaires à la chambre des députés, contre le code civil espagnol, « *novios, hay muchos, y maridos pocos* (des *novios*, il y en a beaucoup, et des maris fort peu). » J'ai recueilli bien des plaintes amères contre l'inconstance des *caballeros* et leur manque de foi; et s'il était permis de plaisanter en matière aussi grave, je dirais que les femmes espagnoles ne tarderont pas à réclamer aussi leur charte, et qu'il y aura bientôt une révolution de plus à ajouter à toutes celles que l'Espagne a déjà traversées.

Pauvre ville de Cadix! il ne lui manquerait plus que cette guerre intestine, bien autrement dangereuse que celle de don Carlos, pour mettre le comble à tous ses maux, sur lesquels elle s'étourdit de si bon cœur! Je doute, en effet, qu'on puisse trouver dans tous les coins de l'Europe une ville aussi gaie, aussi propre, aussi parée, et qui cache sous cet air de fête une misère aussi profonde. Depuis l'émancipation des colonies espagnoles, son commerce, frappé de mort, décheoit de jour en jour; les énormes droits d'octroi dont elle est grevée, et qui augmentent à mesure que leur produit diminue, mettent le comble à la souffrance des classes inférieures. Un tonneau de mille bouteilles de vin de Xérès paie 500 francs de droits, et le reste à proportion. Les livres étrangers paient à l'entrée un droit de plus de 2 francs 50 centimes par volume, et les livres espagnols en paient un à la sortie; les cigarres, ce pain quotidien de l'Espagnol aisé, comme le *cigarito* en papier est celui des classes inférieures, paient une vingtaine de francs le mille; le tabac est hors de prix dans le pays auquel appartiennent encore la Havane et Puerto-Rico. Et cependant, disons-le à l'honneur de Cadix, cette population, grevée de tant de charges, et qui porte gaiement de si effroyables misères, est une des plus douces de l'Espagne. Ici, vous n'entendez pas parler comme ailleurs de meurtres et de *cuchilladas* (coups de couteau); les rues sont sûres à toute heure de nuit, chose presque sans exemple dans la Péninsule, grace à l'admirable police qui règne dans Cadix. Les *serenos* (crieurs de nuit), ainsi nommés de ce que les nuages étant ici une chose inconnue, leur seul cri est celui de « *sereno* (le temps est serein), »

Digitized by Google

exercent, pendant toute la nuit, la surveillance la plus active, et s'assurent si les portes sont fermées et les volets bien mis. Vous ne pouvez entrer dans une boutique pour demander votre chemin sans que le marchand ne quitte son comptoir pour vous l'enseigner, et souvent même pour vous y conduire. Ajoutons cependant que cette aménité de mœurs ne s'étend pas beaucoup au-delà des murs de Cadix, et j'ai cru trouver déjà plus de rudesse et moins d'obligeance dans les petites villes qui en dépendent.

Cadix possède peu de monumens remarquables, sauf sa cathédrale immense, édifice dans le goût corrompu du XVIIIe siècle, qui l'a vu commencer. Chose étrange! Cadix, au temps de sa prospérité, n'a pu parvenir à achever sa cathédrale; et aujourd'hui, malgré sa détresse, elle semble s'être piquée d'honneur et vouloir conduire à sa fin cette gigantesque entreprise. Des troncs sont ouverts dans toutes les églises pour recevoir les offrandes des fidèles; des souscriptions ont été formées; les théâtres même ont joué, par un compromis assez bizarre, au bénéfice de cette œuvre pie, et le but, cette fois, a sanctifié les moyens. Tout annonce donc que, d'ici à une dizaine d'années, Cadix verra achever ce vaste édifice qui lui manquait, et qui, malgré tous ses défauts, serait d'un effet imposant, si l'on jetait à bas les ignobles masures au milieu desquelles on s'est avisé de le bâtir.

Je reviens d'une grande course de taureaux, qui a eu lieu à Puerto-Santa-Maria, de l'autre côté du golfe, et je passe ma nuit, une de ces belles nuits d'été, comme on n'en voit qu'ici, à recueillir, toutes fraîches encore, les impressions que m'a laissées cet étrange spectacle. Aussi bien, qui pourrait songer à dormir pendant ces admirables nuits, où la lune est aussi claire que le jour de nos climats, et où même, à défaut de lune, les étoiles, étincelant comme des myriades de diamans sur ce ciel noir à force d'être bleu, donnent une clarté aussi vive que celle d'une nuit de lune à Paris. Une brise délicieuse agite, sous ma fenêtre, les arbres de l'Alameda, fatigués des chaleurs du jour; une grande frégate américaine étale devant moi, sur le fond sombre du golfe, ses vergues gigantesques, qui se dressent en l'air comme les bras d'un fantôme; les feux des pêcheurs étincèlent dans la nuit, et glissent sur l'eau comme des ames en peine, tandis que de petites lames phosphorescentes viennent se briser sans bruit sur les récifs du rempart et les semer de leur poussière lumineuse. Le profond silence de la nuit n'est troublé que de loin en loin par la voix grave des *serenos*. Cadix dort, car il est minuit passé, et les arbres de l'Alameda n'ont plus de confidences à entendre, ni de *novios* à abriter. Anne Radcliffe, à ma place, eût fait un roman; Byron, quelques-unes de ces belles strophes qu'il a semées d'une main avare dans sa course trop rapide à travers l'Espagne; moi, je raconterai, dans mon humble prose, une *corrida de toros;* c'est encore de la poésie, si l'on veut, mais de la poésie tachée de sang, comme celle de Rome sous l'empire, quand

Digitized by Google

son dernier cri de détresse était comme celui de l'Espagne : « Le cirque et du pain ! »

Je pourrais vous décrire ici, en style héroï-comique, le grand combat des *feluchos* ou barques du port et des bateaux à vapeur, qui se disputaient, dans ce grand jour, la gloire et le profit de transporter au Puerto toute la population de Cadix, pressée sur les dalles du môle; mais je vous fais grace de cette *barcomachie*, qui, il y a un siècle ou deux, n'eût pas manqué d'avoir son Arioste. C'est d'ailleurs toujours la vieille guerre de la routine avec le progrès, du passé avec l'avenir ; et moi qui suis, en Espagne du moins, toujours du côté des vieilles coutumes qui s'en vont avec la mantille et le costume national, je pris pour mes péchés, comme les vieux bourgeois de Cadix, un *felucho*, qui mit trois heures, le vent étant devenu contraire, à nous faire faire les quatre ou cinq milles qui séparent Cadix de Puerto.

La campagne près de cette ville, comme dans tous les environs de Cadix et sur la plus grande partie de la côte d'Andalousie, est tout simplement un désert, où il faut bien cependant qu'il croisse quelques vignes, puisqu'on y fait ce vin de Xérès que l'Angleterre achète ici à grands frais. C'est une terre basse et plate, brûlée par le soleil et écorchée par les vents, et où apparaissent çà et là, au milieu des sables, quelques plaques verdâtres de maigres pins, qui parviennent à peine à hauteur d'homme. De villages, il n'y en a point, la population étant toute réfugiée dans les cinq ou six jolies petites villes qui peuplent les bords du golfe. De loin en loin, il est vrai, on voit briller, au milieu des pins, les blanches murailles d'un casin abandonné, que ses maîtres n'osent pas aller visiter de peur des brigands. J'ignore si, dans le misérable état où se trouve l'Espagne, les propriétaires de ces biens ruraux en touchent souvent les revenus; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils en acquittent l'impôt.

Puerto-Santa-Maria est une jolie ville, bâtie tout en longueur, et dont on ne soupçonnerait ni la beauté ni l'étendue en débarquant sur son petit môle en bois. Deux rues parallèles de plus d'une demi-lieue de long la traversent tout entière, et aboutissent à une jolie promenade plantée d'orangers, les premiers que j'aie vus aux environs de Cadix. Ses maisons, moins hautes et aussi blanches que celles de Cadix, sont peut-être plus pittoresques encore. Mais il y manque ce qui fait le charme de Cadix, c'est-à-dire le mouvement et la vie. La plupart de ces jolies maisons, qui appartiennent aux négocians de Cadix, sont maintenant à louer, et, malgré leur propreté recherchée, elles ont un air de tristesse et d'abandon qui fait mal à voir. Jamais linceul plus blanc et plus coquet n'a enveloppé une ville morte.

Le Puerto cependant n'était pas mort ce jour-là, grace aux flots de la population gaditaine qui affluait dans ses murs. Des felouques, des bateaux à vapeur tout noirs de têtes, passaient à chaque instant la barre difficile de la petite rivière, et venaient verser sur le débarcadère leur contingent de curieux. Je me mêlai, à mon tour, au torrent qui m'entraîna, sous les rayons

Digitized by Google

d'un soleil africain, vers la *Plaza de Toros*, située à l'extrémité de la ville. Les anciens Romains, habitués à se repaître, dans des amphithéâtres de marbre, des sanglans plaisirs du cirque, eussent regardé sans doute avec le plus profond dédain un de ces cirques espagnols, grossièrement construits en bois, et qui forment un si piteux contraste avec les magnifiques arènes dont l'Espagne garde encore les débris; mais, aux yeux des Espagnols modernes, moins recherchés que leurs aïeux, les contemporains de Martial, un amphithéâtre est toujours assez beau, pourvu que le sang y coule à flots et que le taureau et les *picadores* y fassent bien leur devoir. J'eus donc soin, en entrant dans celui-ci, d'oublier le Colysée et les arènes de Vérone et de Nîmes, et à part sa rustique simplicité, le coup d'œil qu'il présentait n'était réellement pas sans intérêt et sans grandeur.

Une enceinte circulaire de deux cents pieds de diamètre environ était destinée à servir d'arène aux gladiateurs à deux et à quatre pieds. D'un côté s'élevait la loge officielle réservée aux autorités; au-dessous était la porte qui donne entrée aux taureaux vivans, et en face d'elle celle qui livre passage aux taureaux morts et aux mules qui les emportent. Tout le reste de l'enceinte était couvert de gradins circulaires, élevés en étage les uns sur les autres, au nombre d'une dizaine environ. Au-dessus d'eux enfin, au second étage, des loges couvertes contenaient les belles Gaditaines qui venaient rassasier leurs yeux avides de ce spectacle, qui pourrait, au besoin, remplacer pour elles tous les autres. La moitié de l'enceinte à peu près était exposée au soleil, qui commençait cependant à pencher déjà vers l'horizon. Les places à l'ombre, comme de raison, se payaient le double et n'étaient pas les mieux garnies. Malgré l'ardeur du soleil, une foule bigarrée et bruyante, armée de larges éventails, se pressait sur ces bancs, trop étroits pour elle, et y faisait une effroyable consommation de noisettes et de verres d'eau. Je suis persuadé que beaucoup de ces braves Andaloux, qui exposaient bravement au soleil leur teint trop bronzé pour avoir à en redouter grand'chose, étaient là depuis plusieurs heures, sans regretter, dans cette douce attente, ni leur temps, ni leur peine, ni les 3 réaux (16 sous) que leur place leur avait coûtés.

La porte opposée à la loge officielle s'ouvrit, et quelques hommes à cheval, d'un âge mûr pour la plupart, vinrent, dans toute la splendeur de l'ancien et riche costume de *majo* andaloux, tel qu'on ne le voit plus que sur les théâtres, demander au gouverneur la permission de commencer la course. Elle leur fut accordée gravement, comme elle était demandée, et messieurs les *picadores* se retirèrent en bon ordre. Après eux vinrent les *chulillos*, piétons chargés d'exciter le taureau, et qui n'ont d'autres armes qu'un manteau de soie de couleur voyante, qu'ils agitent devant les yeux de l'animal furieux pour détourner sa colère. Leur costume, plus léger, bien qu'aussi riche que celui des *picadores*, était aussi plus gracieux. Ils n'avaient pas, comme ceux-ci, le vaste *sombrero* gris à larges bords; leur tête n'était cou-

Digitized by Google

verte que de la classique résille noire; une veste de soie étroite et toute couverte de riches brederies d'or, une culotte blanche bien serrée et des bas de soie blancs dessinaient leurs formes musculeuses. Ils saluèrent à leur tour avec beaucoup de grace les autorités, qui leur rendirent leur salut, et chacun se retira pour faire place au héros de la fête.

Une porte s'ouvrit brusquement, et l'on vit bondir dans l'arène un taureau de cinq ans, qui s'arrêta tout d'un coup, l'air plus étonné que farouche, devant cette foule immense, qui l'accueillait de ses cris et de ses trépignemens. Quoique l'usage, m'a-t-on dit, soit de faire jeûner pendant vingt-quatre heures l'animal qu'on destine au combat, pour diminuer ses forces, et de lui laisser tomber sur le dos, au moment où on le lâche, une lourde barre de bois qui brise à moitié le ressort de sa puissante échine, le nouveau venu avait encore l'air de taille et d'humeur à vendre chèrement sa vie. Ses cornes n'avaient pas ces immenses dimensions que je n'ai vues qu'aux bœufs d'Italie; mais elles n'en étaient guère moins formidables, et son cou court et ramassé, ses fanons pendans, et son œil rouge et étincelant comme du feu, annonçaient une vigueur peu commune.

A peine avait-il eu le temps de reconnaître le terrain, que l'agile bataillon des *chulillos* vint voltiger autour de lui. Chacun, en déroulant devant ses yeux sa bannière de soie, cherchait à lui faire quitter le milieu de l'arène pour l'attirer aux extrémités, près de certains abris en planches où se réfugient les *chulillos* en danger. C'était là que l'attendaient les *picadores*, un mouchoir noué sur les yeux de leurs chevaux, qui, sans cela, n'attendraient jamais le taureau de pied ferme, et les cuisses rembourrées de manière à ne pas craindre la corne de l'animal en furie.

Lorsque le taureau, impatienté des agaceries des *chulillos*, eut quitté son poste pour en poursuivre un jusqu'à l'extrémité de l'enceinte, un *picador*, la lance au poing, vint lentement se présenter devant lui. A la vue de ce nouvel ennemi, plus redoutable que les autres, le taureau s'arrêta encore une fois tout court, indécis, mais non pas effrayé. Le *picador*, avec un merveilleux sang-froid, l'œil attaché sur l'œil du taureau pour y lire le côté par où son ennemi devait l'attaquer, assurait sa lance sous son bras et se préparait à soutenir ce redoutable choc. Cette lance, du reste, n'en est pas une; ce n'est qu'un aiguillon armé d'un fer assez long pour irriter le taureau, mais non pour le blesser. Tout l'art du *picador* consiste à présenter son fer d'une main ferme au taureau, qui se l'enfonce lui-même dans le poitrail, et à tenir bon sous ce terrible effort jusqu'à ce que le taureau, désespérant de vaincre l'obstacle, se retourne pour aller chercher un autre ennemi.

Enfin, le taureau, qui pendant ce temps étudiait aussi son adversaire, tout en labourant la terre de ses pieds de devant, se décide à s'élancer sur lui. Le *picador* l'attend de sang-froid, et sa lance, soutenue par une main vigoureuse, s'enfonce dans le flanc du taureau. Mais le noble animal, irrité par sa blessure, écarte, par un effort désespéré, l'obstacle qui l'arrêtait, et

Digitized by Google

déchire de ses cornes le flanc du cheval, qui, en se cabrant, renverse le cavalier. Aussitôt l'essaim des *chulillos* se précipite sur lui pour détourner sa colère, tandis que Montès, le plus célèbre *matador* de la Péninsule, Montès, dont j'avais reconnu le beau profil romain, pour l'avoir vu, il y a six mois, lithographié sur nos boulevarts, parvenait, à force d'adresse et de courage, à attirer sur lui la fureur du taureau, qu'avec un bond léger il eut bientôt évité.

La même manœuvre recommença cinq ou six fois, aux applaudissemens forcenés des spectateurs, et aux cris de *bravo toro!* chaque fois que le pauvre animal, qu'on forçait évidemment de sortir de son caractère, avait labouré de sa corne le flanc d'une des rosses qu'on obligeait, bien malgré elles, à marcher contre lui. Somme toute, c'était, quoi qu'en disent les fanatiques de taureaux, race qui, aujourd'hui même, commence à se perdre en Espagne, c'était un triste et dégoûtant spectacle que cette boucherie de sang-froid, où tous les acteurs, excepté l'homme, semblaient figurer à regret. Quant à moi, je confesse ici ma faiblesse, je ne le supportai si long-temps qu'en détournant les yeux aux plus beaux coups, c'est-à-dire aux momens critiques où le *picador*, renversé avec son cheval, restait engagé sous lui jusqu'à ce qu'on vînt le délivrer. Sans doute, j'admirai le courage et la légèreté des *chulillos* et le sang-froid des *picadores;* mais l'idée peut-être fausse qu'ils ne couraient pas, après tout, grand danger, m'ôtait une bonne partie de l'intérêt qu'ils auraient pu m'inspirer. Je plaignais les chevaux encore plus que les hommes, et le taureau encore plus que les chevaux : généreux animal qu'on avait été retirer de ses tranquilles pâturages de la montagne pour le livrer en spectacle à cette foule endurcie, comme un Barbare du Danube condamné à mourir pour les menus-plaisirs des Romains, et qui devait encore, avant de mourir, saluer ses bourreaux.

Un seul rôle me parut noble et grand dans toute cette *carniceria*, c'était celui de Montès, qui, toujours occupé de protéger les autres sans songer à lui-même, semblait vraiment leur génie tutélaire. Se faisant un jeu de la colère du taureau, dont un coup d'œil, dit-on, lui révèle le caractère, un geste, une inclinaison du corps lui suffisait souvent pour se détourner de la ligne droite que suit toujours le taureau, et échapper à la redoutable atteinte de la corne qui le menaçait.

Quand le taureau, irrité par les dards recouverts de banderolles de papier que les *chulillos* lui enfoncent dans le cou, par dessus les cornes, au moment même où il fond tête baissée sur eux, parut suffisamment excité pour livrer son dernier combat; quand il eut déchiré assez de flancs de chevaux, et qu'assez de sang eut ruisselé dans l'arène avec leurs entrailles fumantes qu'ils traînaient quelquefois après eux, Montès parut, tenant d'une main un petit manteau rouge, et de l'autre une courte et forte épée.

A l'instant même, un silence imposant d'anxiété régna dans toute l'arène parmi les quinze mille spectateurs. Chacun retint son haleine de peur de perdre un des coups de ce duel à mort qui allait succéder aux joûtes à armes

Digitized by Google

courtoises qu'on avait vues jusque-là : l'homme et le taureau s'arrêtèrent l'un devant l'autre, comme si chacun eût enfin trouvé un ennemi digne de lui. Mais le taureau baisse la tête, creuse la terre de ses pieds, hume la poussière de ses naseaux sanglans, et semble avoir besoin de s'exciter lui-même, tandis que l'homme, toujours maître de lui, cherche dans l'œil de son ennemi la pensée secrète qui guidera son attaque, et lui présente de loin le fer aigu qu'il doit lui-même enfoncer dans ses flancs.

Cependant le taureau, animé par les cris des spectateurs, qu'avait lassés sa longue hésitation, piqué même par quelques-uns de ceux qui se trouvaient le plus près de lui, heureux et fiers d'avoir du sang après les longs aiguillons qu'ils enfonçaient dans sa croupe, se décide tout d'un coup : il s'élance tête baissée sur Montès, qui, par un léger mouvement du corps, évite la corne, et fiche dans la nuque du taureau le fer que celui-ci, par son seul élan, fait entrer jusqu'à la garde.

A ce beau coup, à ce coup difficile qui réussit rarement et coûte souvent la vie à celui qui le manque, des applaudissemens frénétiques ébranlèrent toute l'enceinte, qui sembla un instant prête à s'écrouler. Moi-même, je l'avoue, malgré le dégoût que m'avait inspiré ce spectacle, je me sentis ému un instant du froid courage et de la merveilleuse agilité de cet homme, baladin héroïque, ennobli par le danger, et qui risque tous les quinze jours sa vie pour quelques centaines de francs. Montès a de la fortune, fortune acquise dans cent combats, au prix de son sang et au péril de sa vie; il pourrait vivre heureux et tranquille, mais la gloire l'appelle dans le cirque, et Montès n'a jamais su résister à l'appel de la gloire. Les applaudissemens de la foule et l'enivrant attrait du danger manqueraient dans sa retraite à ce Sylla des *matadores*, s'il abdiquait une dictature que nul ne lui conteste. Montès est né pour l'arène, il y a vécu, et il y mourra sans doute comme tous ses pareils, comme le chasseur de chamois meurt à la montagne, plutôt que d'aller finir paisiblement dans son lit comme un homme de la plaine.

Cependant le taureau, son épée fichée dans la nuque, parcourait encore l'arène, mais au hasard, sans suivre une ligne droite et sans voir même ses ennemis, qui s'agitaient autour de lui, comme des corbeaux autour du daim blessé, qui leur promet un festin. Le malheureux cherchait sans doute une place pour mourir; quand il l'eut trouvée, quand, pareil au gladiateur romain, il eut regardé encore une fois l'arène qui tournait autour de lui, il s'agenouilla lourdement et tomba pour ne plus se relever. Un long cri de joie retentit dans l'arène, comme si, pour cette foule altérée de sang, cette mort était un triomphe en même temps qu'un plaisir. Il respirait encore que trois mules, ornées de clochettes retentissantes, étaient attelées après son cadavre et l'entraînaient après elles, en laissant sur leur passage une longue trace de sang, et le convoi funèbre du pauvre taureau n'avait pas disparu, qu'une autre victime entrait déjà dans l'arène et que le second acte du drame de sang avait commencé.

Digitized by Google

Comme toutes les scènes de ce drame se ressemblent, en avoir raconté une, c'est les avoir racontées toutes. Ma conscience de voyageur me faisait un devoir d'assister au moins une fois à cet odieux spectacle; mais, après la mort du troisième taureau, le mal de cœur commençant à me gagner, je me décidai à sortir, au grand étonnement de mes voisins, qui ne comprenaient pas qu'on s'en allât ainsi au plus beau moment. Je jetai cependant, avant de partir, un coup d'œil sur l'assemblée, qui était pour moi la partie la plus intéressante du spectacle, et je fus frappé de l'animation de toutes les figures et de la beauté de la race andalouse, race bien plus caucasienne que mauresque, quoi qu'on en ait dit, surtout parmi les paysans, si différens de la population chétive et étiolée de la ville. Il était facile de les reconnaître à leur haute taille, à leur allure leste et fière, à leur chapeau pointu surmonté d'une petite houppe de soie, à leur veste de cuir brodé, suivant l'usage arabe, et à leurs longues guêtres aussi de cuir brodé qui défendent la jambe jusqu'au genou.

Quant aux femmes, malgré la réputation qu'on leur a faite, je n'ai trouvé jusqu'ici rien qui les distingue du reste des Espagnoles, dont elles ont les beaux yeux, le petit pied, mais aussi le teint jaune ou brun, avec un peu plus de grace peut-être et plus de prétention dans la démarche. Toutes portaient invariablement la mantille à cette fête démocratique d'où les chapeaux sont bannis, et où la reine elle-même n'oserait porter d'autre coiffure que la mantille. Les élégans de Cadix avaient au moins du *majo* andalous la veste ou le chapeau pointu, car il est de mauvais ton de venir à la *corrida* en toilette, tant cet instinct d'égalité qui fait le fond du caractère espagnol perce ici par tous les pores.

P. S. Hier, jour de l'Assomption, a eu lieu, au dire de tous les connaisseurs, la plus belle *corrida* qu'on ait encore vue au Puerto; dix-huit chevaux ont été tués, tous les *picadores* et quelques *chulillos* ont été blessés, et le fameux Montès lui-même n'a échappé que grace à son extrême agilité, et a eu ses vêtemens tout déchirés par la corne du taureau. Quatre des taureaux destinés au combat ont eu la vie sauve, car il ne s'est trouvé personne pour les combattre. Comme je ne me suis pas soucié d'assister à ce divertissement, personne ici, parmi les Gaditains de pur sang, ne peut comprendre mon apathie; on me dit qu'il en est toujours ainsi avec les étrangers; qu'à la première fois, la *corrida* les dégoûte, mais qu'il faut y retourner, et que je serais bientôt aussi passionné pour elle qu'un véritable Andalous. Il se peut qu'on dise vrai; mais je n'ai pas envie d'essayer.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

Digitized by Google

PENSÉES D'AOUT.

Nous tirons du volume des *Pensées d'Août*, par M. Sainte-Beuve, qui paraît demain chez le libraire Renduel, les deux pièces suivantes, qui donneront idée du ton. M. Alfred de Musset avait, dans quelques vers, reproché à son ami, M. Sainte-Beuve, de ne plus faire de poésies, et il lui rappelait qu'il existe souvent en nous un poète endormi, *toujours jeune et vivant*. M. Sainte-Beuve lui répond par ces stances :

A Alfred de Musset.

Il n'est pas mort, Ami, ce poète en mon ame;
Il n'est pas mort, Ami, tu le dis, je le crois.
Il ne dort pas, il veille, étincelle sans flamme;
La flamme, je l'étouffe, et je retiens ma voix.

Que dire et que chanter quand la plage est déserte,
Quand les flots des jours pleins sont déjà retirés,
Quand l'écume flétrie et partout l'algue verte
Couvrent au loin ces bords, au matin si sacrés?

Que dire des soupirs que la jeunesse enfuie
Renfonce à tous instants à ce cœur non soumis?
Que dire des banquets où s'égaya la vie,
Et des premiers plaisirs, et des premiers amis?

L'Amour vint, sérieux pour moi dans son ivresse.
Sous les fleurs tu chantais, raillant ses dons jaloux.
Enfin, un jour, tu crus! moi, j'y croyais sans cesse;
Sept ans se sont passés!... Alfred, y croyons-nous?

Digitized by Google

L'une, ardente, vous prend dans sa soif, et vous jette
Comme un fruit qu'on méprise après l'avoir séché.
L'autre, tendre et croyante, un jour devient muette,
Et pleure, et dit que l'astre, en son ciel, s'est couché.

Le mal qu'on savait moins se révèle à toute heure,
Inhérent à la terre, irréparable et lent.
On croyait tout changer, il faut que tout demeure.
Railler, maudire alors, amer et violent,

A quoi bon? — Trop sentir, c'est bien souvent se taire,
C'est refuser du chant l'aimable guérison,
C'est vouloir dans son cœur tout son deuil volontaire,
C'est enchaîner sa lampe aux murs de sa prison!

Mais cependant, Ami, si ton luth qui me tente,
Si ta voix d'autrefois se remet à briller,
Si ton frais souvenir dans ta course bruyante,
Ton cor de gai chasseur me revient appeler,

Si de toi quelque accent léger, pourtant sensible,
Comme aujourd'hui, m'apporte un écho du passé,
S'il revient éveiller à ce cœur accessible
Ce qu'il cache dans l'ombre et qu'il n'a pas laissé,

Soudain ma voix renaît, mon soupir chante encore,
Mon pleur, comme au matin, s'échappe harmonieux,
Et tout parlant d'ennuis qu'il vaut mieux qu'on dévore,
Le désir me reprend de les conter aux cieux.

Dans l'autre pièce, le poète, voyageant en Suisse, se reporte au souvenir des amis qu'il a laissés :

— Les lieux sont beaux et grands; ils parlent un langage
A d'abord étonner, à remplir sans partage,
A faire qu'on s'arrête à leur gloire soumis,
Et qu'Ithaque un instant s'oublie, et les amis.
Et pourtant, et bientôt, cette nature immense
Laisse un grand vide au cœur et le tient à distance,
Et tous ces monts glacés qu'à l'horizon je vois,
Pour m'y bercer de loin, n'ont pas même les bois.
Oh! j'ai besoin toujours, quelque lieu qui m'appelle,

Digitized by Google

De l'homme et des amis, du souvenir fidèle,
De ressaisir au cœur l'écho du cœur sorti,
De chercher au sentier ce qu'un autre a senti!
De ce cadre si fier par les monts qu'il assemble,
Dans un détail chéri, l'on goûte mieux l'ensemble.
En y prenant pour guide un rayon préféré,
Le tout plus tendrement s'éclaire à notre gré.
Un banc au bord du lac, un ombrage, une allée
Où d'avance l'on sait qu'une ame, un jour voilée,
S'est assise en pleurant; des rocs nus et déserts,
Mais qu'un chantre qu'on aime a nommés dans ses vers;
Ces places, à nous seuls long-temps recommandées,
Mêlant au vaste aspect la douceur des idées,
Voilà, dans ces grands lieux, à l'écart et sans bruit,
Ce que ma fuite espère et tout d'abord poursuit.

Laissant les bords nombreux où le regard hésite,
Aussitôt arrivé, j'ai donc choisi mon site
Aux bosquets odorans d'une blanche villa,
Cherchant l'endroit, le banc, et me disant : C'est là!
Il était soir; le jour, dans sa pénible trace,
Avait chargé le lac d'orage et de menace;
Mais, comme dans la vie on voit souvent aussi,
Le couchant soulevait ce lourd voile éclairci.
Je m'assis solitaire, et là, pensant à celle
Qui m'avait dit d'aller et de m'asseoir comme elle,
Je méditais les flots et le ciel suspendu,
Le silence lui seul et le calme entendu,
La couleur des reflets. La nue un peu brisée
Jetait un gris de perle à la vague irisée,
Et le lac infini fuyait dans sa longueur.
Cette tranquillité me distillait au cœur
Un charme, qui d'abord aux larmes nous convie :
« Oh! disais-je en mon vœu, rien qu'une telle vie,
Rien qu'un destin pareil au jour qu'on vient d'avoir,
Lourd, orageux aussi, mais avec un tel soir! »

A Lausanne, aussitôt que la barque m'y jette,
Qu'ai-je fait? tout d'un bond j'ai cherché *la Retraite*,
C'est le nom (près de là) de la douce maison,
Où des amis bien chers ont fait une saison,

Digitized by Google

Ils m'en parlaient toujours d'une secrète joie.
Le lac vu du jardin, ces grands monts de Savoie
Tout en face, si beaux au couchant enflammé...,
J'ai voulu prendre un peu de ce qu'ils ont aimé.
Je suis allé, courant comme à la découverte,
Demandant le chemin à chaque maison verte;
Tant que, lisant le nom sur la barrière écrit,
Je m'y sois arrêté d'un regard qui sourit;
Et sans entrer plus loin (car si matin je n'ose),
J'ai tout vu du dehors, comme hélas! toute chose.
Enfin j'ai côtoyé, j'ai compris ce doux lieu;
A mes amis, un soir d'hiver, au coin du feu,
Je dirai : *Je l'ai vu*; je pourrai leur répondre,
Et, sur un point de plus, l'ame ira se confondre.

A Thoun, miroir si pur, de granit encadré,
Je voguais, à la main tenant mon cher André,
Négligemment, sans but... Tout d'un coup, à la page
Où je lisais le moins, je saisis un passage:
O Thoun, onde sacrée! (1) — Il a vu ces grands bords;
Jeune, il a dénombré leurs sauvages trésors.
Il les voulait revoir, quand l'amour infidèle
Le délaissait en proie à sa flamme moins belle;
Il s'y voulait guérir! — L'eau, les monts et les cieux
Ont redoublé d'attrait. Le roc mystérieux
Qu'il m'indique en ses vers, et le creux qui s'enfonce,
Le voilà, plus présent quand c'est lui qui l'annonce.
Il y cherchait, blessé, comme un asile sûr.
Mon cœur, aux mêmes lieux traînons mon deuil obscur!

Ainsi, je vais en art, en amitié secrète
Observant les sentiers. Ainsi, fais, ô poète,
Ainsi, fais de tes jours! et quand l'homme bruyant,
Qu'on répute là-bas solide et patient,
Jusqu'à trois fois peut-être, en sa lourde carrière,
Change d'opinions et de vaine bannière,
Toi qui parais volage et souvent égaré,
Passe ta vie à suivre un vestige adoré!

SAINTE-BEUVE.

(1) André Chénier, Élégie 40e.

Digitized by Google

BULLETIN.

La politique, depuis que la dissolution de la chambre est résolue, semble vouloir s'arrêter un moment; on laisse dans l'incertitude toutes les questions graves qui se rattachent à cette question déjà résolue. Nous avons imité la politique, nous avons pris nos vacances, et pour la seconde fois nous sommes allés visiter le camp de Compiègne, le seul endroit de France où l'on se remue aujourd'hui; il fallait bien marcher au-devant des évènemens qui ne venaient pas à nous, et les prendre partout où nous les trouvions. Pour toute politique, nous avons à vous offrir le glorieux bulletin de la grande bataille qui a été livrée, le mercredi 20 septembre, dans les campagnes voisines de Compiègne, bulletin véridique et sans passion, rédigé par un témoin oculaire.

La veille de cette mémorable journée du 20 septembre, on avait appris, par le programme imprimé, qu'un corps d'armée, imaginaire ennemi de la France, venait de traverser la Somme et se dirigeait par Montdidier vers Compiègne. Le danger était imminent. L'ennemi approchait de la rivière d'Aronde, le dernier petit cours d'eau qui lui restait à franchir pour arriver jusqu'à l'Oise. Heureusement nous avions plus de dix-huit mille hommes de bonnes troupes à Compiègne et aux environs, et presque autant de généraux et d'officiers d'état-major, pour arrêter l'ennemi sur l'Aronde, et le rejeter, soit sur Montdidier, soit sur Roye, car il faut bien laisser quelque chose au hasard dans la guerre.

Le camp de Compiègne, qui avait mission de se porter sur l'Aronde, se composait de trois divisions, ainsi distribuées et commandées.

1re division, commandée par le lieutenant-général baron Achard, ayant sous ses ordres le maréchal-de-camp baron Létang, avec le 5e hussards, le 1er et le 9e léger, et le maréchal-de-camp de Saint-Yon, avec le 30e et

Digitized by Google

le 55e de ligne; plus, une batterie d'artillerie, des équipages de ponts et une compagnie du génie.

2e division, commandée par le lieutenant-général vicomte Schramm, ayant sous ses ordres le maréchal-de-camp baron Galbois, avec le 6e chasseurs à cheval, le 7e et le 16e léger, et le maréchal-de-camp comte d'Houdetot, avec le 34e et le 64e de ligne; plus, une batterie d'artillerie et une compagnie du génie.

Division de réserve, confiée au lieutenant-général comte Dejean, ayant sous lui le maréchal-de-camp comte Durocheret, avec le 15e et le 21e de ligne, et le maréchal-de-camp Blanquefort, avec le 8e et le 10e dragons et le 10e cuirassiers, le tout appuyé par deux batteries d'artillerie.

C'était, comme on voit, presque tout l'effectif du camp de Compiègne, réparti en trois divisions. Mais que restait-il donc pour composer l'armée ennemie? Dans tout cela, qui se résoudra à faire l'ennemi, pour être battu à coup sûr? La question était embarrassante pour nous-mêmes au commencement de l'action; déjà nous jugions l'affaire engagée, puisqu'on faisait le coup de fusil et qu'on tirait le canon sous nos yeux, aux bords de l'Aronde, et cependant nous n'avions pas encore très bien distingué l'ennemi, tant il était imperceptible, comparé aux masses de l'armée française. Par bonheur, nous rencontrâmes, tout d'abord, un de nos meilleurs généraux et des plus bienveillans, M. le général Pelet, qui était venu en amateur assister à la bataille, sur l'invitation du prince royal. Avec une extrême obligeance, que ne semblait provoquer ni notre apparence de bourgeois désœuvré, ni l'allure de notre cheval de louage, emprunté aux écuries des Kuntzmann et des Pellier de Compiègne, il voulut bien venir au secours de notre embarras en nous montrant le programme et la carte dressée exprès par l'état-major pour l'intelligence des opérations de la journée.

L'ennemi, c'était le général Marbot, qui avait bien voulu accepter le rôle le moins brillant; son armée, c'était le 5e régiment de chasseurs à cheval, tellement disséminé sur toute l'étendue des terrains accidentés d'au-delà de l'Aronde, qu'il était vraiment nécessaire d'être dans le secret pour apercevoir là un corps d'armée. Mais tout alla bien, tout nous parut d'une simplicité charmante, dès qu'on nous eut fait lire, sous le titre d'*Observations*, tout à la fin du programme : *Le 5e régiment de chasseurs à cheval est chargé de figurer les lignes ennemies. Quelques cavaliers, groupés autour d'un fanion rouge* (petit drapeau au bout d'une lance), *simulent des corps de troupes de toutes armes*.

L'armée ennemie, donc, représentée par les fanions rouges, avait déjà fait passer l'Aronde à ses éclaireurs, près des villages de Braine et de Revenne, et les chasseurs de son avant-garde n'étaient qu'à une lieue et demie de Compiègne, lorsqu'arriva la division du général Achard, destinée à forcer, sur la droite de Braine, le passage de cette petite rivière. Il était environ huit heures, la fusillade commença entre les chasseurs ennemis et nos voltigeurs du 1er léger. Ceux-ci, appuyés bientôt par tout leur régiment,

Digitized by Google

ne tardèrent pas à repousser leurs faibles adversaires dans les bas-fonds où est situé le village de Revenne et où coule l'Aronde. En ce moment on vint nous redire une parole du général Marbot, qui peut prouver avec quelle facilité on communiquait encore d'une armée à l'autre; il se plaignait que l'affaire eût été engagée trop tôt et poussée avec trop de vivacité; ce n'était pas ce qui avait été convenu la veille, et s'il voulait bien être battu, il croyait du moins qu'on devait l'avertir avec plus de cérémonie et attendre qu'il fût prêt. Il est sûr qu'autrefois les officiers français se conduisaient avec plus de courtoisie contre de vrais ennemis, lorsqu'ils saluaient, par exemple, à Fontenoy, les officiers anglais et les priaient poliment de faire feu les premiers. Mais c'est qu'il s'agissait de vrais ennemis et que la politesse était de l'héroïsme. Mais dans l'escarmouche que nous avons vue sur les bords de l'Aronde, comment nos voltigeurs auraient-ils pu se montrer aussi courtois, avec des fusils chargés à poudre? Ce n'était qu'un jeu, et c'était à qui le commencerait; il y en eut même qui, voyant la surprise du général ennemi, ne songèrent qu'à le presser plus vivement et se rappelèrent ces paroles mémorables : « Tu me pousses en tierce, avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare ! »

Les éclaireurs du général Marbot une fois culbutés au-delà de l'Aronde, la fusillade continua avec ardeur de notre côté; l'artillerie s'en mêla, et dirigea son feu vers la plaine opposée sur des ennemis invisibles. Ce fut toutefois l'instant où il y eut le plus d'illusion pour nous; dès-lors qu'on ne voyait plus d'ennemis, il était possible d'imaginer qu'il y en avait beaucoup sur les bords de la rivière, garnis d'un épais rideau d'arbres, impénétrable à l'œil. Mais bientôt il fut évident que l'ennemi ne s'était pas arrêté si près de nous dans sa fuite, car les pontonniers de l'armée française, protégés dans leur travail par le feu de l'artillerie, venaient de jeter, en une demi-heure, trois ponts de chevalets sur l'Aronde, sans être inquiétés par les troupes ennemies.

Pendant que ce travail s'opérait, nous avions eu à peine le temps de nous porter, à cheval, vers la division Schramm, qui, après avoir passé l'Oise à sept heures du matin, était allée prendre position à plus d'une lieue sur la gauche de la division Achard, entre la ferme de Sept-Voies et la grande route de Montdidier. Nous savions qu'elle devait, dès que la 1re division aurait débouché au-delà de Braisne, attaquer Beaugy, passer les défilés de la grande route et ceux de Beaugy à Monchy, s'emparer de ce dernier village, et déboucher ensuite par la droite, pour se trouver en ligne avec la division Achard. Elle fit tout cela, mais assez obscurément; on peut dire que ce fut une division dont le rôle, pour une partie de la journée, fut sacrifié au rôle plus brillant de la première : on la crut même perdue (qu'on nous pardonne ce souvenir!) ni plus ni moins que le corps d'armée de Grouchy à Waterloo. Quand nous retournâmes, vers la droite, à la division Achard, que nous suivions de préférence, elle avait franchi l'Aronde sur les ponts improvisés, et combattait en ligne dans les plaines et sur les plateaux de la rive gauche de cette rivière.

Digitized by Google

De tout ce qui s'est fait ce jour-là, l'ouvrage des pontonniers est ce qui est le plus digne d'être admiré sérieusement. Par malheur, ces ponts ont été coupés dans la retraite, qui a suivi de près la victoire, et l'on a eu tort d'imiter avec autant de fidélité les incidens ordinaires d'une retraite. Un pont est toujours chose utile pour l'habitant des campagnes, même lorsqu'il a été fait par manière d'amusement, et puisqu'il y a eu tant de simulacres dans cette bataille pour rire, on aurait bien dû respecter le travail des pontonniers en faisant le simulacre de le démolir.

Dès que la première division eut l'espace nécessaire pour se développer librement sur le terrain de la rive gauche de l'Aronde, et que la division Schramm, dont on n'avait pas de nouvelles, eut enfin reparu, et avec elle toute la réserve, qui avait dû observer ses mouvemens et s'y conformer, ce fut un beau spectacle. Le prince, commandant en chef, eut sous ses ordres et put faire manœuvrer à la fois dix-huit mille hommes, qu'on embrassait d'un seul coup d'œil. Il les fit mouvoir, en effet, dans plusieurs directions, comme un seul homme, avec un talent de tacticien auquel tout le monde rendait hommage, et auquel nous devons souhaiter des occasions de s'exercer un jour plus utilement pour la France, plus glorieusement pour lui-même.

On acheva ainsi de poursuivre, toujours battant, les troupes ennemies, qui se repliaient et occupaient successivement plusieurs positions assez fortes. Dans une de ces phases de la retraite du général Marbot, il y eut contre son corps d'armée une charge brillante de la cavalerie de réserve, qui arriva imprévue comme un ouragan. Des escarmouches étaient engagées entre les tirailleurs de l'infanterie et les chasseurs à cheval de l'arrière-garde ennemie. Tout d'un coup les tirailleurs se retirent, et, comme s'ils fuyaient, vont chercher un refuge dans les bataillons de fantassins d'où ils sont sortis; à leur place, et dans la scène qu'ils ont ouverte, en se séparant comme un rideau de théâtre, les dragons se précipitent au galop, le sabre en avant, et chassent devant eux les cavaliers à fanions rouges qui leur sont opposés.

Il fallait voir alors un ou deux amateurs bourgeois, — qui, sur des chevaux de Compiègne, s'étaient engagés à plaisir entre les lignes des tirailleurs des deux partis, — se presser d'arriver, avec plus de lenteur qu'ils ne voulaient, aux abords d'un fossé, et s'y retrancher de leur mieux pour laisser s'écouler, dans un nuage de poussière, cette tempête de cavaliers qui passait, comme le souffle du Seigneur, devant leur face.

Il y avait en effet, dans cette étrange bataille, des spectateurs de plus d'un genre, qui n'étaient pas un des élémens les moins curieux du spectacle. On voyait courir sur les ailes de l'armée, et se disperser tantôt en avant, tantôt en arrière, une bande de chasseurs, mais de chasseurs bourgeois, non enrôlés, et portant gibecières et fusils à deux coups, pour tirer le lièvre et la perdrix. A chaque fois qu'une division faisait un mouvement ou recommençait ses feux de ligne, à chaque fois surtout que le canon ébranlait l'atmosphère au loin, des compagnies de perdrix s'enlevaient éperdues, passaient

Digitized by Google

au-dessus de ces milliers de fusils et de carabines qu'elles avaient tort de craindre, et allaient trouver la mort dans un champ voisin, plus plaisible, de la main de quelques chasseurs isolés. Ou bien des lièvres sortaient de leur gîtes, parcouraient le terrain de manœuvres en tout sens, rencontrant partout des bataillons d'infanterie, des dragons, des cuirassiers, des hussards, des artilleurs avec tout leur matériel bruyant, et, dans les intervalles de ces groupes armés, des paysans avec des bâtons, qui leur barraient le passage ou les poussaient dans l'embuscade du chasseur en blouse. Souvent les tirailleurs, voyant leurs officiers si loin et le gibier si près d'eux, ne pouvaient résister à la tentation et déchargeaient sur lui la bourre de leurs fusils à bout portant; ils croyaient fort bien remplir les intentions du programme en négligeant les cavaliers de M. Marbot et tirant leur poudre aux lièvres. De cette façon il y eut peut-être, pour le retour, un peu de gibier dans plusieurs sacs de voltigeurs, qu'on avait eu soin de laisser vides le matin, pour ne pas aggraver les fatigues du soldat dans cette longue et chaude journée. A vrai dire, le grand fait d'armes de la bataille, le seul évènement sérieux, ce fut la chasse aux lièvres, et l'on vit un moment où les dix-huit mille hommes réunis entre le bois de Monchy et le village d'Antheuil semblaient une prodigieuse armée de gardes-chasses ayant mission de faire une battue immense, et de rabattre les perdrix, les lièvres et les lapins, pour le plaisir plus que royal d'une quinzaine de manans picards.

La première division marcha ainsi, à travers les lièvres, jusqu'à la ferme des Loges, sur la droite de la route d'Abbeville à Compiègne, où elle eut encore une brillante affaire; à cheval sur la route, elle fit des feux de peloton, des feux de file, tira le canon sur la droite, brûla toute la poudre qu'il était nécessaire de brûler pour emporter une pareille position; puis elle se porta encore une fois en avant, et, à ce signe, il nous fut aisé de reconnaître que le programme s'exécutait de point en point, que la ferme des Loges était enlevée, sans que le fermier s'en fût aperçu, sans qu'il eût rien compris à ce qu'on voulait de lui et de sa métairie.

Cependant l'ennemi s'était retiré et avait pris position à la ferme de Portes, à trois lieues au nord-ouest de Compiègne, dans la direction de Montdidier. Il fallait le déloger de là, c'était le but; on en chargea la division Schramm, qui eut enfin quelque chose à faire à la clarté du jour et à la vue du prince généralissime, pauvre division qu'on avait trop long-temps tenue dans une inaction qu'elle croyait injurieuse!

La seconde division, appuyée par la réserve, fait bravement son devoir. La ferme de Portes est attaquée, et l'ennemi l'abandonne. Nos soldats sont vainqueurs; on leur commande : Portez armes! présentez armes! rompez les rangs! formez les faisceaux!

Tout le monde déjeune comme il peut. Le soldat trouve dans son sac le pain de munition. Les voitures des cantinières arrivent pour ceux qui ont économisé depuis long-temps le *sou de poche* de chaque jour; les équipages de l'administration militaire apportent à tout le monde la ration de vin pro-

Digitized by Google

mise et si bien gagnée. Un régiment, dit-on, a eu le bonheur alors de se tromper, et de boire double ration, si bien qu'il sera obligé de payer la *ration simple*, comme on dit, sur sa *masse noire*, à moins que le général en chef ne pardonne, comme il faut pardonner un moment d'erreur, en payant de sa bourse le trop bu.

Les officiers-généraux et l'état-major déjeunent, de leur côté, sur l'herbe, confortablement recouverte d'une blanche et longue nappe, de vins généreux, de viandes froides, de pâtés de haut goût, qui font boire aux plus sobres plus que la *ration simple*, sans erreur aucune. Ce fut en cette occasion qu'on vit tout ce qu'il y avait de généraux et d'officiers supérieurs qui suivaient l'armée sans commandement. Un maréchal de France, le marquis de Grouchy, fut exact au rendez-vous. Un autre, qui était invité également, le maréchal Gérard, se fit attendre pendant toute la bataille, — cela ne lui est pas ordinaire, — et manqua aussi au déjeuner. Le général Pelet se tenait un peu à l'écart, comme un sage, qui ne recherche pas la faveur, et qui est toujours sûr d'être assez distingué par le public et par le prince.

D'autres officiers-généraux, vieux courtisans de l'empire, admis les premiers à la cour de la révolution de juillet, se faisaient reconnaître et faisaient remarquer en même temps, par l'empressement de leurs salutations, un étranger qu'on disait être le duc Alexandre de Wurtemberg. Sans être très familiarisé avec les physionomies princières, nous serions disposé à croire que c'était bien quelque apparition de cette nature, un homme né heureux, auquel on destine une des plus spirituelles et des plus gracieuses princesses. Comme on dit dans *Hamlet* : — « *What! is Horatio there?* — *Yes, a piece of him.* » N'est-ce pas Horatio que voilà? — Sans doute, c'est bien quelque chose comme cela. Expliquez donc autrement les courbes prodigieuses décrites par plusieurs chapeaux galonnés !

Il est vrai que nous avons vu, aux environs de la ferme de Portes, de singulières méprises de ce bon peuple picard, qui ne se connaît guère plus en figures d'aucune espèce, que nous ne connaissons nous-mêmes les visages des princes du Wurtemberg. Dans une des voitures qui contenaient la suite des duchesses de Mecklembourg et d'Orléans, tous les regards se concentraient sur un conseiller d'état, nous ne savons lequel, mais très extraordinaire, quel que soit son service : il avait eu la fantaisie de venir trôner, du haut de la calèche où il était admis, au-dessus d'un champ de pommes de terre, dans ce costume insignifiant, brodé d'un bleu pâle, qu'on a infligé au conseil d'état. La foule des spectateurs s'accordait à le prendre pour M. le ministre de l'intérieur, et s'en retournait satisfaite d'avoir vu, *dans son costume de ministre*, comme elle disait, l'ami du roi, l'ancien intendant de la liste civile, le protecteur naturel du château et de la forêt de Compiègne. M. de Montalivet ne se doute peut-être pas de l'empressement que mettaient les populations de Montdidier, de Roye, de Gournay-sur-Aronde, à faire connaissance avec le ministre. Il a trompé leur attente, il a été presque invisible, et cela se conçoit aisément, lorsqu'on n'a que deux jours pour

Digitized by Google

respirer *l'oxigène* des bois et échapper aux soucis des affaires. Le jour de la grande bataille, il était déjà reparti pour Paris, et, la veille, il chassait, dit-on, dans la forêt, non pas avec un corps d'armée, mais avec une bonne meute et un cheval anglais, comme il convient à un vrai chasseur. Il doit beaucoup au conseiller d'état qui l'a si bien représenté pendant ce temps.

L'heure de la retraite arriva après le repos de la ferme de Portes. Le général Marbot, ayant repris des forces et du courage au déjeuner du prince, ramena ses chasseurs à la charge, et les trois divisions du camp de Compiègne se replièrent successivement sur toutes les positions qu'elles avaient occupées dans la matinée. Peu curieux d'assister à une retraite qui devait suivre le même sentier qu'avait déjà suivi la victoire, je retournai à la ville, en prenant le plus court chemin, avec toute la précision de coup d'œil et toute la rigueur mathématique dont j'étais capable. Un respectable laboureur, me rencontrant parmi quelques tas de luzerne nouvellement fauchée, que je n'épargnais guère par amour de la ligne droite, me dit avec modération et sang-froid : « C'est bien, monsieur! le gouvernement paiera tout cela. » Je me dis tout bas : « Si c'est ainsi, il en aura bien d'autres à payer! »

A peine de retour à Paris, non sans avoir maudit les indignes tavernes de Compiègne, où il faut bien demander asile quand on n'est ni prince étranger, ni major suédois, prussien, anglais, ni peintre français pour les batailles, mais simplement un infortuné chroniqueur de *Revue*, qui va chercher les faits à leur source avec une bien naïve conscience d'écrivain, voici que nous apprenons qu'il s'agit toujours, dans la polémique quotidienne, de savoir si l'alliance des deux centres est bonne, si elle est possible, si le centre gauche et le centre droit seront amalgamés sans préférence, ou bien si l'un sera sacrifié à l'autre, et le quel? En vérité, voilà une langue que nous commencions à ne plus comprendre; nous n'entendions parler là-bas que de l'aile gauche et de l'aile droite, de l'aile gauche qui a été, en effet, un peu négligée et trop sur le second plan. Nous avons besoin de reprendre notre sérieux au plus vite, pour entrer dans le ton des affaires.

Les longs articles du *Temps* bouleversent tout ce que nous connaissions, tout ce qui nous semblait convenu auprès de tout le monde, il y a cinq jours, avant l'expédition de Compiègne. Émigrez donc, après cela, si vous l'osez! M. Molé, selon *le Temps*, ne représente pas du tout le centre gauche dans le ministère; il représente bien plutôt le centre droit, M. Molé, l'homme qui a le plus fortement lutté, dans ces derniers temps, contre M. Guizot, dont, à coup sûr, personne ne niera que la place est marquée au centre droit par les actes et les discours les plus indélébiles! Il plaît au *Temps* de changer tout cela d'un trait de plume. Certes, nous consentirons de grand cœur à donner à M. de Montalivet sa part dans cette représentation du centre gauche, qu'on prétend lui attribuer exclusivement, et il ne

Digitized by Google

la prendra jamais plus grande que nous voudrions la lui faire; nous savons même qu'en exprimant en termes si décisifs, au début de sa carrière politique, sa répugnance et la répugnance du pays pour tout l'ensemble des faits et des hommes de la restauration, il a dès-lors pris l'engagement de ne point pactiser avec un centre droit, tel que l'entend et voudrait le recomposer le chef des doctrinaires, et cet engagement, nous croyons sincèrement qu'il l'a tenu : on pouvait le prédire avec certitude, en sachant jusqu'où il porte la loyauté et le désintéressement politique. Mais on connaît aussi sa pure et inviolable affection pour la royauté nouvelle. Or, les rois, quels qu'ils soient, de quelque origine qu'ils procèdent, auront toujours un faible pour un centre droit, pour peu qu'il existe déjà, et qu'il promette une apparence de force à ceux qui l'embrasseront : c'est là une vérité de tous les temps, qu'il n'est pas permis de se dissimuler.

M. de Montalivet réunit en lui un double caractère qui nous le fait aimer, et nous porte, encore aujourd'hui, à bien augurer du ministère auquel il appartient. Par les liens indissolubles qui l'engagent plus ou moins dans les voies personnelles de la royauté, mais aussi par l'affinité, et tout au moins l'amitié inaltérable que ses antécédens d'opposition libérale ont établie entre lui et les représentans divers de l'ancien parti national, il nous semble un des hommes les plus capables d'opérer, si elle est réalisable, l'alliance des deux centres; il peut contribuer beaucoup, par le bonheur de sa position complexe, mais franche, à donner ainsi au cabinet du 15 avril une existence qui lui soit propre.

Le Temps imagine d'ôter à M. de Montalivet ce rôle hasardeux, mais honorable, de médiateur, qui fait sa principale valeur; il le pousse et le confine, par pure hypothèse, dans le centre gauche plus qu'il n'y est encore. Et pourquoi? Pour s'attribuer le droit de déclarer qu'un ministère où se trouve M. de Montalivet, ne peut, sans aller trop loin, faire un seul pas de plus de ce côté, ni chercher là aucune alliance, et qu'il doit être enfin, comme dit *le Temps, l'extrême limite des hommes libéraux possibles!*

Nous croyons cet oracle ridicule, et de plus très maladroit. Le ministère est moins destiné qu'aucun autre à faire d'avance des catégories de ceux qu'il veut avoir pour amis ou pour ennemis. Il ne convient ni à ses anciennes professions de foi, ni à ses opinions actuelles, ni à ses actes, tant préconisés par *le Temps* lui-même sous le nom de *système de conciliation*, ni enfin à l'espèce d'ennemis exclusifs que le 15 avril a suscités contre lui dès son avènement, de gouverner à son tour par des principes d'exclusion, impolitiques chez d'autres, inconcevables dans son sein. *Le Temps* suppose que M. de Montalivet est plus du centre gauche que nous n'avions osé l'espérer. A la bonne heure; mais ce serait une raison de plus pour lui de chercher à élargir de ce côté, et dans les parties de la gauche qui s'en rapprochent, le cercle de la majorité. Il y a là des hommes qui ne demandent qu'à se rallier, pourvu qu'on oublie et qu'on leur permette d'oublier le passé.

Digitized by Google

Pour cela, le cabinet *Molé-Montalivet*, comme l'appelle *le Temps*, le ministère du *parti politique*, comme nous voudrions l'appeler, doit dire avant tout à ses organes, qui le défendent un peu à l'aventure et lui aliènent bien des cœurs : *Sinite..... venire ad me.* — Il y a un mot que nous retranchons de notre citation évangélique, parce que, du côté de la gauche, tout n'est pas innocence, nous le savons, mais aussi parce que, de ce côté, surtout dans ce qu'on nomme la jeune gauche, le gouvernement pourra trouver des forces qu'il aurait tort de dédaigner.

— Montjoie et saint Denis! aux armes! barons chrétiens! l'enfer sape les portes de l'Église. Luther a reparu à Genève; la congrégation *de Auxiliis* est convoquée à Augsbourg; Coligny vient d'ouvrir un club calviniste rue Béthizy, 7, hôtel de l'Amiral; la duchesse de Longueville tient salon au Louvre; on fourbit l'arquebuse de Charles IX; La Rochelle s'est déclarée indépendante; elle a fermé ses portes, et sa garde civique, armée d'arquebuses à crocs, chante David en français! Le baron des Adrets a envoyé un cartel à Brantôme; l'église catholique est perdue; la Saint-Barthelémy catholique a été résolue au foyer de l'Opéra, vendredi dernier, dans un entr'acte des *Huguenots!* Scribe et Meyerbeer sont en tête sur la liste des proscrits! On a fait rouvrir Saint-Germain-l'Auxerrois exprès pour donner le signal du clocher! Tous les pestes sont en armes; Sully défend l'Arsenal avec Charles Nodier; Caumont et Tavanne ont pointé deux couleuvrines sur le balcon de Charles IX; Alexandre Dumas défend la tour de Nesle; le cardinal de Retz commande les hallebardiers; la collision est imminente! Les Cévennes sont en feu; Nîmes a épuisé cent éditions de la Bible; *Cavalier* désole le Languedoc à la tête de dix mille *Camisards!* Avant l'hiver, nous serons tous protestans ou massacrés! N'allez pas révoquer en doute ces nouvelles toutes compliquées d'anachronismes; deux journaux graves les publient à son de trompe. La *Gazette de France* et *la Quotidienne* ont poussé le cri de détresse catholique. M. de Genoude, qui a traduit la Bible pour qu'on ne l'achetât pas, se récrie contre la propagation des Bibles, afin qu'on les achète. C'est à consterner les braves et les timides. Nous Français, nous les premiers-nés de l'Église, nous échappons au giron de Grégoire XVI; c'est la *Gazette* qui l'affirme, et la *Gazette* ne plaisante jamais. Une femme, une faible femme a causé tous ces malheurs : une princesse Hélène! Les Grecs nous ont fait ce présent, et nous ne nous en sommes pas méfiés, aveugles que nous sommes! *quos nos dementia cœpit!* Autant il en arriva au prêtre Laocoon; deux serpens l'étouffèrent vif, deux serpens, emblèmes de Luther et Calvin! O *Gazette!* es-tu heureuse de trouver des lecteurs pour lire tes lamentations de chaque soir?

Et la France! que fait la France? Prend-elle le cilice? se couvre-t-elle la tête de cendres? brûle-t-elle les Bibles de M. Genoude? ouvre-t-elle des

Digitized by Google

prêches? ferme-t-elle ses églises? La France! allez la voir; elle prend des actions aux chemins de fer, elle jette des ponts sur les rivières, elle s'éclaire au gaz, elle exploite les houilles, elle défriche les landes, elle creuse des canaux, elle fonde des caisses d'épargne; elle danse, elle rit, elle joue du piano; elle va même à la messe, et permet au duc d'Orléans de se marier comme bon lui semble. La France veut vivre enfin; il y a trop long-temps qu'elle meurt.

Mais cela ne fait pas le compte de certains d'entre messieurs du clergé qui veulent donner raison à la *Gazette*. Un évêque s'est rencontré dans Angoulême, qui a voulu prouver au monde que les portes de l'enfer avaient prévalu contre Rome, depuis que l'hyménée calviniste s'était introduit au château des rois. Ce prélat a fait une de ces choses que les honnêtes gens ne se permettent jamais; il a violé nuitamment une propriété communale, délit prévu par le Code. Il n'est pas plus permis de planter des croix que des arbres sur le terrain d'autrui; et l'évêque lui-même a si bien senti ses torts, qu'il s'est glissé sur le lieu du délit pendant les ténèbres, *tanquam fur*, comme dit l'Évangile. Certes, ce n'est point ainsi que se commettent les bonnes actions. Ce n'est point ainsi que l'apôtre Pierre a planté sa croix sur le Capitole; il fit sa plantation en plein midi, et il fut martyrisé. Voilà l'héroïsme. Monseigneur d'Angoulême veut être martyr en amateur, comme M. de Quélen. Ensuite, l'inconcevable de l'affaire, c'est qu'un journal prétendu catholique pousse la liberté de la presse à ses conséquences dernières, jusqu'à soutenir que l'évêque a usé de son droit, et que le peuple, prenant en considération les mariages princiers, a renversé la croix nocturne de l'évêque, et l'a brûlée pendant le jour. S'il est permis de prendre au sérieux les argumens d'un parti qui paraît toujours plaisanter depuis sept ans, nous dirons : Cette question se réduit à ceci. L'évêque s'attendait naturellement à voir sa croix enlevée et détruite; la preuve, c'est qu'il a fait son coup à l'heure où l'honnête homme dort. Eh bien! l'insulteur de la croix, l'iconoclaste, le Pilate de cette passion, c'est l'évêque. Le peuple ne songeait nullement à renverser une croix; l'évêque en a fabriqué une, et a dit au peuple : Détruis, et le peuple a détruit.

Une petite minorité du clergé catholique ne rêve plus que protestant; elle lit la *Gazette* avant de s'endormir. L'évêque de Saint-Claude voit des protestans partout; il en voit chez les vivans et même chez les morts. On porte un homme en terre sainte et on l'ensevelit selon les us romains. Un bruit se répand autour du prélat que le mort enseveli était huguenot de son vivant. L'évêque de Saint-Claude voit son cimetière profané par le cadavre intrus : il entend les soupirs des ombres catholiques qui se plaignent de ce voisinage; son sommeil est troublé de visions; le fantôme calviniste poursuit le prélat: c'est le spectre de Banco. Pour se donner du calme, l'évêque demande au ministre des cultes l'autorisation d'exhumer le cadavre. Le ministre accorde, et tout de suite on procède, par ordre épiscopal, à l'exhumation.

Digitized by Google

Pendant que le cadavre était transporté en terre non sainte, la voix publique crie à l'évêché que le mort était catholique, apostolique et romain. On exhibe les certificats, les actes de naissance et de baptême à l'évêque de Saint-Claude, qui demeure ébahi. Jamais cadavre ne fut plus tourmenté dans sa vie; le voilà entre deux terres, ne sachant où se reposer. Il a été déposé provisoirement au cimetière luthérien.

— L'hiver de 1837 sera plus musical que tous ses devanciers. Décidément, la musique aspire au trône du monde. La royauté du globe va tomber en quenouille. Aussi, les pères prévoyans éloignent leurs enfans des écoles de droit et de médecine, et les destinent au Conservatoire. C'est une heureuse réaction, car du train que prenait l'éducation, la France ne devait être habitée, dans vingt ans, que par des avocats et des médecins. Les médecins auraient guéri les avocats, et les avocats auraient plaidé pour les médecins. La musique a rétabli l'harmonie de l'équilibre dans le corps social. C'est qu'on ne peut vraiment calculer l'effrayante consommation de musiciens qu'il faudra bientôt livrer aux exigences du siècle. Ainsi, par exemple, la ville de Birmingham va célébrer son *festival* anniversaire; c'était autrefois un concert où deux clarinettes fausses causaient rauquement avec deux cors anglais, dans une taverne obscure de *Providence Buildings;* aujourd'hui, c'est Mlle Grisi qui convoque quatre cents musiciens dans *Town-Hall*, ce Parthénon aux quatre colonnades, élevé sur une montagne, dans la ville aux quatorze collines, sept de plus que Rome. On y jouera *Semiramis;* le final du premier acte, *qual mesto gemito,* sera chanté par deux cents Italiens de Birmingham; on a fait arriver de Canton, à grands frais, un *tamtam* colossal, pour accompagner *il sangue gelosi;* et un vaisseau de la compagnie des Indes a été expédié à Gênes, pour décider Rossini à venir enfin entendre son chef-d'œuvre, exécuté comme il a été conçu.

Paris ne restera pas en arrière, lui qui tient le sceptre des arts, comme disent les journaux. Voici venir la jeune et mélodieuse Persiani, cette étoile qui s'est levée sur l'Arno, en 1834, dans *Rosmondo d'Inghilterra,* faible opéra du maestro Donizetti, qui ne fit pas un coup de maître ce jour-là. La Persiani est fille du fameux ténor Tacchinardi, qui entrait toujours à cheval en scène, parce qu'il était d'une taille qui demandait un piédestal. Duprez et Mme Persiani ont fait les beaux soirs de la mauvaise saison de 1834 à Florence. Paris accapare tout, en criant contre le monopole. Les concerts s'organisent; chaque rue aura probablement une contrefaçon de Musard. Au centre de la Chaussée d'Antin, un riche capitaliste élève à la musique un temple de 500,000 fr.: il sera inauguré sous l'invocation de Paganini, saint de premier ordre dans la légende musicale. On lira sur le fronton CASINO PAGANINI. Le jour, il y aura cercle et wist, le soir symphonies de Beethowen, valses, contredanses, orchestre d'opéra. Plus loin, Valentino ouvre une concurrence au Casino Paganini, et Julien à Valentino. Musard, le triom-

Digitized by Google

phateur de l'Opéra, reste toujours dans la sphère élevée où la concurrence ne peut l'atteindre.

THÉATRES. — Parmi les défauts assez nombreux qui distinguent les comédiens du Théâtre-Français, il en est un sur lequel nous voudrions spécialement attirer leur attention, parce que c'est leur défaut général, celui qui semble avoir à la Comédie-Française les plus profondes racines. MM. Périer, Saint-Aulaire, Mircourt, Mmes Noblet et Paradol, pour n'en pas nommer un plus grand nombre, paraissent n'avoir jamais soupçonné qu'il y ait quelque chose au monde appelé la prosodie. Les uns et les autres, quand l'occasion se présente, ou quand leur mémoire les abandonne, ne se font pas faute d'ajouter un ou deux, ou trois pieds aux vers qu'ils débitent. Messieurs les comédiens ordinaires ne doivent jamais oublier qu'ils sont les dépositaires du bon goût, des belles manières et de la belle langue. Estropier un vers de Racine ou de Corneille est pour eux se rendre coupables d'une faute grave. Un académicien faisant un solécisme ou un barbarisme (la chose n'est malheureusement pas rare) n'encourt pas plus de blâme qu'un acteur de la Comédie-Française ajoutant ou retranchant quelques pieds, selon l'occurrence, aux vers qui lui sont confiés. Il serait trop long de citer ici les nombreux exemples que nous avons recueillis du peu de respect professé par messieurs les comédiens ordinaires pour la poésie de Corneille ou de Racine. Cette semaine, à propos de la reprise des *Fausses infidélités*, nous avons remarqué chez MM. Périer et Mircourt une sorte d'acharnement contre la prosodie, et nous nous sommes promis de ne pas garder plus long-temps le silence, d'autant mieux que le mal gagne. M. Ligier lui-même, dans la reprise de *Louis XI*, s'est montré de l'école de MM. Saint-Aulaire et Périer. Nous supplions donc messieurs les comédiens ordinaires, au nom de nos oreilles, au nom des grands hommes qu'ils écorchent, au nom de leur propre gloire, s'il le faut, de respecter un peu plus la langue poétique. Apprenez à scander, messieurs. Dites-vous bien qu'un vers qui a plus ou moins de douze pieds est un vers qui boite. Estropiez la prose de M. Empis ou de Mme Ancelot; nous ne nous apercevrons pas de la différence, et ne vous ferons aucun reproche.

— La vertu continue d'être en hausse aux Variétés. *Résignée* en est la preuve. L'héroïne du vaudeville nouveau, qui n'est point la même que l'héroïne de M. Gustave Drouineau, se distingue du commun des femmes par la plus touchante résignation à ses malheurs domestiques. Dieu lui refuse des enfans! Ne pouvant trouver un remède contre la stérilité, elle se rési-

ROYAL TIMBRE

Digitized by Google

gne. Son mari, à cause de cette stérilité, laisse sa femme dans une solitude presque éternelle, la rudoie, lui rend, comme on dit, la vie dure! En attendant mieux, notre héroïne se résigne encore. Cela dure ainsi jusqu'au moment où, ne sachant qu'inventer pour rendre la paix à son ménage, Résignée se résigne à adopter un enfant naturel de son mari. Voilà qui s'appelle de la morale! — Deux débutantes et un débutant, qui se sont montrés dans la nouvelle pièce, ont été reçus très froidement par le public des Variétés, qui, cependant, n'est pas un public difficile.

— C'est un heureux homme que M. Paul de Kock, et qui n'a guère de rancune. La critique le dédaigne, que lui importe? Pour toute vengeance, il force la critique à s'occuper de ses œuvres. La critique n'a pas voulu lire *le Tourlourou*, roman en deux volumes. Eh bien! elle verra *le Tourlourou* vaudeville. M. Paul de Kock rit sous cape, sans doute, de *l'ingéniosité* de ses moyens. Grand bien lui fasse. — Qu'est-ce que le vaudeville de M. Paul de Kock? Une manière de pièce à tableaux, entremêlée de quelques couplets, lardée de quelques grosses bêtises, et où l'on voit une servante d'auberge prise tout d'un coup pour la fille d'une duchesse, puis retombant dans sa première condition. — *Le Tourlourou*, qui donne son nom à la pièce, est un soldat dont la servante d'auberge a long-temps repoussé l'amour, et qu'elle finit par épouser. Nous ne savons au juste si le roman de M. Paul de Kock est le père de sa pièce, car le roman nous est inconnu; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il en est digne. — *Le Tourlourou* a été applaudi cependant, grace à la verve d'un jeune débutant nommé Ravel. Un tout jeune acteur, nommé Ballard, nous a paru mériter d'être encouragé.

— L'Opéra-Comique a donné vendredi *le Bon Garçon*, musique de M. Eugène Prévost. C'est un petit opéra qui n'a eu ni plus ni moins de succès que *Cosimo*, du même compositeur.

— Les petites jalousies des sociétaires du Théâtre-Français, l'incurie ou l'inhabileté de M. Védel, les injustes préventions du chef de la division des beaux-arts, ont forcé un de nos meilleurs comédiens, Bocage, à contracter un engagement avec le théâtre du Gymnase. George Sand a promis, dit-on, d'écrire un drame pour Bocage. Le Théâtre-Français fait donc une double perte.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUARANTE-CINQUIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Jobisme, par M. ALPHONSE KARR. 5
Voyages. — II. — Lisbonne, par M. ROSSEEUW SAINT-HILAIRE. . 37
La Vie dévote chez les Païens, dernier article, par M. GRANIER DE CASSAGNAC. 47
BULLETIN 60

Christiania, par M. X. MARMIER. 69
Aventures du grand Balzac, pour faire suite aux Mystifications du petit Poinsinet. — Dernier article. — VII. — La Passion du sieur de Balzac, par P. L. JACOB, bibliophile.. 83
Un Amour au Sérail, par M. MÉRY. 114
BULLETIN. 135

La Sœur Rose et la Sœur Grise, chapitre inédit des Histoires du Diable, par M. JULES JANIN. 149
L'Irlande. — I. — par M. C. FEUILLIDE. 178
Critique littéraire. — *Les Salons de Paris* de Mme d'Abrantès, par Mme M... 194
BULLETIN. 203

L'Académie royale de Musique. — 4e époque. — 6e article, par M. CASTIL-BLAZE. 217
Voyages. — III. — Cadix, par M. ROSSEEUW SAINT-HILAIRE. . . 254
Pensées d'Août, fragmens par M. SAINTE-BEUVE. 267
BULLETIN. 271

Digitized by Google

Digitized by Google

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE

Digitized by Google

[redacted]

Replaced with Commercial Microform

1993

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD

Digitized by Google

Digitized by Google